Emmanuel
1936

FRÉDÉRIC GODET

(1812-1900)

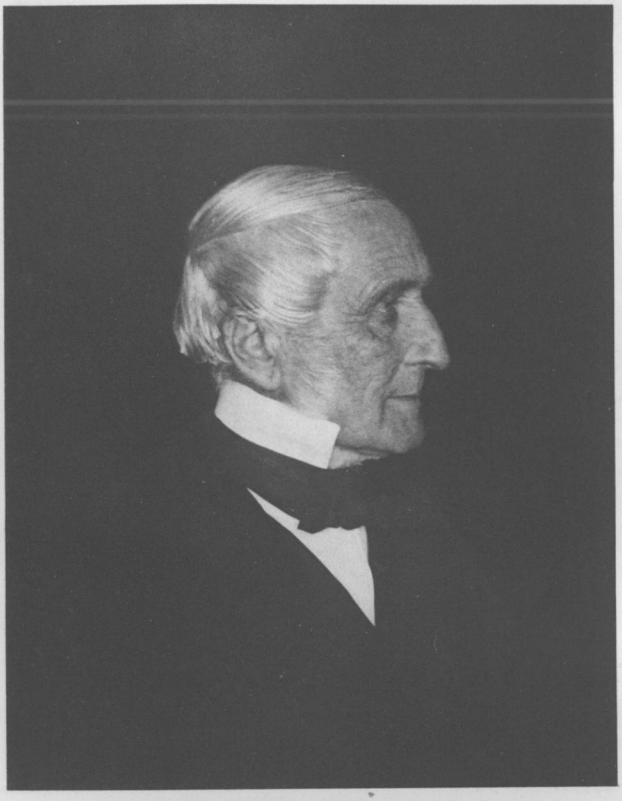
D'après sa correspondance et d'autres documents inédits

PAR

PHILIPPE GODET

ORNÉ D'UN PORTRAIT HORS TEXTE ET DE 32 GRAVURES

NEUCHATEL
ATTINGER FRÈRES, ÉDITEURS
1913



F. Govet

FRÉDÉRIC GODET

(1812-1900)

D'après sa correspondance et d'autres documents inédits

PAR

PHILIPPE GODET

ORNÉ D'UN PORTRAIT HORS TEXTE ET DE 32 GRAVURES

NEUCHATEL
ATTINGER FRÈRES, ÉDITEURS
1913

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS

Ce livre devait être écrit par notre frère aîné Georges Godet, qui en avait rassemblé les matériaux : la mort est venue le surprendre inopinément, le 19 juin 1907, avant qu'il eût pu mettre la main à l'œuvre. C'était pour nous un pieux devoir d'assumer le travail qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir.

Nous sentons tout ce qui nous a manqué pour le mener à bien. Comment, par exemple, saurions-nous parler de la théologie de Frédéric Godet ? — Ce qui, à cet égard au moins, nous rassure, c'est que Georges Godet n'avait point pour intention principale de montrer en son père le théologien, mais bien plutôt l'homme et le chrétien.

C'est à quoi nous nous sommes appliqué nous-même, en nous efforçant d'éviter le ton indiscrètement élogieux qui risque de transformer une biographie en panégyrique. Nous nous sommes effacé le plus possible pour laisser parler celui que nous voulions faire connaître : il se peindra dans ses lettres intimes et dans divers fragments de journal et de souvenirs qu'il a laissés ; nous recueillerons aussi, chemin faisant, les impressions de quelques-uns de ses anciens élèves ; à quoi

nous n'ajouterons que les explications et les renseignements indispensables.

C'est donc principalement une biographie par lettres que nous offrons au lecteur. Mais hâtons-nous de le prévenir qu'il n'y doit point chercher le genre d'intérêt ou de plaisir que peut offrir la correspondance d'un écrivain de profession. Frédéric Godet a publié de nombreux ouvrages de science et d'instruction chrétiennes ou d'édification ; il n'a jamais été préoccupé de l'art littéraire : son unique souci fut de s'exprimer avec vérité et clarté, au profit et à la seule gloire du Maître qu'il servait. Il s'y efforça, comme tout honnête homme doit faire, par respect pour sa pensée, mais il ne se piquait pas de « bien écrire ». Il s'est même souvent accusé du contraire, et rappelait à ce propos qu'au sortir du collège de Neuchâtel, il avait fait toutes ses études universitaires en Allemagne. Disciple de Neander et de Steffens, auditeur de Schleiermacher et de Schelling, c'est en allemand qu'il fut, en une certaine mesure, obligé de penser.

Telles qu'elles sont, ces lettres, où le lecteur trouvera le reflet fidèle de sa vie intérieure et de son activité de serviteur du Christ, répondront au désir de ceux qui tiennent à connaître intimement une personnalité dont l'action théologique et religieuse a été sensible sur bien des âmes.

Nous aurions volontiers donné la parole aux correspondants de Frédéric Godet, si malheureusement, quelque vingt ans avant sa mort, il n'eût détruit la plupart de leurs lettres. Il avait conservé du moins celles que lui écrivit son ancien élève le prince royal de Prusse, plus tard l'empereur Frédéric III. Ils étaient convenus qu'elles seraient rendues de part et d'autre après leur

mort. La famille Godet est ainsi rentrée en possession des lettres adressées au prince par son ancien gouverneur durant près d'un demi-siècle; de plus, elle a été autorisée à garder les copies de la plupart des réponses du prince. On en lira plus loin divers extraits, que nous publions avec l'autorisation du ministère de la Maison Royale.

Les autres séries de lettres auxquelles nous avons fait les emprunts les plus importants sont, en dehors des correspondances de famille, celles adressées à MM. Frédéric de Rougemont, Louis Bonnet, Félix Bovet, Arnold Guyot, Jean Riggenbach. Nous remercions vivement ceux qui nous les ont obligeamment confiées. Nous exprimons aussi notre gratitude à toutes les personnes — nous ne saurions les énumérer ici — qui ont bien voulu nous prêter les lettres qu'elles possédaient. Ces documents nous sont même venus si nombreux, que nous avons dû, faute de place, nous résigner à n'en utiliser qu'une faible partie.

Nous n'avons point négligé ceux qui se rapportaient aux événements locaux et aux circonstances de la vie neuchâteloise. Les lecteurs étrangers à notre pays comprendront sans peine que nous ne pouvions éviter de parler des choses qui ont le plus vivement préoccupé celui dont nous retracions la carrière. La grande controverse de 1868 à 1869 sur le « christianisme libéral »; la fondation, en 1873, d'une Église neuchâteloise indépendante de l'Etat, sont des objets qui ont eu une part immense à l'activité de Frédéric Godet; et c'est justement en ces heures de crise que se vérifie le mieux la trempe d'un caractère. Au surplus, ces luttes, pour être « locales », ne sont point dénuées d'intérêt général, puis-

que les principes et les tendances qu'elles mettent aux prises existent ailleurs encore qu'à Neuchâtel.

Parmi plusieurs amis dont l'aide nous a été précieuse, nous nommerons principalement M. Paul-Eugène Humbert. Sa collaboration active ne s'est pas bornée à mettre au net notre énorme manuscrit : nous lui devons une grande partie des recherches que l'annotation de ce gros livre nous imposait ; enfin, il nous a apporté, au cours de notre travail, les avis les plus judicieux, nous donnant ainsi la douceur de mesurer le prix d'une amitié que quarante années ont rendue capable de tous les dévouements.

Nous devons aussi des remerciements particuliers à M. Ch. Robert, directeur de la Bibliothèque de Neuchâtel, qui a bien voulu relire notre manuscrit et dont les observations et renseignements nous ont été précieux ; puis à M. L. Aubert, directeur de la Bibliothèque des pasteurs, dont l'obligeance nous a maintes fois tiré de peine.

Un mot encore. Nous n'avons pas essayé de rassembler sous forme synthétique, soit dans une introduction, soit dans une conclusion, les traits de la figure morale évoquée dans ce livre : cette entreprise nous eût obligé à nous départir de la réserve que nous nous étions prescrite. Et pourtant, ceux qui n'ont pas connu Frédéric Godet peuvent légitimement souhaiter d'être préparés à cette rencontre. Aussi avons-nous cru bien faire en reproduisant, à la suite de cet *Avant-propos*, l'article qu'un de ses anciens élèves, devenu un maître, Gaston Frommel, publiait au lendemain de sa mort. Ces pages, qui furent trouvées alors si vivantes et si vraies, n'ont pas été distinguées par les éditeurs des œuvres de

Frommel. Ce ne sont pas les moins émouvantes qu'il ait écrites, et nous les recueillons ici, puisqu'elles nous appartiennent un peu.

Août 1912. Philippe GODET.

On a beau s'efforcer d'être exact : il est difficile de se garder de toute erreur, surtout dans un travail aussi étendu que le nôtre, et qui touche à tant de choses et de personnes. Nous nous excusons d'avance des fautes qui nous ont échappé, et nous indiquons à la fin du volume, sous le titre de *Rectifications*, celles que nous avons aperçues à temps.

FRÉDÉRIC GODET

Lundi matin, le 29 octobre, à dix heures, après quelques semaines de vives souffrances et d'inquiétante faiblesse, Frédéric Godet, docteur en théologie, ancien pasteur et professeur à la Faculté de l'Église indépendante de Neuchâtel, s'éteignait doucement en sa maison de la rue Saint-Honoré. Il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-neuvième année et laisse interrompue cette *Introduction au Nouveau Testament* qui fut le rêve de sa jeunesse, le grand œuvre à la préparation duquel il avait consacré sa vie et auquel il a travaillé jusqu'à son dernier souffle. Ce n'est pas seulement un ouvrage sans équivalent et donc sans prix pour la théologie de langue française qui reste en chantier, — des mains pieuses et compétentes veilleront sans doute à son achèvement, — c'est, au sens le plus élevé du mot, un homme de Dieu qui nous est retiré, le père spirituel d'une nombreuse famille de disciples et d'élèves, pour l'Église une colonne, une lumière pour l'école, pour nous tous enfin l'une des plus pures gloires du pays romand.

Par ses ouvrages, dont plusieurs étaient aussitôt traduits que parus, Frédéric Godet s'était acquis, en effet, dans le monde évangélique tout entier, une réputation et une influence auxquelles peu de théologiens sont parvenus en ce siècle, et son nom, constamment cité,

l'était partout avec cette nuance de respect où se marque l'hommage spontané que l'on rendait à l'homme dans le savant, et, dans l'homme, au chrétien. Sa mort cause et causera un deuil général. Elle creuse parmi nous un vide irréparable. Dans les rangs serrés de nos petites futaies, un chêne superbe et de haute frondaison s'est abattu. L'un après l'autre, nos protagonistes s'en vont ainsi, et nul ne semble de taille à recueillir leur héritage.

*
* *

Comme la plupart de ceux qui ont laissé des traces profondes et bénies dans la pensée chrétienne contemporaine, comme A. Vinet, comme Ch. Secrétan, F. Godet fut un enfant du Réveil. Non pas, il est vrai, du Réveil primitif des conventicules, mais de ce second Réveil, si l'on peut dire ainsi, dont la vague plus douce et plus longue souleva les églises elles-mêmes. Il n'en fut point atteint chez nous, mais en Allemagne où, déjà théologien, il se préparait à fournir la carrière de son choix. Ce fut là qu'après de longs mois d'abattement et de luttes morales que lui causait le sentiment de son péché, sonna l'heure de la délivrance. Une conversion sincère en fut le moyen. Elle devait impartir à sa riche et généreuse nature cette force de conviction, cette compétence spirituelle, cette ardeur de témoignage que ne connaîtront jamais à ce degré ceux qu'ont épargnés ces sortes de crises, et, lentement mûrie par les années, produire enfin le fruit savoureux d'une charité paisible et sainte.

Mais en le trempant de la sorte, la conversion de F. Godet l'avait d'abord trempé pour le combat. Il s'agissait de défendre, avec l'intégrité du Nouveau Testament, l'essence même du christianisme, et cela

contre les attaques de la plus audacieuse, de la plus négative et, à ce qu'il paraissait alors, de la plus puissante des critiques. Elle se rattache aux noms fameux de F.-Ch. Baur et de D. Strauss. Elle ébranlait l'Allemagne, et l'ébranlement gagnait au dehors.

Sous l'action dissolvante du panthéisme hegélien qui était en quelque sorte l'atmosphère de l'époque, la majorité des esprits cultivés tendait naturellement à s'approprier une conception qui, née de la même tendance, n'en constituait qu'une application spéciale à l'histoire des origines chrétiennes. Pour lui résister avec efficace il fallait être solidement armé; il fallait unir à beaucoup de science cette invincible certitude du salut de Dieu par Jésus-Christ qui ne peut s'élever que sur le sol d'une expérience personnelle de la Rédemption.

F. Godet était un champion digne de l'adversaire; il unit résolûment la science qu'il avait acquise par une longue fréquentation des universités allemandes et la foi qu'il venait de conquérir, et les mit ensemble au service de l'évangile.

Revenu à Neuchâtel et bientôt professeur de théologie, il avait compris le danger de la situation et répondait à l'appel des circonstances. Ses cours, puis ses livres, en particulier ses commentaires, tout particulièrement son commentaire du quatrième Évangile, au moins dans leur intention primitive, sont issus de cet effort; et cet effort fut victorieux.

Si la théologie française a partiellement échappé à la tourmente qui sévissait au delà du Rhin, elle le doit peut-être plus qu'elle n'en prit conscience à l'enseignement de l'exégète neuchâtelois.

Doué d'une capacité de travail exceptionnelle et merveilleusement actif, il se tint sans cesse au courant des études que les questions engagées et le développement normal de la science du Nouveau Testament faisaient

surgir en Allemagne. Il en prenait une connaissance exacte et consciencieuse, se tenait en garde contre leurs errements possibles et cueillait à notre usage leurs meilleurs fruits.

Tout cependant ne fut pas lutte et bataille dans cet immense labeur. Les assauts de l'attaque et les nécessités de la défense transformaient peu à peu les positions anciennes.

Insensiblement les données du problème se modifiaient. Elles aboutissaient à ce double résultat : une compréhension plus vivante de la personne historique de Jésus et de sa réelle humanité, d'une part, et de l'autre, une conception renouvelée, approfondie, singulièrement enrichie, du siècle apostolique et de son histoire. On oublie trop aujourd'hui, nous semble-t-il, ce que nous devons à F. Godet sous ce rapport et qu'il fut en son temps un novateur hardi et presque un hérétique.

Mais la portion de ses écrits qui ne risque pas de vieillir jamais, leur inaltérable et pur métal doit être cherché ailleurs encore : dans ce que l'auteur y a déposé de lui-même, je veux dire de substance religieuse, de foi communicative et de chaude piété, qui sont aussi des facteurs, et certes non les moindres, de la connaissance chrétienne. Autant qu'à son vaste savoir et à l'intérêt d'une interprétation toujours brillante bien que parfois trop ingénieuse du texte évangélique, c'est à l'expérience intime du chrétien authentique que ces pages doivent d'avoir trouvé tant de lecteurs et de si différents, et d'avoir été lues par tous avec bénédiction.

J'y insiste parce que cela est rare, beaucoup trop rare, hélas ! parmi nos théologiens, et si précieux, que je me permets de formuler d'emblée un souhait qui me tient depuis longtemps à cœur : c'est qu'il soit opéré quelque jour une réduction populaire des grands commentaires de F. Godet, dans laquelle tomberait tout l'appareil

scientifique et ne demeurerait que le simple et limpide exposé de sa pensée personnelle. [1]

*
* *

Et néanmoins, ceux qui n'auraient connu F. Godet que par ses écrits seraient loin de l'avoir connu tout entier. La distance de l'homme à l'écrivain restait chez lui considérable et toute en faveur du premier. Cette distance, le professeur aidait à la franchir. J'ai parlé tout à l'heure de l'appareil scientifique de ses principaux ouvrages ; il se retrouvait dans ses cours. Il s'y retrouvait à bon droit, puisque l'exégèse est une science, et non sans profit. Est-ce là toutefois ce que nous avons surtout retenu du maître que nous avions le privilège d'entendre? Oh ! qu'elles étaient les bienvenues, les minutes où celui-ci, quittant tout à coup ses notes, rompant le fil parfois tendu de la leçon, se jetait dans les chemins de traverse, discutait avec l'éloquence émue d'une improvisation générale quelques-uns des problèmes vitaux du christianisme évangélique, ou répondait avec une solennité pénétrante, dont il me semble encore percevoir les accents, aux objections que l'immoralité du cœur pouvait seule susciter.

Quel témoignage que celui-là ! De quelle ferveur, de quel sérieux, de quel pathétique souci de notre ministère futur et de la sainteté divine n'était-il pas imprégné ! Et comme on l'écoutait, avec quel religieux silence !

[1] C'est pour répondre à ce désir, ressenti par beaucoup de personnes, que M. le pasteur Ernest Monod a entrepris un travail de ce genre : *Paraphrase de trois livres du Nouveau Testament conformément aux conclusions de Frédéric Godet. Ière Epître de saint Paul aux Corinthiens; Évangile selon saint Jean; Évangile selon saint Luc* (Neuchâtel, Attinger) — et *Paraphrase de l'Épître aux Romains* (Neuchâtel, Delachaux et Niestlé).

C'était l'homme, l'homme dans le fond dernier de ses convictions, le chrétien brûlant de zèle et d'assurance, qui se donnait, qui venait à nous, apportait avec lui je ne sais quelle intelligence supérieure à l'intelligence même, quels jaillissements de lumière, quelle démonstration de l'esprit, par l'épée de laquelle nous restions bienheureusement blessés. J'en sais parmi nous qui font remonter à ces minutes inoubliables, à ces échappées rapides que le professeur permettait à l'apôtre, le meilleur de ce qu'ils sont devenus dans la suite et cette persuasion des réalités morales qu'ils auraient vainement demandée aux seules études.

Et l'on comprend mieux dès lors l'espèce de magistrature spirituelle dont F. Godet se trouvait investi, l'influence prépondérante qu'il devait exercer jusqu'à la fin dans les choses religieuses de son pays : il avait été le maître de la plupart de ses collègues dans le pastorat, et ceux-ci lui rendaient en juste déférence et en vénération quelque chose au moins de ce qu'ils avaient reçu de lui.

Cette flamme, qui dardait au point de brûler quelquefois, ne manifestait qu'un des côtés pourtant, le plus impétueux, le plus irrésistible, d'une nature qui en avait d'autres. Après les saintes véhémences, il y avait place pour le sourire, un sourire qui partait à la fois de l'intelligence et du cœur, un sourire gracieux, fin, spirituel, aimable, un sourire dans lequel les yeux riaient autant que la bouche, un sourire qui réchauffait comme une caresse et qui brillait comme un rayon, un sourire par lequel s'exprimait, avec la détente et l'enjouement d'un esprit très ouvert, la bonté parfaite d'une âme vraiment chrétienne. Je touche à ce qui me paraît être devenu, vers la fin de sa vie, le caractère distinctif de F. Godet : la bonté. Comme l'apôtre Jean, pour les écrits et la personne duquel il avait d'ailleurs une prédilection mar-

quée, il était né « boanerge », c'est-à-dire « fils du tonnerre » ; comme lui, à la même école, aux pieds du même Maître, par la même éducation prolongée, il avait surtout appris l'amour. Pour ceux qui l'ont connu de près, rien n'était plus beau ni plus touchant que de voir l'oubli total de soi-même, l'humilité complète, la bienveillance foncière en lesquels croissait de jour en jour ce vieillard sanctifié et se fondait ce qui pouvait rester en lui des duretés natives de son tempérament. Nous achevons de comprendre par là quelle fut la cause de l'universel ascendant qu'il ne manquait pas d'exercer sur ceux qui l'approchaient : elle était dans la noblesse et la supériorité de sa pensée, dans l'inébranlable fermeté de sa foi, dans l'étendue et la sûreté de ses connaissances, mais elle était par dessus tout dans l'amour d'un cœur auquel l'amour du Dieu Sauveur avait enseigné l'amour de ses frères.

Et voilà pourquoi, au bord de la tombe qui se ferme aujourd'hui, notre paix n'est point troublée, notre espérance n'est point abattue. Nous pleurons, mais avec joie, car « l'amour ne périt jamais ».

G. FROMMEL.

(*Gazette de Lausanne* du 31 octobre 1900).

CHAPITRE PREMIER

Histoire d'une famille.

David Godet, de Cortaillod. — Sa descendance. — David-Frédéric Godet à Constantinople et à Berlin ; sa dernière lettre; sa mort à Livourne. — Paul-Henri Godet, maire de Cortaillod. — La famille Gallot. — Lettres de M. Gaullieur-L'Hardy et de Madame Morel-de Gélieu.

Au nom de Dieu, Amen ! — C'est par cette invocation que s'ouvre le Livre de raison de David, fils de l'ancien d'église Pierre Godet, de Cortaillod. Puis nous lisons :

Ce jour d'huy, treisième Mars mille sept cent et deux, je me suis fiancé avec mon espouse Madellaine Destrey. Je me suis espousé avec elle le 4 Avril 1702. Monsieur Tavel a bény nostre mariage[1]. Dieu veuille exaucer les prières que l'on a fait à nostre faveur.

Ce jour d'huy, premier de Mars 1703, le Bon Dieu m'a bény d'une fille, née sur le signe du Lyon, et a receu baptême le 5 du dit. A hu pour parin [suivent les indications d'usage]. Nommée Anne-Susanne. Le Bon Dieu y donne sa sainte bénédiction. Amen.

Cette inscription de naissance est suivie de dix autres : David Godet eut, de 1703 à 1724, onze enfants, soit sept filles et quatre fils.

[1] A Payerne, d'où était l'épouse.

Nous ignorons ce qui avait poussé ce fils de vignerons de Cortaillod à quitter son village[1] et le travail de la terre pour s'établir à la ville comme marchand. Le fait est qu'il y résidait déjà en 1696. Il obtenait à cette date un certificat de bonne vie et mœurs, signé par le ministre Perrot et quatre anciens de la paroisse de Neuchâtel, où il est qualifié « membre d'une famille honorable et distinguée parmi nous ». Ce document ajoute :

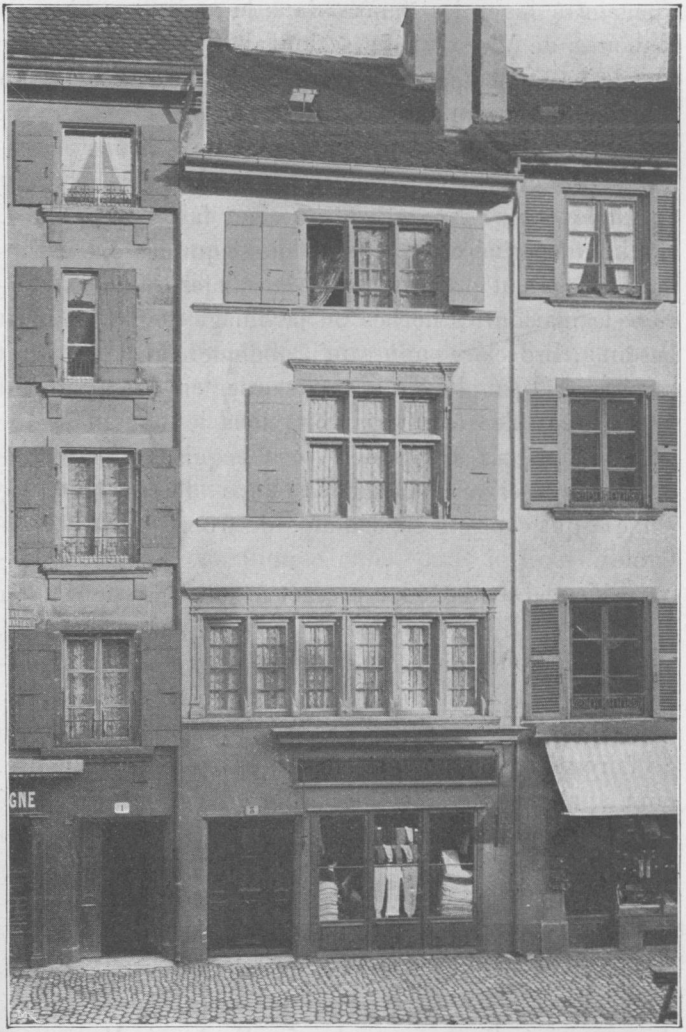
Il a vécu non seulement d'une manière innocente et irréprochable, mais aussi édifiante et exemplaire, fréquentant diligemment les assemblées de piété, participant chrétiennement au Saint Sacrement de la Cène, et se rendant recommandable à tous, tant par la modestie et la douceur de sa conduite, que par l'exercice d'autres louables qualités qui lui ont procuré l'estime et l'affection de tous ceux qui l'ont connu.

En 1707, David Godet acquérait le droit de bourgeoisie de Neuchâtel, et quatre ans plus tard, le Conseil d'État le nommait « justicier » de Cortaillod.

Il avait sa demeure et sa boutique de marchand drapier dans une petite maison qui existe encore, Place des Halles, 3, avec ses charmantes fenêtres à meneaux sculptés. Sa veuve se vit obligée de la vendre en 1745, pour acquitter les dettes de la communauté. Des onze enfants qui y avaient vu le jour, trois ont laissé une descendance qui nous est connue.

Anne, l'aînée, épousa, en 1728, Samuel Pury, notaire, fils du grand-sautier Henry-Louis Pury. Nous possédons leur contrat de mariage, où il y a quelques traits pittoresques à cueillir : Samuel Pury promet « d'habiller et enjoyailler demoiselle Godet, sa fiancée, pour le jour

[1] La famille Godet ou Gaudet est fort ancienne dans le vignoble neuchâtelois, où on la rencontre déjà au XIVe siècle.



MAISON DE DAVID GODET, A NEUCHATEL

de leurs noces, suivant sa qualité ». Le père de l'époux s'engage à loger les fiancés dans la maison qu'il a au faubourg de Vieux-Châtel, « dont ils pourront occuper tout le premier étage, qui consiste en un poêle avec son cabinet, une cuisine et une petite chambre à côté, outre une place suffisante pour y tenir le bois à brûler nécessaire à l'usage de leur ménage... » Les époux ne paieront aucun loyer : c'est le cadeau que leur fait le père Pury. Cet homme généreux « consent aussi que les dits futurs mariés puissent prendre gratis dans le jardin qui est derrière la maison les herbes ou jardinage dont ils auront besoin ». Il déclare enfin « qu'il abdiquera incessamment sa charge et emploi de grand sautier en faveur du dit fiancé, pour l'en faire pourvoir, sous le bon plaisir de la Seigneurie » ; le « casuel » sera acquis à son fils, le père se réservant, jusqu'au temps de sa mort, le « fixe », qui consiste en 3 muids de froment et 12 livres faibles.

Le sieur David Godet promet à son tour de donner à Anne, sa fille, « un trossel honnête et convenable, suivant sa condition », et de lui remettre à titre d'usufruit une somme de mille livres tournois.

Le contrat se termine ainsi : « Les parties ayant résolu de faire publier leur mariage en la manière ordinaire, pour après cela le solemniser à la face de l'Église, elles implorent la bénédiction de Dieu sur elles et sur leur dessein. »

Un frère de l'épouse, Pierre Godet, né en 1716, mourut sans laisser de descendance, en 1745, à Lyon, où il était négociant. Un autre des fils de David Godet, Samuel, né en 1718, paraît avoir été associé au commerce de son père. Il épousa en 1757 Euphrasie-Marguerite Bonhôte, qui mourut prématurément, après lui avoir donné un fils et une fille.

Le premier, Jacques-Samuel, avait songé à devenir

pasteur; mais nous le voyons partir, à l'âge de dix-sept ans, pour aller rejoindre à Alep son cousin Pury (fils du notaire et d'Anne Godet), qui avait créé là-bas une maison de commerce. Le jeune Jacques-Samuel ne devait pas revoir sa patrie : il mourut à Alep en 1785, âgé de vingt-sept ans. Nous conservons précieusement un petit cahier de mots grecs-latins tirés de l'Évangile de Saint-Matthieu : *Ad usum Jacobi Samuelis Godet*, 1774 : c'est une première et timide apparition de la théologie dans l'histoire de la famille.

Quant à sa sœur Marianne, née en 1759, elle passa toute sa vie à Neuchâtel, où elle dirigea pendant de longues années un pensionnat de jeunes filles. Elle mourut « d'une affection du cœur et de caducité » en 1840, tandis que son petit-neveu Frédéric Godet, pour qui elle avait une tendresse particulière, se trouvait à Berlin auprès du Prince de Prusse.

David Godet mentionne enfin, dans le Livre de raison cité au début de ce chapitre, celui de ses onze enfants qui nous intéresse le plus :

Aujourd'huy, le 14 Avril 1724, le bon Dieu m'a bény d'un fils sur le signe du Sagittaire, à midy, par un vendrèdy; et receu baptême le jeudy suivant par Monsieur Gélieus le fils. A hu pour parin M. Frederich de Pierre et pour marène Mademoiselle Mariane Tribollet. Nommé David-Frederich. Le Bon Dieu luy veuille acorder sa bénédiction. Amen.

La carrière de David-Frédéric, aïeul de Frédéric Godet, fut laborieuse, mouvementée, et finit d'une façon douloureuse. Comme son père et son frère Samuel, il se voua au commerce : après avoir fait son apprentissage dans la maison Zollikofer et Sitler, à Marseille, il résolut, à l'âge de vingt-six ans, d'aller chercher fortune au loin. Il partit pour Constantinople. Pour obte-

nir, à cette époque, la faveur d'exercer dans les Échelles du Levant, et notamment à Constantinople, la profession de négociant, « il fallait présenter les plus sérieuses garanties, être instruit, de bonne famille et de mœurs irréprochables » [1]. Le jeune Neuchâtelois était muni d'une recommandation du gouvernement de la Principauté, ainsi que d'une lettre des Quatre-Ministraux, ou Conseil exécutif, de sa ville natale, adressée au baron de Hochepied, ambassadeur de Hollande auprès de la Porte Ottomane :

Nous vous prions d'avoir en singulière recommandation le sieur David-Frederich Godet, notre bourgeois, vous priant de bien vouloir l'honorer de votre puissante protection dans toutes les occasions qui pourront se rencontrer, persuadés que le dit Sr Godet n'abusera pas de la faveur qu'il vous plaira luy accorder, mais qu'il tâchera de s'en rendre digne et de la mériter par sa bonne conduite et par les sentiments de probité et de droiture que nous avons remarqués en luy. [2]

Cette lettre est datée du 22 juin 1750. Il faut croire que David-Frédéric ne sut pas trop mal se tirer d'affaire, puisque nous le voyons, six ans plus tard, contracter un mariage fort honorable. Il épouse, le 21 mars 1756, par devant M. Thomas Payne, chapelain de la nation anglaise, Marie-Anne Arlaud. Celle-ci était fille de Pierre Arlaud, de Genève, établi à Constantinople, où il avait épousé une Écossaise, Élisabeth Kemble. [3]

Marie-Anne était d'une remarquable beauté : nous en verrons tout à l'heure un curieux témoignage. Vive, intelligente, un peu autoritaire (c'est son mari qui le donne

[1] Régis Delbeuf, *Origines d'André Chénier*. Constantinople, 1904.
[2] *Archives communales de Neuchâtel*. Recueil des Missives. XI.
[3] Mme Godet-Arlaud se piquait d'être apparentée par sa mère à Marie Stuart. Ses descendants s'égayent encore de cette prétention.

à entendre), elle parlait couramment plusieurs langues: le français, par son père, l'anglais, par sa mère, le grec et le turc, grâce à son séjour au Levant; d'où provient sans doute la tradition qui régnait il y a quelque cinquante ans à Neuchâtel, que la grand'mère de Frédéric Godet était Grecque. Il est plus juste de dire qu'elle était un peu cosmopolite, comme le monde où elle avait grandi.

Dans un Livre de raison commencé par son mari et qu'elle continua devenue veuve, nous trouvons l'énumération des personnes qui assistèrent au mariage de David-Frédéric et de Marie-Anne Arlaud. Mme Élisabeth Fitzhugh et le chevalier de Vergennes, ambassadeur de France, plus tard ministre de Louis XVI, y figurent comme « commère » et « compère »; puis ce sont M. Duval, interprète de France, quelques autres Français, négociants et banquiers sans doute, un M. Schulthess, de Zurich, et enfin — ce nom frappe entre tous — M. Chénier. On sait que le père d'André Chénier était consul général de France à Constantinople, où naquit le poète, et qu'il avait, lui, épousé bien réellement une Grecque. [1]

David-Frédéric n'eut pas moins de dix enfants, qui presque tous moururent en bas âge et dont deux seulement devaient lui survivre. Les sept premiers naquirent à Constantinople. Après y avoir séjourné quinze années, il jugea plus utile à ses affaires d'aller se fixer à Berlin; et c'est à Berlin que vint au monde, le 28 février 1767, le seul de ses enfants qui devait faire souche, Paul-Henri, le futur maire de Cortaillod.

Pour un Neuchâtelois de ce temps-là, échanger le séjour de Constantinople contre celui de Berlin, c'était presque se rapatrier. C'était aussi retrouver une nom-

[1] Voir Edmond Pilon, *Un Consul de France au Maroc, Louis Chénier (Revue bleue* des 6 et 13 avril 1912).

breuse colonie française. Le fils de David-Frédéric, baptisé par le pasteur Lorent, fut tenu sur les fonts par Mme Françoise-Marguerite Féronce née Féronce, qui avait pour compère un négociant, Paul Lautier.

C'est ici le lieu de transcrire un piquant récit que nous trouvons dans le livre de Dieudonné Thiébault, *Mes souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin.* [1]

Il y avait tous les ans une grande fête chez le prince Henri le jour de la naissance du roi. C'était un bal masqué, où l'on recevait au moins quatre mille âmes ; mais il fallait que les dominos ou habits de caractère y fussent en soie... L'ordonnance de cette fête était fort belle. Une immense galerie et plusieurs grandes salles fort richement décorées avaient des orchestres très bien composés et des buffets de rafraîchissements très bien fournis.

J'y ai vu une très belle femme habillée en grecque, et fort élégamment mise, qui, arrivant de Constantinople et n'étant encore presque connue de personne, mit tous les princes aux champs par sa manière de leur répondre. Ils vinrent lui parler en allemand, et elle leur répondit en français ; ils employèrent cette seconde langue, et elle la langue italienne ; lorsqu'ils se servirent de cette troisième langue, elle prit l'anglaise ; il s'en trouva encore qui purent la suivre, mais elle eut recours au portugais, et ensuite au turc, et personne ne put aller jusque là. Ce fut un grand triomphe pour cette dame, qui se nommait Madame Godet, femme d'un négociant.

Godet fut chargé par le Grand-Frédéric de meubler le Palais Neuf de Potsdam. Mais il ne tira pas de cette affaire tout le profit qu'il en espérait. Il semble que d'autres déceptions encore aient marqué ce séjour de Berlin :

[1] Paris, Buisson, an XII (1804), 5 vol. in-8°. Voir t. III, p. 14-15. — Thiébault était membre de l'Académie de Berlin.

après y avoir, selon l'expression de sa femme, « végété quatre ans », il prit une grande résolution, à laquelle contribua peut-être la naissance d'un dixième enfant, venu au monde le 6 décembre 1769 : trois semaines plus tard, le 28 décembre, David-Frédéric quittait Berlin pour entrer dans l'intendance de la flotte russe, commandée par le comte Alexis Orloff. Il le rejoignit à Livourne, partit avec la flotte pour l'Archipel, prit part à toute la campagne contre les Turcs et assista à la terrible bataille de Tschesmé. La dernière lettre que sa femme, demeurée à Berlin, reçut de lui est assez intéressante pour que nous en citions quelques passages, sans supprimer les traits d'un savoureux réalisme qui achèvent de peindre cette honnête et forte nature. Ces pages sont datées de la rade de Livourne, à bord du vaisseau de guerre *Les Trois Primatis*, le 7 décembre 1770 :

Après une campagne de près de neuf mois, ma très chère amie, pleine de carnage, d'incendie et de toutes les horreurs qu'entraîne une guerre contre des barbares, où il n'y avait quartier ni de part ni d'autre, surtout dans la Morée, où je n'ai vu que villes et villages en feu, et au moins la destruction de 50 mille créatures, tant en Grecs que Turcs ; après quatre sièges que nous avons faits ; après avoir fait sauter une ville et une forteresse en l'air ; après deux sanglantes batailles sur terre, deux combats navals, et enfin l'affreuse et à jamais épouvantable nuit que nous attaquâmes la flotte ennemie et que nous la brûlâmes ; après toutes ces horreurs, dis-je, nous voici, par une protection toute particulière de la divine Providence, heureusement arrivés dans cette rade depuis hier à trois heures après-midi, en 13 jours de la plus heureuse navigation de Paros ici, ayant passé le phare de Messine malgré le danger qu'il y a dans cette saison ; et ayant eu le vent le plus heureux et favorable dans ce passage, nous sommes venus, notre vaisseau tout seul, commandé par le contre-amiral Greig ; et mal-

gré que notre généralissime plénipotentiaire se trouve à bord, nous aurions dû faire ici 40 jours de quarantaine : Mais contre ce qu'on a jamais vu et par une distinction singulière, et par la grande estime que S. A. R. le Grand Duc a pour notre généralissime, au moment de notre arrivée il vint un officier de ce souverain pour lui faire part que notre quarantaine compterait depuis notre départ de Paros : au moyen de quoi, tout en naviguant, il se trouve que nous faisions quarantaine. Ainsi, au premier jour de l'an, nous aurons l'entrée.

Je jouis, grâce à Dieu, ma chère amie, d'une bonne santé, malgré les affreuses fatigues et dangers auxquels j'ai été exposé, surtout à Lemnos, où il y avait bien peu de jours que je ne fusse des 10 et 12 heures à cheval par des chaleurs affreuses et dans un climat si malsain, que les deux tiers de l'armée de terre et de mer, sans excepter tous les généraux et amiraux, étaient malades d'une fièvre épidémique qui nous a coûté beaucoup de monde.

Il raconte qu'il a fait, pendant toute la campagne, la fonction de commissaire et trésorier de l'armée, ayant sous sa direction toutes les prises, ainsi que toutes les affaires de toutes les îles de l'Archipel :

Il n'y avait pas de jour que je n'eusse vingt requêtes à présenter au général et audiences à donner à 50 personnes, rien ne parvenant au général que par mon canal, par la grande confiance qu'il daigne avoir en moi... Il est plus que miraculeux que je n'aie pas succombé à tant de travail.

J'ai vu avec un très sensible chagrin la mort de notre petite Babet. Elle est d'ailleurs heureuse, ce triste monde n'étant plein que de douleur et d'amertume, qu'en vérité j'estime bien fortuné celui qui a fini sa triste carrière. Dieu veuille cependant préserver notre dernière née, que vous me dites qui est si aimable et qui a tant de peine à faire ses dents. Cette maladie est bien fatale à

nos enfants ! Apparemment nous leur faisons la tête trop grosse. Si nous nous trouvons dans le cas d'une pareille besogne, il faudra consulter Hippocrate et Galien pour y trouver un conseil pour remédier à cela.

Votre première lettre, ma chère, m'a beaucoup alarmé sur votre santé, voyant les faiblesses dans lesquelles vous me dites que vous tombiez, que je conçois qui ont été occasionnées par les grandes fatigues que vous a données la maladie de la pauvre petite défunte. Mais votre dernière non-seulement m'a tranquillisé là-dessus, mais m'a extrêmement réjoui, de voir qu'à la suite de cette incommodité, un peu de maigreur qui vous est survenue vous a rendue plus jolie. Je voudrais de toute mon âme pouvoir en juger par mes yeux...

Cette campagne n'a pas fait une pareille révolution en moi ; car non seulement je suis devenu encore plus maigre que je n'étais, mais je suis si brûlé du soleil que je suis brun. J'ai quitté mon tour [1] dès que nous avons été en Morée, et ai attaché mes cheveux de manière que je n'avais aucune boucle sur les côtés. Cela n'arrondissait pas ma physionomie, comme vous pouvez bien juger, et ne faisait pas un effet bien galant pour un homme maigre... Une autre commodité que j'ai encore, c'est de paraître toujours poudré sans poudre, car mes cheveux sont devenus tout blancs ; aussi mon adorable général m'appelle assez ordinairement (en allemand, comme je parle toujours avec lui) *mein lieber Alter*, *mein lieber Papa*. Ne croyez pas toutefois que cette apparence de vieillesse ait porté aucune atteinte à mes forces : je sens que si j'avais le plaisir d'être avec vous, je vous en convaincrais, et j'avoue qu'un carême d'un an est bien long, pouvant vous protester devant Dieu, et sur la miraculeuse protection qu'il m'a accordée pendant cette campagne, n'avoir pas seulement rêvé à toucher le bout du doigt d'une femme. Aussi passé-je pour un exemple de sagesse et de probité dans toute l'armée, où réellement,

[1] Les cheveux qu'on adaptait sur le devant de la tête.

par la façon dont je m'y suis pris, je jouis d'une grande considération vis-à-vis des généraux, amiraux et officiers de terre et de mer, n'ayant jamais eu l'ombre d'altercation avec personne, mais aussi aucune familiarité intime.

Je n'ai point d'expressions, chère amie, pour vous témoigner l'excès de la joie que je ressens des bonnes nouvelles que vous me donnez au sujet du changement favorable qu'il y a dans la conduite de notre chère fille Madon[1]; je ne puis vous cacher que ce que vous m'en avez écrit m'avait empoisonné mes jours, et que pour mon tourment elle ne me sortait pour ainsi dire jamais de l'esprit. Grand Dieu! quel poids vous m'avez ôté de dessus le cœur! Embrassez-la donc mille et mille fois pour moi; assurez-la de toute ma tendresse, et qu'au péril de mon repos et de mes jours, je ferai tout ce que je pourrai pour la rendre heureuse, et vous aussi, ma chère, pourvu qu'elle continue à se bien comporter et vous rendre ce qu'elle vous doit, à se faire estimer de tout le monde et à avoir la crainte de Dieu.

J'ai aussi, ma chère, une joie inexprimable de ce que vous me dites de mon cher Henri. Embrassez-le aussi mille fois pour moi. Je verrai de vous envoyer mon portrait, puisque vous témoignez de le désirer: voyons, quand vous l'aurez reçu, si ce cher fils me reconnaîtra!

Je conçois, ma chère, par tout ce que vous me dites, que vous menez une vie bien solitaire: elle a ses agréments; mais si c'est en partie la critique et la médisance qui en est cause, mettez-vous, croyez-moi, au-dessus de cela; il n'en sera ni plus ni moins, et c'est être dupe que de s'enterrer pour les autres, puisque vous êtes incapable de faire des choses qui ne conviennent pas. Voyez donc plus souvent vos amis, et chez eux et chez vous... Après tout, vous ne dépendez de personne, bien qu'en puissance de mari; vous savez assez que je n'ai jamais

[1] Madeleine, née le 6 octobre 1757. Elle avait donc treize ans. Son caractère, un peu fantasque et difficile, donnait du souci à ses parents.

prétendu en exercer aucune sur vous, — en quoi, soit dit en passant, vous ne m'avez pas toujours imité.

Il lui annonce l'envoi de 150 sequins et d'une provision de café et de vin de Chypre pour le prince Dolgorouki, mais dont il y aura une part pour elle ; il ajoute que, s'il eût eu moins de scrupules de probité, il aurait aisément amassé une dizaine de mille sequins sur les prises dont il a eu l'administration : « Le général n'a rien ignoré de ma façon d'agir, ce qui a mis le comble à sa confiance pour moi. »

Il énumère divers objets qu'il a acquis en cours de route :

J'ai une douzaine de bas de soie de Tino et quelques paires de bas de coton de la dernière beauté. Je partagerai avec vous, ma chère, vous n'aurez qu'à un peu diminuer le pied... Je me suis aussi approprié quelques chemises et caleçons de Mélès, et une garniture de cheval d'écarlate, brodée en plein or, qui vaut de l'argent ; et j'ai surtout attrapé un Alkoran monté en or : notre interprète dit qu'il y en a très peu, que c'est le second qu'il a vu en sa vie ; il est tout écrit en or. J'en ai refusé, d'un milord qui est à bord du contre-admiral Elphinstone, 80 sequins. Je veux le donner au Roi la première fois que je retournerai à Berlin : ce ne sera pas en témoignage du bien qu'il m'a fait ! — J'ai attrapé dans une autre occasion, à la suite d'une bataille, un sabre damasquiné, monté en or, dont le prince Gagarine m'a offert 120 sequins. Dans une autre occasion, j'ai attrapé une paire de pistolets dont les canons sont aussi damasquinés et incrustés en or, montés en argent doré, dont j'ai refusé plusieurs fois 60 sequins. Je veux que ces deux pièces et le sabre restent à mon fils pour mémorial que son père a fait cette fameuse campagne et a pris ces armes sur les Turcs. J'ai encore bien d'autres choses, qu'il serait trop long de vous détailler, que, s'il plaît au

Seigneur, je vous ferai voir un jour. Qu'il Lui plût seulement qu'il fût bien près, ce jour !

Vous me dites, chère Marianne, que je vous ai dit qu'après cette campagne j'irais vous revoir, et que le général m'avait dit que je serais libre après l'avoir faite. Certainement, si je voulais le quitter, il ne me retiendrait pas par force ; mais j'ai bien des considérations à vous faire faire. Si j'avais fait cette campagne comme simple volontaire, qui n'eût eu que la simple fonction d'officier, je pourrais m'en retourner quand il me plairait. Mais considérez que cette résolution extrême que j'ai prise, ç'a été dans la ferme volonté de vaincre, et forcer la fortune à me tourner un visage propice, ou de périr. Aujourd'hui que, grâce à Dieu, je la vois qui me sourit et vient à moi, je dois bien prendre garde de la rebuter. D'ailleurs les différents emplois que j'ai et la grande confiance du général, qui me met dans le cas de ne pouvoir pas être une heure absent de lui, me met dans l'impossibilité de m'éloigner de sa personne. J'ai la caisse de l'armée ; j'ai donc tous les jours des paiements à faire pour les troupes de terre et de mer, tant en officiers, soldats que matelots ; il faut penser à rhabiller toute ces troupes, item à l'avitaillement de l'escadre, tant en munitions de bouche que de guerre, ayant presque entièrement épuisé ces dernières dans les différents sièges et combats que nous avons eus ; et avec la nouvelle escadre arrivée de Russie à Mahon, nous nous trouvons aujourd'hui, tant en vaisseaux de ligne, frégates grosses et petites, avoir dans la Méditerranée et l'Archipel plus de 60 navires. J'ai tous les comptes de la campagne à régler avec nos agents d'ici, Ancône, Trieste, et avec notre ministre à Venise, ce qui occasionne une grande correspondance. Joignez à cela qu'il faut que je tienne la correspondance française avec divers ministres des cours étrangères, avec lesquelles le général, comme plénipotentiaire, a des affaires. Mais j'ai la permission de me choisir deux personnes pour m'aider dans les affaires qui n'exigeront pas un cer-

tain secret, sans quoi j'y succomberais infailliblement.

Une chose que je dois vous dire, ma chère amie, qui devra vous faire un grand plaisir, c'est que le général, comme plénipotentiaire conjointement avec l'amiral Spiridow, m'a nommé conseiller de l'Amirauté, et veut faire ratifier cette nomination à Pétersbourg... Cela me donnera le rang de lieutenant-colonel, ce qui n'est que de la fumée, à la vérité ; mais voici le réel : comme conseiller, il me revient une portion à toutes les prises ; nous en avons actuellement pour la valeur de cinq cent mille piastres ; le prince Dolgorouki, qui a fait la campagne avec nous, m'a promis de travailler pour que ma portion fût de 6 pour cent. Je me contenterais bien de 4... Cela seul suffira pour me faire une petite fortune, à passer le reste de nos jours en repos et laisser quelque chose à nos enfants...

Je serai très fort de votre avis, ma chère amie, que si je puis parvenir à avoir un capital qui nous mette en état d'acheter une petite terre en Suisse, de nous aller retirer là et goûter une vie champêtre et paisible dans ce pays de tranquillité... Je ne doute pas que le grand crédit du général et son amitié pour moi ne me fasse accorder une petite pension... Enfin, le temps éclaircira notre sort : bénissons seulement, ma chère, l'Être suprême de celui qu'il nous accorde aujourd'hui et des bonnes espérances que nous avons pour l'avenir, de pouvoir finir nos jours dans une certaine aisance et, à ce que je me flatte, dans la paix et une tendre union.

Si tout ce qu'il y a à faire pour l'escadre et l'armée peut avoir lieu dans une couple de mois, et après que j'aurai réglé tous les comptes que j'ai à mettre en ordre, connaissant l'extrême bonté de cœur du général, qui n'ignore pas le désir ardent que j'ai de voir ma famille, je ne désespérerai pas qu'un beau jour il ne m'accorde un mois de congé pour aller vous voir. Je vous promets qu'une heure après une aussi agréable permission, je serai en chemin, et celui qui voudrait me courir après aurait bien de la besogne.

...Pour vous faire cette épître, j'y ai sacrifié presque toute la nuit, car il est trois heures et demie du matin, et ma bougie tire à sa fin, et la tête me saute en l'air, étant d'ailleurs fort peu agréable d'écrire dans un vaisseau agité comme est le nôtre actuellement ; car nous sommes mouillés comme en pleine mer. Je veux consumer le reste de ma bougie à vous faire un reproche que j'ai sur le cœur : je vous avoue qu'après tous les détails que je vous ai faits de tous les combats et horreurs dans lesquels je me suis trouvé, vous me répondez à tout cela de manière que je comprends seulement que vous avez reçu mes lettres, mais pas comme une femme qui avait son mari au milieu de toutes ces aventures. Excusez, ma chère, cette réflexion que je vous fais en passant. Il paraît que vous prenez les choses en vraie femme d'un militaire. Bravo, cara, vous voilà vite accoutumée à sentir votre mari aventuré!

Ho ça! pour cette fois-ci, vous ne direz pas que ma lettre est courte ; ainsi je compte n'avoir pas de reproche à cet égard. Persuadé donc que vous voilà contente, je le suis aussi, et vais tâcher de dormir une couple d'heures. Je suis persuadé que vous jouissez de ce repos; je vous souhaite un bon et agréable réveil, et en vous embrassant de tout mon cœur, je ne cesse d'être, ma chère Marianne, votre tout à vous tendre et fidèle époux

GODET.

La fortune semblait enfin sourire à cet honnête homme; il allait regagner son petit Neuchâtel pour y achever sa vie laborieuse... Hélas ! quelques jours après avoir écrit les lignes pleines de vie et d'espoir qu'on vient de lire, il était atteint à son tour d'une fièvre pernicieuse. Aussitôt transporté dans la maison du consul anglais, son ami le chevalier Dick, où il fut comblé de soins, il lutta pendant un mois contre la faiblesse croissante, et s'éteignit le 29 janvier 1771. Il fut inhumé dans le cimetière des Anglais à Livourne.

Une circonstance cruelle vint s'ajouter à l'amère douleur de sa veuve : Mme Godet-Arlaud ne reçut absolument rien de tout ce que son mari avait laissé à bord des *Trois Primatis :* argent, effets, objets de prix, tout tomba entre des mains avides ; une petite pension de l'Amirauté russe fut l'unique ressource de la famille brusquement privée de son chef.

Mme Godet passa une année dans la situation la plus précaire. Comme il fallait pourvoir à l'éducation des deux enfants qui lui restaient, Madon, âgée de treize ans, et Paul-Henri, âgé de quatre ans à peine, elle se résigna à les laisser en pension à Berlin et partit pour Varsovie, où le Prince Poniatowski lui offrait la place de gouvernante de sa fille. Elle y passa une année (de 1774 à 1775), se rendit à Pétersbourg, où elle fit de vaines démarches pour rentrer en possession des effets de son mari. Enfin, ayant eu par surcroît la douleur de perdre sa fille, dans des circonstances que nous ignorons, elle regagna avec son jeune fils Constantinople, où elle vécut quelque temps chez son frère, M. Arlaud.

A dix-neuf ans, Paul-Henri occupait la charge de secrétaire particulier de l'Envoyé russe. Sa mère jugea qu'elle vivrait plus heureusement et à meilleur compte dans la patrie de son mari. En 1787, elle arrivait à Neuchâtel, accompagnée de son fils. Celui-ci avait obtenu un congé de six mois pour venir faire connaissance de sa famille. Mais la seconde guerre russo-turque l'empêchant de rejoindre son poste à Constantinople, le séjour à Neuchâtel se prolongea plus d'un an : il finit par solliciter son congé, qui lui fut accordé avec le titre de « Secrétaire-interprète de l'ambassade de Russie ».

Il remplit à Neuchâtel ses loisirs forcés par l'étude et divers travaux littéraires. Nous le voyons, le 28 avril 1790, entrer en correspondance avec le philosophe genevois Charles Bonnet, qu'il consulte sur la doctrine de

Swedenborg et dont il reçoit une fort aimable réponse. Il se charge de divers travaux de librairie : il fait paraître en 1792, à Paris, la traduction d'un petit conte philosophique allemand, *Nessir et Zulime*, avec une préface où il rend un hommage d'admiration au pasteur Chaillet, le spirituel rédacteur du *Journal helvétique*, devenu son ami.

C'est vraisemblablement alors que Paul-Henri, désireux de s'assurer un gagne-pain régulier, se mit à étudier le droit. Deux ans plus tard (1794), nous voyons son nom figurer au rôle des avocats, dans l'annuaire officiel de la Principauté. En 1795, il a suffisamment foi dans sa situation pour se risquer à fonder une famille. Il paraît cependant que Neuchâtel s'étonna de son audace ; un mot de Mme de Charrière nous le montre : dans une lettre à son amie Henriette L'Hardy, elle passe en revue un certain nombre de mariages à la conclusion desquels les considérations de fortune avaient eu quelque part ; puis elle ajoute : « Encore un mariage : M. Godet et Mlle Gallot. Ceux-ci n'ont rien, dit-on, que de l'esprit et des prétentions. On les trouve bien extravagants. Non pas moi : ils n'ont qu'à travailler... »

PAUL-HENRI GODET

Ils n'ont qu'à... C'est précisément ce qu'ils firent, si bien que Paul-Henri Godet mourut à la peine.

Eusébie-Jacqueline Gallot, qu'il épousa le 12 jan-

vier 1795 (elle n'avait pas seize ans et demi), était fille du pasteur Gallot-Renaud, homme à la fois spirituel et débonnaire, intimement lié avec son collègue Chaillet. On cite encore à Neuchâtel les amusantes reparties que laissait échapper cet excellent ministre et que son petit-fils Frédéric Godet racontait volontiers. [1]

Ce bon homme mourut en 1830, presque nonagénaire. Sa fille, femme de Paul-Henri Godet, devait parvenir aussi à un âge fort avancé. Elle eut six enfants, et demeura veuve avant que les cadets fussent élevés. Sa vie fut une longue suite de peines et d'épreuves : rien ne put abattre sa tranquille énergie, fondée sur une foi simple et profonde, qui s'accompagnait d'une bonté de cœur dont tous ceux qui l'ont connue ont gardé le bienfaisant souvenir.

EUSÉBIE-JACQUELINE GALLOT

Un de ses frères, Georges-Frédéric Gallot, a joué un rôle important dans la politique neuchâteloise. C'était

[1] Un jour qu'il faisait visite au pasteur Pourtalès, à Engollon, ce collègue lui montrait avec satisfaction une étagère où il avait rangé ses sermons sous diverses rubriques : Noël ; Pâques ; Jour de Jeûne ; Deuils ; etc. — Gallot, avisant tout au milieu une case qui portait l'inscription : *Calamités publiques*, hasarda doucement : « C'est là sans doute le titre général... » Dans une assemblée de la Vénérable Classe, le pasteur Berthoud, — celui-là même dont l'étourderie amusait tant Mme de Charrière — appuyait une conjecture d'un énergique :

l'homme le plus honnête et le plus obstiné du monde. D'une droiture presque farouche, il eût sacrifié tout (à commencer par sa bourse) à un scrupule de conscience. Il fut la dernière incarnation de la « Bourgeoisie de Neuchâtel », et « croyait sincèrement que l'existence de cette institution était liée à l'équilibre européen ![1] » C'était un discuteur imperturbable, qui ne cédait jamais un pouce de terrain, sujet à de terribles emportements, — à tout prendre, une individualité originale et forte.

Au moment où Paul-Henri Godet épousait Mlle Gallot, il n'avait pour vivre que l'étude d'avocat qu'il venait d'ouvrir. Aussi le voyons-nous bientôt préoccupé de se créer des ressources nouvelles : il sollicite la charge de maire[2] de Travers : « Nous pensons, mande au Roi de Prusse le Conseil d'État en lui transmettant le placet de l'avocat, nous pensons, d'après les informations avantageuses qui nous ont été données sur son compte et la capacité qu'il annonce depuis qu'il s'est voué au barreau, que Sa Majesté, en daignant appointer sa demande, acquerra pour son service un sujet méritant. » En 1799, Godet échange la Mairie de Travers pour celle de Cortaillod, qui est plus voisine du chef-lieu. Il exerça jusqu'à sa mort cette fonction judiciaire dans le village, berceau de sa famille, où il comptait quelques parents et un grand nombre d'amis. Son amabilité, que nous attestent vingt témoignages, lui avait gagné la sympathie

« Je parierais ma tête !... » Et Gallot de l'interrompre : « Frère Berthoud, mettez au moins quelque chose dans la gageure ! » — La bonhomie du ton rendait ces épigrammes inoffensives. Pendant sa dernière maladie, il reçut la visite d'un collègue plus jeune, le pasteur Guillebert, homme considéré et considérable, qui lui conseilla, à titre de remède contre l'insomnie, une lecture ennuyeuse : « J'y ai songé », dit le malade en tirant de dessous son oreiller un livre alors célèbre à Neuchâtel, les *Dialogues* d'Alphonse Guillebert.

[1] Grandpierre, *Mémoires politiques*, p. 5.

[2] Président d'une mairie, ou cour de justice.

générale, et sa parole aisée, rapide, élégante, lui avait valu, parmi ces bons vignerons au parler un peu traînant, qui sans doute ne savaient rien de Saint-Jean Chrysostome, le surnom de Bouche-d'Or.

Paul-Henri, nature essentiellement généreuse et désintéressée, devint l'avocat des petits et des humbles : c'est dire que sa clientèle ne lui assurait pas grands profits. Il avait au surplus l'étrange manie d'arranger les procès au lieu de les faire durer. Non par crainte de la barre, assurément : car il plaidait avec une verve agile et piquante dont le vieux professeur Pétavel, qui l'avait entendu plusieurs fois, et qui se connaissait en éloquence, nous parlait encore à la fin de sa vie : « Nos avocats de ce temps-là, disait-il, s'escrimaient à gros coups de rapière ; tandis que votre aïeul, c'était un fleuret... » Ici, le bon vieillard, qui avait tiré de l'épée dans sa jeunesse, se fendait à fond... Il aimait à raconter certains effets de plaidoirie qui suffisaient à indiquer que Paul-Henri Godet eût surtout réussi comme avocat de cour d'assises, si en ce temps-là l'institution des défenseurs eût existé devant les tribunaux criminels. Il ne réussissait pas trop mal au civil : son fils Frédéric se souvenait l'avoir vu rapporter de l'audience du Souverain-Tribunal et présenter gaîment à sa femme le petit bouquet que l'huissier remettait, selon l'usage, à l'avocat gagnant.

Mais le ménage, chargé d'enfants, n'en vivait pas moins dans un perpétuel souci. Nul n'a mieux connu que Paul-Henri Godet la *res angusta domi*. On peut même dire qu'elle l'a tué. Ses concitoyens n'ignoraient pas cette situation difficile, et, au besoin, l'exploitaient contre lui. C'est ainsi qu'en 1815, l'avocat Godet fut à Berlin, avec son beau-frère Gallot et deux autres députés, défendre contre le gouvernement de la Principauté les intérêts de la Bourgeoisie de Neuchâtel. Très irrité de cette démarche, le procureur-général Rougemont

écrivait au ministre prussien : « M. Godet est un homme criblé de dettes... Cela ne veut pas dire que je ne lui reconnaisse de l'esprit, du talent, une charmante élocution... »

En cette même année 1815, la Bourgeoisie délégua Gallot et Godet au Congrès de Vienne, où ils besognèrent de leur mieux. Ils étaient, le 27 juin, rentrés à Neuchâtel, comme nous l'apprend par une lettre une amie de la famille : « M. Godet est de retour... Il n'aura pas manqué de rapporter à chacun sa petite offrande... Il est fort satisfait du succès de son voyage, mais non des hôtels de Vienne, qui sont de la plus grande saleté : il assure qu'il n'y pouvait manger, et on peut le croire, car il a bien maigri. »

L'année suivante, Godet faisait partie, en sa qualité de maire de Cortaillod, des Audiences Générales, qui venaient d'être instituées, ou plutôt rétablies ; dans cette espèce de corps législatif, dont le défaut principal était d'être recruté d'une façon fort peu démocratique, Godet passait pour favorable aux idées nouvelles. Rougemont, dans une lettre (octobre 1817) par laquelle il recommande Charles Godet à M. de Fellenberg, l'éminent pédagogue de Hofwyl, s'exprime en ces termes : « Il est fils d'un homme de beaucoup d'esprit, avocat à la fois et chef d'une juridiction de quelques cents âmes ; il est, en cette qualité, membre de notre corps législatif, où il joue un rôle par la facilité de son élocution et ses sentiments libéraux, comme on les appelle aujourd'hui... »

Il était loin d'ailleurs d'être un révolutionnaire. Mais, élevé à l'étranger, ayant passablement vu le monde, il avait un esprit libre de certains préjugés locaux et traditionnels ; sa parole n'avait pas l'accent du crû, et son horizon n'était pas borné par les limites du *Burgziehl*[1].

[1] Ce mot allemand, en usage à Neuchâtel comme quelques autres, désignait les bornes qui séparaient la ville de sa banlieue.

Il eût joué sans doute, pendant les troubles de 1831, un rôle utile entre les partis extrêmes. Mais il ne devait pas vivre jusque là. Atteint d'un anthrax qui détermina un empoisonnement du sang, il fut emporté en quelques jours, le 27 avril 1819. Un poète neuchâtelois rima — un peu longuement — son épitaphe, dont nous citerons quelques traits caractéristiques :

Si tu cherches le Juste, arrête ici, Passant :
Ci-gît sa dépouille mortelle ;
Et la patrie, en le perdant,
Des citoyens perdit le généreux modèle...
Toujours faisant le bien, il vécut dans la peine...
Juste, loyal, instruit, franc, généreux, aimable,
De toute fraude implacable ennemi...
De ses conseils que dictait la sagesse,
Toujours il aida la faiblesse.
Ferme soutien des lois, il les fit respecter,
Et souvent il put triompher
De l'intrigue et de la bassesse.

Il n'est pas inutile d'ajouter que chez Paul-Henri Godet, ces éminentes qualités naturelles, loyauté, générosité, désintéressement, sérieux moral, étaient entretenues, et comme secrètement nourries, par une piété simple et forte. Celle-ci se manifeste d'une façon touchante dans une lettre qu'il adressait, peu de temps avant sa mort, à son fils aîné, alors à Zurich :

15 novembre 1817.

Je serais vraiment affligé, mon cher Charles, si tu avais attribué mon silence depuis ton départ à la plus légère indifférence : mes sentiments pour toi sont toujours les mêmes, et les bons témoignages que je reçois sur ton compte ajouteraient à mon attachement, s'il pouvait augmenter. Mais tu connais assez mon genre d'existence pour concevoir comment il arrive que mes courses et mes occupations, d'un côté, et souvent la situation de mon esprit, d'un autre, ne me laissent pas la faculté de

disposer de mon temps, ni de ma tête, ni de mon cœur...

Continue comme tu as commencé, et quel que soit le sort que la Providence te destine, tu trouveras toujours dans le fond de ton cœur de quoi n'être pas tout à fait à plaindre. Nos circonstances peuvent varier ; elles peuvent être heureuses ou malheureuses, et il ne dépend pas toujours de nous de les changer ; mais ce qui dépend de nous, quand Dieu nous a fait la grâce de nous accorder des lumières, un sens droit et de bons sentiments, c'est de suivre ses préceptes... N'oublie pas, mon cher ami, les conseils que je t'ai donnés avant ton départ... Repasse-les fréquemment dans ton esprit, afin de te les rendre familiers. Les meilleures dispositions deviennent souvent inutiles, quand elles ne sont pas devenues en nous habituelles. Il faut qu'elles soient assez fortes pour arrêter les premiers mouvements des passions ou des penchants...

En me parlant de la distribution de ton temps et des occupations qui le remplissent, tu ne me dis pas que tu consacres quelques moments à la lecture de l'Écriture sainte. J'espère cependant que tu ne négliges pas ce point essentiel... Je puis te dire encore ici par ma propre expérience que s'il y a en moi quelques bons sentiments, je les dois à cette lecture, que j'ai faite avec goût et avec assiduité dès ma jeunesse. Ajoute à cela la prière : par où je n'entends pas des prières que l'on apprend par cœur et que l'on récite, mais cette disposition habituelle à élever son âme à Dieu, à lui communiquer comme à un bon père le besoin que nous avons de lui ; à sentir que nous sommes dans sa dépendance, et que dans tous les instants de la vie nous sommes en sa présence. Ce sentiment nous donne de la force pour résister au mal et pour faire le bien. Il nous console et nous soutient dans l'adversité ; il donne du charme à la prospérité.

En repassant dans mon esprit les objets dont je t'ai entretenu la veille de ton départ, il en est un dont j'ai oublié de te parler et qui est extrêmement essentiel, c'est de ne jamais te permettre de lire un mauvais livre... Ce

que je dis s'applique aussi aux conversations de ce genre. Fuis-les soigneusement. Ceux qui voudront les mettre en train ou qui s'y complairont ne sont pas des gens qui puissent te convenir. Toutefois, tu mettras toujours en cela, comme en toute autre chose, la mesure et les égards que je t'ai prescrits et qu'il faut observer envers les hommes avec qui on est obligé de vivre.

... Continue toujours à écrire dans ce style simple et sans recherche : les expressions d'un cœur sensible, bon et droit forment ordinairement un bon style. Adieu, mon cher Charles ; Dieu te bénisse et te fasse prospérer suivant les dispensations de sa bonne et sage Providence. Je t'embrasse de tout mon cœur, et suis, comme je serai toujours,

Ton dévoué père et ton meilleur ami,

GODET.

La mort de cet homme de bien fut un chagrin poignant pour ceux qui avaient su l'apprécier. Son plus intime ami, M. Gaullieur-L'Hardy, dont Godet avait souvent imploré le secours aux heures de détresse, écrivait à Mme Morel-de Gélieu, l'amie de Mme de Charrière : [1]

Colombier, ce 29 avril 1819.

J'ai besoin des consolations de l'amitié... Je me sens défaillir, et j'invoquerais la mort si je n'étais pas père. Celui qui m'en tenait lieu auprès de mon pauvre enfant repose maintenant en paix après avoir traversé bien péniblement la vie, souvent dans l'angoisse, et en

[1] Pour l'intelligence de la lettre qu'on va lire, nous rappelons (v. *Mme de Charrière et ses amis*, t. II, p. 384) que M. Gaullieur, négociant à Colombier, avait épousé en 1806 Henriette L'Hardy, la plus intime amie de Mme de Charrière. La jeune femme mourut en 1808, en mettant au monde Eusèbe-Henri Gaullieur, que son père plaça en pension, l'âge d'écolier venu, chez Paul-Henri Godet. L'enfant s'y trouvait quand mourut l'avocat.

luttant presque toujours contre la misère et l'infortune, lui qui, par son cœur et ses qualités morales, bien plus encore que par son rare esprit et ses connaissances étendues, aurait mérité le plus d'être heureux et dans l'aisance. De quel ami, grand Dieu, tu m'avais gratifié dans ta bonté ! Et de quel ami tu viens de me priver ! Mon existence déjà bien infortunée ne sera plus adoucie jusqu'à ma fin que par le souvenir du bonheur que j'ai goûté par l'amitié, puisque la mort tranche impitoyablement les jours de ceux auxquels j'avais besoin de m'attacher... Mme de Charrière, mon Henriette, mon véritable ami Godet, elle m'a successivement tout ravi, et je ne retrouve plus que vous qui m'aimiez comme j'ai été aimé par eux.

Il faudra que je cherche à faire diversion à la douleur qui m'accable, en reportant sur la digne épouse de mon ami et sur leurs enfants infortunés l'attachement que je lui avais voué. Pourquoi faut-il que je ne sois en situation de leur en donner que des preuves stériles, et quel bien n'éprouverais-je pas en allégeant leur triste situation ! Puisque la fortune ne m'accorde pas cette consolation, je veux du moins mériter par mes sentiments pour eux le nom qu'il se plaisait tant à me donner, comme moi à entendre, du meilleur et du plus cher de ses nombreux amis. Si vous saviez, Madame, comme cette famille est d'ailleurs par elle-même intéressante, et quelle perte elle vient de faire, votre bon cœur en serait ému.

Voici la charmante réponse de Mme Morel-de Gélieu :

Corgémont, 6 mai 1819.

J'avais appris avec un regret sincère la mort de M. Godet, sans savoir exactement jusqu'à quel point l'amitié vous la rendait douloureuse. Si je l'avais su, je me serais empressée de vous écrire la première. Mais la mort d'un père de famille et d'un homme d'un mérite éminent est toujours une vraie calamité. A cela se joi-

gnait pour moi le regret de n'avoir jamais pu faire connaissance, quelque envie que j'en aie eu pendant tant d'années, avec cet aimable et digne homme, votre ami, celui de mon beau-frère DuPasquier, et que ma fille avait eu le bonheur de voir et d'admirer. Elle l'avait trouvé surtout prodigieusement peu neuchâtelois...

Il me semble qu'on ne marche plus que sur des tombeaux, dans cette contrée si belle pourtant, si belle qu'elle fait un cruel contraste avec la stérilité de cœur et d'esprit de la plus grande partie de ses habitants. Mme Huber [1] le disait il y a déjà des années, mais pour elle ainsi que pour vous et pour moi, il y aurait bien plus lieu à le dire à présent.

Je conçois bien votre regret de ne pouvoir faire tout ce que votre généreux cœur vous dicte pour la veuve et les enfants de votre ami. Heureux l'homme à qui la fortune permet la bienfaisance tous les jours de sa vie ! Mais il y a toujours une manière de l'exercer sans argent, et ce n'est pas à vous que cette manière est inconnue.

Dites-moi cependant s'il est vrai que Mme Godet ait des parents qui lui offrent quelque chance de se tirer d'affaire... C'est quelque chose, au reste, et c'est même beaucoup — quoique, dans les premiers moments d'une perte comme elle vient de l'essuyer, la douleur fasse penser le contraire, — c'est beaucoup que d'avoir passé tant d'années unie à l'homme de son choix, sans avoir éprouvé de part ni d'autre aucun mécompte d'estime ni d'affection.

Nous avons insisté avec quelque détail sur la vie, en somme douloureuse, de Paul-Henri Godet. Il le fallait pour expliquer certaines circonstances de la vie de ses enfants et leur conception même des choses de ce monde. Leur père ne leur laissait, avec des dettes,

[1] Femme de l'écrivain Louis-Ferdinand Huber, qui vécut à Bôle de 1794-1798 (v. *Mme de Charrière et ses amis*).

qu'un exemple de bonté, de générosité et d'honneur. Ils acceptèrent bravement cet héritage. Encore qu'un arrangement eût été conclu avec les créanciers de Paul-Henri Godet, sa veuve et ses fils n'estimèrent pas que la quittance reçue les libérât envers eux ; ils s'imposèrent l'engagement d'honneur de les désintéresser intégralement. Ils y travaillaient encore vingt-trois ans plus tard, et firent des remboursements volontaires jusqu'au moment où les créanciers eux-mêmes, touchés d'un zèle si rare, refusèrent d'en recevoir davantage.

Cela suffit à expliquer pourquoi fut rompue, dès la mort du père, la douce vie de famille.

Bien avant que leur mère s'en allât, comme nous le verrons dans un prochain chapitre, donner ses soins à l'héritier présomptif de la couronne de Prusse, ses fils aînés quittèrent prématurément Neuchâtel. Charles et Louis, renonçant à poursuivre leurs études, vont chercher en Pologne les profits immédiats du métier de précepteur. Bientôt un troisième frère, Georges, part pour la Russie, où il se voua d'abord à l'enseignement, puis au commerce.

Le cadet, Frédéric, n'en était pas encore là : quand mourut son père, il n'avait que six ans et demi.

C'est lui, maintenant, qui va nous occuper.

CHAPITRE II

Années de Jeunesse.

Vie de famille et de collège. — La vieille « cure » et l'Hôtel de Ville. — Premières impressions religieuses : tante Rosette. — La première communion. — Les Auditoires. — Séjour à Paris.

En 1812 — Berthier était alors prince de Neuchâtel — le 25 octobre, dans une petite maison de la rue du Coq d'Inde, qui n'a point changé d'aspect, naquit Frédéric-Louis, quatrième fils et sixième enfant de l'avocat Paul-Henri Godet, maire de Cortaillod.[1] De sa première enfance nous ne savons rien, si ce n'est qu'il montra de précoces dispositions à l'étude : à quatre ans il savait lire et commençait à apprendre le latin sous la direction de sa mère, qui lui faisait répéter ses déclinaisons.

Le 27 avril 1819, Frédéric jouait aux billes avec un de ses cousins Gallot, fils du secrétaire de ville, quand on vint lui annoncer la mort de son père. Il ne garda guère de lui que le souvenir de sa grande tendresse.

[1] Extrait du Registre des baptêmes de la paroisse de Neuchâtel : 1812. Décembre, le 3e, M. Gallot a baptisé Frédéric-Louis, *né le 25 octobre,* fils de M. Paul-Henri Godet, maire de Cortaillod, feu M. David-Frédéric Godet, bourgeois de Neuchâtel, — et de sa femme Mme Eusébie-Jaqueline, née Gallot, fille de M. le pasteur fonctionnant. Parrain, M. Jean-Frédéric Ostervald, ancien commissaire général ; marraine, Mlle Louise-Henriette DuPasquier.

Entré peu de temps après au collège, il fait ses classes avec un succès dont témoignent bon nombre de volumes reçus en prix du « magistrat de Neuchâtel ». Un de ses maîtres, M. Bersot, voisin et grand ami de la famille, prit un intérêt particulier au développement de cet élève ardent à l'étude, d'esprit vif, et qui avait soif de se distinguer. Plus tard, à l'heure des douloureux examens de conscience, Frédéric Godet condamnera sans pitié ses ambitions d'écolier. Citons ici le journal où il a, quinze années durant, consigné ses pensées intimes et ses expériences religieuses; ceux qui ont connu en Frédéric Godet un homme profondément dépréoccupé de lui-même n'ont pu soupçonner au prix de quelle sincérité il l'était devenu; en lisant les jugements si sévères qu'il porte sur sa vie morale, on lui appliquerait volontiers le mot de Charles Secrétan sur Vinet : « L'on ne comprenait son humilité que par la hauteur de son idéal.[1] »

Je veux en toutes choses, pensées, paroles, actes, je veux *valoir* quelque chose, le plus possible, aux yeux des autres. Voilà mon idole, mon but perpétuel dès mon enfance; voilà le ressort de ma vie, le principe qui a tout mis en activité chez moi. Dès mon enfance, avant même d'aller au collège, qu'ai-je cherché ? A être loué. Qui ai-je aimé ? Ceux qui me louaient. Au collège, quel principe m'a animé, dirigé, poussé à « bien faire », comme l'on dit ? Le désir d'être loué par les hommes, mais nullement celui d'être loué par Dieu... Quelle différence avec Henry Gallot, qui était mû par la pensée de Dieu ! Oh ! que les bons et les mauvais écoliers sont partagés différemment aux yeux de Dieu et aux yeux des hommes ! Il en est sans doute de même des hommes faits.[2]

[1] L. Secrétan, *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre* (Lausanne, 1912), p. 212.

[2] *Journal*, 14 août 1840.

MAISON NATALE DE FRÉDÉRIC GODET, RUE DU COQ-D'INDE

Le milieu d'où est sorti Frédéric Godet, les influences religieuses qu'il a subies, expliquent la rigueur souvent excessive avec laquelle, dès l'adolescence, il eut l'habitude de juger ses sentiments et ses pensées. Il a grandi dans l'atmosphère de simplicité, de droiture, de piété profonde qui était celle de son entourage. Mme Godet, devenue veuve, était retournée habiter chez son père, le pasteur Gallot, dans la vieille maison de curé (ou presbytère), au pied de la terrasse de la Collégiale. Frédéric avait pour compagnons d'études et de jeux ses cousins et cousines de l'Hôtel de Ville, c'est-à-dire les enfants du maître-bourgeois Gallot, dont la femme[1] exerçait sur toute cette jeunesse, qu'elle se plaisait à instruire et à édifier, l'ascendant d'une réelle distinction morale. C'était une âme sereine et pure, formée, semble-t-il, beaucoup moins par la piété pratique d'Ostervald, qu'à l'école de l'*Imitation*, de François de Sales et de Fénelon, qu'elle lisait avec une prédilection singulière et qui l'avaient inclinée à une sorte de piété mystique, chez nous assez rare. Puis la vague du premier Réveil avait passé sur ce petit monde prêt à s'en laisser pénétrer. Et si la mère de Frédéric Godet représentait simplement l'antique et sobre piété neuchâteloise, sa belle-sœur, avec son christianisme plus accentué et plus entraînant, s'emparait des jeunes âmes qui subissaient son charme.

On se réunissait ordinairement le dimanche soir, à l'Hôtel de Ville, chez notre tante Gallot, raconte Frédéric Godet. Douces soirées, où les parents partageaient la gaîté des enfants et où les enfants s'associaient au sérieux des parents. Les jeux aimables, les lectures agréables, quelquefois plaisantes, toujours pleines de goût, qui réunissaient les âges les plus divers, se terminaient,

[1] Rose-Catherine-Valérie née Petitpierre, dite Rosette (1778-1852) fille du pasteur Abram-Henry Petitpierre, de Bâle.

sans rien de choquant ni de pénible, par la lecture bénie de l'Écriture sainte et la prière pleine de simplicité et d'onction qui finissait la soirée ; et l'on s'en retournait gais et heureux, disposés à commencer avec Dieu la nouvelle semaine. Tante Gallot, remplie de la vie qu'elle puisait dans un commerce intime et continuel avec son Dieu, ressemblait à une poule étendant avec bonheur ses ailes sur sa nombreuse couvée.[1]

A l'influence à la fois « sainte et gaie » de cette femme remarquable, s'étaient ajoutées les vives impressions de la première communion. Frédéric Godet reçut son instruction religieuse d'un homme dont la personnalité puissante, mélange de fermeté et de douceur, a marqué dans l'histoire de l'Église neuchâteloise, James DuPasquier, qui fut le dernier doyen de la Vénérable Classe supprimée en 1848.[2] Il venait d'être nommé diacre à Neuchâtel quand Frédéric Godet fut son catéchumène et ratifia, à Noël 1828, le vœu de son baptême. Il garda de ce moment un souvenir extrêmement sérieux, comme le montrent les lignes suivantes, adressées bien des années après (25 janvier 1849) à son élève le Prince de Prusse, qui venait de lui raconter sa propre confirmation :

...Je vous dirai une expérience différente de la vôtre, et pourtant non sans ressemblance, que j'ai faite à la même époque de ma vie.

Chez nous, il y a, avant la confirmation, six semaines d'instruction suivie, pendant lesquelles on ne s'occupe,

[1] *A mes enfants. Souvenirs* écrits en 1860.

[2] Jacques-Auguste (dit James) DuPasquier (1794-1869), disciple à Berlin de Schleiermacher et de Neander, consacré au saint-ministère en 1817, pasteur à Môtiers-Travers, puis diacre à Neuchâtel dès 1827 et pasteur de cette paroisse de 1831 à 1868, fut, avec beaucoup de bon sens et de mesure, un des premiers représentants du Réveil parmi nous. C'était un homme du conseil le plus sûr et un orateur d'une réelle puissance.

pour ainsi dire uniquement, que de la préparation de ce moment solennel. Pendant ces six semaines, je fus dans un état d'âme très pénible. A mesure que le moment approchait, mon angoisse augmentait. Les derniers jours je ne pouvais même plus prier; il me semblait que Dieu s'enfuyait de moi à mesure que je voulais le saisir. Pendant la cérémonie de la confirmation, même état, de sorte qu'en rentrant chez moi, au lieu d'aller chez les miens, je m'enfermai dans ma chambre et là commençai à pleurer et à sangloter. Mais voici qu'au milieu de cette tristesse désespérée, tout à coup une lueur se fait jour, comme un rayon de soleil au milieu d'un jour de pluie; de moment en moment, le sentiment de la présence et de la grâce de mon Dieu se renforce en moi; une joie comme je n'en ai guère ressentie dès lors, comme je n'avais jamais rien ressenti jusqu'à ce moment, inonde mon âme, et cette soirée, la soirée de ce jour si sombre et si triste, reste tout entière dans mon souvenir comme l'avant-goût du Ciel... Oh! quand viendra le matin de ce jour qui n'aura point de nuit!

A Noël 1840, étant à Berlin, il évoque dans son journal, au moment d'aller communier, ce précieux souvenir de 1828: «Seigneur, écrit-il, sois avec moi comme tu le fus il y a douze ans!... Il y eut un moment où tu t'approchas de moi en douceur et en grâce, et où tu me fis goûter avec délices combien tu es doux à ceux qui te cherchent. Cette soirée de ma ratification, oh! quel miracle! quelle apparition céleste!»

Ayant achevé son collège, il passa une année dans les *Auditoires*, qui représentaient l'enseignement supérieur de cette époque. Il eut pour professeurs M. Abram-François Pétavel[1], philologue de beaucoup de science et d'esprit, qui avait obtenu en 1810 le premier titre de doc-

[1] 1791-1870. Premier recteur de l'Académie de Neuchâtel, fondée en 1838.

teur en philosophie décerné par la jeune université de Berlin, et M. Alphonse Guillebert, pasteur et publiciste, qui a tenu une place considérable dans la vie neuchâteloise de cette époque.[1] Ces deux noms, Guillebert et Pétavel, bien oubliés de la génération présente, résumaient alors non sans éclat une culture intellectuelle dont notre petite ville pouvait tirer quelque fierté. Les Félix Bovet, les Arnold Guyot, et bien d'autres, ont fait honneur à ces maîtres éminents.

Nous avons trouvé le manuscrit d'un travail assez étendu, que le jeune étudiant présenta, en trois fois, à l'auditoire de philosophie, dans les mois d'avril et mai 1830. Il est intitulé *Examen et classification des différents systèmes de philosophie morale, et de leur rapport avec celui du christianisme.* Son étude, qui dépassait de beaucoup les limites ordinaires, est suivie de la critique de M. Guillebert, dont voici la conclusion : « Cette composition, sous d'autres rapports encore que celui de la longueur, mérite bien le nom *d'ouvrage* que je viens de lui donner : pour le style et pour les idées, elle ferait honneur à un homme de vingt-cinq ans. » L'auteur avait alors dix-sept ans et demi.

Frédéric Godet, qui dès ce temps-là se destinait au saint-ministère, a résumé en quelques traits la phase de ses études préliminaires :

Année 1829 et première moitié de 1830, temps de philosophie (Cousin)... Je passai l'hiver de 1829 à 30 à Neuchâtel, occupé à préparer mes examens de proposant[2]. Mon cœur était vraiment encore dans les ténèbres. Toutes les bonnes impressions que j'avais éprouvées

[1] 1792-1861 ; pasteur à Neuchâtel dès 1827, et professeur de philosophie dès 1818.

[2] Nom que portaient alors les étudiants en théologie : ils faisaient des exercices de prédication qu'on appelait des « propositions ».

l'hiver précédent étaient maintenant effacées. Cousin avait remplacé la Bible... Je passai l'été de 1830 à Corcelles[1], chez M. Coulon. Pendant ce temps, je fis mes examens avec Émile Perret, Henry Gallot et Girard. J'éprouvai quelques bonnes impressions pendant cet été, soit dans des sermons, soit par la conversation de Mme Coulon, soit par la lecture de la Bible; mais c'était encore mort. En général,... temps d'oubli du Seigneur... Tu le sais, je te cherchais quelquefois. Mais il paraît que je te cherchais mal, car je ne te trouvais point. (*Journal.*)

Heureusement la piété de sa mère lui était un grand exemple : sobre de paroles, elle se manifestait simplement par une inaltérable bonté et une fidélité scrupuleuse au devoir de chaque jour. Restée veuve et dans la gêne avec une famille nombreuse, Mme Godet eut besoin de toute son énergie pour élever les cadets de ses enfants, tout en acquittant les dettes laissées par son mari. Elle avait fondé un externat où, pendant une quinzaine d'années, les jeunes filles de Neuchâtel reçurent des leçons de littérature, d'histoire, de géographie, de botanique, d'astronomie, voire de mythologie... Ses enfants prirent leur part du fardeau dès qu'ils furent en état de gagner leur vie. Peu avant la mort du chef de la famille, la fille aînée, Sophie, s'était expatriée, et ç'avait été un des derniers chagrins de son père, qui en avait éprouvé tant d'autres. Elle occupa une place de gouvernante en Écosse, dans une famille (nous tenons d'elle ce détail) où elle eut l'occasion de rencontrer Sir Walter Scott, alors dans tout l'éclat de sa célébrité. Frédéric, nous venons de le voir, était précepteur avant d'avoir dix-huit ans révolus. Quant à Charles, l'aîné des fils, qui devait se faire plus tard un nom par ses ouvra-

[1] Sur Concise, où il était précepteur des fils de la maison.

ges de botanique,[1] il avait enseigné le français en Pologne, puis était devenu gouverneur des fils du comte de Pourtalès, à Paris. Il s'y trouvait au moment où son frère cadet, ayant achevé son collège, subissait heureusement, avant l'âge réglementaire et par faveur particulière de la Compagnie des pasteurs, ses examens d'entrée en théologie. Pour récompenser le zèle du jeune étudiant, Charles l'invita à faire un séjour auprès de lui. Frédéric écrivait plus tard dans son Journal :

Puis vint le départ pour Paris... Ce moment de ma vie est encore un songe incompréhensible. Comment maman permit-elle cela ? Comment toi, ô Seigneur, le permis-tu ?... C'est encore une grâce de ta part, qui ne voulais pas tenir les rênes trop serrées à un jeune cheval non encore dressé.

Pour ce temps de séjour à Paris, quel mélange ! Moments où je me souvenais de ma vocation d'ecclésiastique, plus encore que de chrétien, où je rendais une sorte de témoignage à la vérité... Mais, à côté de cela, quels moments sont dans mon souvenir ! Tu m'as préservé, ô Seigneur, préservé des autres, préservé de moi-même : c'est ta grâce...

[1] Né en 1797, mort en 1879, auteur de la *Flore du Jura* (3 v., 1852-1869). Il étudia la philologie à Zurich, enseigna le grec dans l'Institut Fellenberg, à Hofwyl, puis fut précepteur en Podolie pendant sept ans. Il se voua aux sciences naturelles pour charmer l'ennui de son exil. Il fit le voyage du Caucase, qui passait alors pour difficile et dangereux, et poussa jusqu'à Derbend (voir *Annales des Voyages*, 1830). L'entomologie lui doit la découverte de plusieurs insectes auxquels son nom reste attaché. Devenu en 1829 gouverneur des fils du comte James de Pourtalès, à Paris, il y poursuivit avec Cuvier, Latreille, Milne-Edwards, etc., ses études scientifiques ; puis il séjourna avec ses élèves à Berlin. Établi à Neuchâtel dès 1834, il y devint directeur des écoles, fonctions qu'il résigna lors de la révolution de 1848. Il fut directeur de la Bibliothèque de Neuchâtel de 1859-1876. Son ami Spach, conservateur de l'herbier du Jardin des Plantes, lui a dédié, sous le nom de *Godetia*, un genre de la famille des Œnothéracées.

Nous possédons des notes, d'une écriture hâtive, parfois à peine lisible, qu'il prenait au jour le jour, sans doute en vue d'un récit destiné à sa mère. A cette époque, un voyage à Paris n'était pas un événement de médiocre importance dans la vie d'un Neuchâtelois de dix-huit ans, qui n'était jamais sorti de sa ville natale. Il crut rêver quand, au matin du 4 novembre 1830, il débarqua dans la grande ville. Il y arrivait dans une époque particulièrement intéressante et mouvementée. C'était le moment où s'instruisait devant la Chambre des Pairs le procès des ministres de Charles X. L'opinion publique, très excitée, réclamait leur condamnation à mort; l'émeute menaçait constamment d'éclater; ce qui n'empêchait point la vie parisienne de suivre son cours, la foule de remplir les théâtres et les lieux publics. Les notes de Frédéric Godet trahissent les naïfs étonnements du jeune voyageur; elles nous montrent en même temps l'impression profonde produite dans notre pays par la récente révolution qui avait porté Louis-Philippe sur le trône. Laissons-lui la parole :

7 novembre 1830. — Me voilà au dimanche matin, et je n'ai pas encore écrit un mot de ce journal depuis vendredi. Tu me diras : « L'arriéré n'est pas grand. » C'est comme si tu disais : « Un homme qui aurait dormi pendant les trois journées des 27, 28 et 29 juillet ne serait pas fort arriéré. » Les journées d'hier et d'avant-hier sont pour moi des journées de révolution, de vraie révolution intérieure. Les pensées, les souvenirs se pressent déjà en moi ; j'ajouterai aussi les *idées,* car il est impossible que la plus petite promenade dans Paris n'en fasse pas naître par milliers dans le cerveau le plus stérile.

J'arrivai à Paris de grand matin, vendredi à cinq heures et demie. Je fus bien étonné de voir que Paris avait des maisons pareilles aux maisons d'une autre ville, des rues tout comme les rues de Neuchâtel, pas plus larges, et pour le moins aussi sales. Un fiacre nous fait traverser

ces rues qui ne finissent pas. On me dit : « Nous sommes sur le Pont-Neuf. Voilà le Louvre. Voici la rue Saint-Honoré, où le carnage des trois journées a commencé. » Je vois cela à la faible lueur des réverbères épuisés et fatigués d'une longue nuit de novembre, et de la lune dont la lueur pâlit peu à peu.

Et moi aussi je suis fatigué et épuisé. Trois jours et trois nuits passés dans une chaise de poste !... Mais il faut tout acheter dans ce bas monde, et on a souvent payé plus cher de moins grands plaisirs que celui que je me promets.

Les rues se succèdent sans cesse, et jamais cette malheureuse Impasse Saint-Dominique d'Enfer !... Mais enfin le fiacre s'arrête et... me voilà auprès de mon frère devant un excellent feu.

Charles Godet habitait la pension Meynier avec ses élèves, et ce n'est guère que le dimanche qu'il se rendait avec eux dans la famille de Pourtalès, place Vendôme. Parmi les hôtes de la pension se trouvaient quelques étudiants d'un commerce fort agréable, entre autres M. de Gérando, fils du philosophe ; un botaniste alsacien, M. Spach [1] ; Agénor de Gasparin, qui devait bientôt se faire un nom comme orateur et publiciste, et dont le père, alors préfet, devint ministre en 1836. Dans ce milieu si vivant, si nouveau pour lui, Frédéric Godet éprouva, après tant d'autres, la griserie de Paris. Sans un instant de retard, il mit à profit son séjour, voulut tout voir et tout entendre. Le soir même de son arrivée on le conduit à l'Opéra :

Nous eûmes *la Bayadère* [2], où dansait Mlle Taglioni,

[1] 1801-1879.

[2] Nous laissons aux curieux le soin de rechercher les auteurs des nombreuses pièces de théâtre que mentionne notre étudiant : la plupart sont tombées dans l'oubli ; quelques-unes sont assez célèbres

où chantaient Nourrit et Mme Damoreau-Cinti, c'est tout dire, — puis *Cendrillon*, où dansaient Mmes Le Gallois et Montessu, Paul et Albert; c'est tout dire encore. Samedi à l'Odéon, où l'on donnait une pièce nouvelle, *l'Abbesse des Ursulines*, ou *le Procès d'Urbain Grandier*. Ce théâtre a le plus mauvais parterre du monde: tous les étudiants en médecine et en droit, — le public le plus tyran. Tout ce qu'il demande se fait à l'instant... Le parterre était plein quand nous arrivâmes, de sorte que nous nous vîmes forcés de prendre des billets de galerie, — et bien nous en prit. C'était un mélodrame. On demande la *Parisienne*. L'orchestre obéit, joue même la *Marseillaise* par-dessus. Il s'élève ensuite un tumulte effroyable et la pièce sombre sous les huées.

Mardi 9. — Tout ce qu'il y a de beau à Paris, quand je demande de qui cela est: *De Napoléon*!... Le soir, nous allons aux Italiens. On jouait *Othello*. Et c'était Donzelli, David et Mme Malibran qui le jouaient. Mme Malibran! C'est le divin, c'est le céleste! C'est, je crois, la seule chose qui ait réalisé entièrement et surpassé mon attente à Paris... Ces bourreaux de Français, applaudir au milieu des morceaux les plus touchants, quand un respect religieux aurait dû suivre les sons de l'enchanteresse! Ils admiraient *de l'esprit*, non *du cœur*, comme celui qui battait des mains au lever du soleil.

Samedi 13. — Couru tout le matin avec M. Gasparin. Le soir, au lieu du *Barbier de Séville*, où devaient chanter Lablache et Mme Malibran, nous allons au Vaudeville, où nous voyons *Mme Grégoire*, *le Fou du Roi*, *L'Apothicaire*. Les théâtres ne sont point en si mauvais état qu'on le dit. Ces pièces sont pleines d'esprit. Mais le Théâtre français est en décadence. On y joue *Junius Brutus* [1] et *Hernani*! C'est comme si on mangeait du sucre avec du fromage!

pour qu'il soit superflu de leur consacrer des notes, tels les opéras d'Auber et de Rossini dont il parle.

[1] d'Andrieux, donné pour la première fois le 30 septembre 1830.

Il ne songe pas à aller voir *Hernani*, ce qui semble indiquer que l'enthousiasme très modéré de son entourage ne l'y poussa point. Notons que, huit mois auparavant, son frère Charles avait assisté à la première.

Le dimanche 14 on le conduit à Versailles; il visite Trianon, où il s'indigne, tout en l'admirant, du luxe des Bourbons :

Tout cela pour des maîtresses ! Mon sang bouillonne de colère... Le jour où on a posé la première pierre du château de Versailles, on a posé les fondements de la Révolution.

Lundi 15. — Au cours de Thénard [le célèbre chimiste]. Beaucoup d'esprit. Le cherchant un peu pour faire rire. Je ne me trouve point en arrière de la civilisation; nos bonnes leçons de M. de Joannis [1] valaient bien les leçons du fameux Thénard.

Nous allons le soir à la *Muette*. Comme c'est joli ! Ce Nourrit, quelle voix délicieuse !

Mardi 16. — Je vais à la galerie du Louvre. Trois tableaux me frappent surtout : *L'Endymion endormi*, *Atala* et *Une scène du déluge;* les trois se trouvent être de Girodet.

Le soir, nous allons aux Italiens entendre *Semiramis* [de Rossini]. Quelle ennuyeuse musique ! La même harmonie du commencement à la fin ! Quelle différence avec la *Muette*, si pleine de vivacité, de *mordant,* si je puis ainsi dire !

Au commencement on entend un chœur de prêtres. Semiramis arrive bientôt (c'était Mme Marie Lalande) ; elle chante avec trois des seigneurs ou prêtres un morceau superbe, le seul original de la pièce, à mon gré. Puis elle se retire. Il ne reste que quelques statues-

[1] Élève de l'École polytechnique de Paris, Henri de Joannis inaugura en 1823 à Neuchâtel l'enseignement des mathématiques et fut professeur dès 1840 à l'Académie. Il fut naturalisé Neuchâtelois par récompense spéciale du gouvernement.

prêtres, ou quelques prêtres-statues au fond de la scène.

Bientôt arrive Arsace, fils de Semiramis. C'est un jeune homme bien élevé, ayant quelque talent pour la musique et pour le chant, puisqu'il a pour organe Mme Malibran. Ce jeune homme-là revient de l'université de Ninive. Il a derrière lui deux domestiques en roulière avec son porte-manteau. Il chante, chante de très belles choses. Je ne voudrais pas décider s'il les chante parce qu'elles sont belles, ou si elles sont belles parce qu'il les chante... Enfin, il chante, et puis les affaires s'embrouillent peu à peu, et puis on chante toujours la même chose. Il y a des apparitions, des flammes d'autel qui s'éteignent. Enfin ils arrivent tous soi-disant de nuit autour du tombeau de Ninus, ils se cachent chacun dans un coin, l'un pour une chose, l'autre pour une autre; puis ils se mettent à jouer à cache-cache autour du tombeau, et puis on chante un petit trio, et puis ils se tuent les trois le plus proprement du monde.

Et le combat finit faute de combattants...

Jeudi 18. — Visite au Père Lachaise avec M. de Gérando... De là, près des quais de la place de Grève, où on voit encore dans les maisons des balles, des boulets, des obus du 28 juillet... Sous un boulet on a écrit : *Prune de Monsieur.*

En chemin, de Gérando me raconta plusieurs particularités sur la vie de son père, le fameux historien de la philosophie...

Vendredi 19. — Le soir au Théâtre français. Mlle Mars. Encore une voix délicieuse malgré ses soixante ans. Elle jouait dans *la Jeune femme colère*, un de ses meilleurs rôles. Firmin et Michelot m'ont plu, mais surtout Firmin.

Samedi 20. — M. de Gérando me dit que c'est au n° 20 de la rue d'Enfer. Je prends mon grand courage. Et deux fois chez Cousin. Je ne le trouve pas.

Chez M. Dulong [1]. Ouais ! Quelle obscurité et quelle

[1] Pierre-Louis Dulong (1785-1838), physicien et chimiste, professeur à la Faculté des sciences.

manière de parler ! Heureusement je pus trouver une manière assez commode de m'endormir sans que personne le vît, et cela m'aida à passer une heure et demie de leçon sans mourir d'ennui. — Ah ! nos leçons de M. de Joannis !

Le soir aux Variétés; Odry et Vernet. On jouait *la Lingerie du Marais*, *Voltaire chez les Capucins*, *la Halle au blé*, *la Coalition*. Ces pièce sont fort jolies; infiniment d'esprit. Oh ! cet Odry chantant la *Parisienne* !

Dimanche 21. — Je vais chez Cousin. On m'introduit dans la chambre, où je trouve un monsieur qui ne ressemble pas trop à mon Cousin du portrait. Enfin, c'est égal, je commence un beau discours; et quand j'ai fini : « Je suis fâché, Monsieur, je vois que vous me prenez pour M. Cousin, professeur de philosophie. — Oui, sans doute. — Eh bien, c'est n° 14. » J'y suis pour mon beau discours; je vais n° 14, et je ne trouve pas Cousin ! Un autre aurait dit : « Il y a un sort; le destin ne veut pas que j'y aille ! » Mais, morbleu, j'y persiste. On a beau me dire qu'il est froid et rude, qu'il l'est encore plus depuis qu'il est grand seigneur[1]; tout cela m'est égal. Il me recevra comme il voudra, mais je le verrai.

Je vais aux Saint-Simoniens. La porte est fermée, avec cet écriteau : *La salle est pleine*. — « Ces gens-là n'entendent pas la liberté de la *presse*, disons-nous; enfonçons ! » On s'y précipite en foule. *Fit via*, *rumpunt aditus*... Un orateur monte en chaire. Silence ! Silence ! — Qu'entends-je ? Des déclamations contre le gouvernement ! Des promesses de l'âge d'or au nom de Dieu et de Saint-Simon ! Ils sont persuadés que leur religion remplacera le christianisme, qui a fini son temps.

En général, ces gens ont mis le doigt sur la plaie; ils la montrent hideuse : c'est l'égoïsme individuel, et

[1] Victor Cousin avait été nommé, après la révolution de 1830, membre du Conseil royal de l'Instruction publique.

de famille, et de classes. Mais que proposent-ils pour réformer la société ?

Je suis convaincu que cette religion fera des progrès. Ils ont une telle puissance de conviction ! C'est comme une étincelle jetée au milieu d'une forêt desséchée. *La conviction excite toujours de la sympathie, alors même qu'elle n'est pas partagée.* Cela est très vrai, et il n'y a maintenant en France que Chateaubriand et les Saint-Simoniens qui livrent leurs cœurs à des sentiments larges, nobles, enthousiastes, et dignes d'un peu de sympathie. On n'a foi en rien. Le scepticisme pratique le plus absolu s'est emparé des esprits. Comment des hommes qui s'annoncent avec une conviction intime, un enthousiasme ardent, ne rallieraient-ils pas autour d'eux une foule d'esprits qui aiment encore mieux se tromper que de ne rien croire ? Si je n'étais pas chrétien, je me ferais Saint-Simonien.

Lundi 22. — Une séance de l'Institut.

C'est une singulière chose que de voir réunies dans un même endroit une centaine des plus abominables figures possibles; et quand on se dit que ces physionomies sont précisément celles des hommes les plus distingués de France, on comprend combien sont ridicules les prétentions de ceux qui veulent distinguer les caractères de l'esprit ou du génie sur la figure des hommes atteints d'une de ces maladies-là. Sans doute, quand on sait que tel homme est M. Cuvier, il est facile de dire : « Ah ! voyez quelle finesse, quelle sagacité empreinte dans cet œil analytique ! Quelle noblesse sur ce front révélateur du génie ! » — Ces gens-là jouent à peu près le même rôle que certain comte et certaine comtesse du *Retour imprévu*, qui, se croyant fous réciproquement, et n'ayant peut-être pas tout le tort possible, se trouvent l'un à l'autre les yeux hagards, l'air égaré, etc... Quelle réunion de monstres bizarres ! Quel ramas de figures barbares !

Tout ce qu'il y a de plus ennuyeux ou de plus sinistre. On nous prédit le choléra-morbus et on nous lit un

mémoire sur les hernies ! Je commence à m'ennuyer, quand justement on annonce que l'assemblée se forme en comité secret et que tous les étrangers doivent sortir. Jamais ordre ne vint plus à propos.

Il décrit une soirée dans le jardin du Palais-Royal, brillamment éclairé au « gaz hydrogène », alors dans sa nouveauté. « On se croirait, dit-il, dans un palais des *Mille et une Nuits*, jusqu'au moment où l'on rentre dans les ténèbres de ces immenses rues, boueuses, pleines de monde qui vous coudoie, et à qui on le rend bien... » Puis il note les menus détails qui amusent ses yeux et ses oreilles :

Le joueur de vielle ! Pendant qu'il joue, le flageolet d'un pauvre boiteux se fait entendre. Ils sont là, s'adressant l'un à l'admiration, l'autre à la pitié. En même temps, les cris d'un jongleur, d'un charlatan, qui de temps en temps confond les doux sons de sa trompette avec ceux de la vielle et du flageolet, pour faire un concert digne de ceux des amateurs, grands et petits, de Neuchâtel. — Ici, un escamoteur vantant les avantages du poil à gratter;... une femme se mettant des poids sur le ventre; des petits garçons faisant des tours de force.

Jeudi 25. — Chambre des députés.

Vous souvenez-vous d'avoir vu une assemblée d'enfants sans raison, où quelques-uns s'efforcent de rétablir l'ordre sans pouvoir y parvenir ? Vous souvenez-vous des séances les plus orageuses de notre Société de Zoffingen,[1] où chacun criait de son côté, où le président avait beau vouloir rétablir l'ordre, mais ne pouvait y parvenir ? En un mot, savez-vous ce que c'est que la cour du roi Pétaud ? C'est la Chambre des députés.

[1] Il fit partie de cette société d'étudiants dès juillet 1829, jusqu'au moment où ses amis et lui jugèrent devoir rompre avec elle lors des événements de 1831.

Les conversations particulières s'engagent. On me nomme quelques membres : M. Vatimesnil, M. Eusèbe Salverte, sale et déguenillé, M. Berryer, qui va saluer M. Lameth, du Sézard, qui remet à M. Berryer un journal qu'on croit être l'*Avenir* (de M. Lamennais)... Soudain, j'entends les tambours battre aux champs, et M. le président, ou plutôt le vice-président, Dupin aîné, entre dans la salle, suivi de quelques membres... Au bout d'un moment, il fait retentir l'imposante sonnette et annonce qu'on va lire le procès-verbal... Mais les députés ne se dérangent pas de leur conversation... Je n'entends rien.

Le secrétaire descend de la tribune, et peu à peu les députés prennent leurs places, obéissant avec peine aux voix lugubres des huissiers qui ne cessent de crier : « Silence, Messieurs, à vos places, Messieurs ! » et aux nombreux coups de sonnette du président...

Le côté gauche est tellement rempli qu'il n'y a plus de place, et que tous les derniers députés arrivés sont obligés d'aller chercher des sièges sur les bancs de la droite... Pauvre M. Berryer, au milieu de qui il est obligé de se voir !

Guizot, beau discours, leçon d'histoire. — Benjamin Constant. Quel air triste avec ses grands cheveux blonds ! Vieillard sec et maigre. A la fin, il dit quelques mots parfaitement bien raisonnés. [1]

Vendredi 26. — Au donjon de Vincennes. Je veux entrer. Pas permis. Je cherche, en faisant le tour des fossés, à trouver l'endroit où a été fusillé le prince de Condé. — Petite pyramide noire. Je crois voir son pauvre chien si fidèle.

...Le soir, séance à la chambre (De la guerre et de la paix).

Samedi 27. — Nous allons au Jardin des Plantes avec Mme Meynier. Puis à Saint-Sulpice.

[1] A l'ordre du jour de cette séance figurait entre autres le débat sur la répression des délits de presse. Guizot et Benjamin Constant y prirent part en effet (v. le *Moniteur*).

Dimanche 28. — Oratoire. Mauvais sermon de M. Juillerat. Le soir à l'Odéon.

Lundi 29. — Je vais à la leçon de M. Thénard. Puis grande conversation avec M. Gasparin sur le *romantisme français.*

Mardi 30. — C'est quelque chose de singulier qu'un boulevard à Paris... De tous côtés des cris, de petits spectacles. Une femme qui a de la barbe; des serpents tout vivants; une négresse accompagnée de bêtes féroces. Quatre tableaux pour 32 francs: « C'est une véritable occasion! » etc., etc.

[Description du Neorama.]

De là je vais chez M. Delaporte, entomologiste.[1] Ne le trouvant pas, je vais me promener aux Tuileries. Le soleil se couchait. Les arbres dépouillés ont aussi leur charme, leurs secrets de mélancolie... Mais la nuit arrive à grands pas,... je me hâte, je vais faire mes opérations entomologiques, et puis je m'élance, les rues fuient sous mes pieds rapides, je coudoie d'un côté, j'éclabousse de l'autre... Je vais dîner.

Jeudi 2 décembre. — Le soir, M. Gasparin nous lit les charmantes poésies du boulanger nîmois (Reboul). Il les a entendu lire par lui-même, un soir, à Nîmes, chez le préfet, et il l'a vu retourner et pétrir sa farine. Sa femme se fâche souvent contre lui. La lecture de Lamartine a développé son talent. Lamartine lui a écrit une épître à laquelle le poète-boulanger a répondu, mais, dit-on, d'une manière fort supérieure à celle du poète-poète. Voici la première strophe de la réponse :

> Mon nom qu'a prononcé ton généreux délire
> Dans la tombe avec moi ne peut être emporté,
> Car toute chose obscure, en passant par ta lyre,
> Se revêt d'immortalité.

Samedi 4. — Aujourd'hui, je crois, le premier jour où je ne sors pas...

[1] Frédéric Godet avait pris goût de bonne heure à l'entomologie, comme d'ailleurs à toutes les sciences naturelles.

Dimanche 5. — Je vais à l'Oratoire, où je trouve Charles... Charmant dîner chez M. Chatoney (Léo Reynier, M. Berthoud).

Mercredi 8. — Ouverture du cours de Jouffroy. Il termine en prouvant qu'une religion n'est plus possible. Le soir, je vais chez Guizot, où je m'ennuie passablement (Villemain seul). — Mme Guizot n'est pas jolie. — Nièce du prince de Talleyrand.[1] — Le mercredi précédent, c'était amusant : Cousin y était, et était fort gai. Dans un fauteuil : « Eh, ma sinécure ! »

Jeudi 9. — Je vais à l'ouverture du cours de Damiron sur la *Morale d'Épictète* [analyse de la leçon].

Vendredi 10. — Je vais à la Chambre dès le matin à 10 heures, — jusqu'à 4 1/2 heures. C'était assez amusant. Casimir Perier. Grand et bel homme, mais les yeux enfoncés, ce qui lui donne un air un peu « en-dessous ». On dit que c'est la souffrance qui a produit cela.

Samedi 11. — Nous partons pour aller à Sèvres et Saint-Cloud. Aux voitures, pas de place. Aux coucous ! Eh bien, soit, aux coucoûs ! Trois ou quatre [cochers] se précipitent sur nous dès que nous arrivons sur la place. « Moi pour 15 sous ! — Moi pour 12 ! — Moi pour 10 ! » — Naturellement nous donnons la préférence au dernier. Le coucou arrive, traîné par un cheval. Nous nous fourrons six dedans, un à côté du cocher, et nous voilà en route, huit, traînés par un seul cheval ! Au bout d'un moment, la voiture s'arrête. Qu'est-ce ? Notre cocher voulait faire monter encore deux individus sur l'impériale. Oh, pas de ça ! Fouette, cocher ! — Et en avant ! Enfin nous arrivons à Sèvres. [Longue description de la fabrique et des procédés. — Puis description de Saint-Cloud.]

On nous montre des appartements magnifiques. Duchesse d'Angoulême. Seulement sept matelas à son lit !

[1] La duchesse de Dino.

Il lui fallait une estrade pour y monter. — Appartements de son mari le Dauphin. — Puis ceux de Charles X. Voici sa chambre à coucher. Voilà son lit, où il s'est endormi du meilleur somme du monde au bruit de la mitraille parisienne.

— Comment, c'est ici!...

— Eh, mon Dieu, il y en a déjà couché bien d'autres! nous dit le vieux concierge. Blücher y a fumé sa pipe, dans ce lit que vous voyez là...

— Quoi, Blücher! Oh, impayable!... Fumé sa pipe!...

— Et Bonaparte!

— Quoi, vous étiez déjà ici du temps de Bonaparte?

— Mais j'y suis depuis Marie-Antoinette! Quand elle a acheté ce château, j'en ai été fait concierge, et me voilà encore.

Dimanche 12. — Aux obsèques de Benjamin Constant.[1] Nous allons avec un étudiant dans le cortège des étudiants en droit, drapeau en tête. Nous attendons dans une rue voisine pendant une heure, de onze heures à midi... Nous achetons des pommes pour nous refaire (nous n'avions pas déjeuné). Puis un voleur bien mis vole ma bourse au milieu de cette foule. On crie : « Arrêtez! Arrêtez! » et notre homme est saisi et amené à la mairie. Puis un mariage.

Enfin, à midi, le cortège paraît. Il a été retardé par un accident : l'anse du cercueil s'est brisée. — On avance peu à peu. Nous étions assez en avant. On s'arrêtait souvent. Le cortège avait commencé à défiler à midi, jusqu'à trois heures. Aussi loin que la vue s'étendait sur cet énorme boulevard, devant et derrière nous, c'étaient des hommes, rien que des hommes, des têtes, rien que des têtes. Il y avait plusieurs 100,000 hommes.

Lundi 13. — 1. Damiron. 2. Thénard (du carbone). 3. Jouffroy.

Mardi 14. — Saint-Marc Girardin.

Mercredi 15. — Leçon de Thénard. Phosphore, son

[1] Mort le 8 décembre 1830.

histoire... Expériences. Il fait du phosphore. Puis un briquet phosphorique : phosphore dans du verre ; on le fond. On y plonge une allumette soufrée, on la retire, on frotte un peu sur du liège ou du feutre, et elle s'allume ! Et le briquet est pour trois mois.

Jeudi 16. — Leçon de Barbié du Bocage [professeur de géographie].

Neuchâtel, quelle petite ville vis-à-vis de Paris ! Les professeurs de Neuchâtel, quels petits professeurs en comparaison de ceux de Paris ! Le plan d'éducation de Neuchâtel, comme c'est borné, auprès des grands cours, des grandes leçons, de la fameuse Sorbonne, la lumière du monde ! Il est vrai qu'à Neuchâtel, en sortant du collège, à seize, à dix-sept ans, nous savons fort bien notre géographie, ou, si nous ne la savons pas, c'est notre faute, et que j'ai vu à Paris deux étudiants de vingt à vingt-cinq ans se disputer sur ce que c'était que la mer Baltique, et la chercher inutilement sur la carte pendant près de cinq minutes, au bout desquelles, prenant pitié d'eux, j'ai bien voulu la leur indiquer. Et pourtant, Dieu sait si je suis fort en géographie !

Il est vrai aussi que j'ai entendu quelques leçons de notre jeune professeur Guinand[1] sur la géographie physique, les plus intéressantes qu'il soit possible d'entendre, et où je n'ai pas bâillé une seule fois ; et je sors d'une leçon du fameux Barbié du Bocage où je me suis mortellement ennuyé, et où j'ai appris qu'il y avait toutes sortes de mers : la mer Blanche, la mer Adriatique, la mer de Marmara, la mer Noire, la mer d'Azof, ce qui étonnait fort les étudiants de vingt-cinq ans et plus que j'avais à côté de moi et qui cherchaient avec empresse-

1 Ulysse Guinand (1810-1885), maître d'histoire et de géographie à Neuchâtel dès 1830, fut compromis dans le mouvement insurrectionnel de 1831 et alla se fixer à Lausanne, où il enseigna avec beaucoup de succès jusqu'en 1845. Ses manuels de géographie ont eu de nombreuses éditions. Il a laissé divers écrits politiques, entre autres les *Fragments neuchâtelois*. Il fut ami et camarade de Frédéric Godet, en même temps que son maître.

ment sur les petites cartes qu'on leur avait distribuées, se demandant à chaque mot : « Où est-ce que c'est ça? Qu'est-ce qu'il dit? » — Il est vrai aussi que la faute n'était pas toute aux étudiants et que, quand M. Barbié du B. sautait de la mer de Guinée à la mer Caspienne, de la mer Rouge à la mer Bleue, de la mer Glaciale à la Terre de Feu, il y avait là de quoi désorienter de plus habiles qu'eux et donner du fil à retordre à d'autres qu'à des étudiants parisiens.

Vendredi 17. — A la Cour des Pairs.[1]

Samedi 18. — A Saint-Denis. [Description]. Le soir à *Guillaume Tell.* Pauvres Suisses, comme on nous arrange à l'Opéra !...

Dimanche 19. — Je fais une promenade aux boulevards, au jardin des Tuileries, où tout me semble fort tranquille. Je reviens par la rue de Tournon. Là, ce n'est pas tout à fait la même chose. Il y a de grands rassemblements, de la fermentation, mais pas de cris, sinon quelques paroles un peu alarmantes, telles que : « Ah ! mardi, il y en aura, des tués ! »

Je rentre à la maison... Quand la cloche sonne pour dîner, je me rends gaîment à l'appel. J'arrive joyeux et sémillant, je cause,... point de réponse, ou des réponses brèves ; des figures longues et graves. Qu'est-ce donc ? « Ah ! je vois bien que vous ne savez pas les nouvelles, me dit M. Gasparin. — Non ! quelles nouvelles ? — Il y a une conspiration pour établir une république. L'affaire des ministres n'est qu'un prétexte. Le président est nommé et les places de ministres sont déjà distribuées. »

Quoique cette ardeur à ne pas laisser de places vacantes me paraisse d'un mauvais augure pour la conspiration et pour la future république, je n'en suis pas moins très alarmé. « Et comment le savez-vous donc ? leur

[1] On souhaiterait quelques détails sur cette séance du procès des ministres, où furent recueillies les dépositions de Laffitte, président du Conseil, Casimir Périer, Arago et de Sémonville.

demandé-je.— Mon oncle[1], continue Gasparin, était hier à une réunion de députés chez M. Laffitte, où on a délibéré là-dessus. M. Odilon Barrot, qui, dit-on, a tout fait connaître, a conseillé en même temps que la Chambre des Pairs se déclarât incompétente, que le jugement des ministres fût remis à un jury et que, pendant ce temps, on fît force lois bien populaires, au moyen de quoi on parviendrait à calmer le peuple ; que c'était le seul parti à prendre, puisqu'on n'avait pas assez de force pour comprimer le mouvement. — L'infâme ! m'écrié-je, le lâche ! — Oui, me dit Gasparin. On a rejeté ce plan comme lâche et indigne du gouvernement. On a supplié les ministres de prendre des mesures de rigueur et de faire arrêter vingt ou trente personnes désignées. Mais M. d'Argout seul montre quelque fermeté. M. de Montalivet se sent incapable.[2] Quelle consistance peut avoir un ministre de l'Intérieur de vingt-neuf ans dans de telles circonstances ? Pour M. Laffitte, il a complètement perdu la tête. Ses affaires particulières l'accablent, et lui, qui comme président du Conseil et comme ayant le plus de poids et d'expérience, devrait donner l'exemple, se montre le plus incapable. Que faire avec de tels ministres ! Et bienheureux encore si c'était là tout. Mais croiriez-vous que Dupont de l'Eure et Mérilhou[3] sont désignés comme étant du complot ? Que faire avec un ministère de traîtres ou de ganaches ? — Et la garde nationale ? — La garde nationale ! La moitié jure d'ouvrir ses rangs au peuple, quand il se présentera. — Et le roi ? — Le roi, probablement, n'en sait rien ; on lui cache tout. Pau-

[1] Auguste de Gasparin, député de la Drôme.

[2] Camille de Montalivet (1801-1880), alors ministre de l'intérieur, montra au contraire beaucoup d'énergie et de décision, et c'est grâce aux mesures prises par lui que les ministres de Charles X purent être conduits du Luxembourg à Vincennes sans être massacrés.

[3] Dupont de l'Eure (1767-1855) avait abandonné en octobre le ministère de la Justice pour rentrer dans l'opposition. Joseph Mérilhou, (1788-1856), carbonaro, fut, de décembre 1830-mars 1831, ministre de l'Instruction publique, puis de la Justice.

vre roi ! On dit, pour comble de malheur, que le duc d'Orléans est très malade. »

La soirée se passe au milieu de tous ces discours, des conjectures, des projets, de ce qu'on fera, de ce qu'on ferait à la place des ministres.

Lundi 20. — Ce matin, Charles va à la Cour des Pairs, moi chez Thénard et Andrieux. A quatre heures, je reviens à la maison ; bientôt arrive Charles : « Le plus affreux tumulte règne à la Cour des Pairs ! » Je cours au Luxembourg. J'entends des cris : « A bas les ministres ! » Et c'est la *Marseillaise* que ces infâmes bouches souillent et déshonorent. Mais ne déshonorent-ils pas la cause de la liberté tout entière ! Et ces pauvres ministres qui entendent tous ces cris ! Quelle nuit ils doivent passer ! — On a tenté de mettre le feu à l'Odéon la nuit passée, et ce matin, on a trouvé toutes les fontaines du Luxembourg desséchées : on avait glissé du mercure dans les tuyaux. On a commencé ce soir la rixe. Les gardes nationales se sont d'abord mal défendues : une demi-heure plus tard, le peuple pénétrait dans la cour du Luxembourg. Mais on a fermé les portes assez tôt.

Le soir, nous allons rue Vaugirard. Mais nous trouvons tout tranquille de ce côté, tandis que mon frère, qui était allé du côté de la rue de Tournon et de l'Odéon, entend les cris les plus féroces. Mais la moitié d'hommes ivres, ou des étudiants exaltés, des élèves de l'École polytechnique. Ces braves héros de Juillet, les voilà.

Mardi 21. — Nous sortons, Charles et moi. J'avais vu le matin bien des figures étranges, bien des groupes assez inquiétants. Mais cet après-midi ! Quelles sont ces figures sinistres, ces physionomies patibulaires, qui foisonnent tout d'un coup dans les rues ? Le faubourg Saint-Antoine les vomit au jour d'inquiétude, comme les crapauds et les grenouilles que la pluie fait sortir de leurs trous. Ils foisonnent, se multiplient, *apparent dirœ facies*... Je me fais une idée de ce qu'est une révolution à Paris, quand les faubourgs se déchargent sur la ville !

Alors les trois journées de Juillet ne me semblent plus un prodige.

Ce qui m'en paraît un, c'est le quatrième jour, c'est la tranquillité subitement rétablie, c'est le cheval effréné et emporté au galop qui s'arrête là, franc, tout court ! Voilà où est le prodige, ce prodige qui ne peut être bien compréhensible, ou plutôt bien incompréhensible, que pour ceux qui ont vu cette agitation, toujours croissante, ces flots tumultueux, ces ondes populaires se ruant au milieu des rues de Paris ! Il faut entendre tous ces propos du peuple, dont l'énergie grossière ne peut se rapporter, parce que ce sont les termes qui font tout, et que rien ne s'oublie si facilement que les termes.

Mercredi 22. — Notre maison presque tout abandonnée. D'abord le jugement des ministres. Puis tout à coup, M. Spach : « Tout est en feu ! » Il donne ses clefs à mon frère, fait pour ainsi dire son testament. Je n'attends pas les dernières dispositions, que notre pauvre garde national semblait disposé à ne guère abréger. Je prends mon chapeau, je m'élance au Palais-Royal. Ce sont des flots de peuple, plus effrayants encore que le mardi. Ce sont les cris de *mort aux ministres ! mort aux Pairs !* qui retentissent dans les rues. Je remonte au-dessus du Pont-Neuf : un cortège immense. Ce sont les étudiants en droit, en médecine, de l'École polytechnique, qu'on nous disait très mal disposés ; ce sont avec eux des gardes-nationales. Je demande à l'un ce que c'est : « Ils vont demander au roi la mort des ministres. » Un autre : « C'est pour témoigner de leur union. » Un autre : « C'est pour faire voir leur amour de l'ordre. » Singulière méthode, d'exciter le désordre pour témoigner son amour de l'ordre ! On se joint à eux. Le peuple croit qu'ils vont attaquer le Palais-Royal. « Vive l'École polytechnique ! Vive le général Bertrand ! » — D'autres : « Vive la liberté ! Vive la charte ! » Ils avaient crié cela en Juillet ; ils croient qu'il faut le crier encore aujourd'hui, et en même temps, ils se précipitent pour briser la loi et renverser la charte !

Aux Tuileries, ils se dispersent, après avoir envoyé une députation au roi pour lui offrir leurs services. C'était très bien, mais ils n'en avaient pas moins excité le désordre et l'inquiétude sur leur passage ; toutes les boutiques étaient fermées.

Discours d'un péroreur : « Nous sommes sous un système qui est libre. On peut donc dire sa pensée. Nous ne sommes pas contents du gouvernement. Et il faut qu'il le sache. On nous dit dans la proclamation : « Qu'est-ce que vous ferait la tête de quatre hommes ? » A la bonne heure ! Mais un assassin qui assassine ! On peut dire aussi : « Qu'est-ce que vous fait le sang d'un homme ? » — Il ne serait pas difficile de répondre à cela. Mais je me tais, et ne fais pas comme M. de Gérando, qui avait voulu pérorer, et qui fut lancé comme une paume [1] de main en main.

Jeudi 23. — Le soleil luit. Je sors pour ma place [2]. Je descends à la Seine ; j'arrive vis-à-vis de ce Louvre et de ces Tuileries qu'éclaire le soleil, la neige ou plutôt la blanche gelée donnant aux quais un air de fraîcheur et de brillant qui m'enchantent. C'est une sensation singulière, mais délicieuse, que cette gaîté de la nature, ce sourire de l'astre du jour, après ces scènes lugubres et terribles... La tranquillité morale répond à ce repos de la nature. La ville est paisible, chacun est à son ouvrage, comme si de rien n'avait été.

J'arrive au Palais-Royal. Je vois la foule. J'apprends que le roi va sortir : il devait passer la revue des gardes-nationales sur les différentes places, les remercier de leur belle conduite.

En effet, je le vois place Saint-Michel, place Saint-Sulpice. L'enthousiasme le plus vif se manifestait et je me serais dit : « Voilà un roi sûr de l'amour et de la fidélité de son peuple ! » si je ne m'étais souvenu des cris qu'on avait tant de fois poussés sur le passage de Louis XVI.

[1] Les écoliers neuchâtelois disent une *paume* pour une *balle*.

[2] Pour la diligence du retour.

C'est sur ces impressions que se termine le séjour de Paris. Le journal ajoute cette note :

Samedi 25, Jour de Noël. — Je vais entendre M. [Adolphe] Monod avec Charles et les enfants. De là, chez Mme de Pourtalès, puis chez M. Chatoney, puis chez M. Ostervald, qui nous reçoit « à la suisse » et nous invite pour mardi. [1]

Le mercredi 29, notre étudiant quittait Paris. Son journal intime mentionne le retour à Neuchâtel avec une rude concision : « Je revins le dernier jour de 1830. De quoi étais-je plein ? — De moi-même.»

[1] Jean-Frédéric d'Ostervald, dernier de ce nom (1773-1850) était le parrain de Frédéric Godet. Il est bien connu par ses travaux de topographie et de cartographie. Il séjourna plusieurs années à Paris. Avec lui s'est éteint le nom d'Ostervald, un de ceux dont notre pays s'honore le plus.

CHAPITRE III

Années de jeunesse (suite).

Extraits du journal intime. — Auguste Louis. — Études théologiques. — Les événements de 1831 : F. Godet artilleur. — Mémoire sur les Saints-Simoniens. — Vocation missionnaire : angoisses morales. — Départ pour Berlin.

Mil huit cent trente et un fut une nouvelle année de bénédiction, comme l'avait été la fin de 1828. J'avais passé à Paris les mois de novembre et décembre presque dans un complet athéïsme pratique. C'était sans doute un moyen dans la main de Dieu pour préparer la réaction qui commença et s'acheva à mon retour à Neuchâtel. Il fallut faire des « propositions »[1], et par conséquent réfléchir sur soi-même. J'eus le bonheur de lier un commerce assez intime avec M. Auguste Louis. Ce fut lui qui me servit de guide visible vers le guide invisible. Ce que l'instruction de M. DuPasquier avait fait pour le pauvre catéchumène, Louis, l'excellent, le fidèle, le sérieux, l'indulgent, le patient Louis le fit maintenant pour le pauvre proposant. Conversations, livres prêtés, exemples, prières, prières cachées plus encore qu'ouvertes, sans doute, tout fut mis en œuvre par lui, jusqu'à mon départ pour Berlin en 1832, pour m'amener à être un vrai serviteur du Seigneur, et non un aveugle conduc-

[1] Il traita dans sa première proposition, le 11 février 1831, ce texte : « N'aimez point le monde, ni les choses qui sont du monde, etc... » (1 Jean II, 15-17).

teur d'aveugles. Grâces te soient rendues, ô Seigneur, de ce que tu m'as fait rencontrer ce pèlerin fidèle !... Sans lui, que serais-je devenu ? [1]

Bien des années plus tard, sur la demande de l'auteur de ce livre, Frédéric Godet fixa le souvenir de son ami dans les pages suivantes ; il nous paraît d'autant plus à propos de les citer ici que la mémoire de cet homme d'élite n'a point laissé de traces.

Dans la maison qui forme l'angle sud-est de la Grand'rue et de la rue des Chavannes, se trouvait, il y a une soixantaine d'années, une grande chambre pauvrement meublée, à l'aspect triste et humide, faisant partie de la demeure de M. Louis, tailleur. C'était là qu'habitait son fils Auguste, jeune homme de grande taille, pâle, maigre et maladif. Il était, comme on dirait aujourd'hui, étudiant en théologie, et comme on disait alors, *proposant*, c'est-à-dire présentant des propositions ou sermons d'essai qu'acceptaient ou rejetaient les pasteurs présents. Ce terme montre bien ce dont il s'agissait surtout alors pour celui qui se vouait à la théologie. On n'étudiait pas pour acquérir de la science, mais pour se mettre en état de prêcher. La prédication était la fonction essentielle du saint-ministère.

Mon ami Louis, ayant été souvent arrêté dans ses études par la maladie, était presque un homme, comparé à nous autres, ses jeunes condisciples, qui sortions des Auditoires, la modeste académie d'alors. Nous avions pour lui un respect particulier. D'autres circonstances encore nous inspiraient ce sentiment : il avait été à l'université de Berlin, chose encore nouvelle à cette époque ; il avait bu aux sources suprêmes de la science, entendu Neander et Hengstenberg... Surtout, il était grave, recueilli, quoique non sans gaîté. L'influence qu'il exerçait sur nous n'était pas celle de l'autorité. Malgré notre

[1] *Journal*, 26 décembre 1840.

infériorité d'âge et de développement, il respectait profondément notre liberté. Il agissait sur nous par des questions plutôt que par des affirmations ; il mettait notre conscience en éveil et nous jetait souvent, comme en passant, des remarques qui nous donnaient longtemps à penser.

Aussi aimions-nous à nous grouper autour de lui dans cette chambre de la Grand'rue où nous étions presque sûrs de le trouver toujours. Pour celui qui écrit ces lignes, elle était devenue une sorte de sanctuaire, d'où il ne sortait jamais que disposé à aimer Dieu et à se consacrer au bien. Les moments qu'il a passés là, auprès de cet ami qui était pour lui comme un frère aîné, ont semé dans son âme des germes féconds qui portent encore des fruits à cette heure.

Après sa consécration, Aug. Louis servit notre Église comme *apôtre*, nom par lequel on désignait alors les jeunes ecclésiastiques sans poste fixe ; puis il fut appelé à Londres pour remplacer M. le pasteur Bonnet comme pasteur de l'église suisse. De ce temps, le peu que je sais, je le dois à son journal intime, que son frère m'a communiqué et qui m'a initié à quelques-uns des moments les plus solennels de son ministère.

Le souvenir de ces pages brûlantes, dans lesquelles il notait des impressions d'une si puissante intensité, me cause encore à cette heure, après tant d'années, une vive émotion. S'il est dans ma vie un acte d'honnêteté qui me laisse un regret, c'est d'avoir rendu ces cahiers si riches à celui qui me les avait communiqués. Je les lui redemandai inutilement plus tard ; je fis de vaines démarches pour les retrouver après sa mort. Ces pages de feu sont restées introuvables ; elles ont servi peut-être à allumer quelque pipe...

C'est sur les bords du Léman qu'Auguste Louis a terminé son obscure et courte carrière. Miné par la maladie, il était allé chercher dans le voisinage de Montreux un renouvellement de force. Il perdit en peu de temps le peu de vie qui lui restait.

Son corps est, m'a-t-on dit, — j'étais alors éloigné de la Suisse, — déposé au cimetière de Collonges, dans le voisinage de celui, plus connu, de Clarens, où reposent le Vaudois Vinet et le Genevois Amiel, deux hommes aux âmes sœurs de celle du pasteur neuchâtelois. Louis, aussi ignoré que Vinet est devenu célèbre, aussi affermi dans sa foi qu'Amiel fut ébranlé dans la sienne, participait à l'élévation de sentiment et de pensée du premier, à l'aimable et attachante mélancolie du second.[1]

Le nom d'Auguste Louis revient à chaque instant dans le Journal où, dès le 24 août 1831, Fréd. Godet consignera les faits de sa vie intérieure. Avant cette date, il a repris ses études, il a retrouvé ses camarades. Avec sept ou huit d'entre eux, il fonde, le 7 mars 1831, une société d'improvisation, dont il est le secrétaire et dont le président est Ulysse Guinand[2]. Le petit carnet où sont transcrits les procès-verbaux (F. Godet l'avait conservé) nous instruit des questions qui occupaient ces jeunes esprits. Godet expose « le système de Cousin (toujours lui !) sur l'histoire de l'humanité ». Puis, ajoute le secrétaire, « la séance est levée au milieu des marques les moins équivoques du contentement de l'assemblée ; de quel contentement s'agissait-il ? Je ne me charge pas de décider la question ».

Une autre fois, c'est Guinand qui parle gastronomie : « On ne sait réellement ce qu'on doit admirer le plus, la richesse des expériences ou la fine volupté des expressions : car le langage a aussi sa « gastronomie ».

Un soir, Henry Gallot ayant fait faux bond à ses camarades, est condamné à les abreuver, après la prochaine séance, de vin du crû « bien et dûment constitué », et,

[1] Ces derniers mots disent assez exactement l'impression qu'avaient gardée d'Amiel ceux à qui le *Journal intime* ne l'avait pas encore révélé.

[2] Alors déjà professeur, encore qu'il n'eût que vingt-deux ans.

« comme la nature défend de boire sans manger, et qu'il ne faut jamais contrarier le vœu de la nature, il sera procédé à l'achat d'un morceau de « salé » aux frais du Trésor public, pour être mangé en toute communauté et fraternité ».

Voici Émile Perret qui improvise sur le « silence », et Guinand sur « le choix d'une femme de ministre ». Puis Godet remonte à la tribune, dans la séance suivante, pour traiter de « l'histoire de la philosophie en Inde ». C'est Guinand qui tient en son lieu et place le procès-verbal, où on lit : « Ce qui caractérise l'improvisation, c'est la chaleur et la verve : toujours plein de son sujet, Godet s'anime, s'abandonne à sa fougue, et, oubliant en quelque sorte ses auditeurs, il ne voit plus que les idées qu'il développe. Aussi ne semble-t-il jamais long... »

Nous nous hâtons de clore ces extraits, qui sont simplement destinés à montrer comment les étudiants neuchâtelois de 1830 pratiquaient l'enseignement mutuel, tout en s'exerçant à la parole. La société ne paraît d'ailleurs pas avoir vécu plus de quelques mois. Des travaux plus sérieux sollicitaient l'effort de ces jeunes gens.

A cette époque, il n'y avait pas de faculté de théologie organisée ; les proposants, livrés à leur initiative, étaient, pour ainsi parler, responsables de leurs études. Chaque mercredi après-midi, un d'entre eux présentait, dans la salle du conclave[1], un travail sur un sujet donné. En fait de cours, ils n'avaient que les leçons d'hébreu qu'ils allaient prendre à Serrières, chez le pasteur Perrot[2]. Il y a vingt minutes de marche jusqu'à Serrières, et — chose qui paraîtra invraisemblable aux étudiants d'aujourd'hui — M. Perrot attendait ses élèves à cinq heures

[1] C'était l'ancien cloître, alors aménagé en salle close, et qui a été restauré avec l'église collégiale en 1868.

[2] Claude de Perrot (1789-1874), Dr en théologie, pasteur à Serrières de 1820-1843, auteur de *l'Église et la Réformation* (1831, 3 vol.).

du matin ! Frédéric Godet aimait à raconter comment ses camarades et lui, arrivés au presbytère, « guignaient » par le trou de la serrure, pour constater, non sans admiration, que leur maître, prodigieux travailleur, était déjà assis, plume en main, à sa table. Ils lui demandèrent un jour, bien timidement, s'il verrait un inconvénient à les recevoir à six heures plutôt qu'à cinq. M. Perrot leur répondit : « Je regrette de n'y pouvoir consentir: ça me couperait ma matinée. »[1]

C'est avec son ami Émile Perret que Frédéric Godet travailla son exégèse[2]. Ces jeunes gens choisissaient le livre de la Bible qu'ils se proposaient d'étudier, et, guidés par un commentaire de quelque professeur allemand, se mettaient bravement à l'œuvre. « Dans ce temps, écrit-il plus tard, je m'étais jeté dans l'étude de l'*Apocalypse* de Dryander, et dans toute cette tendance d'expliquer la Bible ; mais, ce qui valait mieux, nous faisions aussi nos *Éphésiens*, Perret et moi, ouvrage qui m'a certainement été bien utile, ainsi que les leçons de M. Diacon, que nous commençâmes à cette époque.[3] »

Nous allons maintenant tirer du Journal de l'étudiant les passages qui nous paraîtront dignes d'être transcrits :

Mercredi 24 août 1831. — Hélas ! est-il une seule de mes opinions dont je sois bien profondément convaincu, sinon la *divinité de la Bible* !... Cependant, je me suis bien affermi depuis quelques mois, et ce n'est ni à l'*apologétique*, ni à la *dogmatique* que je le dois, mais à l'*expérience*. Pour la philosophie, elle commence à s'ab-

[1] Il existe des versions diverses de cette anecdote ; nous reproduisons celle que nous tenons de F. Godet.

[2] Henri-Émile Perret (1808-1874) fut installé pasteur à Coffrane en 1838 et y demeura jusqu'à sa mort.

[3] Alphonse-Frédéric Diacon (1799-1874), consacré en 1823, professeur de dogmatique dès 1833 jusqu'en 1870 ; pasteur à Neuchâtel jusqu'en 1868 ; prédicateur fort estimé.

sorber pour moi dans la théologie. Que peut donc connaître la raison par rapport à la chose vraiment nécessaire, si ce n'est en réfléchissant sur ses propres expériences chrétiennes. Il s'agit d'aller à la *connaissance* par la *vie*.

7 septembre. — Oh ! mon Dieu ! toujours l'*orgueil*, toujours l'*égoïsme*, toujours le *moi*, au lieu de toi... J'ai un miroir plus pur que tous les principes abstraits : c'est la vie de Jésus-Christ. Toujours bon, doux, charitable, aimant, adorant, priant, renonçant à lui-même, travaillant au règne de Dieu... Quel modèle ! Et à cette vue on ne sentirait pas sa misère !

9 septembre. — Oh ! que c'est difficile de ne pas juger ! C'est peut-être l'écueil le plus voisin du but, l'écueil des meilleurs, des plus saints : ils jugent ! Et cependant il est écrit : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés.*

A ce moment éclata l'insurrection républicaine de septembre 1831, suivie d'une seconde prise d'armes en décembre. Les proposants s'empressèrent d'offrir leurs services au gouvernement de la Principauté, et prirent part au camp de Valangin ; puis ils formèrent une batterie d'artillerie sous les ordres du lieutenant Louis Châtelain. Que de fois Frédéric Godet nous a conté la marche sur Bevaix au-devant de la troupe républicaine, puis l'expédition du Val-de-Travers, et comment ils tirèrent de leur mieux vingt coups de canon sur le village de Couvet, sans avoir encore fait un seul exercice à feu ! Aussi le recul des pièces causa-t-il un certain effroi dans la petite troupe mal aguerrie. Puis on fouilla les maisons où pouvaient se trouver des insurgés ou des armes. On poussa ensuite jusqu'à Fleurier, on revint à Travers. A peine les hommes s'étaient-ils couchés, qu'on battit la générale. Il fallut partir pour les Montagnes. L'artilleur Godet se souvenait avoir dormi en marchant, appuyé

sur la gueule d'un canon, tandis que son camarade Perret, non moins somnolent, tenait solidement la queue d'un cheval. On arriva à la Sagne, d'où la petite troupe rejoignit à Boinod la colonne venue de Neuchâtel. On investit la Chaux-de-Fonds vers huit heures du matin; les canons furent braqués sur le « grand village ». C'est alors que fut fait prisonnier l'avocat Bille, le plus intelligent des chefs républicains, qui se tenait caché dans un tas de linge sale. Après plusieurs jours, nos artilleurs rentraient triomphalement à Neuchâtel.

On ne trouve dans le Journal que de rares échos de ces événements, car le Journal est moins une narration qu'un long et sévère examen de conscience.

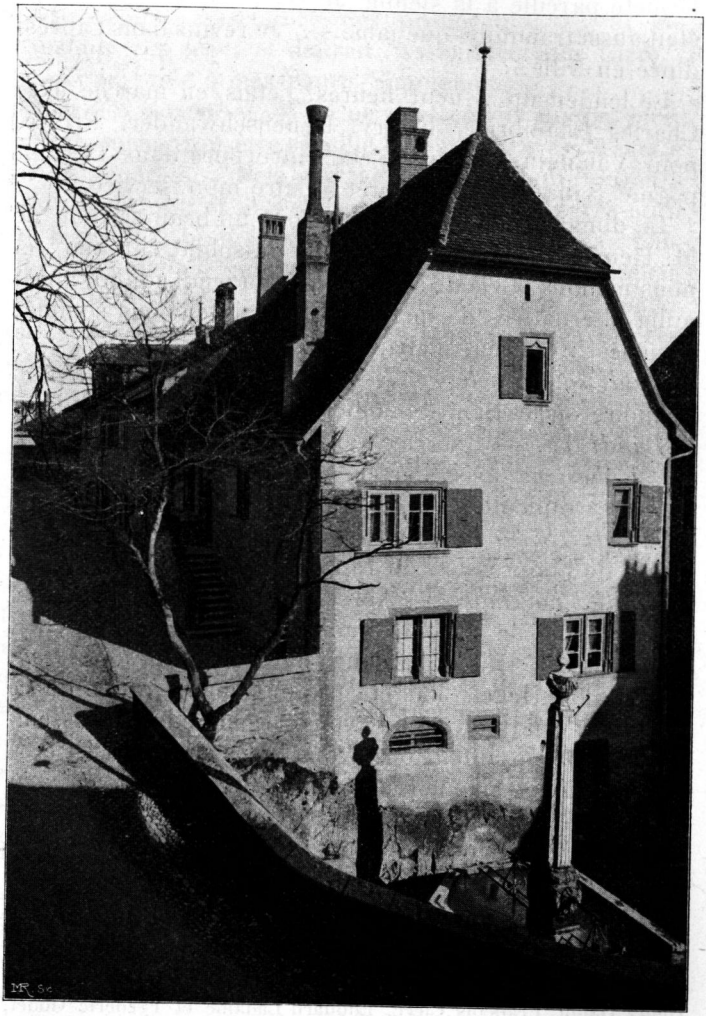
Samedi soir 1er *octobre.* — Enfin, me revoilà tranquille, à ma table, dans ma petite chambre[1]. Il y a eu lundi quinze jours, après avoir dîné avec inquiétude, j'allai chercher mon fusil à l'arsenal, et m'enfermer à l'Hôtel de Ville pour le défendre contre des brigands. Le lendemain à six heures, ils étaient maîtres du Château, et la ville consternée ne savait plus ce qu'elle devait attendre. Réunis chez l'oncle Georges [Gallot], nous nous attendions à être appelés à lui servir de rempart contre les coups de ces furieux.

Le mercredi 14, après avoir mené maman et Sophie à l'Hôtel de Ville, nous couchons à la maison avec Charles et Henri DuPasquier, nous attendant à chaque instant à aller avec les Valanginois commencer l'attaque du Château.

Le jeudi 15, je vais à Valangin, à neuf heures du soir... Nous passons la nuit sur les bancs du cabaret.

Le vendredi 16, on presse mon oncle de *se cacher* au Sorgereux. Ceci lui porte un dernier coup. Mais jamais

[1] Dans la vieille cure, située au pied de la terrasse de la Collégiale où Frédéric Godet a passé tant d'heures à lire, à étudier, assis sur les larges branches d'un superbe tilleul, appelé l'Y, qui a péri il y a une trentaine d'années.



L'ANCIENNE CURE

(La fenêtre du haut est celle de la chambre de Frédéric Godet).

de ma vie, je ne me serais imaginé une résignation, une fermeté pareille à la sienne. Je pleurais, et son visage était aussi tranquille que jamais... Je revins dans l'après-dînée en ville...

Le lendemain à neuf heures, j'étais en marche avec Charles Chambrier, Fleury, Neuenschwander, Prince, pour Valangin. A midi, j'étais incorporé dans la compagnie Sandol-Roy, et prêt à faire mon service...

Le dimanche 18, nous entendons un beau sermon de M. Henriod, sur les dispositions du soldat chrétien ; et nous menons la vie de soldat jusqu'au jeudi 29, où, après mille alternatives d'espérance, de crainte, nous sommes licenciés... O Dieu, n'abandonne pas ma patrie!

Jeudi soir 6 octobre... — J'ai travaillé ce soir à mon mémoire sur les Saint-Simoniens. Je rassemble mes idées.

Lundi 17. — Exercice de canonnier au cloître. Lu les *Éphésiens* avec Perret, du verset 3 au 13 ; mais extrêmes difficultés.

Mardi 18. — Le soir, assemblée de Zoffingen et décision de l'impression du rapport. [1]

Jeudi 3 novembre. — Après avoir lu le *Nicht-Wissen*, ou système de Jacobi, dans l'ouvrage de Gœschel, *Aphorismes*, j'ai lu aujourd'hui l'*Absolutes Wissen*, système de Hegel. J'ai été profondément frappé de ce système. Vendredi, nous avons recommencé les assemblées de proposants. Nous avons lu les chapitres IX et X des *Romains*. Chaque jour nous avons lu nos *Éphésiens* avec Perret ; recommencé le premier chapitre avec de nouveaux commentaires. Nous avons bien de la peine.

Mercredi 9. — Combien je suis loin encore d'aimer

[1] *La section neuchâteloise de la Société de Zofingen, à leurs frères des autres sections* (Neuchâtel, 1831). Cette brochure, signée par Henri Gallot, François Clerc, Édouard Ladame et Frédéric Godet, tous étudiants en théologie, fut rédigée par ce dernier. Elle avait pour but d'expliquer aux Zofingiens des autres cantons l'attitude de leurs camarades neuchâtelois, qui, sans rien renier de leur profond attachement à la Suisse, avaient considéré comme leur devoir de combattre l'insurrection et de défendre l'ordre légal.

Dieu de toute mon âme, de tout mon cœur et de toute ma pensée !... Assemblée des proposants. J'y ai été beaucoup trop léger et distrait. Assemblée chez Clerc[1]. Ce soir travaillé à mes Saints-Simoniens.

Mardi 6 décembre. — Je ne m'attendais guère, hier, en me couchant, à être réveillé à quatre heures du matin par la générale... Cela me montre qu'il faut toujours être prêt à tout, et je n'étais prêt à rien. Cet après-midi j'ai travaillé à mon sermon[2]... Si la générale allait battre cette nuit, s'il fallait se battre, si j'allais être appelé devant toi, ô Dieu... Donne-moi force, courage, paix, joie... Permets-moi de t'adresser mes ardentes prières pour ma chère patrie, protège-là... Je te prie aussi pour mes parents, en particulier pour ma chère maman. Couvre-les tous de tes ailes ! Je te prie aussi pour notre chère Suisse et pour tout le monde. Tout le monde a besoin de ton secours.

Samedi 17. — Le matin à cinq heures, nous fûmes réveillés par la générale. Les rebelles étaient déjà à Bevaix, et s'avançaient en pillant sur la ville. Le dimanche à cinq heures, on est réveillé par la générale. Je descends. On nous met en rang. Nous attendons. Enfin arrive la garde soldée et le bataillon Pettavel revenant de l'expédition nocturne de Bevaix et Cortaillod avec quarante-huit prisonniers, parmi lesquels Rœssinger, Vouga de Bordeaux, le médecin Gaberel, etc... A huit heures, je pars avec une colonne d'artillerie pour le Val-de-Travers... Nous nous arrêtâmes à Rochefort... Affaire de Couvet. — Lundi, expédition de Fleurier et Buttes. Couché à Couvet. Mardi couché à Travers. A huit heures et demie, partis pour la Chaux-de-Fonds. Mercredi, entrée à la Chaux-de-Fonds. Jeudi à deux heures, départ de la Chaux-de-Fonds. Arrivée à Neuchâtel à huit heures du soir. Tas de dames préparant une réception au général[3].

[1] François Clerc, un de ses meilleurs amis, qui reçut la consécration pastorale en 1837 et mourut prématurément en 1838.

[2] Sa seconde proposition.

[3] De Pfuel.

Dimanche 25. — Ne me serait-il pas convenable d'aller un peu visiter quelques malades, de m'inquiéter davantage des pauvres ? On ne commence jamais trop tôt une telle carrière. En tout cas, je dois d'abord m'efforcer de remplir bien mes devoirs domestiques. Le soir chez M. Girard. M. Louis nous présente des réflexions sur le deuxième chapitre de la *IIe à Timothée.*

Discussion sur la peine de mort, où je dis imprudemment que je suis décidé, quand même on me citerait [1], à ne pas assister au supplice de Rœssinger [2]. Quand tiendrai-je ma langue en bride ?

Lundi 26. — A neuf heures, je me rends à la citation. Je vois passer Rœssinger, la mine pâle et défaite, se rendant à l'Hôtel de Ville pour y entendre son jugement... C'est donc cet après-dîner, au premier coup de rappel, que je dois aller voir *tuer un homme* ! Seigneur, donne-moi la force de supporter un tel spectacle !... J'hésite encore si je m'y rendrai. Éclaire-moi là-dessus !... Donne à tous ceux qui seront témoins de cette exécution de faire sur eux-mêmes un sérieux retour. Hélas ! si nous nous étions trouvés dans les mêmes circonstances, n'eussions-nous pas agi comme lui ?

Lundi matin, 9 janvier 1832. — Ce matin je me sens plus sérieux. La lecture du premier sermon de Vinet est l'occasion de cet état un peu meilleur...

Lundi 16 janvier. — Nous avons délibéré à la société de Zoffingen sur notre sortie de la société.

Mercredi 18. — Travaillé tout le jour au plaidoyer de notre section devant la société de Zoffingen... Soir, assemblée assez tumultueuse et inutile.

Jeudi 19. — Jugement de Bille [3]. — Soir, assemblée de la société. Je lis mon rapport. Il est adopté.

[1] Il entend dire sans doute : au cas où il serait convoqué comme militaire pour le service d'ordre.

[2] Frédéric Rœssinger fut condamné à mort, mais sa peine fut commuée en un emprisonnement dans une forteresse ; il fut mis en liberté en 1838 et mourut en 1862.

[3] Auguste Bille (1796-1848), avocat, député de la Chaux-de-Fonds au Corps législatif, fut emprisonné deux ans, à la suite du mouve-

Lundi 6 février. — J'ai été le matin au Corps législatif. On a discuté la question de la séparation d'avec la Suisse... A l'exception de l'admirable M. de Chambrier, la discussion a été moins intéressante que celle des assemblées primaires, il y a quelques mois. — Hier, j'ai écrit un petit mot au *Constitutionnel* pour réfuter Fritz Rougemont.

La grave question qui absorbait l'attention des Neuchâtelois n'était pas exactement la séparation de Neuchâtel d'avec la Suisse, mais le retour à la situation antérieure à 1815, où notre pays était uni à la Suisse par ses alliances séculaires, et non par le lien fédéral. Frédéric Godet, qui porta toute sa vie un intérêt patriotique ardent aux affaires publiques, suivait les délibérations du Corps législatif : il entendit, comme il vient de le dire, Frédéric de Chambrier prononcer ce discours à la fois énergique et attristé, où il exposait l'opinion des conservateurs d'alors : à leurs yeux, le pays de Neuchâtel était condamné à une ruine prochaine, s'il demeurait partie intégrante d'un organisme politique voué à l'unitarisme absolu et à toutes les aventures démagogiques. Ce n'est pas de gaîté de cœur que l'éminent historien en venait à une pareille extrémité, lui qui a montré dans son beau livre [1] l'union séculaire et nécessaire de notre pays avec la Suisse. Aussi bien n'entendait-il pas renier cette tradition ; il termina par ces paroles, où vibrait l'âme de la vieille Suisse : « La Confédération de laquelle nous devons nous séparer, nous en avons été les membres les plus fidèles et les plus zélés... Aujourd'hui, elle n'existe plus. Il n'a pas dépendu de nous de la

ment de 1831, puis banni du canton. Il mourut à Berne six mois après l'avènement de la République, dont il avait été un des précurseurs.

[1] *Histoire de Neuchâtel et Valangin jusqu'à l'avènement de la Maison de Prusse* (Neuchâtel, Attinger, 1840).

sauver, mais du moins nous sauverons notre pays. Pour tout cela, nous ne sortirons pas de la Suisse : nous sommes Neuchâtelois et Suisses, et nous continuerons à l'être. »

Ainsi concluait également Frédéric de Rougemont[1], qui publia dans le *Constitutionnel*, sous la signature V., trois articles intitulés : *Neuchâtel peut-il rester canton suisse*? Il répondait négativement à cette question : « Nous resterons, disait-il, ce que nous avons toujours été : peuple suisse; et nous sentons tous le désir et le besoin de vivre en bons et fidèles alliés avec les habitants de notre commune patrie. » A l'objection que Neuchâtel était lié par serment à la Confédération, l'écrivain répondait que « nécessité n'a pas de loi ». Cette thèse indigna F. Godet; il écrivit au *Constitutionnel* (n° du 11 février) une lettre signée *Un jeune Neuchâtelois*, qui est sans doute son début dans la polémique de presse. Il proclame que le serment est inviolable, et que la loi morale ne permet pas d'invoquer pour le rompre la prétendue *nécessité*, c'est-à-dire l'*utilité* : « Sinon, s'écrie-t-il, qu'est-ce que les Neuchâtelois ont été faire à Valangin ? Défendre leurs *serments* ? Non, leurs intérêts ! Alors je ne vois pas pourquoi on vante tant leur fidélité... Qu'on ne vienne pas dire qu'il y a *serments* et *serments*, que nos serments envers la Suisse sont autres que nos serments envers le Prince. Pour le chrétien, un serment est un serment, ni plus ni moins. L'homme d'honneur n'a qu'une parole. »

Comme on voit, la préoccupation religieuse reste dominante. Mais tout en parlant avec cette hardiesse, le

[1] 1808-1876, publiciste et polygraphe érudit et fécond, auteur de *Christ et ses témoins, le Peuple primitif, les Deux cités*, et de vingt autres ouvrages de philosophie religieuse, de théologie, d'histoire, de géographie, de polémique; un des Neuchâtelois dont la vaste culture a fait le plus d'honneur à notre pays. Il se lia bientôt, de façon très intime, avec F. Godet.

jeune homme craint toujours de céder à l'orgueil, et surveille sans relâche ses mouvements intérieurs :

F. GODET EN 1830 (aquarelle de Lory).

« O Dieu, écrit-il, donne-moi de ne pas voir se réaliser en moi cette phrase profonde de Vinet : « L'orgueil se glisse jusque dans les aveux de la pénitence. »

Dans le Journal où il s'exprime ainsi, il est fréquemment question de ses Saint-Simoniens, c'est-à-dire de la brochure qu'il préparait sur ce sujet. Nous ignorons la date précise de la mise en vente, mais nous savons fort bien quels combats intérieurs elle coûta au jeune écrivain, qui se demanda plus d'une fois s'il ne cédait pas aux inspirations de l'orgueil en publiant cet essai. Il est intitulé : *Exposition et examen de la doctrine saint-simonienne*, par un Étudiant en théologie.[1] Frédéric Godet n'en parlait guère qu'avec un sourire, ou plutôt il souriait au lieu d'en parler. Il y a une allure assez ferme et une remarquable clarté dans cet exposé et cette réfutation d'un système qu'il appelle « l'organisation de l'égoïsme », et accuse de méconnaître « tous les besoins nécessaires et éternels du cœur humain ». En se livrant à cet examen, il poursuivait d'ailleurs un but pratique, qu'il marque en ces termes :

La doctrine saint-simonienne fait d'étranges progrès : elle compte déjà, dit-on, plusieurs milliers de sectateurs en France et en Belgique. Qui sait si elle ne viendra pas jusqu'à nous ? Et qui sait si alors ceux qui maintenant s'en moquent si dédaigneusement, ne seraient point les premiers à se laisser entraîner par les points de vue séduisants qu'elle présente, et la brillante éloquence de ses propagateurs ? On s'étonnera peut-être de cet excès de prévoyance ; peut-être même quelques personnes, en lisant le titre de ce travail, se seront-elles demandé qui donc chez nous est Saint-Simonien, de même qu'en voyant réparer un pont, on est d'abord tenté de demander qui est donc tombé dans la rivière. Pour moi je n'ai pas cru devoir attendre que le danger fût là, et, sous ce rapport encore, je l'avoue franchement, je ne crois point inutile d'appeler maintenant sur

[1] Neuchâtel, Imp. de C.-H. Wolfrath, 1831, 48 pages.

cette doctrine l'attention et les réflexions de mes compatriotes...

Mais une préoccupation nouvelle envahit alors son âme inquiète : il s'apprêtait à partir pour Berlin, lorsque, brusquement, sans préparation apparente, il crut entendre une voix intérieure qui l'appelait à devenir missionnaire. Il en éprouva un trouble qui s'exprime dans de longues pages de son journal. Était-ce vraiment un appel de Dieu ?

S'il en est ainsi, écrit-il, que ton œuvre s'accomplisse en moi, que je ne consulte ni la chair ni le sang ; que, comme Saint-Pierre, j'obéisse à cette voix qui me conduira là où je ne voudrais pas aller... Mon âme est remplie de tristesse de penser que ce serait pour toujours que je quitterais famille, amis, patrie ! Tous les autres sacrifices me semblent peu de chose auprès de celui-là... Seigneur, je me jette tout entier, corps et âme, dans tes bras.

Son trouble augmente à mesure que le sentiment de cette vocation devient plus distinct. Ce qui le rend surtout malheureux, c'est l'idée qu'il devra renoncer à poursuivre ses études de théologie, auxquelles il a pris un goût si vif.

Lundi 13 février... — Étourdi, bouleversé, plein de reconnaissance, dans un sens, mais presque d'effroi, dans un autre, j'allai faire le tour de la Route-Neuve pour un peu me remettre. Je rencontre M. Schouffelberger et me promène avec lui jusqu'à midi. [1] La conversation tomba bientôt sur Berlin. Comme les détails qu'il me donnait me perçaient le cœur ! Il me parlait de

[1] James-François Schouffelberger (1807-1853), consacré en 1837, suffragant à Bevaix et aux Planchettes, quitta le ministère pour des raisons de santé.

tous ces professeurs et de toutes ces études ; et moi qui sentais qu'il fallait y renoncer !... Je répondais brièvement. Je saisis l'occasion de lui demander s'il y avait à Berlin une maison des Missions : il me répondit que oui, qu'elle était dirigée par son ami Heller. — En revenant à la maison, je rencontrai M. Louis. Je l'accompagnai jusque chez lui. Il remarqua bientôt mon état, et me proposa d'aller faire un tour avec lui après-dîner... Nous eûmes une longue conversation : ce fut en montant les Terreaux et sur le chemin des Parcs que je lui ouvris franchement mon cœur. — Son premier mouvement fut de bénir Dieu, si telle était vraiment la vocation à laquelle il m'appelait. Nous parlâmes surtout de la *certitude* de cette vocation. Là-dessus, il me communiqua diverses expériences qu'il avait faites... Après une longue conversation où il me fortifia et m'exhorta, nous nous séparâmes.

Lundi après-dîner. — Chez M. Louis... J'étais plus décidé pour que contre, tellement que — comme je lui disais d'une manière peut-être un peu exagérée — le sacrifice serait plutôt en y renonçant qu'en cédant.

...Aujourd'hui, nous avons fini nos *Éphésiens* avec Perret. Quelle épître admirable ! Quelle insensibilité de ce De Wette d'attaquer sans respect comme des longueurs les effusions les plus admirables de l'apôtre !...

Samedi 18 février. — Nous fixons mon départ pour Berlin à lundi en quinze... J'ai lu un discours de Heller, directeur de la maison des Missions de Berlin : on demande des missionnaires pour les Indes ! Hélas ! ô mon Dieu, éclaire-moi.

Cependant le moment du départ est venu. Il expédie sa malle ; puis il est saisi de remords. Il court chez son ami M. Louis, chez d'autres encore. Il s'ouvre enfin à sa bonne mère, qui se montre désolée et, attribuant à « l'exaltation méthodiste » sa prétendue vocation missionnaire, lui représente qu'il a des devoirs envers sa

famille... Enfin, il va voir le bon M. DuPasquier, dont il fut le catéchumène il y a trois ans :

Je lui racontai tout, sans lui rien cacher. Il me conseilla d'abord de partir par esprit d'*obéissance* envers ma mère, et me fit comprendre que c'est là aussi une voix de Dieu par laquelle il me fait entendre « sa volonté ».

C'était le bon sens même. Le jeune proposant, que l'incertitude rendait si malheureux, suivit le sage conseil de son pasteur. Par déférence pour sa mère, il partit pour Berlin, laissant à Dieu le soin de sa vocation.

CHAPITRE IV

Études universitaires.

Bâle et Francfort. — Premières relations à Berlin : Neander, Hengstenberg, Tholuck, le baron de Kottwitz, etc. — Combats intérieurs. — Schleiermacher. – Liaison avec Jean Schnell. — La *vie de Zinzendorf*. — Voyage à Herrnhut. — Sa mère appelée à Berlin. — Semestre à Bonn. — Lettres à L. Henriod ; Steffens. — Consécration au ministère.

Dimanche 1er avril 1832. — Voici les premières pages que j'écris à Berlin. Je suis arrivé il y a huit jours, c'est-à-dire le 22 mars. J'étais parti le mardi 13. Mercredi, j'étais à Bâle. J'allai d'abord chez Respinger, de là chez Miville.[1] J'ai eu le plaisir de voir l'Institut des Missions. J'ai encore eu le bonheur de voir M. Vinet. C'est l'assemblage et la personnification de la bonté, de la douceur, de l'esprit et de la grâce. — Et M. Passavant ! J'espérais avoir trouvé dans la courte conversation que j'ai eue avec lui de longs souvenirs pour mon voyage : mais hélas ! je suis faible, léger et menteur ! Comme tout s'est vite effacé de mon souvenir, ou plutôt de mon cœur !... Je me laissai distraire ; malheureusement déjà à Bâle par les étudiants de Zoffingen que je fus obligé de voir.

... A Heidelberg, où j'arrivai vendredi soir 16, je vis

[1] Deux étudiants en théologie qu'il devait avoir connus par la société de Zofingue.

Charles Favarger[1] et le jeune Schnell, dont Miville m'avait parlé à Bâle[2]...

A son passage à Francfort il fut accueilli par les pasteurs Pilet et Appia. Il note en outre sa visite à une jeune institutrice, sa parente, « Caroline Vautravers, que j'eus un extrême plaisir à voir. Quelles excellentes dispositions que les siennes ! » Il devait l'épouser douze ans plus tard.

Il fut reçu à Berlin par des camarades qui l'y avaient précédé, entre autres Arnold Guyot, un de ses amis les plus chers.[3] Il alla rendre ses devoirs à M. DuBois-Reymond, chef du département des affaires neuchâteloises, dont la maison était ouverte à ses compatriotes

[1] (1809-1882), devint avocat, député au Grand Conseil et secrétaire du Conseil administratif de Neuchâtel.

[2] Jean Schnell (1812-1889), né à Bâle, fils d'un professeur de droit, avait incliné d'abord à la théologie, puis se voua au droit, qu'il étudia à Heidelberg et à Berlin. Il devint à son tour professeur à Bâle (1838-1878). L'ancien droit des divers cantons suisses était l'objet préféré de ses études. Il fut, de 1841-1875, le président hautement apprécié du tribunal civil de Bâle. Ayant pris sa retraite en 1878, il se fixa à Berne, où s'acheva sa vie. Le besoin de clarté et de vérité en toute chose fut le trait saillant de ce caractère si original, qui unissait une parfaite humilité de cœur à une rare fermeté d'âme. Dès 1832, l'amitié de Schnell et de Godet devint étroite et profonde. Leur correspondance, qui dura cinquante ans, et où ils se communiquaient toutes leurs expériences les plus intimes, a été détruite d'un commun accord.

[3] Arnold Guyot (1807-1884), originaire de Boudevilliers, né à Hauterive, près Neuchâtel, auteur bien connu de la *Création* et de *la Terre et l'homme*, camarade de collège de Frédéric Godet, étudia concurremment la théologie et les sciences naturelles, illustra par son enseignement de l'histoire et de la géographie physique la première Académie de Neuchâtel ; puis, à la suppression de celle-ci, en 1848, alla poursuivre sa carrière de professeur et de savant en Amérique, d'abord à Cambridge (Massachusetts), puis à l'université de Princeton (New-Jersey). Ses recherches sur les glaciers, parallèles à celles d'Agassiz, avaient commencé sa réputation. Les États-Unis lui doivent un renouvellement complet de l'enseignement de la géographie physique.

et qui le logea quelques jours, en attendant qu'il pût s'installer dans sa chambre, rue Dorothée. Puis il fit sa première visite à Neander et à Hengstenberg, et alla voir un homme dont l'influence sur lui devait être profonde, M. de Kottwitz[1] : « Quel homme ! quelle tranquillité, quelle paix ! »

Parmi les personnes qu'il vit le plus fréquemment, il faut citer la mère de cette jeune cousine qu'il avait saluée en passant à Francfort. Veuve d'un pasteur vaudois, mort à Orbe quelques années auparavant, Mme Vautravers, née Amiet, était gouvernante des princesses Louise et Anna, filles du prince Charles. Son salon s'ouvrait le dimanche à quelques compatriotes : « Que de soirées nous avons passées tous ensemble dans le salon de Mme Vautravers, au palais du prince Charles, où nous avions la liberté d'entrer ! On causait de Neuchâtel, on faisait une lecture, de la musique. C'était pour tous une douce compensation aux peines de l'exil. [2] »

Pendant ses trois années d'études à Berlin, F. Godet traversa une crise profonde, ainsi que l'a raconté un de ses plus chers disciples, M. Charles Porret, professeur à Lausanne : [3]

[1] Le baron de Kottwitz (1757-1843), qui dut probablement sa conversion aux Moraves, s'établit à Berlin en 1807. Il s'occupa de philanthropie et de mission intérieure, et dépensa ses biens en œuvres de charité, cherchant à améliorer dans l'Allemagne du Nord le régime des hôpitaux, des prisons et la condition des ouvriers de fabrique. Il fonda à Berlin une maison de travail, dont il présidait souvent le culte quotidien. Il se préoccupait intensément de la vie spirituelle de ses proches, de ses nombreux amis. On ne trouverait pas aujourd'hui d'homme plus pénétré qu'il ne l'était de la mission sociale du christianisme, ni de disciple de Christ plus constamment préoccupé de ressembler à son Maître. Frédéric Godet subit profondément son influence pendant son premier séjour à Berlin, et le portrait du baron de Kottwitz est un de ceux qu'il eut toujours dans son cabinet de travail.

[2] Souvenirs écrits pour ses enfants.

[3] Dans la *Liberté chrétienne* du 15 janvier 1901.

Nous l'avons lui-même entendu dire qu'à son départ pour Berlin, il avait comme une vague appréhension des luttes religieuses et intellectuelles qui l'attendaient, mais qu'il avait pris la ferme résolution de n'admettre aucune

LE BARON DE KOTTWITZ

théorie qui affaiblirait pour lui la gravité du péché. Ce détail nous montre dans quel sens se développait sa vie intérieure.

Le témoignage de M. Porret, que plusieurs autres confirmeraient au besoin, a son importance pour le lecteur des pages qui vont suivre. Elles lui feront voir que cette « crise profonde » ne fut pas l'ébranlement de la foi,

mais l'angoisse d'une conscience morale extraordinairement exigeante, parce qu'elle avait rencontré en Jésus son idéal de sainteté. C'est là le centre même de la vie religieuse de Frédéric Godet.

Mais nous allons laisser parler le Journal:

Dimanche 8 avril 1832. — L'on disait l'autre jour chez M. de Kottwitz que ce qu'il y a de mieux dans nos bonnes œuvres, c'est que Dieu nous les pardonne. O Seigneur, ce qu'il y aura aussi de mieux dans ma repentance, c'est que tu me la pardonnes!

Mardi 10. — Chez M. Ancillon[1], qui me reçoit fort bien et m'invite à dîner... Joli dîner. De là chez M. de Kottwitz, où je trouve Hengstenberg et Tholuck. [2]

Mercredi 11. — Chez Tholuck. Quel homme! Je lui ai parlé de ce qui m'était arrivé par rapport aux missions avant de venir à Berlin. Il me conseilla de continuer mes études durant ces deux ans, et de ne me décider que plus tard. Il me raconta que presque tous les militaires nouvellement convertis avaient désiré être missionnaires, tant il leur semblait y avoir d'opposition entre la vie de leur état et la vie chrétienne ; qu'il leur avait toujours conseillé d'attendre un an, et qu'au bout de l'année, ils s'étaient décidés à rester, et avaient trouvé qu'il y avait peut-être plus de sacrifices dans leur état que dans les missions.

Hélas ! le mal est que maintenant je ne sens plus rien de tous les mouvements où je me trouvais, et que les conseils de Tholuck tombaient comme une douce pluie

[1] Frédéric Ancillon (1767-1837), descendant d'une famille de réfugiés français, pasteur, publiciste, défenseur, dans plusieurs ouvrages, des idées conservatrices ; précepteur et conseiller du prince royal, le futur Frédéric-Guillaume IV ; ministre des affaires étrangères de 1832-1837.

[2] Hengstenberg (1802-1869), professeur à Berlin depuis 1826, célèbre exégète. — Tholuck (1799-1877), d'abord professeur extraordinaire à Berlin, puis, dès 1826, à Halle. Il a laissé d'importants travaux d'exégèse et de théologie systématique.

pour éteindre l'incendie d'une maison qui ne brûle plus !

Vendredi 13 avril. — Passé la soirée hier chez Neander avec Tholuck, Lisco[1], Hengstenberg et deux Français de vingt-trois à vingt-cinq ans, collaborateurs de la *Revue européenne*, qui font en Allemagne un voyage d'étude.

Jeudi 12. — J'allai chez M. de Gerlach[2], qui me reçut très bien. Je lui demandai d'assister à ses lectures sur *saint Luc ;* il me l'accorda volontiers. Puis chez Neander[3], qui sortait pour aller se promener. J'allai avec lui ; nous parlâmes de Hegel. Il me dit que cette philosophie était un grand commentaire de cette parole : « La sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu. »

Samedi 14. — Commencé ce matin le *Parménide* avec Guyot.

Mardi 17. — Lu du Hegel le matin avec Ferdinand[4].

Tholuck est venu me prendre pour aller me promener avec lui. La conversation roula sur toute sorte de sujets théologiques, notamment la trinité... Nous rencontrâmes Schleiermacher. Ils s'abordèrent très amicalement... J'en pris occasion pour l'interroger sur Schleiermacher et son christianisme individuel. Il me répondit que dans l'intimité il montrait souvent beaucoup plus de sentiments chrétiens que dans ses cours ; qu'il allait lire[5] maintenant un cours très mauvais et

[1] Fréd.-Gust. Lisco (1791-1866), pasteur à Berlin dès 1814, prédicateur éminent.

[2] Othon de Gerlach (1801-1849), pasteur à Berlin, professeur, auteur du commentaire sur la Bible dont MM. Bonnet et Baup publièrent une adaptation française devenue fort populaire dans nos églises.

[3] 1789-1850. Israélite converti au christianisme en 1806, professeur d'histoire ecclésiastique à Berlin dès 1812 ; adversaire de l'intellectualisme, il revendiqua les droits de la piété dans la science : « *Pectus est quod facit theologum* » était la devise de ce maître célèbre, dont l'influence fut profonde sur des foules d'étudiants.

[4] Ferdinand Gallot, son cousin, fils d'un frère du maître-bourgeois, étudiant en médecine, qui mourut peu d'années après.

[5] Traduction du *lesen* ou *vorlesen* des professeurs allemands.

très dangereux, *la Vie de Jésus*, et que pour son exégèse elle était passable, mais sèche et grammaticale et philologique.

Vendredi 20. — Nous allâmes nous promener, Tholuck, Keil et moi... Tholuck m'a conseillé d'éviter la dissipation, et m'a dit : *Das Heiligthum ist das Kämmerlein.* — Et à la question : « Qui a dit cela ? » il m'a répondu : « C'est notre maître. » Il m'a invité à aller à Halle à la Pentecôte et à loger chez lui.

Dimanche 22. — Je viens de communier. O Seigneur, tu m'as béni de bien des bénédictions. Je veux t'en demander une encore, qui me semble particulièrement nécessaire : délivre-moi, Seigneur, des faux scrupules. Fais-moi reconnaître d'une manière claire ceux qui viennent directement de toi, afin que je m'y attache avec force. Mais aussi, fais-moi reconnaître ceux qui ne sont que des pièges de Satan, afin que je les foule aux pieds.

Mon Dieu, tu vois le désir que j'aurais de ne pas être à charge à ma pauvre mère, qui a déjà tant travaillé pour moi ! Je te prie donc en toute simplicité de me fournir, si tu le trouves bon, les moyens de pourvoir moi-même à mon entretien.

Cette prière fut exaucée : il trouva bientôt des leçons de français. Pendant tout le temps de ses études, il dîna pour quatre silbergros (à peine dix sous), et cirait lui-même ses chaussures.

Les cours commencèrent le 30 avril. Il s'inscrivit à ceux de Neander, Gerlach et Hengstenberg. Notons qu'il prit aussi une inscription au cours de géographie du célèbre Carl Ritter; il avait pour cette science, ainsi que pour la géologie, un goût particulier, que sa liaison intime avec Guyot contribua à fortifier. Nous le verrons, vingt ans plus tard, composer des manuels de géographie, qui furent longtemps en usage au collège de Neuchâtel.

Dimanche 6 mai. — Quel excellent cours que cette morale de Neander ! O mon Dieu, quand pourrai-je être si utile et en même temps si humble !

Lundi 7 mai. — Hier, j'ai été faux avec S... Je lui ai peut-être fait de la peine en lui témoignant peu de plaisir à causer avec lui, sous prétexte que j'avais à travailler. Et je puis, après cela, aller perdre deux heures à jouer au billard avec Guyot !

Samedi 26 mai. — Hier, j'ai été chez Neander jusqu'à quatre heures. Quel excellent homme ! Comme la vraie science rend humble et aimant ! O Seigneur, donne-moi cette sagesse-là. « Donne-moi, comme le dit Neander, de ne plus tant me réfléchir sur moi-même. » Donne-moi de me jeter en avant dans les bras de la foi, et de sortir de moi-même par l'humilité et par l'amour ! Aide-moi à devenir humble ! Aide-moi à aimer !

Jeudi 31 mai. — Hier, soirée tous ensemble chez Gallot et Wavre. [1] Nous avons beaucoup discuté. Comme je suis encore loin de la vraie manière chrétienne de discuter !

Dimanche 16 juin. — Seigneur, que je marche droit en la voie qui est la bonne; que je n'en sois détourné ni à droite ni à gauche, soit par la tentation directe au mal, soit par la tentation indirecte des faux scrupules et des fausses voix intérieures !

Dimanche 15 juillet. — Vendredi soir j'ai été me promener avec Hengstenberg. Il m'a dit d'excellentes choses. Puissé-je me garder de préventions contre ce vrai chrétien !... Il m'a proposé d'aller passer quinze jours à la campagne chez son beau-frère.

Mardi, je vais *hospiter* [2] chez Schleiermacher et Steffens. Le second m'intéresse beaucoup.

[1] Henri Gallot et Louis Wavre, tous deux étudiants de Neuchâtel, qui venaient d'arriver à Berlin. Henri Gallot (1809-1894) son cousin germain, fut plus tard pasteur au Locle pendant vingt-cinq ans.

[2] Assister occasionnellement à un cours pour quoi on n'est pas inscrit. Il entendit ces deux maîtres pendant les semestres suivants.

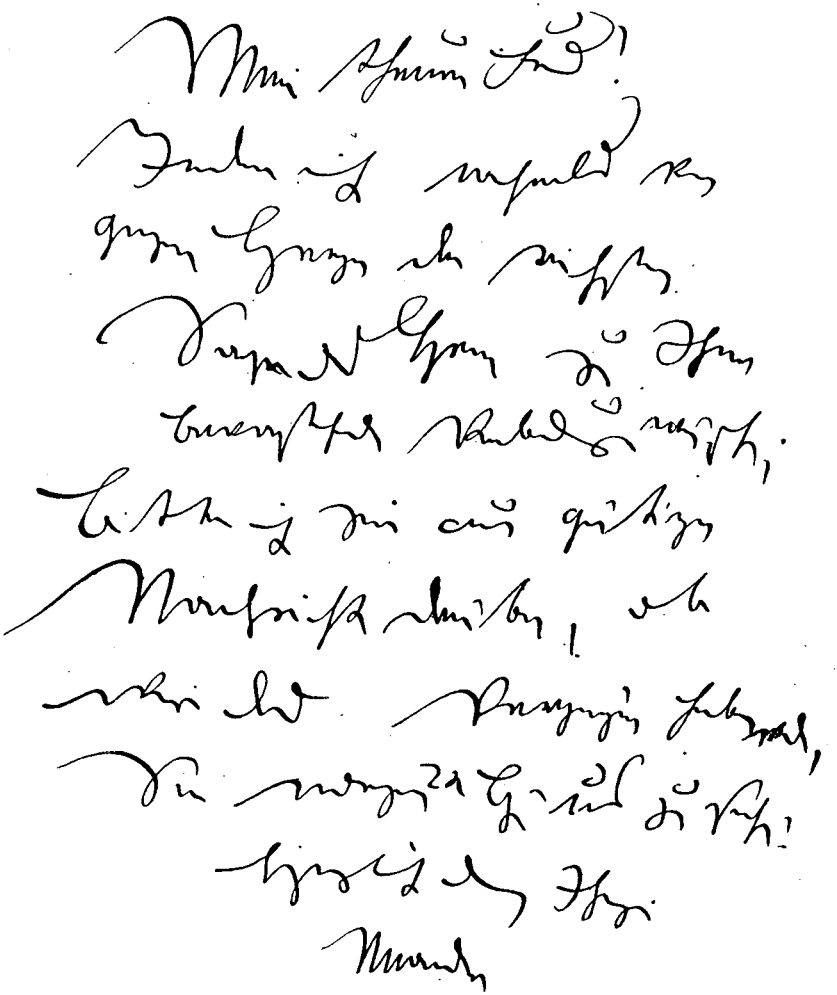
Sous la même date, il note qu'il vient d'entendre *Fidelio* à l'Opéra; et, bien que cette œuvre ne soit nullement en opposition avec « les pensées sérieuses et religieuses », il a pourtant l'impression qu'il ne doit aller au spectacle que « le moins possible, sinon point du tout ».

Je dois avouer que je ferais et que j'ai fait violence à ma conscience en y allant... O mon Dieu, vois les doutes continuels dans lesquels je suis plongé, entre la crainte de me livrer à certains scrupules provenant d'une voix intérieure qui n'est peut-être qu'une réaction de moi-même sur moi-même, et ainsi de me jeter dans une route de superstition et de fanatisme, — et, d'un autre côté, la crainte de ne pas obéir à *ta* voix !...

Jeudi 16 juillet, six heures et demie du matin. — Seigneur, j'ai besoin de m'adresser à toi pour te prier de me soutenir dans mon extrême misère. Si seulement j'étais bien convaincu de cette extrême misère ! Mais mon esprit en parle, et mon cœur n'en est point touché et désespéré. J'ai encore tant de foi en moi-même ! Et la foi en soi exclut la foi en toi. O Seigneur, emploie tous les moyens que tu trouveras bons pour me faire désespérer de moi-même !

Les cours ayant pris fin au milieu d'août, l'étudiant alla voir ses maîtres, Neander et Hengstenberg, et trouva chez ce dernier M. et Mme de Quast, qui l'emmenèrent à la campagne. Il passa quinze jours dans cette hospitalière famille, au château de Radensleben, d'où est datée cette réflexion : *Lundi 27 août.* — « Il faut *croire* d'abord. La *vie* passe dans cette *foi*... »

Rentré à Berlin le 4 septembre, il traverse une phase de cruelle perplexité morale, de mécontentement de soi-même, dont l'expression déborde presque chaque jour dans ses notes intimes. Le 1er janvier 1833, il se livre à un sévère examen de conscience, qui se poursuit pendant des semaines.



BILLET DE NEANDER A F. GODET

Dimanche 10 février 1833. — Oh ! que mon orgueil me fait de mal !... Jamais il ne m'a été plus clair que toute ma vie n'a qu'un centre : *moi-même*... Si je n'avais le secours du Seigneur à espérer, je devrais à l'instant renoncer à être un ministre de l'Évangile. L'Évangile ! tout est humilité dans ce mot ; et tout est orgueil dans mon cœur !...

Dimanche matin, 3 mars. — Toujours le même mécontentement intérieur... Dieu doit avoir une raison sage en ne me rendant point sa paix. — O miséricorde infinie de mon Dieu, tu ne me punis ainsi que parce que tu m'aimes !...

Son frère aîné, Charles, était arrivé à la fin d'octobre à Berlin avec ses élèves Pourtalès. Aux vacances de Pâques, il proposa à Frédéric d'aller avec eux visiter la Suisse saxonne. Le Journal contient un récit détaillé de cette charmante excursion, qui les conduisit jusqu'à la frontière de Bohême, d'où ils redescendirent l'Elbe pour revenir par Dresde à Berlin. Mais Frédéric se reproche d'avoir été un compagnon de voyage « sans prévenance, sans affabilité, sans ce sérieux aimable et doux qui nous rend à la fois agréable et utile aux autres ».

Samedi 7 septembre. — J'ai eu aujourd'hui le grand plaisir de voir MM. Guillebert, Chambrier et DuBois, députés du Corps législatif auprès du roi.[1] Ils paraissent assez tranquilles pour nos affaires, surtout M. Chambrier.

Lundi 9. — J'ai beaucoup discuté avec Henri Gallot, mais, dans quelques moments, sans douceur et d'une manière bien propre à le repousser... Après-dîner, nous nous sommes promenés avec M. Guillebert. Naturellement, beaucoup de recherche de moi-même...

[1] Ces messieurs avaient été envoyés par le Corps législatif à Berlin pour éclairer le roi et le ministère sur la question de la séparation de Neuchâtel d'avec la Confédération suisse.

Jeudi 12. — Passé plus d'une heure avec l'excellent professeur Olshausen [1].

Dimanche soir, 15 septembre. — Wavre et moi avons été chez M. de Kottwitz, qui m'a fait du bien par ses encouragements et ses consolations.

Il en avait besoin, à le voir s'accuser journellement d'orgueil, d'hypocrisie, de «contrebande spirituelle» : «Ne serait-ce point là, s'écrie-t-il, l'interdit qui repose sous mon toit? Comment goûter la paix de Dieu au milieu d'une vie sans simplicité et sans sincérité? Hélas ! et je me réjouis d'avoir su pénétrer si profondément dans l'abîme de mon propre cœur !...»

Jeudi 10 octobre. — On n'est guère très intolérant pour les opinions des autres que lorsqu'on ne s'est pas fait sa conviction par un travail et des recherches propres, mais qu'on l'a reçue d'autorité. Dans l'autre cas on connaît les peines et le temps qu'il faut pour arriver à une conviction mûrie. Le zèle intolérant est presque toujours le signe d'une conviction trop précoce, c'est-à-dire d'une conviction qui n'en est pas une.

Vendredi 25 octobre. — Je demeure depuis quelques jours chez Mme Reiher avec Wavre et Henri Gallot. [2] Je vais commencer ma vingt-deuxième année.

Dimanche 27. — Vendredi, jour de ma fête, nous avons tous passé la soirée chez Mme Vautravers. Hier, j'ai travaillé presque tout le jour à mes *Corinthiens* de Tholuck.

[1] (1796-1839), professeur à Kœnigsberg, puis à Erlangen, pieux théologien qui s'occupa surtout d'exégèse.

[2] Cette femme excellente fut, pendant une longue série d'années, comme une mère pour les étudiants neuchâtelois, à qui elle louait de préférence ses chambres de la Mittelstrasse. A sa mort (1848), Frédéric Godet écrivait à Félix Bovet, qui avait aussi logé à son tour chez Mme Reiher : « Son souvenir sera toujours dans notre cœur un souvenir bien pur et bien vrai d'amour et d'actions de grâces. »

Dimanche 10 novembre. — Je viens de lire un bien beau sermon de M. Vinet sur le *redevenir enfant*, par lequel doit passer le chrétien. Oh ! que je suis loin de cela !... O Dieu, abaisse-moi !...

Mardi 26. — Nous avons commencé avec Respinger et Miville [1] l'*Épître aux Hébreux*.

Lundi 30 décembre. — Quelle soirée j'ai passée hier auprès de Schnell ! Quelle impression elle me laisse !

Jeudi 13 février 1834. — Hier est mort Schleiermacher, à onze heures et demie du matin, après nous avoir encore donné sa leçon jeudi. La pensée qui m'a poursuivi, c'était : qu'a dû éprouver cette âme, au moment où elle est entrée en vérité dans ce monde invisible sur lequel elle avait tant spéculé, duquel elle avait nié tant de choses, duquel elle en avait tant affirmé ? Comment ses calculs se sont-ils accordés avec la réalité ? Combien d'idées qu'elle avait ici-bas regardées comme de vaines superstitions lui ont apparu dans ce moment comme la seule vraie réalité de son propre être ?... Que cela puisse me donner de la précaution dans mes jugements !... Que Neander et sa bonne foi me servent de modèle : ne rien affirmer là où je ne sens pas de raison suffisante d'affirmer ; rester plutôt dans le doute jusqu'à ce que Dieu m'éclaire ! Ce sera la meilleure manière d'être éclairé et d'éclairer les autres.

Dimanche 16 février. — Hier, enterrement de Schleiermacher. Discours de Steffens.

Dimanche 16 mars. — Durant cette semaine, ce qui m'a surtout occupé est la contemplation de la vie de Paul ; il m'est même venu à l'idée de faire là-dessus un ouvrage lorsque j'en aurai les moyens et le loisir. Que si ce n'est là qu'une pensée de mon orgueil, Dieu la détruise, — car elle m'occupe beaucoup... Je la lui remets, ainsi qu'une autre bien importante : notre service religieux à la caserne neuchâteloise. [2]

[1] Ses amis de Bâle, venus aussi étudier à Berlin.

[2] Il songeait évidemment à organiser un culte régulier pour le bataillon neuchâtelois des tirailleurs de la garde.

19 mars. — Mercredi soir, chez Schnell, avec Miville et Respinger. Soirée que nous n'oublierons, j'espère, jamais ni les uns ni les autres. Dieu veuille que les vœux que nous lui avons faits soient toute notre vie présents à nos cœurs !...

Jeudi soir, partirent à six heures et demie Schnell, Miville et Respinger, les deux derniers pour ne pas revenir à Berlin, le premier pour passer avec eux à Herrnhut la fête de Pâques. Nous nous sommes promis, Schnell et moi, de donner à Jésus tout le temps que nous aurions passé ensemble s'il était resté ici.

Les fêtes de Pâques approchaient. Mais l'étudiant, resté seul, ou du moins solitaire, à Berlin, ne sentait point la paix renaître dans son âme. Plus tard, se remémorant cette phase de sa vie intérieure, il en résumait le caractère dans une lettre à son ami Bonnet, pasteur à Francfort:

15 juillet 1858. — Je me rappelle une année entière, et plus tard des mois, de longs mois, pendant lesquels pas une lueur de paix ne consola mon cœur, pas un sourire, je crois, n'effleura mes lèvres. Le Seigneur était là, et je ne le savais pas. C'était *lui*, et je me plaignais de son absence. Je marchais tout triste, pleurant, mais c'était le chemin d'Emmaüs. Je n'ai connu que plus tard quel était celui avec qui je m'entretenais avec tant d'angoisse sur ce chemin, et qui me semblait souvent n'être que mon pauvre et triste moi-même ou quelque frère impuissant à me délivrer.

Une lecture qu'il fit alors le soutint, l'éclaira durant cette crise intérieure. C'était la vie de Zinzendorf, de Spangenberg[1], dont il parle fréquemment dans son Journal:

[1] *Leben des Grafen N.-L. von Zinzendorf*, Barby. 1772-1775.

Ce qui servit le plus à m'ouvrir les yeux sur mon véritable état, ce fut ce livre, qui me tomba, en apparence par hasard, entre les mains; ce livre était, de tous ceux que je connais, le seul qui pût convaincre mon christianisme de non-christianisme, et ma régénération prétendue de pure illusion : il fallait pour cela une *vie*. Les doctrines, je les avais assez dans la tête, et je les entendais en croyant les vivre et les sentir. Il fallait la vie de Zinzendorf: car il fallait que je visse à satiété, dans un tableau réel et irrécusable, ce que c'était qu'une âme vraiment régénérée, et qu'il y a réellement pour le chrétien sur la terre, malgré tous ses restes de péché, un bonheur, un contentement parfaitement *pleins*, un cœur parfaitement guéri, parfaitement aimant et parfaitement heureux. La vie de Zinzendorf me fit sentir, comme rien n'eût pu le faire, la différence entre l'*enfant* et l'*esclave*. C'est là précisément ce qu'il me fallait : j'étais esclave et je me croyais enfant.

C'est ce que je vis de plus en plus durant l'hiver en contemplant ma vie au miroir de celle de Zinzendorf et de saint Paul (par l'exégèse des *Corinthiens* de Neander).

Enfin, j'arrivai ainsi jusqu'aux fêtes de Pâques, avec un malaise intérieur toujours plus fort... C'était l'évangile qui me pesait comme une loi. C'était le sentiment intime de n'être pas ce que je paraissais et croyais être, et cependant de n'oser me l'avouer. D'où le sentiment d'une hypocrisie, par rapport aux autres et par rapport à moi-même, qui empoisonnait tous les moments que je passais chez M. de Kottwitz surtout, ou avec Neander. Mais la chose en était maintenant venue trop loin pour en rester là. Le germe avait grossi ; la racine amère, d'abord cachée au plus intime de mon cœur, était devenue un grand arbre; le fruit était mûr.

Tout éclata à Pâques. Là, à l'occasion d'un sermon de Döring, je sentis que tout mon amour prétendu pour Jésus-Christ n'était que l'amour de moi-même, parce que je n'aimais pas par reconnaissance pour ce qu'il

avait fait (comme Zinzendorf), mais seulement par espérance de ce qu'il ferait... Et dès lors ma prière fut : de mourir avec Christ (c'était Pâques) et de ressusciter avec Christ à une nouvelle vie, que je voyais si belle et si heureuse et si glorieuse dans Paul et Zinzendorf... Et maintenant, je me sens plus tranquille, plus profondément entré dans la vérité, plus au net avec moi-même, plus hors du *Schein* et plus dans le *Sein*...

Un autre passage du Journal nous apprend qu'il avait trouvé par hasard, dans la chambre de son ami Schnell, absent, ce discours de Döring, qui lui fit une si vive impression. Quelques jours après, une prédication de Gossner le toucha jusqu'au fond de l'âme, et lui laissa un souvenir dont il parlait avec émotion, cinq ans avant sa mort, à Gaston Frommel :

11 avril 1895. — Il y a dans ces jours de fête soixante-cinq ans [1] qu'après une année entière de lutte intérieure, de constatation de mon égoïsme et de ma vanité, et d'humiliation en quelque sorte écrasante, je reçus le don du pardon des péchés, de la réconciliation avec Dieu et de la joie inexprimable du salut.

Comment cela se fit-il ? L'excellent Gossner nous prêcha sur la parabole du grand banquet. Il nous montra la table chargée, les sièges placés, nous fit entendre l'invitation toute gratuite, — et l'appel pénétra mon cœur. Je m'ouvris à la voix divine ; je me laissai pardonner, aimer, bénir et gagner... J'ai vécu dès lors de ces jours-là, en me retrempant constamment dans la source qui m'avait été ouverte, et en y puisant tout ce qu'il a pu m'être donné de faire au service du Seigneur et pour sa gloire, — bien peu de chose en comparaison de ce qu'il avait fait pour moi ! mais le moi avait reçu une atteinte mortelle. Hélas ! il n'était pas, il n'est pas encore mort !

[1] Il faisait erreur : il aurait dû dire soixante et un ans.

Nous continuons à transcrire quelques passages du Journal :

Mardi soir, 1er avril 1834. — Fait mes comptes et trouvé avec plaisir que je n'ai dépensé que 45 louis pendant cette seconde année.

Dimanche 6 avril. — Mon frère Charles est parti mardi soir pour Varsovie ![1] Je suis venu loger à sa place chez les Pourtalès.

Vendredi 11 avril. — Maintenant je comprends tout le sermon de M. Vinet sur les idoles favorites, que je n'avais jamais bien pu m'appliquer. C'est l'histoire de mon âme : le vin nouveau du christianisme n'était pas encore dans le vaisseau neuf d'une âme régénérée... Je dois reconnaître que tout l'ouvrage est à recommencer, et en charger l'infatigable miséricorde du Seigneur... Même tout ce que je viens d'écrire est souillé d'orgueil... Je m'enorgueillis d'avoir trouvé que je n'étais qu'orgueil !...

Dimanche 20 avril 1834. — J'ai repris la lecture de mon Zinzendorf. J'ai lu cette année de 1734. Oh! quelle année pour cet homme! Si 1834 pouvait devenir pour moi quelque chose de semblable!

Lundi matin 19 mai. — Hier, après le sermon, promené avec Schnell et Riggenbach [2].

Dimanche 17 août. — Il semble que Dieu veut labourer mon cœur pour transplanter la théologie, de la connaissance, dans la vie et dans le cœur... Les seuls beaux moments sont mes promenades du matin et du soir au Parc, et les soirs du jeudi avec Schnell... La lecture de Zinzendorf m'est restée également une des choses les

[1] Où un de leurs frères, Louis Godet, était professeur. Il est mort à Neuchâtel en 1875, laissant une curieuse collection entomologique et des poésies écrites avec une verve piquante.

[2] C'est ici la première mention de cet ami dont le nom reviendra plus d'une fois. Chr.-Joh. Riggenbach (1818-1890), professeur à l'université de Bâle dès 1851, président du comité des Missions (1871), un des fondateurs de l'« evangelische kirchliche Verein » groupant les chrétiens positifs de la Suisse.

plus importantes. Je ne sais ce que je serais devenu quelquefois sans ce livre...

A peu près à cette époque, sa mère fut appelée auprès du petit prince de Prusse. Lorsque sa cousine Vautravers était partie pour Berlin, Mme Godet lui avait dit : « A l'occasion, pensez à moi. » Le prince Frédéric-Guillaume ayant atteint l'âge de trois ans, on jugea le moment venu de lui donner une gouvernante. Mme Vautravers, consultée, indiqua Mme Godet, qui n'hésita pas à accepter une charge si honorable. Elle arrivait à Berlin le 15 juillet 1834. « La tâche de ma mère, raconte Frédéric Godet, lui fut dès l'abord rendue bien douce par la confiance affectueuse, par le caractère tendre et reconnaissant du jeune prince. »[1]

Pendant ses vacances d'été, l'étudiant se sentit « comme poussé par la Providence » à aller visiter Herrnhut. Il fit une partie du voyage avec ses amis Schnell et Riggenbach. Le Journal raconte en détail une visite aux mines de Freyberg, où Frédéric Godet observa attentivement les procédés d'extraction du minerai, non sans y trouver une image applicable à la vie morale : « Ce sont là, dit-il dans son Journal, après une longue description technique, ce sont là deux méthodes, dont on peut appeler la première la positive — celle de *l'attraction du bon,* celle de la purification par l'amour ; la seconde, la négative, — celle de *l'extraction du mauvais,* la méthode de purification par la sévérité... » Dans une autre mine, celle du *Curprinz*, il s'émeut du misérable salaire des ouvriers, qui varie entre un

[1] Notes rédigées après la mort de l'empereur Frédéric III, à la demande de l'éditeur Kittel, à Leipzig, et qui furent utilisées dans l'ouvrage *Kaiser Friedrich der Gütige.* Nous en reproduisons plus loin un certain nombre de passages, d'après le manuscrit français que nous avons sous les yeux.

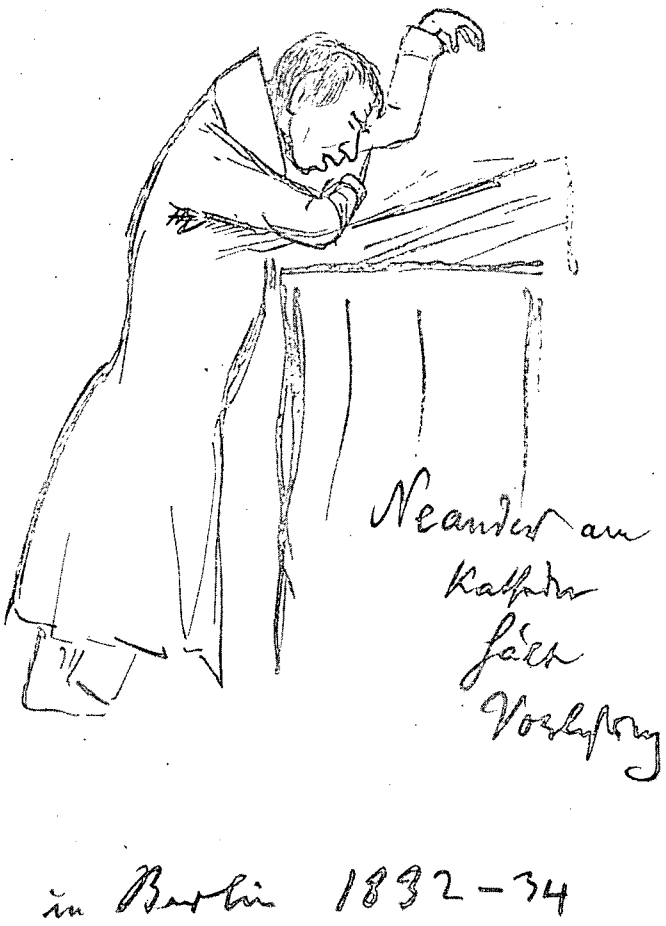
thaler et un thaler huit gros par semaine. Les voyageurs arrivent à Herrnhut le 4 septembre. Frédéric Godet commence par visiter les tombes des grands Moraves, Zinzendorf, Dober, Spangenberg, puis fait connaissance avec les chefs de la communauté, explore les archives et la bibliothèque. La visite se prolonge plusieurs jours ; il prend part à la vie religieuse des Frères ; mais, hélas! « pendant tout ce temps, ajoute-t-il, je n'ai jamais eu le fond du cœur en paix... Je partis froid et sec de Herrnhut. » Au retour, il s'arrête à Halle chez Tholuck, voit plusieurs théologiens éminents, entre autres Rothe, qui cause longuement et prie avec lui.[1]

Rentré à Berlin vers le milieu de septembre 1834, il trouve sa mère très souffrante et s'installe auprès d'elle, au Palais de marbre de Potsdam, pour la soigner; la fièvre typhoïde se déclara et l'état fut très inquiétant pendant plusieurs jours. Le temps que Frédéric Godet passa au Palais de marbre ne fut pas sans conséquence pour son avenir.

Chaque jour, raconte-t-il,[2] S. A. R. Mme la princesse Augusta venait s'informer de l'état de la malade. Elle me rencontrait auprès du lit de ma mère, que je ne quittais guère. Après sa convalescence, au mois de novembre, le jeune prince rentra à Berlin. Pendant l'hiver, tout en continuant mes études, j'allais souvent au Palais, où je rencontrai plusieurs fois Mme la princesse. C'est ainsi qu'elle fut amenée à penser à moi quand l'on jugea qu'il était temps de confier le jeune prince à des mains masculines.

[1] Richard Rothe (1799-1867), célèbre théologien, professeur à Heidelberg, auteur de l'*Ethique* (1845-1848), important ouvrage de philosophie chrétienne. Rothe a été diversement classé parmi les théologiens : il était éminemment « individuel » par sa foi, sa piété et son caractère.

[2] Dans les notes pour l'ouvrage sur Frédéric III cité plus haut.



CROQUIS DE L'ÉTUDIANT MIVILLE

Le 10 octobre, il écrit dans son Journal, où il note ses anxiétés au sujet de sa mère : « Depuis le 5 jusqu'aujourd'hui, amélioration décidée et rapide. Lundi 6 octobre, *premier rire...* »

Le semestre d'hiver s'achève paisiblement pour lui : le dimanche 29 mars, il écrit : « Voilà ma dernière semaine de cours terminée ; la dernière leçon de Hengstenberg, la dernière de Steffens, la dernière de Neander passée. » Il va prendre congé de Berlin. Ce chapitre de son Journal s'achève par une prière où il demande « l'humilité et l'amour, sans lesquels toutes les connaissances acquises ici ne seraient que ma perte », et supplie Dieu de lui donner la paix du cœur, qu'aucun professeur n'a pu lui donner et qu'aucune connaissance ne remplace. Puis il ajoute cette strophe d'un vieil hymne latin :

Fac ut possim demonstrare
Quam sit dulce te amare,
Tecum pati, tecum flere,
Tecum semper congaudere. [1]

Il quitta Berlin, après trois ans de séjour, le 10 avril 1835, pour se rendre à Barmen, à la maison des Missions, où il devait retrouver Tholuck. Il y passa les fêtes de Pâques, et entendit plusieurs prédicateurs de renom, dont son Journal contient de piquants portraits :

Sander : Gédéon, glaive de l'Éternel, mélange de bonhomie et de vigueur. — *Krummacher* (le vieux) : sec, ferme, homme de tête, plus de cœur, connaissant profondément l'Ancien Testament, enrichissant par là ses sermons. Spirituel et piquant, quand il veut. Enfant dans d'autres moments. Le bon côté peint par Col. IV, 6.

[1] Ce fragment de séquence fut, un temps, la prière de Zinzendorf. Frédéric Godet l'avait rencontré dans la *Vie de Z.*, par Spangenberg, année 1738, IVe partie, p. 1089.

Un Calvin. — *Krummacher* (jeune) : beaucoup de mots, beaucoup de brillant, beaucoup d'orthodoxie (prétendue); beaucoup d'imprudence dans sa manière de prêcher. L'opposé de 1 Cor. II, 1-5. — *Döring* : vif et propre à réveiller, mais continuellement distrait. Passant d'un sujet à l'autre. Manque du *stillen Geistes*, de la *Sammlung des Gemüths*. Domination exclusive de la direction au dehors (*Thätigkeit nach Aussen*). — *Mancherlei Gaben in einem Geiste* caractérise la réunion des prédicateurs du Wupperthal...

De Barmen il se rend à Bonn, où il a résolu de passer un semestre pour entendre Nitzsch (dogmatique) et Brandis (philosophie), « les deux hommes, dit-il, qui m'y ont été le plus utiles.» Il ajoute, au sujet du premier : « Je ne voudrais pas pour beaucoup ne pas l'avoir entendu et connu. » Et pourtant, il est encore loin d'être guéri — son Journal le dit assez — de ses tourments intérieurs. « A Bonn, que j'ai souffert ! écrit-il quarante ans plus tard à son fils aîné. Mais aussi, tout ce que j'ai cherché et trouvé! » Il faut dire d'ailleurs qu'il ressentait cruellement sa solitude et le mal du pays. Pour l'en distraire un peu, sa mère, demeurée à Berlin, lui contait dans ses lettres les faits et gestes du petit prince, à qui elle avait voué toute sa tendresse de mère et de Neuchâteloise profondément attachée à la famille royale. Parmi plusieurs anecdotes, recueillons celle-ci dans une lettre du 15 juin 1835 :

Un matin, il avait mal dit sa leçon, ou plutôt n'avait pas voulu la dire. Je lui dis qu'il ne déjeunerait que lorsqu'il aurait obéi, et venais de faire emporter son déjeuner, lorsque la princesse, qui arrivait de Potsdam, vint dans notre chambre. Je lui racontai la chose, et elle fit ce qu'elle put, mais inutilement, pour l'engager à faire sa leçon. Il répondait toujours : « Non, je ne veux pas la

faire. » Mme la princesse, très fatiguée, se coucha sur le canapé et s'endormit; et moi, je me mis à mon ouvrage, sans faire à lui la moindre attention. Alors le petit drôle vint tout doucement sous mon métier, et se mit à me donner plusieurs coups, auxquels je n'eus pas l'air de prendre garde, ce qui ne faisait pas son compte. Il continua, et me dit : « Madame, je vous bats. » Comme je n'eus pas l'air d'y prendre plus garde et que la faim se faisait sentir, il vint peu après me demander de lui faire sa leçon, et cette fois elle alla bien. Cette scène a bien amusé la princesse, qui l'entendait à moitié endormie.

Avant de quitter l'Allemagne, Frédéric Godet retourna à Berlin embrasser sa mère, puis regagna sa ville natale.

Il a résumé quelques-unes de ses expériences d'étudiant dans des lettres adressées à son ami Henriod[1], qui allait poursuivre ses études en Allemagne. Il lui écrit de Berlin, en octobre 1835 :

En général, ai-je un conseil à te donner pour tes études, c'est celui-ci : d'être prêt à reconnaître ce qui se montre à toi comme la vérité, quoi que ce puisse être, dût-il tomber la moitié de la Bible. La vérité, rien que la vérité, toute la vérité, advienne que pourra. Ce n'est que depuis que je me suis résolu à cela, que j'ai étudié avec liberté et impartialité. Le *fondement*, le centre reste pourtant toujours ferme, quand tout tomberait à la périphérie. Ne nous laissons restreindre notre liberté par aucune limite humaine.

Et pour la *vie*, que dois-je dire? Rien que ceci. Sépare avec soin tes deux lectures de la Bible, celle pour ton édification et celle pour la science, et ne laisse jamais

[1] Louis Henriod (1814-1874), pasteur à Valangin de 1845-1865, un des hommes les plus en vue de l'Église neuchâteloise, auteur de plusieurs brochures sur des questions ecclésiastiques. Il fut un des plus intimes amis que possédât F. Godet parmi ses collègues du clergé.

se fondre la première dans la seconde. Ne laisse jamais passer un matin sans te *nourrir* de la Bible. La Bible doit être un *pain de vie* pour notre cœur avant d'être une lumière pour nos yeux. C'est par expérience que je te parle. Ne crains pas que la lecture *scientifique* souffre de cette séparation. La séparation extérieure est souvent le chemin de la réunion intérieure. Et pour ta lecture de cœur, reçois ce conseil de Bengel : *Betend lesen, lesend beten*[1].

Bientôt rentré à Neuchâtel, il passa l'hiver 1835-1836 chez son frère Charles, qui s'était marié l'année précédente. Il fit alors les six sermons d'épreuve qui lui restaient à présenter. Il écrit le 8 février 1836 à L. Henriod, alors à Berlin :

... J'attends avec quelque impatience le moment de notre consécration ; je ne sais si c'est un mauvais signe... D'un autre côté, je ne serais pas fâché non plus d'un répit, pour achever bien des préparations que, sans cela, je n'achèverais peut-être jamais. On rend force propositions, et ces messieurs[2] crient miséricorde. J'espère rendre dans ce mois ma septième, et peut-être nous fera-t-on grâce de deux, à Clerc et à moi.

Il fait saluer, en termes débordants de gratitude, M. de Gerlach et le baron de Kottwitz, puis ajoute :

Et Steffens ! N'as-tu pas fait sa connaissance ? Pour moi, après Neander, c'est peut-être celui à qui je dois le plus à Berlin. Et quel cœur ! quel amour ! On est avec lui plutôt comme enfant avec son père que comme élève avec son maître.

Puis, l'année suivante, Henriod songeant à aller pour-

[1] Lire en priant, prier en lisant.
[2] Professeurs et pasteurs.

suivre ses études à Bonn ou à Genève, Godet lui écrit, le 14 janvier 1837 :

Crois-tu avoir épuisé Neander, Steffens et Hengstenberg ? Le sixième semestre à Berlin, où je n'avais que deux cours (*Saint Matthieu* de Neander, et l'anthropologie de Steffens) est peut-être celui où j'ai le plus profité : la lecture paisible, le travail *par moi-même*, excepté cependant toujours par ce que j'entendais, voyais, discutais avec Neander, Steffens et Hengstenberg (quel français ! digne de Berlin ; mais c'est pour être bref), la *digestion*, en un mot, après le riche repas de cinq semestres... Pour le français, ne t'en inquiète pas... Tu te dégermaniseras par degrés, et cela te vaudra peut-être mieux qu'un subit passage du froid au chaud, ou du chaud au froid, comme tu l'éprouverais probablement en allant droit de Berlin à Genève. Au reste, je sens que je n'y vois goutte, et que c'est à un plus sage, — au seul Sage — qu'il te faut demander conseil.

Recueillons encore, dans une lettre adressée au même ami, cette page vivante sur un de ses maîtres les plus aimés :

Neuchâtel, 6 avril 1837.

... Je te conseille fortement la philosophie de la religion de Steffens. Moque-toi de tout ce que te diront les Allemands, qui ne mesurent le plus souvent l'utilité d'un cours qu'à la grosseur des cahiers qu'ils en remportent. Veux-tu de la vie ? Veux-tu des éclairs de lumière qui te feront pénétrer jusqu'au fond de ton âme, jusque dans les profondeurs de la nature elle-même ? Entends Steffens. Entends-le, non pour garder servilement ses paroles, mais pour te laisser entraîner par lui dans ce monde de nouvelles intuitions qu'il sait quelquefois ouvrir à l'âme comme un magicien. N'écris pas ; livre-toi tout entier à lui pendant qu'il te parle ; jouis de lui, en un mot, et lors même que dans la multitude de

ses digressions, tu ne saisirais pas toujours, même pas souvent, le fil strict de ses idées, abandonne-toi à sa plénitude. Tu en ressortiras vivifié, rajeuni, uni à toute la nature et à toute l'humanité par une vaste et vivante intuition. Ce que tu perdras sans doute, le schématisme philosophique, est précisément ce qu'il y a de moindre chez Steffens : c'est à l'ordinaire une symétrie forcée, recherchée, un schema artificiel. C'est le fond, c'est la *matière*, ce sont les détails, le *Stoff* qui est chez lui l'essentiel.

Une autre chose que je sens le besoin de te dire, particulièrement après les six mois que je viens de passer à Neuchâtel à faire des sermons, c'est cette expérience dont tu pourras peut-être profiter : ne crois pas que la matière de tes sermons se trouvera dans tes cours de dogmatique, de morale, de philosophie, même d'exégèse. Non, elle se puise *uniquement* dans la vivante expérience individuelle des plus simples vérités de la Bible. La *science* a son utilité, je le sens plus que jamais, mais une utilité négative : celle de vous mettre l'esprit en repos sur une foule de questions de critique, d'histoire, de dogmatique, de morale, qui viendraient à chaque instant vous troubler et vous arrêter de nouveau, si elles n'avaient pas été méditées et digérées à loisir et à l'avance. Mais tout cela ce sont des travaux qu'on garde *dans son cabinet*, *par devers soi*, comme une puissante arrière-garde qui ne doit se montrer que dans des occasions toutes particulières. La vraie matière des sermons, ce sont toutes les petites expériences journalières que fait une âme vivant dans un commerce plus ou moins ininterrompu avec son Sauveur et avec son Dieu. C'est la compréhension vivante qui lui est donnée d'un passage de l'Écriture par l'Esprit d'en haut... Surtout, ne te laisse jamais aller (comme moi pendant longtemps) à regarder ta lecture exégétique comme suffisante pour ton âme. Tu peux avaler beaucoup de ce pain sans avoir une miette du vrai pain de vie qui nourrit l'âme. Aie ta lecture *pratique* de la Bible toujours à part... Tâche de

mettre à part autant que possible tout le fatras des explications théologiques. Laisse le vrai docteur, le Seigneur qui est esprit, t'expliquer lui-même cette parole dont la lettre n'est rien, dont toute la vérité est esprit et vie... C'est ce que tu auras ainsi goûté et éprouvé que tu sentiras le besoin de raconter *dans la grande assemblée*, et ce sera *cela*, et rien autre, que tu verras secouer les âmes jusque dans leurs plus intimes profondeurs, de manière à les sauver et à les ressusciter.

... Mes salutations les plus respectueuses à M. de Kottwitz : lui aussi m'est une vivante source de sermons. A Mme Reiher, mes meilleures amitiés. Je savais bien que j'étais son favori, quand même elle ne voulait pas me l'avouer. — Adieu, cher ami. Donnons-nous à Dieu *sans réserve*, et tout ira bien pour nous. A Dieu !

Pendant l'été 1836, Godet subit ses derniers examens. Puis il alla passer quelques jours de repos et de recueillement à Bâle, avec son ami Schnell. Enfin, le 7 septembre de cette même année, il reçut la consécration avec ses camarades Henri Gallot et Louis Wavre. Cette cérémonie n'était pas publique alors, comme elle le devint après 1848 ; elle avait lieu en assemblée solennelle de la Vénérable Classe, réunie au Conclave. Ce fut le pasteur Guillebert qui imposa les mains aux candidats au nom de la Compagnie. Il fit pour ces trois jeunes frères le vœu qu'il leur fût accordé de « mourir debout au service de leur Maître ».

CHAPITRE V

Séjour à Berlin.

A Châtillon. — Appel à Berlin. — Le gouverneur du prince. — Détails et anecdotes. — Opinion de F. Godet sur les « réveils ». — Mme Godet quitte Berlin. — Liaison intime avec L. Bonnet.

Aussitôt consacré[1], Frédéric Godet alla, suivant l'usage, prêcher son premier sermon dans sa commune d'origine, — Cortaillod, — où il reçut, selon l'usage aussi, un service d'argent marqué à son chiffre. Il prêcha ensuite à Neuchâtel son « sermon d'entrée », puis fut appelé par la Classe au poste de suffragant du pasteur Berthoud, à Valangin, et de « subside[2] » du Val-de-Ruz. En même temps — car son ministère ne comportait que la prédication dominicale — il exerçait les fonctions de précepteur à Châtillon, près Bevaix, dans la famille Sacc-DuPasquier. [3]

Il avait gardé le plus délicieux souvenir de son séjour dans cette maison, où il avait passé souvent ses vacances d'écolier. C'est de Châtillon, précisément, que sont datées quelques-unes des lettres que nous allons transcrire. Celle qui ouvre la série, écrite de Neuchâtel, est déjà le fruit de l'expérience pastorale.

[1] C'est-à-dire, en langage neuchâtelois, ayant reçu de la Vénérable Classe la « consécration au saint-ministère ».

[2] Pasteur auxiliaire itinérant.

[3] Mme Sacc était sa marraine et l'amie intime de sa mère.

A M. Gustave Gross,[1] *à la Neuveville, 14 novembre 1836.*

... Nous devons, dans notre prédication, faire comme le médecin, qui, quand il a à guérir un malade, ne prétend pas *créer* la vie, mais seulement se rattacher à ce qu'il y a de vie dans le corps malade; aider, fortifier, vivifier cette puissance vitale, et la rendre enfin victorieuse de la maladie. De même la grâce de Dieu n'est inactive dans aucun homme. Notre tâche, c'est de chercher à l'étudier, à la suivre, à aider son action, mais jamais de penser à la *créer* par *nos* paroles, par *nos* prédications ; bien souvent, au contraire, par trop de paroles nous contrarierons son action, comme un médecin le développement de la force vitale par une surabondance de remèdes. Ici aussi, nous ne sommes pas *créateurs*, mais seulement ouvriers *avec Dieu* (*1 Cor. III*).

Toute vraie action sur autrui par la parole ne peut avoir lieu que dans l'atmosphère de la *confiance.* Lorsque nous avons détruit cette atmosphère entre nous et les autres, tout ce que nous disons et faisons reste le plus souvent inutile, si ce n'est pis. Dans cette atmosphère, un seul mot, la seule vue de notre exemple, de notre paix, de notre douceur, de notre charité continuelle et envers tous, agit comme sans effort, comme une douce lumière...

En ce temps, Frédéric de Rougemont l'entretint d'un projet de publications religieuses auquel il souhaitait de l'associer. Il s'agissait de mettre à la portée du public français des ouvrages chrétiens allemands.[2] On doit à cette société neuchâteloise d'édition, fondée en 1839, la traduction de livres excellents de Tholuck, Olshausen, Theremin, Krummacher, etc... Mais il semble que Godet

[1] Un de ses meilleurs amis laïques, représentant très décidé du Réveil. Godet devait l'avoir rencontré dans quelque réunion religieuse.

[2] Voir [F. de Rougemont] *La Société neuchâteloise pour traductions d'ouvrages chrétiens allemands.* Neuchâtel, 1843.

n'eût pas une confiance absolue dans cette entreprise. Il écrit à Rougemont, de Châtillon, le 10 août 1837 :

... Ne perdons pas de vue ce principe : que notre premier but doit être de faire naître en France une littérature religieuse et théologique *indigène*, — et qu'il serait aussi mal à propos d'étouffer la plante encore si délicate de l'esprit chrétien *français* par un déluge d'ouvrages allemands que par un déluge d'ouvrages anglais. Il faut arroser, mais non pas noyer.

Remettons tout entre les mains de Celui qui seul est sage, et demandons-lui sincèrement de ne rien faire *eigenwillig*, mais qu'il fasse plutôt avorter, avorter sans pitié toute entreprise qui n'entrerait pas dans ses plans. Il aime encore mieux que nous les Églises de France et de Suisse. Contentons-nous donc de le suivre, et ne veuillons pas le devancer. Enoch marchait *avec* Dieu : *avant* n'eût rien valu.

Quelques mois après, son correspondant, alors en séjour à Collonge près Montreux, lui annonça la mort d'Auguste Louis.

A cette nouvelle, répond F. Godet le 2 janvier 1838, ma pensée a été : « Oh ! que ce monde invisible dans lequel Louis vient de passer, fût déjà ma patrie, le monde de mes pensées, de mes désirs, de mon cœur ! »

... Louis a été pour moi un flambeau, l'un des premiers qui aient dirigé mes pas dans le sentier de la vie éternelle... Je reçus vos lettres au moment où j'allais partir pour l'hôpital Pourtalès, où je devais prêcher et donner la cène. Vous pouvez penser dans quelle disposition elles me mirent pour remplir ces fonctions déjà si saintes et si solennelles.

La lettre suivante, du 31 janvier 1838, adressée aussi à M. de Rougemont, est relative à l'entreprise de traductions :

... Je ne puis trouver que votre manière de conduire tout ceci soit la bonne. Vous y mettez un esprit qui me paraît être le *vôtre*, et non celui de votre *Maître*. Du moins je ne sens pas dans votre manière de parler et d'agir en tout ceci ce repos d'âme, ce recueillement, cette douce et tranquille certitude que Dieu donne à celui qui marche *avec* lui, — mais j'y vois de la précipitation, de l'échauffement, de la décision et de la promptitude humaines, une espèce de fièvre telle que celle qui accompagne toujours ceux qui marchent *avant* Dieu. — Vous ne vous offenserez pas de ce que je vous dis-là ; je n'attaque point vos intentions, qui sont excellentes, mais votre manière d'aller en besogne... Vous hâtez, précipitez, comme pour étouffer *par le fait* une voix qui vous crie du dedans et du dehors : « Arrête ! pas si vite ! » — Mais souvenez-vous que Dieu lui-même arrêta David, qui voulait lui bâtir son temple. La construction de ce temple était pourtant bien la volonté de Dieu. Mais David n'était pas l'homme que Dieu avait choisi pour cela. David ne devait que rassembler ; Salomon devait bâtir. — Êtes-vous David ou Salomon ? Êtes-vous même l'un des deux ? Voyons, adressez-vous la question non pas devant moi, mais devant Dieu, — et lorsqu'un *Amen !* d'en haut aura retenti dans votre cœur, alors à l'œuvre ! Jusqu'alors, malheur à vous si vous forciez !

...Vous dites que vous commencez la chose au rebours de toute sagesse humaine. Cela est très vrai ; prenez garde que ce ne soit aussi au rebours de toute sagesse divine. Toute folie humaine n'est pas pour cela une sagesse divine. Vous voyez que je vous parle franc.

Au même. Lundi 19 février [1838.]

Je vous remercie sincèrement d'avoir su appliquer si bien à ma dernière lettre un peu virulente votre principe de sous-entendre le *piano* et le *forte* en tête de chaque épître. Certes, si vous y aviez mis les pédales, comme on le fait si souvent, c'était fini entre nous et nous étions brouillés à tout jamais. Aussi, une fois

la lettre écrite et envoyée, je vous avoue que je n'étais pas sans inquiétude sur l'effet qu'elle produirait, et que je fus bien soulagé en voyant par votre réponse le bon esprit avec lequel vous aviez *lu entre les lignes...*

Le Journal de cette époque est plein de reproches qu'il s'adresse à lui-même, ne se trouvant jamais assez humble, assez oublieux de sa propre gloire, assez indifférent aux louanges. Il éprouve ce sentiment surtout à la lecture du journal d'Auguste Louis, qui lui inspire ce mot bien significatif: «Oui, le ressort vivant de la vie chrétienne, c'est la recherche sincère de la sainteté.»

Samedi 12 mai. — Reçu lettres de M. Passavant, de Schnell, de Riggenbach. Que suis-je pour avoir de tels amis!

Mercredi 13 juin. — Retour en ville pour la Générale (assemblée de la Classe)... Quelle lettre je trouve! Qu'avant d'écrire, mon âme prie et se recueille!

Vendredi 15 juin, Châtillon. — La lettre est celle du prince Guillaume [1] à M. Guillebert, pour me proposer, comme il dit lui-même, la belle vocation d'instituteur de son fils. Quelle nouvelle perspective une telle vocation ouvre devant moi! Comme elle me place en dehors de tous mes plans, de tous mes goûts même, et de tous mes désirs! Renoncer à la prédication, renoncer à cette douce vie de cure, de famille, d'intimité, que je me représente comme mon plus grand bonheur!... Et maman qui va revenir! A son âge, la quitter pour dix, douze années! Et pourquoi? Pour être dans une dépendance continuelle,... faire des maladresses, — avec mon caractère peu propre à inspirer de l'amitié aux enfants!... Puis la lutte continuelle entre mes principes religieux et ma position! Puis l'insuffisance de mes connaissances à tant d'égards! Que de raisons de refuser, — si l'on peut

[1] Le futur empereur Guillaume Ier.

refuser! — Mais, d'un autre côté, si c'est Dieu qui m'appelle, goûts, penchants, amis, parents, aises, indépendance, tout ne doit-il pas être sacrifié?... Mon cœur est comme une mer inquiète et agitée ; mille petites passions soufflent en lui et troublent le repos dans lequel seul il pourrait réfléchir purement la lumière divine... Comment me mettre devant Dieu avec ce silence d'âme où je pourrais entendre sa réponse?

Une chose qui me ferait penser qu'en effet Dieu voulait me préparer à cette vocation, ce sont les fonctions d'instituteur que je remplis depuis plus d'une année chez M. Sacc, me demandant toujours : *A quoi bon? Dans quel but?* regardant souvent comme du temps perdu pour ma vraie vocation le temps de mes leçons, et ne me sentant pas la liberté de secouer ce joug... Enfin, est-ce sans intention providentielle, le fait que Girard m'a fait cadeau ce printemps d'un beau Fénelon? Oh! si mon âme pouvait ressembler de loin à celle de Fénelon! Si je pouvais avoir quelque chose de cette sérénité, de cette affabilité, de cette charité, de cette douceur et de cette fermeté, de cette humilité et de cette dignité réunies! Je ne parle pas des talents, de l'esprit, de la grâce, — comment y penser! — Seigneur, pardonne! Seigneur, oublie et bénis encore! Seigneur, éclaire, dirige! Aie pitié de ton pauvre, aveugle et orgueilleux enfant!

Il avait reçu, en même temps que le message de M. Guillebert, une lettre de M. DuBois, conseiller intime, qui l'avait si bien reçu à Berlin, et qui le mettait au fait des conditions de l'engagement proposé. La fonction était celle de gouverneur civil du jeune prince Frédéric, héritier présomptif de la couronne; le traitement (outre logement et entretien): 800 écus; l'éducation une fois achevée, pension viagère, « que le ministère de la Maison du roi ne croit pas, dans votre propre intérêt, devoir fixer à l'avance ». M. DuBois ajoutait:

Vous connaissez assez les principes de loyauté qui caractérisent la Maison royale de Prusse. Il ne peut non plus échapper à votre pénétration qu'en travaillant à développer et fortifier ces principes dans l'héritier de la couronne, vous travaillerez, à la source même, pour le bien-être de notre commune patrie neuchâteloise. De mon côté, Monsieur, ayant l'avantage de vous connaître personnellement depuis le commencement de vos études, j'ai aussi celui de pouvoir apprécier les qualités du cœur et de l'esprit qui vous distinguent, et qui vous ont mérité la haute confiance dont vous recevez aujourd'hui une preuve aussi éclatante...

Frédéric Godet avait plus redouté que souhaité cette tâche importante. Dans ses *Souvenirs* à ses enfants, il raconte ce qui suit :

En visitant chaque jour à Berlin votre grand'maman Godet, auprès de son jeune prince, et en voyant l'amitié qu'il me témoignait, la possibilité d'être appelé un jour à lui servir de gouverneur français avait traversé mon esprit ; et comme je ne me souciais nullement de ce poste, et que mon unique désir était le saint-ministère, j'avais, avant de quitter Berlin, fait promettre solennellement à ma mère qu'elle ne parlerait jamais de moi dans ce but. Mais une ou deux fois Mme la princesse[1] m'avait rencontré, et elle avait conçu la pensée de m'avoir auprès de son fils ; de sorte que, lorsque celui-ci eut atteint l'âge de sept ans et qu'on lui chercha un gouverneur militaire et un instituteur civil, Mme la princesse, sans aucune participation de ma mère, fit en sorte que je fusse appelé à ce poste.

La Compagnie des pasteurs, ayant reçu du roi mon appel auprès du prince par l'intermédiaire de M. le doyen Guillebert, me déclara qu'elle considérait que c'était

[1] Plus tard l'impératrice Augusta.

un devoir pour moi d'accepter le poste qui m'était offert, qu'elle l'envisageait comme une continuation de mon ministère sous une nouvelle forme, et me décida ainsi à l'accepter. [1]

Il adressa au père de son futur élève une lettre où il exposait les principes religieux suivant lesquels seuls il pourrait remplir sa tâche. Reprenons ici le Journal :

Vendredi soir 22 juin 1838. Châtillon... Belle soirée d'hier, au milieu des foins et des campagnes... Lecture de quelques lettres de Fénelon, où la position et les devoirs du chrétien au milieu du monde sont admirablement dépeints. Je dois aussi bénir Dieu de la manière dont il m'a aidé pour ma lettre au prince Guillaume... Lundi après-midi, dernières corrections, lecture à M. Guillebert, à oncle Georges [Gallot]... Approbation. De retour, mardi 19, à Châtillon ; écrit cette lettre qui sans doute exercera une grande influence sur ma position future, soit qu'elle m'attire un refus, ce qui n'est (je dirais presque : *malheureusement*) guère possible, soit que mon acceptation soit *acceptée*.

De cette lettre, en date du 19 juin 1838, et où F. Godet ne craint pas de laisser paraître les émotions diverses qui l'agitaient, nous reproduirons le passage essentiel, celui qui a trait à l'éducation religieuse et morale du jeune prince :

Qu'il me soit permis de m'exprimer devant Votre Altesse Royale avec une entière franchise. Sans doute ici aussi, ici surtout peut-être, j'aurai besoin d'indulgence ;

[1] A ce moment, Frédéric Godet venait de refuser l'offre que lui faisait son ancien professeur de Bonn, M. Brandis, d'aller séjourner à Athènes avec ses enfants : cette tâche fut proposée à M. Curtius, l'historien dès lors célèbre, qui l'accepta et qui, quelques années plus tard, succéda à F. Godet auprès du jeune prince.

mais j'ai besoin de quelque chose de plus. J'ai besoin d'être assuré de votre approbation pour les principes qui me dirigeront dans cette partie la plus importante de ma tâche.

Je saurai parfaitement faire à la haute position sociale du jeune prince la part qui lui est due, et reconnaître les obligations impérieuses que lui impose la vie de représentation à laquelle une personne de son rang est appelée. Mais en même temps, je n'oublierai et ne pourrai jamais oublier que, comme tout autre homme, un prince a pour l'avenir une âme à sauver et pour le présent un bonheur à chercher et à trouver, que ne peuvent lui procurer les biens terrestres dont la Providence l'a comblé. Je chercherai donc à faire envisager au prince, votre fils, tout cet appareil extérieur, au milieu duquel il est appelé à vivre, comme une obligation, un devoir, plutôt que comme la source de ses véritables plaisirs. Cette source, je m'efforcerai de la lui montrer jaillissant non au-dessous ni autour de lui, mais au-dessus de lui, au pied du trône de ce Dieu-Sauveur qui, quoique invisible, est cependant partout, même au milieu du monde, inexprimablement près de nos cœurs. Et par là, je croirai lui avoir fait connaître un bien plus réel que tous ceux dont sa naissance l'a entouré, et un port assuré contre les tempêtes dont sa vie terrestre sera peut-être agitée...

Ces principes ne sont-ils pas ceux qui, quoique d'une manière moins ostensible, vu l'âge du jeune prince, ont dirigé les enseignements de ma mère, dont je n'aurais, à cet égard comme à tous les autres, qu'à continuer l'œuvre, en construisant sur le fondement qu'elle a posé? Et Votre Altesse Royale, lorsqu'elle a jeté les yeux sur moi comme fils de cette mère et comme ministre de la religion, ne semble-t-elle pas avoir sanctionné d'avance ces principes ?...

... Si, comme j'en ai l'espérance, les sentiments exprimés dans cette lettre n'ont rien que de conforme aux sentiments et aux principes de Votre Altesse Royale, alors, assuré de votre indulgence, Monseigneur, et fort

de votre approbation, ainsi que de celle de ma conscience et de mon Dieu, j'irai avec joie entreprendre la carrière qui m'est ouverte ; sentant mes forces doublées, je sacrifierai non sans quelques larmes, mais avec empressement et reconnaissance, la carrière plus humble et plus tranquille à laquelle j'étais appelé dans mon pays...

Du Journal. 3 juillet. — Hier j'ai fait ma demande de congé en Classe. Non seulement la Classe me l'a accordé de la manière la plus bienveillante ; mais, considérant que mes nouvelles fonctions ne sont pas une interruption de mes fonctions ecclésiastiques, elle a décidé qu'une exception serait faite à la règle en ma faveur, et que mes services durant ces dix années me seraient comptés comme si j'eusse exercé un emploi ecclésiastique proprement dit.

Pourquoi faut-il que Perret[1] vînt, à la minute, d'être admis en Classe comme pasteur de Coffrane, et que ce soit la première délibération à laquelle il ait pris part ! Encore ici, pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas un de ces *petits soins* de Dieu, par lesquels il se plaît à nous témoigner son amour ?... Enfin, samedi est arrivée la lettre, si longtemps attendue, de maman... Bien des choses m'ont fait plaisir, entre autres le trait de souvenir et d'affection du petit prince pour moi... Il ne me reste plus maintenant qu'à demander à Dieu mon pardon pour toute ma vie et ma carrière précédentes, et qu'à implorer dès maintenant sa bénédiction sur le cœur du jeune prince, de ses parents, et surtout sur le mien.

A Émile Perret. Châtillon, 24 juillet.

Hier soir, en revenant de Bretiège, où j'ai été voir ma tante Godet, j'ai trouvé une lettre du prince Guillaume, apportée par M. de Pfuel. Il déclare approuver les principes exposés dans ma lettre.

Du Journal. 9 août. — J'ai lu la belle lettre de

[1] Son plus intime ami d'études, Émile Perret, que nous avons déjà rencontré.

M. Tronson [1] à Fénelon, lors de sa nomination [de précepteur du duc de Bourgogne]. Je crois devoir la transcrire ici pour m'en souvenir toujours et la relire de temps en temps [suit le texte de la lettre]. Dieu me grave cette lettre dans le cœur !...

Le 27 août il part pour Berlin. Il s'arrête deux jours dans les « oasis de Bâle et de Francfort » pour saluer ses amis. Il prêche le dimanche 2 septembre dans cette dernière ville, à la place du pasteur Paul Appia ; celui-ci écrivait le lendemain à son frère Georges, à qui nous devons communication de cette lettre :

Godet a prêché hier dans notre église sur *Jean XVII, 3*. L'impression a dû être et a été, je crois, très salutaire. Il était plein de son sujet. On sentait qu'il avait fait, qu'il fait chaque jour, l'expérience *de la vie* dont il entretenait ses auditeurs. C'est tout dire... [Suit une analyse complète du discours]. Outre l'intérêt d'une telle prédication dans la bouche du jeune lévite, l'expression même de sa physionomie était singulièrement attrayante et persuasive ; c'est un mélange de candeur virginale, d'intelligence et de piété, le tout revêtu des teintes de la jeunesse, qui laissait un doux et précieux souvenir dans l'âme. Que Dieu veuille conserver à la sienne ce feu sacré et l'onction d'une humilité sincère.

C'est pendant ce court séjour à Francfort qu'il lia amitié avec M. et Mme Bonnet [2], à qui sont adressées tant de lettres qu'on lira plus loin.

[1] Louis Tronson (1676-1700), directeur du séminaire de Saint-Sulpice, auteur du règlement des supérieurs et directeurs des séminaires de Province.

[2] Tout le monde, dans les églises de langue française, connaît et vénère le nom de Louis Bonnet (1805-1892), d'abord pasteur de l'église française à Londres, puis de celle de Francfort, de 1835-1881. Il se retira ensuite à Montpellier, où s'acheva sa vie.

Avant de poursuivre nos extraits du Journal et des lettres, nous jugeons utile de résumer les souvenirs que, sur la demande d'un éditeur allemand, Frédéric Godet rédigea après la mort de son ancien élève, pour le grand ouvrage illustré : *Kaiser Friedrich der Gütige*, déjà mentionné dans le chapitre précédent. Ces notes appartiennent à la biographie de l'un et de l'autre, et serviront d'introduction à tout ce qui, dans la suite de cet ouvrage, a trait aux relations de Frédéric Godet avec la cour de Berlin. [1]

Je suis arrivé auprès du jeune prince dans l'automne 1838 et suis reparti dans l'automne 1844. Affection, bienveillance, tendresse pleine d'égards, confiance, docilité, voilà les traits qui ont constamment caractérisé ses relations avec moi. S'il y a eu quelques luttes à livrer, c'était uniquement contre une certaine mollesse ou distraction d'esprit dans le travail. Quoiqu'il fût tenu autant que possible à l'écart des fêtes et divertissements de la cour, il n'était pas possible qu'il n'y prît part quelquefois ou n'en entendît parler, et cela exerçait toujours une action très forte sur son imagination sensible à ce qui brillait...

Le prince avait pour condisciple Rodolphe de Zastrow, dont la mère était une Neuchâteloise [2] qui avait épousé le fils du général de Zastrow, autrefois gouverneur de la Principauté. Entre les lits des deux enfants se trouvait le mien : le prince dormait à ma droite, Rodolphe à ma gauche, et je pouvais, en me couchant quelques heures après eux, déposer sur leurs têtes une bénédiction.

On les réveillait à six heures. Le prince, en sortant du lit, prenait une douche froide qui avait été jugée nécessaire par son médecin pour combattre une disposi-

[1] Voir aussi, sur ce sujet, l'article sur l'empereur Frédéric III dans l'*Allgemeine deutsche Biographie*, t. 49.

[2] Née de Meuron.

tion à l'enrouement (*Räuspern*), peut-être déjà un avant-coureur de l'affection terrible à laquelle il succomba.

De 6 à 7 1/2 heures, lecture de la Bible, prière, achèvement des devoirs d'écolier. A 7 1/2 heures, déjeuner. De 8 à 9, leçon. Je donnais moi-même les leçons de religion, de français, d'histoire et de géographie. Nous étudiâmes pendant bien des mois la topographie de Berlin, en suivant, d'après le livre de Mila, l'agrandissement progressif de cette capitale. De 9 à 10 heures, les deux enfants assistaient au déjeuner de Leurs Altesses... Les leçons reprenaient de dix à midi ; puis venait une promenade, soit à pied, soit en voiture, le plus souvent dans le Thiergarten. Le dîner avait lieu à une heure ; il était extrêmement simple. Les leçons recommençaient à 3 heures et duraient jusqu'à 5 ou 6 heures. Après quoi venaient les devoirs pour le lendemain. Le souper avait lieu à 7 heures. La soirée se passait en conversations ou en lectures. Le prince aimait particulièrement les histoires d'Indiens (Cooper), ou les scènes divertissantes contées par Tœpffer dans les *Voyages en zigzags*.

Les dispositions des deux enfants pour l'étude étaient différentes. Rodolphe, esprit réfléchi, studieux, calculateur, saisissait vivement et promptement tous les objets d'enseignement. Le prince, doué d'une forte imagination, était moins appliqué et plus distrait. J'étais obligé souvent de le tirer de sa rêverie en lui disant tout à coup : « Prince, où êtes-vous ? » et j'obtenais pour réponse une confession comme celle-ci, faite d'un ton humble : « A Weimar, Monsieur. »

... Sa mère prenait un vif intérêt à son développement. Chaque jour elle venait vers dix heures s'asseoir à la table des leçons, où elle restait souvent deux heures entières, un ouvrage de broderie à la main, pour encourager son fils à l'attention et au travail.

M. le général d'Unruh, très valétudinaire, assistait rarement aux leçons ; il surveillait le tout de loin...

Après avoir énuméré les différents maîtres spéciaux qui coopéraient à l'enseignement du prince, le narrateur ajoute :

Enfin, un sous-officier venait chaque samedi lui donner une leçon d'exercice. Cette leçon marquait la fin de la semaine de travail. Après quoi, étendant joyeusement les bras, le prince s'écriait : « Me voilà libre de ma personne ! »

On s'efforçait de le mettre autant que possible en contact avec les jeunes gens de son temps. On le conduisait chaque année à quelques-uns des examens des principaux collèges de Berlin... On lui choisit aussi un certain nombre d'amis qui partageaient ses jeux... Il n'était pas plus ménagé qu'il ne ménageait les autres...

Quant au piano, je ne pense pas que le prince eût un grand talent musical, mais il n'en goûtait pas moins avec enthousiasme de nobles compositions telles que la *Mort de Jésus* de Graun ou le *Paulus* de Mendelssohn.

L'été se passait à Babelsberg... Un de ces séjours fut interrompu par un voyage que le prince fit à Weimar, sur l'invitation de sa grand'mère, la grande-duchesse, sœur de l'empereur Nicolas. Il fit de là plusieurs excursions... Mais ce qui lui plaisait moins, c'était le devoir que sa grand'mère lui imposait d'en rendre compte par écrit.

Je dois mentionner les promenades au bord de la Havel, que nous faisions le samedi soir, une fois les leçons terminées : le prince épanchait alors librement son cœur, me parlant de toutes ses impressions de la semaine, des personnes qu'il avait rencontrées, de ses appréciations sur les hommes et sur les choses, et me donnant ainsi l'occasion de former son cœur et son jugement... Le prince évoque bien souvent, dans ses lettres, le souvenir de ces moments passés en entretiens pleins de la plus affectueuse confiance.

Ce qui dominait chez lui, c'était le goût du beau et du grand plutôt que l'aspiration au savoir. A sa sensi-

bilité pour le beau se rattachait sa profonde piété ; sa sympathie était acquise à tout ce qui était élevé et religieux. A cette disposition fondamentale, il joignait un esprit essentiellement pratique, un jugement calme et sain et un grand empire sur lui-même... Ce mélange de vive imagination et de calme raison caractérisait sa tournure d'esprit.

Quant aux dispositions morales, celle que je crois pouvoir signaler comme dominante, c'était sa bonté et la délicate tendresse de son cœur.

La première nuit que je passai auprès de lui, remplaçant ma mère, il me demanda de mettre un bonnet de celle-ci, afin que le lendemain matin, en s'éveillant, il pût s'imaginer la voir encore. Il peut paraître ridicule de citer de pareils détails ; mais ils achèvent de montrer tout ce qu'il y avait d'aimant et d'affectueux dans son cœur.

Il avait un sens de respect profond pour tout ce qui est grave et solennel. Je devais un jour l'accompagner à une fête à la cour ; je reçus l'ordre de revêtir mon costume pastoral, la robe avec le rabat. Lorsqu'il me vit devant lui dans ce vêtement, il me regarda avec surprise, puis me dit : « M. Godet, est-ce qu'on ose rire quand on est habillé ainsi ? »

J'eus un jour, dans une leçon, un trait touchant de sa délicatesse de cœur. Voyant Rodolphe rouler entre ses doigts le coin de son cahier, je lui donnai un léger coup sur les doigts en lui disant : « Rodolphe, ne jouez pas ainsi. » Il me répondit : « Mais, Monsieur, je ne jouais pas. » — « Eh bien, lui dis-je, en lui tendant la main, rendez-moi la tape ! » ce qu'il fit. Quelques moments après, je crois voir le prince faire précisément ce que je venais de reprocher à Rodolphe, et je lui donne aussi une légère tape. « Mais, Monsieur, je vous assure que je ne jouais pas », me dit-il. — « Eh bien, rendez-la moi », lui dis-je en lui tendant la main ; alors, prenant ma main, il la porte à ses lèvres et y pose un baiser.

Dans ce tempérament si doux, il y avait une énergie

latente, qui saurait se faire jour dans les moments décisifs... Ce qu'on a raconté du moment où fut prise la résolution d'engager la bataille de Wœrth m'a prouvé que ce pronostic n'avait pas été trompeur.

Cette énergie, le prince savait aussi l'exercer sur lui-même, sous l'empire du sentiment du devoir, toujours sacré pour lui. J'ai conservé au plus profond du cœur le souvenir d'un trait que j'hésite à raconter, on comprendra sans peine pourquoi.

Un samedi après-midi, le prince avait été très inattentif à ses leçons et je l'avais sévèrement repris. C'était l'heure de la leçon d'exercice militaire. Le sous-officier instructeur arrive. Je dis au prince : « Allez prendre votre leçon ». Il me répond : « Non, je n'irai pas. » Je le regarde stupéfait : je n'avais jamais rencontré chez lui pareille résistance. Je répète : « Prince, allez immédiatement. » Il renouvelle son refus. Je lui en demande la cause, et n'obtiens aucune réponse. C'était à Babelsberg, j'étais seul au château avec les enfants. Que faire ? Je prends mon parti : après lui avoir derechef ordonné de se rendre où son devoir l'appelle, je lui déclare que je le punirai s'il résiste encore ; et, comme il tient bon, je dis à haute voix au valet de chambre d'aller me préparer une verge. Celui-ci me regarde d'abord hésitant, puis au bout d'un moment revient avec une verge. Alors je dis au prince : « Si vous persistez, je serai obligé d'en faire usage. » Et comme il reste inébranlable, je me vois forcé d'exécuter ma menace.

Mais quel n'est pas mon étonnement, mon émotion, quand, le châtiment terminé, je vois l'enfant se jeter à mon cou en me disant : « Monsieur Godet, vous avez bien fait de me fouetter ; je l'avais mérité. » Je lui demande alors la cause de cette résistance obstinée. Il m'explique enfin qu'ayant pleuré quand je l'avais repris pour son inattention, il n'avait pas voulu paraître devant le soldat avec ses yeux rouges de larmes.

Comme le prince de Prusse avait interdit l'emploi des peines corporelles dans cette éducation, je lui écrivis le

soir même pour lui raconter la scène et lui présenter ma démission. Il me répondit en m'accordant un bill d'indemnité.

Je pourrais citer bien d'autres traits de la bonté et de l'indulgence de Son Altesse envers moi. Mais il est un moment trop solennel et trop doux pour que je ne sente pas le besoin de le rappeler. Je donnais aux deux enfants ma dernière leçon de religion, quelques jours avant de les quitter tout à fait. Monseigneur le prince de Prusse arriva pendant le cours de la leçon et l'écouta debout avec recueillement. Au moment où je terminais, il éclata tout à coup en sanglots, et me serra dans ses bras. Les enfants et le gouverneur militaire, alors M. de Felgermann [1], assistaient étonnés et tout émus à ce moment que je n'oublierai jamais.

Malgré les traits si pleins de promesses que je viens de raconter du jeune prince, je n'aurais jamais supposé tout ce que deviendrait cet enfant, surtout au point de vue de l'énergie du caractère. Il y a eu sur lui une bénédiction particulière qui a développé puissamment des germes encore plus ou moins cachés lorsque j'étais auprès de lui. Et si je cherche la qualité maîtresse qui lui a valu le privilège d'un développement si remarquable, je ne puis la trouver que dans cette volonté constante du bien qui a dominé sa carrière depuis l'enfance jusqu'au moment suprême... Il a servi Dieu sous la forme du bien à faire, partout où il en a rencontré l'occasion.

...Quant à ce qu'il a été pour moi personnellement, durant les quarante-quatre années écoulées depuis que je l'ai quitté, je n'en dis un mot en terminant ces lignes que pour rendre hommage à la fidélité de ce cœur sans pareil. Il n'est pas né un de ses enfants sans que je l'aie appris le jour même. Aucun d'eux n'a été confirmé et admis à la table sainte, qu'il ne m'ait associé à cet acte solennel. Je l'ai revu fréquemment, et chaque fois sur son invitation. Il a bien été pour moi, durant tout le cours de ce

[1] Qui avait succédé à M. d'Unruh.

demi-siècle, ce qu'il dit être lui-même: « Votre fidèle et affectionné ami. »

Frédéric Godet eut le bonheur de passer la première année de son précepteurat auprès de sa mère: celle-ci était restée à Berlin pour donner les premiers soins à la petite sœur du jeune prince, qui venait de naître, et qui devint plus tard la grande-duchesse de Baden. Le prince Frédéric-Guillaume, que l'histoire appelle aujourd'hui l'empereur Frédéric III, était né le 18 octobre 1831, jour anniversaire de la victoire de Leipzig. Il allait donc entrer dans sa huitième année:

Je le vois encore, écrivait Godet cinquante ans plus tard, tel qu'il était à cette époque, se mouvant avec élégance, vêtu d'une blouse rayée de rose ou de bleu, serrée autour de sa taille à la fois souple et ferme. Tout en lui était gracieux et dénotait la distinction... L'affection en quelque sorte filiale qu'il éprouvait pour ma mère m'ouvrit dès l'abord son cœur. Il m'envisagea comme un ami plutôt que comme un précepteur, et passa ainsi sans effort des mains de ma mère dans les miennes.

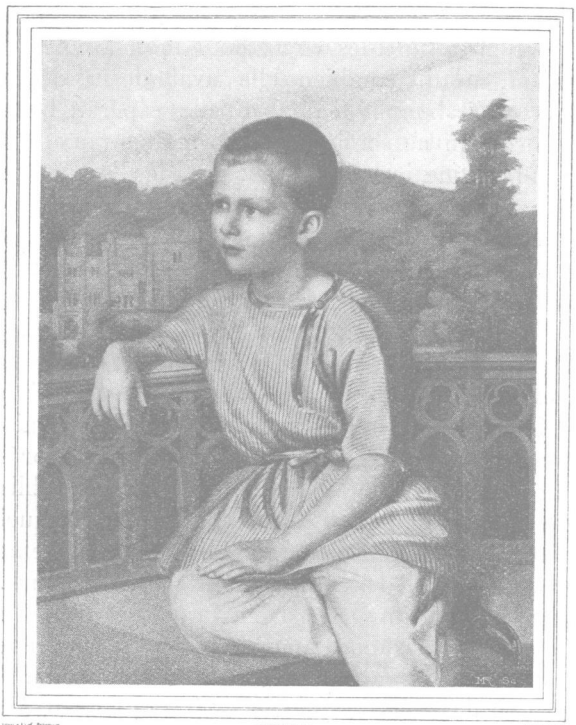
C'est l'histoire — pour ainsi dire jour après jour — de cette relation qu'on va trouver dans les documents qui suivent.

F. Godet écrit de Babelsberg, le 6 septembre 1838, à sa belle-sœur Mme Charles Godet:

...C'est hier mercredi à midi que je suis descendu de voiture à Potsdam, le cœur bien agité de toutes sortes de sentiments et cherchant de loin des yeux maman dans une voiture à livrée qui attendait près de la porte. Après les premiers moments de reconnaissance, il fallut réclamer mes effets, renvoyer la voiture qui attendait là et qui était celle de M. de Zastrow — qu'il avait envoyée en cas que maman ne pût pas venir; — puis nous

nous mîmes en route dans le petit bateau qui avait amené maman, pour traverser le petit lac qui sépare Potsdam du Palais de marbre...

Maman m'avait dit que le prince n'était pas à Babelsberg, non plus que M. d'Unruh, mais que la princesse



FRIEDRICH WILHELM
Prinz von Preussen.

y était, et que, devant partir dès l'après-dînée, elle voulait me voir tout de suite. Ainsi! sans me donner le temps de respirer, dans ma saleté du voyage!... Que faire! Il n'y avait pas à reculer. En arrivant au château, nous trouvâmes sous un bosquet Mme la grande-maîtresse et le chambellan de la princesse, qui furent on ne peut

plus honnêtes ; mais en présence de leurs beaux habits, j'avais un peu honte de mon triste équipage. Il fallait faire bonne mine à mauvais jeu.

Pas plutôt arrivés, maman va avertir Mme la princesse, puis vient m'appeler. Elle était assise, écrivant, à sa table. Aussitôt que nous entrâmes, elle se leva, vint quelques pas à notre rencontre, me salua avec la plus grande bienveillance, en faisant des vœux pour mon bonheur dans sa maison, me dit combien elle avait désiré de placer son fils entre bonnes mains, qu'elle espérait bien que de mon côté je ne serais pas trop malheureux de tous les sacrifices que je leur faisais, que dès le moment où elle m'avait vu auprès de maman au Palais de marbre, Dieu lui avait mis dans le cœur la pensée qui se réalisait en ce moment, — et d'autres choses aussi touchantes et bienveillantes, auxquelles je répondis si bien que je pus.

Puis elle me demanda des nouvelles de mon frère Charles, de ses enfants, de la famille de M. DuPasquier[1], de la mort duquel elle paraissait avoir été bien frappée, — de M. Guillebert, enfin de tout ce qu'elle pouvait tant soit peu connaître de Neuchâtelois, avec une présence d'esprit étonnante, — et, après quelques paroles obligeantes, me fit son signe poli de renvoi, puis partit quelques moments après pour Berlin, où elle est jusqu'à demain... Me voilà donc seul ici avec maman ces deux jours.

...Mais j'oublie de vous parler du petit prince. Au moment où nous arrivâmes, maman et moi, il était avec les petits de Zastrow auprès de la grande-maîtresse et du chambellan dans le bosquet. Aussitôt il courut à notre rencontre et vint me sauter au cou ; mais je le reconnaissais à peine, tant il a grandi et changé. Il avait cueilli un bouquet de bruyère dans le bois pour me le donner à mon arrivée, mais je ne sais pourquoi il n'osa pas, et me le donna seulement plus tard.

[1] Il s'agit sans doute de Jacques-Louis DuPasquier (1762-1830), qui avait été chapelain de la cour de Prusse et dont on avait gardé le souvenir à Berlin.

Maman a bien raison de l'appeler son *cher petit*. Sans doute il n'est pas sans défaut, il s'en faut même de beaucoup, je puis déjà bien m'en apercevoir depuis hier, et il y aura de mauvais moments. Il s'est mis ou on lui a mis dans la tête que M. d'Unruh et moi serons là pour l'amuser et lui obéir, et non pour lui commander; il faut prendre garde à soi pour ne pas perdre son indépendance et son autorité, tout en cherchant à gagner son affection. Mais il a du cœur, de l'élan, de la vivacité, de l'intelligence, une petite figure qui, sans être belle, inspire l'intérêt, l'affection même ; et malgré les luttes qu'il y a à soutenir contre lui, pour lui, et j'espère avec lui, Dieu nous donnera la victoire sans doute.

Nous avons été faire visite à Mme de Zastrow. Il a fallu monter en voiture avec maman et le petit prince, traverser ainsi les rues de Potsdam: vous pouvez comprendre comment tout cela me va, ou comment moi je vais à tout cela ! Je puis bien vous dire que ce m'est on ne peut plus à charge; les autres vous parleront de ma gaucherie, de ma mauvaise mine, avec mon vilain chapeau de Neuchâtel, que je n'ai pas encore eu le temps de changer...

Le petit prince me demande à qui j'écris: à Charles, à Sophie Godet, lui dis-je (car il connaît mieux leur nom que le tien, ma chère Hélène). — Eh bien, faites-leur bien mes compliments, a-t-il répondu.

A M. et Mme Bonnet. Babelsberg, 13 septembre 1838.

...Je m'oriente peu à peu dans ce nouveau monde; le petit s'attache, je crois, à moi ; j'étudie son caractère ; ayant dû passer, il y a quelques jours, la soirée en compagnie du prince et de la princesse royale et d'autres grands personnages, je sais qu'on n'a pas été trop mécontent de moi. Puissé-je seulement ne jamais oublier le mot de saint Paul : « Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ. » Je sens que j'ai besoin de la confiance de ces personnes pour pouvoir remplir avec succès ma vocation ; mais combien n'est-il

pas facile de chercher à acheter cette confiance à un prix que rien ne peut m'autoriser à payer! Voilà le danger. Oh! je le vois bien, la *Menschengefälligkeit* peut prendre des manteaux singulièrement variés, même pieux. Que le maître de nos cœurs nous en préserve chacun à notre manière et reste le seul Roi dans ce territoire sacré qu'il a acquis au prix de son sang. Quand vous pensez à moi, vous lui demandez cela pour moi, n'est-ce pas? mes chers fidèles amis!

... Je ne vous ai point parlé de *mon* petit prince (je fais comme le consul Bonaparte, quand il disait : *ma* belle France) : avec quelques défauts, mutinerie, même désobéissance, il réunit d'excellentes qualités du cœur et de l'esprit; on sent qu'une bonne main l'a dirigé, l'a *tenu,* sans pouvoir lutter entièrement contre les difficultés de sa position, et qu'en faisant intervenir maintenant plus activement ce grand *nom* qu'il est en état de comprendre et qui est tout-puissant sur une conscience d'enfant, il sera possible de le maintenir sous le joug salutaire de la Loi, tout en l'élevant peu à peu aux doux sentiments et à l'heureuse liberté de la Grâce.

... Je n'ai pas encore vu le gouverneur, M. d'Unruh; il est en voyage avec le prince dans les provinces du Rhin. Mais j'ai toute espérance qu'il travaillera, plus ou moins, d'accord avec moi dans ce même sens.

Nous tirons de diverses lettres à sa famille et à ses amis les détails qui suivent.

Babelsberg, septembre 1838.

C'est aujourd'hui que j'ai vu pour la première fois le prince Guillaume... Après-midi, pendant que le petit prince était allé jouer un peu avec Rath[1], et qu'assis sur le bon canapé de maman nous causions tranquillement, tout à coup la porte s'ouvre ; un militaire entre, tenant une gazette à la main. Aussitôt maman se lève en disant :

[1] Le valet de chambre attaché à sa personne.

Eh! Monseigneur... Tu comprends que je fus aussi bientôt debout. Il a été envers moi d'une bonté, je dirais presque amitié, que je n'aurais jamais osé me représenter. Je ne pourrais rendre ce qu'il y avait d'affectueux pour maman et pour moi dans le fond et dans la forme de tout ce qu'il m'a dit. Il m'a abordé en me tendant la main et en me souhaitant la bienvenue. Il m'a remercié du sacrifice que je voulais bien faire pour eux et dont il sentait la grandeur, me dit combien ma lettre leur avait fait de plaisir, et que s'ils eussent encore été indécis sur mon compte, elle les aurait entièrement décidés...

Quand je lui dis combien je sentais maintenant le désavantage de n'avoir pas une foule de connaissances que j'avais négligées pour me livrer à l'étude exclusive d'une branche spéciale, il m'interrompit en me disant : « Mais cette branche n'est-elle pas l'essentielle ? » Et après avoir causé ainsi un moment, de la manière la plus affectueuse, la plus ouverte, il nous quitta en me tendant de nouveau la main et en me disant : « Voici un premier moment dont nous nous souviendrons tous deux. » — Oui, je m'en souviens déjà pour rendre grâce à Dieu, qui aplanit devant moi montagne après montagne. Je m'en souviendrai, parce que je sens que dans ce peu de moments cet homme a gagné mon cœur. Je m'efforcerai de tout faire pour justifier une manière d'agir aussi franche et aussi touchante.

Quelles idées on se fait de loin des princes et des palais ! Crois-tu qu'il n'y a pas de place au château — nouvellement bâti et à peine fini — non seulement pour me loger, moi pauvre précepteur, mais pour loger les aides de camp, les dames d'honneur, les chambellans ! Tout cela est disséminé dans quelques petites maisons éparses dans le parc ! Pour moi, je n'ai pas à me plaindre : je suis logé chez un M. de Turk, à cinq minutes hors du parc. Je suis séparé du château par un joli petit lac formé par la Havel... Ma chambre est vaste, gaie, à quatre fenêtres. Mon hôte est un homme fort instruit, qui s'est particulièrement occupé d'éducation, et qui

jouit auprès des princes et princesses de la plus haute considération, sans pourtant qu'il soit le moins du monde courtisan. M. de Turk est beau-frère de M. de Buch [1], mais fort différent de lui. Celui-ci est un géo- ou pétrophile ; mon hôte est un philanthrope, d'un meilleur aloi que ceux qui usurpent si souvent ce beau nom : un « théophile » seul peut être un véritable « philanthrope » (Charles t'expliquera cela, ma chère Sophie). Il a fondé plusieurs établissements de bienfaisance pour des orphelins et des pauvres. Tu comprends combien m'est utile la conversation de cet homme qui a séjourné plusieurs années en Suisse et qui, depuis qu'il est de retour, s'est trouvé en relation avec toutes les classes de la société brandebourgeoise.

M. d'Unruh est un homme de taille moyenne. Il n'a pas l'air trop martial ; mais nous n'en ferons pas plus mauvais ménage, quand même j'ai manié autrefois l'écouvillon [2].

Nous nous efforcerons d'apprendre à notre petit prince que c'est lui qui est là pour les autres, et non les autres pour lui. Je crois que le temps n'est pas loin où, d'une part ou d'une autre, il faudra que les grands l'apprennent.

A sa sœur. Babelsberg, 28 septembre 1838.

... Ce bon petit prince, qu'il est touchant avec sa figure à la fois bonhomique et pensive, avec sa voix douce et naïve, avec sa main prête à donner même de ce dont il n'a pas trop pour lui, et avec ses manières caressantes ! qu'il est touchant, même au milieu de ses accès de mutinerie, d'impatience, de désobéissance, où se manifeste déjà le sentiment toujours plus vif de sa position et de sa force ! — Quand on le transporte, par la pensée, du milieu de cette enfance heureuse et à l'abri de toute inquiétude, au milieu de ces orages qui l'attendent ! Sans doute il a déjà un peu perdu de sa naïveté d'enfant ; déjà

[1] Léopold de Buch, le célèbre géologue (1774-1853).
[2] Pendant l'insurrection de 1831.

commencent les petites ruses, déjà le *moi* se développe avec tous ses tristes attributs, mais son cœur aimant, si bien développé par maman, n'est pas encore étouffé...

Ce qui me frappe surtout, c'est comme il est habitué à plier sa volonté sous une règle supérieure, et cela en mille et mille points particuliers dans une journée, tellement qu'il me semble quelquefois qu'à sa place je briserais chaises et vitres d'impatience. Ceci vient, outre la sage fermeté de maman, de la fermeté, de l'inflexibilité d'airain de l'autre maman. Quand cette *maman* a dit quelque chose, le petit sait que c'est Mme *la princesse* qui l'a dit et qu'il n'y a pas une seconde à marchander, pas plus que si *le roi* l'avait dit. C'est étonnant, l'empire que ces mots : le roi, papa, maman, ont sur l'esprit de cet enfant. Bien loin que la proximité de toutes ces grandeurs en affaiblisse pour lui l'impression, il en est autant et plus frappé qu'un autre enfant, comme lorsque le voisinage des Alpes nous les fait paraître plus grandes et plus imposantes encore.

Puis, il ne faut pas se le dissimuler, il y a là aussi la petite part de l'égoïsme : ce petit cœur comprend déjà fort bien qu'une partie de ce reflet de majesté dont sont entourés à ses yeux papa, maman, grand-papa, rejaillit sur lui à son tour et le grandit aux yeux des autres. Oh! si vous voyiez l'espèce d'étonnement et de désappointement sur cette petite figure quand nous rencontrons quelqu'un qui ne le salue point ! Si vous entendiez les petits mots par-ci par-là, et voyiez percer les petits airs, qui, comme des lueurs funestes, manifestent déjà le feu qui couve dans le volcan, et si vous voyiez tout ce qui, à l'entour, conspire pour le faire éclater au dehors ! Puissions-nous, avec la grâce de Dieu, en devenir maîtres et faire de cet enfant un prince disciple de Celui qui a été doux et humble de cœur ! Après avoir accompli cette tâche, je dirais : « J'ai achevé ma tâche. Si Dieu le veut, c'en est assez pour une vie d'homme. »

... Le château [de Babelsberg], d'architecture gothique, est situé sur la hauteur, vis-à-vis de Glienicke, au

milieu de bosquets et de petits bois auxquels on a laissé *quelque chose* de leur nature. Il y a d'assez jolies promenades, de jolis points de vue, de beaux couchers de soleil surtout, — des nuages à l'horizon prenant certaines formes jurassiques ou alpestres... Mais il ne faut pas que la ressemblance devienne trop grande, ni le spectacle trop beau ; car alors les ressouvenirs s'éveillent, et il ne me reste plus qu'à fermer les yeux.

... C'est singulier comme l'éloignement, au passé aussi bien qu'au futur, revêt les objets et les événements d'un certain charme et rend attendrissant pour le cœur, sous la forme de souvenir, ce qui, dans le moment où cela se passait, n'avait rien moins qu'un tel prestige ! Une couche d'air — ou de temps — entre l'objet et nous, — et voilà qu'aussitôt il s'embellit ! Y a-t-il donc des illusions pour le passé, tout aussi bien que pour l'avenir ? Neuchâtel n'avait pas besoin de ce prestige de la distance pour être attendrissant pour mon cœur.... Ces mots : « Si tu fais mal, la peine du péché est à la porte, » se traduisent pour moi en ceux-ci : « Si tu y penses trop, à ce Neuchâtel, et à tout ce qu'il renferme, le malheur est à ta porte. »

Du Journal. Jeudi soir 25 octobre [jour de son anniversaire].

Le petit prince a été aujourd'hui particulièrement gentil avec moi... Depuis le dernier jour où j'ai écrit mon Journal, nous avons vécu à Babelsberg jusqu'au 17 octobre, veille de la fête du prince, où nous sommes venus à Berlin. Revu Neander, Hengstenberg, Ritter ; entendu Lisco. Toujours d'accord avec M. d'Unruh. J'ai été présenté au roi[1] le vendredi 19, jour où le roi dîna ici chez le prince Guillaume. Il me dit qu'il espérait que je justifierais la bonne idée qu'on avait de moi, et il ajouta quelques paroles amicales et flatteuses pour maman : qu'il espérait qu'elle continuerait au nouvel enfant les

[1] Frédéric-Guillaume III, qui mourut en 1840.

soins qu'elle avait donnés au précédent d'une manière si distinguée.

Décembre. M. de Kottwitz me disait aujourd'hui : « Ma longue expérience de la vie humaine m'a appris que tous, sans exception, nous travaillons aux plans de Dieu, seulement les uns involontairement, malgré eux et sans qu'ils doivent en recevoir des remerciements ; les autres, volontairement, en amis, en confidents, et pour prendre part un jour au repos après le travail. »

Au moment où je finissais les lignes précédentes, je fus interrompu par maman, qui venait me demander de coucher auprès des enfants, vu que Mme la princesse allait accoucher, et qu'elle, maman, devait être en haut. Heureuse délivrance, à onze heures du soir. Joie du petit prince. Première nuit passée près de lui. Mot sur la naissance de sa sœur : « Si ç'avait été ma fête, ç'aurait été mon plus joli cadeau. » Ps. CIII. Leçons parfaitement bien, témoignage d'affection à la petite sœur. Joie du prince père. Seconde nuit auprès du petit. Toujours le matin, au réveil, ces deux grands yeux fixés sur moi.

Lundi soir, 17 décembre. Ce petit est si touchant, a quelque chose de si aimable, que lors même qu'il ne serait pas destiné devant Dieu à la place qui l'attend, je croirais toujours avoir une fonction divine à remplir auprès de cette âme si belle, si tendre, si intéressante, pour la gagner à son éternel possesseur.

Lundi soir, 31 décembre. Il y a cinq ans, je passais aussi mon Sylvestre à Berlin ; à minuit, nous étions prosternés avec Schnell, Henri Gallot et Wavre, dans notre demeure, chez Mme Reiher, implorant le pardon de Dieu pour l'année écoulée, sa bénédiction pour l'année dans laquelle nous entrions. C'était le Sylvestre de 1833-34, suivi de tant de bénédictions !

24 mars 1839. Dieu n'a pas voulu que je prêchasse aux autres à ces fêtes de Pâques, — sans doute pour que je me prêche d'autant mieux moi-même... Un aveu, que ma vie de ces derniers temps m'arrache : un péché me

chagrine infiniment moins qu'un ridicule. Quel renversement un tel fait ne suppose-t-il pas dans une âme !

A Émile Perret [qui venait de perdre un enfant], *15 avril 1839.*

Noth lehrt beten... On apprend à prier à l'école de l'angoisse. A cette école on apprend aussi à aimer, à croire, à remercier, à espérer, à bénir, — et peut-être ajouteras-tu : à prêcher... N'est-ce pas là ce qui donne tant de prix à la prédication des vieillards ? L'expérience du péché et de la douleur sont deux écoles indispensables à qui doit consoler le peuple de Dieu.

... J'ai toujours beaucoup de joie et peu de peine avec mes petits ; tous deux sont si aimables, si obéissants, si aimants, surtout le prince... Je leur raconte l'histoire de l'Ancien Testament... Nous en sommes à Jacob... C'est la vraie nourriture des enfants ; je m'en convaincs toujours plus. A Pâques, nous avons lu l'histoire de la Passion. Souvent, j'ai vu les cœurs de ces deux enfants bien émus... Les yeux du petit prince ont été quelquefois gros de larmes... En général, tout ce qui est *beau*, dans l'union de ce mot avec ce qui est saint et vrai, trouve aussitôt en lui une place sensible par où cela le saisit et l'entraîne. Ainsi, après la lecture de quelque psaume où il y a de l'élan, et de ces brûlantes étincelles de vie en Dieu, telles qu'il en sort du cœur de David, le petit s'écrie : « Ah ! quel beau psaume ! Je veux m'écrire ce verset. » Rodolphe sent aussi profondément, plus profondément peut-être, car c'est sa *conscience* qui est atteinte, on le lit dans l'expression si sérieuse alors de son regard, tandis que chez le prince, c'est plutôt l'imagination, le sens du grand et du beau. C'est aussi une porte, moins sûre, il est vrai, mais par où la chose peut arriver à la bonne place ; et avec l'âge, j'espère que la conscience se développera de plus en plus...

... Jusqu'ici je n'ai pas eu le moindre obstacle de la part des parents, ni de qui que ce soit ; et ce qui me comble de joie, je vois de jour en jour le petit s'atta-

cher davantage à moi. La nuit, en dormant, sa main vient me chercher dans mon lit, et quand je la repose dans le sien doucement en laissant ma main dans la sienne, lui, craignant que mon bras ne se blesse sur le bois de son lit, glisse sa couverture sous mon bras pour qu'il repose au tendre !

Et voilà l'enfant que l'on prend déjà plaisir à calomnier, sur le compte duquel on fait courir dans Berlin et plus loin les plus abominables histoires ! Oui, tu auras peine à le croire, mais il en est cependant ainsi... Avec tout cela, je ne veux pas dire qu'il ne me donne quelquefois de la peine : il est distrait, il aime le jeu à la folie, il vous fait des contes bleus à perte de vue ; quand il est mal disposé ou vivement contrarié, une sotte parole arrive sur ses lèvres prompte comme l'éclair. Mais je n'ai pas encore vu d'indocilité décidée et prolongée ; tout de suite il revient en demandant pardon, et la peine est de devoir le lui refuser, puisque sans cela ce ne serait plus bientôt qu'un jeu. En général il ne comprend pas le sérieux du péché ; mais quand je suis tenté de me décourager, je pense aux *sept ans et demi*, et je me reproche mon manque de foi et mon impatience.

Impatience ! Patience ! deux mots qui renferment plus de mal et plus de bien que nous ne le croyons à l'ordinaire !... Savoir *attendre* est peut-être plus important que de savoir *faire*. Ce qui m'inspire cette réflexion, ce n'est pas seulement ce que je viens de te dire à l'égard de mon petit, c'est aussi quelques réflexions de ta lettre relativement à ta prédication et à ta paroisse... Patience ! patience ! voudrais-je te crier... Pourquoi viser à un réveil religieux à la mode, si je puis ainsi dire ? Pourquoi vouloir que le règne de Dieu vienne partout de la même manière, sous la forme d'un réveil ? Oui, sans doute, on doit se réveiller, mais on peut se réveiller sans bruit, et qui sait si, dans ton Montmollin[1] que tu méprises, la

[1] Village qui fait partie de la paroisse de Coffrane, dont Émile Perret était le pasteur.

grâce cachée du Seigneur ne compte pas plus d'élus que dans ces Geneveys[1] en lesquels tu mets ton espérance. Le vent souffle où il veut, et nul ne sait ni d'où il vient ni où il va.

Tu me diras *qu'on en entend le bruit*. Oui, mais pas toujours comme un son de tempête; quelquefois, et c'est le mieux, comme un son doux et subtil... Une révolution religieuse, *subite*, *marquée*, n'est point *nécessaire* dans la vie d'une paroisse, encore bien moins que dans la vie d'un individu. Et je crois que ce serait une tendance fâcheuse que de faire de ce but le point de mire de ses efforts dans la prédication et ailleurs. Comptons toujours sur une grâce cachée que les hommes ne voient pas; cherchons à l'alimenter, à la nourrir, à la multiplier, à la répandre. Souvenons-nous de cette parole, dont sans doute il ne faudrait pas abuser dans le sens opposé: « Le règne de Dieu ne viendra point avec éclat, il est au-dedans de vous. »

...J'aimerais bien donner la communion aux fêtes de Pentecôte, afin de la donner *une fois* au moins à ma mère, qui part au mois d'août.

Jeudi matin. J'espère que si tu as des enfants à instruire, ta journée n'est pas aussi désastreuse que la mienne... Mon petit prince ne me fait rien qui vaille; désobéissance, distraction, tout est à l'ordre du jour, probablement parce qu'il a eu un plaisir hier. Il en est des petits enfants comme des *grands*: la récompense, au lieu de gagner le cœur, *l'engraisse* et l'endort.

...Salue tous les amis quand tu les verras; car il faut bien que vous vous voyiez sur la terrasse [de la Collégiale] au moins, ou *à Clêtre*, — comme on disait en troisième, — entre le sermon de Générale et l'assemblée de Classe.[2] Je me souviens toujours d'une des dernières réunions de Classe auxquelles Clerc a assisté:[3] il y avait

[1] Autre village de la paroisse.

[2] Clêtre, mot patois désignant le cloître, devenu après la Réforme la salle du Conclave.

[3] Son camarade François Clerc était mort en août 1838.

des poutres entassées contre la muraille du Conclave ; nous nous assîmes là au soleil, et nous parlâmes de bien des choses vaines et sérieuses, — et maintenant, ceux qui étaient assis ensemble, où sont-ils ?

...J'ai vu deux fois M. de Kottwitz de tout l'hiver ; un peu plus souvent Neander, toujours avec le même plaisir... Une chose qui m'a souvent fait du plaisir aussi, c'est la réunion des Neuchâtelois, le samedi soir, chez moi ; ils sont peu nombreux : Quinche, Chambrier, Mercier, Gagnebin. Dans ces réunions, j'ai appris à apprécier toujours plus deux d'entre eux pour leur tendance sérieuse, Gagnebin[1] et Chambrier[2].

Il me serait doux de pouvoir travailler indirectement pour mon pays en voyant ici les étudiants qui viennent y passer quelques semestres. Ce serait aussi une sorte de ministère. Dieu me donne d'y être fidèle ! Que la mort de M. L'Eplattenier[3] est sous ce rapport une grande perte ! L'influence morale qu'il exerçait sur tous les jeunes gens les plus distingués et les plus influents de notre pays était incalculable.

...Il y a aujourd'hui huit jours que Tholuck a prêché à Berlin, où il a passé deux semaines. Maman ayant pu venir prendre pour quelques moments ma place auprès des enfants, j'ai pu aller l'entendre. Mais malgré les belles, les grandes idées dont son sermon était plein, il ne m'a pas fait, il s'en faut de beaucoup, l'impression que me produit Arndt. Oh ! la simplicité ! l'oubli de soi-même ! ce tendre amour pour Jésus, qui fait qu'on ne pense qu'à lui en le prêchant, — voilà le parfum, voilà le charme, voilà la première qualité de la prédication !

[1] Henri Gagnebin (1816-1890) fut trente deux ans pasteur de l'Eglise wallone à Amsterdam.

[2] Frédéric de Chambrier (1817-1894), entré en 1841 au Département des affaires de la Principauté, qui plus tard écrivit les *Mensonges historiques*, ouvrage bien connu des Neuchâtelois.

[3] Julien-Henri L'Eplattenier (1797-1839), consacré pasteur en 1821, professeur de belles-lettres à Neuchâtel. Son cours jouissait d'une très grande estime.

Là où cela manque en tout ou en partie, l'orthodoxie, la sublimité même jointe à l'orthodoxie, ne sert à rien; la simplicité l'emporte aux yeux des hommes comme à ceux de Dieu. Je ne veux pas juger Tholuck en disant cela; je ne fais qu'exprimer l'impression et la leçon qui m'est restée de son discours...

Jeudi soir... Je voudrais t'écrire avec plus de suite, d'une manière plus solide, plus claire; mais supporte-moi de loin comme tu m'as supporté de près.

... Maman, qui m'a demandé à qui j'écrivais, dès qu'elle a entendu la réponse, m'a chargé de ses amitiés pour vous. Bientôt, vous la reverrez; et moi!... Mais je me réjouis *pour elle* trop vivement pour que le chagrin de la séparation n'en soit pas adouci. Je me souviens toujours que Dieu fit accompagner Abraham par Taré son père jusqu'à moitié chemin de Canaan, puis il fallut marcher seul en avant. — Mais non pas *seul*; car il lui dit en même temps: « Je serai avec toi. » Je ne suis pas un Abraham. Mais puisse mon Dieu être le Dieu d'Abraham, le Dieu qui pourvoit à tout, même au milieu du plus grand sacrifice!...

A sa tante Marianne Godet[1]. *Babelsberg, 26 juin 1839.*

Ma chère tante, je vous écris au bruit de la plus drôle de conversation que vous puissiez vous imaginer. La scène est la chambre à coucher de nos deux petits; les interlocuteurs sont, comme vous le pensez bien, les deux enfants; pour moi, je suis dans la chambre voisine, personnage muet, faisant mon possible pour ne pas éclater. Le sujet de la conversation est plus difficile à désigner. Ce sont les animaux ovipares et vivipares: il s'agit de savoir si les vaches font des œufs ou des petits; si ce sont les bœufs ou les vaches qui donnent du lait. Chacun donne gravement son avis; maints autres animaux sont cités en preuve de part et d'autre; enfin le

[1] Cette vieille demoiselle, cousine germaine du père de Fréd. Godet, qu'elle aimait d'une tendresse particulière, mourut quelques mois plus tard (26 janvier 1840).

BABELSBERG

petit prince s'écrie : « Sais-tu, Rodolphe, le léopard fait aussi des œufs. — Mais, petit prince ! — Oui, des œufs qui ont une tête, quatre pattes et une queue. » Là-dessus, grands éclats de rire auxquels j'ai bien de la peine à ne pas prendre part.

Ce sujet de conversation a été amené par une promenade que nous venons de faire à une métairie voisine de Babelsberg et où nous avons visité une étable de vaches qui pourrait presque le disputer à celle de Châtillon. Là on a vu vaches, veaux, brebis, etc... et chacun de ces animaux traîne naturellement après soi une longue queue de commentaires. Enfin, maintenant, tout est tranquille, on est entré dans son lit, on a fait sa prière, et on vient de m'appeler pour le baiser final, par ces paroles accoutumées : « Bonsoir, Monsieur Godet, j'ai fait ma prière bien attentivement. » — Là-dessus, je me suis levé, j'ai été donner un baiser à ces deux bons et gentils enfants, et pendant qu'un bon sommeil les restaurera, je viens, moi, me restaurer auprès de vous, comme si j'étais assis auprès de votre canapé sur votre tabouret vert.

Il conte que le prince a été un peu malade — « une toux rauque et profonde » — depuis six semaines :

Que la polissonnerie revienne seulement, et alors je serai sûr de la guérison ! Vous ne pouvez vous imaginer la douceur, la tendresse, la gentillesse de ce petit pendant cette maladie ; nous en étions quelquefois presque effrayés, et c'était avec une sorte de plaisir que je voyais de temps en temps repercer un peu de mutinerie. Le jour où il a été le plus malade, il était dans son petit lit, il demanda un cahier bien relié qu'il avait dans son tiroir, et me pria de le lui ligner, en me demandant s'il pouvait écrire un psaume comme David. Je lui répondis : « Oui, certainement, » sans avoir l'air d'y attacher aucune importance, — puis je sortis pour quelques heures, ayant des affaires. Quand je revins, j'ouvris le cahier

sans qu'il le vît, et voici ce que j'y trouvai, mot pour mot, lettre pour lettre :

Psaume du Prince Frédéric, ce 2 juin 1839.

« Louez l'Éternel, car c'est Lui qui nous a faits. C'est Lui qui est le Roi des rois. Qui pourrait chercher un plus beau palais que le sien ? Psalmodiez le Seigneur. Dieu est le Seigneur et l'Éternel. Nous sommes ses enfants. Il est le berger et nous sommes le troupeau. Chantez son nom. »

Quelques jours après, je me souvins qu'il m'avait prédit que la fin du cahier serait la fin du psaume, et je voulus voir s'il avait ajouté quelque chose ; je trouvai ces mots :

Il est le Roi des rois, le Berger des bergers. C'est Lui qui créa les cieux, la terre et les mers. Dieu est le Père, et nous sommes ses enfants. La joie est dans son palais et s'exprime dans toute l'étendue des cieux. »

Ma chère tante, voilà l'enfant que Dieu m'a donné à conduire, voilà le « talent » qu'il a remis entre mes mains faibles, infidèles !

Avec tout cela, sans doute, ce n'est pas un enfant sans défauts ; il s'en faut bien. Quand il est méchant, il l'est comme il faut, plus que beaucoup d'autres peut-être ; il est froid ou bouillant. Je ne m'en plains pas, au contraire.

Cette après-midi, nous avons repris nos leçons de géographie, interrompues depuis Berlin, et pour cela nous avons commencé par nous orienter dans le château que nous habitons. En parcourant en pensée les appartements l'un après l'autre, le petit prince me dit dans une réponse : « l'appartement de *maman* », au lieu de « l'appartement de Mme Godet ». — Là-dessus, Rodolphe de le reprendre, et le petit prince de lui répondre : « Mais, Rodolphe, madame Godet est aussi ma maman. »

On parle souvent de présence d'esprit : il faudrait plutôt dire pour cet enfant : « présence de *cœur*. » Car le cœur est toujours là, au premier signal, et ne sommeille jamais... Vous pouvez vous représenter que la pensée du retour de maman, qui s'approche, n'est pas toute douceur pour elle. Je le vois, ce moment de la séparation est pour elle comme un point noir, un instant de déchirement, par-dessus lequel il faudrait pouvoir sauter pour se retrouver tout d'un coup dans vos bras... Une fois là, je ne suis plus inquiet pour elle...

A cette époque, la correspondance de F. Godet avec ses amis Bonnet, de Francfort, devint extrêmement active et toujours plus intime. La lettre suivante nous explique une allusion qu'on a lue plus haut sur les calomnies qui déjà n'épargnaient pas le jeune prince :

...En ce moment, je reçois sur mon papier la petite fleur ci-jointe ; c'est de la main du petit prince, qui me demande : « A qui écrivez-vous ? » et, sur ma réponse, ajoute : « Eh bien, envoyez-lui cela de ma part », — commission dont vous ne me saurez pas mauvais gré de m'acquitter consciencieusement, n'est-ce pas ?

Si vous connaissiez cet aimable petit ! Si vous le voyiez toujours prêt à rendre service, ne cherchant que les occasions de faire plaisir à tout ce qui l'entoure, et surtout si vous le voyiez les yeux humides de larmes à la lecture d'un beau psaume ou d'une parole touchante du Sauveur ; si vous le voyiez agenouillé de lui-même, matin et soir, pour présenter au Roi des rois sa petite prière... que votre cœur serait ému !

Le croiriez-vous ? ce pauvre petit est déjà l'objet de la calomnie ! Il doit déjà commencer à se frayer son chemin à travers la bonne et la mauvaise réputation. On a inventé cet hiver à Berlin plusieurs contes plus absurdes et plus faux les uns que les autres pour ternir sa réputation et le représenter d'avance à son peuple futur comme un tigre altéré de sang, — lui qui ne peut voir

souffrir le moindre animal, même dans un but d'instruction, sans demander, avec une sorte d'angoisse, grâce en faveur du pauvre patient!

Une de ces misérables histoires, en particulier, a trouvé un tel accès dans le public berlinois, que de là elle a passé à Potsdam, puis plus loin; maintenant la Prusse entière en est remplie, de Cologne à Kœnigsberg, et tous les bons Prussiens lèvent les mains au ciel en priant Dieu de les préserver du monstre auquel sera peut-être confié un jour leur sort et celui de leurs enfants!

Il s'agit d'un bonnet que le petit doit avoir jeté à terre dans un accès de mauvaise humeur; puis, à moi, ordre de le relever; moi de refuser; le petit de me dire: « Quand je serai roi, je vous ferai couper la tête. » Moi de dire cela au père. Celui-ci de fouetter son fils. Mme la princesse d'aller demander secours au roi. Le roi de répondre que le père avait bien fait et que, s'il avait été présent, il aurait frappé avec lui!

Vous croirez peut-être qu'il y a dans tout cela un fondement éloigné de vérité, un premier point de départ: imaginez que non! pas même un bonnet tombé, rien, radicalement rien, pure invention! Dans quel but? C'est ce qu'il n'est pas difficile de deviner. Et ces badauds de Prussiens qui tombent dans le piège, qui se racontent l'histoire avec effroi les uns aux autres!...

Nous avons pensé à lui donner un démenti public; mais M. d'Unruh a cru avec raison qu'il valait mieux laisser la chose entre les mains de Dieu, qui saurait bien tirer le bien du mal. D'ailleurs, personne n'aurait cru au démenti.

Le pauvre petit ne sait pas même qu'un jour une si haute destinée lui est réservée. Il se promenait il y a quelque temps avec M. d'Unruh. En causant, il vint à lui demander qui serait le prince royal quand celui-ci serait roi, puisque le prince royal n'avait pas de fils. M. d'Unruh lui répondit: « Il n'y aura pas de prince royal. » — Alors le petit, se souvenant qu'à l'approche des couches de ses deux tantes, Albert, Charles, et de

sa maman, Mme Godet leur avait fait quelques paires de petits souliers, qui peu de temps après avaient été suivies de l'arrivée d'un petit poupon, dit à M. d'Unruh : « Eh bien, je veux prier Mme Godet de faire une paire de petits souliers à tante royale. » — Cela ressembla-t-il au *Quand je serai roi*?

Il y a quelque temps, en nous promenant, nous vînmes à passer près de l'endroit où se font les exécutions; aussitôt il me prend la main et me dit avec l'expression d'une profonde horreur: « Monsieur Godet, ne passons pas par là! C'est ici qu'on tue les hommes. » Cela ressemble-t-il au *Je vous ferai couper la tête?* — Cet été, nous étions chez un jardinier qui avait de magnifiques champs de jacinthes. En nous accompagnant, le jardinier laissa tomber son bonnet; aussitôt, le petit saute au bonnet et le lui rend. Cela est si fort dans ses habitudes, que je ne l'aurais pas même remarqué, si justement, quelque temps auparavant, je n'avais entendu pour la première fois raconter l'histoire en question.

Je pourrais vous citer bien des jolis traits de ce gentil enfant. Chaque semaine, si je voulais faire des mémoires, me donnerait une bonne provision.

Le 6 novembre 1839, Mme Godet quitta la cour pour rentrer à Neuchâtel. Une autre Neuchâteloise, Mme Sandoz, sœur d'Arnold Guyot, la remplaça auprès de la petite princesse. Frédéric éprouva un douloureux sentiment de solitude, surtout lors du renouvellement de l'année: « J'ai, écrit-il, passé mon soir de Sylvestre seul... » Et il termine, dans son journal, le récit du 1er janvier par une prière, qui s'achève elle-même par ces vers d'un cantique morave, dont il fit en quelque sorte le refrain de sa vie :

Was ich gelebt, bedecke Du;
Was ich noch leb', regiere Du!

Les examens de conscience se poursuivent avec une

sévérité implacable. Nous ne reproduirons que fort discrètement quelques fragments de ces pages :

Dimanche, 23 février 1840. Le petit a eu une mauvaise semaine. N'est-ce pas en grande partie ma faute, ma punition ? Si j'étais plus avec Dieu, Dieu ne serait-il pas plus avec nous? Si j'étais plus avec Dieu, ne serais-je pas plus patient, plus gagnant, plus aimant et plus aimé, par conséquent plus puissant sur son cœur !

Dimanche 1er mars 1840. [A propos d'une lettre reçue de ses amis M. et Mme Ch. de Marval]... Bonne lettre, pleine d'amitié. Oh! s'ils me connaissaient tel que je suis aux yeux de Dieu, tel seulement que je suis aux miens, ils ne m'aimeraient pas comme ils font. C'est là la grandeur de l'amour de Dieu, qu'il nous aime lors même qu'il nous connaît. Les hommes ne me connaissent qu'à peine, et c'est pourquoi ils m'aiment. Moi, je me connais déjà un peu mieux et je ne puis par moments plus me souffrir. Dieu me connaît parfaitement, et il m'aime infiniment!

Ses angoisses morales furent accrues par les démêlés fort pénibles qu'il eut alors avec le général d'Unruh. Le gouverneur militaire du prince s'était trouvé malade au moment où le gouverneur civil commençait son service, et F. Godet présida seul pendant plus d'un an et demi à l'éducation des enfants, qui s'attachèrent vivement à lui. Quand revint M. d'Unruh, il chercha en vain à obtenir une part égale de leur affection. Il en conçut — il faut bien le dire — une jalousie qui lui inspira les procédés les plus désobligeants pour son collègue. Frédéric Godet traversa des heures extrêmement pénibles : « Je n'ai rien fait pour avoir cette place, Dieu le sait ; au contraire... Et chacun croit que c'est moi qui l'ai cherchée. Je n'ai rien fait pour empêcher M. d'Unruh de prendre sa place ici et dans le cœur des enfants; et tous

ses amis croient que je me suis indignement conduit. » Il évite cependant de parler de ses peines dans sa correspondance, et n'y fait, même avec Émile Perret, que de vagues allusions. Il lui écrit, le 8 avril 1840 :

Que je te parle un peu de ma position. Les bons et les mauvais côtés se sont dessinés plus fortement depuis un certain temps. Par les mauvais, j'entends des désagréments, des frottements pénibles, dans lesquels je ne suis pas sans faute, mais qui tiennent aussi aux circonstances... Quand un jour l'orage éclatera, je ne m'en plaindrai pas, si seulement il me ramène auprès de vous.

« Quant aux bons côtés, j'entends essentiellement le caractère du petit et l'affection bien grande qu'il me témoigne. Certes, entre tous les enfants que j'ai connus, je n'en sais aucun qui ait en lui une aussi grande masse, si je puis ainsi dire, d'amour à montrer, de caresses à faire, de mots tendres à dire, sans la moindre affectation. C'est le plus aimable et le plus aimant des enfants que j'aie jamais connus.

Puis, après quelques réflexions sur le caractère du prince, il conclut :

David, voilà celui de tous les rois dont le caractère, dans ses bons et ses mauvais côtés, me rappelle le plus le caractère de cet enfant. Ce qui m'afflige souvent chez lui, c'est, outre son amour excessif pour le plaisir, son peu de goût pour l'instruction. Ce goût, s'il existait, pourrait faire un contre-poids au premier ; mais non. La religion sera seule à lutter contre la passion des plaisirs, et quoique je ne désespère pas de sa victoire, je lui aurais souhaité dans le goût de l'étude un utile allié... Quand tu penses à moi, pense à *nous*, et recommande-nous ensemble au Père des miséricordes.

7 juin 1840. — Extrait des notes pour l'éditeur Kittel (à Berlin, et non Leipzig, comme il est dit p. 93).

L'un des jours les plus solennels de sa vie d'enfant fut celui de la mort de son grand-père, le roi Frédéric-Guillaume III. L'après-midi du 7 juin 1840, arriva subitement un ordre du prince de Prusse, portant que le jeune prince eût à se rendre immédiatement au palais de son grand-père mourant. Je dus l'accompagner. La chambre voisine de celle où se mourait l'auguste malade était remplie des membres de sa famille attendant le dernier moment. Le prince fut très saisi en entrant dans cette assemblée où régnait un religieux silence, et quand on vint annoncer que le roi venait d'expirer, il en éprouva une indicible émotion. Nous sortîmes du palais ; c'était une belle soirée ; en parcourant ensemble le Thiergarten sous l'impression solennelle de ce qui venait de se passer, nous eûmes un entretien qu'il m'a rappelé plus tard dans ses lettres.

A Émile Perret. Babelsberg, 16 juillet 1840.

... Pour aujourd'hui, rien de ce bon petit, si ce n'est un seul mot qui te fera plaisir, et mieux que cela... Après une petite méditation que je leur avais faite sur ces paroles : « Veillez et priez, de peur que... », il me dit d'un ton pénétré que je n'oublierai jamais : « Il n'y pas un homme qui puisse dire de si belles paroles que Jésus ! » Je voudrais que tu entendisses de quel ton il prononce sa prière du soir :

> Maintenant le sommeil va fermer ma paupière :
> Que ton œil paternel, ô Dieu, veille sur moi,
> Et si je meurs avant de revoir la lumière,
> Prends, ô Seigneur Jésus, prends mon âme avec toi !

Je vais partir dimanche pour une maison de campagne près d'Eisenach et de la Wartbourg, où nous passerons trois semaines. Puissé-je y prendre un bain de l'esprit de Luther !

Du Journal. Belvédère près Weimar, 14 août 1840.

Dans ces derniers jours, il m'est devenu plus clair que la foi qui sauve est un *échange vivant* entre nous

et Jésus-Christ : nous, lui donnant nos péchés ; lui, nous donnant sa justice... Dans le premier acte, nous faisons *sien* ce qui est *nôtre*, le péché ; dans le second, nous faisons *nôtre* ce qui est *sien*, sa justice. Acte mystérieux qui s'opère dans les profondeurs de l'âme préparée par la repentance. De cet acte fait et sans cesse refait, sort, comme d'une source jaillissante, tout le fleuve de la vie chrétienne.

Il fut question à cette époque entre M. Bonnet et F. Godet d'une publication qui devait être une sorte d'adaptation française de la Bible de Gerlach. Plusieurs lettres des deux amis se rapportent à ce projet, qui fut d'ailleurs abandonné par Godet, mais auquel le nom de Bonnet demeura attaché.[1] La façon dont le premier s'exprime à cet égard est intéressante à indiquer ici :

Berlin, 9 avril 1840.

Il s'agirait d'offrir à notre jeune Église française une traduction et explication du Nouveau Testament propre à la faire croître dans la vérité... Il s'agirait de jeter au milieu des opinions diverses, parfois étroites ou excentriques, qui fermentent au sein de l'Église renouvelée de France, le fondement solide et éternel qui juge tout et que rien ne juge. Il s'agirait d'offrir aux jeunes prédicateurs une explication claire et substantielle des profondeurs de la Parole, qui pût leur servir de guide dans les explications et applications qu'ils doivent à l'Eglise ; aux laïques cultivés, qui cherchent la vérité, un guide dans ce paradis de la Parole qui n'est souvent pour eux qu'un labyrinthe ; aux pères de famille pieux qui désirent édifier leur famille, un moyen de se préparer aux devoirs de ce saint sacerdoce; en un mot, à tout fidèle, le moyen de jouir de ce privilège que la Réformation nous a conquis, celui de sonder les Écritures... Quant aux égards à observer envers M. de Gerlach dans le re-

[1] Voir p. 81, note 2.

maniement de son ouvrage, la plus grande liberté nous serait assurée : « *Ich will nicht herrschen*, m'a dit à ce sujet cet homme excellent, *ich will nur dienen* [1]. »

A L. Bonnet. 23 novembre 1840.

[A propos du même ouvrage]. Vous voulez au commencement du chapitre une exposition détaillée du contenu, de la liaison, etc. Mais n'est-ce pas là nous mettre, *nous*, petits hommes, entre la Parole de Dieu et le lecteur, entre Diogène et son soleil ? N'est-ce pas comme si nous voulions dire au lecteur : « Écoute, mon frère. Tu vas lire ce chapitre ; tu y trouveras ceci, puis cela, ni plus ni moins, entends-le bien, où tu auras affaire à nous » ? En *tout* nous ne devons être qu'en *second* : la Parole d'abord sur le cœur du lecteur, sans prisme humain entre deux ; puis, pour l'aider, nos annotations ; puis, après ce travail au microscope, le télescope, la vue en grand, un regard bref, mais saisissant, s'il est possible, sur la contrée parcourue, en profitant pour cela d'une colline quelconque, d'un de ces versets-*jointure*, si je puis ainsi dire, qui appartiennent autant à ce qui vient d'être lu qu'à ce qu'on va lire, et qui, situés comme au contour de la vallée, facilitent autant un regard en arrière qu'un regard en avant. Mais cela, bref, saisissant, poignant, — un coup de lunette, et non une contemplation sentimentale.

... Enfin, cher ami, pardonnez-moi une question que je ne puis retenir. Quand vous m'écrivez, ne vous vient-il pas quelquefois, au lieu du *vous*, un autre pronom ?

Dès ce jour, le *tu* remplaça le *vous* dans la correspondance des deux amis.

[1] Je ne veux pas régner, je ne veux que servir.

CHAPITRE VI

Séjour de Berlin (Suite).

Retour sur le passé. — Expériences nouvelles. — Une lettre de sa mère. — Le cours de Schelling. — Cure à Wiesbaden; lettres au prince. — Adolphe Monod. — L'inspiration de la Bible. — Fiançailles et séjour en Suisse. — Mariage; départ de Berlin. — Lettres de Félix Bovet.

A Noël 1840, F. Godet écrit dans son Journal des pages où, faisant un retour sur le passé, il enregistre, année après année, les grâces reçues de Dieu, et marque les grandes étapes de sa vie religieuse. Nous avons déjà cité plus haut un extrait de cette remarquable confession. Nous en détachons encore ce qui suit :

Avec la fin de 1833 commence dans ma vie intérieure une époque toute nouvelle. Arrivée de Schnell, liaison avec lui, lecture de Zinzendorf, ce sont là des circonstances où le doigt de la fidélité et de la miséricorde divines est palpable, qu'un rien amena, qu'un rien eût pu faire échouer, et qui pourtant retentiront jusque dans les plus reculées profondeurs de l'éternité.

...Le premier hiver de ministère, de 1836 à 1837, en me faisant *exercer*, par la prédication et certaines fonctions pastorales (prisons, hôpital), ce que je savais des choses de Dieu, me le fit aussi goûter davantage à moi-même...

Au milieu de 1838, appel et venue à Berlin. Quelle influence une nouvelle carrière a-t-elle exercée jusqu'à

présent sur ma vie religieuse ? Tu le sais mieux que moi, ô Seigneur. Les liens qui m'unissaient à toi me semblent bien plutôt s'être relâchés que resserrés. S'il y avait progrès en une chose, ce serait peut-être dans la connaissance de la vie, dans l'intelligence des hommes, et, pour moi-même, dans la connaissance plus claire de ma propre misère.

Ces pages, que nous abrégeons notablement, se terminent, après une prière, par un résumé frappant des quatre phases qu'il a traversées et des influences décisives qu'il a subies :

Seigneur, tu viens de me faire une grande grâce, celle de contempler tout mon passé, depuis qu'il t'a plu de m'attirer à toi : accorde-m'en maintenant une plus grande encore, celle de te remettre avec humilité et confiance mon présent et mon avenir !...

Fin de 1828, Dieu et M. DuPasquier. Commencement de 1831, Dieu et M. Louis. Hiver 1833-1834, Christ et Schnell. Pâques 1838, Christ et Perret.

Voilà les époques saillantes, voilà les grandes grâces !...

A Frédéric de Rougemont. Berlin, 24 mai 1841.

...Je ne vous dis rien de moi et de ma position... Ce que je *vous* dis, c'est que la prière du péager devient de jour en jour davantage la seule, l'unique vérité (subjective) de ma vie.

A Émile Perret. 1841.

En faisant mon cours de religion avec mes enfants, il m'est venu à l'idée de chercher à en rédiger la substance sous forme de catéchisme... Je regarde notre Ostervald comme *nuisible*, et je voudrais contribuer un jour, d'une manière ou d'une autre, à fournir quelque chose de décidément plus chrétien... Veuille l'examiner, si tu en as le temps, puis le faire passer aux amis que tu croiras pouvoir être utiles, mais en leur demandant le silence, de peur de faux bruits, de préventions à exciter...

A L. Bonnet. Dimanche après-midi, 22 août 1841.

Tu me demandes mon impression sur G... Le souvenir que j'avais de lui était beaucoup plus doux que ne l'ont été cette fois sa vue et sa société... Je crains que Paris et le rôle considérable qu'il y joue ne lui aient nui. Oh! le christianisme *vornehm*, quelle plaie de nos jours!

...Le petit prince me fait alternativement bien du chagrin et bien du plaisir... Si seulement la conscience et la raison voulaient se développer.

Sa bonne mère, à qui Godet écrivait les mêmes choses, lui répondait de Neuchâtel, 3 octobre 1841, par ces réflexions pleines de sens, qui visaient tous les éducateurs du jeune prince :

Je crois que vous attendez de vos soins une perfection qui n'est pas de cet âge.. Vous voyez l'avenir de cet enfant, sa destination, la place qu'il aura à occuper; et vous voudriez le voir marcher à grands pas à tout ce qu'il doit être pour l'occuper dignement. Mais que ne faut-il pas pour en être là! Ce n'est pas vous qui le ferez, ce seront les exemples, les leçons de l'expérience, les circonstances. Tout arrivera en son temps. Je compare souvent ce cher enfant avec ceux que je vois autour de moi, ceux qui passent pour des meilleurs; et je me dis que s'ils étaient observés continuellement comme vos deux enfants, ils désespéreraient souvent leurs parents. Combien de fautes graves passent inaperçues, pendant que pour les vôtres tout est mis en compte! Ils ne peuvent dire une mauvaise parole, faire un geste d'impatience, qu'ils n'en soient repris. Il semble que parce qu'ils sont *princes*, ils doivent, vu leurs hautes destinées, être mieux que d'autres, et c'est tout le contraire. Quels écueils n'ont-ils pas sans cesse devant leurs pas! Et on voudrait qu'ils ne s'y heurtent pas!... Faites ce que vous pourrez, et remettez le tout aux mains de Dieu. Surtout,

ne voyez pas toujours le but. Voyez l'enfant, et non pas le prince. Je ne dis pas tout ce que je voudrais dire à cet égard. Mais ces réflexions m'ont toujours frappée. Je me suis souvent dit : Si on exigeait d'autres enfants ce qu'on exige de ceux-là, qu'ils fussent toujours sous nos yeux, qu'aucune de leurs actions n'échappât à une observation sévère, qu'on tirât de tout des conséquences pour l'avenir... quel enfant satisferait ses parents ou instituteurs? Et cependant il y a de braves gens au monde !...

A Frédéric de Rougemont. 30 janvier 1842.

...Que dites-vous du *Semeur*, de ses idées christiano-politiques, de ses compliments sans fin à M. de Lamennais, de... de... ? Il me semble qu'on ne marche plus droit, qu'on commence à quêter la faveur du monde. C'est ainsi qu'on perdra vite le peu qu'on avait gagné par une position nette et tranchée. Dès qu'Israël a fait la cour à Ninive, Ninive l'a asservi.

A L. Bonnet. 15 mars 1842.

J'ai toujours le même plaisir à voir Mlle Seebeck[1]... Toujours plus de paix et de sérénité dans cette âme... Oh ! que l'atelier de l'Esprit divin est grand, saint et sublime ! On va admirer un sculpteur au milieu de ses marbres vivifiés ; mais lui ne fait que donner une apparence de vie à une apparence de mort, tandis que...

Je te quitte pour Schelling, qui nous lit maintenant sa Satanologie, pour employer son expression...

Me revoici, après avoir entendu une de ces leçons où Schelling se montre plus grand théologien, plus sérieux exégète, plus profond et consciencieux investigateur de la parole que... J'allais dire que tous les théologiens que je connais, mais le jugement serait outrecuidant. On ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer dans

[1] C'était une personne infirme, qu'il visitait et qui l'édifiait par son calme et sa résignation. Il la mentionne souvent dans son Journal et dans ses lettres.

cet homme : le génie perçant qui fait jaillir la lumière dans les questions les plus ténébreuses; l'imagination admirablement sage et riche à la fois, qui prête à son pinceau les couleurs les plus délicates, pour tout exprimer de la manière la plus adéquate à sa pensée; l'érudition inouïe, qui comme un trésor sans fond lui remet en mémoire les faits les plus distants de l'histoire naturelle, de l'histoire, de la littérature ancienne et moderne, depuis l'hébreu jusqu'à l'espagnol; enfin, surtout, cette connaissance profonde de l'Écriture, de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui fait que la Bible entière est là devant lui comme étalée, pour lui fournir à chaque mot la preuve dont il a besoin. Cela jette dans la stupéfaction.

Et le système lui-même ! Que te dire ? Sans entrer dans le fond même de la chose, comment te donner une idée de ces proportions gigantesques auxquelles grandit le christianisme devant l'intelligence, stupéfaite de cette beauté céleste dont la figure de Christ est subitement illuminée, de cette couleur épouvantablement tragique sous laquelle apparaît le fait de la chute... Je ne sais comment t'exprimer tout cela; je ne sais qu'en penser moi-même; il me semble que derrière mon christianisme (je parle de celui de la *tête*, cela va sans dire), que j'avais eu jusqu'ici, il s'en est formé un second, avec des proportions plus grandioses, que derrière cette croix de Golgotha s'en est élevée une dont le sommet va se perdre dans les cieux, le pied dans les abîmes, et les deux bras dans l'infini de l'univers; ou plutôt, non, c'est la croix elle-même, la croix du *Unschuldig-schuldiger* qui grandit ainsi; c'est la raison qui pénètre d'un degré plus avant dans la connaissance de cette charité qui surpasse toute connaissance, et dans l'appréciation de ce X de saint Paul, dont nous devons apprendre à mesurer toujours mieux la longueur et la largeur, etc. (Éph., III).

Après un exposé enthousiaste du système de Schelling, qui remplit plusieurs pages, Godet s'interrompt,

puis ajoute : « Mais je t'entends; tu ris de mon enthousiasme, tu me crois la tête un peu tournée. Oui, je le sais, j'en ai trop dit ou pas assez. Une heure passée ensemble, oh ! qu'elle nous en dirait davantage ! »[1]

Avec le printemps 1842, apparaissent dans ses lettres des plaintes toujours plus fréquentes sur l'état de sa santé : douleurs dans les bras et la poitrine, difficulté à respirer, lassitude générale. « A soixante ans, écrit-il, on n'a pas besoin de plus de ménagements que mon jeune corps n'en demande. » On lui prescrivit une cure à Wiesbaden, d'où il écrit le 19 juillet au prince. Il lui conte son voyage, sa visite à Tholuck, son séjour à Francfort, chez ses amis Bonnet, où il a rencontré le pasteur Verny[2] :

Nous étions, dit-il, tout bouleversés par cette affreuse nouvelle de la mort du duc d'Orléans[3]... N'oublions pas de penser à sa famille si malheureuse, et en particulier à ses deux petits garçons... Vous le voyez, princes ou autres, nul n'est à l'abri de semblables accidents, et il faut se tenir prêt à toute heure à paraître devant le Seigneur.

Dans la lettre suivante au prince, nous lisons :

D'abord, répondons à vos questions.[4] J'ai été servi et conduit dans nos anciennes chambres, à l'hôtel du *Kronprinz*, par le même sommelier... M. le professeur Tho-

[1] Il est peut-être intéressant de constater que Charles Secrétan, qui entendit Schelling à Munich sept ans auparavant, fut, lui aussi, « sous le charme ». Il écrit le 23 décembre 1835 : « Schelling nous enchante, nous enthousiasme... » (V. L. Secrétan, *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre*, p. 87-89.

[2] (1803-1854), pasteur à Paris, aux Billettes, puis à la Rédemption.

[3] Mort dans un accident de voiture, le 13 juillet 1842.

[4] Le prince avait passé à Halle, deux ans auparavant, avec son précepteur, en allant à Weimar.

luck demeure toujours dans la même maison, qui lui appartient ainsi que le jardin. En y prenant le thé, j'ai bien pensé aux bonnes poires que vous y aviez croquées à si belles dents.

M. Verny se portait bien à son passage à Francfort, mais était tout bouleversé de l'accident du duc d'Orléans et se hâtait de retourner à Paris pour offrir quelques consolations à Mme la duchesse, dont il est le pasteur.

Ce brillant enterrement est une malheureuse nécessité. Que tout cela ne nous voile pas l'âme de ce pauvre duc s'en allant devant le trône de Dieu, comme celle de tout autre homme, pour y rendre compte. Sous ce rapport, tout est égal.

Pour moi, je pense bien à vous, chaque jour bien des fois, et je puis presque dire que chaque pensée est une prière. Dieu veuille les exaucer et les faire retomber sur vous en bénédiction, en force, en bonnes dispositions, en douce joie, en santé, en courage, en bonnes leçons, en vrais plaisirs ! Ce serait une belle rosée que celle-là. Si vous la receviez tous les matins, comme vous recevez celle de votre bain, je crois qu'elle ferait encore plus de bien à votre âme que celui-ci à votre corps.

Après une course à Ems, il lui écrit encore :

...J'y trouvai un de mes bons amis de collège, que je n'avais pas vu depuis bien des années, parce qu'il est établi en Russie, où il est précepteur d'un jeune seigneur russe [1]... En causant, nous avisons deux ânes tout harnachés qui n'attendaient que des cavaliers. — Faisons-nous un petit tour à âne ? me dit mon ami. — Pourquoi pas ? dis-je en riant... Et nous voilà trottant... Quand l'empereur de Russie était à Ems, il y avait un

[1] Henri Larsche (1810-1881), consacré en 1834, fut précepteur en Russie, pasteur à Couvet, enfin, et pendant de longues années, inspecteur des études et maître au Collège de Neuchâtel.

âne qu'on lui réservait; et chaque fois qu'il avait monté, il donnait dix thalers d'étrenne; ce qui fait que les ânièrs sont capots cette année de ce qu'il n'y est pas... Ces ânes sont au nombre de 60 à 80. Ils ont de jolies selles rouges. Les ânièrs ont aussi un uniforme, bonnet rouge et blouse bleue; chaque semaine, ils traversent une fois en grand cortège toute la ville avec leurs ânes bien harnachés et un cor en tête. C'est une parade comme on n'en voit pas à Berlin, et dans laquelle vous n'aurez jamais l'honneur de figurer, à moins que... Prenez garde! j'ai ouï dire que les oreilles croissent d'un pouce chaque année où on n'apprend rien.

Au même. Wiesbaden, 5 septembre. [1]

...Je me rappelle vos deux bouquets de bruyère, il y a un an, en souvenir de celui avec lequel vous vîntes sauter dans mes bras à mon arrivée, et qui me fit tant de plaisir. Oh! que de souvenirs peuvent se lier à un jour, à une heure, et que cette heure est douce quand tous les souvenirs qui la remplissent sont des souvenirs de confiance et d'affection! Tels sont ceux qui existent et qui continueront, j'espère, à exister entre nous, n'est-ce pas? Et si, en repassant ces quatre ans écoulés, nous trouvons l'un et l'autre quelques moments que nous voudrions bien pouvoir en retrancher, moi à cause de ma vivacité, qui m'a peut-être quelquefois rendu injuste envers vous, vous, à cause de votre mollesse, qui vous a souvent empêché de faire tout ce que vous auriez pu faire, eh bien, ces souvenirs pénibles ne nous décourageront pas, mais seront pour nous comme un éperon et un aiguillon pour nous faire marcher à l'avenir d'un pas plus droit et plus ferme.

...Vous savez déjà sans doute que j'ai dû renoncer à faire le voyage de Suisse pour recommencer une seconde cure à Wiesbaden. Vous comprenez bien que ç'a été un grand sacrifice pour moi de ne pas aller embrasser à Neuchâtel tous mes chers parents et amis. Mais

[1] Anniversaire de son arrivée à Babelsberg deux ans auparavant.

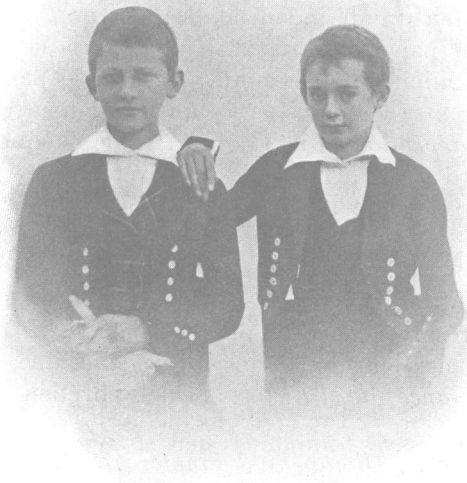
voyez comme Dieu est bon et comme il prend soin d'adoucir nos chagrins ! Voilà que mon frère Charles a pu se décharger pour quelques jours de ses occupations et est venu passer avec moi toute une semaine... Il m'a raconté tout ce qui se prépare à Neuchâtel pour célébrer l'arrivée du roi. Imaginez qu'on refera pour lui la fête des Armourins. [1]

Rentré à son poste vers la fin de septembre, il écrit à L. Bonnet :

A Berlin, le samedi, j'appris par un maître du petit, qui revenait de Babelsberg, combien les enfants se réjouissaient de me revoir, et que même il y avait eu une petite dispute entr'eux le jour même, au sujet du lendemain, le prince ne voulant pas qu'on invitât des amis, pour être tout à fait avec moi, et Rodolphe répondant très sensément que je resterais *donc* maintenant à Babelsberg, que j'aurais assez de temps, les jours suivants, pour leur raconter et qu'il fallait profiter du dimanche pour avoir les amis. Ce petit trait vous peint les deux enfants; s'il ne me fit pas la moindre peine pour Rodolphe, il me toucha profondément pour le petit prince, que je reconnus tout entier. J'arrivai dimanche matin à neuf heures; ils me reçurent à bras ouverts, et pendant tout le jour le petit prince ne cessa de venir me serrer, m'embrasser, me dire tout bas : « Que je suis content que vous soyez là ! » « *Wir haben uns nach Ihnen gesehnt,* » me dit même une fois Rodolphe. Enfin mon *cœur* a joui profondément, et je dois à Dieu de vives actions de grâces. Puissé-je les lui rendre et en paroles et en *effet* par un renouvellement de tout mon être !

[1] On peut lire, dans le *Messager boiteux de Neuchâtel pour l'an de grâce 1843*, le récit du séjour du roi et de la reine dans leur principauté ; il est illustré d'une gravure représentant la réception de la procession des cuirassiers (dits Armurins) dans la cour du château de Neuchâtel.

...Mais que je vous dise vite une chose qui m'a fait un vif plaisir. Mme la princesse, qui était arrivée quelques jours avant, m'a rendu les sermons de Vinet que je lui avais remis à son départ, en me remerciant de la manière la plus sentie, me disant qu'elle les avait lus *quatre fois*, ce qu'attestent les marques qu'elle y a faites.



LE PRINCE ET RODOLPHE DE ZASTROW

A M. et Mme Bonnet. 18 octobre 1842.

Bien chers amis,

Un mot pour vous saluer fraternellement par notre cher M. Monod [1]. Il vous parlera de moi, si vous avez du temps pour vous occuper de ce mauvais sujet. Nous

[1] Adolphe Monod (1802-1856), professeur à Montauban de 1836-1847, puis pasteur à Paris; le plus célèbre orateur de la chaire protestante au XIXe siècle.

avons passé ensemble de précieux moments, quoique un peu décousus. Mais l'impression qu'il laisse, lui, n'est pas décousue. Le Seigneur bénisse pour moi son souvenir, ses conversations, ses prières. C'est un *talent* de plus qui m'est confié.

A L. Bonnet. 12 décembre 1842.

Nous avons eu ici une de vos vieilles connaissances, M. Boucher, de Bruxelles... Il a prêché deux fois selon son principe d'improvisation. Mais je ne puis pas dire qu'il m'ait convaincu par son exemple... Un de ses mérites, c'est une grande indépendance. Lui non plus n'aime pas trop le papisme parisien. Il m'a appris la démission de M. Grandpierre et le motif. Ne serait-il pas possible de lancer entre les deux partis un terme neutre, comme celui d'*indépendance* de l'Église ? Il ne choque pas les instincts d'amour, d'union, d'universelle pénétration chrétienne, comme le fait celui de « séparation ». Et les mots font tant !... D'ailleurs le mot d'*indépendance* proclame toute la vérité, sans préjuger définitivement la décision de certains points sur lesquels il est peut-être bon de réserver encore, provisoirement, le protocole ouvert. Lance-leur donc dans l'*Espérance* un article sur l'*Indépendance de l'Église !* Quel chrétien te désavouera ?

Du Journal. Dimanche 8 janvier 1843.

Cette première semaine a été douce et heureuse. Le prince a cherché plus sérieusement à bien faire. Quelques mots de lui m'ont tant réjoui : ceux qu'il a écrits sur une carte et mis dans ma Bible sans me rien dire : *Lasset die Kindlein zu mir...* ; ce qu'il me disait hier : « Monsieur Godet, je vous aime tant, vous et Madame Godet ! » Et peu après : « Monsieur Godet, regardez-moi de vos deux yeux ! » O Seigneur, conserve-moi ce cœur ! C'est tout ce que j'ai ici.

En ce temps, les cours de Schelling, — « le seul *bonbon* que je me permette, dit-il, en dehors de mes occu-

pations nécessaires » — tiennent une grande place dans sa correspondance. Voici ce qu'il en écrit à son ami L. Bonnet, le 28 janvier 1843 :

...Tu veux quelque chose de Schelling, son idée essentielle. Peut-être me sera-t-il possible de te l'exprimer en peu de mots; mais que sera-ce autre chose qu'une donnée sans ses fondements ni ses conséquences? Eh bien, voici : la raison, par elle-même, ne saurait arriver à aucune existence, comme existante, mais seulement comme idéelle, comme possible. Cela est vrai sans exception, même pour l'existence de Dieu. Tu as voulu l'idée centrale : la voilà. Tu vois que c'est de l'anti-hégélianisme pur, puisque, d'après Hegel, au contraire, l'existence réelle de toutes choses est déposée dans la raison, qui, en se développant dans ses moments nécessaires, produit toute existence. Hegel confond le *quid sit* des choses (*ce qu'*elles sont) avec leur *quod sit* (*que* elles sont). Toute la philosophie actuelle de Schelling repose sur la différence radicale entre ces deux choses (l'idée de la chose et son existence). Maintenant, je t'en supplie, ne va pas dire : « Ce n'est donc que cela ! Le sens commun le dit déjà. » — C'est cela, mais ce n'est pas que cela ! Heureuse la philosophie sans doute de se rencontrer une fois avec le sens commun ! Cela annonce une nouvelle ère dans son histoire; mais d'un autre côté, ce serait sa *mort* si elle en restait au sens commun. C'est peut-être ici un rapport un peu semblable à celui de la théologie et de la religion.

...Je chercherai à me procurer la brochure de Sartorius, dont tu me parles, quoique je t'avoue bien d'avance que Sartorius, malgré tous ses mérites, n'est pas mon homme. Il est de ces esprits dans le genre de Hengstenberg, avec lesquels on sent toujours que le *but* était fixé *avant* les arguments qui y conduisent. Mais je n'en juge que d'après un seul ouvrage, ainsi peut-être injustement.

... Pour l'inspiration, en relisant Gaussen, que j'ai fait venir, je n'ai pas même retrouvé ce que j'avais tant

admiré à la première lecture... L'inspiration divine *peut* être littérale, je le reconnais pleinement ; *a priori*, je n'ai rien à objecter. Mais l'inspiration de nos livres sacrés, *tels qu'ils sont là devant nous*, n'est pas littérale ; c'est un *a posteriori* que je ne saurais méconnaître non plus. Les récits des synoptiques étudiés avec soin ne me permettent là-dessus aucun doute : compare la guérison du domestique du centenier de Capernaüm dans *Luc* et *Matthieu* ; compare la détermination de la date de la transfiguration dans les trois Évangiles, — et la tentation : *peux*-tu, *peux*-tu (moralement parlant) t'arranger de la solution de Gaussen ? Non ! simplicité, vérité, large vérité, de manière que l'esprit n'aille pas se heurter à chaque coin de rue et à chaque angle de maison, voilà ce dont j'ai besoin en lisant la Bible ! Et c'est ce que l'inspiration littérale me refuse impitoyablement. Voilà pourquoi je le regarde comme un mauvais cicerone dans la Sion sainte. — Quant à la prédestination, je ne repousse rien, Dieu le sait ; je suis avide de nouvelle lumière. Je me convaincs seulement toujours plus qu'il y a exégèse forcée de la part des uns comme de celle des autres. En particulier le fameux passage des *Hébreux* sur la rechute possible se démontre toujours plus à moi comme ayant, dans la pensée de l'auteur, le sens que chacun lui donne au premier coup d'œil. C'est le contexte qui confirme le sens naturel des expressions. L'apôtre ne veut pas porter ses lecteurs à s'examiner eux-mêmes sur la réalité de leur conversion, en leur mettant devant les yeux le maximum auquel peut atteindre une conversion apparente, — il n'y a pas trace de cette pensée dans toute l'épître, — mais il veut les faire trembler en leur représentant que la conversion ne préserve pas infailliblement d'une chute, et de la plus grave des chutes; en un mot, il veut les pousser non à l'*examen* d'eux-mêmes, mais à la *vigilance*. Il me semble que si c'est là le *contexte*, il ne peut y avoir de doute sur le sens des mots, qui, *en soi-même déjà*, est si évident que sans préoccupation on ne serait jamais venu à l'idée d'en

chercher un autre... Faut-il donc absolument se crever un œil pour voir clair par l'autre ? Louchons plutôt, s'il le faut. Ce sera moins beau, mais plus sincère. Voilà à quoi j'en suis maintenant. Adieu, cher ami, *halte mir das zu gut*, et pardonne-moi si je parle follement, comme disait Luther.

A L. Bonnet. Berlin, 24 mars 1843.

... L'éducation ? — Ce que nous y mettons, nous, ce n'est pas grand'chose... *L'impuissance* de l'éducation, voilà le résumé de mes impressions actuelles. N'ayons d'autre système que le bon sens, et, s'il est possible, la prière et l'inspiration supérieure du moment. Quant à la verge, dans ma conviction, oui. Je l'ai employée deux fois : une, il y a quatre ans, pour un grave mensonge (Rodolphe) : ç'a été le dernier ; une, il y a deux ans, pour une désobéissance obstinée (le prince) : ç'a été la dernière. Cela contredit-il l'impuissance de l'éducation ? Non, l'influence extérieure est certaine ; mais les goûts, les tendances, ce qui fait l'homme *tel* ou *tel* individu, — nous n'arrivons pas jusqu'à ce sanctuaire.

... L'inspiration ? — C'est de la théologie, et non de la religion. Lisons tranquillement notre Bible. Savourons le fruit ou la fleur, et laissons-en l'analyse au botaniste !

Diverses préoccupations l'assaillent à ce moment : le conflit avec le général d'Unruh, qui entre dans la phase aiguë, et une très grave maladie de son cousin Paul Gallot, alors étudiant en théologie à Berlin[1], que Frédéric aimait tendrement et qu'il soigna comme un frère : « C'est, dit-il plus tard, ce lit de malade qui a été ma consolation au milieu de l'époque la plus remplie de tribulations que j'aie eue de ma vie. »

Quant aux difficultés que lui suscitait le gouverneur militaire, elles furent résolues peu de temps après à sa pleine satisfaction par les parents même du prince, à qui

[1] (1820-1893), pasteur aux Éplatures, puis à Chézard-Saint-Martin.

il avait exposé, en un long mémoire, la situation dans ses plus grands détails. Il ne peut se louer assez de la confiance toujours plus grande dont il est l'objet de leur part.

A ce moment, lui arrive un autre bonheur. Comme Mme Vautravers, gouvernante des enfants du prince Charles, allait quitter Berlin (juin 1843), il lui demanda et obtint la main de sa fille Caroline, qui avait été elle-même gouvernante dans la famille de Scharnhorst, à Siethen, et qu'il avait rencontrée souvent.

Le 12 juillet, toute une caravane de Neuchâtelois, parmi lesquels Frédéric Godet, sa fiancée, son cousin Paul Gallot, enfin convalescent, quittait Berlin. On fit escale à Francfort, chez les Bonnet, que leur ami Godet avait prévenus de cette « tombée », en alléguant sans façon la volonté de Dieu, toujours « bonne, *agréable* et parfaite ». L'intimité était devenue telle avec les années, que ces choses-là allaient toutes seules.

Ce fut une grande joie pour lui de revoir la Suisse après cinq ans d'absence. Un voyage au Grimsel avec sa mère, son frère Charles et sa marraine Mme Sacc, fut un des plus doux épisodes de ses vacances. Puis il va séjourner « dans ce délicieux Châtillon, rempli pour moi de tant de souvenirs ». Ainsi dit-il au prince dans une lettre du 4 août 1843.

Ai-je besoin, ajoute-t-il, de vous dire toute ma joie en revoyant mes Alpes, mon beau lac, mon Jura, mon Neuchâtel, — ma mère surtout, ma sœur, mon frère et ses enfants... Vous vous étonnerez que j'ose dire *mes* Alpes, *mon* lac, comme s'ils étaient à moi plus qu'à tout autre. C'est que quand on a vu ces choses depuis son enfance, on a fait si bonne connaissance avec elles qu'on les appelle *siennes*...

Il rentrait à Berlin en automne 1843. Son cœur fut

vivement touché de l'accueil que lui firent ses élèves et qu'il raconte ainsi à M. Bonnet :

Ils m'avaient préparé une belle guirlande de fleurs pendue à mon miroir, et un beau bouquet de bruyère en souvenir de celui que le petit me donna lorsque j'arrivai, il y a cinq ans, auprès de lui pour la première fois. Dès lors ils n'ont cessé de me témoigner toute l'amitié que je puis désirer. Il me paraît qu'il y a quelque progrès dans le sérieux et dans l'attention du petit. Nous avons commencé notre cours de religion ; je fais maintenant une introduction sur la Bible, demain sur l'inspiration !! Ne t'effraie pas ! Je l'admets aussi, et puis l'enseigner d'aussi bonne grâce que toi, quand même... Je ne ferai pas de mon petit un rationaliste, mais je n'en voudrais pas faire non plus un *Buchstabenanbeter*[1], parce que je craindrais que ce fût le plus sûr moyen de revenir... au rationalisme.

Nous lisons dans les *Souvenirs pour mes enfants* :

A mon retour à Berlin, les difficultés graves qui s'étaient élevées entre le gouverneur militaire et moi m'engagèrent à donner ma démission. Le roi[2], qui m'avait toujours témoigné une grande bienveillance, refusa de l'accepter. Enfin, il fut convenu que je resterais encore une année auprès du jeune prince et que je renverrais mon mariage jusqu'à l'expiration de ce terme...

Les fiançailles furent alors annoncées. Et nul ne fit au fiancé compliment si délicat que le petit prince : « Je suis si content, lui dit-il, que vous ayez quelqu'un de plus à aimer. — Et si j'allais vous en aimer moins... ? — Oh ! le cœur s'élargit », intervint Rodolphe de Zastrow. Le petit prince voulait que son grand ami se ma-

[1] Adorateur de la lettre.

[2] Frédéric-Guillaume IV, monté sur le trône en 1840.

riât tout de suite : « Je vous en prie, Monsieur Godet ! Pourquoi pas à Noël ? Ce serait si joli ! »

A L. Bonnet. 30 Octobre 1843.

[Il raconte une conversation qu'il a eue, à propos de la Société Gustave-Adolphe, avec Hengstenberg, qui lui a déclaré qu'il ne fallait, sous aucun prétexte d'action pratique, laisser « détendre l'opposition » entre rationalistes et croyants] :

Je l'ai combattu si bien que j'ai pu : je crois que l'Église protestante peut agir *comme telle*, pour venir au secours de ses membres souffrants, en employant pour cela les bras et la bourse de quiconque consent à les lui prêter. On peut dire aux rationalistes : « Plus nous vous combattons à outrance sur le terrain du dogme, plus nous sommes heureux de pouvoir vous tendre la main sur celui de la charité. » — Ce n'est pas détendre l'opposition : c'est la restreindre à la bonne place pour la renforcer là.

... Il est des vies dont on sent plus décidément que d'autres qu'elles ne sont que préparation, crépuscule, et que la grande moitié est dans l'avenir.

... Le prince et la princesse me traitent avec une confiance entière. La seconde surtout fait tout pour rendre ma position aussi douce que possible. Néanmoins, je sens tous les jours que je ne puis la supporter que par la perspective d'une prochaine fin... Mes leçons de religion me font beaucoup de plaisir. Nous expliquons le petit catéchisme de Luther... Mme la princesse assiste à presques toutes les leçons.

Au même. 4 mars 1844.[1]

... Que dis-tu de *l'Espérance* et du *Semeur*, de Rougemont et de Vinet ? Pauvre ami ! te voilà forcé de choi-

[1] Cette lettre et les deux suivantes font allusion à la brochure de Frédéric de Rougemont, *les Individualistes et l'Essai de M. Vinet*

sir entre deux amis bien chers, non quant aux personnes, sans doute, mais quant aux opinions ecclésiastiques ! Pour moi, je ne sais plus que penser... S'il y a du vrai dans Vinet, il y en a dans Rougemont.

Au même. 7 mai.

... Et Rougemont, et Vinet? — J'attends le troisième terme du trio, le conciliateur des vérités opposées... Que Dieu voulût te le donner, cher ami, ce mot de l'énigme, d'une des plus grandes énigmes de notre siècle !... Quant à la discussion en France, qui l'a soulevée? l'*Espérance*? Elle, le moins. — Les *Archives?* le *Semeur*? Vinet ? — Plutôt; mais eux pas non plus, au fond. La discussion est sortie non des hommes, mais des choses, comme les disputes ariennes au IIIe siècle, les disputes pélagiennes au Ve, la dispute de la foi et des œuvres au XVIe. Celle des rapports de l'Église et de l'État au XIXe est *l'ordre du jour de la Providence*, et si les hommes sont responsables du comment, Dieu seul, je le crois, est responsable du *que*... Calmons-nous donc quant au second point, et tâchons, tâche de faire un vrai bien quant au premier. Je m'impatiente bien de lire ton écrit.

Au même. Juin 1844.

... L'Église Rougemont-Vinet-Bonnet ! — Ce n'est pas se battre au trait et à distance, c'est se frotter, car on se touche ! Puisse-t-on bientôt s'embrasser ! Pour moi, je dis comme Sosie : « Ami de tout le monde ! » Et tu répètes le mot d'ordre, en ajoutant : « Excepté du Conclave et de l'habit noir ! » — Soit ! Mets un pantalon jaune et une cravate rouge, je ne t'en aimerai pas moins...

(Neuchâtel, 1844). L'auteur, prétendant se conformer aux enseignements de la Bible et des réformateurs, repoussait la théorie individualiste de la religion et de l'Église exposée par Vinet; il lui opposait sa conception d'un État et d'une Église d'institution divine, et prenait nettement position contre la séparation de l'Église et de l'État.

Le 18 août 1844, il annonce à M. Bonnet qu'il quittera son élève en octobre :

Mon successeur présumé est M. Curtius, de Lübeck, un jeune philologue de tendance sérieuse, et, autant que je puis le savoir, de principes évangéliques. Je l'ai rencontré une fois en société chez Hengstenberg... Pour moi, tu ne sais pas à quoi j'ai employé quelques jours de loisir que j'ai eus ci et là ? A résumer mon cours de religion actuel sous forme de catéchisme. N'en parle à aucun Neuchâtelois, au moins ! On croirait que je veux détrôner Ostervald ; et je le voudrais bien, en effet, si j'avais quelque chose de mieux à mettre à la place.

Au même. 11 octobre 1844.

Depuis une douzaine de jours, j'ai à demi quitté Babelsberg. Nous avons fixé la célébration de notre mariage à mercredi prochain, 16 octobre. Ce sera à Siethen, chez Mme de Scharnhorst, dans une jolie petite église de village. M. Andrié [1] a accepté la fonction d'amitié de prononcer sur notre union la bénédiction d'en haut.

... Ce n'est qu'à cette heure que je viens de recevoir enfin mon congé écrit... Le prince exprime sa satisfaction pour mes services en termes qui me font plaisir, ajoute l'annonce d'une pension de six cents écus ; puis que, comme témoignage particulier de satisfaction, le roi me donne le titre de son chapelain à Neuchâtel, avec quatre cents écus d'appointement. Vous le comprenez, c'est plus, infiniment plus, quant à l'argent, que je n'eusse jamais pu espérer.

Il écrit à son élève le 14 octobre :

1 Jean-François-Daniel Andrié (1792-1866), consacré en 1813, d'abord pasteur aux Ponts, puis au Locle, devint pasteur de l'église française de Berlin. Pendant un quart de siècle il fut comme un père pour tous ses jeunes compatriotes neuchâtelois, que leurs études ou le service militaire amenaient dans la capitale prussienne.

Mon cher prince,

Vous m'avez demandé l'heure de la célébration de mon mariage. Je puis vous dire maintenant que ce sera mercredi à deux heures. Vous m'avez promis d'être avec moi de cœur et de prière, et j'y compte... Vous aurez le sentiment d'avoir fait du bien et préparé un heureux avenir à un ami qui a été si joyeux de passer avec vous ces quelques années de sa vie.

Le jour de son mariage, il reçut de la princesse un livre-album, relié en velours violet avec garniture en filigrane et fermoirs d'argent, qui porte sur la première page cette dédicace bien digne d'être citée, car elle peint l'âme de celle qui l'a écrite :

Souvenir d'une mère reconnaissante et d'une amie.
Babelsberg, le 16 octobre 1844.
Princesse de Prusse.

Ce livre est destiné à vous servir dans les moments où le Seigneur vous inspirera une de ces pensées du cœur qui doivent demeurer pour contribuer à l'édification des autres ou à votre propre consolation. L'âme chrétienne ne cherche pas d'autres trésors que ces dons secrets d'une bonté toute divine, qui lui servent à la fois de sentier pour cette vie et de préparation pour l'autre. Aussi dois-je les demander pour vous à Celui qui a fixé votre vocation sur la terre et qui vous a placé à son service. Je vous prie de lui demander pour moi l'effet de sa grâce, qui me fasse avancer journellement dans le détachement de moi-même, dans la tristesse selon Dieu qui produit une repentance à salut dont on ne se repent jamais, dans la foi, dans l'amour, dans l'obéissance, et enfin dans la paix. Demandez-lui qu'il me rende apte à remplir ma vocation d'épouse et de mère, et à mériter le bonheur de posséder mes chers enfants, ce précieux dépôt qu'il a confié à mes faibles mains. En priant pour moi, vous continuerez à m'être utile de loin, comme vous l'avez été de près.

Frédéric Godet demeura en correspondance suivie avec celle qui, vingt-cinq ans plus tard, devint l'impératrice Augusta. Ce qui apparaissait dans les lettres de cette noble femme, c'était — selon une note de F. Godet que nous avons retrouvée, — « une foi sans mots, une religion de vie, dont l'éloquence réside dans les actes, et non point dans les phrases. »

Après son mariage et avant de partir pour la Suisse, il dut retourner régler diverses affaires à Babelsberg.

J'y reçus, dit-il dans ses *Souvenirs à ses enfants*, les marques de l'affection et de l'estime la plus touchante, et je dois vous dire ici que du premier au dernier jour de mon séjour chez le prince de Prusse, je n'ai éprouvé de la part de tous ces personnages, si souvent représentés comme hautains et ingrats, que les procédés les plus bienveillants et les attentions les plus délicates.

Les étudiants neuchâtelois en séjour à Berlin, qu'il avait coutume de réunir chez lui chaque semaine, regrettèrent son départ, comme en témoigne Félix Bovet. Né en 1824, Bovet, son cadet de douze ans, avait trouvé en Frédéric Godet un conseiller et un ami sûr : « C'est, écrit-il, un homme en qui j'ai pleine confiance. Je ne puis assez vous dire comme il nous est utile de toutes manières. Son départ de Berlin sera le plus grand malheur qui puisse arriver aux étudiants neuchâtelois et en général à tous les étudiants français qui sont à Berlin, car tous trouvent en lui un ami excellent et tout dévoué. » Et trois ans plus tard (1847), il écrit de Bonn : « Bien des choses à M. Godet quand vous le verrez ; je pourrais l'appeler l'homme irréparable, car pendant le temps de mes études à Neuchâtel, il a remplacé pour moi toute l'Allemagne, tandis qu'en Allemagne, je doute que je puisse rien trouver qui me le remplace. »[1]

[1] Félix Bovet, *Lettres de Jeunesse*. Paris, Fischbacher, 1906.

CHAPITRE VII

Établissement au pays.

F. Godet « subside » du Val-de-Ruz. — Les réunions du mercredi. — Un portrait d'Edmond Scherer. — Premières lettres échangées avec le prince. — Excursion en Valais. — Premier enfant. — La crise ecclésiastique vaudoise. — Controverse sur le darbysme ; une lettre de Vinet. — Visite d'altesses. — Lettres à Félix Bovet.

Partis de Berlin à la fin d'octobre 1844, les nouveaux mariés passèrent quelques jours à Francfort chez leurs amis Bonnet, qui leur firent le plus tendre accueil. Ils arrivaient à Neuchâtel à la fin de novembre. Frédéric Godet s'empressa de se mettre à la disposition de la Vénérable Classe et de lui rendre compte de la manière dont il avait accompli sa mission auprès du prince :

J'ai reçu, conclut-il, toutes les marques les moins équivoques d'estime, de confiance et, j'ose dire, d'affection. Parmi ces marques, il en est une qui m'a été particulièrement précieuse : le roi a daigné me nommer son chapelain dans la principauté de Neuchâtel, et m'invite à me présenter à vous en cette qualité... Mais comme ce n'est là, jusqu'ici du moins, qu'un titre sans fonctions, et que mon cœur n'a toujours qu'un désir, celui de travailler à la vigne du Seigneur, sous vos yeux et votre direction, je viens vous demander de bien vouloir accepter de nouveau mes services...

La Classe le nomme aussitôt « subside » (pasteur auxiliaire) du Val-de-Ruz, avec résidence à Neuchâtel. Ce

poste, dont les fonctions se bornent à la prédication du dimanche et des jours de fête, lui laisse des loisirs qu'il se hâte de mettre à profit. Il fonde des réunions d'édification et d'études bibliques, dont il sera question plus d'une fois.

Ce fut quelques semaines après notre retour, le premier mercredi de l'an 1845, que je commençai, avec l'autorisation du ministère de la ville, ces réunions du mercredi qui ont subsisté jusqu'aujourd'hui... Il me sembla que je devais chercher à utiliser le temps et l'aisance que Dieu m'accordait si libéralement, en faisant quelque chose pour son service, surtout auprès de la classe pauvre, à laquelle ces réunions du mercredi soir étaient particulièrement destinées. (*Souvenirs.*)

A cette époque, où la tradition n'admettait que les cultes « officiels », l'initiative du jeune pasteur devait paraître hardie : on verra qu'il dut mettre une certaine prudence à instituer ces réunions « sur semaine ».

A L. Bonnet. 19 novembre 1844.

J'ai assisté aux délibérations de la Vénérable Classe... J'y ai retrouvé tous mes bons amis, et n'y ai retrouvé que des amis. Heureux Neuchâtel! *Extra te non est vita, aut si est vita, non est ita*, comme disent les Hongrois de leur Hongrie.

... As-tu correspondu avec Scherer pour notre projet de revue? Il t'aura raconté les courts mais bien agréables moments que nous avons passés ensemble [à Strasbourg.] Il m'a beaucoup plu ; son air si modeste, avec de pareils talents, m'a humilié. Il m'aura trouvé, je pense, bien outrecuidant : c'est moi presque uniquement qui ai parlé. Il y a en lui quelque chose non de froid, mais de réservé, qui me forçait à avancer pour ne pas laisser entre nous une trop grande lacune. Il est entré pleinement dans le plan ; nous avons agité les questions y relatives ; et tout en

nous réservant chacun notre liberté de retraite si nous trouvions que la volonté de Dieu ne fût pas conforme à ce projet humain, nous avons cependant, comme nous l'avions fait à Francfort, tout médité et discuté dans l'hypothèse de la réalisation. Nous avons échangé nos idées sur les sujets à traiter, et tout paraissait s'emboîter assez bien. Restait la coopération de F. de Rougemont, surtout pour la partie des comptes-rendus et critiques, que vous pensiez lui aller mieux que toute autre. Arrivé ici, j'ai tout de suite mis la chose sur le tapis. Mais il n'a mordu à rien. Si *vous* marchez, je marcherai avec vous. Sinon je me tiendrai coi de tout mon cœur. Je vais écrire à Scherer aujourd'hui même.

Ce projet de revue théologique n'eut pas de suite.

Au Prince. 22 novembre 1844. [1]

Me voici depuis hier soir établi dans un joli petit logement [2]... Il est huit heures du matin. Le soleil dore le lac sous mes fenêtres. Les Alpes, quoique un peu voilées, élèvent leurs têtes blanches dans un beau ciel bleu, et moi je viens vous consacrer les premiers instants que je passe dans ma nouvelle demeure...

Du Prince. Berlin, 1er décembre 1844.

Mon cher Monsieur Godet,

Mille remerciements pour votre chère lettre. Ne croyez pas que j'aie été fâché de ce qu'elle soit venue un peu tard : j'ai bien pensé que vous deviez avoir beaucoup à faire les premiers jours... Quelle joie Mme Godet doit avoir eue de vous revoir !... Je pense chaque jour à elle et je ne l'oublierai jamais. Nous aimons beaucoup M. Curtius, mais la manière dont je me suis familiarisé avec lui n'est pas la même qu'avec vous...

[1] Le prince a écrit au revers de la feuille : *Première lettre après notre séparation.*

[2] Faubourg de l'Hôpital, 40.

A L. Bonnet. 11 décembre 1844.

...Nous avons chez Rougemont des réunions hebdomadaires pour la reconstitution de l'enseignement de l'histoire et de la géographie au Collège. Les autres jours, nous faisons le soir une lecture avec Caroline. Nous avons commencé les *Martyrs*. Mais !... Mais !... Quelques belles phrases surnagent... Hier, nous avons remplacé ces *Martyrs*, qui se font égorger pour ce qu'ils ne connaissent pas, par la lecture d'un excellent sermon sur la Parabole du mauvais riche.

Les nouvelles du canton de Vaud ne sont pas gaies. Le darbysme paraît y triompher haut la main, même sur l'indépendance Burnier-Vinet... Chez nous, tout va tranquillement, *piano* et *sano*, mais cela va. Dieu a la main sur notre petit pays. C'est une conviction qui s'impose de tous les côtés, en y rentrant après une absence : transformation sans révolution, c'est là, *en tout*, politique, éducation, religion, le sceau de l'histoire de cet heureux coin de terre.

Au Prince et à Rodolphe de Zastrow. 31 décembre 1844.

Mes chers enfants,

Impossible de laisser finir cette année sans venir vous serrer la main, vous embrasser et vous dire tout ce que mon cœur demande au Seigneur pour vous deux et pour vos parents.

...Quelles ont été vos étrennes de Noël ? Combien j'ai pensé à vous, ce soir-là ! A l'heure où vous étiez sans doute chez vos parents, je marchais à travers un beau vallon appelé le Val-de-Ruz, une vaste plaine entourée de montagnes comme la Bohême, — pas aussi grande pourtant, — pour aller prêcher le lendemain dans deux villages de ce vallon. Le brouillard couvrait la plaine, s'appuyant sur les montagnes tout autour, et un faible rayon de lune, déchirant en quelque sorte ce rideau, était la seule lumière qui éclairât mon chemin solitaire. Et je pensais à vos belles salles bien éclairées, à vos

milliers de bougies, à votre beau monde, — et puis je contemplais de nouveau ma solitude, et ce rayon de lune semblable à la lumière de Bethléem dans la nuit de Noël; et il y avait comme une voix qui chantait dans mon cœur pour vous et pour moi : « Gloire à Dieu, qui est si bon ! Paix sur la terre, qui en a tant besoin ! Bonne volonté envers les hommes, jeunes ou vieux, dans les villes et dans les villages, dans les palais

CAROLINE GODET NÉE VAUTRAVERS

et les cabanes ! » L'avez-vous aussi entendue, cette voix ? Elle est si humble, si douce, que souvent, au milieu du tumulte de la ville, on ne parvient point à l'entendre. C'est pour cela sans doute que c'est à des bergers, en pleine campagne, que les anges l'ont fait entendre...

A L. Bonnet. 22 janvier 1845.

...Nous avons pris le parti de refuser toute invitation pour le soir; nous passons à peu près toutes nos soi-

rées avec ma belle-mère, faisant une lecture. Nous avions commencé les *Martyrs*; mais c'est illisible jusqu'au bout. Nous venons de terminer l'ouvrage, très intéressant, de Bungener : *Un sermon sous Louis XIV* : c'est tout un traité d'homilétique, dans un cadre ingénieux, mi-roman, mi-histoire... Je ne sais ce que nous commencerons maintenant; je pense à *Port-Royal* de Sainte-Beuve.

...Il ne faut pourtant pas croire que je n'aie rien à faire... Il y a les prédications... ; pendant la semaine de Noël, je n'en ai pas eu moins de six, et quand j'ai un dimanche libre, alors c'est l'Oratoire qui crie à l'aide, et je m'y suis prêté avec joie et reconnaissance. L'ennemi des réunions vient d'en tenir trois de suite, et, bien plus, vient, avec M. James DuPasquier, d'en mettre une en train pendant la semaine, le mercredi soir. C'est qu'il ne s'agit pas ici de réunions de *haut goût*, comme disent MM. les professeurs Perret et Diacon. C'est pour notre pauvre rue des Chavannes [1], qui, dans ces jours de réveil religieux, est encore assise dans l'ombre de la mort, et meurt de faim comme Lazare à la porte du riche. Je crains bien que les Bercles [2] ne soient envahis par les riches; mais j'espère aussi que quelques pauvres y viendront et que le mot de Jésus : *L'évangile est annoncé aux pauvres*, qui est si peu vrai de nos jours qu'il semble presque une ironie, deviendra chez nous une vérité. Cela commencera mercredi prochain, d'aujourd'hui en huit, s'il plaît à Dieu. Je n'ai eu de lutte avec personne. Je me suis consulté d'abord avec Dieu et avec moi-même; puis avec M. DuPasquier, M. Mercier et M. Favre [3], qui ont été unanimes à désirer l'accom-

[1] Alors habitée par les vignerons et les journaliers.

[2] Nom du local où se tenaient ces réunions.

[3] Augustin Favre, directeur de la police centrale, mort à Neuchâtel en 1847, était un philanthrope et un chrétien dont F. Godet parlait avec vénération. Il avait voué une sollicitude particulière à l'enfance malheureuse; et il fut à Neuchâtel le créateur des Écoles du dimanche. F. Godet en partageait et en reprit après lui la direction; « habile à tirer parti des bonnes volontés », il s'adjoignit de jeunes collabora-

plissement du projet et à promettre d'y coopérer; puis la chose a été dite à maman, à mon frère, comme une chose faite : Caroline m'a sagement et fermement servi d'éclaireur. Quant au faubourg [la maison Gallot], pas un mot. Ce sera mon oncle[1] qui, quand la chose sera en train, me montera une garde ! — et puis ce sera fini.

Outre cela, je suis maintenant dans les manuels de géographie et d'histoire; non à lire seulement, mais à rédiger.[2] Singulière tâche pour un ministre, n'est-ce pas ? Mais l'ex-pédagogue ne peut oublier entièrement son temps de service pédagogique, pas plus que l'ex-grenadier ses drapeaux et l'ex-aumônier son sac à tabac...

...Mais ne plaisantons pas ! J'ai toujours, quand je plaisante en écrivant, la crainte que cela n'arrive dans un moment où l'on est disposé à mieux qu'à plaisanter : à prier... ou à pleurer,... ou à chanter; et quel *mauvais* plaisant n'est-on pas alors envers son ami !

...Je n'ai touché ni France, ni Allemagne, ni Suisse. Je suis cependant le tout, comme toi, avec intérêt. Il me semble que les glaives s'aiguisent et ne tarderont pas à se croiser. Seulement, il y a trois luttes qui doivent se confondre pour éclater : celle du protestantisme et du catholicisme, de la foi et de l'incrédulité, de l'ordre social et du communisme. Quand les éléments se seront rapprochés par affinités respectives, alors deux camps : Christ et l'Antéchrist; et la fin *sanglante*. Voilà ma *Zukunft der Kirche Christi*...

Du Prince. 24 janvier 1845.

J'ai fini la vieille année et commencé la nouvelle bien

teurs, nombreux et actifs. Puis le pasteur Louis Nagel continua cette œuvre avec beaucoup de dévouement et de succès. Voir G. Borel-Girard, *Coup d'œil sur l'origine et le développement de l'École du dimanche dans le canton de Neuchâtel.* (La Chaux-de-Fonds, Hæfeli, 1909.)

[1] G.-F. Gallot, gardien farouche des traditions religieuses et politiques.

[2] *Géographie du premier âge.* Neuchâtel, 1847 (11e édition, 1891).

joyeusement, parce que mes parents sont contents de moi... J'ai fait une remarque qui m'est très agréable, c'est qu'on me laisse un peu plus de liberté que ci-devant et qu'on me considère déjà plus comme un grand garçon. J'ai maintenant mon argent de poche à moi, ce qui fait 8 écus... Que Dieu vous protège tous dans cette nouvelle année !...

Votre fidèle ami à toujours....

Du même. Mars 1845.

[En réponse à une lettre où le « subside » du Val-de-Ruz lui racontait une course en traîneau assez mouvementée qu'il avait faite pour aller prêcher dans plusieurs villages.]

... Nous avons cherché sur la carte avec maman et Mme Sandoz les endroits où vous prêchez... J'avoue que j'aime plutôt les dîners que de renverser dans la neige ; mais le devoir va avant tout. Pour nous, nous sortons chaque jour en traîneau, et nous allons à Moabit, pour patiner ; mes cousins et cousines font de même, et on s'amuse bien là sur la glace.

Il y a ici une cantatrice de Suède, Mlle Jenny Lind, qui met tout Berlin en extase... On m'a promis que je l'entendrais.

Au Prince. 3 avril 1845.

... Je me réjouis de tout mon cœur, comme un enfant, d'un voyage d'une quinzaine de jours que j'ai projeté pour le mois de juillet... J'espère le faire en compagnie de mon excellent ami Arnold Guyot, qui est le plus aimable compagnon de voyage et de vie que je connaisse... Pendant que vous escaladerez la Schneekoppe, je serai, moi, tout de bon dans la glace et la neige. [1]

... Ma pauvre patrie suisse est ensanglantée par la

[1] On verra qu'il eut un autre compagnon de voyage que son ami Guyot.

guerre [1].... Et cela dans un si beau pays, par un si beau temps, sous un ciel radieux, aussi pur que pouvait l'être celui du paradis, au pied de ces Alpes éclatantes de blancheur, sur le bord de ces lacs bleus comme le ciel !... Que les œuvres de l'homme méchant paraissent plus méchantes encore au milieu des œuvres si belles d'un Dieu si bon !

Au même. 7 juin 1845.

Nous habitons maintenant tout au bord du lac, en face des Alpes, à l'entrée d'une belle promenade. [2] J'ai une magnifique grande chambre de travail, dont votre portrait et celui de Rodolphe, au-dessus de celui de votre maman, occupe la plus belle paroi. [3]

Du Prince. 18 juin 1845.

Le Vendredi-Saint, j'ai été le soir à la Sing-Akademie entendre le *Tod Jesu*, de Graun. Que cette musique est belle ! Longtemps, le soir, ces beaux passages : *Wie herrlich ist die neue Welt*, etc..., m'ont empêché de dormir, tellement ils m'avaient frappé.

Robine [4] a un petit agneau, que j'ai donné à ma sœur. Ne croyez pas que je le lui ai donné parce que je ne m'en souciais pas ! Mais pourquoi ne devrait-elle pas en avoir un dont elle puisse dire : « Il m'appartient », puisqu'elle a plus le temps de s'en réjouir que moi ? Dites-le, je vous prie, à Mme Godet, et que le troupeau se compose déjà de cinq.

[1] Allusion à l'expédition des corps-francs radicaux contre le gouvernement conservateur de Lucerne.

[2] Faubourg du Lac, nº 7. Cette maison appartenait à son ami Philippe Bovet. Elle a été dès lors exhaussée de deux étages, et appartient à MM. Attinger frères, imprimeurs et éditeurs de ce livre.

[3] Ces portraits des deux élèves, réunis dans un même cadre, avec les dates 1838, 1844, lui avaient été donnés à son départ de Berlin. F. Godet préférait d'ailleurs, pour la ressemblance, le petit daguerréotype que nous avons reproduit p. 155.

[4] C'était une brebis dont Mme Godet avait fait cadeau à son « cher petit », au moment de le quitter.

Dans sa réponse, F. Godet raconte au prince le voyage qu'il vient de faire à Chamounix et en Valais avec « son cher ami Félix Bovet, proposant », et décrit la vallée de Viège telle qu'elle était alors :

5 août 1845. — ... C'est une vallée étroite et sauvage, où il n'y a que quelques villages, dont les habitants sont encore dans la simplicité des temps anciens. Ils ne savent pas ce que c'est que les gazettes. Mon compagnon de voyage, Félix Bovet (un de mes amis du samedi soir à Berlin), ayant voulu acheter des cigares, n'en put trouver ; les enfants d'un village s'emparèrent tout étonnés d'un mauvais bout de cigare qu'il avait jeté ; ils le défaisaient avec curiosité, ne sachant ce que c'était. Dans ces villages, il n'y a ni auberge ni cabaret ; on ne boit que du lait. Nous dûmes, selon la coutume du pays, aller demander à M. le curé de nous donner un gîte, qui nous fut accordé de la manière la plus gracieuse et pour le prix le plus modique.

Il y a tant de piété dans cette contrée que, le dimanche matin, comme nous avions à faire une petite marche pour atteindre le lieu où nous comptions prendre notre repas, nous arrivâmes dans un village où il n'y avait plus absolument que les enfants de trois à quatre ans. Tout le monde était à la messe. Il nous fallut attendre près d'une heure sur un banc, devant une maison, que l'on sortît de la messe, pour avoir quelque chose à déjeûner. En montant une montagne, nous rencontrâmes des gens qui en descendaient, portant du beurre et du fromage à vendre au village. Notre guide leur demanda s'il restait quelqu'un au chalet pour nous donner à boire et à manger. — Non, répondirent-ils ; mais vous trouverez la clef à tel endroit, sur la galerie. — En effet, nous entrâmes, mangeâmes à notre appétit de la crème, du beurre et du pain noir, et après avoir laissé ce que nous pensions être le paiement de ce que nous avions pris, nous repartîmes en fermant la porte et remettant la clef à sa place.

Nous trouvons dans un autre chalet une jeune fille seule ; nous causons avec elle : *Gott behüte Euch in Eurer Einsamkeit*, lui dis-je en la quittant. *Und Euch auf Eurer Strasse*, me répondit-elle d'un ton que je ne saurais oublier.

Croiriez-vous que dans le village de Zermatt, au pied du Mont-Rose, où nous avons fait un petit séjour, on ne ferme pas les maisons, ni les caves, si ce n'est en temps de foire, où il y a beaucoup d'étrangers dans le village ! Voilà ce qu'était, il y a trente ou quarante ans, l'Oberland bernois : on l'a gâté. Dieu veuille qu'il n'en arrive pas de même de la vallée de Viège !

Mais ce qui nous a aussi fait plaisir et ce que nous cherchions proprement, au fond de cette vallée, ce sont deux frères, uniques dans leur genre, l'un debout comme une pyramide, l'autre assis comme un sénateur dans son large fauteuil, tous deux à la barbe blanche et au front majestueux, le Mont-Rosa et le Mont-Cervin, ou Matterhorn, dans le langage du pays. Comment vous dépeindre ces deux géants élevant leur tête du milieu des neiges et des glaciers, et liés l'un à l'autre par des sommets également blancs, et tout resplendissants lorsqu'un rayon de soleil vient à les illuminer ! Après en avoir joui plus que je ne puis vous dire, nous avons passé la Gemmi et sommes redescendus par Thoune-Berne à Neuchâtel, où j'ai été bien heureux de retrouver en bonne santé ma chère Caroline.

J'ai été peiné de ne point voir de musique dans le programme de vos leçons. C'est sans doute que vous y avez mis peu d'intérêt et qu'il a fallu discontinuer. Quel dommage ! Il faudrait prendre une grande et ferme résolution de bien vous appliquer. Plus tard, c'est un si agréable délassement, surtout pour quelqu'un qui, comme vous, aime et sent la musique. Ce que vous me racontez de la soirée de la Sing-Akademie, où vous avez entendu la *Mort de Jésus*, de Graun, le montre bien [1].

[1] Frédéric Godet lui-même était passionné de musique.

Les lettres écrites par Frédéric Godet à ses amis dès 1845 contiennent de nombreuses pages sur ses enfants : il entre à leur sujet dans toute sorte de détails qui montrent sa sollicitude, sa tendresse pour eux, et la grande place qu'il trouvait moyen de leur réserver dans la vie la plus occupée. On comprendra que nous supprimions ces passages intimes, qui sont sans intérêt pour le public. Nous ne pouvons cependant oublier que Georges Godet, né le 18 septembre 1845, a pris une part très importante aux travaux du théologien, dont il fut pendant près de quarante ans le collaborateur fidèle et indispensable ; qu'il a joué comme pasteur un rôle très en vue dans l'Église neuchâteloise et succéda, en 1887, à son père comme professeur d'exégèse ; qu'il a exercé une influence durable sur beaucoup de ses paroissiens et de ses étudiants ; qu'il fut un des plus ardents défenseurs des Stundistes persécutés en Russie, et se dépensa sans compter en faveur des victimes des massacres d'Arménie. Aussi sa mort, arrivée presque soudainement le 21 juin 1907, fut-elle une perte qui, à cette heure encore, est douloureusement ressentie. C'est pourquoi nous croyons que ceux de nos lecteurs qui l'ont connu aimeront à retrouver sous la plume de F. Godet quelques-uns des traits qui se rapportent à son fils aîné.

A L. Bonnet. 19 septembre 1845.

Grâces soient rendues à notre bon Dieu ! Il a tout amené à bien : un bon gros garçon, et ma chère Caroline aussi bien que possible... Ce premier cri ! Comment rendre l'émotion ! ... Je n'ai pu la soutenir... Notre petit est là bien dormant, dans d'autres moments bien criant, « avec une voix de major », dit notre releveuse ; « de ministre », rectifié-je tout bas, en ajoutant un « s'il plaît à Dieu... »

Au Prince. 19 septembre 1845. [Après lui avoir annoncé la naissance de son fils].

... M. le professeur Tholuck a passé ici avec sa femme et nous a accordé toute une journée. Mais les Alpes n'ont pas été si galantes. Elles n'ont montré que quelques places un peu découvertes. C'est ce que nous avons de plus beau à Neuchâtel, et nous sommes fâchés de ne pas pouvoir tirer ce rideau, comme le montreur du diorama tire la toile chez Gropius, le soir de Noël.

Du Prince. Vendredi 26 septembre 1845.

Mon cher Monsieur Godet,

Je viens de recevoir ce soir votre chère lettre, qui m'a appris une nouvelle qui me remplit d'une joie inexprimable. Quel bonheur pour vous et pour votre chère Caroline !... Que Dieu bénisse votre héritier et qu'il le fasse grandir en sagesse et en obéissance, pour qu'il soit la joie de ses chers parents ! Maman me donnant votre lettre m'apprit la nouvelle, et au premier moment je ne pouvais pas y croire ; comme à la naissance de ma sœur : vous rappelez-vous ce matin-là ?

L'enfant fut baptisé le 7 novembre par M. le doyen DuPasquier, qui « ne revenait pas des grands yeux bleus qu'il lui avait *plantés* »... Ainsi dit le père dans une lettre à L. Bonnet, du 11 novembre, qui contient en outre ce qui suit :

... Fréd. de Rougemont est de retour depuis quelques jours du canton de Vaud. C'est aujourd'hui un grand jour pour l'Eglise de ce pays. Il y a réunion de tous les pasteurs à Lausanne pour voir ce qu'il y a à faire ensuite de la suspension prononcée par le Conseil d'État contre les pasteurs réfractaires. Ceux-ci paraissent décidés à donner leur démission. Auront-ils raison ? Que feront les autres ? Voilà de grandes et redoutables questions. Le Seigneur daigne les éclairer et tout tourner

à bien, même les fautes, s'il y en a de commises, à bonne intention.

... Mercredi nous allons recommencer avec M. DuPasquier les réunions des Bercles, si bénies l'année dernière... Travaillons pendant que nos mains sont libres ; le temps approche peut-être où on nous les liera, pour nous conduire où nous ne voudrions pas. La pauvre Allemagne marche à cette crise avec une rapidité effrayante ; il y aura des stations dans cette descente ; les élus seront marqués du sceau de l'Éternel ; mais la fin ne tardera plus longtemps, et la dissolution de toutes les formes d'Églises existantes, jointe à celle de la société civile, qui est de plus en plus imminente, me semble un avant-coureur bien solennel de la crise prochaine (2 Thess. II). Uhlich et Wislicenus, Ronge et Dowiat, les rabbins néo-judaïstes, travaillent tous sans le savoir à une même œuvre. Si je me trompe, j'en ferai bien joyeusement la confession, je t'assure. [1]

Mon opinion sur ces mouvements a été formée instantanément à la lecture de la fameuse lettre de Ronge à l'évêque de Trèves, et dès lors chaque jour n'a fait que la confirmer. Le néocomisme, voire même le Conclave, n'y est pour rien, je t'assure, si ce n'est dans la mesure où l'élément de vérité conclavial et néocomien doit, ce me semble, y être nécessairement pour quelque chose. En face du darbysme qui nous mine plus que nous ne voulons nous l'avouer, ne maudissons pas nos robes, nos cravates blanches et nos rabats. Ne méconnaissons pas, sans doute, les bonnes vérités qu'il nous

[1] Allusion au mouvement d'évolution libérale qui se produisait alors dans l'Église protestante en Allemagne, sous le nom d'Amis des Lumières (Uhlich, de Magdebourg, Wislicenus, de Halle, etc.). Le prêtre silésien Jean Ronge était le chef des sectaires dits « Catholiques allemands », qui, en 1844, fondèrent sur de nouvelles bases rituelles et dogmatiques des associations catholiques indépendantes. Une de ces communautés, celle de Posen, demeurée plus conservatrice que d'autres, expulsa son conducteur, Dowiat, qui prétendait la transformer en un club socialiste. Il rentra dans le giron de l'Église romaine.

rapporte et tire d'un certain oubli ; mais tenons-nous ferme à notre poste. La position est *quelque chose*. On a été tenté d'en faire le *tout* ; maintenant on la traite comme *rien*. La vérité est que sur le fondement de l'évangile elle est quelque chose. Est-ce aussi là du conclavisme néocomien ? Oui, peut-être ; je sens déjà qu'il agit un peu sur moi, quoique j'eusse déjà autrefois, comme tu te le rappelleras, de bonnes prédispositions. Et voici ce qui m'arrive : devant la Classe, j'ai un air et une réputation de radical ; pour mes amis semi-darbystes, un air et un bruit d'aristocratisme clérical. Mais qu'importe, pourvu qu'ils continuent à m'aimer comme ils l'ont fait jusqu'ici ! avec cela, je suis *content*.

...Adieu, chers amis, apprenons toujours mieux à jouir du présent, de ce que le Seigneur donne à cette heure, et à borner notre horizon terrestre au jour présent, en le faisant aborder à l'éternité. Schelling, parlant de l'infini de l'espace, disait un jour : « La limite de l'espace n'est pas derrière Sirius, elle est en chaque point ». Faisons-en de même pratiquement et disons : « Le confluent du temps et de l'éternité n'est pas il y a 6000 ans ou dans 600 ans, il est à chaque moment.

A Constant Delachaux [1]. *16 février 1846.*

... J'ai été bien occupé ces temps à préparer mon « darbysme » pour l'impression, Messieurs du Val-de-Ruz,

[1] Aimé-Constant Delachaux (1804-1863), pasteur à la Brévine, aux Verrières, à la Chaux-de-Fonds, parrain du fils aîné de Frédéric Godet. — La brochure dont il va être question dans cette lettre est intitulée : *Examen des vues darbystes sur le saint-ministère, d'après les textes bibliques, par un ministre de la Parole de Dieu.* Elle fut mise en vente en mars 1846, au prix de fr. 1 —, au profit du Comité de secours pour les pasteurs vaudois démissionnaires. C'est un rapport présenté, quelques mois auparavant, à la conférence des pasteurs du Val-de-Ruz, qui en avaient approuvé les idées et demandé l'impression. Selon M. Darby, le ministère n'est pas une charge, mais un don. Tel qu'il est établi dans l'Église, il est anti-évangélique et anti-biblique.

M. James DuPasquier, M. le professeur Perret m'ayant unanimement engagé à le publier... Je l'ai retravaillé à peu près d'un bout à l'autre, rendu plus clair, plus complet, je crois ; enfin, j'ai fait ce que j'ai pu, et on a commencé aujourd'hui l'impression. Dieu veuille donner bonne vie à cet enfant, *s'il lui plaît*. Sinon, il peut empêcher encore qu'il ne vienne au jour ; je le lui sacrifierais, je crois, sans résistance. Je le dédie à Messieurs les pasteurs du Val-de-Ruz et le publie au profit des pasteurs vaudois.

A L. Bonnet. 21 mars 1846.

J'ai reçu par nos amis Bovet une commission de toi, mon cher ami, relativement aux pasteurs vaudois, [1] — un fameux coup de poing au milieu des reins, — dont je suis encore tout tremblant (non du coup de poing, mais de la commission) : en sommes-nous donc là, et parce que nous ne donnons pas tous tête baissée comme des moutons dans le même trou, parce que nous ne nous acculons pas tous dans le même entonnoir, est-il nécessaire de nous bouchoyer comme des Bernois ? Je ne m'appuie pas, pour repousser ton coup de poing en intention, sur ce qui est arrivé dès lors : mon opinion a été formée en principe, avant tout résultat. Cette opinion, que tu ne connais pas même, était et est encore celle-ci : point de *soumission*, mais point de *démission*. Ne céder en quoi que ce soit ; refuser de se laisser employer comme agents civils ou politiques ; ne consentir à faire quoi que ce soit contre la conscience pastorale ; et puis se laisser punir, mettre en prison, suspendre et enfin destituer : mais jamais ne quitter soi-même la place, ce qui serait précisément reconnaître le pouvoir dont on affirmait l'illégalité. C'eût été laisser à la Providence le soin de dénouer le nœud que l'on a eu l'im-

[1] C'est-à-dire au sujet de la démission qui venait de se produire, et qui fut l'origine de l'Église libre vaudoise.

prudence de trancher d'une main humaine ; c'eût été prendre aux yeux du peuple le beau rôle de victime que l'on a donné au gouvernement ; c'eût été le moyen de rester unis au moins avec tout ce qu'il y avait d'hommes honorables dans le clergé ; c'eût été ne pas prendre la triste apparence de vouloir jouer au coup d'État et préparer un bouleversement politique. Tout, tout conseillait d'en agir ainsi ; et cet avis n'a pas même été exprimé, tant l'assemblée était (ceux du dehors, qui ont quelquefois un sentiment juste, l'ont fort bien senti) sous une *pression !* Mais je me tais, je sais ce que je crois, ce que je sens, — je ne donne de coups de poing à personne, mais je crois aussi n'en mériter de personne ; j'admire, mais je n'approuve pas ; j'approuve en un point la résistance, mais non le mode de résistance. La résistance *active* ne convient pas au disciple de Jésus-Christ. C'est peut-être au prix de bien des expériences pénibles que j'ai appris ce point de morale chrétienne.

En publiant dernièrement une brochure sur l'un des points de la doctrine darbyste, que bientôt tu recevras, cher ami, et en la consacrant au bénéfice des pasteurs vaudois démissionnaires, dont la résolution sera, je n'en doute pas, tournée en bien et en grand bien par la main de Dieu, j'ai dû caractériser par un mot ma manière de voir sur ce sujet. Quant à la brochure, je serai bien aise que tu la juges très sévèrement. Je dois m'attendre à une lutte, d'après une lettre de Guinand [1], reçue aujourd'hui. Que mes amis m'éclairent !

Du Prince. Berlin, ce 7 mai 1846.

... Vous trouverez deux feuilles écrites en allemand : c'est une espèce de *Requiem* que j'ai composé en un quart d'heure hier, sans aucune aide de qui que ce soit et sans livres, en souvenir de feu ma grand'tante la

[1] Son ancien ami d'études, devenu à Lausanne un des champions du darbysme (voir p. 50, note.)

princesse Guillaume, qui mourut, comme vous le savez, le 18 avril. Avant-hier, on donna en sa mémoire, à la Sing-Akademie, le *Requiem* de Mozart, qui m'a beaucoup frappé, et hier il me vint dans l'idée d'écrire aussi quelque chose de cette espèce. Je voulais vous prier de corriger autant que vous voudrez et de me dire votre opinion, *si vous avez le temps*, car cela ne presse pas. J'étais tellement saisi du souvenir de ma grand'tante et de ce *Requiem*, que j'écrivis cela hier, jour de Jeûne. C'est l'original, comme je l'ai écrit, personne n'en sait rien ; ce ne sera qu'après que vous me l'aurez renvoyé que peut-être je le montrerai à maman. Si vous en êtes content, je peux vous en envoyer une copie. Et c'est à vous que je remets de le corriger, car je garde et garderai toujours la même confiance envers vous que j'ai eue ci-devant.

Au Prince. 19 mai 1846.

Mon cher prince,

Votre dernière lettre et la petite composition qui l'accompagnait m'ont fait tant de plaisir, que je me hâte de profiter du premier instant de liberté pour y répondre. Je n'ai rien trouvé à reprendre à votre *Requiem*, il m'a fait plaisir d'un bout à l'autre, et j'ai béni celui qui vous a mis au cœur d'écrire ces lignes. J'espère qu'elles feront également le plus grand plaisir à votre maman. J'en ai autant que possible communiqué le contenu à Mme Godet, comme vous me l'aviez permis, et elle a eu aussi beaucoup de joie à l'entendre. Gardez-le, mon cher ami, pour d'autres temps où l'on est heureux de relire ce que le Seigneur, par son esprit, nous a mis au cœur, dans les moments graves de notre vie. Ces impressions s'affaiblissent si aisément !...

Alexandre Vinet à Fréd. Godet [à propos de sa brochure sur le darbysme].

Monsieur et très honoré frère,

Je vous ai écrit vingt fois en pensée la lettre que je vous adresse aujourd'hui, mais je n'ai jamais trouvé un moment pour vous l'écrire réellement. Aujourd'hui même je n'écrirai pas la lettre que j'avais projetée puisque je me réduis (forcément) à vous mots de remerciement. Il me faudrait bien plus de vingt mots pour vous exprimer à mon aise et à mon gré la complète et vive satisfaction avec laquelle j'ai lu, sous un nom d'auteur, l'écrit que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je ne saurais pas de dire, même à vous, que je ne me souviens pas d'avoir rien lu sur des matières de controverse, qui m'ait paru à la fois plus lumineux et plus édifiant. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de me gratifier d'un exemplaire de votre ouvrage, je vous adresserais encore des remerciements; car ma reconnaissance est bien moins excitée par cette attention, quoique si aimable, que par l'ouvrage même. Je ne vous remercie pas de me l'avoir donné, mais de l'avoir donné au public. Je puis souhaiter à tous ceux qui forment de la publique votre savoir, l'étendue de votre pensée et votre excellente méthode; mais je leur souhaite surtout votre équité et votre charité.

Adieu, Monsieur; recevez, avec mes remerciements, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments fraternels.

Lausanne, 19 juin 1846. Vinet.

Au Prince. Neuchâtel, 7 août 1846..

... J'ai eu un bien grand plaisir, que vous m'annonciez à mots couverts dans votre lettre. Vous me disiez : « Vous verrez quelqu'un de chez nous cet été. »

J'étais à la campagne, où je suis encore maintenant, à Monruz, chez nos bons amis M. et Mme de Marval [1], quand je reçois un billet de ma sœur qui me dit de vite me rendre à Neuchâtel pour dîner à deux heures à l'Hôtel des Alpes, non pas avec Monseigneur le prince et Mme la princesse de Prusse, mais quelqu'un qui n'en est pas loin. M. de Marval, qui revenait justement de la ville, me dit qu'il a vu un grand monsieur avec deux dames, l'une très jeune, suivis d'un domestique de l'hôtel, qui sonnaient chez nous, et qu'il s'est approché du domestique pour lui dire que nous étions à la campagne. Je passai mon frac, et me rendis à Neuchâtel, où je trouvai en effet à l'Hôtel des Alpes les trois voyageurs du matin, votre oncle [2], votre tante et votre cousine, qui, après avoir inutilement sonné chez nous, avaient eu la bonté d'aller plus loin, jusque chez maman, et de la surprendre sous le nom d'un monsieur et de deux dames de Berlin. Vous pouvez penser quel plaisir j'eus à les voir, et à les voir si bons, si aimables, votre cousine surtout, avec laquelle j'ai pu causer de vous tout à l'aise. J'ai eu beaucoup de plaisir aussi à revoir Mlle de Zastrow, et tous les accompagnants, que je ne vous nomme pas, parce que vous les connaissez.

Après dîner, le prince et ces deux dames voulurent venir à Monruz voir Mme Vautravers [3] et Caroline. Ils passèrent avec nous, sous le péristyle de cette petite mais charmante campagne, une partie de la soirée. On ne peut être plus affectueux, plus cordial qu'ils ne le

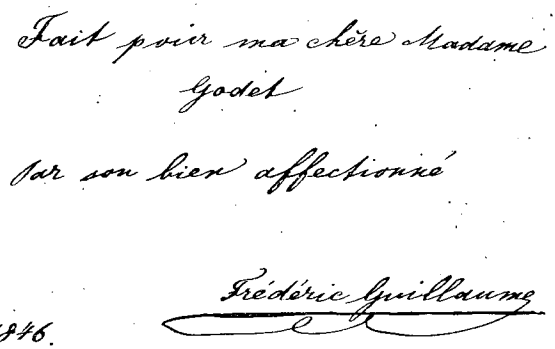
[1] Charles de Marval (1802-1880), châtelain de Thielle.

[2] Le prince Charles de Prusse, frère de Frédéric-Guillaume IV et de Guillaume Ier.

[3] Belle-mère de F. Godet et ancienne gouvernante des filles du prince Charles.

furent ; votre cousine Louise surtout a enchanté à Neuchâtel tous ceux qui l'ont vue. Ils revinrent passer la fin de la soirée chez Mme Godet, chez qui ils avaient bien voulu accepter le thé avec toute leur suite... Vers dix heures, votre tante, fatiguée, désira reprendre le chemin de son hôtel. En entrant en voiture, votre cousine me cria : « C'est la plus belle journée que j'ai passée depuis longtemps. J'ai eu tant de plaisir à Neuchâtel ! »

Je ne puis m'empêcher de penser : « Quand viendra le moment où je verrai arriver à Neuchâtel une autre



AUTOGRAPHE DU PRINCE

voiture, où Mme Godet et moi entendrons une autre voix qui nous est plus chère encore ! »

... Je viens de terminer une partie de l'ouvrage que je suis chargé de faire pour notre collège. C'est la géographie de l'Europe. Je me repose quelques semaines avant d'entreprendre les autres continents. Je ne crois pas ces travaux inutiles, même sous le rapport religieux, pour nos enfants. Bien faire ce qu'on fait, même la dernière et la plus petite chose, c'est se préparer à bien faire la plus grande, à bien vivre et à bien mourir. Adieu, mon cher ami, je vous recommande souvent à Dieu. J'espère que je suis aussi quelquefois présent à votre cœur.

A L. Bonnet. 10 novembre 1846.

... Dieu est patient parce qu'il est éternel. Si nous marchons avec lui, nous pouvons aussi user de patience envers nos frères. Nous-mêmes en avons tant besoin !

Ces bons amis Bovet [1], ils sont excellents ! Nous nous empoignons toujours, mais toujours, je crois, pour nous aimer davantage !

... Notre petit Georges est bien aimable. Il marche et court lestement, comprend tout (ou à peu près !) sans parler lui-même. Il est très observateur, attentif, gentil et aimant.

... Je compte recommencer d'aujourd'hui en huit mes réunions du mercredi soir. *Explication* de la Parole de Dieu, voilà leur but. Je crois que c'est *aujourd'hui* la meilleure œuvre que nous puissions faire ; le sermon doit demeurer à sa place ; il a un but un peu différent. Il s'agit d'amener à la Parole ; mais après cela reste la tâche plus spéciale de l'explication, et, dans mon espérance, le temps n'est pas éloigné où toute paroisse évangélique aura son heure d'explication biblique proprement dite... Cela coûte du travail, oui ! Mais pourquoi sommes-nous là, sinon pour travailler !

Au même. 15 janvier 1847.

... Mon poste est toujours au Val-de-Ruz, où je prêche deux fois par Dimanche... J'ai recommencé mes réunions du mercredi soir, et remarque avec joie qu'elles sont toujours bien suivies... Je m'occupe beaucoup, dans mes moments libres, de prophéties, en relation avec l'*Apocalypse*. Tous nos travaux avec F. de Rougemont sont communs. C'est une grande joie pour moi et un immense avantage.

A Félix Bovet. 11 février 1847.

Hier matin, nous avons entendu, de M. Pettavel [2], sur

[1] M. et Mme Philippe Bovet, alors à Boudry. (Voir Félix Bovet, *Lettres de jeunesse, passim.*)

[2] Voir ci-dessus, p. 34.

le tumulte d'Éphèse, un sermon de sept quarts d'heure, ... impayable. C'était de l'ironie la plus fine, du sel... attique, et pourtant divin... Quatre portraits : les Demetrius, les Alexandre, les Greffiers et les Paul. C'était Éphèse au milieu de nous, ou nous au milieu d'Éphèse. Vous auriez joui, peut-être même souri, et plus que souri... Mais ce n'est pas là un sermon.

A G. Gross, à la Neuveville [*1847*].

... Les traces de l'Éternel sont cachées. Tout ce que nous avons à faire, c'est de nous mettre à son service pour faire ce qu'il nous montre, dire ce qu'il nous commande, et puis lui remettre le succès sans chercher à l'apprécier de nos yeux. L'œuvre chrétienne est de foi du commencement à la fin. Et vouloir *voir* est le plus sûr moyen de ne pas voir, et même souvent de ne pas faire.

A Félix Bovet. Neuchâtel, 6 mars 1847.

Nous avons fait avec Jacottet [1], pour nous encourager, une énorme entreprise : c'est de commencer, et de continuer aussi longtemps que nous le pourrons, la lecture de quelques morceaux de chacun des Pères, pour en avoir au moins une idée. Nous allons commencer par les Pères apostoliques, soit Clément de Rome, soit le Pasteur d'Hermas. Jacottet est l'ordonnateur des cérémonies, et je m'abandonne aveuglément à sa conduite, ne me réservant que ma part du plaisir. Où en serons-nous quand vous viendrez nous rejoindre ?

... Je n'ai rien de nouveau à vous dire, sinon peut-être la grande rumeur excitée par le refus de M. Pourtalès-Bovet de laisser faire la collecte [2] dans sa maison, pour son petit garçon, par l'un des pasteurs de la ville.

[1] Frédéric Jacottet, né en 1823, venait d'être consacré. Il fut pasteur au Val-de-Travers, puis, dès 1870, professeur de théologie à Neuchâtel jusqu'à sa mort (1883).

[2] Ou prière qu'on dit aux enterrements. Le père de l'enfant décédé se rattachait à l'Église libre, ou dissidente, récemment fondée à Neuchâtel.

On en a parlé huit jours ; et qui ne voit qu'on en parlera encore ? Car il y a là-dessous une question qui va se renouveler tous les jours, et qui mène loin. J'espère que ce nœud gordien se dénouera, chez nous, et ne se tranchera pas, comme ailleurs [1].

Georges s'en donne de la vie ; il ressemble souvent à un petit poulain qui ne sait comment témoigner assez son bonheur de vivre. Avec cela, son regard si doux, si aimant, fait du bien au cœur. Dites cela à Mme Reiher [2] de ma part, afin qu'elle lui garde une petite place dans le sien. Ce ne sera pas si facile, maintenant que vous êtes là...

... Je vous parlerai volontiers une autre fois de mes petites études, que je continue avec grand plaisir. Il me manque un centre auquel les rattacher. Mais le Seigneur y pourvoira.

... Vous ai-je assez chargé de mes amitiés pour Neander ?

A G. Gross, à la Neuveville. 28 mars 1847.

... Je vais commencer un traitement pour mes yeux, dans lesquels les médecins se sont enfin décidés à reconnaître un mal grave. Deux mois de repos me sont ordonnés. Je devrai les passer en partie à Yverdon... Parmi les défenses qui me sont faites, se trouve en première ligne celle d'écrire et de lire. C'est donc une espèce d'adieu momentané que je vous fais... Je crois être résigné à tout ce que le Seigneur peut juger bon de m'envoyer, mais... je crains quelquefois que ma confiance ne suffise pas pour accepter tout... tout !

Au Prince. 19 mai 1847.

... La véritable grandeur n'est pas dans ce qu'on a,

[1] Il songe évidemment à la crise ecclésiastique du canton de Vaud, et appelle de ses vœux la séparation amiable de l'Église et de l'État de préférence à un schisme.

[2] L'hôtesse, très maternelle, des étudiants neuchâtelois à Berlin, déjà rencontrée plus haut.

mais dans ce qu'on est. On peut nous ôter ce que nous avons, le rang, la richesse, la force matérielle, mais on ne peut nous faire cesser d'être ce que nous sommes : un homme éclairé, consciencieux, loyal, puissant en pensée et habile en parole ; c'est à ces avantages qu'il faut attacher du prix. Avec eux, on règne, même sans être roi. Combien plus quand on a l'honneur de porter ce titre !

A Félix Bovet. 28 mai 1847.

... Je vous remercie des détails que vous me donnez sur vos études. Faites du syriaque, faites tout, — ou plutôt, faites *quelque chose*, mais faites-le à fond. M. Perret [1] pense que chacun de nous, théologiens neuchâtelois, devrions nous mettre à étudier spécialement un point, un livre, un verset de la Parole de Dieu, — mais à fond, de manière à vider la question, et dût-on y mettre sa vie entière. N'est-ce pas *un peu* vrai, et n'y a-t-il pas pour chacun *quelque chose* à retirer de cette pensée ? Il me le paraît, surtout quand les circonstances extérieures ne nous forcent pas à avoir un *Brodstudium*.

... Vous me demandez des détails sur mes petites études. Le darbysme et les questions d'Église sont toujours un peu mon point de mire. La question de l'imposition des mains m'a beaucoup occupé ces derniers temps, et je crois être arrivé à quelques résultats sur le sens de cet acte dans la Bible (Ancien et Nouveau Testament), et son application au ministère. Mais il faudrait pour travailler du temps et des yeux. La question des sacrements, du vrai sens du baptême et de la sainte-cène, leur *Ausschliessung und Ergänzung* réciproques pour former un tout, comme les points d'une bonne division, me sont aussi devenus très clairs ces derniers

[1] Auguste Perret-Gentil (1797-1865), professeur de théologie exégétique dès 1833, auteur d'une traduction estimée de l'Ancien Testament. On verra plus loin qu'il refusa, en 1848, de prêter serment à la République et cessa ses fonctions de professeur.

temps. Baptême = sacrement de l'appel. Sainte-cène = sacrement de la réponse [suit tout un développement]. Le baptême devient le sacrement de tous les appelés ; la sainte-cène, celui des seuls répondants. L'Église nationale et l'Église dissidente reçoivent leur droit, l'une dans le premier, l'autre dans le second sacrement...

Pardonnez ce babil et rendez-moi la pareille en me communiquant vos petites découvertes dans le champ de *votre* vérité individuelle. Nous ne prétendons pas en faire dans celui de la vérité en soi. Éprouvez-vous comme moi le sentiment que quand nous pensons, nous entrons dans une pensée déjà existante, antérieure à la nôtre, et dans laquelle notre esprit est comme accueilli ; que nous ne faisons que *re*penser ce qu'a pensé un autre esprit avant le nôtre ? Quand nous sommes sur la piste d'une vérité et que nous la voyons se déployer devant nous, s'organiser, se *vollenden*, le sentiment de notre dépendance devient puissant, — nous avons été *initiés*, mais nous n'avons pas créé. — Cela peut rendre humble.

Notre petite Marie [1] prospère et ne philosophe encore que par la méthode expérimentale. M. Georges entre déjà dans l'*a priori* de la propre volonté d'une manière très spéculative ; il aura des talents décidés en ce genre. L'un et l'autre sont instamment recommandés à vos prières, à une oraison dominicale bien cordiale, prononcée de temps en temps sur leur petite tête blonde, en brisant le vase et faisant ruisseler le parfum...

A Constant Delachaux. Yverdon, 15 juillet 1847.

... Ce repos a fort remonté ma santé... Un docteur distingué de Lausanne, que j'ai eu l'occasion de voir ici, M. Recordon, m'a dit qu'il ne voyait pas chez moi de symptômes d'un mal gravé.

... J'arrive à la fin d'un travail assez considérable, dans lequel M. de Rougemont m'a servi d'yeux, et sou-

[1] Filleule de Félix Bovet.

vent de plus, sur l'*Imposition des mains*... Peut-être l'enverrai-je à l'*Espérance* [1].

Ces discussions théologiques n'empêchaient point qu'il appelât de ses vœux l'union des chrétiens de toutes nuances. Lorsque, le 19 octobre 1847, eut lieu à Lausanne une réunion de délégués des trois cantons romands pour la création d'une branche de l'Alliance évangélique, F. Godet, empêché de s'y rendre, écrivait au pasteur Baup, à Vevey, initiateur du mouvement :

Neuchâtel, 16 octobre 1847... La cause pour laquelle vous vous réunissez est l'une des plus chères à mon cœur. Je crois comprendre que c'est l'une des pensées favorites du Seigneur, si j'ose ainsi dire ; et la fondation de l'Alliance m'apparaît comme l'un des événements les plus importants de notre siècle.

Mais les fondateurs anglais de l'Alliance avaient introduit dans leur credo un article sur les peines éternelles, que beaucoup d'adhérents des pays de langue française ne pouvaient admettre ; ils en furent d'ailleurs exemptés. F. Godet exprimait d'avance sur ce point, dans sa lettre à M. Baup, un préavis qu'il faut recueillir :

Je me joindrais tout à fait à vous pour la protestation que vous préparez (à ce qui m'a été dit) sur l'article relatif aux peines éternelles... Il paraît que non seulement cet article exclut les partisans du salut universel, au nombre desquels je n'appartiens point, mais encore ceux qui prétendent laisser à Dieu ses secrets et à sa Parole ses mystères. Or c'est là un joug qui, pour

[1] Organe de l'orthodoxie nationale réformée de France. Il fut créé en 1839, et remplacé en décembre 1871 par le *Christianisme au XIXe siècle*.

nous venir du pays de la liberté religieuse, ne sera jamais accepté par moi.

Il fut par la suite, comme on verra, un des membres les plus fidèles de l'Alliance évangélique.

A sa tante Justine Amiet, à Yverdon. 9 décembre 1847.

... Pauvre Église libre !... C'est en vous tenant tranquilles que vous serez délivrés. Laissez faire le Seigneur... Les méchants périssent par leur victoire même ; les justes vainquent par leur défaite apparente. L'Église libre l'éprouvera en son temps.

Citons, pour clore ce chapitre, deux fragments de lettres à son ami Félix Bovet, qui songeait à passer un semestre à Halle :

27 juillet 1847... Je comprends parfaitement les principes d'attraction qui vous conduisent à Halle, et je demande à Dieu de tout mon cœur de vous y bénir comme j'espère qu'il vous a béni à Berlin. Le sentier du devoir et du travail positif n'est pas le plus riant aux yeux de la chair, mais c'est certainement, à la longue, le seul sur lequel nous recueillions des fleurs et des fruits vraiment restaurants. Le dégoût est le partage infaillible d'une vie d'amateur. Profitez, je vous en conjure, de ce séjour en Allemagne pour vous mettre sérieusement en état d'en mener une autre. On ne vit qu'une fois, et une vie manquée (j'entends par là une vie sans but positif) est un boulet que l'on traîne avec soi dans l'éternité.

11 février 1848... Il m'est difficile de vous exprimer combien vous me manquez. Ce sera un jour de fête pour votre ami que celui où il entendra : « L'ami Félix est arrivé »... Autant j'aurais voulu vous *chasser* au commencement du semestre, autant mon cœur vous rappelle maintenant. Il me semble que votre séjour [en

Allemagne] signifie quelque chose de *positif*... Un coup a été frappé dans la médaille de votre vie...

... Mon travail sur le ministère m'occupe beaucoup. *La Réformation* (journal de Scherer à Genève), que j'ai franchement provoqué, n'est pas un adversaire méprisable. Scherer est peut-être le meilleur théologien de la France en ce moment. Mais j'espère avoir pour moi la Parole de Dieu, et avec cette pierre dans ma fronde, va contre Goliath ! Venez bientôt m'aider, m'aider contre vous-même ; car je vous crois naturellement scheréristе ; — nous le sommes tous ; je ne me suis aperçu combien je l'étais moi-même qu'en cherchant à le combattre. Mais la cure entreprise pour d'autres a été très efficace pour moi, quoique bien des obscurités me restent encore.

... Si Dieu me donne des yeux pour cela, voulons-nous nous mettre aux prophéties à votre retour ? Quel plaisir de lire et de méditer ensemble Esaïe XXIV-XXVII ! C'est le premier morceau que je vous propose. Qu'il est mystérieux, solennel, grandiose !... Et puis les derniers chapitres de Zacharie ! Et puis... Le domaine est vaste, et les fleurs et les fruits à recueillir, sans nombre.

CHAPITRE VIII

Mil huit cent quarante-huit.

La révolution neuchâteloise. — La révolution à Berlin, racontée par le prince. — La confirmation du prince; exhortations de son ancien maître. — La nouvelle organisation ecclésiastique à Neuchâtel ; attitude de Frédéric Godet : ferme volonté de séparer religion et politique. — Son attitude en face de la République : correspondance avec Berlin. — Début dans l'enseignement théologique. — Entrevue avec le prince à Zurich. — Bartholmess. — Ch. Secrétan. — Gaussen et Scherer.

Le 1er mars s'accomplit la révolution neuchâteloise. Quelques centaines de montagnards descendirent au chef-lieu, s'emparèrent du Château, et la république fut proclamée sans que le gouvernement royaliste eût tenté la moindre résistance. Frédéric Godet écrit dans ses *Souvenirs :*

C'est au Val-de-Ruz, à Cernier, où je venais de faire mes fonctions pastorales, que j'appris, le dimanche après-midi, la révolution qui venait de renverser à Paris le trône de Louis-Philippe. En arrivant à la maison, je dis à votre mère : « L'ouragan va nous atteindre ; préparons-nous. » Et nous nous mîmes à genoux, et nous nous recommandâmes avec ceux d'entre vous que déjà nous possédions. Deux jours après, le 1er mars, la secousse nous atteignait. Elle a duré proprement jusqu'en 1857, où l'affaire de Neuchâtel a été réglée. Mais, je

puis vous le dire, pendant tout ce temps, Dieu a été fidèle. Il nous a préservés de tout mal. Les plus exposés à certains égards par nos relations personnelles avec la famille royale de Prusse, nous n'avons pas été inquiétés un moment, et, ce qui est une grâce plus grande encore, votre père, malgré les difficultés exceptionnelles de sa position et les décisions si embarrassantes que lui ont occasionnées ces temps si critiques, n'a pas fait un pas, une démarche, qu'il ait à regretter à cette heure. Le pilote céleste, auquel il avait remis, au premier souffle de la tempête, la conduite de la barque, l'a dirigée sûrement au travers de tous les écueils.

Un mois après le 1er mars, Frédéric Godet adresse à son ancien élève, par l'intermédiaire du pasteur Andrié, à Berlin, une lettre qui ne contient aucune allusion directe ni aux événements de Neuchâtel ni à ceux qui se déroulaient à Berlin, mais où, simplement, il l'exhorte à la confiance en Dieu. Le prince lui répond, après plusieurs semaines, par une longue lettre, dont nous reproduisons quelques pages au moins. Rappelons qu'il était alors dans sa dix-septième année :

Babelbsberg, ce 28 juin 1848.

Mon cher Monsieur Godet,

Depuis que je vous ai écrit, et depuis que j'ai reçu vos deux excellentes lettres, ainsi que celle de ma chère Madame Godet, il s'est passé des choses que Dieu seul a voulues, et qui, quoique terribles et désolantes, sont pourtant pour nous tous une leçon que nous avons bien méritée...

Vous savez assez tout ce qui s'est passé durant l'hiver jusqu'aujourd'hui ; mais j'ai besoin d'épancher un peu mon cœur, afin que vous et ma chère Madame Godet sachiez tout ce qui m'est arrivé ainsi qu'à mes parents.

Vous savez avec quelle attente on a vu venir, vers la

fin de février, la clôture de la Diète de Berlin. Le roi avait accordé la périodicité de la Diète générale de Prusse, ce qui avait tranquillisé les esprits. Mais peu de temps après, la révolution française éclata, et l'on pouvait bien s'attendre que cet exemple exciterait d'autres pays. Aussi vous savez que la plupart des princes allemands furent forcés par leur peuple de donner une constitution à leur pays. Chez nous, on était encore assez tranquille jusqu'à la moitié de mars, où commencèrent de petits troubles et des assemblées du peuple. De jour en jour l'agitation augmenta ; on eut besoin de tenir des troupes consignées dans leurs casernes ; et quand on les faisait sortir pour rétablir l'ordre, la populace leur criait des injures et les excitait autant que possible. Mais nos bons soldats ont montré une obéissance et un sang-froid admirables. Peu de jours avant le terrible 18 mars, les troupes furent obligées de faire feu sur la populace et d'employer leurs sabres... Comme je passais un de ces jours-là en voiture au milieu d'une grande masse, on a crié et sifflé contre moi, ce qui était la première injure qu'on m'ait faite de ma vie.

Le 17, la ville paraissait se tranquilliser, mais je n'avais pas grande confiance en cette tranquillité. Le 18 au matin, Berlin avait le plus paisible aspect. La proclamation de la liberté de la presse et la promesse d'une constitution répandirent une grande joie parmi tout le monde, et le roi fut reçu avec beaucoup d'acclamations sur le balcon. Mais la foule ne se dissipait pas et voulait que la très forte garde du château fût sortie. Enfin les troupes durent venir sur la place pour disperser la foule. Les cinq malheureux coups de fusil partirent, sans qu'*aucune* personne n'eût été blessée, et ce fut le signal de la révolution, préparée depuis longtemps. Les barricades furent construites avec une rapidité extrême, et après une heure et demie le combat commença ; il dura jusqu'au lendemain matin. Mes parents étaient alors au château, auprès du roi, et comme le combat

commença dans différentes parties de la ville, nous fûmes appelés, ma sœur et moi, auprès d'eux au château.

Au moment où j'entre chez la reine, qui était souffrante et très malade, et m'approche de la fenêtre, je vois la première attaque contre une barricade dans la Kœnigstrasse. Le canon tira, un bataillon de mon régiment fit l'attaque, et avec beaucoup de succès ; les barricades de cette rue furent prises. Tout cela sous nos yeux... Papa était près de nous dans ce moment, et nous suivîmes tout le soir ce qui se passait. Le canon grondait toujours et on entendait les coups de fusil et le tocsin. C'était épouvantable !

Cependant, après huit heures, on entendait moins de bruit, et nous espérions que le combat finirait, quand tout à coup, à neuf heures, une terrible canonnade recommença sous nos fenêtres : on bombardait une barricade immense dans la Breite Strasse. Ce terrible combat dura fort longtemps, et nous étions toujours à attendre des nouvelles d'incendies, de morts, de blessés. Nous étions exténués. Maman avait été présente avec papa à presque toutes les députations qui étaient venues chez le roi, et quoique accablée elle avait montré beaucoup de calme.

A minuit, la ville était un peu plus calme, et mes parents et moi nous retournâmes à pied chez nous. Je passai la nuit la plus horrible de ma vie, tantôt réveillé par le combat qui se renouvelait dans la rue, tantôt effrayé par de terribles songes. Le lendemain nous retournâmes assez tôt au château. Lorsque j'arrivai chez la reine, le peuple était déjà devant les portails à crier et à demander les prisonniers, dont la masse était énorme. Le roi parut plusieurs fois sur le balcon, et enfin accorda la délivrance des prisonniers, à condition que la populace se retirât. Elle le promit ; les prisonniers furent délivrés, — et la foule resta...

On délibérait sur ce qu'il y aurait à faire... A la fin, *on* fit partir presque toutes les troupes du château; mais

on ne sait pas de sûr qui en donna l'ordre. Alors entra dans les cours qui voulait. Puis tout à coup un grand cortège portant les cadavres, chapeau bas, se promena devant le château et dans les cours... Alors une beaucoup plus grande masse de gens, avec beaucoup d'horribles cadavres couronnés de fleurs, à moitié déshabillés pour montrer les blessures, arriva devant le balcon. La place était encombrée de monde et on demandait le roi à grands cris. Le roi ne sachant pas ce qui l'attendait, la reine, qui, entendant les cris, croyait qu'on en voulait à la vie du roi, prit son bras, décidée à ne plus le quitter. Ils parurent sur le balcon. Et quel spectacle devant eux !...

Le roi voulait quitter Berlin avec nous tous, et tout fut préparé à la hâte. Mais alors la foule était trop nombreuse dans la cour, et il y avait tant de cadavres (même un grand char tout rempli) qu'on ne pouvait partir ; et puis un tel acte aurait fait une impression trop fâcheuse. La pluie dissipa un peu la foule, qui cependant ne cessa pas de crier pendant toute la journée.

On avait accordé la formation d'une garde bourgeoise : elle arriva, les troupes de Berlin quittèrent toutes la ville le même jour, et la garde bourgeoise seule eut les postes et garde de la ville.

... Vers le soir, ma sœur et moi, avec nos entours, nous partîmes pour Potsdam. Les adieux furent terribles ; et depuis ce jour je ne suis plus rentré à Berlin. Quelques heures après, mon pauvre père fut obligé de quitter Berlin avec maman, parce que la haine se tournait contre lui et qu'on l'accusait des plus abominables choses. A grand'peine ils partirent pour Spandau, d'où ils allèrent à l'Ile des Paons. C'est là que nous nous revîmes le 22, jour de fête de papa ! Nous fûmes tout le jour ensemble, et le soir papa partit pour Londres. Je ne puis vous décrire le terrible et déchirant adieu. Papa, maman, ma sœur et moi, nous priâmes ensemble, et puis il partit. Oh ! je n'en pouvais plus ; mes forces me quittaient ; et tandis que lui passait l'eau,

j'allai dans le jardin et je pleurai pour un peu me calmer. Mais peu à peu je me remis, et me souvenant de mon devoir devant Dieu de tranquilliser maman, je fis un effort sur moi-même. Depuis ce moment j'ai eu la force de résister à tout ce qui survint. Nous demeurâmes tranquillement au château de Potsdam, où toute la famille était réunie. Après quelques jours, le roi et la reine y vinrent aussi.

... Nous avons mené à Potsdam une vie très tranquille et retirée. C'était un printemps qui, quoique grave et sérieux, m'a laissé une impression bien agréable, à cause de la tranquillité du séjour. Quand papa fut rappelé par le ministère, il y eut des troubles à Berlin, mais point de combats, heureusement. Nous allâmes à sa rencontre à Magdebourg, et partout on nous reçut avec de grandes démonstrations de joie et d'amour. Maintenant nous vivons ici à Babelsberg fort agréablement.

... Si Dieu veut encore plus nous abaisser, qu'il le fasse : sa volonté est bonne, il sait ce qui est bon et tourne tout en bien. Voilà ce qui me tranquillise toujours ; et cette confiance en Dieu, c'est vous et votre chère mère qui en avez posé les premiers fondements. Dieu vous bénisse pour tout ce que vous m'avez fait de bien dans ces temps plus heureux où nous étions ensemble ; maintenant séparés sous deux rapports [1], quand nous reverrons-nous ? Dieu le fera. J'ai si souvent pensé à vous, lors de vos tristes événements et lors des nôtres ! J'ai, dans ce peu de mois, fait des expériences que je n'aurais pu faire en des années ; et si Dieu le veut, elles me seront utiles un jour.

A jamais votre fidèle ami
FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Avec ces scènes tragiques contrastent les lettres que Frédéric Godet écrit de l'agreste village de Fenin, où il

[1] Il entend : par la distance et par la révolution neuchâteloise.

passa avec sa famille quelques jours de l'été 1848. Du château, où il demeurait, il avait sous les yeux ce riant tableau du Val-de-Ruz, que Paul Robert a peint pour l'escalier du Musée de Neuchâtel ; le pasteur neuchâtelois n'avait-il pas une vision anticipée de celle de l'artiste, quand il écrivait à une parente : « Le Val-de-Ruz est un Eden dans un jour comme celui-ci. Il n'y manque que les quatre fleuves... et des habitants à l'image de Dieu. Mais cela viendra, — et la troisième demande de l'Oraison dominicale s'accomplira malgré les efforts du démon, et *par eux*. »

Peu de temps après il est aux eaux, d'où il répond à la longue lettre du prince par celle-ci :

Bains de Pfäffers, 10 août 1848.

Mon cher prince,

C'est en quelque sorte dans une terre d'exil que je vous écris. Je suis à l'extrémité de la Suisse opposée à celle qu'habitent tous les miens, dans le canton de Saint-Gall, au fond d'une gorge sauvage et profonde. Le médecin a jugé cette cure utile pour mes yeux, et je me suis laissé conduire en aveugle, quoique, grâces à Dieu, je ne le sois point encore.

Combien je pense à vous dans ma solitude ! Ce n'est pas tous les jours, c'est bien des fois chaque jour que mes pensées se portent vers vous avec un sentiment plus profond que jamais. Il me semble que je sens avec vous tout, oui, tout, comme personne peut-être ne peut le sentir. Je ne saurais vous dire l'impression que m'a faite votre lettre. Ce récit si détaillé, si simple, de tout ce que vous avez éprouvé durant ces terribles jours que Dieu a permis, m'a ému jusqu'au fond de l'âme ; il a fait couler mes larmes, qui se sont mêlées aux vôtres, comme mes prières vont si souvent chercher les vôtres pour se réunir devant le trône que nul n'ébranlera ja-

mais. Attachons-nous fortement à ce Royaume qui ne peut être ébranlé... La parole sortie le plus souvent de la bouche du Seigneur Jésus, n'est-ce pas celle-ci : « Ne crains point, crois seulement ! »

... Oh ! que j'ai de joie, mon cher prince, à vous rappeler ces promesses, comme autrefois quand nous

GEORGES GODET ENFANT

les apprenions et les redisions ensemble ! Alors, c'était l'école, l'exercice ; aujourd'hui, déjà c'est la vie, la réalité, le combat. Dieu n'a pas prolongé pour vous le temps de la préparation. Il vous a mené par la main droit au milieu du feu. La vie s'est présentée à vous, tout à coup, sous son côté le plus sérieux et le plus déchirant. Le cœur de ceux qui vous aiment a peine à prendre son parti d'une marche qui paraît bien sévère !

Et pourtant, le Seigneur qui vous conduit de la sorte vous aime mieux que nous tous...

Après lui avoir cité quelques paroles réconfortantes de l'Écriture sainte, il poursuit :

Pardonnez-moi si tous ces passages viennent ainsi sous ma plume ; je ne les cherche pas ; mais il n'y a que la Bible qui soit toujours ou aussi haut ou aussi bas que nous...

... Je reviens à mes moutons, à mon petit Georges en particulier, qui me fait tant de plaisir. Il est si vif, et en même temps il a dans le regard quelque chose de si doux ; son expression est à la fois si aimante et si malicieuse ! Avant mon départ, j'ai commencé à lui apprendre le *b a ba* (il sait déjà les lettres isolées). Il était passablement distrait. Caroline a continué. Mais voici que M. Georges ne fait que rire et s'amuser pendant toute la leçon, et quand elle le gronde, il répond : « Mais les lettres font rire moi ! »

... Je suppose que le jour de votre confirmation ne saurait plus être bien éloigné. Je passerai ce jour avec vous, comme aussi je passe chaque jour quelques moments avec vous. Dieu est vivant. Qu'il dispose votre cœur à s'offrir à lui, simplement, humblement, joyeusement ! Qu'il vous attire dans ses bras par les assurances de son amour ! ... Il ne faut pas avoir peur de son joug : c'est ce qui nous sauve de nous-même, c'est-à-dire de notre vrai bourreau. La plus grande peine que Dieu puisse nous infliger, c'est de nous livrer à nous-même.

Le prince l'ayant informé, quelques semaines après, que sa confirmation aurait lieu le 29 septembre, reçut de son ancien maître, en cette solennelle journée, une lettre dont nous détachons quelques passages :

Dès le jour de votre baptême jusqu'à maintenant,

Dieu vous a cherché, Dieu vous a prévenu, *Dieu vous a saisi*... Le moment est venu où vous avez à lui répondre, à le chercher, à *le saisir* à votre tour.

Il lui recommande un moment de recueillement chaque matin :

Quand on a ainsi commencé sa journée, comme le cœur est joyeux et libre pour marcher à l'accomplissement de sa tâche ! Quelle sérénité intérieure ! L'esprit est calme, par là-même clair ; la volonté soumise, et d'autant plus ferme à l'égard du mal, qu'elle est plus souple vis-à-vis de Dieu. Un sacrifice à faire au devoir vous devient ce qu'est pour un enfant aimant et heureux une fleur à cueillir pour l'offrir à son père. Alors on éprouve la vérité de ce mot de Jésus : « Mon joug est aisé et mon fardeau léger ». ... Recueillement journalier, méditation suivie de la Parole, prière précédant, accompagnant, suivant cette méditation, accomplissement joyeux des devoirs extérieurs de votre vocation, enfin, usage aussi fréquent que possible de la sainte cène, voilà, mon cher prince, voilà, si j'ose ainsi dire, les cinq doigts de cette main par laquelle vous pourrez saisir ce Jésus qui vous saisit depuis si longtemps.

Et ne croyez pas que sur cette voie de fidélité consciencieuse vous risquiez de perdre quelque avantage, quelque plaisir véritable que ce puisse être : Dieu donne *en son temps* tous les biens à ceux qui le suivent. Tout ce que notre cœur désire légitimement, il veut nous le donner ; il s'en fait une joie ; seulement, *à sa place*, et *en son temps*, et *en la manière* dont nous pourrons le savourer réellement. En voulant devancer avec impatience le temps de Dieu, nous gâtons tout, et le présent et l'avenir. Il n'y a de *réellement doux* que ce que nous recevons. Ce que nous dérobons, Dieu l'empoisonne. Aussi le conseil de *posséder notre âme par la patience* est-il l'un des plus tendres qui soient sortis de la bou-

che de notre céleste ami. Serrez-le dans votre cœur, ce conseil. Opposez-le, comme un impénétrable bouclier, à toutes les séductions qui vous envelopperont. Sachez toujours dire : « Un plaisir que mon Dieu ne me donne pas n'est pas un plaisir ; c'est un vol que je fais à mon propre bonheur présent et futur. »

Pour pouvoir en agir de la sorte, il faut veiller sur votre imagination, qui se monte facilement. Vous êtes sensible au plaisir. Dès qu'une chose vous plaît, tout en vous s'enflamme et ne demande qu'à se livrer à ce qui vous charme, afin de le goûter tout entier. Mon cher enfant, veillez sur votre *première* impression, avant qu'elle ait acquis assez de force pour vous subjuguer. Cherchez à *posséder* toujours *votre âme*. Qu'un seul la possède avec vous...

... Veiller, à cet égard comme à tout autre, n'est qu'une même chose avec prier. C'est en priant que l'on découvre l'ennemi caché dans le cœur. C'est en priant qu'on le surveille. C'est en priant qu'on l'expulse. Aussi son premier soin est-il de nous détourner de la prière, de nous en dégoûter, de nous endormir. Céder à cette influence, c'est s'assoupir sous cet arbre dont l'ombrage donne la mort.

Acceptez, je vous prie, avec amitié ces lignes que mon cœur m'a pressé de vous écrire. Pesez-en le contenu devant Dieu, à qui vous vous êtes donné en ce moment même... Il m'a semblé, en vous écrivant ainsi, que je causais avec vous comme autrefois, dans ces moments où nous nous promenions le long de la Havel à Babelsberg, ou à Berlin dans la grande salle, vous à l'un de mes bras, Rodolphe à l'autre... Je vous ai parlé comme si vous étiez encore là tout jeune à côté de moi, sans penser que vous êtes beaucoup plus grand que moi et que ce n'est plus le temps de vous dire : « Mon enfant ». Et pourtant, ce mot est venu sous ma plume parce qu'il ne m'est pas possible de l'effacer de mon cœur.

Réjouissez-vous !... Il est avec vous avec toute sa force. Vous êtes à Lui avec toute votre faiblesse !

Le 7 décembre 1848, le prince adresse à son ami une lettre de quinze grandes pages, où il lui raconte, pour ainsi dire heure après heure, les émotions religieuses qu'il vient d'éprouver ; il y joint une copie de sa confession de foi. Frédéric Godet avait conservé parmi ses plus précieux souvenirs ces deux documents, dont il ne nous appartient pas de rien citer, si ce n'est ce court passage de la lettre :

C'est vous et votre chère et excellente mère qui avez eu soin de ma première enfance et jeunesse ; c'est à vous deux que je dois la reconnaissance pour toute ma vie. Jamais je n'ai autant senti ce que je vous dois à tous deux... C'est vous qui avez développé en moi cet amour et cette confiance pour ce Dieu qui ne veut que notre bien. J'ai ainsi pour toute ma vie un appui qui ne me quittera jamais. Je pense si souvent à vous tous, et j'aimerais tant pouvoir vous revoir ! Si seulement le temps devenait plus tranquille, on pourrait y penser... Recevez encore une fois tous mes bien sincères remerciements pour tous vos bienfaits et pour toutes vos excellentes leçons, que vous continuerez, j'espère, toujours à me donner en bon et fidèle ami. Que Dieu vous en récompense et qu'il vous bénisse, ainsi que toute votre famille ! ...

A jamais votre fidèle et reconnaissant ami

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

Cette fin de l'année 1848 fut pleine de graves préoccupations pour les pasteurs neuchâtelois. L'Église neuchâteloise, telle qu'elle était née de la Réforme, n'était nullement une « Église d'État » : elle était, au contraire, complètement indépendante du pouvoir politique et ne connaissait d'autre autorité que la Compagnie des pasteurs. Mais la République allait la reconstituer sur des bases nouvelles. La Vénérable Classe, dont il est de

mode aujourd'hui de méconnaître les immenses services rendus à notre peuple, était condamnée à mort. Elle ne pouvait espérer conserver le gouvernement de l'Église : du moins entendait-elle remettre cette direction à l'Église elle-même, et non point à l'État. Il importe de se bien pénétrer de ces faits pour comprendre l'attitude que F. Godet observa dans la suite, notamment en 1873[1].

Le Conseil d'État fit élaborer un projet de loi ecclésiastique par un Bernois, nommé Jean Steck, que le hasard des temps avait fait directeur des cultes dans la patrie d'Ostervald. Ignorant ou feignant d'ignorer tout de nos traditions et de nos conditions historiques, il élabora (en 220 articles !) une loi « style vaudois renforcé », comme disait F. Godet par allusion à la crise récente du pays de Vaud. C'était la copie de la loi bernoise : elle livrait complètement l'Église à l'État, qui y régnait seul, tenait lieu de synode, nommait les pasteurs, dirigeait la faculté de théologie. Un tolle général accueillit cet étrange projet. Les pasteurs furent à peu près unanimes à déclarer que jamais ils ne l'accepteraient.

Mais il fallait à tout prix éviter une démission des pasteurs, qui aurait eu l'air d'une manifestation politique. Tel est le sentiment qui prévalut au sein de la Classe; et sans s'attarder à défendre ses anciens privilèges, elle posa les principes essentiels d'une organisation nouvelle, savoir : institution d'un synode élu par les paroisses, où l'élément laïque aurait une large part; élection des pasteurs par le peuple; direction de la faculté de théo-

[1] Voir, sur tout ce qui concerne ce sujet, Charles Monvert, *Histoire de la fondation de l'Église évangélique neuchâteloise indépendante de l'État* (Neuchâtel, Attinger, 1898). Cet ouvrage, publié par le synode de l'Église indépendante à l'occasion du 25me anniversaire de sa fondation, est un véritable modèle d'exactitude et d'impartialité.

logie par le synode. Frédéric Godet, chargé de rédiger ces vœux, fut aussi désigné, avec le doyen DuPasquier, pour les présenter au Conseil d'État. Une conférence tenue au Château eut pour premier et heureux résultat le retrait du projet Steck; il fut remplacé par un projet plus conforme aux vœux des pasteurs et qui devint la loi ecclésiastique sous l'empire de laquelle notre pays a vécu jusqu'en 1873.

Dans une lettre à M. Bonnet, F. Godet déclare ce projet bon à certains égards, à d'autres fort mauvais, somme toute acceptable. Il motive son jugement par les considérations suivantes. Aux termes de la loi proposée, sont électeurs tous les citoyens « qui acceptent les formes de l'Église protestante » et domiciliés depuis un an dans le pays : cela revient à identifier l'Église avec la nation, ce qui est évidemment fort grave. « Cependant, remarque Godet, parmi les formes de l'Église protestante, il y en a une qui s'appelle *baptême* et qui a une formule; une autre qui s'appelle *sainte cène*, et qui a aussi une formule. Leur acceptation signifie quelque chose, et vaudrait bien une profession de foi. » — La lettre à L. Bonnet d'où sont tirées ces considérations rassurantes contient un exposé complet du mécanisme de la loi, et conclut par ces réflexions très bonnes à recueillir : « C'est de la composition du synode que tout dépendra. Je n'entre pas dans les détails qui donnent mainte entrée au Conseil d'État. Mais si le synode va bien, il se fera sa place, *et il y a là en germe une Église libre.* »

Ces derniers mots ne signifient nullement qu'alors Frédéric Godet souhaitât la séparation de l'Église et de l'État, mais bien qu'il envisageait le régime de la loi comme suffisamment respectueux de l'indépendance de l'Église, — c'est là ce qui lui importait surtout, — et aussi comme une école où l'Église, se gouvernant elle-

même par son Synode, pourrait faire l'apprentissage de l'autonomie complète, à quoi, un jour, elle devrait peut-être recourir.

F. Godet termine son exposé par ce passage à la fois ému et piquant :

De la Compagnie des Pasteurs, plus une trace : nous passons du clergé sans Église à l'Église sans clergé. La Classe, qui a combattu pour l'Église comme une lionne pour ses enfants, est devenue un agneau dès qu'il s'est agi d'elle-même. Cela te réconciliera peut-être avec elle. On ne peut pas mieux mourir. Surtout, ajoutes-tu malignement, quand on ne pouvait pas mieux faire que de mourir.

Il y a, dans la loi ecclésiastique de 1848, un certain article 69 que le parti gouvernemental neuchâtelois a souvent revendiqué comme un des grands progrès réalisés par lui. Il est ainsi conçu : « Aucun droit civil et politique ne peut être attaché à la qualité de membre de l'Église ». La conséquence de ce principe fut l'institution de l'état-civil, condition indispensable de toute liberté religieuse. Or il est bon de dire que cet article 69 est dû à l'intervention de deux membres du clergé. Au moment où le Grand Conseil discutait la loi ecclésiastique, Frédéric Godet et son ami le pasteur Henriod furent trouver un député, M. Charles Lardy, pour le prier de faire introduire dans la loi cette disposition libérale, ce qui eut lieu. Frédéric Godet a plus tard raconté ce fait dans sa brochure *Trois dates dans nos annales ecclésiastiques* (Neuchâtel, 1873).

On trouvera plus loin maints échos de cette époque si importante, où il s'agissait tout à la fois pour les pasteurs de sauvegarder la dignité de l'Église et d'éviter toute apparence d'arrière-pensées politiques. On peut dire aujourd'hui qu'ils y réussirent, en mettant au-des-

sus de tout l'intérêt de la religion et celui de la patrie.

Godet, qui avait pris une part si active aux négociations d'où sortit l'accord du gouvernement et du clergé, publia, au début de 1849, sans nom d'auteur, ses *Trois dialogues sur la Loi ecclésiastique* (Neuchâtel, imp. Wolfrath). Il y expose ses vues avec beaucoup de fermeté : d'une part il déclare, par la bouche d'un des interlocuteurs, « que la Classe ne pouvait plus continuer à exister telle qu'elle était » ; mais, d'autre part, il avoue que les conditions de l'électorat, qui livrent la nomination des pasteurs au grand nombre des indifférents, le laissent fort perplexe. Toutefois, il envisage l'avenir sans trop d'angoisse : « Le gouvernement de l'Église, dit-il, a été enlevé à la Classe; mais il n'a pas passé entre les mains de l'État, comme dans le canton de Vaud. » Voilà ce qui lui donne espoir.

Mais si cet espoir était vain, poursuit-il, si le gouvernement pénétrait dans le sanctuaire, alors ce serait le moment, non pas seulement pour nous, pasteurs, mais pour tous les membres fidèles des troupeaux, de prendre une grande et solennelle décision et de se séparer d'un état de choses corrompu dans sa base... Au lieu d'une Église à la fois indépendante de l'État et alliée à l'État, comme celle que nous avons eu le bonheur d'avoir jusqu'ici, nous aurions alors une Église *sans joug ni salaire*... Là où personne n'est obligé de témoigner ce qu'il ne sent pas, il doit y avoir dans l'Église moins d'hypocrites. Est incrédule qui veut l'être ; s'en sépare qui veut s'en séparer. Plus on est libre, plus on est vrai.

C'est précisément pour préparer cette solution qu'il avait publié les *Dialogues*. Il écrit le 7 juin 1849 à Constant Delachaux : « Pour la séparation de l'Église et de l'État, je t'avoue que faire entrevoir cette éventualité, y initier en quelque sorte les esprits de notre peuple,

si ignorant de ces choses, et nous ouvrir par là même cette issue si la loi devenait impossible à subir dans son exécution, a été l'un des premiers buts de la brochure. »

Mais pourquoi Fréd. Godet a-t-il, en 1848, écarté l'idée de la séparation ? — Par crainte des dissensions *politiques*, que la séparation eût rendues irrémédiables :

Le pays, s'écrie-t-il, partagé en deux Églises, l'une républicaine, l'autre royaliste ! Le dernier lien qui nous reste encore, rompu à jamais peut-être !... Je ne dis pas que la Providence ne puisse nous conduire là. Je suis prêt à l'y suivre... Mais il faut que ce soit la Providence, et non notre propre sagesse, qui nous en donne le signal. [1]

Ce signal, il l'entendit nettement dans la nouvelle crise de 1873 ; et il n'hésita pas à lui obéir.

Si nous avons donné ces quelques explications et citations, c'est qu'on s'est efforcé parfois de mettre Frédéric Godet en contradiction avec lui-même, sous prétexte qu'il aurait prêché la séparation après l'avoir combattue. Ce pourrait être le cas sans qu'il en fût déshonoré. Mais à qui examine les faits et les textes, la réalité apparaît tout autre. Frédéric Godet n'était point un partisan absolu, un théoricien de la séparation de l'Église et de l'État. Son idéal était bien plutôt de voir ces deux forces vivant côte à côte dans une réciproque indépendance, mais unies pour l'action.

Toutefois, la séparation deviendrait un devoir, du jour où elle serait le seul moyen de sauvegarder la dignité de l'Église. Tous les documents qu'on lira dans la suite de ce livre confirmeront ce qui vient d'être dit.

L'attitude que prit alors Frédéric Godet, au point de

1 3me *Dialogue*, p. 41 et ss.

vue politique, fut vivement réprouvée par plusieurs de ses amis, attachés, comme lui d'ailleurs, à la maison de Prusse : il accepta la république aussitôt qu'il crut pouvoir le faire sans violer le serment qu'il avait prêté au roi.

Celui-ci, dès le 5 avril 1848, adressa de Potsdam à ses sujets demeurés fidèles le fameux rescrit où il les déliait en ces termes : « J'approuve en plein la ligne de conduite qu'ils ont tenue ; mais je crois devoir néanmoins, dans l'intérêt de leur patrie comme dans le leur propre, les autoriser à ne prendre conseil que de la position et du bonheur de leur pays, sans se laisser arrêter par les liens qui les attachent à moi. »

Dieu ayant permis l'établissement de la république, contre laquelle aucune résistance ne s'était d'ailleurs produite de la part des sujets du prince de Neuchâtel, Frédéric Godet considéra comme son devoir de citoyen, comme son devoir de ministre de l'évangile surtout, de ne point bouder le régime nouveau. Il échangea, à ce sujet, avec le père de son ancien élève les explications les plus franches, et eut la satisfaction de voir sa conduite approuvée à Berlin, aussi nettement qu'elle était blâmée par bon nombre de ses concitoyens plus royalistes que le roi.

Au mois de janvier 1849, en effet, il écrit au prince Guillaume de Prusse pour solliciter une direction à propos du serment exigé des ecclésiastiques et de la conduite à tenir au cas où une paroisse l'appellerait à être son pasteur. Il rappelle le rescrit du roi autorisant les Neuchâtelois à « ne prendre conseil que de la position et du bonheur de leur patrie ». Si cette autorisation a été donnée en vue des intérêts passagers de la patrie terrestre, ne s'applique-t-elle pas avec plus de force encore au soin des âmes et à la prédication de l'évangile ?

Voici la réponse qu'il reçut, datée de Berlin, 4 février 1849 :

Les scrupules de M. le chapelain Godet sur le serment des ecclésiastiques ont été exposés au roi. La réponse est qu'il n'y a dans la formule du serment [à la république] rien qui soit en opposition avec le caractère et les devoirs de M. Godet comme chapelain du roi, et que, la Compagnie des pasteurs dans son ensemble s'étant soumise au serment, M. Godet le peut prêter aussi, et qu'il lui est loisible d'accepter une cure dans une localité neuchâteloise, sans renier pour autant ses sentiments de fidélité et de dévouement à Sa Majesté.

Godet tient son ami Bonnet au courant des affaires de l'Église. Les pages suivantes méritent d'être transcrites.

28 janvier 1849... Nous voilà passés du régime clérical le plus prononcé au régime démocratique le plus absolu. Jusqu'ici l'essai serait propre à nous réjouir et nous encourager... Presque toutes les paroisses ont réélu leurs pasteurs sans égard aux opinions politiques... Malheureusement, M. Guillebert, ne croyant pouvoir prêter le serment exigé à l'ordre politique actuel, a refusé sa réélection ; j'espère qu'il sera le seul ; mais c'est là une *brèche*. Tu t'étonnes de ce mot ? C'est que, je t'assure, avec le temps, on finit par estimer les *honnêtes gens*, tout bonnement, et par les regretter quand on les perd. Ces braves honnêtes gens, les justes de ce monde, dont on fait fi au commencement, je ne dirai pas de sa conversion, mais de son orthodoxisation, plus tard on reconnaît que c'est le bois dont le Seigneur fait ses plus solides et ses meilleures flèches ; et sans cesser de demander pour eux à Dieu mieux qu'ils n'ont..., on apprend à lui rendre grâces de ce qu'ils ont, et par en désirer quelque chose pour soi-même, oui, par en souhai-

ter quelque chose, beaucoup même, à ceux qui ne se doutent pas qu'il puisse leur manquer quelque chose.

... Nous avons, dès le 1er mars, compris que l'Église cléricale était désormais impossible... Nous allons au devant de l'avenir avec confiance, heureux de n'avoir pas compliqué la crise politique par une crise ecclésiastique, triste solidarité pour l'une et pour l'autre. Nos braves frères du canton de Vaud, plus que tous autres, devraient, *en cela au moins*, nous approuver. Car ils ont dû apprendre bien des choses dans le creuset où Dieu les fait actuellement passer pour dégager, dans l'Église libre, la religion de la politique. Un de nos braves campagnards disait dernièrement à son pasteur: « Une Église libre chez nous, en ce moment, serait une Église royaliste. » J'avoue que si nous devions y venir, à cette Église libre-là, ce serait pour moi une coupe amère ; et pourtant ce serait là le point de mire de notre excellent M. de X... Dieu nous préserve d'une telle complication ! [1]

A Constant Delachaux. 3 février 1849.

... Oh ! si seulement on pouvait convaincre nos royalistes que leur devoir est de se tenir en repos !...

A L. Bonnet. 14 février 1849.

... L'Église de Dieu ! Y en a-t-il une encore ? — Voilà Gasparin qui nous apprend que derrière l'Église, il y a les membres ; — et derrière les membres ? — Rien sans doute ! Ils tombent tout faits du ciel, comme Christophe Colomb et ses Espagnols dans le Nouveau monde ! — Des missionnaires, répond Gasparin, voilà ce qui fait les membres, et par les membres le corps. — Et ces

[1] Il écrivait vers le même temps à F. de Rougemont pour lui représenter qu'il fallait à tout prix éviter de mêler religion et politique : « Il en eût été ainsi au cas où nous eussions suivi l'exemple de M. Guillebert. Mais c'est ce que vous vouliez, Messieurs les royalistes ; et c'est précisément pourquoi nous avons bien fait de ne pas le faire. »

missionnaires eux-mêmes ? Ils tombent du ciel aussi ! — O sagesse, qui se targue d'être la sagesse des petits enfants, et qui l'est bien, non dans le sens de Jésus-Christ, mais dans celui de ce passage de saint Paul : νηπιαζειν ταις φρεσιν ! Il y a des bonnes intentions, aujourd'hui, grâce auxquelles les portes de l'enfer auraient bientôt accompli ce que Jésus-Christ a promis qu'elles n'accompliront jamais...

Quant au système démocratique, si je l'admets, c'est comme j'ai admis le système clérical, à titre de transition providentielle. Ce dernier nous a donné un ministère, un ministère réel, qui a la conscience de ce qu'il est dans et pour l'Église. L'autre nous donnera, s'il plaît à Dieu, une Église, une Eglise réelle, qui aura la conscience de ce qu'elle est comme Église. Cet enfantement n'aura pas lieu sans douleur, ni même sans rupture du cordon ombilical, — passe-moi l'expression, — mais je ne veux pas laisser un cheveu de l'enfant dans le sein de sa mère ; et voilà pourquoi le forceps des démissions en masse ne doit pas être appliqué trop tôt et sans nécessité. Moïse ne doit se lever qu'à l'ordre de Dieu, s'il ne veut pas être envoyé pendant quarante ans apprendre l'humilité *au désert*.

... Les confirmations de pasteurs et les élections des colloques[1] ont eu lieu à la joie et à l'étonnement de tous les amis de l'Église. Tout ce qu'il y a de mieux comme fruit de notre réveil religieux est entré par l'élection populaire dans notre organisation ecclésiastique ; toutes les non-confirmations de pasteurs (il n'y en a que cinq) sont, à l'exception d'une ou deux, justement motivées. Et si la Classe avait fait son devoir, ou était encore là pour le faire, elle devrait, dans ma con-

[1] La loi ecclésiastique avait institué les colloques, degré intermédiaire entre les paroisses et le Synode. Les paroisses n'étaient directement représentées que dans les colloques, lesquels désignaient les ecclésiastiques députés au Synode ; cela, sans doute, afin d'éviter un Synode entièrement issu du suffrage universel, et partant trop influent au gré du pouvoir civil (v. Monvert, *op. cit.*, p. 41).

viction, faire carrément ce que le peuple vient de faire. *Vox populi*, dans ce cas, *vox Dei*. — Restent les élections décisives, celles pour le Synode. *L'impiété* a ses candidats; la *foi* a les siens. Si la première triomphe, bon! nous saurons (au moins moi) ce que nous avons à faire. Ce sera à mes yeux le lever de la nuée de dessus le tabernacle pour aller fixer le lieu de son repos dans le désert. Si la seconde triomphe, bon aussi! Dieu est avec nous dans tout ce que nous ferons... Qu'il nous conduise en toute vérité. Il a terriblement à faire maintenant, surtout avec ses amis.

Adieu, à Dieu, chers amis. Je vous aime... je puis dire toujours plus, car à mesure que le cœur apprend à aimer, il aime toujours mieux ce qu'il aime.

Au milieu de ces préoccupations, la correspondance avec le prince continue, toujours affectueuse, toujours confiante ; c'est à peine s'il y est fait allusion aux circonstances politiques.

Au Prince. Neuchâtel, 1849.

La dépendance complète de Dieu est le seul moyen de sauver notre indépendance vis-à-vis des hommes. Oh! mon cher prince, exercez-vous à conserver cette indépendance, même vis-à-vis des hommes les meilleurs et les plus excellents que vous connaissez. Écoutez tout, — mais éprouvez tout. Ne croyez pas une chose bonne uniquement parce qu'elle vous vient d'une bouche que vous croyez bonne. Soyez *disposé* à la juger bonne, sans doute. Mais avant de prononcer définitivement, placez-la entre Dieu et vous, laissez tomber sur elle la lumière divine, et après cela seulement, dites oui. Que Dieu soit votre *Wirklicher Geheimrath !*

Du Prince. 13 février 1849.

... Je vous félicite du fond de mon cœur pour l'heureuse naissance de votre petite fille... Dès que je reçus la

nouvelle, je ne puis nier que j'eus la grande envie d'être un des parrains de la chère petite, si vous n'y trouvez rien à redire... Pour moi, ce serait un bien grand plaisir...

Cette offre fut naturellement acceptée avec les sentiments qu'on devine.

On parlait beaucoup, à Neuchâtel, de la prochaine « restauration » royaliste. Frédéric Godet l'eût accueillie volontiers, à la condition qu'elle ne fût pas seulement l'œuvre des hommes. Dans une lettre au prince, datée de la montagne de Chaumont, où il passait l'été 1849, il portait le jugement que voici sur les royalistes trop remuants :

Puissent-ils ne se laisser entraîner à aucune imprudence et attendre une délivrance qu'ils ne pourraient se donner à eux-mêmes sans désobéir à la Parole de Dieu, comme l'ont fait leurs adversaires. Toute révolte contre un gouvernement établi, si injuste qu'il soit, est et reste une révolte contre Dieu.

F. Godet n'a jamais varié dans cette conviction, de nature toute religieuse, qu'il opposa avec la même énergie aux insurgés de 1856 qu'aux révolutionnaires de 1848.

Il touche le moins possible à ces questions brûlantes dans ses lettres à son ami F. de Rougemont, qui les envisageait d'un point de vue tout différent. Il l'entretient surtout de ses travaux et des actualités religieuses.

A F. de Rougemont. 15 mai 1849.

... Au bout de tous mes travaux, de toutes mes lectures, brille à mes yeux un nouveau côté vrai du catholicisme, et si cela continue, j'aurai bientôt devant les yeux un catholicisme transfiguré, qui sera certes, dans

ma conviction, une expression plus adéquate du christianisme que le catholicisme passé et le protestantisme actuel. Mais chut là-dessus ! Car on ne nous comprendrait pas, ou, ce qui est pire, on nous comprendrait mal. Il n'y a pas jusqu'à notre bibliolâtrie qui ne me paraisse devoir subir quelques modifications. Non que la bibliophobie vaille mieux. Mais .. la lettre tue ; c'est là où nous manquons ; et la dévotion catholique saisit mieux l'esprit qui vivifie. Seulement, séparé de la règle de la lettre, ce sentiment de dévotion se fausse et s'égare.

Je crois qu'à la longue il faudra bien que le centre du catholicisme se laisse enfoncer par le centre du protestantisme ; mais c'est à nos ailes à plier devant les siennes. Nous avons la vérité ; nous n'avons pas les moyens subsidiaires pour la faire recevoir et pénétrer dans la vie entière. Nous avons l'évangile, nous n'avons pas le ministère ; nous avons la Parole, nous n'avons pas son chandelier. Nous n'avons pas même l'Église. L'Église n'est pas seulement une affirmation dogmatique ; c'est une organisation historique. C'est le côté méconnu par nos individualistes, et les absurdités auxquelles ils courent leur apprendront bientôt à rentrer dans le giron, non de l'Église catholique, mais de l'Église historique.

Au même. Chaumont, 18 juillet 1849.

...La première semaine, ici, je ne me suis accordé d'autre occupation que de couper le bois nécessaire pour notre cuisine, et d'autre récréation que de flâner au milieu des fleurs avec femme et enfants... Et pourtant toutes sortes d'idées étaient là qui ne me semblaient pas inutiles : on a si peu de peine à se prouver sa propre indispensabilité !... Je n'ai rien fait qui vaille, et j'aurais beaucoup mieux fait de continuer à flâner.

Puis, se reprenant à disserter sur l'organisation et l'essence de l'Église, il s'écrie :

Le colonel Saladin[1] me disait dernièrement, avec la plus incroyable tranquillité, qu'une Église n'était l'Église que lorsqu'elle renfermait la moitié plus un de fidèles vivants. Je l'invitai à tenir une liste exacte des membres de l'Église évangélique de Genève et à faire son addition tous les jours, afin d'en sortir dès que son coup d'œil infaillible lui montrerait une moitié *moins un* au lieu d'une moitié *plus un*.

« Où avez-vous donc vu M. le colonel Saladin ? » me direz-vous. — A la Tourne, où nous avons eu jeudi dernier une grande réunion religieuse dont les Vaudois et les Genevois ont fait les frais pour la plus grande partie... Elle était présidée par M. de Watteville de Portes. Je le voyais pour la première fois. Il m'a fait une profonde et sérieuse impression. C'est à lui en bonne partie qu'est dû l'excellent esprit qui a régné dans la réunion. MM. Demole, Mellet, de Thierrens, Burnier et Descombaz, Bost père, Monsell, Quinche, Michaud, Adolphe Pourtalès, y ont parlé... C'étaient en général de fort bonnes choses. Nos Vaudois ont été Vaudois, nos Genevois, Genevois ; nous autres sommes restés bons et chers Neuchâtelois : les premiers ne voyant dans le chrétien qu'un homme d'action et d'évangélisation ; les seconds parlant d'alliance et d'union ; les troisièmes se tenant sur le terrain intérieur et pratique, et se bornant à écouter et à observer. J'ai passé la soirée à Boudry avec quelques-uns des amis du dehors, et c'est là que je me suis colleté avec M. Saladin, mais lié très étroitement avec Demole et Watteville. Nous avons passé avec ces deux amis et Philippe Bovet des heures ineffaçables... Je sens toujours plus le caractère mi-allemand, mi-français de notre nature neuchâteloise : Demole d'une part, Watteville de l'autre ; entre deux, Bovet et moi... C'était frappant, non pour les principes ecclésiastiques, mais pour toute la tournure d'esprit et de sentiment.

[1] Charles Saladin (1793-1861), lieutenant-colonel fédéral.

Au même. 20 octobre 1849.

...Il y a une conscience chrétienne dans une nation élevée à la lumière de l'évangile, — et cette conscience collective dépasse de beaucoup le christianisme individuel. C'est ce fait que les individualistes ne respectent pas assez, et ils changent ainsi en un ennemi ce reste de christianisme qui doit être le point de départ et d'appui de notre travail. Pour moi, je bénis Dieu de ce que nous puissions encore serrer entre nos bras, — les bras du ministère évangélique, les bras de la charité de Christ, — la masse de notre population. En voyant, le jour du Jeûne, ces auditoires recueillis courber la tête, ne fût-ce que pour un jour, pour une heure, sous le sceptre de l'évangile ; en me disant : « Ces auditoires, c'est la presque totalité des âmes placées par Dieu dans le petit pays de Neuchâtel », je sentais tout ce qu'il y aurait d'audacieux, d'outrecuidant, à briser ce grand fait providentiel sous le marteau d'un principe rationnel, sans doute, mais purement idéal ; j'entends : qui représente le terme à atteindre, mais non la marche à suivre.

... Je sens toujours plus que ma tâche est d'abonder dans l'œuvre du Seigneur, ici autour de moi, dans ce pays de Neuchâtel où des besoins si grands nous crient : « Agissez ! » Que le Seigneur nous ouvre les yeux pour voir toutes les œuvres qu'il nous a préparées et que nous négligeons, en partie par ignorance ! Qu'il nous ouvre les yeux, et le cœur, et la main ! Le radicalisme, le communisme, je les bénis ! Ce sont des prédications qui valent mieux que ce tas de sermons que j'ai là devant moi ! L'un nous crie : « Agissez ! » l'autre : « Donnez ! » Les deux : « Aimez, servez, priez, veillez ! » Oh ! consacrons-nous tout de nouveau au Seigneur ! Et, au lieu de maudire nos adversaires politiques ou autres, disons-leur du fond du cœur : « Je vous aime, je vous bénis, je prie pour vous. Il y a aussi un Sauveur pour vous ! Venez ! Ce que vous cherchez — le bonheur — est en Lui. » Ne le leur disons pas, montrons-le leur, montrons-leur que nous sommes heureux. Mais, pour cela, *soyons-le !*

M. Bonnet, ayant perdu son collègue M. Appia, demanda à Frédéric Godet s'il accepterait un appel de l'Église française de Francfort. Voici la réponse adressée à M. et Mme Bonnet :

Neuchâtel, 13 octobre 1849. — Et moi aussi, quand je ne compterais plus sur aucune amitié ici-bas, je ne pourrais cesser de compter sur la vôtre. Il y a une *foi aux saints*, dit saint Paul dans l'*Épître à Philémon.* Ostervald n'a pas trouvé cela conforme à la dogmatique, et a corrigé ; je m'en tiens à saint Paul.

La douceur qu'il y aurait pour moi, pour nous, à être vos co-ouvriers, serait bien grande. Je suis retenu, retenu par un ministère auprès de huit paroisses que j'évangélise de dimanche en dimanche avec une complète liberté [1]; retenu par un ministère moins régulier que j'exerce à Neuchâtel, par des réunions établies il y a cinq ans, et par d'autres travaux qui vont s'augmentant ; retenu par l'état d'une Église dont j'ai partagé les combats, pour laquelle je ne puis m'empêcher d'attendre des choses glorieuses et aux luttes de laquelle, quoi qu'il en soit de la victoire, il me serait bien douloureux de ne pas prendre part jusqu'au bout ; retenu par la joie de vivre auprès d'une mère dont j'ai été si longtemps séparé, qui n'a plus peut-être que peu d'années à passer ici-bas, que je quitterais sans hésiter, si la volonté du Seigneur était là, évidente, mais qui, à défaut de cela, est un poids légitime dans la balance ; retenu par les moyens que j'ai ici pour l'éducation de mes enfants, au milieu de ma famille, de ma patrie ; retenu enfin par l'attachement à cette patrie où Dieu m'a ramené...

Si la révolution m'eût dépouillé de l'exercice de mon ministère, tout le reste céderait peut-être... Mais non ! nous avons encore le bonheur de pétrir en pleine pâte ; la pétrissoire est là devant moi, débordant par tous les coins ; la main s'y plonge sans obstacle... Et je remet-

[1] Les paroisses du Val-de-Ruz dont il est alors le diacre.

trais mon habit, je prendrais mon chapeau, et je ferais mes malles !... Cher ami, il ne me paraît pas que ce fût sage...

Le 9 décembre 1848 parut une brochure anonyme, intitulée la *Réconciliation des partis à Neuchâtel, tentée par un Patriote.* Dès le lendemain, des poursuites furent ouvertes contre l'imprimeur ; l'auteur, Frédéric de Rougemont, s'empressa de se dénoncer. Le procès de presse dont il fut l'objet aboutit à une condamnation à la prison et à l'amende. Il préféra s'exiler dans sa propriété du Valentin, près d'Yverdon, et cet exil dura jusqu'au traité de Paris de 1857. Frédéric Godet, très lié avec cet homme éminent, qui fut souvent pour lui un précieux collaborateur, entretint, pendant ces huit années, avec le Valentin des relations et une correspondance fort actives, et alla plus d'une fois séjourner dans la famille de Rougemont. La plus grande franchise régnait entre les deux amis et s'exprimait parfois avec une vivacité dont on a vu et dont on verra encore des exemples.

A F. de Rougemont. 29 janvier 1850.

... J'ai fait de belles glissades, ces derniers dimanches, au Val-de-Ruz, pour trouver des temples vides, sans distinction de paroisses républicaines ou royalistes... Que faire pour ceux qui ne viennent pas à l'église ? — et c'est les bons deux-tiers : il faut que l'Église aille à eux.

Nos braves [1] attendent plus que jamais la délivrance... Pour moi, tout ce « Treiben » *ultra* m'est tellement antipathique, que je m'en éloigne le plus possible. N'en est-on pas venu à une collecte politique pour nos gens des Chavannes qui ont risqué d'être incendiés, — et en en exceptant les républicains ! Approuvez-vous aussi celle-là ? — Pauvres gens ! Il suffit de voir cette absence de

[1] Il entend par là les exaltés de la cause royaliste.

tout calme, de toute sérénité, de toute charité, de toute justice, pour juger tout le point de vue et toute la marche... Mais c'est le terrain brûlant entre nous. N'y dansons pas, si nous ne voulons pas que la valse finisse par des coups de poing. Adieu, cher Monsieur : j'ai plus besoin d'amitié que de coups de poing.

Du Prince. Bonn, ce 30 janvier 1850.

...Il y a tant de moments où j'aimerais pouvoir causer à fond avec vous et vous épancher mon cœur ; car vous êtes un de ceux qui me connaissent le mieux ; vous me comprenez mieux que mille autres ; vous m'avez vu grandir sous vos yeux et se développer un être qui s'est attaché à vous comme à bien peu d'autres.

[Il le remercie de la lettre reçue pour son anniversaire du 18 octobre 1849].

Vous savez que j'atteignais ma majorité. De tous côtés on vint me féliciter, les deux chambres presque *in corpore*, le ministère, officiers, etc... Ces marques d'amitié et d'intérêt me firent, ainsi qu'à mes parents, la plus grande joie.

...Je dus me séparer de tous mes liens d'enfance, quitter parents, amis, lieux aimés, pour me rendre à Bonn... Je dus prendre sur moi de toutes mes forces, afin de ne pas trop agiter ma pauvre maman, qui était souffrante et pour qui ce départ était terrible... Elle a ma charmante jeune sœur auprès d'elle, un être ravissant, rempli de moyens, de gentillesse, un cœur excellent, pur et obéissant, qui nous fait à tous le plus grand plaisir. [1]

[Il donne maints détails sur sa vie d'étudiant.]

...Je suis un cours public du professeur Monnard [2], dont vous aurez entendu parler. Je lis encore du latin avec M. Curtius, qui me quittera à Pâques... J'habite la

[1] La future grande-duchesse Louise de Baden.

[2] Charles Monnard, l'historien vaudois (1790-1865).

demeure de Mme de Bethmann-Hollweg, dans le château que vous connaissez. [1]

A F. de Rougemont. 5 février 1850.

... Ayant reçu la lettre de M. Scherer à Merle, dans

LE PRINCE A DIX-HUIT ANS

laquelle il expose l'ensemble de ses vues, puis lu l'article des *Archives* où on le traite si lestement, puis appris qu'à Genève on va jusqu'à l'excommunier, je sens que l'*Espérance* a un autre ton à prendre vis-à-vis de lui, et je ne serais point étonné que nous fussions en-

[1] F. Godet y avait été pendant son séjour à Wiesbaden.

core ses défenseurs dans la grosse lutte qui s'annonce. Pour moi, si j'avais à choisir entre Gaussen et Scherer,[1] mon parti serait tout pris dès longtemps, comme vous savez. Grâces à Dieu, je crois qu'il y a un troisième terme qui satisfait aux scrupules de Scherer sans tomber dans les misères de Gaussen. J'ai retenu mon petit article,[2] et verrai d'après ce que dira le prochain numéro de l'*Espérance*, qui ne peut tarder d'arriver, ce qu'il convient de faire... La question devient brûlante.

Au même. 16 février.

Gaussen a produit Scherer, mais Scherer ne doit pas nous ramener à Gaussen. A cet égard aussi Canaan n'est pas trouvée, et il s'agit de n'être ni trop pressé ni trop paresseux.

Au Prince. 15 avril 1850.

... Merci de votre bonne lettre ! Merci, non pas seulement en mon nom, mais au nom de tous ceux que vous saluez et dont vous vous souvenez avec affection, tout particulièrement de votre vieille Madame Godet, que vous ne vouliez absolument pas appeler vieille autrefois, à Berlin, mais à qui, aujourd'hui, il vous serait bien impossible de refuser ce titre d'honneur. Oui, elle a vieilli sous la maladie et les chagrins de cœur des dernières années... Mais ne nous laissons pas abattre ! Le monde ne peut ôter que ce que le monde a donné.

... Vous ne négligez pas la prière pour vous-même, n'est-ce pas, mon cher prince ? J'éprouve chaque jour, quant à moi, combien les choses les plus embrouillées s'arrangent facilement, combien les passions irritantes se calment heureusement, combien les difficultés s'aplanissent promptement devant la prière. Croiriez-vous que je puis m'entretenir avec Dieu même d'un changement

[1] Nous avons à peine besoin de rappeler que Gaussen (1790-1863), auteur de la *Théopneustie* (1840), était le défenseur le plus éloquent de l'inspiration littérale de la Bible.

[2] Communiqué dans une lettre précédente.

de domestique et de choses pareilles, et que j'éprouve de jour en jour qu'il ne dédaigne pas de mettre sa grande main de Dieu à de si petites choses de la vie ordinaire? C'est que rien n'est petit. La plus petite chose peut avoir les plus incalculables conséquences. Le choix d'un domestique ne peut-il pas influer sur toute la vie d'une famille, et la vie d'une famille réagir sur le sort de tout un État? Au moindre cheveu de la tête du moindre mendiant peut être suspendu le poids qui décidera du sort d'un pays et par là du monde. Et voilà pourquoi les cheveux même de notre tête, ces cheveux que *nous* ne comptons pas, sont comptés, dit Jésus, par notre céleste Père. Douce assurance! Ayons soin de nous l'approprier et d'en jouir en nous adressant à Dieu pour *tout* ce qui nous préoccupe et nous inquiète. Rien de ce qui occupe notre cœur n'est trop petit pour lui. Si le roi vous disait: « A toute heure, tu peux entrer chez moi sans frapper; jour et nuit mon cabinet t'est ouvert, et toute ma puissance est à ton service pour tout ce qui te concerne, » — quel privilège! N'est-ce pas un privilège semblable et plus grand encore qui est renfermé dans cette permission magnifique: *Priez sans cesse?*

A L. Bonnet. 12 août 1850.

... Pour l'affaire Scherer-Gaussen, je vois dans Scherer le fils légitime, nécessaire, prévu, de Gaussen: Gaussen, le papa; Vinet, la maman... Pour le moment, je m'amuse à voir le pauvre Scherer lapidé par son propre camp et cherchant des amis auprès de ses adversaires d'autrefois. Je te dirai franchement que je le crois beaucoup plus dans le vrai que Gaussen, ou plutôt que je les crois tous deux dans le vrai, et qu'ils ne sont en lutte que faute d'avoir trouvé la formule dont ils seront les deux éléments nécessaires... En attendant, Scherer fera quelques pauvres rationalistes parmi les étudiants. Lui-même s'amoncèle un orage de luttes intérieures et de reproches amers. Voilà ce qui me fait peine. Mais on ne croira plus avoir fait un *culte* pour

avoir *lu un chapitre*, ni trouvé *une direction de Dieu* pour avoir *tiré un verset*. De ce *Buchstabendienst*[1] il nous guérira, j'espère.

Et notre Neander ! As-tu été navré comme moi de cette mort ? J'en ai été tout ébranlé. Je le vois encore, cet agneau à l'image de l'Agneau, et tout mon cœur s'émeut à sa pensée. Il savait si humblement et si sincèrement aimer ! — comme s'il eût été l'un de nous, pauvres étudiants. Jamais je n'oublierai comme il demandait des nouvelles de ses jeunes amis de Neuchâtel, comme s'il n'eût eu à penser qu'à eux ! Tout l'homme de l'Église, le théologien, le *Kirchenvater* grandit infiniment pour moi à la pensée de cette affection pour les μικροι qu'il poussait jusqu'au μικροτατον. Quelle couronne ! quelle place ! quel repos ! quelle joie ! Il a été serviteur des serviteurs. Cela dit sa place...

A F. de Rougemont [*été 1850*].

Félix Bovet s'est décidément retiré pour le moment.[2] Il peut avoir raison. Toutefois, je crains qu'il n'ait tort. On est *consacré* non seulement *pour* mais aussi *par* le ministère même. Il faut quelquefois prêcher la foi pour l'avoir, la prêcher explicitement pour la posséder explicitement, quand on l'a déjà implicitement...

On connaît par les *Lettres de Jeunesse* les cruelles incertitudes que Félix Bovet venait de traverser. F. Godet fut alors pour lui, comme le disait son jeune ami, « l'ange gardien envoyé pour me fortifier » (3 juin 1850). Et, bien que le premier déplorât le parti que le second venait de prendre d'ajourner sa consécration, ils n'en continuèrent pas moins à se rencontrer presque tous les jours, étudiant ensemble l'*Apocalypse* ou les *Psaumes de Mahaloth*. L'année suivante (15 septembre 1851), Bovet écrit : « Je viens de voir M. Godet qui m'a inspiré la

[1] Culte de la lettre.

[2] Comme candidat à la consécration.

résolution de grands travaux. Il devrait entrer dans mon régime de le voir tous les jours; il est le seul homme qui m'inspire le goût de la science et qui puisse me détourner de la tendance à *verträumen*[1] ma vie. »

Ces travaux d'exégèse, auxquels Godet réservait tous les moments de loisir que lui laissait son activité pratique, le préparèrent à la tâche que les circonstances allaient lui imposer.

Le professeur Perret-Gentil, n'ayant pas voulu reconnaître le nouvel ordre de choses, suspendit son enseignement théologique. Le Synode appela Frédéric Godet à le suppléer pour les cours d'exégèse de l'Ancien et du Nouveau Testament.[2] Il déclara, par déférence pour M. Perret, qu'il n'acceptait aucun « poste », mais consentirait seulement à donner « quelques leçons provisoires ». Cette décision ne fut prise d'ailleurs qu'après huit jours de réflexion et de grande perplexité. Il écrivait à M. Perret-Gentil (été 1850):

Sur votre refus absolu de donner aucune leçon officielle en relation avec la nouvelle organisation ecclésiastique, la Commission des études s'est adressée à moi... Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel embarras m'a jeté cette demande, non seulement eu égard à ce que je suis et puis, mais eu égard aussi aux circonstances. Je ne pouvais oublier que je suis le frère de mon frère[3] et que vous m'avez donné une place dans le cercle de vos amis.

Après plus de huit jours d'hésitation, j'ai écrit à M. le président de la Commission que, quoiqu'il me fût dou-

[1] Dépenser en rêves.

[2] De nos jours, où les professeurs de théologie sont nommés par le Conseil d'État, il n'est pas inutile de rappeler que jusqu'en 1873 la Faculté de théologie dépendit uniquement de l'Église, représentée par le Synode.

[3] Charles Godet, ami intime de M. Perret-Gentil.

loureux de servir l'Église de mon pays en froissant ce que j'ai de plus cher, je consentirais à donner quelques leçons qui se rattachent au poste occupé par vous, mais sans que cela emporte le moins du monde la repourvue de ce poste... J'ai le sentiment d'avoir fait ce qu'exigeait d'une part le service d'une Église que je crois devoir servir dans l'état et avec sa constitution actuels, et de l'autre ce que je dois à un frère dont j'honore la conduite et à un ami dont je respecte le caractère, sans pouvoir partager ses sentiments sur le point particulier.

Du reste, il va sans dire que les quelques heures de leçons que je donnerai ne seront, si je puis ainsi dire, que le plastron officiel des leçons privées sur lesquelles chacun compte de votre part...

Il ajoutait que son programme comprendrait les *Psaumes de Mahaloth*, qu'il avait longuement travaillés avec Félix Bovet, la première partie de *Zacharie* et *l'Évangile de Jean*, dont il s'était occupé à Berlin et depuis avec prédilection. — Il se mit à préparer ses cours pour la rentrée d'automne.

A F. de Rougemont [*automne 1850*].

J'ai été bien longtemps sans vous écrire. Le temps ne suffit presque plus à l'indispensable. Ce sont surtout mes leçons, commençées depuis quinze jours, qui me prennent du temps. Le prologue de *Saint-Jean* est un petit *salto mortale* dont un commençant surtout ne se tire pas sans quelques rudes contusions. Il n'en est pas moins vrai que cette occupation m'est douce et que je m'y sens comme le poisson dans l'eau. Ces jeunes gens ont l'air aussi de se donner de toute leur âme à la chose. Quant à mon voisin [1]... j'ai fait mon devoir, et je ne plains que lui s'il ne le sent pas.

[1] M. Perret-Gentil, qui demeurait à deux pas, faubourg du Lac, nº 5.

Avant de commencer son cours, il avait eu une grande joie. Au mois de septembre, le jeune prince, passant en Suisse, ne négligea pas de faire signe à son ami de Neuchâtel. « Malheureusement, lui écrivait-il, nos relations politiques m'empêchent de m'approcher de vous tous et de Neuchâtel... Mais il y a un moyen de nous voir »... Et il lui donnait rendez-vous à Zurich, à l'hôtel Baur, où il se proposait de descendre sous le nom du comte de Berg. Le revoir fut très doux, comme Godet l'écrit à ses amis de Rougemont et Bonnet :

... Je ne puis vous dire quelle joie ç'a été pour moi. Le revoir, et le revoir *ainsi*, si bien disposé, si humble, si droit, si candide, si mûri, si pieux ; c'était plus que je n'aurais jamais osé espérer. Il nous a témoigné, à ma mère, qui s'était aussi rendue à Zurich, à ma femme, qui l'avait accompagnée, et à moi, une amitié, une confiance, une tendresse plus grandes que je ne saurais vous dire... Il y a déjà une relation de cœur entre lui et son Dieu, — une relation dans laquelle bien des choses, apprises de la bouche de l'homme, lui ont été enseignées de la part de Dieu. Il a lui-même le vif sentiment de la différence entre ces deux enseignements... Nous avons passé bien des moments seuls, d'autres avec maman et Caroline, d'autres avec sa suite...

A son retour, Godet vit chez ses amis Bovet le théologien Bartholmess, [1] dont la pensée originale et hardie l'impressionna vivement, ainsi qu'il l'écrit à L. Bonnet (octobre 1850) :

J'ai reçu, je dois le dire, une dose nouvelle de foi en la foi. Oui, la foi met le monde sous les pieds de celui qui croit réellement. Croyons, croyons à la puissance de notre foi !

[1] William Bartholmess (1821-1894), auteur de *Gnade und Wahrheit*.

... Quand les *erreurs efficaces* commenceront à se promener dans l'Église, que deviendront ceux qui auront perdu l'ancre de la Parole ! Et c'est dans ce moment qu'elle est arrachée de leurs mains par le ministère de notre ami de Genève.[1] Veillons et prions ! Un cheveu va séparer dans peu les deux routes des deux éternités. Et pour distinguer le Christ de sa caricature, il faudra plus que l'orthodoxie, plus que la confession et l'activité la plus chrétienne : il faudra l'œil d'une colombe de Dieu. Encore une fois, et tout de bon : Veillons et prions !

Au Prince. 11 octobre 1850.

... Notre retour de Zurich s'est très bien effectué. Comme on s'éloigne vite quand chacun va de son côté ! Et pourtant, ce ne sont pas les distances qui séparent le plus. Combien les séparations morales ne sont-elles pas plus infranchissables !

Nous avons toujours à Neuchâtel cette malheureuse division dont je vous ai parlé, et qui pénètre bien avant jusque dans le sein des familles : les uns prenant au sérieux l'autorisation du roi de prendre part aux affaires du pays sous la république, les autres se retirant de tout et refusant même de servir l'Église sous la loi ecclésiastique faite par les autorités actuelles. Ce ne serait rien encore que la différence de vues et de conduite, s'il ne s'y mêlait pas une aigreur et une condamnation réciproque qui va toujours croissant. Les seconds, ceux qui se retirent de tout, envisagent les premiers comme coupables d'une lâche et criminelle condescendance. Ceux-ci, se sentant ainsi traités, ripostent par les accusations d'exagération, d'ultra-royalisme qui veut être plus royaliste que le roi lui-même, et c'est ainsi que par la position équivoque dans laquelle nous sommes laissés à cet égard, l'un disant : « On approuve à Berlin ceux qui prêtent serment aux autorités actuelles » ; l'autre : « On les désapprouve », — les hommes droits et religieux sont tiraillés

[1] Scherer.

et tourmentés en sens inverse. Il serait bien temps qu'une déclaration nette du roi sur le sens que l'on doit attacher à sa lettre-patente, sens qui ne m'a jamais paru douteux, mais qui l'est pour tant de personnes, vînt mettre fin à cette position déplorable... La conscience n'est pas un instrument avec lequel on puisse jouer sur tous les tons...

A F. de Rougemont. 22 octobre 1850.

... Quant à votre point de vue,[1] je ne discute plus... Nous nous sommes expliqués à fond avec mon frère, je croyais aussi avec vous. Ma conviction est que vous êtes en dehors de la ligne de conduite tracée par la Parole de Dieu, que vous mettez, comme les zélotes du temps de Jésus, votre instinct, très noble sans doute, au-dessus de la lettre de la Parole et des voies de la Providence, que vous vous faites votre propre chemin, et que votre royalisme pur sang n'est autre chose que l'égarement de nobles cœurs, rebelles à Dieu en un point particulier.

Appelez-nous de tous les noms que vous voudrez, faites plus encore : j'ai un bouclier sur lequel tout rebondit, c'est cette résignation dont vous vous moquez et que je saurai exercer envers vous, comme je l'exerce envers vos antipodes.

Quant à de la pénitence, vous pouvez en avoir, vous ! Mais je puis vous assurer que ce n'est rien moins que le sentiment de vos confrères d'ici. L'esprit qui les anime est au contraire celui de la médisance, du jugement, de l'animosité, de l'aigreur et de la malveillance. Ce n'est pas dans cet esprit-là qu'on s'humilie.

Du reste, je puis vous le dire : notre conduite n'est pas interprétée, devant le tribunal que votre parti envisage comme suprême, aussi mal qu'on pourrait le croire en entendant certaines personnes qui prétendent avoir l'oreille de ce tribunal. La bouche royale a dit, il y a

[1] Sur la politique neuchâteloise.

peu de temps, à l'un de nos pasteurs, qui lui parlait des raisons pour lesquelles le serment avait été prêté par lui et ses collègues : « Oui, oui, laissez la politique de côté, et occupez-vous de la foi. » Ceci n'est pas une désapprobation, je pense. Et quand elle en serait une ! La bouche de saint Paul est pour moi au-dessus de celle-là. Et ceci, au fond, ne s'applique point seulement aux pasteurs. Il n'y a pas deux morales, une pour le pasteur, une pour le chrétien. A tout homme qui s'est voué à l'avancement de la foi et qui en a fait le but de sa vie, s'applique le même mot. — A présent, point final.

... Une parole dans votre lettre m'a presque fait sourire, moi pygmée, en face de vous, historien à vol d'oiseau de l'humanité passée, présente et future ! Quoi ! vous comparez nos jours à ceux de la décadence du piétisme et de la naissance du rationalisme ! Mais, dites-moi, n'avons-nous pas à chercher un point de comparaison plus grandiose ? Notre Réveil, la nouvelle Pentecôte, comme ne craint pas de l'appeler Neander, dans son admirable coup d'œil rétrospectif sur la première moitié de ce siècle, notre Réveil a été bien autre chose que le piétisme. Ce n'est pas à Halle, c'est à Jérusalem qu'il faut lui chercher son analogue. Attendez que nous voyions la plaine à cinquante lieues de distance, et nous comprendrons la hauteur de ce soulèvement religieux, après un XVIIIe siècle !... Abandonnons-nous à cette tourmente religieuse et sociale, mais comme Noé dans son arche, et puissions-nous voir un jour l'arc-en-ciel et la pointe de l'Ararat !

Charles Secrétan venait d'être nommé professeur à Neuchâtel. Son ami Élie Lecoultre [1], de Genève, qui était également fort lié, depuis un séjour à Berlin, avec Frédéric Godet, écrivit à celui-ci pour recommander le philosophe vaudois à son bon accueil :

[1] Élie Lecoultre (1816-1882), ami de Scherer et d'Amiel. Voir, sur le séjour du philosophe vaudois à Neuchâtel, *Charles Secrétan, sa vie et son œuvre* (Lausanne, 1912).

Genève, le 4 novembre [1850].

J'ai été rejoindre l'ami Secrétan à Lausanne. Nous avons endossé la blouse et le sac du touriste, et nous nous sommes acheminés vers la vallée de Bagnes... Secrétan est une noble nature, où l'intuition spiritualiste, religieuse, et, mieux que cela, chrétienne, brille en jets magnifiques et profonds, mais qui, en réalité, n'en est pas plus avancé pour cela. Exemple frappant (nullement désespéré, bien heureusement) de la distance infinie qui sépare l'intelligence, et même le besoin le plus vif, de l'acceptation humble et réelle. L'orgueil de la science est là, il se veut lui-même, il ne veut pas s'abandonner; non plus qu'une certaine croûte de matérialité et de paresse vaudoise, qui comprime ou rabaisse bien des nobles élans... Secrétan va à Neuchâtel par les motifs les plus louables. Il a faim et soif de paix, de travail consciencieux, surtout d'habitudes religieuses. Il espère les trouver dans un autre milieu... Mais il lui faut de l'aide, et je suis convaincu que cette aide tu pourras la lui donner; accorde-lui ton amitié : il la désire, *il me l'a dit*; mais il ne la recherchera pas le premier; il craint que sa position un peu fausse ne le fasse voir de mauvais œil, et sa susceptibilité l'empêchera de faire des avances qui pourraient être repoussées. Aussi, va le chercher; il y a du bien à faire, et, j'ose te l'assurer, beaucoup de jouissances à trouver au contact d'une nature d'une prodigieuse richesse intellectuelle et esthétique, de connaissances originales et variées, et d'un cœur excellent, quoique le ton soit parfois bizarre et paradoxal.

En attendant que Frédéric Godet fît bonne connaissance avec Charles Secrétan, ce qui ne tarda guère, il éprouvait toujours un sentiment très vif d'admiration pour l'Allemand Bartholmess, qu'il continuait de rencontrer dans la famille Bovet, à Boudry. Il écrit à L. Bonnet, le 11 novembre :

Je sais qu'en dedans du vieil évangile il y a encore pour moi de *nouvelles* choses à apprendre, des profondeurs, inouïes pour mon oreille jusqu'à ce jour, à sonder ; et je bénis Dieu de tout instrument dont il peut se servir pour m'y amener ; soit Paul, soit Céphas, soit Malan, soit Scherer, soit Bartholmess, toutes choses sont à moi. C'est dans cet esprit tout à fait calme et détendu que j'ai causé avec B. Et cet état a peut-être réagi sur lui pour le mettre en pleine liberté de communication et le dégager de la forme paradoxale et monstrueuse qu'il aime à revêtir dès qu'il se trouve dans une position polémique. J'ai vu alors couler un torrent de choses plus admirables les unes que les autres, telles que je n'en ai entendu sortir d'aucune bouche humaine. Pendant près d'une matinée entière, cela a ruisselé à pleins flots, de manière à m'arracher plusieurs fois une exclamation d'admiration...

Lorsque M. Scherer eut publié ses fameuses lettres sur *La Critique et la Foi* (1850), Louis Bonnet y répondit par deux lettres intitulées *La Parole et la Foi* (Genève et Paris, 1851). Il envoya cet ouvrage à son ami de Neuchâtel, qui lui répondit le 28 janvier 1851 :

... Scherer, je crois, ne sera pas convaincu, pas même ébranlé, du moins ne le serais-je pas à sa place. Mais il sera, j'espère, ému, touché, angoissé, et peut-être il se demandera si l'œuvre qui angoisse et navre à ce point un enfant, des enfants de Dieu, peut bien être une œuvre de Dieu...

Si tu me demandes pourquoi donc pas convaincu, — les deux points faibles, ce me semble, de ta brochure, seraient précisément les deux points décisifs dans la question : 1° l'identification de « Bible » et de « Parole de Dieu », que tu supposes dans tes citations de passages, et qu'il s'agirait précisément de prouver ; 2° la question d'une différence *spécifique* entre l'inspiration des écri-

vains sacrés et la nôtre, question que tu déclares ne pas vouloir entamer, et dans laquelle pourtant se résume et se concentre tout.

... Pour moi, cher ami, je vois dans toute cette œuvre Scherer-Colani une réaction qui nous ramènera l'homme dans la parole écrite, comme le rationalisme a eu pour mission de nous le ramener dans la parole vivante, et par là la *plénitude* de la vérité, qui n'est là que quand le *divin* est devenu *humain*, tout aussi bien que quand l'*humain* est devenu *divin*.

Du Prince. 28 janvier 1851.

Je saisis ce moment de loisir pour vous raconter l'accident[1] auquel j'ai échappé grâce à la miséricorde divine... La locomotive de notre train sortit des rails, tomba du haut d'une digue[2] de quinze pieds, et entraîna dans sa chute quatre wagons, parmi lesquels celui où j'étais assis. Dieu soit loué, aucun des nôtres n'a eu aucun mal ; mais malheureusement les deux conducteurs de la machine, ainsi qu'un courrier américain, ont perdu la vie. Les autres passagers eurent quelques membres cassés ou foulés. Moi-même je reçus une toute légère blessure à la tête, qui saigna beaucoup, mais sans me faire aucun mal, et qui est entièrement guérie. Je fus un des premiers qui sortit du coupé fracassé, rendant grâces au ciel qui m'avait ainsi préservé, et je pus venir au secours des autres passagers. Je suis heureux aussi que Dieu m'ait gardé en ce moment mon sang-froid, de sorte que je pus aider aussitôt.

... Je regarde cet événement comme un signe que ma vie sera souvent menacée de dangers, mais que la main divine m'en défendra.

... Le souvenir des moments passés avec vous m'est bien doux ; si souvent je repense aux promenades de Zurich, qui rappelaient celles du bon Babelsberg !

[1] Non loin de Bielefeld, sur le chemin de fer de Minden à Cologne.
[2] On dirait aujourd'hui un remblai.

A F. de Rougemont. 1er avril 1851.

... Je suis convaincu que Gaussen se trompe et que Scherer se trompe, ou que Gaussen a raison et que Scherer a aussi raison. Mais la raison suprême qui condamne Gaussen tout en lui donnant droit, et absout Scherer tout en le condamnant, cette raison dont je sais l'existence, dont je pressens le lieu, je ne la possède pas pour la jeter dans ce débat ; je ne l'ai qu'à l'état de sentiment intime non formulé. C'est encore le Père qui n'a pas enfanté son λογος.

... M. DuPasquier sort de chez moi. Le Conseil des anciens et les membres du Colloque, rassemblés hier, persistent à me proposer dimanche à la paroisse de Neuchâtel. J'ai eu beau les insulter presque, par mon refus de m'annoncer, m'attirer l'animadversion de la moitié de Neuchâtel en lançant, il y a quinze jours, aux Bercles, ce pauvre petit mot : « Le mercredi aux Bercles, le jeudi au bal ! » et provoquer par là un déchaînement comme je n'en ai pas encore vu à Neuchâtel ; j'ai eu beau alléguer doucement mes leçons de théologie : on persiste... Je ne vois point comment pourront marcher ensemble les différentes occupations dont je me trouverais chargé en cas d'élection... Je ferme les yeux, tenant la main de mon Dieu et marchant où il me conduit.

Cinq jours plus tard, il était élu pasteur de Neuchâtel.

CHAPITRE IX

Le pasteur de Neuchâtel

F. Godet est élu pasteur de Neuchâtel. — Difficultés et tribulations; correspondance avec la cour de Prusse et le pasteur Guillebert. — La prédication de F. Godet. — Son activité pastorale et sociale. — Rencontre avec le prince à Vevey.

Cette élection, il ne l'avait point sollicitée. Elle s'était bien plutôt imposée à la paroisse de Neuchâtel, qui le voyait à l'œuvre depuis six ans. Car, loin de se renfermer dans l'exercice de ses fonctions de diacre du Val-de-Ruz, il s'efforçait constamment de servir aussi la cause de l'évangile dans sa ville natale. Il y avait acquis très vite une influence et une popularité qui devaient lui assurer tôt ou tard un poste d'une plus haute importance. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de dire ce qui, dans sa personne et son activité, lui avait si sûrement gagné la confiance générale. Mais il nous sera permis de placer sous les yeux du lecteur ce portrait tracé par un de ses disciples :

F. Godet avait reçu de Dieu de beaux dons et des facultés merveilleusement équilibrées ; pour ceux qui ont été admis à le voir de près et qui ont subi son influence immédiate, cet équilibre est peut-être ce qui les frappait le plus dans cette riche personnalité. Intelligence souple, rapide, déliée, — sensibilité exquise et intense, — imagination pleine de fraîcheur et de vivacité, — volonté

énergique, tous ces éléments se fondaient en une remarquable unité. Et ces facultés étaient dominées, réglées par une conscience qui soumettait tous ses actes à la loi du devoir. Tout chez lui était empreint d'une rare distinction : il avait dans son attitude l'aisance et la correction d'un parfait gentleman ; mais c'est surtout dans le domaine moral qu'on se sentait en présence d'un caractère plein de noblesse, à qui répugnait la bassesse et toute capitulation.[1]

Godet faisait tout à l'heure allusion dans une lettre aux circonstances de son élection pastorale. Voici ce qui s'était passé.

Depuis l'entrée en vigueur de la loi ecclésiastique, le Grand Conseil avait modifié celle-ci sur un point : il avait autorisé les pasteurs neuchâtelois à se présenter pour toute cure vacante ; mais faute de présentation, il pouvait être fait appel aux ecclésiastiques étrangers. M. Guillebert ayant refusé de prêter serment à la république et renoncé à l'exercice du ministère jusqu'à la « restauration », qu'il espérait prochaine, plusieurs membres de l'Église vinrent engager Frédéric Godet à se présenter au poste vacant. Il s'y refusa, ne voulant pas trancher la question, demeurée jusque-là pendante, du remplacement de M. Guillebert, et parce qu'il jugeait d'ailleurs, en principe, qu'un pasteur devait être « appelé » et non point « s'offrir ».

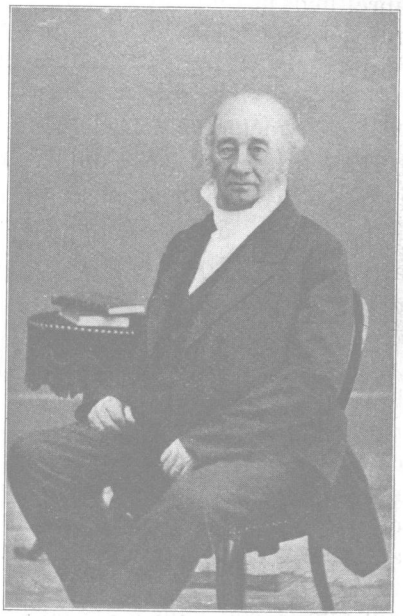
Il l'expliquait le 11 janvier 1851 au doyen DuPasquier, qui l'avait vivement sollicité de poser sa candidature et que son refus contrista : « Ce fut un coup poignant pour le cœur de mon excellent père et ami, qui porte depuis trois ans sur son âme tout le fardeau de notre position

[1] Ch. Porret, *Frédéric Godet*, dans la *Liberté chrétienne* du 15 janvier 1901.

ecclésiastique. » Ainsi s'exprime Frédéric Godet dans une lettre adressée le lendemain de son élection, soit le 7 avril, au roi de Prusse.

Son attitude fut sévèrement blâmée par les personnes les plus attachées à l'Église. « Toutefois, dit-il, j'étais assuré d'être sur la voie voulue de Dieu, et je laissai le jugement des hommes passer sur moi. »

Un ecclésiastique étranger se présenta; les électeurs furent convoqués. Sollicité derechef, Frédéric Godet déclara que s'il était élu, il accepterait l'élection, mais qu'il se refusait à faire aucune démarche à cette fin. Il fut élu à la presque unanimité des suffrages. [1]



LE DOYEN DUPASQUIER

J'accepte donc, écrit-il au roi, moi, chapelain de Votre Majesté et comblé de ses bienfaits, le poste d'un homme qui, lui, a renoncé à l'exercice de

[1] On lit dans les mémoires (inédits) de François de Montmollin (aimablement communiqués par son petit-fils M. Alb. de Montmollin) : « 1851. Ce fut au commencement de cette année qu'ensuite du refus de M. Guillebert, réélu pasteur, il devint nécessaire de le remplacer. La grande majorité des paroissiens désirait ardemment M. Godet, qui ne voulait pas se présenter, et cela pour des motifs faciles à com-

ce ministère par fidélité à Votre Majesté !... Ma conscience me dit qu'en agissant ainsi, je suis fidèle, non seulement au Roi céleste auquel j'appartiens avant tout comme ministre de sa Parole, mais aussi au roi terrestre, beaucoup plus réellement que si je me déterminais autrement. C'est donc, Sire, avec une conscience libre, mais néanmoins avec un cœur profondément triste, que j'accepte cette élection, dont j'ai senti le besoin de faire connaître toutes les circonstances à Votre Majesté.

Le soir même de son élection, il écrivait à M. Guillebert pour lui exposer ce qui venait de se passer : l'attitude passive qu'il avait observée en dépit de toutes les sollicitations, jusqu'au moment où, une fois l'élection accomplie sans qu'il eût rien fait pour cela, il estimait devoir l'accepter.

Ceci, ajoutait-il, n'est pas une justification. Je ne sens le besoin de me justifier auprès de qui que ce soit au monde. C'est une explication destinée à prévenir tout ce qui pourrait altérer les sentiments d'affection que vous m'avez toujours témoignés et dont vous m'avez donné des preuves importantes en plusieurs occasions. Cette affection, j'en sens le besoin ; je souffrirais de la voir froissée... Il n'y a que le repos d'une conscience affermie qui puisse, soit dans votre position, soit dans la mienne, rendre au cœur la sérénité et le courage d'aller en avant sur la voie tracée par la Providence...

De la réponse de M. Guillebert nous détachons l'essentiel. Il écrit le 9 avril :

prendre. Pour le décider à cette démarche, on lui envoya une députation, mais il resta inébranlable dans sa détermination, et tout ce que l'on put obtenir, c'est qu'il accepterait son élection s'il était nommé. Cela se passait le 11 janvier, et le 6 avril il fut nommé par 334 voix sur 352 votants. Il est à observer que dans cette circonstance les radicaux s'abstinrent » (c'est-à-dire, qu'ils ne voulurent voter ni pour ni contre F. Godet).

... Vous n'avez pas compris ce que j'ai fait : je vous rends la pareille, Monsieur. Je n'eusse pas eu, je crois, votre courage. Les circonstances étant données, et s'agissant d'un poste vacant de fait, et non de droit, dont je n'ai jamais donné ma démission, je vous avoue que je ne comprends pas très bien l'extrême différence que vous voyez entre se présenter pour ce poste et accepter d'avance sa nomination... La Providence vous paraît avoir parlé maintenant de manière à ne plus vous permettre de refuser : l'interprétation des voies et des vues de la Providence est un des points où nous ne sommes pas tout à fait d'accord... Mais, me plaçant dans votre point de vue, il me semble que j'aurais vu une direction de la Providence dans le fait que, depuis plus de deux ans, elle avait permis, contre toute prévision, que je ne fusse pas remplacé...

Où je vois toujours une indication de la Providence, c'est dans le droit. Or le mien me paraît être de reprendre, à la restauration, le poste que personne n'avait le droit de m'ôter qu'après jugement et condamnation de mon ministère... A l'époque, que Dieu veuille n'être pas trop éloignée, du rétablissement de tous les droits dans notre pays, je reprendrai, non pas votre poste, comprenez-moi bien, mais tant seulement le mien.

Vous rendez justice aux sentiments que je vous ai témoignés dans plus d'une circonstance ; dans la lettre à laquelle je réponds, vous m'en exprimez dont je vous remercie. Je vous les réciproque, Monsieur et très honoré frère, en y joignant le vœu que Dieu vous bénisse dans votre nouveau ministère.

Godet répondit le jour même par une lettre dont voici quelques passages :

Personne ne verra avec plus de joie et de reconnaissance que moi se lever le jour où tout *droit* redeviendra *fait*... Pour le moment, je m'envisage comme très légalement et très légitimement pasteur de la paroisse fran-

çaise de Neuchâtel, constituée par la loi ecclésiastique du 1er janvier 1849. Cette loi, vous ne l'avez pas reconnue, et vous avez accepté, dans votre lettre d'*adieu*, les conséquences de ce refus, à savoir votre renonciation au ministère dans cette paroisse *telle que cette loi la constitue*. Moi, je l'ai acceptée, cette loi, et je subis dans mon élection de dimanche les conséquences renfermées implicitement dans cette acceptation. Cela me paraît net des deux parts, et nous avons dû l'un et l'autre peser à l'avance toutes ces conséquences.

Vous avez hésité, — j'ai hésité. Vous avez prié, — j'ai prié. Vous avez passé des nuits blanches avant de vous décider à refuser, — j'ai passé des nuits blanches pour me décider à accepter. Cela prouve au moins que la question était difficile et qu'on a pu errer sincèrement. Tâchons de garder l'un envers l'autre cette conviction, et si la capacité, l'expérience, parlent en votre faveur, veuillez mettre dans mon plateau la presque totalité d'un corps pour lequel vous n'avez pas moins d'estime que moi, de la Vénérable Compagnie.

Quant au résultat, il sera ce que Dieu le fera être... Je prêcherai chaque dimanche comme si ce devait être le dernier pour la paroisse et pour moi-même.

Vous me dites que vous ne comprenez pas quelle différence si grande il peut y avoir pour moi entre s'être présenté soi-même (ce qui eût provoqué l'élection) ou accepter l'élection une fois qu'elle est inévitablement provoquée par la présentation d'un autre : en vérité je ne comprends pas que vous ne compreniez pas.

Croyez-moi, Monsieur, n'embrouillons pas une question compliquée peut-être au premier coup d'œil, mais très simple quand on se met dans la réalité des faits. Si nous aimons les âmes qui nous sont confiées, c'est à leur bien spirituel que nous devons penser avant tout. Pour moi, j'ai besoin maintenant de toute ma force de corps et de cœur pour la tâche dont je vais être chargé.

Je suis heureux et reconnaissant que vous ayez pu en terminant me souhaiter la bénédiction de Dieu dans

un ministère qui, j'y consens de tout mon cœur, restera le vôtre de *droit*, tout en devenant le mien de *fait*... Je demande à Dieu, de mon côté, qu'il veuille vous bénir dans vos sacrifices autant que moi dans mes labeurs.

Il ne s'en tint pas à ce vœu platonique. [1] Le 11 avril 1851, il écrivit au prince Guillaume de Prusse, pour l'informer qu'en vertu de l'autorisation reçue de Berlin, il conserverait, malgré sa nouvelle fonction de pasteur, le titre de chapelain du roi.

Mais, ajoutait-il, à ce titre est joint un traitement; ce traitement, quelque chose me dit que le moment est venu d'y renoncer, au moins pour aussi longtemps que durera la position dans laquelle je vais entrer : celle-ci en sera plus nette, et mon ministère plus béni.

Je viens donc demander à V. A. R. de vouloir bien obtenir pour moi de S. M. la grâce de me continuer le titre et la charge de son chapelain à Neuchâtel, mais sans appointements, aussi longtemps que mon ministère actuel subsistera, avec l'ordre de choses qui en a été l'occasion.

Si jamais la loi ecclésiastique que M. Guillebert n'a pas acceptée et l'ordre de choses actuel viennent à tomber, — soit qu'alors mon ministère tombe ou demeure, — je serai heureux de redevenir l'objet des bontés de Sa Majesté.

Il peut paraître bien hardi de ma part d'ajouter à cette première demande l'expression d'un désir... L'homme

[1] Si quelque lecteur jugeait peut-être qu'il ne nous sied pas de publier les détails et documents qui suivent, nous répondrions que nous n'avons pas hésité à le faire : 1° parce que ce livre a pour but d'évoquer la figure d'un chrétien, et qu'on ne connaît point le christianisme d'un homme tant qu'on ne l'a pas vu aux prises avec les questions d'argent; 2° que Frédéric Godet a été précisément, à ce propos, l'objet de jugements dont il s'émut si peu qu'il garda le silence, mais dont il pourrait subsister quelque chose dans certains esprits et qu'il importe donc de réduire à leur valeur.

excellent qui souffre maintenant par fidélité à Sa Majesté, et que je supplante, au dire de plusieurs, est dans une position où la somme à laquelle je demande la permission de renoncer ne serait point superflue. Votre Altesse Royale n'aura pas de peine à comprendre le désir qui est dans mon cœur.

Je sais bien que rien ne désarmera la violence de ceux qui m'attaquent et me condamnent en ce moment. Mais après que S. M. aurait daigné m'accorder une telle grâce, mon cœur serait tranquille comme l'est déjà ma conscience.

Cette requête, une fois approuvée par le prince Guillaume, fut adressée, quelques jours après, au roi Frédéric-Guillaume IV, qui répondit de Potsdam, le 10 mai, par une lettre des plus gracieuses. Il exprime à F. Godet sa « complète approbation ». Quant au serment exigé des ecclésiastiques par le gouvernement républicain : « Je me réjouis, dit le roi, que vous ne vous sentiez pas obligé par votre conscience à ne pas le prêter, et qu'ainsi il ait été possible de faire occuper dignement cette chaire depuis si longtemps délaissée, et de rendre au troupeau le berger dont il était privé en ces temps difficiles. » A l'égard du désir exprimé par Godet de renoncer au traitement de chapelain en faveur de M. l'ancien pasteur Guillebert, le roi se déclare disposé à aller « au devant de cette généreuse pensée ».

Ce fut un grand soulagement pour F. Godet, qui écrit au père de son ancien élève, le 5 juin 1851 :

... Il faut avoir passé par les amertumes qui ont été mon partage depuis quelques mois, pour sentir la douceur qu'ont pour moi des paroles aussi bienveillantes que celles que S. M. et V. A. R. ont bien voulu m'adresser.

Ce qui a mis le comble à ma reconnaissance, c'est la

permission qui m'est accordée de céder au vénérable pasteur actuellement en souffrance l'une des marques de la munificence de S. M. envers moi... J'en ai été et en suis encore profondément ému... Il me tarde beaucoup que la question soit réglée. Il me serait doux qu'elle pût l'être immédiatement.

Il eut soin, dans sa correspondance avec Berlin concernant cette affaire, de ménager la délicatesse de M. Guillebert :

Si Votre Majesté daignait, disait-il, lui laisser ignorer d'où provient ce traitement, elle mettrait le comble à ses bontés envers moi. Dieu veuille verser par là quelque baume dans le cœur si profondément brisé de cet homme vénérable...

Ainsi fut fait.

Nous nous permettrons de noter qu'à ce moment-là, soit le 27 août 1851, il pouvait écrire : « Depuis mon entrée en fonctions comme pasteur de Neuchâtel, je n'ai pas reçu d'appointements, et il n'y a pas d'apparence que j'en reçoive de longtemps. »

Telle était l'incertitude qui régnait, par suite d'un conflit qui s'était élevé entre la Commune de Neuchâtel et le Conseil d'État au sujet du traitement du troisième pasteur de la ville !

Mais les *ultras*, prompts à condamner F. Godet, ne considéraient rien de tout cela, puisqu'en fait ils n'en savaient rien. Ils faisaient courir à Neuchâtel le bruit que le nouveau pasteur, non content de supplanter M. Guillebert, avait enlevé à M. Perret-Gentil son traitement de professeur de théologie. Il crut devoir rétablir les faits auprès du vénérable hébraïsant par une lettre d'où il résulte qu'il avait consenti à remplacer M. Perret

à la condition que ce serait *sans traitement*. Mais plus tard la « commission des fonds du clergé » crut devoir lui allouer une indemnité couvrant à peine le montant des achats de livres qu'il avait dû faire pour préparer ses cours. D'où la légende ! Il suppliait donc M. Perret de vouloir bien, « comme une marque d'amitié », accepter la moitié de cette somme. « La réponse a été telle, écrit Godet à un ami, que mon cœur bouillonne — ou se serre — en y pensant [1]. »

Ces incidents si pénibles montrent à quel diapason certains esprits étaient montés. Godet dut apprendre à « posséder son âme par la patience ». On peut juger s'il y parvint en lisant la lettre suivante, adressée à un ami royaliste qui, après lui avoir reproché avec violence toutes ses trahisons, terminait en l'assurant, d'un cœur évidemment sincère, qu'il l'aimait *malgré tout*.

Neuchâtel, 17 avril 1851.

Cher ami,

« L'amour-propre aime mieux les injures que l'oubli », a dit Fénelon ; et j'ajoute : « L'amitié, mieux les reproches que le silence ». Je vous remercie de votre lettre sur le papier, ainsi que de toutes celles que vous m'avez écrites en pensée et que je compte pour autant de soupirs en ma faveur.

Vous m'aimez, lors même que je consens à monter d'éclat en éclat, mettant à chaque échelon le pied sur le corps d'un père ou d'un frère. Vous m'aimez, lorsque au point de vue pécuniaire ma conduite ne vous paraît pas nette du point interrogatif, pour ne pas dire plus. Vous m'aimez chapelain du roi *et* ministre de la

[1] Un peu plus tard, le professeur Perret-Gentil fut aussi gratifié d'une pension. François de Montmollin mentionne le fait en ajoutant : « Je suppose que M. le pasteur Godet est pour quelque chose dans tout cela, car il se conduit aussi bien avec ses adversaires que ceux-ci se conduisent mal avec lui. »

république. Vous m'aimez, me comprenant... comme se comprend le paganisme. Vous m'aimez, vous me le dites, vous me le prouvez. Je m'en tiens à cela ; je l'accepte, cet *amour pour un indigne ;* je le préfère même à tout autre, je le trouve plus vrai, plus sûr ; et bien loin de dire un mot pour me justifier, je consens à être condamné davantage par vous et par tous, pour avoir la douceur de me sentir aimé davantage, réellement aimé par vous et par mes amis.

Si quelqu'un a une consolation, qu'il me la donne, elle sera la bienvenue. Si quelqu'un a un reproche, qu'il me l'adresse, il sera le bienvenu. Surtout, si quelqu'un a une prière, qu'il la fasse, j'en serai reconnaissant plus que de tout le reste.

Je vous remercie et vous bénis des vôtres. Je sens plus que jamais le prix de votre amitié, et vous la rends avec un sentiment que je n'ai jamais eu ainsi pour vous. Votre image est éclairée au-dedans de moi d'un rayon dont je sens l'origine.

Adieu, cher ami, — pour la première fois, je crois, je laisse le « Monsieur ».

Votre reconnaissant et attaché

F. Godet.

Cette réponse est suivie de ce *Post-scriptum.*

Jeudi-saint. — Une lettre de Coblence me dit que dans ce moment même, jeudi, mon élève et ses parents s'approchent de la Table sainte. Si vous ne pouvez pas prier pour eux aujourd'hui,[1] vous le pourrez demain. — Oui, demandez la bénédiction du *lendemain* de communion.

Comme pasteur, Frédéric Godet a déployé une activité pratique dont le souvenir est demeuré longtemps vivant à Neuchâtel. On doit à son initiative la création

[1] N'ayant pas encore reçu la lettre.

de plusieurs œuvres philanthropiques dont il sera parlé plus loin. Il consacrait une grande part de ses journées à la cure d'âmes, et visitait journellement les malades et les pauvres. Il attachait une importance particulière à l'enseignement religieux qu'il était chargé de donner aux élèves des classes supérieures du collège. Beaucoup d'entre eux en ont gardé de profondes impressions ; tel celui à qui nous empruntons ces souvenirs :

Nous étions là une soixantaine, tenus en respect par une discipline qui se faisait sévère à la première infraction, mais surtout captivés par un enseignement qui mettait en jeu toutes nos facultés : l'intelligence y avait sa large part, mais jamais le cœur et la conscience ne restaient muets chez ceux qui les laissaient parler. Ceux qui n'avaient pu réciter par cœur les passages bibliques imposés comme tâche, ou dont les cahiers n'étaient pas en ordre, devaient se rendre au jour fixé chez le professeur, à six heures du matin, en plein hiver. Cette visite matinale a été souvent l'occasion d'émotions salutaires...

La raison profonde de cet ascendant qu'exerçait M. Godet sur la jeunesse, il faut la chercher avant tout dans son caractère moral, dans sa personnalité fortement trempée et toute imprégnée de l'obéissance au devoir. Par une de ces aperceptions immédiates que la jeunesse possède peut-être dans une mesure plus grande encore que les adultes, nous sentions chez lui une âme consacrée à la pratique du bien et qui avait le mal en aversion... Il se dégageait de sa personne une atmosphère de sainteté. Il nous apparaissait comme l'incarnation de la loi morale...[1]

Le même témoin caractérise en ces termes la prédication de Frédéric Godet :

[1] Charles Porret, article cité.

Ses sermons avaient essentiellement pour objet la vie chrétienne ; il était avant tout le prédicateur de la sainteté. Mais par cette proclamation de l'idéal moral, tel que l'évangile l'a révélé au monde, il n'a pas seulement nourri et fortifié les chrétiens, il a éveillé le sentiment du péché dans bien des âmes et les a amenées à soupirer après le salut qui est en Christ. Il donnait en outre, pendant la semaine, des études bibliques[1] dont plusieurs, et nous sommes du nombre, ont remporté des impressions ineffaçables. Ces méditations sont toujours demeurées pour nous comme le type d'une exégèse populaire et substantielle tout à la fois.

Il faut ajouter que le pasteur de Neuchâtel ne craignait point — on en verra plus loin des exemples — d'entrer dans le vif de l'actualité et de faire entendre à son troupeau des vérités sévères. Félix Bovet[2] note à la date du 23 juin 1852 : « Godet a fait dimanche un sermon vraiment beau, simple, pratique et courageux, sur le texte : « Ne jugez pas ». Cela me semble être très spécialement la *Ire Épître aux Neuchâtelois*. »

La sincérité du prédicateur allait parfois jusqu'à inquiéter pour lui ses amis. Nous lisons dans les mémoires de François de Montmollin, qui partageait les sentiments de son pasteur quant à la fidélité due à la république :

1er août 1852. ...Aujourd'hui, sermon de M. Godet sur l'obéissance aux puissances supérieures. Discours qui est sévèrement critiqué par les royalistes noirs ; et pourtant, c'était la critique la plus amère qu'il pût faire du gouvernement actuel, car il disait : « Obéissez, lors même que le gouvernement auquel vous êtes soumis serait lui-même sorti de la violence et de la révolte. »

[1] Les réunions du mercredi, dont il a été souvent parlé.
[2] *Lettres de jeunesse*.

— Pour ce qui me concerne, j'accepte en plein ces devoirs prêchés, et je l'ai dit à M. Godet, tout en ne lui cachant pas que pendant tout le sermon, j'avais été en chair de poule.

En ce temps-là, on était accoutumé à des sermons beaucoup plus longs qu'on ne les supporterait aujourd'hui. Mais Godet aimait à dire qu'un discours ne semblait long que s'il y avait des « longueurs ». Il n'y en avait point, semble-t-il, dans celui à quoi font allusion ces lignes de Félix Bovet :

M. Godet est plus que jamais dans mon affection et dans mon admiration, depuis que j'ai entendu son magnifique sermon du jour du Jeûne. Vous ne pouvez vous imaginer quelque chose de plus pressant, de plus simple, de plus vrai, de plus sérieux. C'était un sermon de une heure trente-cinq minutes, mais qui, contrairement aux autres, ne semblait long qu'au commencement et était court à la fin, tant on se trouvait captivé, une fois qu'il se trouvait au cœur de son sujet ; on aurait voulu qu'il durât encore longtemps... (23 septembre 1855).

Et maintenant, revenons à nos extraits de lettres, qui vont peindre, pour ainsi dire au jour le jour, la vie si remplie du pasteur-professeur.

A M. et Mme Bonnet. 31 mai 1851.

... Merci, chers amis, de vos vœux pour ma nouvelle tâche. Cette œuvre a commencé par un enfantement plein d'amertumes et d'angoisses. Il fallait cela pour me faire *diminuer* et pour *le* faire croître.

... Outre cela, j'ai les leçons de théologie (exégèse). Heureusement, les vacances commenceront fin juin. Car je n'y tiendrais plus. Mais quel bonheur j'ai eu à

faire *Saint-Jean*. Ç'a été pour moi comme une extase continuelle, et quelquefois aussi, j'espère, pour mes jeunes gens.

Au Prince. 8 août 1851.

... Dieu vous donne d'user de la joie avec un cœur simple, droit devant Dieu et reconnaissant ! Tant que vous rendrez grâces, je crois pouvoir n'éprouver aucune inquiétude pour vous. Mais du moment où vous viendriez à sentir que vous êtes entraîné dans des choses dont vous ne pouvez plus rendre grâces, qui vous éloignent de Dieu au lieu de vous unir à Lui par une douce reconnaissance, oh ! je vous en supplie, arrêtez-vous sur la pente, si émaillée de fleurs qu'elle puisse vous paraître... Si je vous parle ainsi, avec une sorte d'angoisse, c'est que je comprends combien, dans votre position actuelle, vous êtes plus exposé que précédemment. Redoublez de vigilance !... Vous vous rappelez nos entretiens de Zurich, en particulier cette belle soirée où nous avons fait notre dernière promenade. Jamais ce moment ne s'effacera de mon souvenir. N'est-ce pas, la paix de Dieu est douce et pure ? Oh ! que les choses que vous m'avez dites alors m'ont fait de bien !

Du Prince. Potsdam, 15 août 1851.

... Tout plein de l'émotion que votre lettre m'a causée, je saisis vite un moment de loisir pour vous exprimer mon remerciement. Ces lignes provenant d'un cœur qui m'est attaché m'ont fait une impression plus profonde que bien des sermons... J'y ai retrouvé mon fidèle et vieil ami, qui m'a de tout temps rendu de si grands services... Vous avez bien raison de dire que par ma position actuelle je suis plus exposé que précédemment, mais je puis vous donner la ferme assurance que mon amour et ma confiance pour notre divin Sauveur n'ont changé sous aucun rapport qui pourrait m'éloigner de la voie que je me suis tracée en me vouant à Lui. Je

vous assure que dans tous les moments de joie ou d'angoisse, de plaisir ou de méditation sérieuse (qui ne manquent pas !) je me donne à Lui, qui connaît mon âme, qui connaît mes faiblesses, mes défauts, et qui sait que je l'aime...

... Je ne puis que vous prier, cher ami, de continuer à me parler ainsi, chaque fois que votre pensée vous dicte quelques lignes vers ces lieux où vous avez posé les premiers fondements d'un développement chrétien dans une âme enfantine. Combien je pense à vous en ces lieux favoris pour moi ! Jamais autant que cet été les souvenirs de mon enfance ne se sont retracés dans mon souvenir, parce que, pour la première fois, je m'y retrouve comme une grande personne un peu développée par la vie pratique. Que les temps sont changés ! et qu'est-ce qui nous attend encore ?

... J'ai joui durant le mois de mai d'un des plus agréables séjours imaginables auprès de la reine d'Angleterre et de sa charmante famille. Nous (mes parents, ma sœur et moi) fûmes reçus à bras ouverts, et nous nous y sentîmes à notre aise comme si nous avions toujours été là. L'immense exposition était grandiose et imposante... Quel beau pays, et quelles études intéressantes ne peut-on pas y faire !

Immédiatement après mon retour ici, je me rendis avec mon père à Varsovie voir l'empereur et l'impératrice pour peu de jours : séjour intéressant et remarquable. L'impératrice[1] me demanda de vos nouvelles, ainsi que de votre chère mère, me parla de votre frère Louis, qu'elle avait vu à un institut, — malheureusement trop éloigné de Varsovie pour pouvoir le faire venir auprès de moi, ce que j'avais essayé.

... Par rapport à votre position actuelle,[2] qui était déjà en question à Zurich, je comprends parfaitement vos sentiments, et vous connaissez les miens. Mais je

[1] Sœur de Frédéric-Guillaume IV et du prince Guillaume.
[2] Sa situation de pasteur ayant accepté la république.

vous assure que je trouve vos motifs tout à fait naturels et que je ne trouve rien du tout à redire contre le pas que vous avez fait ; car le devoir de celui qui enseigne la Parole de Dieu est bien assez grave pour aider à surmonter ces difficultés, qui sont même un peu allégées par l'édit du roi. Il est vrai qu'il contient bien des phrases un peu difficiles à définir, mais comme vous avez reçu une approbation du roi et de mon père, je crois que vous pouvez vous armer contre les attaques de ceux qui vous font de tels reproches.

A F. de Rougemont. 3 septembre 1851.

...Vous me charmez en m'apprenant qu'on trouve mes sermons trop sévères... Votre « trop » m'a épouvanté, parce que ma conscience, anticipant l'adjectif, écrivait « trop longs ». Aussi j'ai respiré ! Et je vais m'encourager à continuer. Car il paraît que la scie mord quelque peu. Oh ! que Dieu en aiguise toujours plus les dents ! Notre pauvre ville va à l'abîme d'où sort la bête aux sept têtes et dix cornes, et il me semble souvent voir pointer le bout de celles-ci. — Qu'il ferait beau lui scier ce bout, dût-on périr à la peine !

Ma tâche, pour le moment, est grave. Prisons remplies, hôpital où les sœurs développent des besoins religieux que le pasteur doit satisfaire, visites de malades en ville, affaires de pauvres, de mariages (en l'absence de M. DuPasquier), leçons de religion deux fois par semaine dans les trois classes supérieures du collège, prédications rendues plus nombreuses par l'absence de M. DuPasquier, prières au temple (une des fonctions qui m'est le plus chère et le plus douce), correspondance, leçons de théologie, — il y aurait de quoi trembler, si je ne savais pas que celui qui m'a confié le fardeau en a fait le *sien*, et s'il ne me le montrait pas tous les jours par des expériences bénies.

A peine installé pasteur à Neuchâtel, Frédéric Godet se préoccupa de soulager les misères matérielles qu'il

rencontrait dans sa paroisse et voua une part notable de son attention et de son temps à ce qu'on appellerait aujourd'hui « l'action sociale ». Il énumère, dans une lettre à L. Bonnet, ses tentatives de philanthropie chrétienne :

31 décembre 1851. — ... Et d'abord, un bureau pour l'abolition de la mendicité à domicile par la concentration des aumônes sur un seul point et dans une seule main... Cela commencera immédiatement après le Nouvel-an. J'ai mis en branle pour cela une douzaine de personnes qui travaillent fort bien. Puis nous venons d'établir une salle d'ouvriers pour le dimanche soir, telle que celles qui existent en plusieurs villes. Puis la grosse affaire qui est encore sur le chantier et qui soulève de violentes oppositions : une société de secours *par le travail*, — non le droit au travail de la part du pauvre; mais le devoir du travail (donné) de la part du riche. C'est un essai, mais un gros essai...

J'espère que tout réussira bien. Mais il faut bien combattre. On a l'air d'un communiste quand on ose dire qu'un état de société où un ouvrier laborieux manque de pain, faute de travail, mérite... la foudre. Mais je ne me gêne pas, et je vois qu'on finit par convaincre bien du monde, assez pour essayer de marcher. Puis la toute grosse affaire avec les Bovet : la fondation d'un *Rauhe Häuschen*, — dont le Seigneur fera peut-être un *Rauhe Haus*,[1] s'il lui plaît, en vue d'une pépinière d'*artisans évangélistes* (horlogers ou autres).

Voilà les gros projets ou essais. Je ne parle pas des petits, rentrant plus directement dans la sphère du pastorat. Cela, joint au patronage, aux prédications, visites de malades, affaires de pauvres, leçons d'exégèse et de

[1] Le célèbre établissement philanthropique fondé en 1833, à Horn près Hambourg, par Wichern, pour recueillir les enfants moralement abandonnés et aussi pour former des évangélistes populaires.

critique, comités de protestants disséminés, de mission, de culte pour les Allemands, etc., etc., donne, en somme, une besogne dont je bénis Dieu de m'avoir aidé à m'acquitter jusqu'ici.

... Mon séjour à Genève a été plein de douceur, grâce aux amis Lecoultre et à Mme Schrœder, qui m'ont reçu, fêté, gâté ! J'ai vu Scherer, un soir, chez Lecoultre, en toute paix et liberté. Il était sérieux, mais assez causant. Nous avons frisé les grandes affaires, mais pas plus.

... Tu crois que j'ai pu faire du bien à quelques-uns de ces Messieurs de Genève. Je ne sais. Je crains d'avoir plus scandalisé Messieurs de l'Oratoire, que je n'ai édifié Messieurs de Saint-Pierre.[1] Comment Dieu jugera-t-il tout cela ?

Un mot à propos de Stier.[2] J'en reviens de plus en plus, même de ses *Ephésiens*, qui m'avaient d'abord tant ébloui. C'est de l'hyperexégèse. Il en restera *beaucoup*. Mais aussi beaucoup de foin et de chaume sera consumé. Il faut être vrai (subjectivement) avant tout pour être exégète. Aujourd'hui, de tous les exégètes, celui qui m'édifie le plus, c'est ... De Wette.[3] Oui, lui, il est loyal. Et c'est ce qu'il me faut. Quand aurons-nous un orthodoxe loyal? C'est encore une contradiction *in adjecto! Horribile dictu!* Lange commence.[4] Mais il y a encore du chemin jusqu'à l'idéal... »

A F. de Rougemont. 7 mai 1852.

[A propos de son livre en préparation *Le Peuple pri-*

[1] L'Oratoire : l'Église libre avec tendances conservatrices et théopneustiques. Saint-Pierre : l'Église nationale, plus émancipée de la théologie traditionnelle.

[2] R. Ev. Stier (1800-1862), représentant de l'exégèse édifiante et mystique, basée sur une foi absolue en l'infaillibilité du texte sacré.

[3] W. M. L. De Wette (1780-1843), célèbre théologien, professeur à Bâle dès 1822. On sait que De Wette avait exercé sur Vinet, pendant son séjour en cette ville, une influence assez profonde.

[4] J.-P. Lange (1802-1884), pasteur en Allemagne, puis professeur à Zurich de 1841-1854, et à Bonn de 1854 jusqu'à sa mort ; exégète et dogmaticien, auteur du *Theologisch-homiletisches Bibelwerk* et d'autres écrits.

mitif, dont Rougemont lui communiquait les pages au fur et à mesure de la composition [1].

... Nous ferraillons contre vous tant et plus ; mais nous ne vous tuons pas, et même nous ne *voulons* pas vous tuer. Nous *vous* voulons tel quel, avec tous vos défauts, vos rapprochements forcés, vos édifices sur des pointes d'aiguille, votre histoire-poésie, ou même poésie-roman. Nous vous voulons ! Il faut que cela sorte. Vous serez lavé, sifflé de la belle manière, mais vous remuerez, vous prendrez place dans le mouvement, vous agirez, vous serez un levain dans la pâte, aucun de nous n'en doute. Seulement, ne vous attendez pas à ce que ce soit tout joie, tout plaisir.

Nous désirerions une discussion plus solide, des conceptions différentes de la vôtre et possibles, un examen scientifique substitué au mythe poétique. Vous êtes chantre plus qu'historien, et décidément Clio vous boude encore un peu. Tâchez de la gagner doucement...

A L. Bonnet. 19 octobre 1852.

... J'ai à traiter cet hiver avec les étudiants, pour l'exégèse, les *Actes des Apôtres*, et pour la critique, l'Introduction particulière aux livres du Nouveau Testament. C'est une heureuse coïncidence : les *Actes* sont la châsse, les écrits du Nouveau Testament les joyaux à y loger... Oh ! quelle volupté d'étudier ! Mais quelle dangereuse volupté ! Aussi, qu'il est bon d'être à tout moment *aufgestört* par quelque interruption pastorale qui, tout en vous interrompant, vous remet au vrai ton pratique, au ton de l'amour et de la vie, qui doit dominer toute la science, si celle-ci ne doit pas cesser d'être réellement science ! Comme le dit si bien saint Paul : « Celui qui n'aime pas n'a rien connu comme il faut le connaître ». Bénissons donc Dieu des interruptions qu'il nous envoie. Et certes, il ne nous en laisse manquer, n'est-ce

1 Genève, Cherbuliez, 1855, 3 v.

pas? ni l'un ni l'autre. J'en souhaiterais autant à nos savants allemands, nos Baur, nos Schwegler, etc... une petite paroisse de cent âmes seulement! — « Pauvre paroisse! » diras-tu. — Oui, mais le pasteur ferait sans doute un autre professeur...

A F. de Rougemont. Fin 1852.

... En lisant votre exploration de la Chine il y a deux mille, quatre mille ans, je me disais : « Que les ministères sont différents! L'un fouille chez les Chinois, l'autre dans les Chavannes! L'un découvre des monothéistes là où on ne voyait que des idolâtres; l'autre, hélas! vice-versâ! L'un reconstruit le passé; l'autre prétend jeter le fondement d'un avenir nouveau! L'un débrouille Confucius; l'autre fait du socialisme !... »

... Je suis content et heureux. Le Seigneur semble être avec moi dans l'accomplissement de ma tâche. Il me la rend possible, je dirai même facile et douce. La prédication est plutôt pour moi un plaisir qu'une peine. Les leçons de religion au collège, je m'en réjouis maintenant; mes leçons aux étudiants me manquent les jours où je ne les ai pas. Les réunions du mercredi vont leur petit train, pas trop bien, pas trop mal. L'École du dimanche prospère au point que le filet se rompt. Le Patronage[1] se renouvelle, et il en avait besoin! Des institutions, germes d'avenir, se créent. Nos Messieurs, au lieu de perdre leur temps à la Chambre,[2] travaillent à qui mieux mieux. Que Dieu soit béni! Quel bonheur d'être à son service! Croyons à cette promesse : « Celui qui croit en moi fera de plus grandes œuvres que celles-ci », et tout ira grandement et... humblement!

Le 12 mars 1853, il écrivait à son ancien élève, maintenant devenu un homme : « Mon cher prince, me per-

[1] Encore une œuvre qu'il suivait de très près.
[2] Le cercle aristocratique de Neuchâtel.

mettez-vous encore de vous appeler ainsi? » Et le prince de répondre le 10 avril :

Il me faut un peu vous gronder de ce que vous hésitez à m'appeler votre cher prince. Cher ami, je vous en prie, comment pouvez-vous croire que tout à coup je me mette à exiger de vous que vous cessiez de m'envisager comme votre ancien élève, qui a toujours eu pleine confiance en vous et qui vous chérit de tout son cœur! Faites-moi le plaisir de n'être jamais troublé par cette crainte de manquer à l'étiquette... Une fois pour toutes, trêve de tous ces compliments!

... Je me sens heureux comme on ne peut l'être davantage dans ma position actuelle. Occupé dans ce service militaire pour lequel j'avais dès mon enfance un intérêt tout particulier, occupé à commander une compagnie de 171 soldats, que je mène comme tout autre capitaine, avec toute la responsabilité et les droits juridiques qui se rattachent à la position de capitaine chez nous, je me sens heureux d'avoir à soigner tant de gens qui me sont confiés afin de surveiller leur instruction et leur développement. Vous ne pouvez vous figurer l'intérêt et l'attachement que je porte à mes soldats, que je regarde comme une seconde famille. Et c'est si édifiant de voir un simple paysan se dégager peu à peu et se dégourdir, adopter les principes qu'on lui enseigne, et acquérir graduellement une espèce d'assurance et de confiance en soi-même.

De plus, je suis entouré d'un corps d'officiers qui compte dans ses rangs de charmants jeunes gens, avec lesquels je suis très lié et au milieu desquels je passe des moments fort agréables. Avec plusieurs d'entre eux je suis un cours d'histoire de la guerre fort intéressant, et j'ai assisté durant tout l'hiver à des séances de l'état-major à Berlin.

Dès que mon service me laisse quelques moments de loisir, je tâche de les employer à m'occuper et à faire surtout une lecture sérieuse et suivie; je trouve plaisir

à m'occuper de la sorte, et surtout, comme vous le comprendrez, parce que je suis le maître de ma personne, et que le joug longtemps porté des règles d'instruction n'existe plus. Mais c'est sur ce fondement que je continue à bâtir, et je me sens faire des progrès. La meilleure école qu'on puisse fréquenter à présent est celle du monde et de la vie : c'est là qu'on peut étudier les personnes, qu'on fait connaissance des caractères, et qu'on apprend à vivre avec les gens et à se faire une position dans la société humaine. Mais avant d'y parvenir, il faut passer par bien des combats et par bien des désagréments; et puis souvent on se trompe sur des personnes qui, au premier abord, paraissent être franches et sans égoïsme. Ce sont de rudes épreuves..., mais on bénit ensuite la Providence qui vous ouvre les yeux sur les relations humaines.

... A présent, il faut finir en vous chargeant de mille tendres compliments à votre chère mère, de même pour toute la famille. Je ne cesserai jamais de prier pour vous et de vous aimer de tout mon cœur.

Quelques mois après, Godet eut le bonheur de revoir le prince, qui l'invita à venir le rejoindre sur les bords du Léman et à faire avec lui un petit voyage.

A Constant Delachaux. 5 août 1853.

Je viens de passer huit jours bien doux et bien remplis avec mon ancien élève, à Vevey et Chamounix... Maman est venue avec moi. Elle a passé deux jours avec l'enfant qu'elle a tant aimé, maintenant grand jeune homme de vingt et un ans. Il nous a témoigné la même cordiale affection qu'autrefois.

A L. Bonnet. 16 août 1853.

... Pendant ce temps, qui a été un tête-à-tête presque continuel, j'ai eu lieu de bénir Dieu pour le développement intellectuel et religieux qui s'opère en lui. Les

vieux défauts subsistent sans doute; mais ils sont reconnus avec sincérité, combattus avec droiture; et les belles qualités du cœur me paraissent avoir acquis un caractère de maturité inattendu à cet âge; 1848 n'a pas passé inaperçu pour ce jeune cœur... Tout eût été charme pour moi dans cette course sans un mal de gorge qui me tenait depuis quelque temps déjà, et qui ne m'a pas quitté dès lors.

Pendant que tu t'occupes du grand public religieux, j'ai eu à m'occuper tout l'hiver de mes neuf à dix étudiants. Nous avons fait les *Actes des Apôtres* et l'Introduction spéciale aux livres du Nouveau Testament. Je ne saurais te dire la jouissance sainte, pure et purifiante que nous a fait éprouver le livre des *Actes !*... J'avais le bonheur de lire toujours avant la leçon mon texte avec un philologue consommé et profondément pieux, le professeur Prince.[1] A chaque fois le texte m'apparaissait, après cette lecture, comme un transparent derrière lequel on vient d'allumer la lampe. Ai-je besoin de te dépeindre le plaisir de donner après cela la leçon à mes jeunes gens? Ils m'ont fait, eux, à leur tour, des travaux bien remarquables, et j'ose espérer qu'un jour ou l'autre quelques-uns de ces travaux viendront enrichir notre littérature théologique. L'Introduction m'a donné plus de peine, mais beaucoup de plaisir aussi... La critique est devenue pour moi une noble et magnifique science, et j'espère que mes jeunes gens partagent cette impression.

... De Wette est toujours pour moi le point de départ, précisément à cause de ce scepticisme au moyen duquel il trie si fermement le certain d'avec l'incer-

[1] Charles Prince (1808-1869), professeur de philologie grecque et latine, dont l'influence fut profonde sur les études classiques à Neuchâtel. Le souvenir du « père Prince » est demeuré vivant pour tous ses anciens élèves. Il joignait à la science la plus solide une force d'intuition que l'on pouvait appeler géniale et qui donnait à ses leçons le plus palpitant intérêt. Il était un des plus anciens camarades et un des plus intimes amis de Frédéric Godet.

tain. Soit pour l'exégèse, soit pour la critique, il est celui qui, dans ma préparation, m'est le plus indispensable.

Au Prince. 26 septembre 1853.

... Toutes les conversations que nous avons eues ensemble au bord du lac, sous les marronniers de l'église, sur votre canapé en face du Mont-Blanc, me reviennent bien souvent au cœur, et alors mon âme tout entière monte à Dieu pour le prier de s'abaisser sur la vôtre, de l'envelopper, de la remplir, de la bénir. Il agit en vous, dans votre cœur, dans votre intelligence; il vous communique peu à peu des pensées et des résolutions qui vous sont propres. Il a commencé déjà à vous faire devenir *vous ;* lui seul peut continuer et achever ce développement *propre* auquel vous devez tendre, vous, plus qu'un autre peut-être, par votre caractère et votre position...

Ce que nous recevons de l'homme nous rend plus ou moins dépendant de l'homme; ce que nous trouvons en Dieu nous rend nous-même à nous-même, car lui seul possède *nos richesses propres*, et nous les communique par mesure, selon le besoin du moment, et aussi en proportion de notre fidélité à les demander et à les chercher en lui. Voulez-vous donc (et vous le voulez) devenir indépendant des hommes, tout en les employant et les utilisant, vivez *recueilli en Dieu;* vous dominerez tout de cette hauteur, et tout vous portera et vous élèvera.

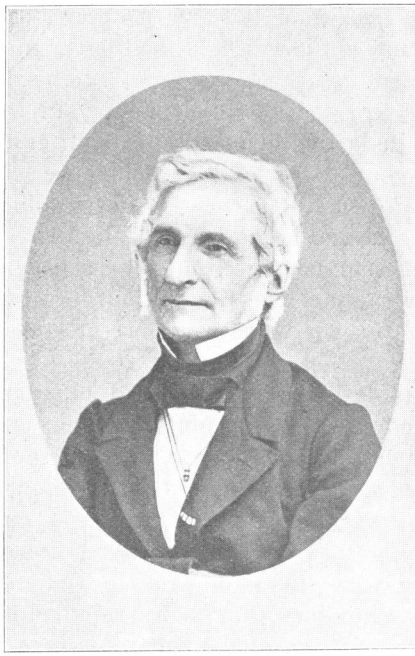
A F. de Rougemont. Octobre 1853.

[Il lui annonce son prochain passage à Yverdon et sa visite au Valentin].

Alors, tout en parlant de l'enfant que vous allez mettre au jour,[1] nous parlerons aussi de celui que j'enfante journellement, de cette paroisse de Neuchâtel, si pleine

[1] *Le Peuple primitif.*

de mal, et pourtant si pleine de germes tout gonflés d'espérances ; — de quelques nouvelles institutions qui se mitonnent en silence dans le recueillement de la prière et de l'amour, je puis bien le dire, et qui produiront, Dieu le veuille, des fruits bénis. Oh ! oui, mon cœur est parfois plein de joie et d'admiration au milieu de sa perplexité. Je vois tant d'ouvrage à faire, tant de germes de vie à cultiver, tant de besoins sérieux à satisfaire, qu'il me semble que dix pourraient à peine suffire. Oh ! un Henriod, un Émile Perret, un Delachaux à Neuchâtel ! Un ministère autrement organisé, que ne ferait-il pas ici ? Des riches qui, avec beaucoup d'amour de leurs aises, ne refusent pourtant jamais de concourir de leur argent, et même de leur personne, à ce qui est bien, pourvu qu'on le leur montre, — et pourquoi sommes-nous là, pasteurs, sinon pour cela ? — des pauvres qui ne se sont point livrés aux mauvaises passions partageuses, et qu'il faut seulement tirer d'un état de négativité religieuse, mais sans doute déjà bien gâtés par un système d'aumônes corrupteur ; une accessibilité presque universelle à l'Évangile, — oui, tout est ouvert, les campagnes sont blanches.



FRÉDÉRIC DE ROUGEMONT

... Vous riez de mes illusions, — et moi je pleure de ce qu'il y a si peu de mains pour manier la faux! Mais le Seigneur les donnera. On *prie* dans la paroisse, je le sais. Et une paroisse qui prie, c'est comme une âme qui prie... elle est sauvée, n'est-ce pas?

... Georges va bien au collège... Je trouve parfois de lui des sermons écrits au crayon, avec texte, exorde, application. En vérité je me dis : « Cela vaut bien tous tes gros cahiers, et tes auditeurs te remercieraient peut-être de leur substituer le petit papier écrit au crayon ».

Connaissez-vous notre œuvre des Protestants disséminés? Elle grandit tous les jours, presque à m'effrayer...

A propos, nous cherchons un local pour couper et distribuer les chemises du Patronage... Oserions-nous nous tourner vers vous et votre maison en ville? Pour cet hiver seulement?

Au Prince. 18 octobre 1853.

Devinez d'où j'ai le plaisir de vous féliciter, en ce jour de votre fête?... De ce joli cottage des Bassets, près de Vevey, où vous avez laissé un si bon et doux souvenir. Me voici de nouveau sous le toit de ces amis Coulon.

. . . . . .

... Avec votre caractère, le repos et le bien-être terrestre ne vous feraient, ne vous laisseraient peut-être pas devenir tout ce que vous pouvez devenir. Ils nourriraient en vous la chair et étoufferaient la vraie vie, l'esprit. C'est dans les tempêtes, dans les luttes, dans les contrariétés, dans les dangers, que vous vous développerez à toute votre mesure, et si je puis ainsi dire, de toute votre taille spirituelle... Votre nature, quelque peu paresseuse, a besoin de ce qui la trouble et la réveille, et non de ce qui lui plaît et l'endort. Rappelez-vous les expériences que vous avez faites depuis que votre raison est assez développée pour faire des *expériences*. Quand avez-vous senti votre être se réveiller, se déployer, vos ailes battre, votre vol s'élever, votre regard s'agrandir,

votre force se rapprocher de ce qu'elle peut devenir? Est-ce dans votre joli salon, dans les jours de repos, au milieu des mille et un *riens* d'une vie conventionnelle et factice, toute préparée, toute réglée, toute facile, ou dans les jours d'angoisse, où rien ne marchait plus de soi-même, où chaque acte nécessitait une résolution ?

... Ne craignez donc qu'une seule chose, mon cher prince, c'est la vie facile, le chemin tout fait, où votre laisser-aller naturel se plaît sans doute. Et si Dieu vous envoie *viel Trübsal*, pensez : « Toutes choses, l'affliction aussi, sont à *moi* ».

A Félix Bovet. Des Bassets, mardi soir.

[25 octobre 1853].

Quel plaisir, quel bien m'a fait votre lettre !... J'y ai trouvé ce dont j'avais besoin, l'expression de votre affection inaltérée, et j'espère aussi, après cette épreuve, inaltérable[1] ! Vous ne comprenez pas ce que je pouvais craindre : c'était que votre cœur n'eût trop souffert de ce que je vous avais dit et n'eût pas pu surmonter cette épreuve. Grâce à Dieu, nous nous aimons encore comme auparavant, et même, je l'espère, mieux qu'auparavant. Je n'ai plus qu'une marque d'amitié à vous demander, c'est, après que vous avez su entendre et accepter de moi la vérité, de savoir aussi me la *dire*...

... Pour la grande question, je comprends qu'il n'y a que le Seigneur qui puisse désormais y mettre la main. Aussi je me tais dès aujourd'hui sur ce point de votre vie, dont il n'appartenait peut-être pas à d'autres de se mêler ainsi...

Adieu donc, cher ami. Avec ou sans ministère, soyez au Seigneur, et le Seigneur à vous...

Du Prince. Potsdam, 2 novembre 1853.

Je fus reçu ici avec des marques d'affection de la part

[1] Godet craignait d'avoir été trop pressant au sujet de la consécration pastorale, ou ce qu'il appelle, un peu plus loin, la grande question.

de mes soldats qui me firent un bien extrême. Les manœuvres d'instruction me firent visiblement du bien aussi, grâce à l'activité et au mouvement en plein air. Mais alors le roi me fit major, et je dus me séparer de ma chère compagnie. Je vous assure que j'ai rarement éprouvé tant de chagrin que le jour où je leur dis adieu, d'autant plus qu'ils étaient tous si émus, et que je savais qu'ils me respectaient véritablement. Ce sont là des sentiments difficiles à exprimer : quand on est ainsi récompensé pour l'affection et la peine qu'on a eues pour ses gens, cela ne s'oublie pas de toute la vie ! A mon jour de fête, ma compagnie me remit un vase en porcelaine, avec les noms de tous, et quelques vignettes représentant des scènes du temps de mon commandement : c'était une idée des simples soldats, sans que les officiers en eussent su quelque chose...

... Il me faut finir en vous apprenant que les huit jours passés ensemble à Vevey m'ont fait un *véritable* plaisir et un bien moral fortifiant et édifiant ; — sans flatter, vous me comprenez. Mes plus tendres compliments à votre mère, ainsi qu'à votre femme et vos enfants, de la part de

Votre ami de cœur et d'âme,
FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

A F. de Rougemont. 3 décembre 1853.

... Tout va son train ici, comme devant. On ne parle de rien quant à la grande question.[1] Mais on se déchire comme à l'ordinaire. Oh ! quel *mauvais esprit*, quel *méchant esprit* que notre esprit neuchâtelois (depuis nos secousses politiques), à la fois lâche et malin ! Que l'esprit d'En-haut le remplace ! Et il le fera.

[1] Cette fois, il entend la restauration royaliste.

CHAPITRE X

Le pasteur de Neuchâtel (suite)

Action sociale : la Caisse des loyers ; le Dispensaire. — Séjour à Voëns. — A une catéchumène. — Controverse avec la *Revue de théologie*. — Fiançailles du prince. — L'insurrection de 1856. — Conférences populaires. — La Constituante de 1858.

Frédéric Godet ne cessait de méditer la création d'œuvres de secours et de relèvement. En 1852, il fut le promoteur d'une institution qui devait être fort utile à nombre de travailleurs de Neuchâtel, la « Caisse d'épargne pour les loyers ».

A cette époque, les plus modestes locations se payaient par semestres, à Noël et à la Saint-Jean, ce qui représentait pour les ménages pauvres une somme assez forte à tenir en réserve, et, partant, une grande cause de souci. Un jour de Noël, dans une de ces longues promenades qu'il aimait à faire avec ses enfants, le pasteur demanda à une fillette qu'il rencontra ce que c'était que Noël ; il reçut cette réponse, qui fut pour lui un trait de lumière : « C'est quand il faut payer le loyer... »

Souvent il avait dû procurer à des familles en détresse les sommes qui leur manquaient pour acquitter leur terme. Au lieu de les secourir par l'aumône, n'était-il pas plus moral d'encourager l'épargne des petits locataires et de les mettre ainsi en mesure de

faire face par eux-mêmes à leurs engagements ? Avec quelques-uns de ses paroissiens et amis, Godet créa une caisse où tout chef de famille pauvre, payant un loyer annuel de plus de fr. 150, fut admis à déposer chaque quinzaine un vingt-quatrième de son loyer, déduction faite d'une prime de 20 % que lui bonifierait la caisse.

Des « dizeniers », — parmi lesquels nous voyons figurer Félix Bovet, — furent chargés de recevoir les versements des chefs de famille. Au bout d'un an, la Caisse comptait 270 adhérents.[1] Avec le temps, la coutume prévalut des loyers mensuels, qui rendirent l'institution superflue. Elle a terminé son œuvre avec l'exercice de 1910, après avoir rendu les plus précieux services pendant soixante années.

Vers le même temps, F. Godet fonda un Dispensaire pour secourir les malades indigents. C'était le 14 janvier 1854. Quelques dames se trouvaient réunies à l'Hôpital de la Ville sous la présidence de leur pasteur. Elles adoptèrent le simple et bref règlement qu'il avait rédigé, et dont l'article premier contraste avec la sécheresse ordinaire de ce genre de documents : « Nous entreprenons cette œuvre dans la foi et dans la charité qui sont en notre Seigneur Jésus-Christ. Nous la mettons sous sa conduite et sous sa garde. » L'institution

[1] François de Montmollin écrit en 1852 : « Dans une réunion qui avait eu lieu dans mon bureau à la Caisse d'épargne, le 31 août, sous la présidence et à l'instigation de M. le pasteur Godet, on s'était entretenu des moyens à trouver pour améliorer [la condition de] la classe pauvre et l'engager à l'économie... On avait paru se rallier à l'idée que j'avais présentée, et qui consistait à donner une prime aux personnes de cette classe qui paieraient régulièrement leurs loyers. De concert avec M. Jules-César Clerc, je fis un projet de règlement d'après lequel tout chef de famille pauvre qui paierait régulièrement une quote-part de son loyer tous les quinze jours recevrait à titre de prime la cinquième partie du prix de son loyer. Un comité se forma définitivement sous la présidence de M. James de Meuron. »

prit une importance croissante et fut récemment l'objet de la munificence de M. Alfred Borel, qui lui laissa par testament, en 1908, une maison où le Dispensaire est aujourd'hui fort bien installé. C'est à cette entreprise que se rapporte la lettre suivante :

A F. de Rougemont. Janvier 1854.

Notre diaconesse ambulante pour le soin des pauvres à domicile est arrivée et va commencer son service. Cette nouvelle œuvre est reçue avec plaisir. Mmes Cécile de Coulon et Rose de Meuron sont à la tête. Nous faisons tout comme si la Russie et la France ne préparaient pas leurs canons. Qu'arrivera-t-il en 1854...?

Il arriva la guerre de Crimée. La lettre continue ainsi :

... Nos jeunes gens de l'Union chrétienne marchent bien et se recrutent. Nous allons leur tenir des conférences sur différents objets, auxquelles seront invités beaucoup de jeunes gens, riches ou pauvres.

... Je vous quitte pour me mettre à mon sermon, sur ce beau texte : « L'amour parfait bannit la crainte. » J'ai besoin de donner ce mot d'ordre à ma paroisse au commencement de 1854. Qu'il soit aussi le nôtre ! Donnons tout, et nous ne craindrons plus de rien perdre !

A Mlle Henriette Favarger. Baden, 22 juin 1854.

... Ce que c'est qu'être *toujours* joyeux ? C'est l'être même dans la douleur. La douleur et la joie ne s'excluent pas chez l'enfant de Dieu. Car il y a deux hommes en lui, dont l'un gémit et l'autre rend grâces. L'un marche par la vue, l'autre par la foi. L'un pleure parce qu'il ne voit plus ; l'autre est joyeux parce qu'il croit encore... Courage et persévérance ! Le jour viendra où toute larme sera essuyée, — et par quelle main !

On lit dans les Souvenirs pour ses enfants : « Dès l'année 1854 commença la série des étés que nous avons passés à Voëns, de ces séjours dus à l'amitié la plus tendre et la plus fidèle, [1] embellis par ses prévenances, et dont le souvenir ne s'effacera dans le cœur d'aucun de vous. » Plusieurs des lettres suivantes sont datées de cette charmante retraite.

A L. Bonnet. Voëns, le 21 juillet 1854.

[A propos de la grave maladie d'un de ses fils.]

... Sous une telle croix, le vieil homme se meurt, la propre volonté abdique. Les jouissances et les douceurs même les plus pures de cette terre passeront, mais le fruit de telles heures est éternel. . C'est la descente de Dieu dans des profondeurs intimes qui sans cela ne lui eussent jamais été ouvertes. Courage donc, frère bien-aimé !... Nous sommes plus que stoïciens, n'est-ce pas ? Nous disons, non pas seulement : « Douleur, tu n'es pas un mal », mais : « Douleur, tu es mon bien ! »

... Ma famille est à la campagne, à Voëns, chez M. Louis de Marval... C'est une charmante solitude, sur la route de Lignières, dans un vallon ignoré non seulement du monde, mais de bien des Neuchâtelois. Mon petit Georges et moi demeurons en ville, et je viens ici quelquefois le soir pour en repartir le matin.

... Je vais rentrer dans mes occupations obligées. Outre la prédication, les leçons de religion, le pastorat, les œuvres philanthropiques pour l'amélioration temporelle et spirituelle de la classe pauvre, il y a les leçons de théologie. Je ferai cet hiver *Saint Luc*... L'exégèse m'est un rafraîchissement continuel. Mon bonheur serait de pouvoir un jour rédiger mes notes et faire un commentaire du Nouveau Testament au point de vue scientifique.

[1] Celle de M. Louis de Marval (1798-1883), ancien commissaire général, et de sa famille.

A F. de Rougemont. 9 janvier 1855.

Je suis sevré de tout! M. Cherbuliez a commencé son cours devant un très nombreux public.[1] Que je voudrais l'entendre! Mais pas moyen. Le serviteur est esclave; l'enfant seul est libre.

Au même. 15 février 1855.

Il va sonner dix heures. Je reviens des Bercles[2]... Il faut être debout demain à 4 ou 5 heures pour faire une préparation de leçon[3]... Outre les occupations ordinaires, nous nous sommes imposé la tâche de visiter tous nos ménages pauvres, et avons divisé pour cela la ville. J'ai eu pour ma part la *bonne* part, le pâté (de foie d'oie!) appelé Neubourg, Fausses-Brayes, Chavannes, Grand'Rue et rue du Seyon.[4] J'ai visité ainsi deux cent

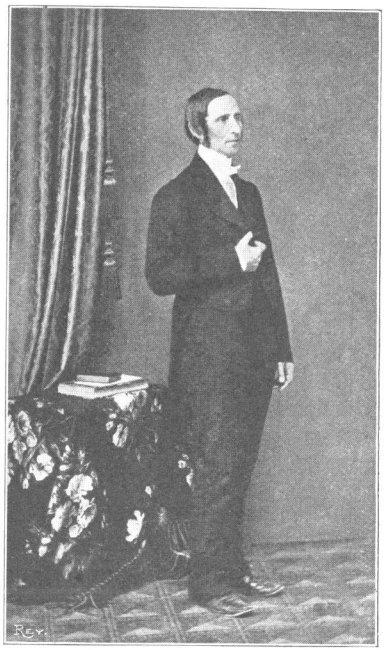
[1] Antoine-Élisée Cherbuliez, l'éminent professeur genevois, fit à Neuchâtel, dès le 5 janvier 1855, un cours en seize leçons sur *l'Histoire des derniers temps de la république romaine*. Il fut assez bien accueilli pour qu'en 1860, son neveu Victor Cherbuliez, alors à ses débuts dans les lettres, vînt à son tour faire à Neuchâtel des conférences sur le roman français (publiées récemment, comme œuvre posthume, sous le titre: *L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816*, Hachette, 1911).

[2] Salle de réunions déjà mentionnée plusieurs fois.

[3] « Comment notre maître a-t-il pu, pendant tant d'années, suffire à la tâche? La réponse se trouve évidemment avant tout dans son énergie morale et dans la discipline méthodique à laquelle sa vie entière était soumise. Se levant toute l'année de grand matin, il avait déjà abattu beaucoup de besogne quand la journée ne faisait que commencer pour le commun des mortels. Ce sont bien certainement ces heures de la matinée, silencieuses et libres, qui, les premières années du moins, ont vu s'accomplir la grande partie de son œuvre. » (Ch. Porret, article cité.) Il faut ajouter qu'il lui arrivait souvent aussi de prolonger ses veilles plus qu'il n'eût voulu: « Je ne puis oublier, nous écrivait un de ses anciens élèves, l'impression que nous faisait, lorsque nous rentrions un peu tard d'une soirée ou d'une récréation quelconque, la fenêtre encore éclairée de son cabinet de travail... Cette modeste lampe, qui brûlait seule dans la nuit, semblait la sentinelle fidèle et attentive... »

[4] Tout le quartier populaire et ouvrier.

cinquante ménages, je dis deux cent cinquante, m'arrêtant et causant dans tous de manière à me faire une idée exacte des ressources et des dépenses indispensables de la famille. J'ai dressé les deux cent cinquante budgets, extrait les quatre-vingt-cinq qui se trouvaient de 1 à 20 fr. et plus par semaine au-dessous de leur dépense, comptée au plus serré. Je les ai divisés en cinq classes, réparties entre cinq personnes qui ont bien voulu m'aider, et nous avons réparti entre eux une somme d'environ 600 fr. qui leur seront remis pendant ces deux mois, par les personnes qui s'en sont chargées, en pain, pommes de terre, etc., à chaque classe en raison de la somme trouvée convenable pour elle.



FRÉDÉRIC GODET

Si nous avons cité cette lettre, ce n'est nullement qu'elle contienne à nos yeux rien d'extraordinaire, mais parce qu'on se figure un peu trop aisément aujourd'hui que les « pasteurs d'autrefois » étaient de froids dogmaticiens qui ne savaient que « prêcher ». C'est ainsi qu'à en croire certain article,[1] ce serait le général Booth qui aurait découvert qu'il faut « nourrir » d'abord les pauvres, avant de les « évangé-

[1] *Gazette de Lausanne* du 3 oct. 1909. *Supplément.*

liser » ! Il est bon de remettre les choses au point et de rendre justice au passé contre les candides ignorances et la fatuité du présent.

Après avoir énuméré plusieurs morts qui l'affligent profondément, Frédéric Godet s'écrie : « Voilà bien des choses tristes. Y en a-t-il d'autres à cette heure ? — Mais oui ! Le règne de Dieu vient, vient avec force. On entend le bruit des pas de Celui qui vient. Soyons attentifs et réjouissons-nous avec tremblement. »

De Mme Frédéric Godet à une parente.

Vous me parlez de l'activité de Frédéric, et vous ajoutez que l'ouvrier est digne de son salaire. Eh bien, je vous dirai que le Conseil administratif a envoyé une somme à Frédéric pour cette année, mais qu'il lui a fait la faveur de lui allouer 600 francs *de moins* qu'aux autres pasteurs, de sorte que, comme il ne touche ni les appointements de professeur, ni sa pension de chapelain, il a tout juste ce qu'il avait avant d'être pasteur en ville, — sauf les charges de plus, car nous sommes assaillis de demandes de tout genre.

En attendant, mon brave mari travaille joyeusement et pousse les autres au travail. Pour plusieurs œuvres, il le fait de concert avec son frère Charles, qui est rempli de zèle pour la classe pauvre, et ils ont su mettre en activité les esprits les plus différents... En général, Frédéric trouve beaucoup de bonne volonté pour les œuvres dont il s'occupe. Avec tout cela, on a souvent des déboires, on trouve des ingrats, mais de temps à autre, on a de petits encouragements, inconnus, intimes, et qui n'en sont que plus précieux. Enfin, en voyant que Frédéric ne succombe pas à sa lourde tâche, je me dis : « Il paraît que Dieu bénit son ministère, puisque les forces lui sont données à mesure que l'ouvrage augmente ».

... Adieu, ma chère tante. Pensez un peu à mon pau-

vre Frédéric, qui a une rude semaine et qui doit prêcher dimanche matin.

Dans la correspondance de F. Godet avec F. de Rougemont, on ne peut s'empêcher d'admirer l'extrême franchise du ton, qui n'altérait en rien leur amitié. En voici un exemple [à propos de l'ouvrage : *Christ et ses témoins*, [1] dont l'auteur lui avait communiqué des épreuves] :

3 avril 1855.

Cher monsieur et ami,

Vous êtes bien sévère tout à coup envers celui pour qui vous éprouviez, il y a une quinzaine, une si tendre compassion ! Qu'ai-je fait pour mériter ces coups de bâton sitôt après de si bienfaisantes caresses ? Je me suis hâté de lire (N. B. presque brouillé avec ma femme, qui voulait absolument me parler, ce qui ne lui arrive pas souvent, — non pas de vouloir, mais de pouvoir), je me suis hâté de réfléchir, de répondre, un samedi ! pour ne pas faire attendre un auteur très pressé d'accoucher ! — j'aurais pris les fers, si j'eusse été à portée ; — et pour récompense de mon zèle, je suis battu, et de main de maître !

Pourquoi cela ? Parce que je n'ai pas crié bravo ! Encore une fois, pourquoi cela ? parce que je n'ai pas, comme les fidèles d'Yverdon, dit dévotement : amen ! — Oh ! monseigneur de Grenade !

Encore si l'on me renvoyait du service ! Mais point. Je dois passer par une nouvelle épreuve ; et cette fois, gare à moi si je retombe ! je serai bel et bien relaps, et la peine du feu remplacera celle du bâton !

Oh ! Oh ! Monsieur l'archevêque, qu'on se cherche un autre Gil Blas !

[Suivent deux pages d'observations].

[1] *Christ et ses témoins. Lettres d'un laïque sur la révélation et l'inspiration.* Paris et Lausanne. 1856.

Mais est-ce dans la semaine de Pâques que je vous écris ?... Ce ton badin ne me va pas. Vous n'êtes guère disposé non plus sans doute à plaisanter... Adieu, cher Monsieur ; ne m'écrivez plus si méchamment, quand même je l'aurais dix fois mérité. Restons bons amis, même dans les termes. Que reste-t-il de cette vie que les affections !

Au même. 14 juin 1855.

Je me réjouis de votre livre, lors même que je vous ai critiqué si rudement, et peut-être trop légèrement... Il fera faire un pas aux questions et donnera une consistance à ce tiers-parti, au moins à sa fraction de droite, qui fait tant gémir ce pauvre Gasparin [1]

Si quelque chose me fait peine dans celui-ci, ce sont ses appels démagogiques aux masses laïques contre l'aristocratie théologique. La belle église que celle qui serait enseignée par M. Saladin et lui ! Despotisme pour despotisme, j'aime mieux celui de la science que celui de l'ignorance. Le premier renferme au moins un élément de mobilité et de travail qui en est le contrepoison. Mais l'autre, où nous mènerait-il ?

A une jeune catéchumène [Mlle Augusta d'Ivernois].
26 juin 1855.

... En faisant sa première communion, une jeune fille se représente souvent que maintenant la lutte va finir et que son cœur appartiendra tout entier à ce Sauveur auquel elle se donne sincèrement. Aussi est-elle toute désappointée quand elle voit, après cet acte solennel, la lutte se renforcer et même commencer, seulement alors, tout à fait sérieusement. Il lui semble déjà être infidèle à ses engagements, et en même temps qu'elle croit avoir négligé ses promesses, il lui semble aussi que Jésus va retirer les siennes et lui fermer ses

[1] Allusion à l'ouvrage de M. A. de Gasparin, *Les Écoles du doute et l'École de la foi*, paru l'année précédente (1854 ; 3e édition, 1875).

bras. Ainsi de plus en plus séparée de ce Sauveur, elle veut encore essayer de lutter seule. Mais elle ne trouve aucune force dans son cœur, et souvent elle finit par abandonner le combat et se livrer au monde, son ennemi, qu'elle était appelée à vaincre pour glorifier Dieu.

C'est là l'histoire de bien des catéchumènes. Ce ne sera pas la vôtre. Vous comprenez maintenant que la lutte vient de commencer pour vous, comme pour les Israélites au moment où ils entraient dans Canaan. Il s'agit de prendre Jéricho, Haï, Béthel, Salem, de détruire les Cananéens (les péchés extérieurs et intérieurs) à la façon de l'interdit, de peur de devenir soi-même interdit, comme Hacan. Oh ! c'est une guerre que celle-là ! Mais heureuse celle qui a assez de foi pour la déclarer et la livrer au nom de l'Éternel ! Un autre Josué, plus grand et plus puissant encore que celui qui conduisit Israël à la conquête de Canaan, combat avec elle, et aucune force de l'ennemi ne pourra tenir devant Lui.

... Bien des gens pensent que le ciel leur tombera tout fait dans le cœur à l'heure de la mort, pourvu qu'ils n'aient pas trop mal vécu... Non! il faut le conquérir ici-bas. Autrement il ne sera point à nous là-haut. 1 Jean II, 14-17 vous dit à quel âge le combat commence pour se changer déjà en victoire, par quels moyens, contre quels ennemis, et pour quelle couronne.

A la même. 1er septembre 1855.

Vous avez sans doute communié dimanche ou vous le ferez demain, et j'aime à vous chercher en pensée auprès de la table de Jésus ; — non que je ne sache que c'est souvent à cette époque, lorsque nous allons à la sainte-cène ou que nous en revenons, que Satan nous livre les plus rudes assauts. C'est alors qu'il fait naître en nous le sentiment vif de notre indignité, non, comme Dieu, pour nous humilier, mais pour nous décourager. C'est alors qu'il nous reproche avec amertume les péchés auxquels il nous a lui-même poussés. C'est alors qu'il

nous représente Jésus comme un ami toujours prêt à nous abandonner ; qu'il ferme devant nous à double tour la porte du bercail où nous nous efforçons de rentrer, et qu'il veut nous persuader que le manque d'émotions vives soit de repentance, soit de joie en Dieu, est un signe assuré d'infidélité.

Seriez-vous peut-être dans quelque combat de ce genre, en cette semaine et en ce jour de communion ? Dans ce cas-là, vous ne donnerez pas gain de cause dans votre cœur à votre ennemi contre votre ami, n'est-ce pas ? Vous n'affligerez pas Jésus en vous défiant de lui, en croyant son accusateur et le vôtre. Vous ne mesurerez pas la fidélité de Jésus et le degré de confiance avec lequel vous pouvez vous appuyer sur lui, aux impressions mobiles et changeantes de votre cœur. Vous vous direz que si vous changez à toute heure, lui reste toujours le même, comme une mère envers son enfant, et vous attendrez sans trouble que sa face se montre à nouveau pleine de sérénité, pour illuminer et pour égayer votre cœur. La joie du salut n'est pas le salut, ce n'est que la jouissance du salut. Apprenez à vous reposer sur Christ, même sans sentir aucune joie à vous appuyer ainsi sur lui. S'il nous prodiguait toujours la joie, c'est la joie que nous aimerions, et non pas lui. C'est en la joie que nous nous confierions, et non pas en lui. Voilà le secret de ces moments dans lesquels il semble se retirer de nous, et qui sont, en effet, comme vous le pensez bien, des épreuves. Ces épreuves sont le creuset dans lequel Jésus purifie notre foi et notre amour de l'alliage présomptueux et égoïste qu'y mêle encore notre pauvre cœur.

Quelquefois, cependant, c'est plus que de la sécheresse que nous éprouvons, c'est du malaise. Il y a ordinairement alors une infidélité au fond de ce malaise. Elle n'est pas difficile à découvrir. Avec un moment de sérieux recueillement et un désir sincère d'être *repris* par Jésus, on ne tarde pas à discerner l'épine que l'on s'est enfoncée soi-même dans le cœur, l'infidélité à laquelle on s'est livré. L'esprit de Jésus est un parfait

censeur. Il ne passe rien à l'âme qui veut sérieusement lui appartenir. Il devient même de plus en plus sévère, comme un crible dont les mailles se resserreraient de plus en plus. Et le caractère de l'enfant de Dieu, savez-vous quel il est? — Ce n'est ni la vivacité de la joie, ni celle de la douleur ; c'est de consentir à être repris par le Saint-Esprit, c'est la docilité envers cette discipline intérieure, c'est l'humiliation prompte et immédiate, c'est la demande de pardon simple et franche, c'est le relèvement énergique par la force de Jésus...

A L. Bonnet. 10 octobre 1855.

... Je vais lire pour la seconde fois *Saint Jean* avec une douzaine d'étudiants d'élite. Et avec Luthardt en mains, [1] quelles délices ! Oh ! ce Luthardt ! Il me réconcilie avec Erlangen... C'est exquis de fond et de ton. C'est « la biche aux pieds légers sur les montagnes des aromates » ! Voilà une quinzaine de jours que je m'enchaîne à ses pas...

Celui qui goûtait de telles délices à l'interprétation des livres sacrés ne pouvait assister avec indifférence au travail négatif de la critique. Pendant les années 1853-1855, il soutint une longue et parfois chaude controverse avec la *Revue de théologie*, publiée à Strasbourg par MM. Colani et Scherer. Nous n'avons pas à analyser ici cette discussion d'ordre purement théologique ; mais il peut être utile d'en indiquer les phases.

Godet publia dans l'*Espérance* du 20 octobre 1853 *Un mot sur la relation entre la critique et la foi*, où il prenait à partie un article de M. Kayser, paru dans

[1] Ernest-Christophe Luthardt (1823-1902), dès 1856 professeur de théologie systématique et d'exégèse du Nouveau Testament à Leipzig. Théologien luthérien, il a laissé de nombreux ouvrages de dogmatique et de morale, dont le plus répandu est son *Apologie des Christenthums*. Il fonda en 1868 l'*Allgemeine evangelische Kirchenzeitung*, par laquelle il a exercé une grande influence.

la *Revue de théologie*, sur Irénée et la valeur de son témoignage en ce qui concerne le canon. L'article de Godet provoqua deux réponses dans la *Revue* [1] : l'une brève et courtoise, de M. Scherer ; l'autre, plus développée, et plus vive aussi, de M. Colani, qui défendait surtout les droits de la « critique interne ». Les rédacteurs de la *Revue* invitaient le théologien neuchâtelois à poursuivre la discussion sur le point spécial de l'*inspiration*. F. Godet écrit à F. de Rougemont, le 1er décembre 1853 :

Vous aurez vu la réponse de MM. Scherer et Colani à mon article de l'*Espérance*. Ce sont les hostilités qui commencent ; je pense que je vais passer le Danube et publier une brochure où je traiterai toute la question de la position de la *Revue* par rapport aux Pères de l'Église, à la Bible et aux apôtres, et à Christ lui-même, — puis le rapport de la science à la foi de l'Église. Mais il faut avant tout vider la question d'Irénée, et j'y travaille.

Son étude, parue dans la *Revue*, [2] intitulée *Défense du témoignage d'Irénée*, provoqua une réplique de M. Kayser ; Godet riposta par un article sur *La Foi considérée dans ses rapports avec la science, les Pères de l'Église, les Apôtres et Jésus-Christ*, à la suite duquel parurent un article de Colani (*Un mot d'explication et de réplique*) et un article de Scherer (*Réflexions soumises à M. Godet*). — Celui-ci poursuit la conversation l'année suivante ; sous ce titre : *La vraie question*, il ramène tout le débat à la question du péché et du pardon. [3] M. Scherer jugea que cet article contenait des assertions « légères et tranchantes », et la *Revue* ayant

[1] 1853, 2e semestre, p. 229-245.
[2] 1854, 1er semestre, p. 33-63.
[3] 1855, 1er semestre, p. 24-44.

publié [1] une *Lettre écrite à un Provincial*, où les théopneustes et les semi-théopneustes sont accusés d'attaquer Scherer au nom de l'*inspiration*, sans être d'accord entre eux sur le sens de ce mot, Godet répond encore, cette fois dans l'*Espérance* du 7 juin. Il prend vivement à partie le périodique de Strasbourg, en lui prêtant comme siennes, dit la *Revue*, des opinions qu'elle avait exprimées de façon plutôt hypothétique. Scherer reprend la parole dans la *Revue*, [2] et paraît fort en courroux (« La malignité et la lâcheté de l'attaque... » ; la « controverse déloyale » de M. Godet). Suit une réponse du *Provincial*, de ton plus calme. Enfin, en septembre, la *Revue* déclare, par la plume de M. Colani, refuser une nouvelle « diatribe » de M. Godet. Cette « diatribe » parut dans l'*Espérance* du 6 septembre 1855, qui publia encore un article du même auteur le 20 septembre, et un *Dernier mot* le 15 novembre, tandis que, de son côté, la *Revue* adressait *Un dernier mot à M. Godet.* [3]

Dans cette lutte, F. Godet avait le sentiment de défendre un terrain sacré. Il avoue, dans un billet à F. de Rougemont, que « la patience lui a manqué », mais ajoute « qu'il y a bien de quoi » : il pourrait, dit-il, faire « un petit registre des impertinences de la *Revue* envers les apôtres ». Il écrit à ce propos à L. Bonnet : « As-tu lu Scherer sur la *Première aux Corinthiens*? Peut-on se plaindre d'être diffamé, quand on voit saint Paul diffamé de la sorte?... Mais c'est bien, cela fraie la voie à un renouvellement total, à une appropriation plus profonde et plus énergique, plus décidée et plus consciente. »

F. de Rougemont polémisait de son côté dans l'*Espérance* sur la question de l'inspiration, et son ami lui

[1] Même volume, p. 302-308.
[2] *Sur un article de l'Espérance*, 1855, 2e semestre, p. 54.
[3] 1855, 2e semestre, p. 380.

écrivait, au commencement de 1855, à propos d'un article que Rougemont lui avait soumis :

... Je regrette un peu l'espèce de cour que vous croyez devoir faire à ce malheureux Gasparin... C'est un orgueil et une ignorance qui devraient être sévèrement tancés par un laïque comme vous.

... Demandez un peu à nos étudiants, avec qui nous labourons consciencieusement nos Synoptiques, verset par verset, ce qu'ils pensent de la possibilité de soutenir l'inspiration à la Gasparin. Ils vous répondront en haussant les épaules. Il n'y a que l'ignorance et l'engouement de soi-même qui puissent expliquer sa manière d'agir et d'écrire. Et un homme comme vous est bien placé pour le lui dire. Vous pourriez dire aussi à M. Gaussen que c'est *lui* qui a fait Scherer. Vous l'insinuez ; mais le moment est peut-être venu de ne plus insinuer, mais de parler franc à ce côté aussi bien qu'à l'autre. [1]

Ne croyez pas que je sois irrité peut-être par ce que M. de G. a dit de moi dans son dernier écrit. [2] Je ne l'ai pas lu et n'ai aucune envie de le lire. Cela me dégoûte. Des dames d'Yverdon, à ce qu'on m'apprend, sont sérieusement inquiètes sur mon orthodoxie.

Quelque temps après (si toutefois nous datons bien une lettre que l'écrivain a omis de dater), il s'écrie :

... Dieu vous conserve dans une parfaite charité ! Quel dommage de consacrer à se disputer un temps qui pouvait être employé à pénétrer dans les βαθη του Χριστου ! Cessons d'être des *Streitrosse*. Devenons de bons chevaux

[1] Il est peut-être intéressant de noter que, cinquante ans plus tard, Auguste Sabatier devait exprimer la même idée : « L'attitude radicalement négative prise par Scherer à l'égard de la foi traditionnelle engage autant la responsabilité de ceux qui la défendaient que la sienne » (*Les religions d'autorité et la religion de l'esprit*. Paris, 1904, p. 358).

[2] Indiqué plus haut.

de voiture, ou des ânons portant le Seigneur dans son entrée incessante en cette humanité, sa Sion !

Et dans une autre lettre, également non datée :

... J'ai un sentiment bien douloureux à l'égard de toutes nos discussions religieuses du moment présent, et je leur dis adieu le cœur froissé ; j'en ai même une sorte de dégoût qui fait que je ne vois pas la couverture d'une *Revue* ou le titre d'une *Espérance* ou d'une *Archive* sans avoir la nausée. Dieu me donne assez d'empire sur moi-même pour ne plus remettre le pied en pareille galère ! D'autant plus que les devoirs du ministère et ceux de l'enseignement sont là, pressants.

Je donne mon cours avec beaucoup de plaisir à nos onze étudiants. J'en désirais douze, et puis je pense que c'est Judas qui nous manque.

... Je vous plains d'être à corriger. Composer, à la bonne heure ! Mais corriger, c'est le Purgatoire des auteurs, en attendant que la critique soit leur Enfer...

Son ami F. de Rougemont continuait de résider au Valentin, près d'Yverdon. Il n'eût tenu qu'à lui, pour peu qu'il en exprimât le désir, d'être admis à rentrer à Neuchâtel, où la société cultivée ressentait vivement son absence ; ce qui explique ces lignes que lui adresse F. Godet :

7 janvier 1856... — Vos amis trouvent votre Purgatoire du Valentin assez long, et ceux-là même qui baissent le plus dans votre estime, désirent jouir *face à face* de votre mépris croissant, et vous voir enfin rentrer au pays ! Veuillez, je vous prie, m'envoyer par un prochain courrier un billet ainsi conçu, adressé au Grand Conseil de la République et Canton de Neuchâtel, dont Berkeley lui-même ne pourrait enfin nier l'existence : « Moi, Frédéric de Rougemont, je demande au Grand Conseil la

remise de la peine prononcée contre moi par jugement du... » Je le remettrai moi-même à M. Piaget,[1] et au mois de février ce sera une chose finie...

Au même. 11 février 1856.

Non, je ne vous abandonnerai pas : je vous prêterai mon dos jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une place intacte; et si votre causticité n'est pas encore épuisée, je vous tendrai la joue, et vous vous en donnerez à plaisir. Quelle singulière chose que les caractères humains et les dispensations divines! Et tout se trouvera pour le mieux à la fin des fins!

... Je n'ai pas répondu aux malices. Ce serait presque les rendre sérieuses; et puis je suis, sinon tristement, au moins assez gravement disposé. Je vois tant de souffrances et de misères, et si peu de possibilité d'y remédier.

A sa femme, absente. Printemps 1856.

Veiller jusqu'à minuit, me lever à cinq heures, et avec tout cela sentir des gens qui ne savent pourquoi on ne les visite pas ou ne leur répond pas, voilà ma part depuis le retour. Mais j'ai bon courage.

A L. Bonnet. Printemps 1856.

... Je me prends à envier le sort d'un cheval à l'écurie, à considérer une litière et un peu de foin, pour dormir et ruminer, comme le type de mon ciel... Mais, indigne que je suis, de parler ainsi! Je mériterais bien que Celui qui me donne la besogne me la retirât!

Du Prince. Potsdam, 12 mai 1856.

Mon cher ami,

Ces lignes ne seront que bien courtes, mais leur contenu d'autant plus important et intéressant pour vous :

[1] Chef du gouvernement.

je viens vous annoncer mes fiançailles avec la princesse royale d'Angleterre. Vous savez que je fis l'automne dernier un séjour en Écosse ; la parfaite vie de campagne sans aucune gêne me présenta la meilleure occasion de faire connaissance avec ma promise, et bien peu de temps me suffit pour gagner la conviction que la jeune princesse était celle qui était faite pour moi. Une véritable amitié m'avait toujours été conservée depuis notre première entrevue en 1851, mais cette fois l'inclination se manifesta et se déclara tout franchement, et dès ma première indication je fus compris...

... Cela me fait un véritable bien de venir vous parler de mon bonheur, car je sais avec quels sentiments vous recevrez ces lignes, vous qui avez été le guide de mon enfance ainsi que de mon adolescence. Vous savez aussi comme ma confiance en vous est grande et entière, et je n'ai qu'un seul désir, c'est que ma promise puisse bientôt faire votre connaissance, afin qu'elle comprenne par son propre jugement l'affection que je vous porte.

Si vous saviez quelle sérénité est entrée dans mon âme depuis que je sais que je possède un cœur sur terre qui, par amour pour moi, veut quitter sa famille et sa patrie pour me suivre et pour partager avec moi le fardeau que la Providence m'a préparé. Je sais maintenant ce que c'est que de se dire heureux, et comme on sent dans son cœur un dévouement pour un autre auquel on pourrait et aimerait donner tout ce qu'on possède de plus précieux. Si jamais j'avais eu lieu de louer Dieu pour sa bonté et sa grâce envers moi, cette fois-ci plus que jamais sa main me guida au bonheur et à l'accomplissement de mes désirs.

... Combien de fois n'ai-je pas pensé à vous lors des journées décisives en Écosse, et en général durant cet hiver, où j'aurais tant désiré pouvoir vous faire part de cet heureux secret ; mais le silence était nécessaire, et je suis sûr que vous serez persuadé du souvenir affectueux que je vous vouais particulièrement dans cette affaire qui me touche de plus près que tout autre événe-

ment. Dès qu'un portrait qui me suffise sera fait, vous aurez les traits de ma chère promise...

... Adieu, mon cher ami, partagez comme de tout temps ma félicité et ma joie, et soyez sûr que ce n'est qu'avec mon dernier soupir que cesseront mon affection, mon attachement et ma confiance envers vous...

Au Prince. Neuchâtel, 20 juin 1856.

Mon bien cher prince,

Aucune nouvelle ne pouvait me réjouir davantage que celle que renferme votre dernière lettre...

... Ce n'est que lorsque le lien du mariage est noué que l'on en sent bien la gravité; tant qu'on ne voit que de loin cette relation, établie de Dieu, on ne peut se faire une juste idée de l'influence qu'elle exerce sur l'existence. Aussi, — précisément parce que cette influence est si incalculable, — est-il bon, est-il nécessaire de sentir que c'est sous le regard de Dieu que cette relation décisive s'est formée. C'est Dieu lui-même qui en devient ainsi comme le garant, c'est sous sa sainte et bienfaisante responsabilité qu'elle est placée avec toutes ses conséquences.

Il est rare, mon cher et bien-aimé prince, que dans votre position on jouisse de cet avantage; les mariages se concluent le plus souvent d'une manière si extérieure et sur des bases dans lesquelles Dieu et le cœur entrent pour si peu de chose, si ce n'est même pour rien! Heureusement, et grâces en soient rendues à ce Dieu dont vous n'avez point négligé le service, votre union ne s'est point conclue en dehors des conditions essentielles qui en peuvent assurer le bonheur et la bénédiction éternelle pour vous-même et pour votre future compagne. Dieu a été, est et sera avec vous, et vous recueillez déjà maintenant le fruit d'une jeunesse commencée dans sa crainte et dans son amour. Vous l'avez servi, et il vous bénit d'une manière tout exceptionnelle, en vous donnant une compagne que votre cœur choisit et dont le cœur aussi vous a choisi.

Vous ne vous rappelez pas, mais moi je me le rappelle, que dans une de nos leçons de religion sur l'un des commandements de la seconde table de la loi, je vous disais : « Vous aurez un jour une compagne : vous lui appartenez déjà dans la pensée de Dieu ; conservez-vous à elle dès maintenant, et qu'ainsi la joie du jour où votre Seigneur vous la donnera ne soit troublée dans votre cœur par aucun nuage. » Je vous vois encore, Rodolphe et vous : vous me regardiez sans me comprendre, naturellement ; vous pressentiez cependant le caractère sacré du lien dont je vous parlais, et l'influence purifiante qu'il devait exercer, en quelque sorte rétroactivement, sur toute votre jeunesse ; et, grâces soient rendues à votre Dieu et à mon Dieu, — que j'invoquais de tout mon cœur en vous parlant de la sorte, — ce qui n'était qu'un pressentiment est devenu une réalité ; aucun sombre souvenir ne viendra troubler la paix de votre cœur au jour où la main de Dieu mettra dans la vôtre une main bien-aimée.

... Je ne saurais vous exprimer la joie que me fait éprouver le sentiment de bonheur qui respire dans votre lettre. J'espère que votre séjour en Angleterre l'aura augmenté encore et consolidé par une connaissance plus intime des qualités de celle dont vous devez être le soutien et qui doit être votre aide dans votre grande tâche. Je suis extrêmement reconnaissant du désir que vous m'exprimez qu'un jour je fasse sa connaissance. Ce désir de votre part a été jusqu'au fond de mon âme et a fait couler de mes yeux de douces larmes. L'affection que vous me témoignez ainsi, et dont vous m'avez donné tant de preuves, est l'un des biens les plus précieux de ma vie. Mais, croyez-le bien, mon cher prince, elle ne m'empêche pas de sentir profondément tout ce qui a manqué aux soins que j'ai été appelé à vous donner pendant tant d'années, et dans un moment si décisif pour la formation de votre caractère. Oh ! qu'à bien des égards aujourd'hui je ferais autrement ! Mais Dieu y a mis la main, il y a pourvu, il a réparé. Votre affec-

tion *en Lui* m'en est un gage, et un moment comme celui passé dans le cimetière de Zurich, sur le bord du lac, ou sur la terrasse de l'église de Vevey, sur le petit mur, au moment du soleil couchant, en face du Mont-Blanc, à Chamounix, ou une lettre enfin comme celle que vous venez de m'écrire, sans ôter de mon cœur le sentiment d'humiliation que me laisse le souvenir des années 1838 à 1844, lui ôte tout ce qu'il pourrait avoir d'amer.

L'apaisement politique semblait se faire peu à peu à Neuchâtel. Les 20 et 27 avril 1856, les élections au Grand Conseil donnèrent pour résultat : 27 députés conservateurs ; 37 gouvernementaux ; 25 indépendants (c'est-à-dire opposés à la politique du gouvernement dans les affaires de chemins de fer). Le 25 mai, eurent lieu les élections des conseils de la Bourgeoisie de Neuchâtel : la liste conservatrice (mais non point royaliste) l'emporta par les deux tiers des voix ; le Conseil administratif et les commissions furent composés dans le sens conservateur. Frédéric Godet se réjouissait de ce retour à l'équilibre : il en concluait que ceux qui avaient continué à prendre intérêt à la chose publique avaient été bien inspirés.

A F. de Rougemont. Voëns, 18 juin 1856.

... Que dites-vous de notre semi-régénération communale, de nos nouvelles commission d'éducation, chambre de charité, etc. ?... Dites-vous encore que ne pas s'abstenir est un crime ? Ne pourrait-on pas vous rendre le compliment ? Et dans le Grand Conseil, n'est-ce rien ce que nous avons ? Est-ce un mal que de l'y avoir, comme le prétendent encore vos confrères ?... Parlez-moi franc et rond là-dessus : il y a du bon sens au Valentin... Un certain coiffeur, en me tondant, me disait l'autre jour : « On nous a égarés. » Je pensais :

« tondus... et nous avec... » Ce que c'est que de savoir mieux que Paul ! [1]

Adieu... Venez ! qu'on puisse s'empoigner et revider son sac. Vous voyez qu'il en est besoin : les vieux restes s'aigrissent au fond du sac.

Ce fut précisément cette amélioration de l'état du pays, cette adhésion toujours plus générale au régime républicain, cette pacification inespérée des esprits, qui apparut aux ultra-royalistes comme le suprême danger: plus notre patrie retrouvait son calme et son assiette, plus s'éloignait l'espoir d'une « restauration ». Ils résolurent de brusquer les choses.

Dans la nuit du 2 au 3 septembre 1856, les royalistes du Vignoble, sous les ordres du colonel de Meuron, surprirent le Château de Neuchâtel, le mirent en état de siège et firent prisonniers quatre membres du Conseil d'État, tandis qu'une seconde colonne, commandée par le comte Fritz de Pourtalès, proclamait aux Montagnes la restauration de la monarchie, puis venait rejoindre les autres insurgés au chef-lieu.

Devant le danger commun, toutes les divisions des républicains disparurent : ils organisèrent rapidement partout la résistance qui, appuyée sur l'intervention immédiate des commissaires envoyés par le gouvernement fédéral, triompha déjà le 4 au matin. A l'arrivée des troupes républicaines, les royalistes, comprenant que leur tentative avait échoué, annoncèrent qu'ils se rendaient, en arborant le drapeau blanc. Les assaillants pouvaient donc s'emparer du Château sans coup férir. « On se précipite, raconte Numa Droz, [2] et malheureu-

[1] Qui recommande la soumission aux puissances établies.

[2] *La République neuchâteloise*, publication commémorative à l'occasion du cinquantenaire de la révolution de 1848. La Chaux-de-Fonds, 1898.

sement, dans l'excitation du moment, il se produit des actes de violence et de brutalité profondément regrettables. Huit royalistes sont tués, y compris le capitaine Fabry... Un autre acte blâmable fut, peu d'heures après, l'envahissement de l'imprimerie de la *Feuille d'Avis*, qui avait lancé la proclamation royaliste, et dont les presses furent brisées et le matériel livré aux flammes... Mais après cela, les républicains reprirent leur sang-froid. Ils avaient lieu d'être satisfaits de leur triomphe: en moins de vingt-quatre heures, l'insurrection avait été étouffée. Cinq cent trente prisonniers se trouvaient enfermés au Château. »

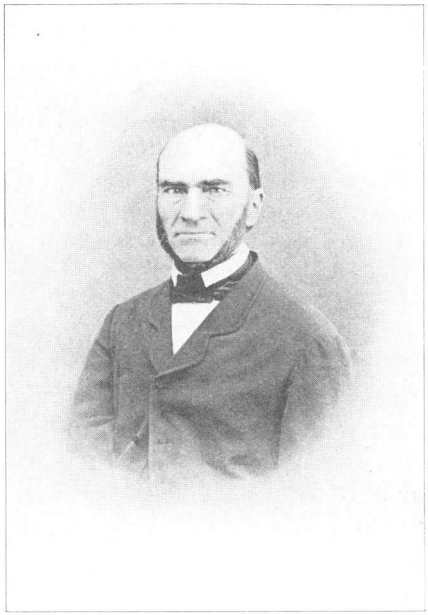
Cette prise d'armes fut une faute irréparable, dont les conséquences pèsent encore sur notre histoire. Frédéric Godet en eut l'intuition à la minute même (dont nous gardons si présent le souvenir) où il apprit, le matin du 3 septembre 1856, que les royalistes venaient de s'emparer du Château.

A L. Bonnet, mardi soir 9 septembre 1856.

J'assiste au long suicide d'une patrie que j'aime et qui vient, par la main de ses enfants les plus dévoués, mais les plus aveugles, de se plonger le poignard dans le sein... Tu sais la dernière explosion du royalisme exalté qui, comme un venin, fermentait sous la forme de l'abstention dans notre corps social neuchâtelois. La révolte latente a produit la révolte ouverte. Cela devait être. Tout péché cultivé finit par porter son fruit. Et nous voilà plus enfoncés que jamais entre les bras du radicalisme, dont nous commencions à nous dégager! Nous en sommes, non plus à la maladie simple, mais à la rechute, toujours plus terrible après un commencement de convalescence. Et il faut voir des hommes dévoués, généreux, il faut voir des frères, des amis intimes, être, par leur obstination et leur aveuglement, l'instrument de cette ruine, et perdre le pays qu'ils ont voulu

sauver de leur propre chef ! La *Selbsthülfe* est le péché des justes, — des justes de leur propre justice.

Voilà six jours passés dans d'affreuses angoisses, six jours où j'enterre mon vieux Neuchâtel, assassiné par ses meilleurs enfants ! Et puis les morts sans métaphore, et les blessés dont l'hôpital est plein, pauvres gens qui avaient mis bas les armes et au cri desquels : « Pardon ! grâce ! nous nous rendons », on a répondu par des balles à bout-portant et des coups de sabre et de baïonnette, — les plus braves gens qui aient jamais foulé le sol neuchâtelois, mais semblables à un troupeau mené à la boucherie ; de braves, de fidèles Sagnards assommés comme des bœufs ou des porcs !



L. BONNET

... C'est au milieu de ces scènes que j'ai passé les jours derniers, changeant des compresses, aussi bien que joignant les mains avec les blessés et les mourants, et puis voyant chaque jour tomber un des derniers appuis de notre vieille institution neuchâteloise !

Mon frère est en fuite. Et bien d'autres. Des pères de trois, quatre, cinq enfants, qui ont laissé leurs familles dans le plus complet dénuement ! Si deux frères Perret se présentaient à toi à Francfort pour obtenir les moyens de continuer leur route vers Berlin, renvoie-les sans hési-

ter à Neuchâtel. Le procès-monstre dont la Confédération s'est chargée ne peut durer longtemps. Et ces gens feront bien mieux de subir leur peine promptement, s'il le faut, et puis de recommencer leur travail, que de subir une longue contumace loin de leur famille.

Après cette page douloureuse, il revient à son ami, à qui l'université de Heidelberg venait de décerner le grade de docteur *honoris causâ :*

Mais pardonne ! au milieu de tout cela, j'oublie ton bonnet de docteur, dont je me suis vivement réjoui. Cela me ferait presque aimer Schenkel.[1] *Wenn er nur immer so gutes schenkte !* M. le docteur *sei gegrüsst !* Tu n'as plus le droit seulement, mais aussi l'obligation d'enseigner l'Église.

... M. de Rougemont a passé une dizaine de jours avec nous à Voëns. Malheureusement nous étions dans l'Apocalypse, dont il avait une explication complète à la Gaussen-Elliot-Digby-Ebrard-Auberlen, etc., etc., qu'il allait publier ! ! J'espère la lui avoir mise en lambeaux assez suffisamment pour qu'il n'ose la produire. As-tu déjà en mains ses deux volumes de lettres : *Le Christ et ses témoins ?* Qu'en dis, qu'en diras-tu ? Car tu lui donneras bien quelques lignes. Pour moi, les injures de Scherer et la conduite de M. Grandpierre m'ont rendu l'immense service de me fermer la bouche, et depuis lors l'oreiller m'est doux ; je dors sans cauchemar. Nous n'avons pas de meilleurs amis que nos ennemis, et souvent aussi de pires ennemis que nos amis. N'était-ce pas Rougemont qui m'avait mis dans le journalisme, tandis que c'est Scherer qui m'en a sorti ! La *Revue chrétienne ?* — Pas un moment à lui donner. C'est être Samoyède, n'est-ce pas ?

... Adieu, *cher frère,* sur le sein duquel mon cœur se repose avec une douce confiance.

[1] Daniel Schenkel (1813-1885), théologien zurichois, professeur à Bâle, puis à Heidelberg, — de tendances très avancées.

A Constant Delachaux. 8 janvier 1857.

... Je suis tellement chargé que je ne puis *avondre.*[1] Minuit, une heure me voient encore à l'ouvrage, — avec des yeux qui font mine de s'en aller ! Et *il faut.* Jusqu'à ce que ce terrible mot n'ait plus de sens...

Notre bataillon vient de partir, avec Robert pour aumônier.[2] Grands hourrahs sur le port. Mais nos pauvres pères de famille qui quittent quatre ou cinq enfants, comme j'en connais, ne poussaient pas des hourrahs !

Adieu, cher ami. Continuons notre œuvre de paix et de sainteté, de charité et de vérité. Oh ! quelle tâche !

Au Prince Guillaume [été 1857].

Monseigneur,

Voilà donc la question de Neuchâtel résolue ! Nous acceptons comme venant de plus haut que de Berlin, Londres ou Paris la fin de cette affaire.[3] Je ne me permets d'exprimer à V. A. R. aucun autre sentiment que celui d'une pleine et entière soumission et confiance à la volonté de la Providence.

... N'ayant accepté le poste de M. Guillebert que comme un dépôt à conserver pendant le temps où sa conscience restait liée, je me hâterai, dès qu'il y consentira lui-même, de faire les démarches nécessaires pour qu'il puisse rentrer dans ce poste. Elles seraient déjà faites, s'il y eût consenti. Il va sans dire que tout dépend à cette heure pour lui de l'élection de la paroisse. Mais j'ai confiance dans les liens de reconnaissance et d'affection que n'a pas manqué de faire naître un ministère aussi dévoué que le sien...

[1] Mot neuchâtelois : arriver à chef, aboutir.

[2] Pour la frontière du Rhin, menacée à cause des affaires de Neuchâtel. Édouard Robert-Tissot (1832-1905), l'éloquent prédicateur qui a fait particulièrement honneur à la chaire neuchâteloise, était alors aumônier du bataillon 115.

[3] Le traité de Paris, signé par les cinq grandes puissances, et par lequel le roi de Prusse renonçait définitivement à ses prétentions sur Neuchâtel.

Conformément à cette lettre, Fréd. Godet fut annoncer sa décision à M. Guillebert ; ne l'ayant pas trouvé chez lui, il informa Mme Guillebert qu'il restituait à son mari le poste que celui-ci avait occupé. Il reçut de M. Guillebert la lettre suivante :

Colombier, 29 juillet 1857.

... Vous vous étiez promis de me rendre à la restauration le poste de pasteur que j'avais occupé jusqu'en 1849 et que vous n'aviez accepté que provisoirement. C'est ce que j'avais en effet entendu dire. Mais ce à quoi je ne pouvais m'attendre, c'est que cette promesse s'appliquât aussi au cas d'une solution diamétralement opposée à celle d'une restauration. Je dois donc vous savoir doublement gré de la démarche que vous avez faite auprès de ma femme...

Si elle vous a bien compris, vous m'offrez de me remettre, soit après la revision de la constitution et de la loi ecclésiastique, soit dès aujourd'hui même, le poste que vous avez occupé, d'une manière si distinguée et si utile, pendant plus de six années.

D'après le traité du 26 mai, qui met à néant tant de droits antérieurs, je ne crois pas pouvoir réclamer celui que j'aurais eu de reprendre, sans autre formalité, mon poste dans l'Église de mon pays restauré. Et la question actuelle qui se traite entre vous et moi n'est plus, en soi, une question de justice, à peine une question d'équité, et, de votre part, ne peut plus être qu'une question de délicatesse.

Votre résolution, à laquelle je ne m'attendais nullement, me cause quelque embarras. Si elle devait avoir pour conséquence de vous enlever à l'Église de Neuchâtel, je la repousserais à l'instant même, et de la manière la plus catégorique ; mais je regarde une telle supposition comme tout à fait inadmissible.

Je ne pourrais consentir à reprendre un poste que vous n'auriez quitté qu'en vue de me le céder, et qui est

devenu beaucoup plus le vôtre qu'auparavant, je le reconnais, depuis la renonciation du roi.

... Ce qui est plus positif encore que ce premier point de ma réponse, c'est que je suis reconnaissant comme je dois l'être d'une démarche comme la vôtre, qui, quel qu'en soit le résultat, doit avoir pour effet de faire disparaître toute espèce de barrières que nos malheureuses affaires auraient pu mettre entre vous et moi, si tant est qu'elles n'eussent pas déjà entièrement disparu. C'est un des malheurs des révolutions que de séparer des hommes qui étaient faits pour s'entendre et marcher de conserve.

... L'union des pasteurs ne peut qu'exercer une influence bien favorable sur celle des membres du troupeau. Que le Chef de l'Église bénisse vos résolutions et les miennes !

... Frédéric Godet fit une démarche toute pareille auprès de M. Perret-Gentil, qu'il suppléait comme professeur depuis plusieurs annnées, et l'informa que le traitement afférent à ce poste se trouvait déposé à la Caisse d'épargne, à la disposition de M. Perret. Nous n'insisterons pas sur le règlement de cette affaire, qui ne fut terminée qu'au bout de deux ans, ni l'un ni l'autre des correspondants ne voulant toucher la somme ainsi réservée.

A F. de Rougemont. Voëns, 10 juillet 1857.

... J'ai lu dernièrement avec ma mère, dans la soirée que nous passons ensemble chaque semaine, les *Maîtres Sonneurs* de George Sand. J'ai souvent été saisi de la profondeur, de la délicatesse, de la vérité des sentiments.

... Vous ne savez pas qui vous lit maintenant à Neuchâtel, et à qui vous causez un étonnement plein de curiosité et d'admiration, par votre doctrine massive, substantielle, objective, du Saint-Esprit? C'est Frédé-

rique Bremer, en séjour depuis une huitaine chez M. Secrétan.[1] L'homme spirituel dans son opposition à l'homme psychique est pour elle un point exclamatif, interrogatif, mieux que cela : supplicatif. Car je crois qu'elle en sent le besoin et prie. C'est une femme bien intéressante, noble et pure nature, le psychique exquis.

... Nous devisions hier à Monruz, avec M. Marval et Ed. Pury[2] (cet heureux papa!), sur de petites soirées d'hiver, toutes les deux, trois semaines, où l'on causerait quelques heures d'autres intérêts que ceux des chemins de fer, et où chacun viendrait mettre un grain de son sel. Vous étiez le grand Central dans le réseau projeté[3]... Venez seulement! Et ne tardez pas trop! Quant à l'abstention, *vous irez voter, mais rien de plus.*

... A propos, c'est ce soir la fin du monde! J'aimerais voir cette comète! A tout prendre, je ne serais pas fâché que la terre en reçût un coup d'éventail. N'a-t-elle pas mérité ce soufflet?

Au même. Neuchâtel, 13 octobre 1857.

[A propos d'une nouvelle controverse avec M. de Gasparin].

... Savez-vous que vous me faites tout bonnement l'effet d'un homme battu, complètement battu? J'ai admiré d'un bout à l'autre votre adversaire. Il y va... mais avec quelle décision de volonté, quelle netteté d'esprit, quelle force de raisonnement, quelle piété de

[1] Frederika Bremer (1801-1865), la romancière suédoise alors célèbre, auteur des *Voisins* (1837). Voir *Charles Secrétan*, p. 326-7.

[2] Edouard de Pury (1822-1904), gendre de M. Ch. de Marval, fut longtemps un administrateur dévoué de la Commune de Neuchâtel, où l'on conserve aussi le souvenir de son infatigable activité charitable et philanthropique. F. Godet était fort lié avec lui.

[3] M. de Rougemont obéit à cette suggestion de ses amis; il ouvrit son salon à tout ce que Neuchâtel comptait d'hommes éminents, sans aucune distinction d'opinions politiques ou religieuses. Les *vendredis* de M. de Rougemont ont joué un rôle considérable dans notre vie intellectuelle vers 1860-1870.

cœur! J'aime de nouveau M. de Gasparin depuis cette lettre. C'est sérieux, au moins.

Quant à vous, je ne saurais vous dire quel effet vous me faites, après celui d'être battu. Serait-ce celui d'un homme qui, par générosité chevaleresque, se serait mis en tête de défendre une beauté un peu suspecte et se serait fait rouer de coups, pour finir par avouer que la belle ne méritait guère l'honneur de l'avoir pour champion? La belle... je n'ai pas besoin de vous la nommer. Cependant, pour éviter le malentendu, il faut bien le dire, c'est la théologie anti-théopneustique.

... J'ai quelque velléité *genevoise* pour le courant de la semaine prochaine. Savez-vous? une idée me luit : si nous allions ensemble passer une journée chez M. de Gasparin! J'aimerais assez à être roué avec vous, surtout de la main de Madame. Je vous écrirai à l'avance, et nous préparerons nos sacs et... nos dos!

Pendant l'hiver 1857-1858, Frédéric Godet, toujours préoccupé des intérêts de la classe ouvrière et pauvre, de son développement moral et intellectuel, organisa à son intention des soirées instructives dans la Salle des Bercles. Il les inaugura par une série de sept conférences sur *La Réformation et le Refuge dans le Pays de Neuchâtel,* qui attirèrent de nombreux auditeurs. Comme il le dit dans la préface du petit volume où il les a réunies, ces conférences sont un travail de compilation. Des pages entières sont tirées des livres de MM. Merle d'Aubigné, de Félice, Ch. Weiss... Il ne faut donc chercher dans ce livre rien qui ressemble à de la critique historique. L'auteur, qui ne pouvait songer à remonter aux sources, n'a voulu qu'éveiller l'intérêt des Neuchâtelois pour un passé qu'ils connaissaient alors fort imparfaitement et qui a été étudié depuis par des historiens éprouvés, à la lumière des documents d'archives.

La partie de son travail qui garde aujourd'hui une

valeur originale, c'est la dernière conférence, où il a consigné nombre de renseignements recueillis dans les familles du Refuge neuchâtelois. Il avait fait parmi elles une enquête qui produisit quelques résultats utiles et durables.

Le gouvernement, qui n'ignorait point les sentiments de F. Godet sur l'insurrection de 1856, crut devoir le charger du service religieux célébré à l'ouverture de l'Assemblée constituante, le 10 mai 1858. Le pasteur de Neuchâtel prêcha sur ce passage des Psaumes : « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent ont travaillé en vain. Si l'Éternel ne garde la ville, celui qui la garde a veillé en vain. »

On jugea qu'il était entré dans le vif des réalités locales en appliquant les mots *bâtir* et *garder* aux deux partis en lutte : il exhorta tour à tour radicaux et conservateurs, les uns impatients de créer du nouveau, les autres obstinés à conserver ce qui est. On ne peut ni édifier, ni conserver sans Dieu : « Garder sans Dieu, disait-il, c'est vouloir maintenir ce qui est, uniquement parce que cela est, sans examen sérieux, par tradition, par habitude, par préjugé, par paresse, par orgueil, par égoïsme, faute de se mettre à la place de ceux qui souffrent des défauts de l'état actuel, et parce qu'on n'en souffre pas soi-même. » Il montrait, d'autre part, qu'il n'y a nul vrai progrès sans Dieu, que « l'homme ne peut être affranchi extérieurement sans danger pour lui et les autres, qu'à la condition d'être lié intérieurement par la conscience du devoir et la crainte de Dieu qui en est la base », et que le progrès sans Dieu, agent de dissolution, ramènerait la société à l'anarchie. Il montrait enfin que, soumis à Dieu, chaque citoyen deviendrait à la fois le plus zélé progressiste et le plus tenace conservateur. Preuve en est le Christ, qui a opéré la transformation la plus radicale de la société humaine, par qui

« toutes choses sont devenues nouvelles », mais qui fut en même temps le plus scrupuleux conservateur de l'héritage acquis par les siècles, puisqu'il ne voulait point abolir la loi et les prophètes, mais les accomplir.

Puis, par une de ces hardiesses d'expression dont il aimait à revêtir sa pensée, il s'écriait : « Votre premier soin va être d'élire un président visible de vos délibérations. Je vous propose de choisir maintenant un président invisible de vos sentiments et de vos pensées. Ai-je besoin de vous le nommer? Serrés autour de ce centre vivant et saint, vous pourrez travailler comme une assemblée de frères. Vous aurez devant les yeux non votre parti, mais votre patrie. Aujourd'hui la nation fait par vous sa constitution; demain la constitution fera la nation. Pensez-y! Et que Dieu soit ouvrier avec vous! »

Les journaux s'accordèrent à louer ce sermon. Le *National suisse*, en le qualifiant d'« ingénieux » et de « distingué », constatait que l'orateur avait « su captiver son auditoire et attirer sur sa parole la sympathie même de ceux qui ne pensent pas comme lui ». Un député proposa qu'on fît imprimer et répandre dans tout le canton ce discours, qui ne pouvait manquer « de faire un grand bien tant au point de vue religieux qu'au point de vue politique ». La Constituante unanime en vota l'impression. [1]

[1] *Service religieux pour l'ouverture de l'Assemblée constituante, célébré à Neuchâtel le 10 mai 1858* (Neuchâtel, Attinger).

CHAPITRE XI

Labeur croissant

Voyage à Berlin. — Lettres à M. Gretillat. — La Société immobilière. — Jours de deuil. — Appel à Félix Bovet. — Controverse ecclésiastique avec M. Monsell. — Le Dimanche. — Risque d'incendie. — Perte de plusieurs amis. — Séjour à Paris pour la publication de *Saint Jean*. — Le rétablissement de l'Académie de Neuchâtel : une lettre d'Edouard Desor. — Mort de sa mère. — Il quitte le pastorat

La rupture des liens entre Neuchâtel et la Prusse ne pouvait exercer aucune influence sur une relation comme celle qui unissait Frédéric Godet à son ancien élève ; leur affection réciproque était heureusement indépendante de la politique et de ses vicissitudes.

M. de Sydow, ambassadeur de Prusse, écrivait à l'ancien gouverneur du jeune prince :

Sigmaringen, 22 janvier 1858.

Très cher ami,

Les liens qui vous unissent avec notre famille royale sont indissolubles, parce qu'ils ne sont pas de nature politique. Leur base, c'est la fidélité religieuse avec laquelle vous avez rempli vos fonctions auprès du jeune prince dont le mariage va se célébrer, et dans le cœur duquel vous avez jeté, le premier, la bonne semence qui a germé et qui, s'il plaît à Dieu, portera des fruits bien abondants pour le bonheur de la Prusse...

Voici la lettre que le prince lui-même adressait à son ami le 15 janvier 1858 :

« Épargnez-moi de vous parler des tristes raisons qui m'imposèrent silence par précaution durant cette année qui vient de s'écouler et où je me vis obligé d'éviter tout ce qui aurait pu avoir la moindre chance de devenir compromettant ou pour vous et les vôtres, ou pour nous. Vous me connaissez assez pour savoir quels étaient mes sentiments pour votre patrie ; donc vous saurez aussi ce que j'ai éprouvé pendant les mois qui précédèrent la séparation de votre canton d'avec nous, et puis à qui je repense chaque fois que je pense à vous tous. J'espère que ce peu de mots seront suffisants... et permettez-moi de m'arrêter ici, car le cœur me deviendrait gros.

... Vous me parlez avec tant de cœur de mon mariage prochain, que j'aimerais pouvoir vous embrasser, comme dans les temps de nos promenades et séjours d'été. Oui, si vous connaissiez ma promise, vous auriez, j'en suis sûr, toutes les raisons de comprendre mon choix et de savoir pourquoi je me sens *heureux* en vérité. Je ne puis assez louer et remercier Dieu de m'avoir accordé ce bonheur de trouver en *Elle* tout ce qui m'assure la véritable union de cœur, et le repos, le calme dans mon intérieur, quand je me retire un moment hors de la vie journalière et mondaine, qui ne laisse que du vide et peu de contentement.

Mais que je vous parle tout de suite d'un désir bien ardent que j'ai. Ne pourriez-vous pas venir lors de notre arrivée, ou du moins quelque temps après, pour nous voir mariés ? Nous arrivons le 8 de février, et à partir du 16 de ce même mois, un repos commencera après bien du vacarme. Je serais si heureux de vous présenter à mon épouse, vous qui m'êtes toujours un des plus chers amis, et vis-à-vis duquel je me sens toujours à mon aise et sans gêne comme avec bien, bien peu de personnes au monde. Vous voilà invité : maintenant agissez tout franchement et librement, et ne crai-

gnez pas de me blesser par un refus, car nous ne sommes heureusement pas sur le pied des compliments.

Après quelques hésitations, Frédéric Godet, vivement encouragé par les siens, accepta cette invitation. Il partit le 16 février 1858. De Bâle, il écrit ce jour-là à son fils aîné une lettre assez caractéristique, en ce qu'elle nous le montre toujours à l'œuvre, toujours pasteur :

Tu as vu mes compagnons de départ. C'étaient trois jeunes gens, dont l'un va à Zurich comme ouvrier dans les ateliers Escher et Wyss. Tu comprends de qui je lui ai parlé.[1] Les deux autres étaient des ouvriers wurtembergeois ; l'un, boulanger. Quand il m'eut dit son état, je lui dis très sérieusement : « Je suis aussi boulanger ». Il me regarda d'un air fort comique... Je repris : « Vous faites le pain du corps ; je prépare celui de l'âme. Il y a un pain qui périt et un pain qui demeure. — Je comprends », me dit-il alors.

Depuis Herzogenbuchsee, je me trouvai dans le wagon jusqu'à Olten avec M. Ladame, directeur du chemin de fer du Jura... Nous eûmes sans interruption une conversation qui ne sera pas perdue, j'espère ; dans tous les cas elle ne le sera pas pour moi : on peut profiter de tout, même d'un entretien avec le directeur du chemin de fer du Jura. Il n'est pas jusqu'au tunnel des Loges d'où il ne puisse jaillir des eaux vives.

Un mois plus tard, le voyageur était de retour à Neuchâtel. Il écrit le 15 mars à son ami Delachaux :

Me voilà sous le toit, — dans le nid, — où il fait plus beau encore pour mon cœur que dans les palais, si bien qu'on soit dans ceux-ci quand on y rencontre l'affection la plus confiante, une sincère crainte de Dieu, et un bonheur domestique pour le moment encore sans nuage.

[1] Frédéric Godet avait alors un neveu apprenti dans les ateliers Escher et Wyss.

Et à son ami L. Bonnet, le 16 mars :

... Me voici donc au milieu des miens ! Je ne suis pas tombé à genoux sur le trottoir, mais il ne s'en fallait pas beaucoup. Quatre de mes sept m'attendaient à la poste. Je les ai vus courir de loin, quand ils ont aperçu la diligence du coin de rue où ils la guettaient. Et ce quadrige léger qui allait me reconduire à la maison valait bien celui qui venait de m'amener de Bienne en trois longues et pourtant bonnes heures.

... Mon petit arrêt à Carlsruhe a été bien doux et bien rempli : j'ai vu deux fois la jeune grande-duchesse, et pendant des heures. C'est un être vraiment angélique de sentiments comme de figure. [1]

Pendant son séjour à Berlin, F. Godet avait causé de façon très intime avec le prince Guillaume, père de son ancien élève, et la conversation avait roulé sur les événements de 1856. Les royalistes neuchâtelois ont toujours affirmé qu'ils n'avaient agi qu'après avoir reçu de Berlin des encouragements et des promesses. Frédéric Godet avait recueilli à Berlin des renseignements tout à fait différents. C'est ce qu'il affirma, un jour que, devant lui, quelqu'un accusait le roi de Prusse de lâche trahison. Le comte de Pourtalès, chef du mouvement du 3 septembre, ayant appris le propos de Frédéric Godet, lui écrivit une lettre que nous ne possédons malheureusement pas, mais dont on peut deviner le sens par la réponse qu'y fit le pasteur de Neuchâtel. Tout en acceptant les déclarations du prince Guillaume, il ne songe point à mettre en doute la véracité de M. de Pourtalès et de ses amis :

Je crois, dit-il, à la parfaite loyauté du roi et du prince de Prusse... S'il y a des apparences contraires,

[1] La grande-duchesse douairière actuelle, sœur du prince.

je les envisage comme le résultat d'un malentendu... Ce serait un grand bonheur pour moi d'avoir une fois l'occasion de m'expliquer avec vous sur ma conviction et de vous prouver qu'elle n'a rien d'offensant pour vous, en aucun sens quelconque... Si j'ai parlé de malentendu, ne pensez pas, Monsieur le comte, que ce soit au hasard. Je ne crois pas seulement *qu'il y a eu* malentendu ; je crois comprendre quel il a été, et je suis prêt à vous donner de bouche toutes les explications que vous pouvez désirer. (23 mars 1857).

Cette question ne tient d'ailleurs aucune place dans la correspondance avec son élève. Il a bien d'autres choses plus essentielles à lui dire :

Au Prince. Neuchâtel, 4 avril 1858.

... La réalité des choses n'est pas dans ce monde extérieur, où on la cherche si souvent ; en la cherchant là, on la perd, on se rend soi-même incapable de la découvrir, de la toucher et d'en jouir. La réalité est dans les relations d'esprit à esprit par les communications de l'intelligence, de cœur à cœur par l'échange des affections, de volonté à volonté par les sacrifices du dévouement mutuel... C'est dans ce contact et dans ce commerce *spirituel* que sont les inépuisables richesses de la réalité et de la vie. Et voilà pourquoi c'est dans le domaine intime de la relation du cœur avec Dieu, le Père des esprits de toute chair, qu'est la réalité *tout à fait réelle*, la richesse vraiment insondable.

Combien ne le sentais-je pas auprès de votre sœur ! Extérieurement, quelle distance entre nous ! Si le monde des réalités morales ne s'était ouvert pour nous, quelle nullité dans sa vie et dans la mienne que cette visite !

... Adieu, mon bien-aimé prince ; pardonnez-moi le caractère bien sérieux de ces lignes. Pensez que je suis toujours, comme pasteur, en face du sérieux de la vie, de la maladie, de la pauvreté, de la mort...

A Augustin Gretillat, étudiant en théologie à Gœttingue. [1]

Voëns, 14 juillet 1858.

[Après avoir répondu à toute une série de questions].

Et maintenant, mon cher ami, impossible d'aller plus loin et de vous suivre en ballon sur le chemin de vos hautes spéculations actuelles, que je trouve, quant à moi, parfaitement légitimes, — et qui m'ont tout à fait replacé dans le temps où je remuais aussi, à Berlin et à Bonn, toutes les questions du ciel et de la terre. Oui, oui, il le faut ! C'est à ce prix que l'on se met en état de communiquer avec toute sorte d'esprits et que l'on acquiert la souplesse nécessaire pour appliquer l'évangile aux personnes agitées par les mêmes questions ou des doutes analogues. Allez donc en avant, sans attendre peut-être une solution, mais vous disant qu'il y aura toujours un *gain* à avoir *cherché*. Le fameux mathématicien s'écriait : *J'ai trouvé !* Peut-être est-il plus glorieux encore de pouvoir dire : *J'ai cherché !*

... Travaillez sans relâche, mon cher Augustin. Christ renferme tous les trésors de la sagesse et de la science. Mais on ne l'acquiert point, lui Christ, par le travail de la science, mais par le travail de la conscience. Que ce travail reste actif chez vous ! Que le bon génie veille : la conscience du Devoir, du Bien, du *Saint ;* et par ce travail-là, la perle de grand prix sera à vous, et avec celle-là toutes les autres.

Saluez affectueusement MM. Comtesse et DuBois. [2] Dieu les bénisse comme nous le lui demandons souvent !

[1] Augustin Gretillat (1837-1894), qui fut pasteur à Couvet (1862-1870), puis professeur de théologie à Neuchâtel jusqu'à sa mort, est l'auteur d'un ouvrage monumental : *Exposé de théologie systématique (I. Dogmatique. II. Morale),* 6 volumes parus de 1885-1899. F. Godet, qui s'était lié intimement avec ses parents sur le terrain du Réveil, le considérait un peu comme son fils spirituel et faisait grand cas de cet esprit original et puissant.

[2] L'un, ancien pasteur du Locle ; le second, encore pasteur à Neuchâtel et professeur de théologie.

Je me réjouis de vous voir à l'œuvre. Il fait beau voir nos jeunes pasteurs, Verdan, Robert, Coulon, [1] pétrir à pleins bras dans la pétrissoire.

L'œuvre de la mission intérieure, commencée récemment, réussit au delà de toute espérance par le colportage dans nos Montagnes. Peut-être des jours bénis se préparent-ils. Venez ! prenez la faucille et moissonnez ce que vous n'avez point semé !

La « mission intérieure », il continuait de la poursuivre sous les formes les plus diverses. C'est ainsi que, dans cette même année 1858, il appelait à son aide, en faveur des pauvres, quelques notables de sa paroisse. Nous lisons dans les *Mémoires* inédits, déjà plusieurs fois cités, de François de Montmollin :

1858. Le 22 novembre eut lieu chez M. le pasteur Godet une réunion de plusieurs personnes qu'il avait convoquées afin d'aviser aux moyens d'améliorer la condition morale et matérielle de la classe ouvrière et pauvre. La discussion fut très intéressante, et on parut se rallier à l'idée que, pour obtenir une amélioration morale, il fallait commencer par l'amélioration matérielle. De là la prise en considération de la proposition que je soumis à l'assemblée de construire des logements commodes, sains et à bon marché... Le 1er décembre, nous eûmes une assemblée générale, à la Caisse d'épargne, des fondateurs de la Société immobilière pour la construction de logements destinés aux classes ouvrières et pauvres.

Frédéric Godet fit partie du conseil d'administration de la société jusqu'en 1884.

A Mlle Henriette Favarger [*1858*].

... Lisez votre Bible avec l'œil de la conscience et la

[1] Les deux premiers, Henri Verdan et Ed. Robert-Tissot, ne sont plus. M. Paul de Coulon, ancien pasteur, à Neuchâtel.

bouche avide d'un cœur désireux de sainteté et de relation vivante avec Dieu : l'Écriture restera pour vous le rocher de la vérité ; — tandis que pour ceux qui la lisent avec la raison seule, sans y engager leur conscience et le désir de leur cœur de réaliser le bien et de trouver Dieu, c'est un rocher encore, mais un rocher contre lequel ils se brisent.

Je vous recommande, chère enfant, de vous nourrir plus encore que de chercher à nourrir les autres... Quant au témoignage à rendre, laissez le Seigneur vous ouvrir la bouche ; et, s'il ne le fait pas, taisez-vous ! Soyez la bonne odeur de Christ par votre amabilité, votre douceur, votre prévenance, votre paix, votre soumission, votre fidélité, votre bon esprit de bienveillance et de charité... Montrez ce que Christ peut faire dans un cœur, pécheur pourtant et naturellement égoïste, qui s'ouvre à lui chaque jour, — et ce sera là *votre témoignage.* De discussion, point. De paroles, peu....

. . . . . .

Vous connaissez nos Chavannes... Voilà le jardin desséché à arroser... Nous y travaillons par des œuvres ; travaillez avec nous par des prières. Nous avons fondé une association pour la sanctification du Dimanche... L'affaire des bibliothèques du Dimanche se met en train. Ce qui nous manque toujours, c'est un bon local... Les conférences pour hommes continuent à bien aller et feront, je crois, du bien... Je vous prie de continuer à prier pour moi. J'ai beaucoup à combattre et au-dedans et au-dehors. Puissé-je mettre toujours la vérité au service de la charité, la vérité *seule* au service de la *seule* charité.

A Augustin Gretillat, à Tubingue. 19 mars 1859.

... Je crois qu'il se prépare quelque chose pour nous, et que les premières gouttes de rosée tombent sur la toison de Gédéon. Dans ce cas, il s'agira de vite arriver pour nous aider à frapper les Madianites... Nous avons besoin de bras, quoi qu'il en soit. Pas un apôtre, pas

un renfort, si l'un de nous vient à succomber !... Pour moi, je vous vois brassant la pâte, l'hiver prochain, et je me réjouis déjà de voir la sueur couler de votre front. Vous comprendrez alors ce que je vous dis ici à l'oreille : l'après-midi où l'on fait son sermon, quand les choses prennent vie dans le troupeau et dans le pasteur, c'est le moment de la plus vive, douce, sainte jouissance ; on s'en réjouit d'une semaine à l'autre.

Au même. 14 juin 1859.

... Mille amitiés à M. DuBois. Dieu vous bénisse ensemble pour le reste de ce semestre. Ne travaillez que juste le *nécessaire*, c'est-à-dire pas grand'chose, et allez beaucoup humer l'air des collines et des campagnes autour de Tubingue... Ciel et terre vous appartiennent. — Et dites souvent aux livres : « Poudre, retourne en poudre ! » Les livres sont la pensée des hommes. Les cieux et la terre sont pleins des pensées divines...

Veuillez quelquefois vous souvenir de celui qui vous aime en père...

A une ancienne catéchumène [*Mlle d'Ivernois*]. *18 juillet 1859.*

Je vois, chère enfant, que vous lisez toujours plus à fond dans votre cœur et que vous y découvrez, à côté des merveilles de la grâce de Dieu envers vous, les merveilles de votre propre péché, en particulier les abîmes d'amour-propre dont le meilleur d'entre les hommes se sent rempli du moment où il se connaît. Je comprends votre étonnement, votre effroi, en faisant de pareilles découvertes. Et pourtant je vous invite à ne point vous décourager. L'ennemi ne découvre ses lignes de bataille plus reculées que quand les premières sont enfoncées. Tout cela *était* avant que vous le vissiez. Cependant Dieu vous appelait, Dieu vous attirait, Dieu vous pardonnait, Dieu vous aidait, Dieu vous aimait. Ce sont des découvertes pour vous ; ce n'en sont pas pour lui. Et pourvu que vous ne vous découragiez pas et que vous

ne désertiez pas la foi, vous ne lasserez pas son amour, qui a précédé votre méchanceté, et lui survivra.

Au Prince. Neuchâtel, 17 octobre 1859.

... La plus forte épreuve pour une âme d'homme serait une vie sans épreuve. La vôtre n'en manque pas tout à fait, j'en suis bien sûr : acceptez-les sans hésiter, comme un moyen de mourir à vous-même, le plus difficile et le plus important des arts, surtout pour un prince, surtout pour celui qui est appelé à commander, et qui ne saura jamais ordonner s'il n'a su obéir. Saisissez avec empressement et comme un bienfait chaque occasion de plier votre volonté, de dominer votre premier mouvement, de réprimer l'irritation que produit une contradiction, de faire taire un désir qui élève trop la voix.

C'est dans cet exercice intérieur continuel que s'accomplit la mort à soi-même, porte de la vraie vie, et que se conquiert la domination de soi-même, condition de tout empire réel sur autrui. Voilà le cadeau que nous font, *si nous voulons bien l'accepter*, les contrariétés et les épreuves de la vie. Ne sont-elles pas elles-mêmes des cadeaux d'un bon et fidèle ami ?

Ces pensées qui se pressent sous ma plume, je ne sais pourquoi ni comment, renferment les vœux que je forme pour vous à votre entrée dans cette nouvelle année de votre vie.

Le prince lui écrit du château de Windsor, le 25 novembre 1859, peu après la naissance de son premier enfant :

Ma femme me charge de ses compliments affectueux pour vous ; bien souvent nous parlons de vous, en pensant avec plaisir au séjour que vous fîtes à Berlin peu après mon mariage. Maintenant, vous avez une nouvelle connaissance à faire, qui par moments doit vous paraître presque inconcevable. Moi père ! Moi que vous avez connu presque au même âge que mon garçon, peu

avant le temps des « Wilden » au Vieux Château ! Je vous assure que je ne puis parfois contempler ce cher enfant sans que les larmes me viennent aux yeux. Car d'un côté, je ne sais comment me rendre digne d'un tel bonheur envers Dieu qui m'avait déjà donné tout ce que je pouvais désirer dans mon ménage, grâce à cette compagne de mes jours qui m'est tout ici-bas. De l'autre côté, je ne puis oublier les angoisses que j'eus lors de sa naissance... Puis après, cette allégresse dans mon cœur, cette joie dans ma famille et dans toute ma patrie !... Toutes ces impressions ne peuvent s'effacer de mon cœur et de mon imagination, et j'ai fait depuis bien des découvertes nouvelles dans ma vie intérieure.

Pendant l'hiver 1859 à 1860, les préoccupations de Frédéric Godet se concentrèrent sur la santé de sa femme qui déclinait depuis trois ans, et qu'il perdit le 13 février 1860. Il écrit à son ami Bonnet :

Je puis dire : abattu, mais non désespéré; frappé, mais non renversé. Je ne puis comprendre la force qui me soutient. Ce que je puis dire, c'est que le Seigneur a été bon, grand, miséricordieux, patient, fidèle, au delà de tout ce qui se peut exprimer, et qu'en repassant ses voies, — même sous le marteau qui nous a triturés, nous avons pu dire : « Mon âme bénis l'Éternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits ! »

Il écrit quelques jours après à une parente :

Au bord de cette tombe où allait s'ensevelir tant de dévouement, tant d'amour, tant de sain jugement et de bon conseil, tant de droiture de cœur et d'esprit, un sentiment a pourtant dominé dans mon cœur : c'est celui de la reconnaissance pour le trésor que Dieu m'avait donné et qu'il m'a laissé pendant quinze ans.

Le prince, à l'annonce de ce deuil, répond par ces lignes (23 février) :

Je ne m'attendais pas de sitôt à recevoir une lettre de vous, mais lorsque j'aperçus votre écriture accompagnée des signes de deuil, pour la première fois depuis que nous nous connaissons je ne pus me réjouir comme de coutume, et le cœur me battit lorsque je me mis à lire...

... Il n'est pas nécessaire de parler ici de mon affection pour votre femme, une de mes plus anciennes connaissances, ni du souvenir que je lui conserverai toujours : vous me connaissez trop bien pour ne pas savoir tout ce que je sens.

Que j'aimerais pouvoir vous parler comme vous savez si bien le faire vis-à-vis de moi dans les moments graves et sérieux ! Veuillez exprimer ces sentiments à votre bien-aimée mère, et lui dire que je pense beaucoup à elle, qui a eu à passer par tant d'amertumes...

Les nombreux devoirs du pasteur et du professeur le réclamaient sans merci :

Dans une douleur comme la mienne, écrit-il à une parente, une des moindres souffrances n'est pas, je vous assure, de ne pouvoir vivre un peu tranquillement tout à sa douleur. J'aimerais à pouvoir me recueillir en face de la dispensation divine, à méditer devant Dieu sur ce qu'il m'a ôté, à sonder un peu cette plaie, qu'il ne m'a pas faite pour que je ne la sente pas... Et déjà tout a recommencé, et même il faut songer à l'arriéré, il faut multiplier les leçons, renouer la correspondance, — et puis tout ce qui résulte à la maison du vide qui s'y fait sentir à chaque instant !...

A Félix Bovet. 27 avril 1860.

... Vous savez que M. Charles Berthoud[1] s'est décidé à

[1] Charles Berthoud (1813-1894), consacré au ministère en 1841, puis professeur de littérature à Neuchâtel pendant douze ans, et dès 1860

quitter son poste de professeur de littérature pour s'en aller à Florence. On a joint à cette chaire celle d'histoire supérieure ; et aujourd'hui la Commission d'éducation a décidé à l'unanimité de vous appeler à ce poste d'une importance capitale.

... Je sais tout ce qui s'oppose à votre acceptation. Je sais que vos rails étaient disposés tout différemment... Mais je sais aussi qu'il faut être prêt à toute heure à dérailler sous la pression divine, sous la main de celui qui a dit : « Mes voies ne sont pas vos voies. »

Quant à vos enfants de Grandchamp, [1] le Seigneur a vu ce que vous avez *voulu* faire. Cela lui suffit. Oserai-je dire qu'il n'a pas voulu d'Isaac, et qu'il vous met en main le bélier à lui offrir ?...

J'attends de vos dames le mutisme de Sarah. Ou seraient-elles plus généreuses et plus héroïques encore ? Iraient-elles jusqu'à s'effacer au point de vous stimuler ? En tout cas, Arnold [2] saura bien vous jeter un irrésistible regard, en vous disant : « Mon frère ! Mon maître déjà ! et bientôt mon professeur ! » Je ne vous parle pas de mon petit Georges, que je serais si heureux de vous confier. Voyez comme le petit coin d'intérêt personnel se mêle à tout !

J'espère, cher ami, que Dieu ne vous laissera pas longtemps indécis sur l'origine réelle de cet appel...

Au même. 5 mai 1860.

... Vous me demandez si je vous crois propre à cette tâche ! Oui, cher ami, puisque j'ai voté votre appel avant tout autre. Oui, puisque je vous écris comme je fais ici.

pasteur de l'Église française de Florence, mort à Gingins (Vaud), était un fin lettré qui a collaboré à nos principaux journaux et périodiques.

[1] Les élèves de l'asile fondé par M. et Mme F. Bovet. Voir F. Bovet, *Lettres de jeunesse*, p. VI et passim.

[2] Arnold Bovet, qui devait plus tard être en Suisse un des champions les plus actifs dans la guerre contre l'alcoolisme. Il était alors étudiant à Neuchâtel. V. P. Dieterlen : *Arnold Bovet, sa vie et ses œuvres*. (Neuchâtel, 1904).

Votre culture littéraire, votre goût naturel, votre style, l'unique style *français* entre tous les styles neuchâtelois à moi connus, vos expériences d'étudiant, de jeune homme, l'œuvre du Seigneur actuellement affermie en vous, votre don particulier d'agir sur les autres sans jamais vous imposer à eux, votre esprit généralisateur uni à une mémoire du détail comme je n'en connais pas une seconde, harmonie qui vous donne comme à très peu d'hommes le moyen précieux de représenter toujours l'idée générale dans le fait qui la caractérise le mieux et d'élever chaque fait spécial à la hauteur du principe qu'il représente, — ce qui est si important en littérature et surtout en histoire (générale), — puis enfin votre cœur et votre esprit neuchâtelois, sortis du milieu sur lequel vous auriez à réagir, — levain émanant de la pâte et replongé dans la pâte, et, en vertu de cette homogénéité, exerçant une vertu plus puissante et plus pénétrante que ne pourrait le faire une personnalité étrangère, — voilà, cher ami, les circonstances envisagées par moi comme providentielles et décisives pour voter votre appel et pour désirer du fond de mon cœur que vous consentiez à l'accepter... [1]

FÉLIX BOVET

[1] Félix Bovet accepta en effet, et enseigna la littérature française à Neuchâtel de 1861-1866.

A Arnold Guyot, professeur, à Princeton (États-Unis).[1] *12 janvier 1861.*

... Mon principal travail, ce sont mes cours d'exégèse, et ma principale préparation, ce sont toujours nos lectures du mardi soir avec Carlo [Charles Prince].[2] Quel trésor que ce Prince! Il me semble que ce serait un péché de mourir ou de le laisser mourir sans avoir lu avec lui le Nouveau Testament tout entier et sans avoir protocolé chacune de ses paroles! Si Dieu voulait nous donner temps et vie pour cela!... Ta place... elle reste là entre nous deux. Elle t'attendra jusqu'à ce que nous nous en allions, lui, ou moi, ou toi.

... Ce Félix Bovet, si tu pouvais le voir avec sa femme, au milieu d'une trentaine d'enfants abandonnés qu'ils ont recueillis, avec lesquels ils mangent, dont ils soignent l'éducation, et à qui Félix donne lui-même une partie de leur enseignement! Le réveil d'Amérique est beau, c'est le printemps avec sa parure de fleurs. Mais ces quelques fruits d'automne sur l'arbre de notre vieille Église ont aussi leur beauté!

... M. Calame, par son *Neuchâtelois*, continue à semer pour l'avenir des principes d'ordre, de justice, qui finiront par être écoutés et qui me paraissent l'être déjà davantage.[3]

Au Prince. 12 janvier 1861.

... Le moyen d'obtenir de Dieu beaucoup de force, beaucoup de grâce, c'est d'employer sans cesse à quelque nouvelle tâche les forces et les grâces déjà reçues. Une heure perdue, avec l'avenir qui s'ouvre devant vous, c'est plus qu'une année perdue dans toute autre position;

[1] Voir p. 77, note 3.

[2] Voir p. 262.

[3] Henri-Florian Calame (1807-1863) est une des plus belles figures de notre pays. Il fit partie du Conseil d'État avant 1848, et rédigea avec une haute distinction et une autorité rare le journal conservateur auquel F. Godet fait allusion.

car si vous avez les bénéfices d'une situation unique, vous en avez aussi les charges; et si des millions d'êtres, un jour, pourront profiter de ce que vous saurez ou pourrez, des millions aussi pourront souffrir de votre ignorance ou de votre incapacité sur un point quelconque. Courage donc, et au travail! Nul moins qu'un roi ou qu'un prince royal n'a le droit de vivre pour son plaisir... Ma franchise helvétique n'a jamais été prise à mal, du moins pas par ceux qui auraient eu le plus de droit de le faire...

Cette année-là, Frédéric Godet se trouva engagé dans une vive, mais fraternelle polémique avec M. R.-W. Monsell, le très distingué pasteur de l'Église dissidente de Neuchâtel.[1] Le point de départ de ce débat fut une brochure anonyme, *Le Monde et l'Église* (Neuchâtel, 1860).[2] Elle attaquait assez fortement l'Église neuchâteloise, que l'auteur accusait de n'en pas être une, parce qu'on en devient membre par la naissance et qu'elle se confond ainsi avec le « monde ». Frédéric Godet répondit par sa brochure: *L'Église neuchâteloise jugée d'après la Bible* (Neuchâtel, Attinger, 1861). Il montre que l'Église si vivement attaquée « possède un ministère établi selon la Parole », et qu'elle « reconnaît, en droit et en pra-

[1] Richard-W. Monsell, né vers 1816 en Irlande, avait étudié la théologie à l'université de Dublin. Ayant quitté son pays pour cause de santé, il séjourna d'abord à Genève, où il fonda l'Église de la Pélisserie, puis il fut nommé en 1843 pasteur de l'Église libre de Neuchâtel, poste qu'il occupa aussi longtemps que son état maladif le lui permit. Il enseigna l'anglais quelque temps à Neuchâtel, où il mourut le 8 janvier 1869. On lui doit plusieurs brochures religieuses et théologiques (outre celles dont nous allons parler), et un ouvrage qui devait être son œuvre maîtresse et résumer sa pensée théologique, *The religion of the redemption* (Londres, 1867, un vol. in-8°). Ce volume devait être suivi de plusieurs autres que l'auteur n'a pas eu le temps de publier. Ceux qui ont connu M. Monsell n'ont pas oublié l'extrême distinction de cet esprit vif et fin, son érudition étendue, et, dans la controverse, sa franchise enveloppée de grâce.

[2] Elle avait pour auteur le Dr Touchon.

tique, cette Parole comme l'unique règle de sa foi ». Elle est en réalité une Église de professants, grâce à l'institution de la ratification du vœu du baptême, qui, quoi qu'en dise son contradicteur, est « un acte libre et une résolution spontanée » du catéchumène.

Monsell intervint alors dans le débat par une *Lettre à M. le pasteur F. Godet* (Neuchâtel, Attinger. La lettre porte à la fin la date du 26 février 1861). Il s'attachait, avec un remarquable talent, à prouver qu'à Neuchâtel, comme ailleurs, le caractère de membre de l'Église « n'est qu'un corollaire insignifiant du caractère de citoyen » ; que la ratification n'est point « spontanée », mais qu'elle est pure affaire de convenance et d'habitude.

Ce fut au tour de Frédéric Godet de répliquer. Il écrivit *Le Multitudinisme national justifié par l'Écriture sainte et l'histoire* (Neuchâtel, Attinger, 1861), où il montre que le multitudinisme neuchâtelois n'est pas le « gouvernementalisme » ; que l'Église si rudement attaquée a toujours possédé un chef distinct de celui de l'État, ce qui garantit son autonomie et sa vie propre, si bien qu'elle a pu « s'organiser d'une manière presque indépendante de l'État » et s'administrer librement. Il insiste sur l'article de la loi ecclésiastique de 1848 qui dispose « qu'aucun droit civil et politique ne peut être attaché à la qualité de membre de l'Église » (article qui fut introduit dans la loi sur l'initiative de deux membres du clergé, F. Godet et Louis Henriod, ainsi qu'il a été dit p. 210). Puis Godet déclare que la séparation de l'Église et de l'État peut devenir nécessaire, soit lorsque l'Église prétend dominer dans l'État, soit quand l'État prétend absorber l'Église. Mais il ne faut pas, comme l'a fait Vinet, transformer en dogme cette nécessité accidentelle.

La duplique du pasteur dissident est intitulée *Le droit divin en matière d'Église et le christianisme sans*

conversion (Neuchâtel, Wolfrath & Metzner, juillet 1861). Elle affirme que « dans tous les pays protestants, la vie religieuse est en raison inverse de l'empire qu'y exercent les Églises nationales » ; le « multitudinisme national », défendu par F. Godet, y est qualifié de « catholicisme imberbe ». Et Monsell conclut que les discussions ecclésiastiques finissent par être des discussions sur la nature du salut et de la foi individuelle.

Cette controverse, qui demeura jusqu'au bout parfaitement courtoise, occupa tout Neuchâtel, et même eut quelque retentissement au dehors. Nous laissons au lecteur curieux d'en savoir plus long le soin d'étudier les pièces du procès.[1] Ce qui est peut-être rare en matière de controverse, c'est que les deux contradicteurs, qui éprouvaient déjà l'un pour l'autre une haute estime, devinrent amis au sens le plus vrai du mot. A propos de ce débat, F. Godet écrivait en mars 1861 à son ami le théologien Riggenbach, de Bâle : [2]

C'est quelque chose de délicat que les questions d'Église, car l'Église, c'est *Son* corps. Et tailler là-dedans, ce n'est pas rien ! Cela m'effraie encore plus que la dogmatique ou l'exégèse. Si je n'y avais été en quelque sorte contraint, je n'aurais pas pris la plume. Et maintenant m'arrive la réponse de notre pasteur dissident Monsell, à qui il me faudra répliquer. Et tous mes autres travaux ! J'en serais réduit au désespoir si je ne regardais en haut. Permettez-moi, quand viendra la réponse de Monsell (elle sera sûrement pleine d'esprit et de valeur), de vous la communiquer.

A L. Bonnet. 7 mai 1861.

Je ne comprends pas comment j'ai pu venir à bout de mes travaux de l'hiver. Dieu veuille que ce soit *son*

[1] Voir aussi : Ch. Monvert, op. cit., p. 75-82.
[2] Nous traduisons : la lettre est en allemand.

ouvrage, et non le mien! Tu recevras mon troisième article sur le *Cantique des Cantiques*. C'est le travail le plus difficile auquel je me sois livré... Il m'a semblé sentir tomber une montagne de dessus mes épaules quand j'ai achevé de dicter ce dernier article. Cela s'est fait en quelques heures; mais c'était la substance de quinze ans de travail, et d'une année d'enfantement.

... Mon Georges paraît prendre le chemin de la théologie, dont il s'était toujours déclaré très peu partisan jusqu'à ce moment.

A F. de Rougemont. Cressier,[1] *16 août 1861.*

... N'êtes-vous point trop préoccupé de ce malheureux rapport? Tâchez de dormir sur les deux oreilles. C'est ainsi que viennent les choses. *Il le donne aux siens en dormant.* Pour moi, je suis ce régime, et m'en trouve bien. Je ne pense à rien. Je me laisse vivre. Je cours bois et champs avec mes enfants. Je fais comme s'il n'y avait au monde ni Monsell, ni *Revue*, ni Alliance.[2] Le premier me laisse le choix entre lui et le pape. On tâchera de s'en tirer, ce qui ne me paraît point trop difficile; il y a assez de place entre deux pour échapper. La seconde ne demandant rien, il y a du temps pour satisfaire à mes promesses, auxquelles d'ailleurs probablement personne ne pense encore que moi-même. La troisième... dormons! Mieux nous dormirons, plus de charité nous aurons; meilleurs membres de l'Alliance nous serons; meilleurs rapports nous ferons.

Voilà mon éthique... à l'usage de Cressier, des vacances et de mes enfants. Je voudrais bien porter cette éthique-

[1] Village à deux lieues de Neuchâtel, où la famille passa quelques semaines de vacances.

[2] Allusion à l'Alliance évangélique, qui devait se réunir à Genève, et pour laquelle F. de Rougemont et F. Godet avaient chacun un rapport à préparer. Le premier traita de l'état religieux de la Russie, Pologne, Bohême, Hongrie. Il refit ensuite et développa son travail, qui fut publié sous le titre *La Russie orthodoxe et protestante* (Paris, 1863).

là au Valentin, quand la trompette sonnera. Je tâcherai. Philippe et mes quatre fillettes jouissent beaucoup de ce système tout nouveau. Et je crois qu'ils lui donneraient volontiers un caractère permanent. Nous faisons ensemble de délicieuses courses autour de Cressier, sur les hauteurs qui nous avoisinent.

La question qu'il allait traiter à Genève était celle du Dimanche. Citons ici le récit, assez exact, croyons-nous, que publiait récemment le *Journal religieux* de Neuchâtel : [1]

M. Frédéric Godet avait, un dimanche soir, à sa table une dame anglaise ou américaine. Au dessert on apporta des meringues. La dame invitée exprima très simplement son étonnement qu'on fît travailler le pâtissier le dimanche, alors qu'on désirait jouir soi-même d'un repos légitime. Cette remarque fit réfléchir M. Godet. Quelque temps après, se réunissaient à Genève les grandes assises de l'Alliance évangélique. Il proposa qu'on mît le sujet du Dimanche à l'ordre du jour et présenta lui-même sur cette question un travail remarquable. Dans l'auditoire se trouvait Alexandre Lombard ; et comme au sortir de la séance on s'entretenait de ce qu'on venait d'entendre, un Anglais lui frappa sur l'épaule : « You are the man », lui dit-il, « vous êtes l'homme pour entreprendre une croisade ». Ce fut pour Alexandre Lombard l'appel de Dieu. Dès ce moment, celui qu'on nomma bientôt — quel titre d'honneur ! — Lombard-Dimanche, se fit le champion de cette grande cause du repos hebdomadaire pour tous.

Le rapport de F. Godet, qui parut sous forme de brochure, [2] avait produit une vive sensation. L'auteur y plai-

[1] M. E. Sauvin, dans une lettre du 21 octobre 1911, sur le jubilé cinquantenaire de la Société genevoise pour l'observation du Dimanche.

[2] *Le jour du Seigneur et les meilleurs moyens d'en assurer la*

dait, selon sa forte expression, « la cause de Dieu ». Mais, bien avant les conférences de Genève (en 1858 déjà, comme on l'a vu plus haut), il avait fondé à Neuchâtel une société pour le respect du Dimanche, dont il fut le président jusqu'à sa mort. Il entretient de cet objet son ami Riggenbach dans ces lignes :

5 décembre 1861. — ... Il faudrait te raconter une longue histoire. Je vois notre modeste société neuchâteloise, fondée dans la mêlée des contradictions, des contradictions même de fidèles et vénérables collègues : nous avons environ 200 membres... Tout cela s'est développé de soi-même... Ce que nous faisons pour le jour du Seigneur, nous le faisons pour le Seigneur lui-même. Il bénit ce travail.

Du Prince. 26 mars 1862.

... Vous êtes un de ceux pour lesquels je n'ai jamais varié dans mon affection, et un ami qui a toujours occupé la même place dans mon cœur, depuis ces années de mon enfance où vous seul vous saviez me traiter selon mon individualité ; aucun changement de temps ni de circonstances n'a pu altérer quoi que ce soit dans nos relations intimes. De plus, chaque fois qu'il m'arrive un grand plaisir ou un grand chagrin, mes pensées se tournent vers vous, avec le désir de vous communiquer ce qui s'est opéré en moi. Malheureusement, j'ai dû plus d'une fois me borner à cette correspondance morale, qui vous paraîtra, je le crains, un peu comparable aux bonnes intentions auxquelles on se livre si souvent, et desquelles un proverbe français parle comme d'un certain pavé.

... Ma vie domestique me présente chaque jour un bonheur croissant, si possible. Toutes les tribulations, toutes les amertumes de la vie extérieure et de la vie

sanctification (Genève, Ramboz et Schuchardt, 1861). Plus tard remanié sous ce titre : *Le Dimanche* (Genève, 1889).

pratique restent au seuil de la porte qui conduit à mon *home*... La douleur de la perte de mon cher beau-père,[1] le plus intime et le plus tendre ami de ma femme, mon véritable second père, est venue comme un coup de foudre frapper notre vie paisible. Nous voilà privés de celui qui semblait destiné à nous servir de guide pendant bien, bien des années, et voilà non seulement la souveraine de l'Angleterre privée de son unique appui, mais l'Europe dépouillée d'un de ses esprits les plus brillants et les plus distingués.

... J'ai, en vérité, grâce à la position intime dont je jouis auprès de ma belle-mère maintenant, à aider ma femme ainsi que sa mère dans l'éducation de mes jeunes frères et sœurs et à tâcher de servir d'appui à cette reine infortunée qui jusqu'à présent ne connaissait le malheur que par description. Mes enfants grandissent et prospèrent, grâces à Dieu, et nous causent une joie indéfinissable. Vous connaissez par votre riche expérience le plaisir que cause au cœur paternel le développement de ces petits êtres, et surtout à l'âge où se trouvent mes enfants, où chaque jour fait une nouvelle découverte.

Le roi et la reine vont aussi bien que leur haute position le permet. Le sort et la vie de ceux que Dieu a placés sur les trônes ne sont jamais enviables, et la voie épineuse que les têtes couronnées ont à suivre n'offre que bien peu de relâche, surtout de nos jours...

Le 22 mai 1862, Frédéric Godet se remaria avec Mademoiselle Caroline Alioth, qui, depuis un certain temps déjà, dirigeait l'éducation de ses deux filles aînées. L'automne suivant, il conduisait à Francfort son fils Georges, qui allait y apprendre l'allemand tout en poursuivant ses études classiques, et devait trouver dans la famille Bonnet une seconde maison paternelle. Mais son

[1] Le prince Albert était mort le 14 décembre 1861, après une courte maladie.

père, qui s'était mis à lui dicter son premier grand ouvrage de théologie, avait lieu de regretter ce collaborateur déjà précieux. Il écrivait à Arnold Guyot, le 21 octobre :

Nous sommes arrivés dans notre commun travail (mon *Saint Jean*), à la fin du chapitre XIX : 900 pages, presque toutes écrites de la main de ce cher enfant, au milieu de ses études, moi retenant, lui me poussant toujours...

... Aussitôt après mon retour de Francfort, j'ai reçu une dépêche du jeune prince, qui me demandait d'une manière touchante de le rejoindre à son passage en Suisse... J'ai trouvé le prince et sa jeune femme si bons, si affectueux pour moi ; la confiance comme il y a dix-huit ans, quand j'étais en quelque sorte son unique confident, — et cette fois de la part des deux. Le prince est intérieurement calme, heureux ; extérieurement bon, doux, toujours de bonne humeur. Ils paraissent s'aimer tendrement. Une piété réelle fait le fond de leur vie. Il est devenu très *homme* ; son jugement s'est émancipé de celui de ses alentours. Je suis heureux et profondément reconnaissant de ces quelques jours passés avec eux. Elle recherche les lectures solides et sérieuses, et je veux lui envoyer ton *Earth and man,* [1] sacrifiant mon exemplaire au désir d'être utile à ce gentil couple. C'est un sacrifice, je t'en réponds.

... Notre Carlo est toujours bien, toujours brave, toujours à l'œuvre, — les pommes de terre à Peseux, [2] Sophocle et Platon à Neuchâtel. Il parcourt chaque jour tout le clavier des préoccupations humaines, depuis les plus sublimes aux plus infimes. Nos lectures de cet hiver ont été plus bénies, plus riches, plus douces que jamais. Nous relisons *Saint Jean* pour la quatrième fois. Jamais il ne nous avait paru si grand, ou plutôt

[1] Le principal ouvrage de Guyot.
[2] Près Neuchâtel, où Ch. Prince avait sa maison des champs.

jamais la figure de celui dont il nous retraçait la parole ne nous avait été si complètement illuminée par l'Esprit.

A son fils Georges. 31 octobre 1862.

... Nous venons de passer par une heure où je t'ai regretté au milieu de nous, parce que tu aurais pu nous y être de bon secours... Pense que nous avons eu hier après-midi un incendie tout près, dans le corps de bâtiment qui ferme la cour du côté de bise.[1] Ç'a été un rude moment... Je venais de terminer la visite de tous les ménages du quartier de Vieux-Châtel, à laquelle j'avais consacré les premières après-dînées de cette semaine ; je sortais, le cœur content, de la dernière maison ; j'entends sonner à la tour de Diesse. Je regarde ma montre : 4 1/2 heures ! Ce n'est donc pas une heure qui sonne, — c'est le feu ! Où ? Je lève les yeux : une colonne de fumée comme je n'en ai jamais vu s'élevait du milieu de la ville. Je presse le pas. Arrivé au bas de la ruelle Vaucher, un monsieur qui accourait me dit : « Je viens de voir d'en haut ; c'est tout près de l'Hôtel-de-Ville. » — Un peu plus

CHARLES PRINCE

[1] F. Godet habitait depuis trois ans la maison Morel, rue des Terreaux, 2, qui fait l'angle avec le Faubourg de l'Hôpital. Il y demeura jusqu'en 1866.

loin, Mme DuPasquier-Brélaz me crie de son jardin : « M. Godet, c'est à côté de chez vous ! » — Un peu plus loin, une bonne femme : « Monsieur le ministre, c'est chez vous qu'il brûle. » — Je ne sais comment il se fait que j'étais parfaitement calme. Ma seule pensée était : « Pauvre femme, pauvres enfants, quel moment ! » Enfin j'arrive : la flamme dévorait à belles dents tout le toit qui fait angle avec le nôtre.

En entrant, je trouve Alphonse Petitpierre[1] qui venait de serrer mon *Saint Jean* et mes cours dans une grande nappe pour être prêt à tout jeter par la fenêtre ; M. Diacon qui me crie : « Où sont vos sermons ? Sauvez vos sermons ! » — Je trouve Caroline assez calme, un peu agitée par les avis contraires plutôt que par la circonstance elle-même. Arrive le brave Prince : « Avez-vous quelque chose sous le toit ? » — Alors on se souvient de la chambre à serrer, la plus exposée. Tout notre linge lavé de la veille y pendait. Aussitôt Prince s'élance en disant : « Soyez tranquilles, je ne quitterai pas la chambre qu'elle ne soit vide. » Nous avons éprouvé le zèle dévoué de bien bons amis.

Au même. Lundi 29 décembre 1862.

... Quand, en regardant aux années écoulées, on se demande : « Qu'est-ce que le temps renferme de réel ? » ne doit-on pas répondre : « Ce que notre cœur est parvenu à y verser d'affection, de dévouement mutuel ! » Quand, en contemplant ta grand'maman, au terme de sa longue vie, je me demande : « Qu'est-ce qui reste de tout ce labeur — et de sa personne elle-même, autrefois si active, si intelligente ? » — il reste cette inépuisable bienveillance, avec tous les fruits qu'elle a produits et dont le souvenir est dans la mémoire de

[1] Camarade et ami de F. Godet, Alph. Petitpierre (1812-1888) à été pasteur à Saint-Aubin, puis à Neuchâtel et, dès 1864, directeur des écoles de la ville ; il a laissé deux ouvrages bien connus de ses compatriotes : *Un demi-siècle de l'histoire économique de Neuchâtel* et *La première Académie de Neuchâtel*.

Celui qui a dit : « Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits... » Il reste ce cœur encore chaud et semblable à lui-même, — tandis que tout le reste n'est plus que comme une ruine. Cultivons-donc, mon cher enfant, ce qui demeure ; et l'apôtre nous l'a dit : « Ce qui demeure, c'est la charité. »

A L. Bonnet. 15 février 1863.

Oui, il est vrai, notre ami Philippe Bovet[1] nous a quittés, quittés sans pouvoir prendre congé des siens même par un regard ; enlevé comme un homme trop bien mûri par l'amour pour avoir besoin de l'être par la douleur. Ce qu'il était, ces derniers temps surtout, je ne puis te l'exprimer... Chaque fois qu'il avait passé chez moi, mon âme restait élevée pendant quelque temps à un niveau supérieur que l'élévation de la sienne m'avait révélé. Une sympathie qui arrivait comme d'elle-même à *l'amour du prochain*, une délicatesse d'impression s'adaptant à la moindre nuance de la vôtre, une reconnaissance pour les dons de Dieu de toute sorte dont il était entouré, un besoin de voir le bonheur s'étendre à tous les êtres qui l'entouraient, enfin un ciel vivant, voilà ce qu'était ce cher ami. Et cela ne nous faisait pas peur ! Il avait l'air si fort, si parfaitement bien portant !

... Depuis la perte de ma première compagne, je n'ai pas fait une perte qui laisse une telle lacune dans ma vie. En ces dernières années, ces derniers mois surtout, Philippe était devenu pour moi plus qu'un frère !

Un mois plus tard, il perdait coup sur coup deux autres amis, Henri-Florian Calame, l'éminent rédacteur du *Neuchâtelois*, et Constant Delachaux, son vieux camarade, parrain de son fils aîné, qui venait de quitter les

[1] (1809-1863), cousin germain et beau-père de Félix Bovet, avait longtemps résidé à la fabrique de Boudry, et acheva sa vie à Grandchamp. (V. Félix Bovet, *Lettres de Jeunesse*.)

Verrières pour répondre à l'appel de la paroisse de la Chaux-de-Fonds, et qui fut frappé en chaire d'une attaque d'apoplexie. A ce moment, Frédéric Godet se trouvait à Paris pour s'occuper de la publication de son *Saint Jean*, entreprise à laquelle MM. de Pressensé et Bersier mettaient « un intérêt de cœur ». Il écrit à son fils Georges :

Paris, 13 mars 1863.

... M. Renan va publier sa *Vie de Jésus*. Il paraît qu'il admet l'authenticité de *Saint Jean*, mais il se tire des conséquences, comme M. Reuss, en niant le caractère historique de l'œuvre et en faisant de cet évangile un traité théologique. C'est ce point de vue qu'il faudra miner par l'exégèse et faire crouler par le chapitre de conclusion. Mais quelle tâche ! On commencera d'imprimer au mois de mai... Il faudra pourtant aussi qu'on trouve le temps d'aller aux Alpes, n'est-ce pas ?

... Et je ne te dis pas un mot de Paris ! — C'est que, pour cette fois, Paris est tout dans Saint Jean. Cela ne lui arrive pas souvent. Il ne faut pas trop me vanter pourtant : j'ai été mardi soir à l'Opéra, où on exécutait une suave musique de Félicien David [1] ; hier soir à la Comédie Française, voir le *Bourgeois Gentilhomme*. J'ai entendu Saint-Marc-Girardin ; demain ce sera Rosseeuw-Saint-Hilaire ; lundi, Laboulaye. Je jouis donc aussi de Paris. Je vois beaucoup nos étudiants, qui sont très gentils pour moi ; mais je me réjouis de reprendre le chemin de Neuchâtel.

Le retour dont il se faisait fête fut singulièrement assombri.

A son fils Georges. Neuchâtel, 17 mars 1863.

... L'éclair tombe à droite et à gauche, comme en

[1] Lalla Roukh.

temps d'orage. Après Philippe Bovet est mort M. Samuel Petitpierre [1] ; et voici M. Calame bien malade de la fièvre typhoïde ; et puis un nouveau coup et le plus douloureux de tous, du moins pour toi et pour moi. J'ai reçu dimanche soir, à Paris, une dépêche télégraphique disant : « M. Delachaux sérieusement malade se recommande à son ami. » J'ai fait aussitôt mes préparatifs de départ, rompant tout ce qui était commencé, renvoyant les invitations, pour partir le lendemain (lundi soir) ; je ne pouvais avant. Hier soir, à ces heures donc, je m'embarquais à Paris, et tu peux penser dans quels sentiments. [2]

... Tous les arrangements pour la publication de *Saint Jean* sont pris, et tels que je pouvais les désirer. J'ai reçu des encouragements qui me remplissent de l'espérance de pouvoir faire quelque bien... Mes relations avec les amis que j'avais là sont devenues douces et intimes.

21 mars. Une dépêche arrivée ce soir m'apprend que Delachaux, ce fidèle ami, vient de nous quitter... Deux de vous viennent de perdre leurs parrains, et moi je viens de perdre deux amis comme peu d'hommes ont eu le bonheur d'en posséder un dans le cours d'une longue vie.

... J'apprends en ce moment la mort de M. Calame, arrivée hier soir à 11 heures. Le juste meurt : y aura-t-il quelqu'un pour y prendre garde ?

Le premier volume de *Saint Jean* parut en décembre 1863. En l'envoyant à son ami Guyot, l'auteur lui dit : « Si tu as le temps d'en lire quelques pages, tu liras non pas *un* mais *deux* amis ensemble, et dans tout ce

[1] Samuel de Petitpierre (1829-1863), substitut du procureur-général, promettait d'accomplir une carrière utile et brillante et aurait joué un rôle prépondérant dans notre vie publique.

[2] Il arriva à temps pour revoir son ami quelques heures avant sa mort, ainsi qu'il le raconte dans la même lettre.

que tu trouveras de bon tu diras : « Carlo a passé par là. » Le cher Prince est toujours meilleur, si possible. »

N'est-ce pas le lieu de citer une partie de la dédicace, précisément adressée à Charles Prince, de ce premier commentaire de Frédéric Godet ?

... Après ce travail en commun, dans lequel ta pensée et la mienne se sont si souvent fondues en une seule, il me serait impossible à moi-même de distinguer dans cet ouvrage le *mien* du *tien*. Et si je le pouvais, à quoi cela servirait-il ? Sur le chemin d'Emmaüs, on ne parle plus que du *Sien*, et, comme les deux pèlerins, on s'écrie : *Notre cœur ne brûlait-il pas au-dedans de nous, quand Il nous parlait en chemin et qu'Il nous ouvrait les Ecritures !* Permets du moins que, ne pouvant te citer à chaque page, j'associe ton nom au mien...

Puisse la jeunesse studieuse des Églises de France et de Suisse, en vue de laquelle j'ai principalement travaillé, reconnaître, en lisant ce commentaire, ce que j'ai si souvent éprouvé en lisant le Nouveau Testament avec toi : c'est que la théologie n'a pas d'amie plus fidèle, d'alliée plus sûre, qu'une forte et solide philologie, pour qui les moindres nuances de l'expression deviennent, à chaque mot, la révélation du fond des choses.

Du Prince. Nouveau Palais, ce 3 octobre 1864.

... Deux morts subites parmi les personnes qui m'étaient attachées dès ma plus tendre enfance, la guerre [1] à laquelle j'assistai pendant l'hiver et le printemps, enfin la naissance de mon troisième fils et quatrième enfant [2] : l'école de la vie ne pourrait fournir des leçons plus instructives que ce peu de mois l'ont fait pour ma personne... Je n'ai pas besoin de vous dire comme toutes

[1] Du Schleswig-Holstein.
[2] Le prince Sigismond.

ces expériences m'ont pour ainsi dire encore rapproché de Dieu et m'ont fait ressentir la force que nous ne pouvons puiser que dans cette source éternelle de bonté et de miséricorde. Pour vous détailler les impressions de ma vie intérieure, il me faudrait des pages; je crois cependant que peu à peu je réussirais à le faire, s'il ne se présentait dans bien peu de temps une superbe occasion de nous revoir. Nous comptons partir, ma femme et moi, ainsi que nos quatre enfants, immédiatement après mon jour de naissance (qui sera aussi celui du baptême de mon garçon) pour le lac de Genève, où nous passerons le mois de novembre et une partie de décembre... Nous habiterons à La Farraz, près de Vevey.

... Plus j'avance en âge et fais connaissance des hommes, plus je rends grâce à Dieu de m'avoir donné une épouse comme la mienne. Quel bonheur de laisser derrière soi toutes les vicissitudes et les amertumes de cette vie, dès qu'on se trouve au sein de sa famille! Que Dieu nous conserve cette paix et ce bonheur domestique; je ne lui demande rien d'autre dans ce monde.

La guerre est un terrible métier ; je n'ai pas vu ce qu'on appelle une bataille rangée, parce que notre ennemi n'en voulait pas, mais j'ai vu tout ce qui contribue à rendre une campagne épouvantable d'un côté et glorieuse de l'autre. La manière dont les journaux ont trouvé bon de se battre les flancs d'enthousiasme et d'admiration sans bornes pour la bravoure de nos troupes m'a souverainement déplu, comme toutes les exagérations. Mais on ne peut nier que nos jeunes soldats se sont battus comme de vieux troupiers, et qu'ils ont supporté les fatigues vraiment énormes d'une campagne d'hiver comme des troupes aguerries depuis des années. Mes expériences ont été riches, et, sans le pressentir lors de mon départ, j'ai pu rendre quelques services (mais ceci reste entre nous); de plus, j'ai gagné beaucoup plus de confiance en moi-même que je n'en avais auparavant...

Invité à se rendre à La Farraz, F. Godet y passa quelques jours pleins de douceur. Le prince et la princesse séjournaient là incognito, menant une vie affranchie de toute étiquette. La jeune mère nourrissait son dernier-né, le prince Sigismond, qui devait mourir deux ans après. Elle prenait plaisir à peindre à l'aquarelle aux environs de la villa. On faisait à pied de fréquentes excursions ; dans une de ces promenades, la princesse, avec un abandon charmant, confia à l'ami de Neuchâtel les détails de sa première rencontre avec le prince. Un jour, on s'attarda si bien dans la campagne, que la mère, anxieuse au sujet de son nourrisson, disait en se hâtant vers le logis : « Comme je vais être grondée par la bonne ! »

Le prince ne voulut pas séjourner en Suisse sans venir à Neuchâtel voir la famille de son ancien maître. Il dîna chez lui, dans l'intimité, le 15 novembre 1864, et conquit tout le monde par sa simplicité, sa bonne grâce et son bon cœur.

Le second volume de *Saint Jean* fut mené à terme avec l'année 1864, mais non sans une grande fatigue. L'auteur écrit à Mlle Henriette Favarger, le 18 janvier 1865 :

... Au moment où j'achevais enfin mon travail, je tombais harassé. J'ai été pendant plusieurs semaines sans appétit, sans force, obligé de renoncer à la prédication... Tout cela avait été trop pour une tête fatiguée et un cœur qui parfois a beaucoup souffert cette année.

A une parente. 25 janvier 1865.

Depuis que M. Nagel [1] est devenu suffragant de M. DuPasquier, j'ai pris le quartier des pauvres des

[1] Louis-Constant Nagel (1825-1888), pasteur et professeur en théologie. Il s'est occupé avec un zèle particulier des écoles du dimanche et des missions.

Chavannes, et il en résulte pour moi (je devrais dire pour nous, puisque ma femme en a sa bonne part) un accroissement d'ouvrage extraordinaire... Heureusement que j'ai un peu recouvré ma tête.

... Demander et attendre, désirer et être prêt à recevoir, voilà ce que Dieu veut de nous. La tâche est appropriée à notre faiblesse, et le résultat l'est à la richesse de celui qui nous invite à venir ainsi à lui sans argent.

... Pour la question que vous m'adressez au nom du bruit public, sur mes moyens d'existence, je n'en comprends pas bien le but, comme je ne comprends pas pourquoi le public se préoccupe de ma position, puisque je ne lui demande rien. J'ai toujours, avec l'aide de Dieu, pourvu moi-même à ce qui m'était nécessaire...

A Arnold Guyot. Neuchâtel, 2 février 1765.

Il me semble chaque matin en me levant que je suis un vieux cheval de diligence que le postillon vient de réveiller et de faire lever d'un coup de fouet, et qui va se placer, la tête baissée et soumise, entre les brancards de son attelage. Tu vois que je commence à être sous le poids des impressions de la cinquantaine... Je sens aussi le déclin de la mémoire. Il me semble que mon cerveau est une ardoise barbouillée en tous sens, sur laquelle ne se marquent plus de traits distincts, et où les anciens peuvent à peine se lire. Notre brave Prince, qui vieillit aussi, me parlait de ce déclin, mais sans découragement: au contraire, il le bravait, il triomphait de voir l'élément moral sortir sain et sauf, et même glorifié, de cette épreuve, et ne cherchait pas d'autre preuve de la fausseté odieuse du matérialisme. Tu vois que nous vivons toujours, attendant et appelant notre ami.

[Il annonce qu'il vient de lui expédier le second volume de *Saint Jean* et lui recommande l'ouvrage].

Fais de ton mieux pour ton ami et l'enfant de ton ami. Enfant de labeur, où j'ai mis une bonne portion de mon être et de ma vie... Dieu veuille en tirer quelque chose pour la défense de cet évangile de grâce qui fait la di-

gnité, la beauté, la sainteté et la félicité de la vie humaine !...

... J'aimerais à pouvoir maintenant traiter un des synoptiques, *Saint Luc* en particulier, et puis rédiger une Introduction au Nouveau Testament. Quand je vois comme on égare notre jeunesse théologique française, cela me fait mal !

Les affaires de Paris[1] me navrent. Le parti Coquerel est odieux avec son recours aux journaux politiques les plus ouvertement incrédules. De l'autre côté je ne puis tout approuver non plus. La position est extrêmement fausse. Ou une église qui a sa doctrine fixe, — ou pas de souveraineté de majorité ! Faire marcher ces deux choses ensemble, c'est vouloir faire paître ensemble le loup et l'agneau. Le seul bon côté de cette déplorable affaire sera de préparer et de hâter la solution par une rupture complète. Mais qui sortira ? — Cela me rappelle le domestique de M. Dubois, de Bevaix. Son maître lui disant : « Je suis bien fâché, Jean-Pierre, il faut nous séparer », l'autre lui répondit : « Comme Monsieur voudra : quant à moi je reste. » — C'est ainsi qu'on dira des deux côtés, et l'on s'assommera mutuellement plutôt que de se séparer.

Édouard Desor[2] venait de proposer au Grand Conseil neuchâtelois le rétablissement d'une Académie. Celle où Guyot et Agassiz avaient enseigné avait été supprimée

[1] Il entend : les affaires ecclésiastiques. Les élections dans l'Église réformée mettaient aux prises évangéliques et libéraux ; à Paris, les premiers ne l'emportèrent qu'à une faible majorité, et M. Guizot ne fut élu qu'au second tour.

[2] (1811-1882), né en Allemagne, venu à Neuchâtel en 1837, fut associé aux études d'Agassiz et de Guyot sur les glaciers. Il devint professeur de géologie à Neuchâtel, publia de nombreux travaux et fit de fort intéressantes trouvailles dans le domaine des antiquités lacustres. Il a légué sa fortune à la ville de Neuchâtel pour être employée au développement des sciences. Il s'occupa avec ardeur de politique et fut longtemps un des chefs les plus écoutés du parti radical.

en 1848, et dès lors la ville de Neuchâtel avait institué, sous le nom d'« Auditoires », un enseignement supérieur fort modeste, il est vrai, mais auquel les Félix Bovet, les Ch. Secrétan, les Prince, les Ladame, les Ch. Vouga, les Ch. Berthoud, les Alfred de Chambrier donnèrent un certain éclat. Cependant, l'esprit même qui animait la plupart de ces maîtres aimés ne plaisait point dans les sphères gouvernementales, et Desor prit la tête du mouvement qui allait tenter d'y mettre fin. Ce projet intéressait tout particulièrement Arnold Guyot: F. Godet va le tenir au courant des divers épisodes de cette campagne. Nous citerons à leur date les fragments de lettres qui s'y rapportent.

2 *février 1865*. Tu sais comment la question de l'Académie est posée. M. F. de Perregaux vient de la formuler dans une brochure qui rend parfaitement compte du sentiment de la majorité de la Commission d'éducation, et qui réunirait tous les esprits si l'on cherchait vraiment le bien de notre jeunesse. [1] Mais il y a d'autres vues. Le but est la « destruction ». Voilà ce qui empêche de s'entendre. La position politique et scientifique de Desor lui tourne la tête. Il joue au dictateur. Le Conseil d'État est son humble serviteur. Les conservateurs du Grand Conseil le flattent. — Il s'imagine que le moment est venu d'en finir avec les derniers boulevards de l'esprit chrétien dans notre patrie. Cependant il rencontre plus d'obstacles qu'il ne croyait.

En parlant de ces « obstacles », Godet pensait sans doute à l'institution qu'il fondait à ce moment même avec quelques amis. Dans une rencontre fortuite avec le pédagogue Jules Paroz, il s'était montré fort préoccupé de l'invasion du rationalisme dans les établissements où

[1] *L'Académie et la Commune de Neuchâtel*, par un ami de l'une et de l'autre. 1865.

se formaient les futurs instituteurs. De cet entretien naquit l'École normale évangélique, établie d'abord à Grandchamp avec le précieux appui de la famille Bovet, et qui fut transférée, six ans plus tard, à Peseux. F. Godet travailla à cette création avec son élan coutumier. Il eut pour collaborateurs particulièrement dévoués M. George Berthoud, [1] pendant trente ans président du comité de l'École, et M. Frédéric de Perregaux, qui en fut longtemps la cheville ouvrière.

F. Godet avait toujours une lecture qu'il poursuivait dans ses rares instants de loisir. Il étudia pendant l'hiver 1864-1865 le beau livre *Die Urwelt der Schweiz*, de l'éminent géologue glaronnais Oswald Heer, à qui il adressait cette lettre de chaude gratitude, début des relations les plus cordiales :

13 avril 1865. Surchargé par les travaux de mon double ministère de pasteur et de professeur de théologie, je cherche cependant à avoir toujours quelques heures à consacrer aux sciences naturelles, particulièrement à la géologie. [2] Et voici que votre ouvrage, par l'intermédiaire d'un ami, est arrivé entre mes mains. Je m'y suis baigné. Tout, en moi, l'intelligence, l'imagination, le cœur a été pris, jusqu'à ce qu'enfin votre dernière page m'a saisi au plus profond de l'être et a fait couler mes larmes, larmes d'une adoration qui se confondait avec la vôtre, larmes aussi de reconnaissance envers Celui qui vous inspirait ce noble hommage à sa grandeur. Le Seigneur disait, en parlant de ses serviteurs : « Si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront. »

[1] (1818-1903), banquier à Neuchâtel, et qui fut, de 1857 à 1861, l'un des directeurs de la *Revue suisse*. F. Godet avait une affection particulière pour cette nature pleine de grâce aimable et de générosité.

[2] Voir, dans ses *Études bibliques* (1re série), le morceau intitulé *Les six jours de la création*, où il confronte le récit mosaïque avec les résultats généraux des études géologiques.

Le temps paraît être venu à Zurich où les serviteurs de Christ se taisant, ou même niant, les pierres doivent, du sein des entrailles de la terre, faire entendre leur voix et proclamer le théisme.

A son fils Georges. 4 novembre 1865.

La neige approche. Elle est sur Chaumont, d'où j'ai vu arriver ce matin des toises de bois toutes blanches... Je me baigne encore[1]... Nous sommes seuls à la maison des bains, M. Secrétan et moi. Il est tout restauré physiquement,[2] et — ce qui est un plus grand miracle — moralement. Le Seigneur a agi merveilleusement dans ce cœur. Il me le disait l'autre jour : « J'avais raisonné sur le pardon gratuit, j'en avais discuté, disserté. Maintenant je l'ai éprouvé ; Dieu l'a opéré... » Mais quelle sage parole que celle que lui a adressée M. Zeller, de Männedorf : « Maintenant la maison est vide, balayée... Hâtez-vous de la remplir si vous ne voulez pas que... »

A Mlle Henriette Favarger. Décembre 1865.

... Quant à l'enfant de l'arrivée duquel vous nous félicitez, il appartient à la série indéfinie des contes bleus dont j'ai l'honneur d'être l'objet avec femme et enfants. Heureux encore quand ce ne sont, comme celui-là, que de ridicules bavardages de jeunes ou vieilles filles ! Nous en avons à Neuchâtel un régiment, qui aurait mieux à faire, à ce qu'il me semble. Écrivez-le sérieusement, je vous prie, à vos bavardes de correspondantes.

A Arnold Guyot, 29 décembre 1865 [Sur le projet d'Académie].

L'année prochaine consommera l'œuvre tenue en

[1] Les bains du lac pendant l'hiver : c'était le remède héroïque auquel il recourait contre le rhumatisme !

[2] Le philosophe vaudois revenait d'un séjour dans la pieuse maison de Männedorf, alors si connue.

échec jusqu'à présent, au point de vue moral et religieux, par le gymnase communal... Il est impossible de rien empêcher. Montrer le mal que l'on fait serait précisément engager à le faire. L'Église reste. Restera-t-elle longtemps ? Serons-nous longtemps à l'abri du radicalisme religieux ?... Je vois venir les éléments hostiles, et je ne sais comment on pourra les repousser ou les écarter.

Au même. 13 janvier 1866.

Desor s'irrite contre la Commune, qui tient bon et ne veut céder ni ses Auditoires ni ses fonds. Il est aidé par Eugène Borel, qui est disposé aux mesures violentes, mais un peu paralysé par la froideur de La Chaux-de-Fonds, qui ne tient qu'à moitié à cela.

... Je ne t'ai rien dit de Carlo. Nous lisons toujours ensemble le mardi soir. Wuithier, son beau-fils, charmant, excellent, délicieux jeune homme, chez qui le cœur, l'intelligence, l'imagination sont plus exquis l'un que l'autre,[1] se joint à nous. Nous lisons *Saint Matthieu*, ou plutôt Prince nous lit, nous disserte, nous vagabonde, nous déblatère, mais souvent avec sublimité... Et nous recueillons avec délices ces intuitions si belles, si grandes, que contemple à chaque instant son œil de prophète.

... J'ai vu Schaff avec beaucoup de plaisir cet été. C'était aussi un ancien ami retrouvé.[2] Il a passé deux jours avec nous.

Cette année-là, Frédéric Godet reçut des ouvertures

[1] Jules Wuithier (1838-1878), ministre du saint-évangile, professeur de philologie, directeur des écoles de Neuchâtel, où sa mort prématurée fut un deuil public.

[2] Philippe Schaff (1819-1893), né à Coire, étudia à Berlin, où il se lia avec F. Godet, et débuta comme privat-docent en 1842. Sur la recommandation de Neander et de Tholuck, il fut appelé aux États-Unis et professa l'histoire de l'Église, d'abord à Mercersburg, puis au séminaire presbytérien à New-York. Il a laissé un important ouvrage d'histoire de l'Église, écrit en anglais.

de la part de la Faculté de théologie de Strasbourg, qui lui eût volontiers confié l'enseignement de l'exégèse. Il répugnait fort à quitter son pays. Et puis, il eût fallu être docteur en théologie... Il écrit à son fils aîné, le 20 janvier 1866 :

Je me représente toi et Philippe revenant à la maison et ne trouvant plus rien à Neuchâtel ! Il vous faudrait être dans votre patrie sans famille, ou dans votre famille sans patrie !... Mon sentiment de plus en plus prononcé est de refuser. Le cœur me saigne à certains égards quand je me rappelle ce que M. Meyer me disait de ces pauvres étudiants ; mais si je puis leur être utile par quelque ouvrage... *Saint Luc* marche son petit train...

Au Prince. 13 février 1866. [Sur la naissance de son cinquième enfant].

... Ce cinquième enfant sera le petit *Vorspann* devant le quadrige si bien attelé que vous possédez déjà ; pour moi je me réjouis de ce que *l'étalage de votre marmaille*, comme vous dites, devra à l'avenir renfermer un chapitre de plus.

[Sur la *Vie de Jésus*, de Renan].

... C'est à l'occasion de cet ouvrage que M. de Sacy disait récemment dans le *Journal des Débats :* « Selon le parti que prendra le monde à l'égard de cette question de la personne de Jésus, philosophie, politique, morale, arts même, littérature et industrie, tout changera. » — Oui, assurément, quand l'humanité n'aura plus pour la soutenir au-dessus du gouffre du matérialisme pratique, toujours béant sous ses pieds, la grande pensée de son ennoblissement par l'incarnation du Fils de Dieu, elle s'affaissera sur elle-même et se laissera crouler dans cet abîme des puissances sensuelles après lequel il y en a un autre plus sombre encore, celui des angoisses de la conscience, du dégoût de la vie et du

désespoir. L'histoire du monde est arrivée à l'une de ses plus décisives bifurcations, et selon le parti que l'humanité prendra à l'égard de cette question du Christ: « Et vous, qui dites-vous que je suis, moi, le Fils de l'homme? » *tout changera.* Tout change à l'instant même dans la vie de l'individu, selon la réponse.

A son fils Philippe, à Stuttgart. 9 avril 1866.

... On traîne avec soi toute sa vie les choses négligées, comme aussi on porte avec soi les choses acquises. Les unes font notre faiblesse ; les autres font notre force. Car *können*, c'est à la fois *pouvoir* et *savoir.* Qui ne veut *pouvoir ?* Et, dès lors, qui ne devrait vouloir *savoir ?*

Au même. 21 avril. — Je n'ai que quelques minutes pour te féliciter de ta fête de seize ans. Quel âge avancé !... Le génie n'attend pas le nombre des années. Je ne tiens pas au génie et t'en dispense expressément ; mais ce que je te demande pour ta fête de seize ans, c'est un redoublement de délicatesse, du goût moral, de la conscience...

Au Prince. 8 juillet 1866.

Mon cher Prince,

Je n'ose presque plus appeler ainsi le grand général qui vient d'étonner le monde par la hardiesse de sa quadruple marche à travers les montagnes de la Bohême et de déterminer la victoire de Sadowa par la rapidité de son arrivée et de son évolution sur le champ de bataille. Je n'ose *presque* plus... et pourtant j'ose encore ; car je vous connais et je sais que la gloire et les succès ne vous feront rien perdre de la simplicité affectueuse de votre cœur. Dieu soit loué, d'abord, de ce qu'il vous a préservé de tout mal : puisse sa main puissante être jusqu'au bout de cette guerre votre bouclier

et vous ramener heureusement au milieu des vôtres. Vous y trouverez une douloureuse lacune sans doute,[1] mais ce vide déchirant, comme il vous aidera à vous mettre à la place de tous ceux que la guerre a frappés dans leurs affections les plus chères ! il deviendra la source d'une tendre sympathie. Et puis il fera chez vous ce que devait opérer chez l'apôtre cette *écharde dans la chair*, en l'empêchant de s'élever à l'occasion des grandes grâces qui lui avaient été faites. C'est ainsi que les douleurs même les plus poignantes apportent leur contingent de bénédictions à qui cherche continuellement son Dieu...

Comment vous dire le bonheur que m'a fait éprouver la lecture de la scène de la rencontre entre le roi et vous sur le champ de bataille, le soir du 3 juillet ? Que je me réjouis de vous entendre une fois me redire cela vous-même, et tant d'autres détails que vous me permettrez bien de vous demander, n'est-ce pas ?

Ne viendrez-vous pas cette année mêler un peu d'*Alpenrose* à vos lauriers du Riesengebirg ?...

Dans la lettre suivante au prince (19 août), il lui fait un récit circonstancié de la mort de sa mère.[2]

Je vous raconte ces détails, ajoute-t-il, parce que je sais que rien ne sera indifférent à votre cœur aimant. Combien je suis heureux et reconnaissant qu'avant de quitter la vie elle ait encore eu le bonheur de vous contempler et de passer quelques moments avec vous.[3] Je

[1] Allusion à la mort de son fils Sigismond, né le 15 septembre 1864, mort le 18 juin 1866. Le prince lui annonçait ce deuil par la dépêche suivante : « Mon fils cadet, Sigismund, vient de mourir « dans les bras de ma femme à Potsdam. Moi dans l'impossibilité de « la rejoindre vu ma position militaire. Priez pour nous.

« Prince royal de Prusse. »

[2] Décédée le 19 août 1866, dans sa quatre-vingt-huitième année.

[3] En 1864, lors de la visite du prince à Neuchâtel.

vous remercie encore de cette grande marque d'affection que vous nous avez donnée.

... Le décès de M. le pasteur Andrié me prive de ma correspondance la plus suivie avec Berlin.[1] Mme de Zastrow n'est plus. Rath n'est plus... Je pense aussi au dépeuplement qui s'opère parmi ceux qui ont entouré votre enfance... Oh! que Celui qui demeure toujours ne vous quitte point!...

Cependant l'Académie de Neuchâtel prenait corps. Le Conseil d'État venait de nommer les professeurs, en ayant soin d'exclure les malpensants. Frédéric Godet écrit le 24 août à Félix Bovet :

Charles Prince, M. Secrétan et M. de Chambrier n'ont pas été nommés... Nous sentons le besoin d'organiser plus fortement la IIe année supérieure, qui fait la transition à l'Académie : Prince est disposé à la reprendre; nous aurons Chambrier pour l'histoire... Nous serions disposés à reprendre Secrétan, mais il refuse de revenir de Lausanne rien que pour nous... Si vous preniez la littérature, nous aurions une si belle et si riche année supérieure, que nous rendrions, en ce qui concerne les lettres, l'Académie superflue.

... On prétend que Desor est très fâché et déclare qu'il ne se mêlera plus de rien...

... J'ai pu faire mon petit voyage annuel. Avec Paul Coulon, nous avons été dans les Grisons et sommes revenus par Glaris et Schwitz... On s'est baigné dans l'air des Alpes, la vue de la glace, l'oubli de la tâche quotidienne. Je vous raconterai comme quoi j'ai porté une grosse bûche d'arole jusqu'au sommet du Piz Lanquard. C'était un peu porter sa croix. Mais bien nous en a pris durant la nuit... Pendant ce temps, la paix se faisait en Allemagne ; mais à quel prix pour ce pau-

[1] Voir page 164, note.

vre Francfort ! Je gémis pour toute indépendance qui s'absorbe, toute individualité qui s'engloutit.

A Arnold Guyot. 11 septembre 1866.

... Nous sommes, quant à l'Académie, dans une sorte de déroute. On a eu l'indignité de ne pas nommer Prince, qui ne se serait pas prêté au rôle qu'on attendait du professeur, celui de battre en brèche le Gymnase. On a également écarté Secrétan, Chambrier. Là-dessus, Félix Bovet a refusé. Le désarroi est complet. L'Académie devait s'ouvrir le 15 octobre, et l'on n'a pas un professeur pour la faculté des lettres ! Desor se remue, cherche à ramadouer, afin de soutenir son œuvre chancelante. Il a eu le tort de vouloir en faire *son* œuvre...

... Nos radicaux sont indignés de ce qu'on ose leur tenir tête. Ils ne comprennent rien à tant d'audace. ... Nous allons notre train, et nous verrons s'ils oseront toucher à la liberté d'enseignement.

Si ces jugements paraissaient trop sévères à quelque lecteur qui n'a pas vécu ces incidents de notre vie locale, nous lui mettrions simplement sous les yeux la lettre que le promoteur même de l'Académie, Ed. Desor, adressait à Félix Bovet, et dont celui-ci nous autorisa à faire usage à l'occasion :

Combe-Varin, le 15 septembre 1866.

Mon cher Félix,

C'est avec un vif regret, mais sans surprise pourtant, que j'ai appris votre refus d'accepter la chaire de littérature comparée à notre Académie, pour laquelle vous êtes si éminemment qualifié. J'en devine les motifs, bien que vous ne les énonciez pas, et qui mieux est, je les approuve au fond.

On a essayé de faire de la proscription : vous avez mieux aimé vous ranger du côté des persécutés que du côté des persécuteurs; car il est incontestable que le

Conseil d'État, en écartant le préavis du Conseil académique au sujet des chaires de philosophie et d'histoire, a non seulement fait un affront au Conseil académique, mais il a commis une injustice, ce qui est bien pire.

Vous n'avez pas voulu sanctionner cette injustice. Vous avez bien fait, mon cher Félix; et j'ajoute que je suis tout prêt à vous imiter; car je n'ai pas encore accepté la chaire de géologie qui m'est offerte. Seulement, avant de prendre cette mesure, j'ai voulu m'assurer si le mal ne pouvait pas se réparer. Je crois que c'est possible, attendu que ceux qui ont voulu faire de l'ostracisme en subordonnant les intérêts de la jeunesse à ceux de la politique, sont assez clairvoyants pour s'apercevoir qu'ils ont fait fausse route, et je ne pense pas qu'ils s'obstinent dans leur opinion...

Nous avons un peu insisté par nos citations sur ces faits locaux : c'est qu'ils ne laissaient point d'avoir une réelle importance. Une croisade anti-religieuse se préparait. L'Académie devait être une machine de guerre, et c'est à cette fin qu'on l'avait établie, ce qui explique les préventions tenaces qui ont si longtemps existé contre elle. Ces préventions étaient alors justifiées par les procédés de ceux qui, de l'aveu de Desor lui-même, avaient sacrifié les intérêts de la jeunesse à ceux de leur politique de parti. Heureusement, tout cela est de l'histoire ancienne; mais c'est de l'histoire...

Frédéric Godet avait parfaitement discerné ce qui se préparait; il dit à Félix Bovet : « La lutte va commencer pour nos étudiants et pour nous... La crise ecclésiastique est toujours suspendue sur notre tête. » En effet, la crise ecclésiastique fut, six ans plus tard, le fruit de cette campagne destinée, selon un de ses promoteurs, à « libéraliser » l'école et l'Église.

Ces circonstances ne furent pas étrangères à la résolution que prit Frédéric Godet de se consacrer tout

entier à la défense de la vérité religieuse, si ouvertement menacée dans sa patrie. Le double fardeau qu'il portait depuis près de vingt années commençait d'ailleurs à excéder ses forces. Il sentait que le moment était venu pour lui de choisir entre la tâche du professeur, qu'il envisageait avec un si profond sérieux, et les fonctions du ministère évangélique, si diverses, si absorbantes pour qui veut s'en acquitter en toute fidélité et conscience. De l'avis de ses amis et collègues, il importait surtout à l'Église qu'il conservât son enseignement à la faculté de théologie, par quoi il exerçait une influence toujours plus grande ; ils étaient unanimes à le presser d'opter pour le professorat. Il donna donc sa démissoin de pasteur pour le 31 décembre 1866.

A son fils Georges, à Tubingue. 24 octobre 1866.

... J'espère que ton travail théologique se fondra plus complètement, à Tubingue, avec le travail intérieur. Ce qu'il y a de plus à craindre en théologie, c'est le pur intellectualisme. *Tout l'homme* doit concourir à la trouvaille, à la conquête de la vérité éternelle, de la vérité qui doit devenir la base de la vie personnelle. La vraie méthode pour arriver à la connaissance — telle est la pensée fondamentale de saint Jean — c'est de se sanctifier.[1]

[1] Ce passage confirme les lignes suivantes de M. Ch. Porret dans la *Liberté chrétienne* (article déjà cité) : « Si nous essayons de saisir le caractère de M. F. Godet dans son centre, nous dirons qu'il fut et voulut être un homme avant d'être un savant, un chrétien avant d'être un théologien. Il a été à cet égard très mal connu de toute une partie du public théologique. Son autorité scientifique était telle, qu'elle a suffi pour ne pas permettre aux jugements qui circulaient sur sa théologie de s'exprimer par des caractères d'imprimerie ; mais pour plusieurs de nos contemporains, il passait pour un traditionaliste impénitent et un intellectualiste renforcé. Rien de plus faux... La formule dogmatique de sa foi jaillissait des entrailles mêmes de sa vie chrétienne ; toute sa théologie était au service de la sainteté. Soit qu'il se constituât le champion du dogme reçu, soit qu'il s'en affranchît, il n'aspirait qu'à s'approprier dans sa plénitude

A Auguste Bernus [après la mort de son beau-père, le pasteur Bridel]. *6 novembre 1866.*

... Ce qu'éprouvent les naufragés battus par les vagues, en voyant l'un des leurs toucher au sol et prendre pied sur la terre ferme, c'est un peu ce que j'éprouve à la pensée de votre cher père. Reste le vaisseau, les passagers, la famille, la compagne fidèle, les enfants tendrement aimés!... Tous restent, avec le même passage devant eux. C'est ici que le cœur se serre. Si seulement l'on pouvait passer ou aborder tous ensemble! Le Seigneur ne le permet point. Car il veut devenir tout pour chacun.

Dites de ma part un mot — elle ne peut en entendre davantage — un mot de *sympathie profonde* à madame votre mère; et que la bénédiction de celui qui vient de vous quitter, — qui est en même temps celle du Père qui ne vous quitte point, — vous enveloppe tous!

Du Prince. Potsdam, 3 novembre 1866.

... Je vous envoie une partie de mon journal de la guerre... Vous ne serez pas trop sévère pour l'incroyable écriture. Renvoyez-moi ce journal quand vous l'aurez lu à votre aise : la copie viendra plus tard, pour que vous la gardiez en souvenir de celui qui pour la vie est et sera Votre fidèle ami.

Au Prince. 15 novembre 1866.

... Il me semble maintenant avoir fait toute la campagne à vos côtés... Merci de m'avoir fait partager ces grands jours de votre vie. Quel plaisir ce sera pour moi de recevoir une copie plus nette, dans laquelle je pourrai

la richesse de vie qui est en Jésus-Christ. S'il a défendu avec décision la préexistence du Christ, s'il a, d'autre part, pris tellement au sérieux la pleine humanité du Sauveur que les partisans de l'orthodoxie s'en effrayaient,... c'est qu'il voyait dans l'une et l'autre de ces doctrines une partie intégrante de l'évangile et une condition essentielle de l'œuvre rédemptrice sérieusement acceptée. »

vous relire tout à fait couramment; car il fallait manger ici son pain à la sueur de son visage, et dire aussi quelquefois : « A la guerre comme à la guerre ! »

... Je pensais, en vous lisant, à ces récits de voyage qu'exigeait de vous Mme la grande-duchesse de Saxe-Weimar... *Tagebuch ! alles verbittert !!* Et pourtant cela vous a peut-être préparé à celui que vous venez d'écrire. A quelque chose malheur est bon ; on le reconnaît plus tard.

... Je vais, dès la fin de cette année, me vouer tout à fait au professorat. La tâche ainsi simplifiée reste encore assez grande. Les questions qui s'agitent actuellement dans le domaine religieux et théologique sont plus graves et plus influentes encore que celles que le canon et les fusils à aiguille ont tranchées à Nachod et à Sadowa. Ce sont des âmes immortelles qui sont le prix de la victoire ou de la défaite.

A F. Bordier,[1] *à Genève. 21 novembre 1866.*

... Il m'en coûte beaucoup de me séparer d'une paroisse où l'on me témoigne amour et confiance. Mais j'y reste, et pourrai encore travailler pour elle dans la mesure de mes forces. Nagel sera probablement mon successeur. Il a quitté nos étudiants, étant aussi accablé d'ouvrage. C'est Félix Bovet qui l'a remplacé, revenant à ses premières amours, l'hébreu, où il est d'une force rare.

A J. Riggenbach. 2 janvier 1867.

Voici la dernière semaine de mon pastorat. Dimanche prochain aura lieu l'élection de Nagel. Je prêcherai ce jour-là pour la dernière fois à ma paroisse... Si j'avais moi-même *pris* cette décision, je serais tourmenté. Je n'ai fait que l'accepter. C'est ce qui me donne du repos.

[1] François Bordier (1816-1881), pasteur à Genève pendant vingt-six ans, s'occupa d'une foule d'œuvres religieuses et philanthropiques et voua un intérêt particulier à la jeunesse.

A Arnold Guyot. 21 janvier 1867.

... J'ai la joie d'avoir mon ami Nagel pour successeur. Je reste au milieu de cette paroisse que j'aime, et qui m'a beaucoup témoigné, surtout dans ces derniers temps. Il est des liens qui ne se rompent pas, et la prédication me reste ouverte... Je puis entrer dans ma nouvelle position avec quelque chose du sentiment qui faisait dire au poète : Deus *nobis haec otia fecit,* en accentuant le premier mot.

... Notre nouveau professeur de philosophie à l'Académie, M. Buisson, est un libéral. Il a beaucoup de charme pour nos étudiants. Ce sera sans doute là le foyer d'une crise. Il faut tâcher d'être en mesure de lutter.

Notre Carlo va toujours bien ; il donne ses leçons au Gymnase supérieur.[1] Ses étudiants sont enchantés. Cependant un coup a été porté à son cœur. Et parfois, dans cette activité fraîche et animée, je discerne une douleur profonde et un dégoût de la vie qui me peine. Ces misérables lui ont fait bien du mal, en récompense de tout le bien qu'il nous avait fait !...

A son fils Georges, qui poursuivait ses études à Berlin, il donne (1er juin 1867) une foule de détails sur les gens et les lieux qu'il y fréquentait lui-même autrefois ; puis il s'écrie :

Mais laissons ce qui est derrière nous, quoique cela ait pour l'âme un charme étrange : c'est que, quand la mort vient y mêler sa sérieuse douceur, tout prend dans le passé une sorte d'attrait irrésistible au cœur.

... J'ai vu à Strasbourg[2] les professeurs Lichten-

[1] On a vu plus haut que l'éminent philologue Charles Prince avait été brutalement écarté de la chaire académique pour laquelle il était si particulièrement désigné. Il était demeuré professeur au Gymnase supérieur, qui dépendait de la ville de Neuchâtel.

[2] Il avait dû s'y rendre peu de temps auparavant.

berger, Schmidt et Reuss, tous trois avec grand plaisir. Le dernier aime vraiment la vérité; mais il ne la voit qu'au bout du travail scientifique. C'est le savant, entièrement et exclusivement.

Au même. 27 juillet 1867.

... Nous voilà heureusement de retour de notre voyage alpestre... D'abord, à Zurich, où nous avons entendu le premier des trois concerts de la Société helvétique de musique, dont je suis membre de toute antiquité. Nous avons entendu le *Magnificat* de Bach; le *Gloria!* ou morceau final, est ce que j'ai entendu de plus grand, de plus saisissant, de plus saint en fait de musique. Le soir nous avons été coucher à Zug, etc...

... Nous attendons Guyot et sa femme dans le courant d'août.

Au Prince. Neuchâtel, 18 octobre 1867.

Le 18 octobre ramène bien particulièrement mes pensées vers vous... Il me semble — cela vous fera sourire — que je dois encore vous garder comme jadis. Je vous mettais, il y a vingt-cinq ans, sous la garde de Jésus : je vous y mets encore aujourd'hui... Je me reporte au moment où vous alliez vous agenouiller dans un coin du salon rouge avant de vous endormir. Vous vous placiez alors sous cette garde, et vous y êtes demeuré jusqu'aujourd'hui. Là était tout ce qui a suivi... Si vous abandonniez la main que vous saisissiez alors et qui vous a conduit et élevé de degré en degré, sans que jamais avec elle vous ayez eu à descendre l'échelle de l'estime de vous-même, — alors vous marcheriez seul dans le sentiment de votre propre force, et alors commenceraient aussi de nouvelles expériences dont Dieu vous garde!

... Pour moi, dans tout ce que ce siècle m'a présenté de nouveau, je n'ai rien découvert qui fût propre à me rendre plus saint et plus heureux que le Jésus de mon enfance. J'ai entendu, il est vrai, des promesses; mais voici, en regardant de près, ce que j'ai trouvé: la simple

moralité substituée à la sainteté, cette moralité s'accommodant de tous les vices, et semblable à un crible si grossier, que finalement tout y passait... Voilà ce que j'ai trouvé, même chez de nobles cœurs, loin du Sauveur. Sa communion intime, en maintenant en nous l'idéal de la sainteté à toute sa hauteur, est le vrai point d'appui de la vie morale.

... Je vous remercie de la bonté avec laquelle vous avez fait venir et reçu mon fils Georges. Il est maintenant de retour.

... Recevez de nouveau l'expression de ma vieille affection, bientôt l'une des plus vieilles dont vous soyez l'objet.

Au même. 12 janvier 1868.

... La volonté du Seigneur est quelquefois difficile à discerner, même pour un cœur sincère. Il faut pour cela une grande absence de passion, un grand calme intérieur. Dieu ne crie pas; il parle à l'oreille. Là où il y a bruit dans les cœurs, sa voix est *überhört*.

Que de luttes dont est grosse l'année qui commence!... Et la lutte des luttes, l'assaut de plus en plus général et prononcé contre le christianisme; la crise décisive dans l'histoire de l'humanité, qui s'avance à grands pas. Renan, dans sa treizième édition, vient de renoncer à l'espèce de juste milieu qu'il avait essayé de prendre. Jésus est un *charmeur*, ou il est le *Fils de Dieu* dans le sens où il se donne pour tel; un moyen terme n'est pas possible. Et qu'est-ce que *charmeur*, sinon un terme honnête pour dire *imposteur?* C'est à cela que sera de plus en plus poussée la demi-incrédulité du siècle. Et alors, quelle lutte formidable entre une moitié de l'humanité qui adore ce que l'autre méprise et maudit! Quel triage! Dieu n'aura pas besoin de séparer les boucs et les brebis. Ils se démêleront d'eux-mêmes, et cela dans toutes les communautés religieuses. Les contingents arriveront aux deux camps de tous les bouts de l'horizon.

Cette bataille-là, on en parlera dans les cieux.

CHAPITRE XII

Conférences apologétiques

Le docteur en théologie. — La campagne du « protestantisme libéral » ; M. F. Buisson à Neuchâtel. — MM. Pécaut, Leblois, Réville. — Conférences apologétiques. — Mort de Charles Prince. — Voyage du prince en Terre-Sainte. — Pour la séparation de l'Église et de l'État. — La guerre est déclarée.

La publication du *Commentaire sur saint Jean* avait valu au théologien neuchâtelois une notoriété qui s'étendait non seulement en France, où son ouvrage avait été accueilli avec empressement, mais en Allemagne, en Hollande, où nous le voyons pénétrer bientôt par des traductions.[1] Dans cette même année l'université de Bâle décerne à l'auteur le grade de docteur en théologie, *honoris causâ*. Il écrit à ce propos à son ami Riggenbach, le 21 novembre 1868 :

... Je suis confondu et profondément reconnaissant de l'honneur que me fait l'université de Bâle. Tu as personnellement une grosse part dans les remerciements que j'ai tant de sujets de vous adresser. Et je viens, avant que le soleil se couche, non sur ma colère, mais sur votre marque de bienveillance, te payer, à toi personnellement, mon tribut. Je pense que Schnell est aussi *mitschuldig*... Mais je désirerais offrir mes remer-

[1] Peu après parurent les traductions en anglais et en suédois.

ciements à l'*Alma Mater* qui vient d'étendre sur moi ses ailes, et je te prie de me diriger dans l'accomplissement de ce devoir. A qui dois-je écrire ? Et comment dois-je adresser ?

... Jamais nos étudiants en théologie n'ont été plus sérieux, plus studieux, en même temps que plus nombreux. Je donne mes leçons avec bonheur... Je continue *Saint Luc* avec Georges... J'ai espoir que pour la France, qui n'a rien, ce sera quelque chose...

Adieu, cher frère. Merci de tout ton amour pour moi et les miens. C'est une des richesses de ma vie.

Le moment serait venu sans doute de parler de Frédéric Godet exégète et professeur de théologie. Nous avons plus d'une raison de nous en abstenir. Mais il nous sera permis de recueillir le témoignage d'un théologien de marque qui fut son disciple. M. Charles Porret, professeur à la faculté libre de Lausanne, que nous avons eu déjà mainte occasion de citer, caractérise en ces termes l'activité théologique de son maître et la physionomie de son enseignement :

Au bel épanouissement d'activité scientifique qui avait marqué la fin du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècles dans les Eglises réformées de France et de la Suisse romande, avait succédé un état de marasme et d'appauvrissement... Les hommes du Réveil, ne pouvant renouer la tradition rompue, se tournaient soit vers l'Angleterre, soit vers l'Allemagne. La première ne pouvait donner ce qu'elle n'avait pas elle-même. La seconde, au contraire, était alors le théâtre d'un mouvement théologique très intense... Il était inévitable que la transformation radicale que la théologie de nos Eglises devait subir pour répondre aux besoins nouveaux créés par le Réveil, nous vînt d'Allemagne...

Ce n'était pas chose facile de mettre les résultats de la science allemande à la portée d'un public qui était

resté étranger à la pensée germanique. Il fallait d'abord s'orienter soi-même au milieu du dédale des opinions qui se heurtaient encore avec violence ; il fallait prendre pied sur un sol qui, miné par la sape des Baur et des Strauss, était encore en plein bouleversement. Et puis, il s'agissait de façonner les étudiants et le public théologique à des méthodes auxquelles ils semblaient réfractaires. M. Godet prit cette mission dans toute sa grandeur ; il s'y employa, malgré son travail pastoral, avec une énergie, une vaillance, une fidélité qui ne reculèrent devant aucun obstacle. Il ne céda pas à la tentation de mettre à profit l'impéritie de son public, de cueillir des lauriers faciles en donnant à ses auditeurs une science au rabais, d'un accès plus aisé et d'un succès plus prompt, de faire en un mot dans la théologie ce qu'avait fait Victor Cousin, quand il avait prétendu faire connaître Kant à la France. Il mit au contraire toute sa conscience à son travail, s'assimilant avec une fidélité scrupuleuse la science dont il voulait enrichir l'Église, puis faisant tous ses efforts pour la présenter avec la limpidité et la netteté que réclament des esprits dont le français est la langue. Et la preuve qu'il a réussi, c'est que l'Allemagne elle-même lui a donné une place d'honneur parmi ses exégètes.

Ses préparations étaient toujours faites avec le plus grand soin. Il refondait constamment ses cours... On reste stupéfait quand on voit jusqu'où allait sa capacité de révision, il faudrait plutôt dire de refonte, à chaque édition nouvelle qu'il publiait.

... Ce sérieux qu'il apportait à tout son travail de préparation est bien remarquable chez un homme en qui prédominaient surtout les dons d'intuition et de création. Il aurait pu s'en remettre à la rapidité de son jugement, à l'originalité de sa vision, à la vivacité de sa faculté de représentation, et se contenter d'un rapide examen des opinions d'autrui. Son extrême conscience l'en a empêché, et c'est ainsi que nous trouvons chez lui les solides recherches d'un érudit à côté des envo-

lées d'un poète, des clartés étincelantes d'un voyant et des aperçus d'un penseur.

... C'est le moment de dire ce qu'étaient son enseignement et son action sur les étudiants. Chacun peut apprécier l'étendue de ses connaissances et la limpidité de son exposition. Même à travers une langue sur laquelle l'allemand semble avoir quelque peu déteint et qui n'est pas toujours sans lourdeur, on voit resplendir une pensée originale et qui trouve souvent pour s'exprimer des tours heureux, de vives et fortes images.

Mais ce n'est pas encore M. Godet tout entier, tel qu'il se révélait à ceux qui assistaient au premier jet de son esprit et jouissaient de tout ce que sa pensée avait de primesautier. Alors apparaissait dans toute sa verve ce merveilleux artiste qu'était notre professeur. Il était, en effet, un véritable artiste en matière de dialectique : il contemplait la vérité et la voyait surgir devant ses yeux en une construction bien ordonnée à laquelle ne manquait jamais une certaine beauté. Les arguments favorables à sa thèse semblaient accourir de tous les coins de l'horizon et s'offrir à lui pour la démontrer. Les difficultés, en revanche, s'estompaient à ses yeux, perdaient leurs arêtes vives ou même s'évanouissaient, tant était rayonnante la clarté dont il était enveloppé. Et l'on se sentait gagné, subjugué par cette lumière qui s'épandait de toutes parts. Son intuition s'imposait à nous ; et sous le charme de cette création, qui vivait sous nos yeux, nous nous livrions sans résistance. Je ne dirai pas qu'après la leçon tout demeurât aussi lumineux qu'à l'heure où nous subissions l'ascendant de cette parole inspirée. Les objections reparaissaient, elles reprenaient même parfois pour nous une crudité de ton, une allure de défi d'autant plus troublantes que nous les avions crues dissipées. Mais pour l'ordinaire, l'influence bienfaisante persistait ; il restait quelque chose de la vision contemplée. Sous l'action du *vates* (prophète), les réalités invisibles avaient pris vie devant nous. Ce sont là des heures bénies dont l'effet demeure

pour la vie entière. Voilà le secret de l'action puissante de notre ancien maître et de la reconnaissance avec laquelle ses élèves lui restaient attachés. Il était un éveilleur d'âmes, un initiateur, un éducateur au sens le plus élevé du mot... Aussi ceux qui ont subi son action n'hésitaient-ils pas à lui conférer le droit d'une paternité spirituelle ; ils se considéraient dans une grande mesure comme ses enfants dans la vie de la foi.

C'est la même pensée qu'exprimait un autre de ses étudiants, qui lui appliquait cette parole de Calvin : « Celui qui administre la doctrine, semence de la vie éternelle, fait office de père, et il en a le nom. » Il ajoutait :

Notre cher professeur avait fait de l'évangile une expérience si personnelle et si vivante, qu'avec lui nous acquérions bien vite l'assurance que la vérité n'était pas ailleurs... La vraie puissance de cet homme, c'était la consécration complète qu'il avait faite de lui-même à celui dont il interprétait la Parole... Toutes ces circonstances donnaient à un enseignement déjà supérieur un caractère particulier, j'irai jusqu'à dire unique. Comment rendre ce que nous ressentions en entendant de cette bouche sanctifiée l'explication de l'*Épître aux Romains* ou de l'*Évangile de saint Jean* ! »[1]

Ceux qui n'ont connu l'enseignement de F. Godet que par ses ouvrages ne l'ont guère jugé autrement que les auditeurs de ses leçons : « Ce qui le rendait surtout bienfaisant, a dit M. Édouard Riggenbach,[2] c'est que, même dans ses travaux proprement théologiques, au

[1] G. Borel-Girard. Discours prononcé à l'enterrement de F. Godet.

[2] Docteur et professeur de théologie à Bâle, bien connu par ses études critiques sur le texte du Nouveau Testament, et qu'il ne faut pas confondre avec son devancier Chr.-J. Riggenbach, dont le nom revient si souvent dans ces pages.

lieu de la froide objectivité du critique indifférent, on rencontrait le cœur chaleureux du chrétien tout pénétré d'une foi vivante... C'était, si l'on peut dire, un homme d'une seule venue [*aus einem Guss*], un chrétien complet et un théologien complet. »

On nous permettra de citer encore ce jugement de l'éminent professeur Barth, que l'université de Berne a récemment perdu :

Comme écrivain, F. Godet établissait un lien entre deux races et deux langues, qui demeurent d'habitude plus étrangères l'une à l'autre qu'il ne faudrait. Sa pensée et son savoir étaient profondément pénétrés par l'influence des investigations allemandes... Jusque dans les derniers mois de sa vie, il suivit d'un œil attentif le développement de la théologie allemande. Ce qu'il y rencontrait de solide, ce qu'il jugeait de réelle valeur, il réussissait à l'exprimer d'une manière si claire, si simple et si lumineuse, que les recherches les plus ardues devenaient avec lui compréhensibles, attrayantes même pour les lecteurs non théologiens. Il réunissait aussi deux éléments qui menacent de s'exclure chez maints théologiens actuels : la science et la vie. Il connaissait les strictes exigences d'une recherche scientifique minutieuse, et ne s'épargnait aucune peine pour être exactement et sûrement informé dans les moindres détails. Homme de science, il l'était aussi en ce qu'il mettait toujours de nouveau à l'épreuve ses opinions et qu'il les revisait lorsqu'il le croyait nécessaire. Mais évidemment la science n'avait pas pour lui son but en elle-même ; il la concevait toujours dans un rapport étroit avec la vie, avec sa vie personnelle et avec la vie de l'Eglise. La seule théologie légitime à ses yeux, c'était, à juste titre, celle qui, par le progrès de la connaissance chrétienne, produit une augmentation de vie chrétienne dans l'humanité ; et ce qui donne à ses écrits leur charme et leur prix, c'est qu'ils ne contiennent pas

seulement des études, mais le vivant témoignage d'une personnalité sanctifiée par l'esprit de Dieu. [1]

L'hiver 1868 à 1869 allait être un des plus laborieux de sa carrière, nous ajouterions : un des plus brillants, si un tel adjectif pouvait convenir ici.

Frédéric Godet, on a pu le remarquer, pressentait une prochaine déclaration de guerre de l'incrédulité. Sa clairvoyance ne le trompait pas. Un jeune homme plein de talent, fervent adepte du protestantisme libéral, M. Ferdinand Buisson, avait été, comme on l'a vu plus haut, nommé en 1866 professeur de philosophie et de littérature française à l'Académie de Neuchâtel. Il plaît à un de ses anciens élèves de dire ici combien son enseignement était solide, captivant, combien sympathique sa personnalité. M. Buisson, qui avait toute l'ardeur de la jeunesse, et peut-être aussi son inexpérience, se laissa persuader par M. Desor et ses amis qu'il avait le devoir d'éclairer ce pauvre Neuchâtel, croupissant dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. Il fit le 5 décembre 1868, sous les auspices de la Société d'utilité publique, une conférence annoncée sous ce titre un peu énigmatique : *Une réforme urgente dans l'enseignement primaire.*

La conférence n'était rien de moins qu'une charge à fond contre l'Ancien Testament et l'enseignement de l'histoire sainte dans les écoles. Cette sortie si inattendue fit un grand scandale. Tout le pays de Neuchâtel fut en rumeur. Mais ce n'était là que le premier épisode d'une longue guerre, qui bientôt se propagea dans les cantons voisins, et de laquelle, on peut le dire, date chez nous l'affirmation ouverte, au début fort agressive, de la libre pensée. [2]

[1] Ces jugements de MM. Riggenbach et Barth sont également tirés des discours qu'ils prononcèrent à l'enterrement de F. Godet.

[2] Il est bon de noter à ce sujet que les promoteurs du mouvement

Cinq jours après l'attaque de M. Buisson, F. Godet lui répondit par une conférence intitulée la *Sainteté de l'Ancien Testament.*[1] Elle produisit une impression profonde. Trente ans après, M. Ch. Porret rappelle ce début saisissant : « Je viens plaider devant vous non coupable ; que dis-je, non coupable ? Saint, trois fois saint. » Et M. Maurice Guye, alors un des étudiants de F. Godet, dira plus tard[2] : « Il fallait l'entendre, pris d'une sainte indignation, quand on touchait en quelque manière à la gloire de son Maître. Ceux qui en 1868-69, ont assisté à la campagne menée pour la défense de l'évangile, gardent encore dans leur cœur, avec un tressaillement de joie reconnaissante, l'écho de sa puissante parole. »

Godet fut vaillamment secondé par plusieurs amis et collègues, en particulier par l'excellent prédicateur Robert-Tissot et par Félix Bovet, à qui il écrivait le 13 janvier 1869 :

Vous ne refuserez pas, n'est-ce pas? l'impression de votre admirable conférence d'hier[3]... Ne feriez-vous pas une histoire de David, un de ces soirs ?... J'aimerais beaucoup m'effacer ; et vous feriez la chose infiniment mieux que moi... Il faut régler le compte Buisson et Ancien Testament, avant d'ouvrir le chapitre Colani-

étaient de deux sortes : il y avait ceux qui, tout en se réclamant du libéralisme théologique, n'entendaient point répudier pour autant toute croyance religieuse et tout culte ; d'autres, hostiles à toute religion quelconque, se déclaraient franchement athées. Pour eux, si l'effort des premiers venait à réussir, c'était toujours autant de gagné.

[1] Neuchâtel, Delachaux, 1869.

[2] Discours prononcé à l'enterrement de son maître.

[3] Elle fut imprimée en effet sous ce titre : *Examen d'une brochure de M. F. Buisson, intitulée Une réforme urgente dans l'instruction primaire ; conférence prononcée à Neuchâtel le 12 janvier 1869* (Neuchâtel, Delachaux).

christianisme libéral. Encore merci, de la part de tous vos auditeurs. [1]

A peu près à ce moment-là, le 8 janvier 1869, M. Buisson proposa à son contradicteur de poursuivre le débat dans une séance publique, où M. Godet s'engagerait à lire à haute voix et à justifier tous les passages de la Bible que M. Buisson lui indiquerait comme dangereux; la discussion devait porter en outre sur les manuels d'histoire sainte. Le théologien répondit dès le lendemain :

... Quant à la première partie de votre proposition, il n'est pas difficile d'en pénétrer l'intention. Un public de femmes d'un côté; de l'autre, M. Buisson ordonnant à M. Godet de lire tout haut toutes les pages de l'Écriture qu'il plaira au premier de lui indiquer..., voilà le spectacle que vous voudriez donner au public. Je ne taxerai pas comme elle mérite de l'être une telle proposition. Je me bornerai à vous faire observer qu'il serait ignoble de ma part de l'accepter... Je ne me crois point appelé à discuter publiquement avec vous sur l'utilité de placer la Bible entre les mains des enfants, question que j'ai expressément réservée et qui me paraît pouvoir être résolue en sens divers... Deux points seulement me paraissent dignes d'intérêt :

1° La question de savoir si l'histoire généralement appelée sainte l'est réellement : par où je demande, non s'il y a des faits immoraux, scandaleux, injustes, dans cette histoire, mais si la tendance de l'histoire est de les approuver ; en d'autres termes, si Dieu, dans cette histoire, apparaît comme le protecteur du péché au lieu d'en être le juge. — Je suis prêt à cet égard de répondre sur tous les faits qu'il vous conviendra de me citer,

[1] Ce fut F. Godet lui-même qui s'occupa de ce sujet: *L'histoire du roi David et l'Écriture sainte* (Neuchâtel, Delachaux, 1869).

et cela point par point et en entrant dans les détails, comme vous le désirez.

2° La question de savoir si l'histoire sainte doit ou ne doit pas avoir une place spéciale, à côté de l'histoire générale que l'on enseigne dans les écoles.

Deux nouvelles lettres (11 et 15 janvier) furent échangées, sans que les adversaires pussent tomber d'accord sur les conditions du débat, dans lequel F. Godet souhaitait que fût traitée la question plus générale du christianisme libéral. Dans sa dernière lettre, M. Buisson faisait pressentir l'entrée en lice de nouveaux lutteurs : « J'espère, disait-il, que le protestantisme libéral ne remettra pas uniquement à un obscur laïque l'honneur de son drapeau ; qu'au besoin des mains plus fortes que les miennes viendront le défendre en ce pays où il est encore si peu connu, et qu'ainsi, un jour ou l'autre, et peut-être prochainement, vous pourrez vous mesurer avec des adversaires plus dignes de vous. » [1]

Les partisans de M. Buisson éprouvaient en effet le besoin de chercher du renfort à l'étranger. Ils appelèrent les champions les plus renommés du libéralisme français, les Pécaut, les Leblois, les Réville. La question pédagogique passait à l'arrière-plan : il s'agissait, pour les chefs du mouvement, d'en faire exposer les principes à Neuchâtel par des orateurs de choix. Laissons ici la parole à M. Charles Monvert, l'historien si exact et si impartial de notre crise religieuse et ecclésiastique : [2]

Ce fut M. F. Godet qui entreprit le premier de défendre les principes du christianisme, comme il avait déjà

[1] Voir deux petites brochures, *Le Protestantisme libéral aux prises avec le protestantisme orthodoxe* [Neuchâtel, imp. Montandon, 1869] et *En réponse à la seconde lettre de M. le professeur Buisson* [1869].

[2] *Op. cit.*, p. 106-108.

été à l'avant-garde pour répondre aux attaques dirigées contre l'Ancien Testament. Il avait été préparé à cette lutte par dix-huit ans d'enseignement théologique, et il n'avait qu'à recueillir la riche moisson de ses longues études sur la Bible... Tous les membres du jeune clergé neuchâtelois étaient de ses élèves, et c'est certainement à son influence que l'Église neuchâteloise devait cette unité d'enseignement qui, au dire de ses adversaires, courait risque de devenir proverbiale. De fait, il n'y eut pas un pasteur neuchâtelois qui adhérât, à un titre quelconque, au christianisme libéral...

... M. Godet, auquel l'université de Bâle venait de conférer le titre de docteur en théologie, fut vraiment, à ce moment, le docteur de l'Église neuchâteloise, et ses conférences apologétiques furent remarquées dans tout le monde protestant. A peine un conférencier libéral avait-il traité un sujet, que M. Godet se trouvait prêt à répondre, non point par une improvisation hâtive, mais par un travail sérieux et complet, non par des dissertations théologiques, mais par de vraies conférences, destinées au peuple de l'Église et portant sur toutes les questions vitales.

Ces conférences, que l'auteur réunit bientôt en un volume, furent publiées en brochures, aussitôt prononcées.[1]

F. Godet trouvait le temps d'adresser à son fils aîné, qui passait l'hiver à Paris, et à plusieurs amis, des lettres qui forment en quelque sorte le journal de cette période agitée. Les deux passages suivants se rapportent à la décision, — dont s'émurent plusieurs laïques, — d'accorder l'usage du temple aux orateurs de la libre pensée :

[1] Il y en eut six, savoir : *La Résurrection de Jésus-Christ.* — *L'Hypothèse des visions (Réponse à M. A. Réville).* — *Les Miracles de Jésus-Christ.* — *Le Surnaturel.* — *La Sainteté parfaite de Jésus-Christ.* — *La Divinité de Jésus-Christ.* — Elles ont été traduites en diverses langues.

A F. de Rougemont. Janvier 1869.

Une demande d'accorder le temple pour des conférences Coquerel, Pécaut, Colani, Leblois, Réville, Fontanès, a été adressée au Conseil de la commune, qui a demandé le préavis des pasteurs de la paroisse, lesquels ont voté *pour accorder*, cela unanimement.

A son fils Georges. 24 janvier 1869.

Les raisons du préavis pastoral pour le temple ? — D'abord, il ne s'agit pas de culte. On n'a vu qu'une affaire de local suffisamment vaste pour une conférence sur des sujets religieux. Et comme nous nous réservons de répondre dans le temple, il a semblé qu'il valait mieux ouvrir aussi le temple à l'attaque. Et pour dire au fond le vrai mot : on a craint d'avoir l'air de craindre... Celui qui s'est le plus énergiquement prononcé pour accorder a été M. Robert(-Tissot). Mais MM. Nagel et Junod, guère moins.

Il rend compte avec détail à son fils des trois conférences de Félix Pécaut.

30 janvier 1869... C'était abstrait, philosophique, peu populaire, mais sérieux, solide, et en général vrai. Je n'aurais désiré qu'une chose, c'est que ceux qui l'ont appelé voulussent bien s'appliquer tout cela. Ils ne paraissaient pas très contents. « Il est religieux ! » doit avoir dit Hirsch avec mécontentement. [1] Desor regardait de droite et de gauche. Pour Félix Bovet, il pouffait de rire en sortant, dans sa grosse pelisse, et disait : « Jamais je n'ai eu tant de plaisir à m'ennuyer. »

Le temple était plein d'hommes sur la galerie, pas

[1] Adolphe Hirsch (1830-1901), directeur de l'Observatoire de Neuchâtel, professeur à la seconde Académie dès la fondation de celle-ci, secrétaire du Comité international des poids et mesures, secrétaire puis président de la Commission géodésique suisse, secrétaire de l'Association internationale de géodésie. Hirsch était un athée déclaré.

mal plein d'hommes et de femmes dans le bas. Notre public religieux n'y était pas.

Seconde conférence [il en donne l'analyse]... Le nombre des hommes sur la galerie était considérablement diminué ; celui des femmes, en bas, aussi... Presque plus d'enfants.

Troisième conférence : critique des dogmes chrétiens au point de vue de la conscience. Mais il était pressé : il a dû évidemment abréger beaucoup [suit l'analyse]. Peu d'hommes sur la galerie, quatre-vingts femmes environ dans le bas... L'enthousiasme n'est pas grand...

Je conçois que cet exposé sérieux, méthodique, bien pensé, parfaitement écrit, parfois rayonnant d'une force interne, ait pu agir assez profondément sur les esprits assez développés pour le comprendre, et sur les consciences auxquelles le sentiment du péché est aussi totalement étranger que si ce petit fait n'existait pas. Le mot de péché n'a, je crois, pas été prononcé.

... Que ferons-nous ? — Mon idée actuelle est de commencer une série de conférences apologétiques ; une fois par semaine jusqu'à Pâques... Nous ne savons encore si quelque autre viendra. Je le pense. Il le faut pour relever le drapeau sous une forme plus oratoire et plus populaire. Quant au temple, j'ai l'impression qu'on a bien fait de l'accorder. Dans quelle position serions-nous maintenant pour répondre, si on avait refusé ce local, le seul d'une capacité convenable ? Nous aurions l'air de lâches...

J'ai de bien pénibles moments ; d'autres où il fait clair dans mon cœur. Quelle mer agitée que ce pauvre cœur ! Et quelle douloureuse traversée que la vie !

Au même. 13 février 1869.

Au fond, je suis bien aise que tu ne sois pas ici à t'éreinter et à te scier le dos (sans figure) en écrivant mon déluge de conférences. J'en sors, non sans avoir le bras gauche un peu foulé et la main droite un peu harassée.

... Il y avait un grand souper avant-hier chez

M. Buisson pour combiner ce qu'il y aurait à faire. Nous ignorons les résolutions sorties de ce conseil de guerre. Quelqu'un de bien informé raconte que dans la réunion du comité constituant de la nouvelle église, M. Pécaut, qui tenait le protocole, avait inscrit en tête : *Au nom de Dieu.* Sur quoi M. Hirsch a demandé ce que cela voulait dire. — M. Pécaut doit être reparti peu édifié de ses ouailles. Et peut-être se sentait-il plus rapproché de ses adversaires que de ses amis. Somme toute, l'intérêt est puissamment excité pour les questions religieuses et le sillon plus profondément tracé que jamais pour la bonne semence...

A J. Riggenbach, 15 février 1869.

... Philippe[1] te donnera le manifeste libéral. Quel salmigondis ! Je connais des gens de science et de sens qu'il nous a ramenés. Je continue à croire que jusqu'ici les croyants sont plus que jamais affermis, les incertains plutôt gagnés, — et les incrédules en déconfiture.

A F. de Rougemont. 17 février.

... Il me paraît que jusqu'ici tous les assauts ne nous ont pas fait grand mal. On nous annonce M. Coquerel pour le 5 mars. Mais comme il est dit des guerriers de Ninive, notre bouclier est teint en rouge : on aura beau faire, on ne se passera pas du sang du Rédempteur, — du moins ceux qui ont senti la morsure du péché. Pour les autres, il est évident que s'ils nous restent aujourd'hui, ils nous échapperont demain. Prions pour eux, et pour nous-mêmes.

A M. Gustave Borel, pasteur à La Chaux-de-Fonds. 5 mars 1869.

Leblois n'a eu hier que très peu de personnes. C'est un brave bavardage. J'aurais voulu, malgré quelques

[1] Son second fils était alors étudiant en droit à l'université de Bâle.

sottises, aller lui serrer la main. Un bon homme ! — « *Il faut être pieux comme Jésus-Christ* », voilà son thème. Bravo ! Si seulement nos libéraux le prenaient au sérieux ! Mardi ce sera : « *Jésus-Christ est un homme et non un Dieu.* »

A J. Riggenbach. 8 mars 1869.

Nous avons maintenant M. Leblois... Ce n'était pas si mauvais, mais excessivement faible, et parfois presque ridicule. Il y avait si peu, si peu d'auditeurs, que cela faisait peine de voir cet homme venu de Strasbourg, à cette saison, pour dire si peu de chose à si peu de monde.

... Jusqu'ici je ne connais aucune personne marquante qui se soit rattachée à M. Buisson. Mais nos jeunes gens, qui se forment maintenant, ne seront pas retenus par les mêmes scrupules que leurs pères, et je ne pense pas qu'il y ait lieu de chanter victoire. Cette tendance flatte trop l'orgueil humain pour ne pas être finalement victorieuse, — d'une certaine victoire.

A son fils Georges. [*Milieu de mars*].

Je reviens d'une course aux Montagnes, où j'ai fait deux conférences à La Chaux-de-Fonds. M. Leblois y a complètement échoué et il ne m'a pas été trop difficile de le réfuter. J'ai eu deux magnifiques auditoires vendredi et surtout dimanche, où le temple était comble. La première fois, sur la résurrection ; la seconde fois, sur la divinité de Jésus-Christ.

... Je pense que le gros de la lutte est passé. M. Coquerel ne vient pas ; M. Fontanès... on ne sait pas... Si je puis ne pas me mettre en avant, je n'y manquerai pas.

... James Guillaume [1] vient de rompre, dans son N° du 1er mars (*Le Progrès*), avec le parti radical. Il arbore

[1] Le distingué collaborateur du *Dictionnaire pédagogique ;* alors professeur au Locle.

l'athéisme, le socialisme, appelle les ouvriers à la grande curée contre les bourgeois... Bakounine, qui est au Locle, l'a monté à ce diapason. Un utile repoussoir... Pour Buisson, il le traite de *tisane chrétienne*, et y oppose le vin pur de l'athéisme nécessaire aux *hommes* (des deux sexes !) du siècle actuel.

Au même. 22-25 mars 1869.

... Nous attendons Réville... Je ne cache pas que cette pensée a quelque chose qui me remue, sans me troubler. Dieu m'a répondu : « Ma faiblesse est plus forte que les hommes ». Mais il y aura peut-être des séduits, et en tous cas une lutte plus forte que les autres. Et comment ne pas en avoir souci en regardant à soi ?... Je suis en angoisse pour un public mal affermi et facilement impressionnable par le beau langage. Je suis en angoisse pour moi, dont la fatigue est, en certains jours, si grande, qu'il me semble que je vais en être sous peu où en est mon cher ami Prince !...

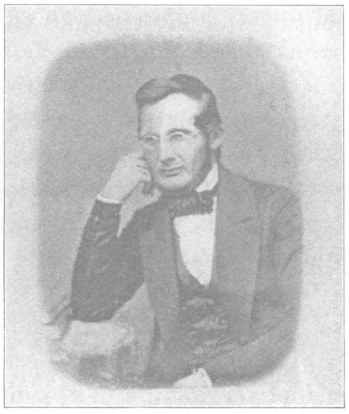
Pour Leblois, voici des arguments de sa force : Pierre n'a pas cru à la divinité de Jésus-Christ, car il a dit : « Je ne connais pas cet *homme*-là. » Et encore : « La *Sapience* est un des livres canoniques de l'Ancien Testament ! » — « Il y a dix ans qu'on a découvert l'inauthenticité de l'*Évangile de Jean.* » Etc..., Etc...!!!

Au milieu de ces graves préoccupations, F. Godet fut frappé par un deuil qui lui fut très sensible, encore que prévu depuis quelque temps.

A Arnold Guyot. Dimanche matin 18 avril 1869.

C'est une nouvelle douloureuse à te communiquer qui délie la main de ton ami, dès longtemps gémissant dans les chaînes d'un travail forcé. Hier, à 4 heures après-midi, notre ami Prince a rendu à Dieu cette âme que Dieu remplissait déjà. Rien de plus paisible et de plus doux que cette fin... Il avait dit à Wuithier, son gendre,

qui a été pour lui le fils le plus tendre et le plus dévoué : « Maintenant tout est en règle ». Et le repos que donne une telle certitude ne lui a pas fait défaut un seul instant. Avant-hier matin, il ne parlait déjà plus, et nous nous demandions s'il avait encore quelque connaissance de ce qui se passait autour de lui ; je faisais avec tous les siens une prière près de son lit. Il reconnut probablement la voix, et tout à coup, faisant un effort, il s'écria à voix forte : « Oui, c'est Lui qui peut tout sauver ! » Ce sont les dernières paroles claires et conscientes qu'il ait prononcées... Au tout dernier moment, il a rouvert les yeux pendant un quart de minute, puis sa respiration s'est arrêtée un instant ; elle a repris, s'est arrêtée, et nous avons entendu le bruit que l'oreille n'oublie pas, une fois qu'elle l'a entendu, et qui annonce que désormais la demeure est fermée à son ancien habitant.



ARNOLD GUYOT

... Quant au cœur, il est resté profondément ouvert et sensible jusqu'à la fin; et l'on a pu voir que même chez un homme aussi supérieur que lui, le cœur c'est l'homme... Ce qu'il a été pour mon fils Philippe quand il a été le voir en revenant de Bâle, je ne puis te le dire. Il sanglotait en lui parlant de lui et de tous *ses* enfants, les étudiants. Jusqu'à la fin mes enfants ont été les siens, il en a parlé avec la même tendresse que des siens propres. Oh ! quel ami nous perdons ! Pour moi, je n'ai pas besoin de te dire le trou qui se fait dans ma vie. Il ne se comblera pas...

... Tu sentiras comme moi que nous voilà un pas plus près de notre propre départ... Mais peut-être y a-t-

il encore pour nous une tâche à remplir. Notre vie est calculée en vue de l'œuvre divine. Bien doux est-il de la sentir sous cette suprême garantie ! Pour Prince, ses dernières épreuves l'avaient sanctifié... Et sans doute ce que son Maître voulait faire et en lui et par lui était achevé. Serrons-nous la main sur sa tombe, et que notre amitié, en se concentrant, se resserre. Il faut que ce qui nous appauvrit nous enrichisse.

Quelques jours après, Albert Réville faisait à Neuchâtel deux conférences d'une rhétorique sonore. Nous avons encore dans l'oreille l'exorde de la première, destiné à séduire les habitants du pays de Neuchâtel, mais que l'orateur s'avisa de servir également au public de Lausanne la semaine suivante : « Citoyens neuchâtelois, vous êtes d'excellents horlogers ; et lorsque vous vous êtes aperçus que votre montre intellectuelle retardait, vous avez sauté à l'aiguille avec un empressement qui a fait bondir d'aise toute l'Europe. » (Applaudissements sur un seul banc).

Frédéric Godet réfuta l'orateur libéral avec une vigueur et une verve qu'il n'a peut-être jamais surpassées. Il écrivait le 8 mai à son ami Riggenbach :

La seconde séance de Réville a été plus sérieuse et plus serrée que la première. Mais je ne crois pas qu'elle ait fait autre chose que de causer aux croyants un désagréable picotement et aux incrédules un commode chatouillement. « Il faut autre chose, me disait un de nos meilleurs professeurs, pour renverser une religion. » La réponse a, je crois, produit son effet. D'après tout ce que je sais, les buissonnistes eux-mêmes ne l'ont pas trouvée faible.

Barde, à Genève, a fort bien soutenu la cause de l'évangile. Il a eu des mots saisissants, des moments admirables. Buisson a été digne et convenable, parfois très éloquent. Georges y a assisté.

A son fils Philippe. Voëns, 14 septembre 1869.

... J'ai dû, la semaine passée, aller à Lausanne : une comtesse de Clèves m'y appelait par télégramme.

... C'était mystérieux. Ce n'était que... la reine de Prusse, qui revenait du nord de l'Italie, où elle avait fait un petit voyage. Je l'ai vue longtemps le soir même, puis le lendemain dans le wagon, de Lausanne à Neuchâtel, où elle a passé sans s'arrêter. J'ai eu beaucoup de plaisir à la revoir et à parler à fond avec elle. C'est un grand esprit, dans lequel Dieu a fait une grande œuvre.

En septembre 1869, le prince informe son ancien maître que, chargé de représenter le roi à l'inauguration du Canal de Suez, il profitera de l'occasion pour visiter la Terre-Sainte :

Combien mes pensées seront avec vous ! ajoutait-il... Quel dommage que tout se passe tellement à la hâte et d'une manière bien fatigante même pour des personnes de mon âge ; car dans d'autres conditions, j'aurais été bien tenté de vous proposer de profiter de l'occasion ! Pensez quelquefois à moi, comme le fait chaque jour et le fera bien particulièrement durant son voyage, votre bien affectionné ami...

Le prince lui faisait savoir en outre que la princesse passerait le temps de son absence à Cannes, avec tous ses enfants, et que, devant traverser la Suisse, elle désirait le revoir.

A cette lettre, Frédéric Godet répond :

Neuchâtel, 1er octobre 1869.

Faire avec vous la traversée de la Méditerranée, et le reste, oh ! cela eût été pour moi l'une des plus douces et riches jouissances de ma vie !... Et parcourir avec

vous ce théâtre de l'histoire sainte que nous avions parcourue ensemble dans votre enfance ! — Vous rappelez-vous notre leçon sur les sept paroles de la croix, à laquelle assistait votre maman ? la leçon suivante, où S. M. la reine Elisabeth assistait avec elle ? Revivre ensemble l'objet sublime de ces saintes préoccupations ! Oui ! ç'aurait été un grand bonheur. Je n'avais pas besoin des explications que vous me donnez pour comprendre que cela est impossible. Et m'eussiez-vous même invité à vous accompagner, mes vacances touchent à leur terme, mes cours vont recommencer ; j'aurais eu le poignant crève-cœur de devoir vous répondre : « Je ne puis. » Je ne vous suis pas moins bien reconnaissant de ce que cette pensée ait seulement effleuré votre cœur.

Que Celui qui, de l'empreinte de ses pas, a marqué d'un sceau ineffaçable le sol que vous allez fouler, se tienne *vivant* à côté de vous dans ce pèlerinage.

... Si madame la princesse royale m'appelle à Genève, je m'y rendrai certainement, pour peu que cela me soit possible. J'aurai enfin la joie de faire aussi la connaissance de vos chers enfants.

Un mois après, F. Godet recevait un télégramme ainsi conçu :

Jérusalem, 7 novembre 1869. Mes prières et pensées sont continuellement avec vous en ces lieux les plus sacrés du monde, surtout en rentrant de la sainte communion, aujourd'hui, avant mon départ.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME,
Prince royal.

F. Godet écrit le 31 décembre à son ami, rentré à Berlin :

... J'ai besoin de vous remercier de la marque si émouvante de votre souvenir que vous m'avez donnée

de Jérusalem. Mes larmes, et des larmes bien douces, ont coulé. Et longtemps je me suis promené seul dans ma chambre, envahi par une multitude de sentiments que j'essaierais en vain de vous décrire. C'était le passé, c'était le présent qui s'entrecroisaient dans mon cœur. Vous sentir à Jérusalem, sentir que vous y avez eu une pensée pour moi, — tout cela m'y transportait moi-même, et je pouvais en quelque manière confondre mes impressions avec les vôtres.

Un tel pèlerinage doit être une initiation à l'intelligence de la vraie grandeur. Napoléon sur son rocher doit avoir dit : « On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre. Voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine ! Quel miracle ! L'âme humaine avec toutes ses facultés devient une annexe de la sienne ! »

Oui, Golgotha est le centre du monde moral. C'est de là que s'est étendu le filet qui entoure graduellement le monde et dont les deux bouts se rejoindront un jour au point d'où il est parti. Ce point, vous l'avez touché, et une commotion morale a dû signaler ce moment. Je ne puis vous remercier assez de m'y avoir associé, et d'avoir fait, en ce moment, de mon âme une annexe de la vôtre...[1]

La controverse du protestantisme libéral qui, moins ardente qu'au début, se poursuivait dans les journaux religieux et même dans la presse politique, eut un avantage incontestable, celui de révéler l'état religieux réel de notre pays : on put se convaincre que la libre-pensée,

[1] Durant cette visite des lieux saints, le prince fut souvent en pensée avec son ancien maître. Il eut l'attention de lui envoyer deux plis contenant des fleurs séchées ; l'un portant cette suscription : *Cueilli dans un jardin de Gethsemané, 4 novembre 1869 ;* l'autre : *Cueilli sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem, 4 novembre 1869.* Ces touchantes marques de souvenir accompagnaient le journal intime qu'il avait rédigé au cours de son voyage et que F. Godet devait bien souvent relire.

qui jusqu'alors ne s'avouait pas, avait gagné sans bruit des partisans assez nombreux ; la levée de boucliers de M. Buisson et de ses amis lui donna l'occasion et le courage de se déclarer. Et la conséquence de cette franche attitude fut un mouvement en faveur de la séparation de l'Église et de l'État. Les libres-penseurs estimaient avec raison qu'ils n'avaient pas à entretenir de leurs deniers la prédication de l'erreur. Frédéric Godet s'empressa de reconnaître qu'il n'était ni du droit ni de la dignité de l'Église évangélique de vivre aux frais des ennemis de l'évangile.

Ainsi que l'excellent pasteur Robert-Tissot et nombre d'autres chrétiens éclairés, il se trouvait donc d'accord avec les libres-penseurs qui réclamaient la séparation, et avec le gouvernement qui la proposait au corps législatif. Il en proclama énergiquement la nécessité dans une conférence prononcée à Neuchâtel le 13 décembre 1869.[1] Ce fut l'*Émancipation*, journal de M. Buisson, qui y applaudit le plus : « Nous espérons que cette admirable conférence, vive, substantielle, attrayante et populaire, sera répétée en plusieurs endroits du canton ; elle ferait faire un grand pas à une cause qui est celle de la justice et du progrès. »

Seize ans auparavant, Godet écrivait à son ami Delachaux : « L'Église libre n'est point encore, parmi nous du moins, *un devoir*. Elle peut devenir une *nécessité*. » (13 septembre 1853.) Cette heure avait sonné. Mais celui qui l'avait prévue était presque surpris de voir les choses aller si facilement :

A son fils Philippe [alors à Berlin], *20 novembre 1869*.

Le Conseil d'État vient de présenter au Grand Conseil

[1] Elle ne fut imprimée que trente-sept ans plus tard, après la mort de l'auteur, à l'occasion de la campagne séparatiste de 1906 : *La séparation de l'Eglise et de l'État à Neuchâtel* (Wolfrath & Sperlé).

son rapport sur la séparation de l'Eglise et de l'État. Il conclut... à la séparation pour le 1er janvier 1871 ! Le projet de décret à soumettre au peuple est on ne peut plus sensé, raisonnable, juste. Je suis dans l'étonnement et l'admiration.

L'admiration était de trop, mais l'étonnement était naturel. Les promoteurs du grand principe de justice n'eurent pas l'énergie de le faire triompher à l'heure propice. Et depuis, ils l'ont eux-mêmes, — eux ou leurs successeurs, — combattu avec toute l'âpreté possible.[1]

La lettre continue ainsi :

As-tu vu M. de Bethmann-Hollweg? Veuille lui dire, si tu le vois, que j'ai reçu un télégramme du prince, de Jérusalem, au moment où il revenait de la communion. Il ne se peut rien de plus touchant que les termes de cette dépêche. La pensée, à elle seule, m'a profondément ému.

Nos protestants libéraux continuent leurs réunions. Celle de Neuchâtel est descendue de 160 à 100 personnes; celle de La Chaux-de-Fonds de 800 à 300. Mais je ne me fais pas illusion néanmoins sur l'action de leurs principes. Sans doute le rationalisme est incompatible avec un culte proprement dit; mais il ne l'est pas avec le culte de soi-même, — et c'est là sa force.

A J. Riggenbach. 15 janvier.

La cause de la séparation est perdue dans notre peuple. Il n'en veut pas. Il est comme Israël, qui ne voulait pas sortir d'Égypte, et que Dieu dut en tirer *à main forte*... Le Seigneur usera-t-il de cette salutaire violence auprès du peuple neuchâtelois? Il faut un miracle pour

[1] V. Monvert, *op. cit.*, qui explique très bien, p. 157 et suivantes, par suite de quelles circonstances les protagonistes de la séparation en devinrent les adversaires.

briser la croûte d'égoïsme, de tenacité à l'argent, d'amour du *statu quo* qui enveloppe le cœur de notre peuple.

Dès le commencement de l'été 1870, Frédéric Godet s'apprêtait à partir le 15 août pour New-York, afin d'assister à l'assemblée de l'Alliance évangélique, où il devait présenter un rapport. Il faisait les plus grands efforts pour achever avant ce voyage son *Commentaire sur Saint Luc*. « Et mon travail pour l'Amérique pas commencé ! écrit-il à Riggenbach. Avec cela, une fatigue de tête plus forte que jamais je ne l'ai ressentie. ....Et puis, l'anglais à apprendre, autant que possible. »

Il poursuit en parlant de Neuchâtel :

On fait des préparatifs gigantesques pour la fête des chanteurs suisses. Pour nous, nous nous préparons à nous sauver dès mardi dans notre vallon de Voëns, où le bruit de la fête n'arrivera pas, j'espère, jusqu'à nous. Après cela viendra la fête des officiers, puis celle des régents, dans le mois d'août. N'est-ce pas admirable comme on sait s'amuser au XIXe siècle, jusqu'à ce que... Luc XVII.[1]

Il ne pensait pas prophétiser à si brève échéance. Ce ne furent pas les bruits de fête qui vinrent troubler la paix du vallon, mais cette sinistre nouvelle : *La guerre est déclarée !*

[1] Allusion au passage : « Ce qui arriva du temps de Noé arrivera de même au temps du Fils de l'homme: on mangeait, on buvait, on prenait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où le déluge vint qui les fit périr tous... Il en sera de même : de deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé, etc... » (v. versets 26-37).

CHAPITRE XIII

La guerre franco-allemande

Correspondance avec le prince de Prusse. — Jugements de F. Godet sur la guerre ; son intervention auprès du prince pour diverses personnes. — L'armée de l'Est à Neuchâtel. — Prisonniers prussiens. — Lettres du prince écrites de Versailles. — Lettres à des étudiants et des amis. — L'évangélisation de la France. — Séjour à Berlin ; réunions religieuses ; entrevues avec le prince impérial et l'empereur.

Neuchâtel était en fête. A l'imposante réunion des chanteurs suisses avait succédé celle des officiers. Accourus de toutes les parties du pays, ils étaient en train de banqueter, lorsqu'une dépêche vint jeter le désarroi parmi eux : la guerre éclatait entre nos deux grands voisins ! Tous les convives, à l'instant, se levèrent de table et coururent à la gare. Le lendemain, l'ordre de mobilisation était donné, et notre armée se mettait en devoir de couvrir la frontière.

Il faut avoir vécu ces heures graves pour se figurer l'émotion qui étreignait tous les cœurs. Pour Frédéric Godet, on devine quels sentiments se mêlaient aux préoccupations d'ordre général : le prince qu'il aimait si tendrement allait jouer un des premiers rôles dans le drame qui commençait.

On était loin de connaître alors les véritables origines de cette guerre, dont toute la responsabilité semblait

imputable à la France. Godet écrivait de Voëns à son fils aîné, qui lui envoyait de Neuchâtel les premiers détails connus :

Nous venions d'apprendre de Saint-Blaise la terrible nouvelle quand ta lettre est arrivée. Jamais guerre plus injuste ne fut déclarée. Mais la Prusse est traitée par la France comme elle a traité l'Autriche en 1866. L'injustice même est juste.

Il avait à Strasbourg de bons et anciens amis, en particulier le pasteur Hærter, directeur de la Maison des diaconesses. Il fit son possible, quand cette ville fut investie, pour leur assurer une protection spéciale : nous le voyons se rendre à Carlsruhe pour plaider la cause qui lui tient à cœur. Il écrit à sa famille :

Bâle, mercredi [septembre 1870].

J'ai été très bien reçu ici chez les Riggenbach. Je vais partir dans une demi-heure pour Carlsruhe, quoique j'aie appris que les diaconesses ont dû déménager et se retirer dans l'intérieur de la ville, par ordre supérieur, dès le commencement du siège. Je pense bien à vous tous, mais surtout à ces pauvres Strasbourgeois ! Quelles nuits ! On dit que tout le monde couche dans les caves...

Sa maison de Neuchâtel s'ouvrit naturellement aux Alsaciens fugitifs :

Quelle oasis que notre heureuse Suisse ! écrit-il à Riggenbach, et quel doux rôle que celui qui lui est dévolu ! Nous avons à la maison deux personnes de Strasbourg. Nous aimerions en avoir davantage.

C'est un « doux rôle » surtout que celui qu'il s'imposa pendant toute la durée de la guerre : il fut auprès

du prince le solliciteur infatigable en faveur de tous les infortunés qui s'adressaient à lui. Nous allons simplement transcrire un certain nombre de lettres qu'il eut l'occasion d'écrire alors à son ancien élève.

Neuchâtel, 3 novembre 1870.

Bien cher prince,

J'éprouve la difficulté de commencer, comme j'éprouverai au bout de cette feuille celle de finir. Tant de choses se présentent à la fois à l'esprit, après quelques mois pareillement remplis ! Les jours de Wissembourg et de Wœrth ont ouvert une série d'exploits et d'événements tellement étonnants, imprévus, immenses, que l'esprit reste stupéfait. C'est de la grande histoire. Ce que nous avons lu jeunes gens, dans les livres d'histoire ancienne et moderne, ces grandes commotions qui jalonnent le développement de l'humanité, nous en voyons un exemple.

... Vous voilà arrivé, ainsi que votre cousin, le prince Frédéric-Charles, au faîte des dignités militaires... Quand je pense à votre petit uniforme de six ans et à l'échelle gravie dès lors échelon après échelon jusqu'au sommet où vous venez de parvenir !... Que de choses, que nous n'apercevions pas, il y avait sous cette petite capote, dans laquelle vous parcouriez les Linden et le Thiergarten !

... On m'attribue probablement une grande influence auprès de vous, car je reçois lettre sur lettre de mes amis et collègues de France pour me prier de vous rendre attentif aux horreurs que commettent les soldats allemands, au scandale incurable qui en résulte pour le protestantisme auprès des catholiques français : que dire à tout cela ? Je pense qu'il y a d'énormes exagérations. Je pense aussi qu'il y a des faits fâcheux. Mais je suis bien certain aussi que vous avez fait et faites constamment votre possible pour les prévenir ou les réprimer, et qu'il est complètement superflu de vous en écrire.

Quant à Strasbourg, je vous ai écrit mon sentiment. [1] Le mal est à peu près irréparable. Bombarder *la ville* n'a servi à rien qu'à exalter la défense et à détourner de la cause allemande tous ceux qui y inclinaient... Selon le mot de Talleyrand, « c'est plus qu'un crime, c'est une faute ».

Je suis frappé du changement de sentiment très général qui s'est produit dans l'opinion publique depuis Sedan et Strasbourg. Les sympathies allemandes prononcées se sont affaiblies ; les faibles se sont transformées en sympathies entièrement françaises. On aurait voulu que la Prusse, une fois l'empereur prisonnier, fît la paix avec la France, conformément à la fameuse parole royale à l'ouverture du Parlement...

...Quant à l'Alsace et à la Lorraine, l'impression générale est aussi que la Prusse ne devrait pas transformer une guerre de défense en une guerre de conquête, et qu'on ne doit plus aujourd'hui disposer de populations sans leur consentement.

Mon sentiment est loin d'être arrêté sur cette question grosse d'avenir. Mais, me mettant au point de vue actuellement dominant, je crois qu'une explication nette et précise serait nécessaire. Tout ce que je vois et lis me le fait penser.

J'ai à vous remercier bien vivement pour ce que vous avez bien voulu faire en faveur de la fabrique de M. G. en Alsace... J'en ai reçu de vifs remerciements... Vous avez eu également la bonté de me faire écrire à ce sujet par les bureaux de votre quartier-général et de faire ajouter quelques mots affectueux par l'un de messieurs vos aides de camp.

... Me permettez-vous, à mesure que le théâtre de la guerre se rapproche du département du Doubs, de vous rappeler une prière que je vous ai adressée au commencement de la guerre ? *A Valentigney et Hérimoncourt, près de Montbéliard, sont de magnifiques usines ap-*

[1] La lettre en question n'a pas été conservée.

partenant à M. Peugeot,[1] homme de cœur et de dévouement comme je n'en connais guère sous le ciel. Ses ouvriers, au nombre de plus de huit cents, sont ses enfants. Il ne vit pas seulement par eux, mais pour eux, ainsi que toute sa famille. Pouvez-vous faire quelque chose en leur faveur, au cas qu'ils soient occupés ? Ce seront des cœurs de plus qui se souviendront de vous avec amour en France. Et il y en a beaucoup ! Je n'ai pas encore lu ou entendu l'expression d'un sentiment différent. Et j'en remercie Dieu du fond de mon cœur. J'ajoute que les Peugeot ne m'ont rien écrit. C'est moi qui prie pour eux...

La même lettre contient ces réflexions sur l'avenir religieux de la France :

Rendez-lui Dieu : vous l'aurez rendue à elle-même. Mais quelle œuvre ! Est-elle possible ? Je ne vois qu'un homme de qui je puisse espérer cela. Peut-être vous ferai-je sourire. C'est le père Hyacinthe. Du sein du catholicisme doit sortir celui qui relèvera moralement la France, qui n'est plus catholique, mais qui ne deviendra certainement pas protestante. Il faut une création nouvelle par la simple prédication de l'évangile, — et Dieu tirera de cette prédication ce qu'il voudra.

... Mais je vous écris comme si vous aviez le temps de lire des volumes. Le tonnerre gronde présentement sans doute. Puissent les boulets ne frapper que ce qui *doit* tomber, et épargner... le père Hyacinthe !

Neuchâtel, 20 novembre 1870.

... Je viens de recevoir vos recommandations pour les excellents Peugeot, les plus nobles cœurs que l'on puisse rencontrer, et pour les Chantron, que je ne con-

[1] Ces mots ont été soulignés en bleu par le prince, pour lui servir de memorandum.

nais pas plus que vous, mais dont le neveu est mon ami dévoué. [1] Et maintenant, voici que je viens encore avec une demande ! C'est presque de l'impudence. Mais comment refuser d'essayer au moins de rendre service ! Une famille suisse habite Paris. Les cinq enfants sont à Neuchâtel, où le père a passé son enfance. Le père et la mère et le mari de la fille aînée sont enfermés dans Paris. On a des nouvelles d'eux ; mais eux n'en ont pas de leurs enfants. On m'a demandé si peut-être, par Versailles, pourrait parvenir une lettre, ouverte, cela va sans dire. J'ai répondu que la chose me paraissait *impossible*, que cependant je ne me refusais pas à envoyer la lettre à votre bureau. Et cette lettre, la voici !

Me pardonnez-vous cette nouvelle traite, tirée par moi sur votre bonté lors même qu'elle devrait être renvoyée avec protêt ? Que si la lettre ne peut être expédiée à son adresse, veuillez *la jeter au feu*. C'est ainsi entendu.

A Mlle Henriette Favarger [alors à la tête d'une ambulance française]. *4 décembre 1870.*

Sans doute le travail abonde ! Ces derniers jours horribles y ont pourvu. Quand Dieu dira-t-il enfin : « Jusqu'ici et pas plus loin ! » La position des Allemands me paraît grave. Et l'hiver qui vient ajouter ses frimas aux souffrances des blessés, des dévastés, des populations sans domicile ! Que d'horreurs !

On travaille ici nuit et jour... Nous faisons des expéditions de vivres, de pommes de terre, etc... Partout les besoins sont criants. Et les prisonniers français en Allemagne ! On s'en occupe aussi avec énergie.

Il écrivait en effet au prince, le même jour :

J'ai reçu dernièrement d'un témoin oculaire des dé-

[1] Il s'agissait de deux vieux époux habitant Collonges-Fontaine, au pied du Mont-Dor, à 2 lieues de Lyon. Leur neveu était Élie Lecoultre, à Genève, intime ami de F. Godet.

tails déchirants sur les campements des prisonniers français devant Mayence et Magdebourg, et sur la pauvre nourriture qu'ils reçoivent. C'était du 17 novembre. Mais je pense que dès lors des améliorations auront été introduites. Hélas ! que de populations allemandes souffrent aussi, et dans leurs propres foyers, de la disette et du froid ! Néanmoins j'ai senti le besoin de vous parler de cela. Je sais que votre cœur est sensible à toutes les souffrances, accessible à toutes les pitiés !

Oh ! si... Me permettez-vous de vous exprimer ce vœu ?... Si l'Allemagne trouvait l'occasion — je ne sais laquelle, je ne pense à rien de précis — mais trouvait l'occasion d'exercer un acte de générosité qui fût à la hauteur de ses victoires ! Alors il ne manquerait rien à sa gloire. Un acte de grandeur morale, de magnanimité, — et l'Europe qui se détourne revient à elle. Renoncer à entrer à Paris, par exemple ; enfin, accomplir un sacrifice auquel elle ne soit pas contrainte, qui soit un pur fruit de la générosité envers un héros qui se débat dans une position accablante ! Oh tâchez ! tâchez ! Le mot qui caractérise la position du côté français, c'est *Bodenlosigkeit*. Mais celui qui la caractérise de l'autre côté ne risque-t-il pas d'être : *Rücksichtslosigkeit* ?

Une phase nouvelle va commencer pour l'Allemagne. Que sur le berceau du *Neu-Deutschland* soit écrit, non pas seulement : *Sieg*, *Muth*, mais *Grossmuth* ! Qui comme vous est capable de sentir cela, et de travailler à réaliser cette victoire, la plus belle de toutes, qui seule rend véritablement belles toutes les autres !

Pardonnez-moi si je suis ainsi l'élan de mon cœur. Je l'ai toujours fait avec vous, et vous me l'avez toujours permis. La crise finale est proche : que Dieu la bénisse pour l'Allemagne, pour la France et pour vous-même !

Neuchâtel, 8 décembre 1870.

Comment vous dire ma reconnaissance, comment vous dire celle de la famille Ch., à laquelle vous avez rendu

un si grand service ! Mlle Ch. me disait : « Si j'osais remercier son Altesse Royale ! — Et pourquoi n'oseriez-vous pas ? » lui dis-je, peut-être un peu imprudemment. Et elle m'a envoyé les lignes ci-jointes, qui seront pour votre cœur ce qui peut un peu le réjouir au milieu de ces douleurs, une fleur, comme un bluet de sentiment doux et reconnaissant.

... Vous avez été si bon à l'égard de toutes les demandes que j'ai eu l'audace de vous adresser, que je viens encore vous en présenter une. J'ai reçu de Mulhouse une lettre où je lis ces lignes de la main d'une dame, à moi parfaitement connue : « Ma sœur vient de voir à Bâle une ancienne fabrique toute remplie de vêtements chauds, mais que malheureusement le comité [1] ne peut faire parvenir en Allemagne à cause des droits d'entrée considérables à acquitter. Un envoi de votre ville, qu'on s'est empressé de faire tôt après l'appel suisse, à dû payer environ fr. 200 de douane. Serait-il possible d'obtenir la franchise de douane pour les vêtements destinés aux prisonniers français en Allemagne ? » — C'est la question que je prends la liberté de vous soumettre. Vous comprenez sans peine la reconnaissance qu'exciterait en France, et en Suisse, où l'on s'occupe avec intérêt de ces malheureux, une mesure de ce genre...

... Oh ! cette lutte gigantesque sera-t-elle bientôt à son terme !... La conquête n'est plus de nos temps. C'est la force qui provoque la force... Vous sourirez de ma hardiesse à vous écrire ainsi, sur un pareil sujet... Comme cela ne tire pas à conséquence, j'ai cru pouvoir me permettre cette liberté...

On prétend dans nos Montagnes que je me suis rendu à Versailles pour vous demander l'annexion de Neuchâtel à la Prusse. Mais je vous avoue que, si glorieux que soit le triomphe de la Prusse, je trouve le rôle de la Suisse, appelée à soulager pour une petite part tant

[1] En faveur des prisonniers français en Allemagne, dont le siège était à Bâle.

de souffrances, plus beau encore que celui de remporter des victoires ! Puisse-t-elle n'en avoir jamais d'autre !

Neuchâtel, 11 décembre 1870.

Encore une requête ! [Suit l'exposé du cas]... Qui pourrait dire à cette heure ce que le quart de siècle qui va suivre amènera ? Je vous avoue que je vois votre tâche à venir, comme roi de Prusse et comme empereur d'Allemagne, immense. L'esprit démocratique va s'éveiller en Allemagne ! Les premières concessions seront faciles, car elles ne seront que légitimes. Mais ensuite le flot montera et menacera de franchir les digues. Alors viendront les refus légitimes, et non compris, — ... et les difficultés graves... Je pense continuellement à tout cela.

Neuchâtel, 14 décembre 1870.

Mon cher prince,

C'est un vrai bombardement que j'exerce contre vous, mais de projectiles qui, j'espère, ne tueront personne et feront peut-être du bien à quelques-uns, grâce à votre inépuisable obligeance pour moi et pour ceux que je vous recommande. J'ai reçu hier votre réponse par rapport à la maison Girardet,[1] à Versailles, et aux propriétés Dessoulavy à Sèvres. Je vous remercie en mon nom et au leur. Et je viens vous demander de la part d'un autre compatriote un nouveau service, si cela est possible. Il y a à Paris un très riche banquier neuchâtelois, M. Louis Berthoud (qui, chose singulière, mais qui doit rester entre nous, est le condisciple de pension de M. de Bismarck et chez qui celui-ci a passé deux fois ses vacances d'été, à l'âge de quatorze à quinze ans, au Val-de-Travers [2]) ;

1 Le graveur Paul Girardet, membre de l'Institut, Neuchâtelois d'origine, né au Locle en 1821, mort à Versailles en 1893.

2 Ce fait est parfaitement exact : Louis Berthoud, camarade du jeune Bismark dans une pension de Genève, l'amenait dans sa famille, à Fleurier, pour y passer ses vacances. Le futur grand homme se montrait déjà volontaire et obstiné.

il n'a point de nouvelles de sa famille de Neuchâtel, et en particulier de ses deux cousins de même nom, qui sont comme ses frères. Ce sont ces deux messieurs qui aimeraient à lui faire parvenir quelques lignes : ils se sont adressés à moi. Je les connais intimement ; l'un d'eux [1] est un de mes meilleurs amis. S'il y a difficulté ou inconvénient, vous jetterez au feu la double lettre ci-jointe.

... Noël approche. Le « Paix sur la terre » deviendrait-il pour ce jour-là une réalité ? C'est le vœu ardent de votre cœur, je n'en doute pas. Ce doit être celui de toute l'Allemagne. Le moment est arrivé où dans chaque victoire on ne voit plus que le sang qu'elle coûte. Oh ! si vous pouviez, si tous les pères de famille allemands pouvaient passer dans leurs foyers le soir de Noël ! Mais combien de ces foyers où ne reparaîtra plus jamais celui qui en était le centre !

Neuchâtel, 23 décembre 1870.

Mon cher prince.

Avez-vous entendu parler de M. le comte de Gasparin, jadis membre de la Chambre des Députés, aujourd'hui retiré en Suisse, où il se fait le noble champion de tout ce qui lui paraît juste et bon ? Il avait publié, à l'explosion de la guerre, une brochure dans laquelle il blâmait avec une sainte énergie la conduite du gouvernement impérial. Il vient de publier dans le *Journal de Genève* quelques articles pour recommander la neutralisation de l'Alsace comme solution normale de la question entre la France et l'Allemagne, et il désirerait vous les faire parvenir sous forme de brochure. Il m'a écrit pour me demander le *si* et le *comment*.

Après avoir remercié le prince au nom de plusieurs

[1] George Berthoud. V. p. 334, note 1.

de ceux pour qui il lui avait adressé des requêtes, il poursuit :

Voici une nouvelle demande qui m'arrive à votre adresse. Dois-je la garder pour moi ? Dois-je vous la transmettre ? — Je me dis que si elle ne peut être admise, vous saurez tout aussi bien que moi la mettre *ad acta*. Aussi, courage ! La voici donc.

Il y a à Paris, dans la direction d'une ambulance, un M. H., excellent homme que je connais, dont la femme *enceinte* et *près de ses couches* est réfugiée à Lausanne, avec leurs cinq enfants, et le sixième que l'on attend ! Vous serait-il possible de lui faire tenir un sauf-conduit pour sortir de Paris et traverser les lignes prussiennes jusqu'au premier point de départ pour la Suisse ! « Son Altesse Royale le prince de Prusse est marié, m'écrit la sœur de sa femme ; il comprendra cette position. » Vous voyez qu'on compte immensément sur votre bonté.

Avec la même lettre, il envoie au prince un petit volume qui, d'après les termes dont il use, paraît être un recueil de paroles bibliques. Il ajoute :

Ce qui est admirable, ce qui est unique, dans l'Écriture, c'est qu'elle remet toujours l'homme à sa place et Dieu à la sienne. C'est pourquoi elle est la *parole de vérité*. Aucun autre livre ne remet tout à sa place, le Créateur et la créature. Mais quelle place il rend à la créature après l'avoir abaissée, et quel abaissement il attribue au Créateur après l'avoir si exclusivement élevé. Voilà le sublime de l'amour autant que de la vérité ! Que toute conception de la vie est vide et vaine en comparaison de celle-là !

Neuchâtel, 8 février 1871.

Mon cher prince.

Vous me demandiez un jour, en me voyant dans mon costume pastoral, — robe et rabat, — si l'on osait rire

dans ce vêtement. Je serais tenté de vous demander aujourd'hui si l'on change en devenant de prince royal prince impérial. Je ne le pense pas : je suis persuadé que quelque couronne que porte votre tête, votre cœur restera toujours le même, et c'est pourquoi je continue à vous écrire comme si l'Allemagne n'était pas devenue la Prusse, ou la Prusse l'Allemagne.

Nous venons d'être témoins depuis huit jours du plus lamentable spectacle que les yeux puissent contempler, celui du passage de l'armée française internée en Suisse. Voir arriver cette force colossale dans un état de brisement complet ; plus d'armes dans les mains de ces zouaves et de ces franc-tireurs ; ces files immenses, allant les mains pendantes, la plupart des hommes se traînant plutôt que marchant, exténués de froid, de fatigue et de faim, un grand nombre avec les pieds à demi gelés, et pourtant marchant ; ou bien bourrés dans des trains de chemins de fer ; tous les locaux possibles, temples, écoles, musées, transformés en asiles ou en lazarets ; les maisons particulières s'ouvrant pour recevoir ceux qui restaient dans la rue ; la ville entière changée en une grande cuisine pour réchauffer, ranimer, rassasier tous ces malheureux ; puis les vêtements, le linge, les chaussures à procurer à ceux qui étaient nu-pieds après des semaines de bivouac dans la neige, et à demi-nus ; une retraite de Russie aux frontières de la Suisse !

Avec cela pas une plainte, si ce n'est contre leurs officiers qui les avaient mal conduits dans la guerre et qui les abandonnaient dans cet affreux désastre ; pas la moindre exigence, mais la plus vive reconnaissance pour le morceau de pain et la soupe distribués à tous, les boissons et les aliments moins grossiers réservés aux malades. Pas une parole inconvenante, pas un cri, dans le temple où ils étaient assis, *et non couchés*, pendant douze à dix-huit heures parfois, où ils devaient dormir ainsi, pressés comme des anchois. Quel bon et aimable peuple, s'il était sainement nourri, religieusement parlant, et sagement conduit !

Parmi eux se trouvait un blessé *poméranien* qui m'a raconté que c'étaient les Français qui l'avaient relevé de sa couche de neige, où il était resté gisant pendant deux heures et demie; qu'ils avaient déchargé un mulet pour l'y mettre, et porté sur leur dos la caisse qu'il avait remplacée !

Nous avons aussi eu cinquante-sept prisonniers poméraniens, qui, faisant une marche d'avant-garde téméraire jusqu'au milieu des bagages et des équipages français, se sont tout à coup vus cerner, et après avoir perdu leurs deux ou trois officiers, ont dû se rendre à une force supérieure.[1] Quelle différence avec les Français ! De bonnes figures bien nourries, blanches et roses ! Passer des Français à eux, c'était faire en quelques minutes un voyage de plusieurs centaines de lieues. J'ai appris de l'un d'eux que vous êtes un *juter Kerl.*[2] Ils sont partis hier pour l'intérieur de la Suisse. Quelle allure ! quelle vigueur dans ces corps et dans cette marche ! En ce moment, je vois passer sous ma fenêtre l'un des derniers convois de ces pauvres pantalons rouges. Quoique un peu restaurés ici, quelle démarche fatiguée, quel misérable accoutrement, quelle file déplorable ! Que de force et de faiblesse, de force musculaire incalculable réduite à néant par le dénuement de cette force morale, qui est, non le courage, — il y en a assez ! — mais la justice, la crainte de Dieu et le sentiment religieux du devoir ; le côté *moral* de la vie humaine, en un mot, sans lequel tout s'affaisse dans les nations comme dans les individus ! Les grands événements qui transforment la scène du monde se préparent dans l'atelier caché du monde moral, comme la poudre fulminante, dont l'explosion secoue une ville entière, dans le silencieux laboratoire du chimiste.

... Vous vous rappelez une maison de Versailles où habitent les artistes Girardet, et qui avait joui pendant

[1] Épisode survenu près du fort de Joux.

[2] *Ein guter Kerl,* un bon bougre.

quelque temps de votre recommandation. Le 12 janvier, un lieutenant de police prussien l'a réclamée pour une Éminence japonaise; le 13, elle a été forcée, sans qu'il eût été permis de rien serrer ou ranger. Les deux étages ainsi occupés (premier et deuxième) ont été encore les mieux traités; plus tard, le rez-de-chaussée et le troisième ont été violemment occupés et complètement pillés et dévastés par les soldats allemands... M. de Dardel, que j'ai pris la liberté de vous recommander, l'a visitée lui-même... Les gravures les plus précieuses, les planches, les ouvrages en voie d'exécution, tout est détruit; les armoires forcées, le linge pillé, l'ameublement brisé ou enlevé! — C'est la guerre, sans doute. Ce mot est vite dit. Mais le père et la mère de dix enfants, qui ont acquis à force de travail un certain bien-être!... Je tremble du jour où la Russie et la France réunies étreindront les flancs de Germania; alors, quelle fureur!

Du Prince. Quartier général, Versailles, 14 [janvier] 1871.

Mon cher ami

J'ai là huit lettres que vous m'avez écrites pendant cette affreuse guerre; la dernière m'a été remise aujourd'hui par mon beau-frère le grand duc de Bade... Pour que vous ayez une preuve de la bonne intention que j'avais de répondre et de vous remercier, je n'hésite pas à joindre à ce pli quelques pages griffonnées à la hâte au mois de novembre...

Le prince lui envoie en effet deux lettres; la première, inachevée, doit être à peu près du milieu de novembre; la seconde est un billet du 29 novembre. Les voici :

Quartier général, Versailles.

Mon cher ami

Deux mots à la hâte pour vous dire que vos lettres

m'ont fait un plaisir de cœur. ... J'ai tout de suite fait expédier les sauf-conduits que vous désiriez avoir, et j'espère qu'ils pourront être de quelque utilité aux amis ou connaissances que vous m'avez recommandés.

Que vous dire de cette guerre? Je m'incline devant ce Dieu qui jusqu'ici nous a guidés et nous a protégés, et qui veillera à la prospérité de notre Allemagne enfin unie (du moins par les peuples), et qui a déjà sacrifié tant de nobles patriotes dans ces sanglants carnages. Qu'Il veuille enfin nous accorder la paix que tout le monde espère!... Je vous assure que j'ai une véritable horreur de la guerre, et que mes ferventes prières s'adressent à Dieu, afin que celle-ci soit la dernière à laquelle je sois forcé d'assister. Sommes-nous vraiment dans le XIXe siècle, où la civilisation et la morale atteignent leur pinacle? Et les païens que nous désirons voir participer aux jouissances de notre ère, que doivent-ils penser de ces deux nations qui s'égorgent en déclarant que leur cause est la seule qui mérite le titre de sainte et juste! C'est, au fond, à baisser les yeux devant les barbares, qui ne font ni plus ni moins que nous. Mais que faire? Une fois qu'on est provoqué, il faut bien se défendre jusqu'à ce qu'on ait la garantie que la paix est assurée.

... Pour moi, mon ambition est de faire jouir notre grande patrie allemande des bénédictions d'une paix stable et féconde; je n'ai jamais songé à me faire un nom par des flots de sang et des monceaux de cadavres, et quoique les victoires remportées par mes braves troupes figureront dans l'histoire, je ne me débarrasserai jamais du cauchemar d'avoir dû sacrifier tant de vies à la fleur de leur âge. Que Dieu m'accorde un jour la possibilité ainsi que la faculté de rétablir la paix, et la...

Ici s'arrête la première lettre. Voici la seconde, qui paraît n'avoir été, comme la précédente, expédiée qu'en janvier 1871 :

Quartier général, Versailles, 29 novembre 1870.

Mon cher ami

Ce ne sera pas une longue lettre que je vous écris au milieu de cette terrible guerre, qui paraît ne pas vouloir finir; mais un mot au moins pour vous dire que je pense souvent à vous, que vos lettres m'ont fait un plaisir de cœur, et que je vous remercie sincèrement de m'avoir parlé avec tant d'affection et d'attachement. Croyez-le, au milieu de toutes les péripéties de la guerre, rien ne peut faire plus de bien à un être qui comme moi abhorre la guerre, et qui néanmoins obéit au devoir en y participant, que de recevoir des témoignages d'amitié et de sympathie... De mon côté, je suis véritablement heureux de trouver quelquefois l'occasion de faire un peu de bien et de contribuer à soulager les familles auxquelles mes amis s'intéressent.

En dépit de cette préoccupation obsédante de la guerre, la vie continuait en Suisse, avec ses devoirs et ses labeurs, et la correspondance de Frédéric Godet, pendant cette période tragique, fait allusion à bien d'autres soucis que ceux dont on vient de voir l'expression. Il perdit avec douleur celui de ses collègues avec qui il avait le plus d'intimité, le professeur Célestin DuBois[1] :

Sa mort me rend comme orphelin, écrit-il en septembre 1870. J'étais habitué à marcher avec lui de conserve. C'est un vide que je ne puis dire, pour le travail et pour le cœur. Il était le père de nos étudiants, leur modèle de chrétien et de pasteur; pour moi, l'ami le plus dévoué, le conseiller de tous les instants. (Lettres à J. Riggenbach et F. de Rougemont.)

[1] (1805-1870), consacré au ministère en 1829, pasteur à Buttes, puis professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie pratique à Neuchâtel dès 1855.

Il était, lui aussi, un père pour ses étudiants. Nous en avons bien des preuves dans les lettres qu'il leur adressait et dont plusieurs séries ont passé sous nos yeux. Ce sont des exhortations viriles et pressantes, comme celles-ci, envoyées à un étudiant neuchâtelois, alors à Leipzig, M. Georges Wavre, dont il était le parrain :

Te voilà lancé sur la grande mer! Comme ce n'est pas pour fuir ta mission, comme Jonas, mais au contraire pour te mettre en état de la remplir, que tu t'es embarqué, je ne crains pas le naufrage... Jette à la mer ce qui doit périr, les ordures, comme dit Paul, et remplis ton navire de la précieuse cargaison. Mais n'accepte que ce qui a la marque de Jésus. Mon expérience est que dans le ministère tout le reste est *taré*. *Lui*, il a la clef des âmes. *Lui*, il apaise le fond du cœur. *Lui*, il transforme la racine même de la volonté. *Lui*, il est compris des âmes qui doivent former le troupeau de Dieu. Contemple-le! Nourris-toi de lui, et tu vivras. (7 novembre 1870.)

A M. Maurice Guye, à propos des cours qu'il suit à l'université :

Souvenez-vous que l'effet de ce qu'on entend dépend autant et plus de celui qui écoute que de celui qui parle. Jésus demandait fréquemment à ses auditeurs d'avoir *des oreilles pour entendre*.

A Arnold Bovet, qu'il aimait aussi comme un fils, il écrit, à propos d'un projet de conférences « d'appel », ces lignes intéressantes sur les réveils religieux :

Ton désir de conférences est peut-être fondé. Ce sera pour un temps. « Dépêchez-vous de le prendre pendant qu'il guérit ! » disait un de nos vieux médecins en parlant d'un remède nouveau. Si seulement les conférences

guérissaient ! — Des guérisons en grand, d'immenses réveils peuvent survenir. Mais contentons-nous, en attendant, des guérisons une à une qui nous sont parfois données. L'homme se retrouve lui-même dans les grands mouvements. Il disparaît dans cette œuvre individuelle. Puis l'entraînement joue un si grand rôle dans les mouvements collectifs. C'est comme le crédit, qui fait cinq fois plus d'affaires qu'il n'y a d'argent ; et quand arrive la liquidation, arrive aussi la banqueroute... Cher ami, ne visons à rien qu'à être fidèles. Et pour l'être, ne nous battons pas les flancs...

A M. Gustave Borel,[1] *22 décembre 1871.* [Après la naissance de son premier enfant]:

... On regarde sa femme d'un œil nouveau après cette crise. On sent qu'elle a passé par les grands mystères de la souffrance, — et pour nous. Niez ici la « substitution » ! Je voudrais bien voir !

A Arnold Guyot, 30 décembre 1871.

... Tu te trouves avoir été prophète [à propos de la guerre], comme M. de Rougemont, qui voit partout l'accomplissement de *son* Apocalypse, et qui a une telle confiance en ses prévisions d'avenir, qu'il déplace ses fonds et les replace sur le fondement de son exégèse.

Je me préparais à vous rejoindre [pour la réunion de l'Alliance évangélique à New-York]. Déjà tout était prêt pour le départ, la place retenue sur le vaisseau, quand le coup de foudre éclata.

Comment on a vécu, pendant tout ce terrible été, tu peux le penser... D'autant que les sympathies étaient terriblement partagées : ce qui faisait bondir les uns de joie, faisait gémir ou frémir les autres... Au milieu de tout cela, cependant, j'ai fini mon *Saint Luc.* Je me disais : « Comment publier en ce moment deux gros vo-

[1] Pasteur à La Chaux-de-Fonds.

lumes ? » Je l'ai fait hardiment : et voilà mon édition épuisée ! Je vais me mettre à la seconde dès après le nouvel-an.

L'entrée de l'Armée de l'Est dans notre pays avait fait sur F. Godet une impression particulière. En s'occupant de ces malheureux soldats que la charité neuchâteloise avait secourus de son mieux, il avait été saisi d'une sympathie ardente pour ces braves gens, qui montraient, jusque dans les pires souffrances, tant de résignation, de patience et même de bonne grâce, et qui nous témoignaient une gratitude si touchante pour les moindres services rendus ; il avait été frappé tout à la fois de leurs qualités naturelles si attachantes et de leur ignorance profonde des choses religieuses. Il ne cessait de se dire et de dire : « Que ne ferait donc pas un peuple pareil, avec l'évangile ? » N'était-ce pas un devoir d'entretenir ces relations providentiellement formées ? Il fut ainsi conduit à l'idée de créer une œuvre d'évangélisation qui devait se rattacher aux souvenirs que tant d'internés français avaient gardés de leur séjour en Suisse. [1] Cette idée, il la soumit à une assemblée réunie à Neuchâtel le 4 mai 1871. Séance tenante, un comité fut élu, dont il devint le président, et qui se mit en rapport avec les internés rentrés dans leur pays après la conclusion de la paix. L'œuvre d'évangélisation commença par la Gironde, la Dordogne et la Charente-Inférieure. Quelques mois après, le comité avait à son service douze agents dans une douzaine de départements. L'œuvre créée par F. Godet se poursuit encore sur quelques points par les soins du comité neuchâtelois.

Il avait fallu, naturellement, trouver de l'argent, beaucoup d'argent, et le promoteur de l'entreprise en était

[1] Voir premier rapport (octobre 1871) du *Comité neuchâtelois d'évangélisation en France.*

allé chercher jusqu'au delà des mers. Il écrivait à Arnold Guyot :

J'ai besoin d'un conseil pour la Société d'évangélisation en France que nous avons fondée à Neuchâtel et qui, depuis six mois, a sérieusement travaillé. Je t'enverrai le rapport, et tu auras peut-être la bonté de me dire à qui nous pourrions l'adresser *efficacement*... tu comprends cet adverbe. C'est un gros morceau du travail de ton ami, plus gros qu'il ne paraît au premier coup d'œil.

Nous lisons dans la même lettre : « J'ai revu cet automne le prince et l'empereur à Berlin, l'impératrice à Baden. Ils ont été avec moi, après un si long espace de temps, comme si je les avais quittés hier. » Ce séjour de Berlin fut le dernier qu'il fit dans la ville que tant de souvenirs lui rendaient chère. L'occasion de ce voyage fut une réunion des chrétiens positifs de l'Église d'Allemagne, convoqués, entre autres, pour examiner quel profit spirituel pourrait tirer l'Allemagne des événements qui venaient de s'accomplir. Godet avait été invité, avec son ami M. Ed. Barde, de Genève, à venir affirmer le christianisme évangélique. Il avait hésité, redoutant, comme il disait, ces « exhibitions ». Mais il céda au désir de revoir une fois encore celui qui était maintenant prince impérial, puis de rencontrer des hommes éminents connus autrefois, et d'autres qu'il souhaitait de connaître.

Il assista donc aux assemblées religieuses. Dans une des séances, il fut question d'une démarche fraternelle à tenter auprès des chrétiens de France, dont plusieurs avaient été blessés par le langage maladroit de certains organes de la presse religieuse allemande. MM. Ahlfeld, de Leipzig, et Émile Frommel, de Berlin, ayant touché ce sujet délicat, Frédéric Godet jugea à propos d'offrir

les bons offices du comité (branche française) de l'Alliance évangélique, qui précisément avait alors son siège à Neuchâtel. Les Allemands acceptèrent cette offre avec empressement.

Nous avons sous les yeux la minute de la lettre que le comité central adressa à celui de l'Alliance de Lyon. La paix conclue entre les deux peuples ne doit-elle pas se faire dans les cœurs, surtout entre chrétiens ?... Les délégués suisses avaient offert leur médiation, « à laquelle la Suisse était comme préparée par son attitude dans toute cette guerre. » Quinze frères d'Allemagne exprimaient l'espoir de voir rétablie l'union des cœurs, que les événements avaient passagèrement troublée...

De Berlin, Godet écrivait à sa femme le lundi soir 16 octobre 1871 :

... J'ai le sentiment que c'est la dernière fois que je vois Berlin. Mais mon cœur a été si plein, si heureux ces jours, — non sans bien des sentiments de douloureux souvenir, — que je ne puis qu'être tout actions de grâces... Le prince est arrivé dimanche matin. Il m'avait encore télégraphié samedi pour me demander de me rendre chez M. Heym,[1] à Potsdam, où il devait assister au service de la Friedenskirche, avec l'empereur et la reine douairière,[2] parce que c'était le jour anniversaire de la mort du feu roi, qui est enterré dans

[1] F. Godet écrivait en 1867, à son fils Georges, étudiant à Berlin : « Je serai bien content que tu ailles voir M. Heym. J'ai vécu très intimement avec lui. Il était chez le prince Frédéric-Charles ce que j'étais chez le prince royal. Nous avions bien des choses à échanger. Sa femme a intimement connu ta maman. Elle était au Palais du prince Charles, auprès de la princesse Anna. Ta mère et Mme Vautravers l'aimaient beaucoup... »

[2] Élisabeth-Louise, princesse de Bavière, épouse de Frédéric-Guillaume IV, mort en 1861, et qui mourut elle-même en 1873.

cette église. Il me disait qu'il pourrait me voir le reste du jour. Et c'est ce qui est arrivé.

Après le service, auquel j'ai assisté, il m'a pris avec lui, et nous avons parcouru ensemble, seuls, le parc de Sans-Souci, le nouveau Palais, son domicile d'été, et sa métairie de Bornstaedt, tout près de là.

Nous avons parlé de ce qui se présentait, et particulièrement des assemblées religieuses qui venaient d'avoir lieu et des questions qui s'y rattachaient, soit ecclésiastiques, soit religieuses. Puis il m'a conduit à Sans-Souci chez la reine douairière, qui avait témoigné à Heym le désir de me voir. Nous y avons passé une bien douce demi-heure. Je lui ai raconté notre œuvre d'évangélisation française, qui l'a bien intéressée... Puis le prince m'a ramené chez les Heym, qui m'attendaient pour le dîner. Lui-même dînait à Glienicke chez le prince Charles.

A cinq heures, je reviens à Berlin, et qui vient passer une heure paisiblement dans ma chambre ? Le prince lui-même. Heureusement que j'avais pour le recevoir la belle chambre de M. de Gruner,[1] où je logeais ! Il m'a fait envoyer un billet le soir pour assister au culte d'ouverture du Reichstag. Pour le Reichstag même, M. de Sydow m'avait déjà procuré une carte d'entrée. J'ai donc pu assister ce matin à cette cérémonie. J'ai vu Bismarck dans sa gloire. Il se tenait debout à côté du trône pendant que le roi[2] lisait le discours d'ouverture, avec le prince à sa droite. Celui-ci était d'une beauté et d'une dignité admirables. Je te raconterai ce que les aides de camp qui l'ont accompagné dans toute la guerre m'ont dit de lui comme général : cela m'a profondément réjoui.

Après le Reichstag, il m'avait donné rendez-vous chez lui. Mais M. de Bismarck est venu et est resté toute une heure. Après cela, j'ai pu voir le prince seul, tranquil-

[1] Un excellent ami qu'il avait à Berlin.

[2] Il a voulu dire l'empereur.

lement, dans son petit cabinet de travail. Et j'ai pu parler ouvertement avec lui de tout ce dont j'avais à cœur de lui parler. Je ne saurais te dire combien je suis reconnaissant pour ce moment béni. Il m'a écouté avec la déférence d'autrefois, répondu avec pleine ouverture de cœur. Je n'ai rien de plus à souhaiter. Puis il m'a prié de revenir lui dire adieu ce soir à neuf heures, ce que j'ai fait. J'ai trouvé mon couvert mis en face du sien, et nous avons encore soupé et paisiblement causé ensemble. Il m'a demandé des nouvelles de tous, et te fait bien particulièrement saluer, ainsi que Bertha[1]... Il espère venir en Suisse et visiter les Alpes l'année prochaine.

Voilà pour le prince. Et maintenant l'empereur. L'as-tu vu ? me demanderas-tu. Oui, pendant une demi-heure à trois-quarts d'heure. Il m'a fait appeler. J'étais malheureusement sorti. Je suis arrivé une heure trop tard au Palais. C'était le moment de son dîner. Il dînait seul dans sa chambre. Il m'a fait asseoir près de lui et s'est ainsi entretenu avec moi pendant tout son repas. C'était tout à fait *heimlich*. Après cela, il s'est levé et m'a exprimé toute sa reconnaissance de tout ce que j'avais fait pour eux ! — Trouvera-t-on beaucoup de cœurs semblables ?...

Nous avons retrouvé dans un agenda tout le détail de son entrevue avec l'empereur Guillaume, qui eut lieu la veille du retour du prince impérial à Berlin. Nous ne voulons pas transcrire ici ces notes d'un caractère tout intime. L'entretien porta sur les sujets que l'on peut deviner, entre autres sur les événements considérables qui s'étaient accomplis quelques mois auparavant. Recueillons du moins ce mot amusant de Guillaume Ier sur son fils : « Votre élève aussi a fait son devoir. Il a fait des choses qui, s'il n'eût pas eu cette position, l'eus-

[1] Dont il avait voulu être le parrain (v. p. 218).

sent illustré comme général. Je dois dire pourtant qu'il a eu de bons souffleurs... »

Il n'y a nulle indiscrétion non plus à ajouter que l'empereur parla avec admiration de la France à divers point de vue, et exprima le vœu que l'épreuve qu'elle avait traversée fût pour ce pays « ce qu'ont été pour la Prusse les malheurs de 1806 et 1807 : le principe d'un relèvement moral ». Et comme, au moment de prendre congé, son visiteur le remerciait de son accueil : « Ce n'est pas à vous, lui dit-il, de parler de reconnaissance; c'est à nous à être reconnaissants envers vous. Vous verrez Fritz demain, et vous aurez du plaisir à voir ce que vous avez fait. Adieu... »

. . . .

Au cours de ce voyage, F. Godet revit ses amis de Francfort ; après son retour, il écrit à Mme Bonnet :

Nous avons pu causer, échanger, — si doucement, si amicalement ! Je crois qu'il arrive un moment dans la vie où les nuances unissent plus qu'elles ne séparent, comme celles de l'arc-en-ciel, dont chacune occupe paisiblement sa place, fondue avec ses voisines, dans l'unité du rayon lumineux. C'est la période d'apaisement théologique et politique et philosophique, après l'ère militante. Y a-t-il là du découragement, peut-être même un brin de scepticisme, ou bien est-ce quelque chose comme la maturité? Je l'ignore. Mais il me semble qu'aujourd'hui je puis *tout entendre*, tout ce qui est *gut gemeint*. Il n'y a que le pauvre Rothe[1] qui ne trouve pas grâce devant moi, lui qui a trouvé grâce devant Dieu !! Il faudra bien l'avaler aussi, quoique le morceau reste au cou. Et pourtant, personnellement, je l'aimais tant !

Mais pour revenir à ce cher ami [M. Bonnet], que j'ai eu de douceur à l'entendre me dire ce que le Seigneur a

[1] Voir p. 94, note 1.

fait en lui pour donner à sa foi une nouvelle assiette ! Que cela m'a fait de bien ! Car au milieu de mes études critiques, j'ai bien besoin aussi parfois de ces témoignages de l'opération divine, dont je voudrais éprouver plus puissamment l'action. Après le passage de la Mer Rouge et la station au Sinaï, vient aussi pour le croyant le pèlerinage du désert, où dans une série assez uniforme et journalière de luttes, de perplexités, de labeurs, on se sent comme destitué de ces forces sensibles qui abondaient au commencement. Sans doute il y a des jours, des heures comme celles du serpent d'airain ou de l'eau jaillissant du rocher, — mais ce n'est plus le caractère général. C'est l'épreuve de la fidélité, qui succède à l'abondance du don ou à la distribution des talents. Mais que Jésus paraît grand dans sa fermeté, dans son inébranlable communion avec le Ciel, quand on le compare à l'instabilité de nos propres sentiments durant ce temps de l'épreuve !...

CHAPITRE XIV

La crise ecclésiastique à Neuchâtel

Voyage en Terre-Sainte ; séjour en Asie Mineure. — Campagne de conférences dans le Midi de la France. — La loi ecclésiastique de Numa Droz. — Le scrutin du 14 septembre 1873. — Fondation de l'Église indépendante. — Échange de vues avec Félix Bovet. — Lettre à deux étudiants. — Nouvelles publications.

L'année 1872, dont la fin devait être pour Frédéric Godet — et pour d'autres Neuchâtelois — particulièrement douloureuse, s'ouvrit par la riante perspective d'un lointain voyage. Il rêvait depuis longtemps d'aller en Terre-Sainte, et se sentait d'ailleurs attiré vers l'Orient par le désir de revoir son gendre et sa fille aînée, M. et Mme Erhard Reineck, qui étaient fixés à Smyrne. Il ne lui manquait que des compagnons de voyage ; il devait les trouver aisément parmi ses amis.

A J. Riggenbach. 6 janvier 1872.

J'ai parlé à Gess[1] d'un grand projet que je viens aussi te communiquer. C'est de faire cet automne le voyage de Smyrne et de Palestine. Le papier te tombe

[1] Wolfgang-Friedrich Gess (1819-1891), dogmaticien et exégète, professeur de théologie à la Maison des Missions de Bâle, puis aux universités de Göttingue et de Breslau, enfin superintendant général à Posen et à Wernigerode. Un des représentants de la théorie de la kénose. — Gess ne put se joindre aux voyageurs.

des mains; tu ris de mon audace! Eh bien, elle va jusqu'à te dire : « Et toi? » — Oui, cher ami, et toi? Il faudrait deux mois : septembre et octobre. D'après les calculs de Félix Bovet, la dépense est de fr. 30 par jour, *ni plus ni moins*. M. de Pressensé a trouvé ce calcul parfaitement exact.

Dans une lettre au prince, du 23 avril 1872, il revient sur ce sujet d'une façon tout intime :

Je sens toujours plus, à mesure que j'approche du terme de la vie, que le mot de la grande énigme est Jésus-Christ. En lui convergent les deux grandes lignes qu'il s'agit d'unir, Dieu et l'homme. De l'union consommée *en lui* procède celle qui doit se consommer *en nous*. Son existence centrale retentit, avec toutes ses phases, dans celle de chacun des points de la circonférence. C'est à lui qu'aboutit la première création; c'est de lui que part la nouvelle. Nous vivons parce qu'il vit. Hors de lui, chaos, ténèbres et mort; incertitude et isolement intérieur.

Je ne vais pas en Terre-Sainte avec la pensée de l'y trouver. Je sais fort bien que si je ne l'y apportais pas, je ne l'y trouverais pas non plus. Mais replacer cette figure lumineuse dans son cadre terrestre, mettre cette vie profonde, divine-humaine, en relation avec la nature au sein de laquelle elle s'est développée, et qui a exercé sur elle, par une harmonie préétablie, une si grande puissance, subir moi-même la double puissance de cette nature et de cette vie réunies, voilà ce que j'envisagerai, si ce bonheur m'est accordé, comme une grâce qui en couronnera beaucoup d'autres, comme l'anticipation de celle qui nous attend au déchirement du voile.

Riggenbach avait répondu : « Je suis décidé et ma femme est d'accord. » Entre temps, on avait proposé à

M. Güder [1] de se joindre à l'expédition avec son fils, étudiant en théologie, et Frédéric Godet avait résolu aussi d'emmener son fils aîné. Mais, plus le moment du départ approchait, plus son imagination lui représentait les éventualités redoutables qui peuvent se produire au cours d'un si long voyage. A ses vagues appréhensions, M. Riggenbach opposait les avis de son robuste bon sens bâlois :

Je trouve dans ta lettre une note bien sérieuse, presque d'anxiété. Je n'y avais pas d'abord attaché d'importance; maintenant cela commence à m'inquiéter de voir que la décision prise semble te peser si fort. Est-ce moi qui la prends trop légèrement? Je ne vois vraiment pas de raison à de telles appréhensions. Je ne sais pas de quelle nature sont les tiennes, si tu ne te sens pas bien ou si tu crains de ne pas supporter les fatigues du voyage. Tu es cependant plus « élastique » que moi... Pour moi, depuis que la décision est prise et que Güder a dit oui, je suis tranquille et me dis : « Il faut que chacun se prépare de son mieux. » — Si Dieu mettait des empêchements positifs à notre projet, il faudrait se soumettre; mais un sentiment indéfini d'angoisse n'est pas, pour moi du moins, la voix de Dieu.

Le voyage s'effectua heureusement. Il est vrai que Frédéric Godet fut assez éprouvé par la chaleur, et souffrit de malaises qui gâtèrent trop souvent sa joie. Mais, en somme, il goûta de profondes et pures émotions. Nous détachons quelques passages des lettres adressées à sa famille.

[1] Édouard Güder (1817-1882), pasteur à Bienne, puis à Berne, Dr en théologie, privat-docent à l'université de cette dernière ville, exerça une grande influence dans les milieux religieux bernois, où il fut un des plus fermes champions du christianisme évangélique.

Jérusalem, 12 septembre 1872.

Exténués de chaleur, de soif, de sommeil et de fatigue, nous arrivons vers une heure à Kirjath-Enab, la ville du raisin. C'est l'ancienne Kirjath-Jeharim, où l'arche stationna si longtemps... Nous trouvons tous les hommes du village assis en cercle, depuis les plus vieux jusqu'aux enfants, à l'ombre d'une vieille église, évidemment un ancien temple chrétien, située dans un charmant pli de terrain rempli d'oliviers, de figuiers, de vignes. Nous nous asseyons près de ces gens, qui nous regardent, curieux, et nous humectons enfin nos lèvres altérées...

Georges m'appelle dans l'église, et me fait observer sa parfaite ressemblance avec notre temple du château. [1] C'est, point pour point, colonne pour colonne, la même architecture. Elle date du temps des croisades, du temps de la nôtre, par conséquent.

Une longue muraille : c'est Jérusalem! Mes yeux se mouillent d'émotion... Par une rue assez étroite, nous arrivons à notre hôtel, l'Hospice des chevalier prussiens de St-Jean. Nous montons sur l'espèce de terrasse où sont nos chambres ; et de là, tout à coup, nos yeux tombent, à notre gauche, sur une haute colline éclairée par les rayons du soleil couchant. Nous nous écrions saisis : « La Montagne des Oliviers ! » Oui, c'était elle, et dans le premier moment mes yeux osaient à peine s'y fixer. Il me semblait voir rayonner de ce sommet humble et nu une gloire que je n'étais pas digne de contempler...

La même impression se retrouve dans la lettre suivante, écrite huit jours plus tard :

Jérusalem, 19 septembre.

Mon cher prince

Vous m'avez jadis envoyé de Jérusalem un bien tou-

[1] L'église collégiale de Neuchâtel.

chant et affectueux télégramme. C'est proprement à ce message que je viens répondre aujourd'hui.

Je ne cherche pas à vous décrire mes impressions en arrivant dans ces lieux. Quand je débarquai et que l'on me dit : « Voilà la Montagne des Oliviers », j'osais à peine tourner mes yeux et regarder ce lieu en face. Il est des lieux qu'a embellis la main de la nature ; on ne se rassasie pas de les contempler. Il en est d'autres qu'a marqués de son doigt la prédestination de l'histoire : ceux-là, c'est en quelque sorte au-dedans de soi qu'on les contemple...

... En visitant le couvent arménien, nous avons été reçus par le Patriarche... Il nous a parlé de votre visite, mais nous a dit avec un malin sourire que vous lui aviez promis votre portrait et celui de madame la princesse Victoria, et qu'il ne les avait jamais reçus.

... Votre récit de voyage est le *seul* livre (absolument parlant), sauf la Bible, que j'aie emporté avec moi. Il a fait le charme de ma traversée sur mer. — Quelle magnifique soirée passée à Hébron ! Tentes dressées au bord du bois d'oliviers qui domine la vallée ; clair de lune splendide ; avec de tels souvenirs ! Cela ne se décrit pas.

... Je ne chevauche pas trop mal mes sept à huit heures. [1]

A sa famille. Jérusalem, 19 septembre.

... Le jardin de Gethsémané a beau être enclos de murs, partagé en compartiments bien carrés par des palissades en bois, il m'a fait une douce et sainte impression. Je m'y suis assis avec bonheur au milieu des fleurs que cultivaient quelques moines et en face de ces vieux oliviers dont l'enclos renferme une dizaine. Rien, à ce qu'il me semble, n'empêche de penser qu'ici fut

[1] Pendant son séjour à Berlin auprès du prince, il était devenu assez bon cavalier. Il aimait à répéter : « Tout ce qu'on apprend devient utile un jour. » Il en fut ainsi pour lui de l'équitation.

bien le lieu où se retira le Sauveur, où il lutta pour achever l'œuvre de soumission complète... Puissé-je y avoir déposé une partie de mon moi mauvais et de ma volonté propre !

Carmel, 24 septembre. — ... Notre voyage continue heureusement, en dépit des fatigues inséparables de journées de voyage de sept à dix lieues à cheval et de nuits passées sous la tente, dévorés par les moustiques et autres plaies égyptiennes... Nous avons traversé toute la Samarie. Quel riche et beau pays, après la Judée surtout ! Mais le plus beau vallon ne vaut pas le moindre de nos vallons suisses... Mon cœur va continuellement vous chercher tous. Je ne puis te dire tout ce qui se passe dans mon cœur, lorsque, seul à la queue de la caravane, je laisse mes pensées s'envoler vers vous : « Oh ! si j'étais près d'eux ! »

Beirout, 7 octobre. — Du Carmel, nous nous sommes rendus à Nazareth par la montagne... Comment te dépeindre l'émotion qui m'a saisi en arrivant au haut du col qui domine ce petit vallon retiré, sur les pentes douces duquel s'étale le joli village ! C'est une des deux vues qui pour moi a eu du charme en Palestine. La grâce du lieu répondait si bien à celle des souvenirs ! C'est donc ici que Jésus a passé trente ans de sa vie, son enfance, sa jeunesse ; qu'il a appris à connaître les hommes, le monde ; ce sont ces montagnes qu'il a eues habituellement sous les yeux !...

... Mais quand, après quelques heures d'une course accablante au milieu du jour, nous sommes arrivés au haut du col d'où l'on domine le bassin du lac de Génézareth, quand ce bleu miroir a été à nos pieds, ces bords, où nos cœurs plaçaient Bethsaïda, Corazin, Capernaüm, tout mon être a été fondu : les larmes ont coulé, bien douces, bien reconnaissantes...

Aux impressions de voyage se mêlent dans ses lettres des réflexions sur les événements qui se préparaient à Neuchâtel : la crise ecclésiastique, qu'il prévoyait depuis

la campagne du protestantisme libéral, était imminente ; on parlait d'une loi destinée à modifier profondément l'organisation de l'Église neuchâteloise. Il écrit à ce sujet à son fils Philippe :

A bord du *Trébizonde*, 11 octobre 1872.

... Que va-t-il se passer pour l'Église en novembre ? On nous fera une loi ecclésiastique qui ouvrira la porte à toutes les tendances ; notre clergé acceptera cet état de choses ; nos paroisses aussi. Et notre ruine religieuse et morale sera consommée. Que faire individuellement au milieu de tout cela ? C'est la question bien sérieuse qui se pose pour moi et pour plusieurs autres. Organiser une scission, une Église libre ? ou entrer dans un état de choses aussi faux ? Voilà l'alternative, si Dieu ne nous vient en aide...

Nous sommes dans un état de bien cruelle transition. Nous voyons tomber successivement tous les appuis de la vie morale de nos populations. Mais il faut maintenant que l'activité individuelle se réveille puissamment. Elle seule peut combler le déficit qui se forme et s'accroît par la chute graduelle de toutes les institutions sur lesquelles nous faisions fond.

Mais d'où m'écris-tu donc ? me demanderas-tu. Prends ta carte ; cherche l'angle sud-ouest de l'Asie-Mineure. C'est là que se trouve notre vaisseau au moment où je t'écris. Nous tournons au nord, vers Smyrne, après avoir vogué vers l'ouest depuis Rhodes. Nous comptons arriver demain mercredi à Smyrne. La traversée est calme, magnifique. Le soir, on ne peut quitter le pont par ce beau clair de lune.

De Smyrne, où il eut la joie de baptiser sa seconde petite-fille, il écrit le 18 octobre :

... Nous avons fait déjà quelques courses, en particulier celle des ruines d'Éphèse... C'est une des plus intéressantes de tout notre voyage.

Le temple de Diane est maintenant bien positivement retrouvé. Nous l'avons visité avec le *découvreur*, M. Wood, qui nous a lui-même tout expliqué. Les ruines de la ville sont à une certaine distance. Nous avons vu successivement les restes et décombres du Gymnase, ou lieu d'exercices, de l'Odéon, ou petit théâtre, puis du grand amphithéâtre, où nous avons pris notre dîner, et enfin du stade, où se donnaient les jeux publics.

C'est à l'amphithéâtre qu'eut lieu le grand tumulte raconté Actes XIX, qu'apaise prudemment le secrétaire de la ville. Nous étions sur la place ; nous avions à nos pieds le lieu où furent brûlés les livres de magie. Mais quelle dévastation ! Plus rien debout que quelques colonnes et pans de murs ! Les tremblements de terre et les Arabes ont tout détruit. L'emplacement magnifique de cette grande ville reste et fait sur l'âme une puissante impression.

... Que je suis impatient, malgré ce qu'il nous reste de beau à voir, d'être au milieu de vous et d'être à l'œuvre ! — A l'œuvre, oui ! Voilà où on se trouve bien. Voilà le *chez soi* de l'âme !

MM. Riggenbach et Güder étaient revenus en Suisse avant leurs compagnons de route. De retour à Neuchâtel, F. Godet écrit à Riggenbach, le 14 novembre 1872 :

Nous voilà donc tous heureusement rentrés au port!... Nous sommes restés quinze jours à Smyrne, jours pleins de douceur et de beaux souvenirs (Ephèse, Magnésie, etc.). Quinze jours après vous, nous sommes partis pour Athènes. Quelles journées pleines d'intérêt, de vives et pures jouissances ! Belle course à Eleusis. La course du Pentélique seule a échoué, à cause de la pluie... Encore faisait-il beau le matin, de sorte que nous avons pu aller pieusement faire notre pèlerinage à Colone.

A Félix Bovet. 16 novembre 1872.

Nous admirions le *Voyage en Terre-Sainte* avant

d'aller : nous l'admirons cent fois plus encore après avoir vu. Que je me réjouis de parler de tout cela avec vous ! [1]

Pendant l'hiver, le théologien neuchâtelois fut appelé à faire dans le Midi de la France, à Nîmes, à Montpellier, ailleurs encore, des conférences en réponse à M. Colani. Les impressions qu'il recueillit durant ce voyage sont exprimées sans ambages dans ces lignes adressées à un de ses étudiants [2] :

Ce n'est qu'avec le Christ des évangiles dans le cœur que l'on a à donner aux autres quelque chose, — quelque chose qui vaille la peine. Si je n'en avais pas été convaincu, je l'aurais appris en France, dans la rapide excursion que je viens d'être appelé à faire au Midi. J'ai vu et les évangéliques et les libéraux. Ceux-là (ceux que j'ai vus, du moins), sérieux, pénétrés du sentiment de leur vocation, de leur responsabilité, se donnant vraiment à l'œuvre dont ils sont chargés ; ceux-ci, légers, frivoles, et, faute d'avoir quelque chose de solide à donner à leur troupeau, se jetant dans les questions sociales et prêchant sur les rapports des patrons et des ouvriers, au lieu de mettre les âmes en communication avec Dieu. C'est vide, misérable. Et la France demande autre chose !... On lui tend une pierre au lieu de pain.

... Je prépare doucement l'*Epître aux Romains*, que j'aimerais bien publier avant un départ qui ne peut manquer de survenir bientôt. Que verrai-je encore se passer dans notre Eglise ? Cette année sera décisive.

Ces derniers mots font allusion à la situation ecclésiastique, dont nous avons vu Godet se préoccuper déjà pendant son voyage en Orient. La crise qu'il prévoyait

[1] Il fit sur ce voyage des conférences en divers lieux, mais n'en publia rien.

[2] M. Maurice Guye, devenu dans la suite pasteur à Neuchâtel.

depuis longtemps venait de s'ouvrir ; M. Numa Droz, le jeune chef du gouvernement neuchâtelois, avait élaboré un projet de loi ecclésiastique — il porte la date du 28 février 1873 — que Godet était bien décidé à ne pas subir. Mais serait-il suivi jusqu'au bout dans les résolutions viriles que le salut de l'Église pourrait commander aux chrétiens évangéliques ? Il se rendait si bien compte de la gravité de l'heure et du devoir de vigilance qu'elle lui imposait, qu'il déclina l'invitation de l'Alliance évangélique, dont le congrès, renvoyé depuis deux ans à cause de la guerre, allait enfin se tenir à New-York. Il écrit à Guyot, le 21 mars 1873, pour lui expliquer son refus :

La raison principale est l'état de notre Église. Le projet de loi ecclésiastique qui vient d'être présenté est l'anéantissement de l'Église comme telle. Le corps religieux est identifié brutalement avec le corps politique. La doctrine est soustraite à la compétence de l'Église. L'athéisme peut être prêché avec le même droit que le christianisme. Et il va se trouver une majorité de pasteurs prêts à se soumettre et à rendre possible cet état de choses ! Tu comprends bien que ton ami ne suivra pas cette marche et se retirera. Mais cela même lui imposera, ainsi qu'à ceux qui agiront comme lui, de grands devoirs. Et ce n'est pas le moment de partir pour le Nouveau monde, à moins que ce ne soit *pour tout de bon*.

Pour l'intelligence des pages qui vont suivre, marquons brièvement l'importance de la question qui allait se poser à la conscience neuchâteloise. De l'aveu très franc de ses auteurs, la nouvelle loi ecclésiastique poursuivait le dessein de « libéraliser l'Église ».[1] A cette fin, elle identifiait l'Église et la nation ; elle enlevait au

[1] Expression d'un député au Grand Conseil, fervent promoteur de la loi.

Synode ses attributions essentielles, celles entre autres de formuler la foi de l'Église, de contrôler l'enseignement des pasteurs, et en faisait un corps purement administratif. Elle proclamait l'indépendance doctrinale absolue du pasteur, désormais libre de prêcher tout ce qui lui convient.

Le Synode, réuni le 7 mars 1873, vota à l'unanimité moins une voix une adresse au Grand Conseil par laquelle il déclarait ce projet « ruineux pour l'Église ». Quelques jours après, la Société pastorale se joignait à cette protestation par une adresse que signèrent 55 pasteurs. Le Grand Conseil, réuni le 18 mars, n'en prit pas moins en considération, par 48 voix contre 32, le projet, qui fut renvoyé à l'examen d'une commission. Pendant que celle-ci accomplissait son travail, les adversaires de la loi organisèrent un pétitionnement tendant à obtenir qu'elle fût soumise au peuple en vertu de l'article 71 de la constitution.[1] Cette pétition réunit le chiffre imposant de 10,343 signatures (plus des deux tiers du corps électoral).

Le 20 mai, la commission présenta au Grand Conseil un rapport favorable au projet. Mais celui-ci sortait aggravé de ses mains : une disposition nouvelle enlevait au Synode la nomination des professeurs de théologie que Numa Droz lui avait laissée, et l'attribuait au Conseil d'État, en rattachant la faculté de théologie à l'Académie. La loi fut votée par 47 voix contre 40. Restait la question de l'appel au peuple, réclamé par plus de 10,000 citoyens. Le Grand Conseil le repoussa le 21 mai à une majorité de 3 voix, sous le prétexte que cette loi, qui bouleversait l'Église, ne changeait rien aux « bases fondamentales de l'organisation ecclésiastique » ! Voici,

[1] « Tout changement aux bases fondamentales de l'organisation ecclésiastique actuelle sera soumis à la ratification populaire. »

en effet, le texte de la décision qui fut votée par 44 voix contre 41 : « Le Grand Conseil, tout en exprimant son profond respect pour la volonté populaire lorsqu'elle s'exerce dans les limites qu'elle s'est elle-même tracées par la constitution, Décrète : La demande des pétitionnaires, étant contraire à la constitution, n'est pas prise en considération. »

Le 31 mai, une réunion de citoyens, qui souhaitaient ardemment d'éviter un schisme dans l'Eglise, décida de tenter un dernier effort, en demandant la révision de la constitution dans le sens de la séparation de l'Église et de l'État.[1] En quelques jours, 6000 signatures (il en fallait 3000 au minimum) furent réunies en faveur de la révision et imposèrent au Grand Conseil la consultation populaire qu'il avait voulu éviter. Elle fut fixée au 14 septembre.

Pour F. Godet, la séparation de l'Église et de l'État n'était point un article de foi. Nous avons retrouvé dans ses papiers une note qui doit dater de ce moment, et ainsi conçue : « La séparation n'a jamais été un dogme pour moi. C'est une question de principe sans doute, mais dont l'application se complique d'une question d'histoire... Ni en fait, ni en principe, l'existence de l'Église ne repose sur celle de l'État. » Mais la séparation pouvait devenir une nécessité ; et tel était à ses yeux le cas en 1873. La loi Droz lui apparaissait comme la négation même de l'Église du Christ ; celle-ci, pour demeurer autonome, dépendante du Christ seul et fidèle gardienne de la prédication de l'évangile, n'avait plus d'autre moyen que la séparation. Partout d'ailleurs, le

[1] Ce moyen suprême avait été concerté par F. Godet avec son vieil ami Charles Favarger, avocat et député, qui était d'ancienne date partisan de la séparation. Celui qui écrit ces lignes se souvient comme d'hier du jour où son père, entrant à six heures du matin dans sa chambre, lui exposa l'idée qu'il avait agitée durant toute la nuit.

divorce entre l'État et l'Église semblait s'imposer comme le vrai moyen de pacification. Car Neuchâtel n'était pas seul agité par les questions ecclésiastiques et religieuses : en Allemagne, en Suisse, sévissait le Kulturkampf ; en tous pays, cet ordre de préoccupations était au premier plan, comme F. Godet le constate dans la lettre suivante.

Au Prince. 23 juin 1873.

N'est-il pas remarquable qu'en si peu de temps le fond de tout soit devenu la question religieuse ? Il ne faut pas s'en étonner. Le fondement du monde moderne n'a-t-il pas été l'Évangile ? Et c'est le fondement dont l'humanité ne veut plus. Elle le hait parce que quelque chose de *donné* humilie son orgueil, exalté au plus haut degré par ses progrès magnifiques dans les domaines extérieurs ou intérieurs de la vie. L'aumône du ciel ne trouve pas plus grâce auprès du libre-penseur rempli de lui-même que celle du riche auprès de l'ouvrier socialiste qui prétend avoir droit à tout. Le salut gratuit, qui fait la joie et la paix du fidèle préparé par le sentiment du péché, fait sourire de mépris ou bondir de rage le non-croyant satisfait de lui-même.

Et c'est là le fond, le dernier fond des questions actuelles. La preuve, c'est que là où la question de l'ultramontanisme n'a aucune raison d'être, comme chez nous, pays protestant, la question religieuse n'en remue pas moins la nation jusque dans ses entrailles. L'ultramontanisme n'est que le spectre qu'on agite devant le peuple pour le mettre en fureur, là où cela est possible, contre la religion elle-même.

Nos petits despotes suisses font à leur manière, au nom de la démagogie, ce que fait M. Falk[1] au nom du pouvoir impérial et des Chambres... On cherche à noyer l'Église dans la nation, parce qu'on sait qu'elle ne sortira de ce bain qu'à l'état de cadavre.

[1] Ministre prussien des cultes.

Ah ! le vrai ennemi de la société, ce n'est pas celui qui siège à Rome ; c'est l'État centralisateur qui dresse tout doucement le trône sur lequel s'assiéra... le socialisme.

Cette tendance, dans notre Suisse républicaine, nous emporte avec une rapidité effrayante. On nous fait simultanément à Berne, Genève et Neuchâtel trois lois ecclésiastiques qui effacent *toute* différence entre le corps électoral politique et le corps électoral religieux, c'est-à-dire entre le citoyen et le chrétien, ce qui n'est rien de moins que la négation de l'Église.

En tout cas, si les démarches constitutionnelles qui se font chez nous maintenant[1] n'aboutissaient pas, le nombre des hommes fermes est assez grand encore pour se séparer d'un établissement semblable, qui n'a plus d'Église que le nom, et constituer un nouvel ordre de choses indépendant de l'État. Mais nous ne sommes pas sans espérance de voir notre peuple voter lui-même la séparation officielle de l'Église et de l'État. Cette mesure est l'affirmation de la conscience chrétienne ; et la conscience chrétienne est le dernier boulevard contre le socialisme. Celui-là forcé, tout y passera. Affaiblir la conscience chrétienne, c'est donc lui frayer le chemin.

Ayant été appelé cet hiver à aller répondre, au Midi de la France, à quelques conférences de M. Colani, j'ai publié ma réponse, et je prends la liberté de vous l'envoyer.[2] Oserais-je vous demander une heure pour ces quelques pages ? Vous y trouverez l'exposé réfléchi des fondements de ce que je crois être la seule foi digne de ce nom et la preuve du *peu* qui reste en fait d'évangile à celui qui s'en sépare. Je me permets d'en ajouter un second exemplaire pour S. A. R. madame la grande

[1] La révision constitutionnelle dans le sens de la séparation, qui allait être soumise au peuple à la suite de l'initiative populaire dont nous venons de parler.

[2] *Monsieur Colani et le Protestantisme évangélique.* Neuchâtel, Sandoz, 1873 (Conférence faite en février dans plusieurs églises du Midi, entre autres à Nîmes et à Montpellier).

duchesse de Baden. Pauvre pays de Baden ! Où le traîne son Heidelberg ! Pauvre Allemagne, au faîte de sa gloire, quel avenir lui prépare ce renversement de toutes les digues religieuses et morales, auquel travaillent si bien tous ensemble les universités, les Chambres et les *Protestantenvereine !*

Si du moins l'Église était libre de se mouvoir ! Si on ne l'emmaillottait pas au moment où on la livre à l'ennemi ! Elle pourrait faire un vigoureux effort et s'arracher des mains et de l'adversaire et du prétendu défenseur. Lui rendre son indépendance, puisqu'elle n'a pas l'énergie de la prendre, voilà quelle serait l'œuvre à faire pour sauver la société menacée par le plus épouvantable césarisme qui fut jamais. Mais on marche en sens inverse.[1]

Pardonnez ces lignes ; j'avais besoin de vous exprimer ma conviction, formée de plus en plus au sein de nos expériences démagogiques. *Chez nous,* du moins, il semble que ce soit par *jalousie de métier* que les meneurs de l'opinion radicale haïssent les Jésuites, du reste bien haïssables pour tout honnête homme.

Les semaines qui précédèrent le scrutin, remplies par l'ardente propagande des deux camps adverses, furent pour F. Godet des moments d'indicible angoisse. Il écrivait à Riggenbach le 24 août, soit trois semaines avant le scrutin :

Si notre peuple répond *non*, la loi entre en vigueur. Tu me demandes pourquoi ne pas l'accepter ? Tout simplement parce que cela m'est impossible, — moralement impossible. Autant vaudrait me demander de boire le sang de ma mère.

Ce sentiment est jusqu'ici celui d'une vingtaine de nos

[1] Il est remarquable de voir F. Godet rejoindre ici le point de vue si magistralement exposé par Vinet dans son livre sur le *Socialisme,* où il conclut également à la séparation.

pasteurs. Que ferons-nous s'il faut rompre? Serons-nous accompagnés de nos frères, suivis de nos troupeaux? Le Seigneur le sait. Mais il sait aussi que c'est pour lui, et pour lui seul, que nous agirons ainsi. Nous ne pouvons livrer aux mains étrangères le dépôt qu'il nous a confié.

Être dans la dépendance et y rester[1] est autre chose que consentir à y entrer quand on n'y a jamais été.

J'ai été bien occupé tout cet été. Je compose le deuxième volume des *Études bibliques*. Puis j'en suis à ma seconde brochure sur nos affaires ecclésiastiques.[2] — Et les articles isolés. Nous avons pu faire cependant un petit séjour en famille à Wilderswyl près d'Interlaken, et, avec mes deux fils, course au Schilthorn et passage du Tschingel...

La veille du vote populaire, il mande à son fils Georges, alors diacre à La Chaux-de-Fonds, qu'il tient jour par jour au courant des événements :

Neuchâtel, 13 septembre 1873. — ... Je ne puis te dire mon angoisse jusqu'à demain soir. Si c'est *non,* il me semble que même physiquement mon cœur ne soutiendra pas cette secousse.

... Nous avons eu du monde tous les jours. Notre maison est l'hôtel de l'Europe.

Le dimanche soir 14 septembre, on attendait avec une fiévreuse anxiété le résultat du scrutin, qui avait été exceptionnellement fréquenté. Rien ne venait. Que se passait-il donc? — Durant toute la nuit se succédèrent des nouvelles contradictoires. On annonça d'abord que la révision était votée à une faible majorité; puis avant l'aube du lundi matin, elle se trouvait rejetée par

1 Comme l'Église bâloise d'alors; elle s'est affranchie depuis.

2 *Trois dates dans nos annales ecclésiastiques, 1838, 1848, 1873.* (Neuchâtel, Sandoz, 1874).

134 voix. On crut pendant quelques heures à ce chiffre. F. Godet écrit à son fils Georges :

Neuchâtel, 15 septembre. — Voilà notre sort décidé par 134 voix!... Ce qu'ont été ces jours et ces nuits pour moi est indicible. Tu comprends ce que mon cœur souffre. Là où les autres souffrent 1, il y a pour moi 10, 100, que dis-je? c'est hors de chiffre... Cependant, je suis un peu mieux ce matin. J'ai passé par la mort, et il me semble voir quelque chose comme une lueur de résurrection.

J'aimerais maintenant que nous nous réunissions le plus promptement possible entre pasteurs pour adresser une déclaration collective (d'autant qu'il y en aura qui voudront la signer) portant que nous sommes décidés à n'exercer notre ministère que dans une Église possédant la mesure d'indépendance suffisante pour sauvegarder le dépôt de l'évangile qui lui est confié.

Le peuple agirait là-dessus comme il le trouverait bon. Les membres laïques du Synode pourraient lui adresser un appel direct. En tous cas, il faut agir immédiatement.

Je n'ose plonger le regard dans cet avenir.

Adieu... Je n'ai vu aucun de nos collègues sauf M. Savoie,[1] qui trouve que le parti proposé par M. Nagel est vraiment le bon. Il reconnaît bien que ce n'est pas celui qui brille par la foi, qu'on pourrait faire de grandes choses en suivant l'autre parti... mais...

Vers le soir du 15, la majorité négative se trouvait réduite à 16 voix! Le Grand Conseil, réuni depuis midi, dut attendre patiemment jusqu'au lendemain mardi pour enregistrer ce résultat si laborieusement obtenu. On avait constaté, disait-on, que des irrégularités s'étaient produites dans certains bureaux de vote; il avait fallu

[1] Diacre à Neuchâtel.

annuler 108 bulletins... Les partisans de la séparation désiraient savoir pourquoi; la majorité n'étant que de quelques suffrages, il leur importait de voir clair en cette étrange affaire, et ils demandaient que les bulletins déclarés nuls fussent soumis à l'examen de la commission de vérification. *La majorité du Grand Conseil s'y refusa obstinément,* et se hâta de décréter la mise en vigueur immédiate de la loi. Ce procédé si peu démocratique explique qu'un doute ait plané jusqu'à ce jour sur le résultat réel de la consultation populaire.

F. Godet enregistre les faits qui viennent d'être rappelés :

Mardi après-midi, 16 septembre. — La loi ecclésiastique est promulguée avec cette majorité de 16 voix sur près de 14 000 votants; 16 voix, en présence d'une centaine de bulletins annulés que l'on n'a pas accordé de contrôler à la minorité de la commission!

Ces procédés sont, par leur brutalité même, les meilleurs que nous pussions désirer. Ils révoltent partout la conscience publique. Un comité est formé ici pour prier messieurs les pasteurs de ne pas entrer dans le nouvel état de choses et de former un troupeau indépendant. Une centaine de familles au moins paraissent déjà assurées, et ce nombre s'accroîtra, j'en suis sûr.

Il n'en est pas moins vrai que ce déchirement est horrible. Mais il était nécessaire. Un enfantement pareil ne se fait pas comme nos cœurs toujours un peu chiliastes [1] l'avaient rêvé.

Quelle position que celle de nos pauvres collègues qui entreront!

Nous sommes plutôt joyeux, tout en sentant au vif ce qui s'opère. M. Robert-Tissot est parfaitement calme, heureux, décidé. Paul Coulon, la même chose... Notre conduite me paraît commandée, forcée.

1 Ou « millénaires », qui attendaient dans un avenir prochain le règne de mille ans.

Samedi, 20 septembre 1873. — Grâces à Dieu, le Rubicon est passé. A la suite de la discussion d'hier soir aux Bercles, dans une réunion d'une centaine de personnes, quarante chefs de famille ont signé l'acte de fondation d'une Église indépendante... [1] Nous sommes sûrs d'un très grand nombre d'autres qui étaient ébranlés par l'hésitation du sentiment public, dont le *principe* était bien de se séparer, mais qui ne voulaient pas le faire *seuls*.

... Dans ces circonstances, la cause est gagnée, en principe. Reste l'extension du *fait*, dont nous ne voulons pas nous tracasser.

A L. Bonnet. 21 septembre 1873.

... La loi nouvelle est promulguée. L'Église indépendante se forme dans plusieurs paroisses. A la Chaux-de-Fonds, les quatre pasteurs sont désormais à la tête du troupeau indépendant. A Neuchâtel, trois sont décidés à ne pas prêter leur ministère à la loi : Junod, Robert et Wittnauer. Leur troupeau se forme. Le schisme est donc décidé. C'est amer! Ne jugeons pas nos frères... Le Seigneur soit notre pilote pendant cette semaine! Elle est décisive. L'Église libre se constituera, ou... l'évangile devra se voiler la face.

Moins encore par son action directe que par l'autorité et la considération dont il était entouré, F. Godet eut une part importante à la fondation de l'Église indépendante. Un seul des pasteurs de la ville, M. Nagel, accepta le fait accompli et entra dans la nouvelle Église nationale. En revanche, la faculté de théologie fit bloc et continua d'exister sous forme libre. Au moment où elle s'apprêtait à ouvrir ses cours, F. Godet écrivit à Félix Bovet, qui débarquait alors même aux États-Unis pour assister au congrès de l'Alliance évangélique :

[1] Voir Monvert, *op. cit.*, p. 255-256.

Neuchâtel, 30 septembre.

Dieu soit loué ! Vous voilà sur terre ferme, si terre ferme il y a !... Et l'ami Guyot? Avez-vous célébré sa fête hier avec lui?...

... Maintenant, je viens au nom de la commission provisoire des études théologiques vous dire qu'elle désirerait beaucoup votre coopération, s'il ne vous répugne pas trop d'enseigner sous la direction de l'Église indépendante.

Cette Église comprendra sans doute vingt-cinq et quelques paroisses, qui vont nommer leur Synode... Ce sera un petit chandelier pour une petite bougie... Qu'importe, pourvu que ce soit de la *lumière* qu'elle donne, et non de la fumée.

Les moments d'angoisse, de douleur, de déchirement par où nous avons passé, moi en particulier, sont indicibles. Maintenant, je me réjouis en tremblant...

Félix Bovet répondit de Princeton par un mot qui n'a pas été conservé, mais la conversation épistolaire continua entre les deux amis lorsque le voyageur fut rentré à Neuchâtel. Les deux lettres qu'on va lire expriment avec netteté les deux points de vue opposés dans cette grave question ecclésiastique.

A Félix Bovet. Neuchâtel, 15 novembre 1873.

Mon cher ami

Avant tout, recevez mon vœu de bienvenue et l'expression de la reconnaissance avec laquelle je m'unis à la vôtre, et à celle de tous les vôtres, pour l'heureuse issue de ce grand et riche voyage où vous avez reçu tant de nouvelles bénédictions.

J'en viens au sujet de votre billet daté de Princeton. Vous dire qu'il m'a fait mal, presque physiquement mal, c'est vous dire ce que vous n'aurez pas de peine à

comprendre et à croire. Vous savez de quelle affection je vous ai toujours accompagné. Et dans ces circonstances, le lien du travail commun est douloureux à briser.

Au nom de cette affection même, permettez-moi de vous exprimer toute ma pensée. J'ai l'intime conviction que, sous la pression d'une pensée propre ou plutôt d'une disposition personnelle, vous vous êtes fourvoyé. Vous avez besoin, par suite de votre tempérament, de liberté avant tout. Mais *dans l'Église*, Jésus est avant tout; la liberté absolue appartient au monde, non à l'Église.

« Qu'est-ce que l'Église? dites-vous, comme Pilate disait : *Qu'est-ce que la vérité?* Le christianisme est affaire tout individuelle. » — Pour pouvoir être affaire individuelle, il faut qu'il soit annoncé à tous. Et l'Église est l'institution chargée par Jésus lui-même de cette proclamation. Voilà sa raison d'être. Du moment où elle sert à autre chose ou même au contraire, elle n'est plus ce que le Seigneur a voulu en la fondant. La vérité, ou plutôt le salut, est sa base, non la liberté.

Un paysan de l'Église indépendante me disait l'autre jour : « Nous voulons rester chrétiens. » J'ai pensé : Voilà le mot, tout simplement. Il n'y a pas à alambiquer. Ce lieu commun et tous ceux qui précèdent expriment le sentiment de vos frères qui pensent comme moi : nous voulons rester chrétiens, et maintenir le christianisme pour notre peuple.

Vous me disiez au commencement : « Le peuple ne comprendra pas. Il faut un fait. » Je vous ai répondu : « Le fait est là; le peuple comprendra. » Et il a compris, en effet, partout où ceux qui avaient mission de l'éclairer ont sérieusement accompli leur tâche. Malgré cette expérience, vous tenez bon. C'est ici ce qui révèle en vous un autre motif, un autre instinct plutôt, que ce que vous mettiez d'abord en avant quand nous en parlions dans cette conversation que je vous rappelle. Et maintenant, à la question. Je n'ai point encore parlé de

votre résolution, de sorte que vous êtes libre encore. Vous disiez : « Il est difficile de se décider de loin. » Il m'a paru que vous deviez pouvoir le faire encore *de près* et après avoir vu.

Nous avons 20 paroisses avec 26 pasteurs ; dans la plupart la grande majorité de la population ; en tous cas la presque totalité des membres sérieux et croyants. Cette petite Église est-elle celle de Jésus-Christ ? Est-elle digne d'être servie ?

Un mot de réponse me dira si je dois me réjouir ou m'affliger, m'affliger moins encore, soit dit en toute vérité, pour nous que pour vous...

Cette lettre est entre nous. Je crains les commérages, qui vont leur train à cœur-joie.

De Félix Bovet. Grandchamp, 18 novembre 1873.

Bien cher ami

... Il me tarde de vous revoir et de vous transmettre tout ce que nos excellents amis MM. Schaff et Guyot m'ont dit d'affectueux pour vous ; j'ai aussi des livres à vous remettre de leur part. J'espère donc aller vous trouver au premier jour ; cependant je ne veux pas tarder de vous remercier de votre lettre d'ami et de vous donner une explication qu'elle me paraît provoquer.

Oui, c'est une vraie lettre d'ami, car il n'y a rien qui prouve mieux la réalité de l'affection que de dire, sans hésiter, à ceux qu'on aime ce qui, dans leur conduite, peut paraître dû à des motifs d'un ordre inférieur. Il est fort possible que j'aie, *par tempérament*, comme vous le dites, une certaine appréhension des Églises indépendantes séparées, et il est certain que notre tempérament exerce quelquefois sur nos opinions une influence dont nous avons peine à nous rendre compte. Cependant, vous le savez aussi, quand il s'agit de prendre une détermination dans des questions aussi graves que celle qui s'est posée récemment à tous les chrétiens de notre pays, on ne se borne pas à consulter ses instincts et ses

goûts, on cherche plutôt à les oublier, et à se déterminer uniquement d'après ses principes et d'après sa conscience.

J'ai de tout temps entendu discuter des faits de séparation ecclésiastique, — dans mon enfance déjà, à l'occasion de nos premiers dissidents, — plus tard à l'occasion de l'Église d'Écosse, de celle du canton de Vaud, etc., etc., et je comprenais très bien tout ce qu'il y a à dire *pour ;* mais, quoique je considérasse et que je considère encore l'indépendance réciproque de l'Église et de l'État comme une chose désirable et même comme le mode de vivre le plus normal, j'ai senti s'enraciner en moi, de plus en plus, cette conviction que j'ai souvent entendu formuler à des hommes sages et pieux, et à la suite, quelquefois, de bien des expériences : c'est qu'il n'y a pas de motif suffisant pour quitter une Église, aussi longtemps qu'on y a encore la liberté de prêcher et entendre prêcher l'évangile.

Je désire d'ailleurs la séparation complète et constitutionnelle de l'Église et de l'État dans notre canton ; elle a été bien près d'avoir lieu en septembre, elle aura lieu un jour, je l'espère, mais je crois (et c'est ici surtout que nos manières de voir diffèrent) que la fondation actuelle d'une Église indépendante aura pour effet de retarder ce moment que nous désirons tous.

Ainsi, cher ami, — pour le moment (je dis : « pour le moment », car je suis tout disposé à me laisser instruire par la réflexion et l'expérience), nous voilà de deux Églises différentes ! Mais au fond, nous voulons exactement les mêmes choses, à savoir l'avancement du règne de Dieu, — le bien spirituel de notre pays, — et la séparation définitive de l'Église et de l'État. Il me paraît donc que nous devons rechercher avec empressement les terrains sur lesquels nous pouvons travailler en commun.

J'ai fait, il y a deux ans, à la demande des pasteurs de la ville, un cours sur la symbolique de l'A. T., qui a été suivi principalement par les proposants. Je dési-

rerais faire cette année un cours d'exégèse dans les mêmes conditions, c'est-à-dire un cours libre, fait en mon propre et privé nom (gratuit ou non gratuit, ce serait un point à examiner), et enfin public, — ou censé public, car, vu le sujet, je ne vois pas quels autres auditeurs je pourrais avoir que des étudiants en théologie.

Voilà l'idée à laquelle je me suis arrêté ; je ne sais naturellement point du tout ce qu'en pensera votre commission des études ; elle pourra fort bien avoir des motifs sérieux de ne pas envoyer à ce cours les étudiants de votre faculté ; mais elle verra du moins dans ce que je viens de vous dire le vif désir que j'éprouve de continuer auprès de ces jeunes gens un enseignement qui m'est cher et auquel je vous dois — à vous personnellement, bien cher ami, — d'avoir pu me consacrer depuis plusieurs années.

Le 24 novembre, F. Godet répondait :

Séparés comme nous le sommes, par un fossé dont il ne faut ni exagérer ni atténuer la largeur et la profondeur, nous pourrons travailler encore ensemble à l'éducation théologique et religieuse des excellents jeunes gens que le Seigneur veut bien mettre, cette année encore, sous notre direction.

Nous tenons à citer, à propos de la fondation de l'Église indépendante, un passage extrait d'une lettre que F. Godet adressait, le 22 novembre 1873, à un Écossais qui lui avait demandé quelques renseignements historiques sur ce sujet. Nous ignorons le nom du destinataire de cette longue missive. Godet explique que l'Église neuchâteloise a toujours été, depuis la Réforme, indépendante de l'État et fut, depuis le temps de Farel jusqu'en 1848, gouvernée par la Compagnie des pasteurs ; qu'elle n'avait aucune confession de foi et que

sa foi était résumée dans sa liturgie ; que la loi de 1848, tout en substituant à la Compagnie des pasteurs une organisation synodale, laissa l'Église maîtresse de son gouvernement spirituel et de la faculté de théologie. Puis il retrace la crise qu'elle a traversée en 1873, les causes de la scission qui vient de se produire, et il ajoute :

Notre petit canton est en quelque sorte partagé en deux : la partie orientale étant à peu près tout entière pour l'Église indépendante ; la partie occidentale, pour l'Église officielle restée unie à l'Etat. S'il était permis de plaisanter sur un sujet si douloureux et si sérieux, on parlerait du schisme d'Orient et d'Occident.

La faculté de théologie est toute au service de l'Église indépendante. Tous les étudiants ont suivi les professeurs... Nous espérons au Seigneur.

Le Synode constituant s'est réuni au commencement de ce mois : vingt paroisses déjà formées y étaient représentées. Un esprit de paix et de joie chrétiennes a constamment régné dans ses délibérations. On se sentait enfin affranchi de l'élément politique, et entièrement, uniquement sous la dépendance du Seigneur. L'esprit de l'Église n'a rien de dissident au mauvais sens de ce mot, rien d'étroit, rien d'artificiel ou de contraint. L'Église désire être large et populaire, tout en restant fermement évangélique ; et peut-être, grâce aux circonstances qui ont provoqué sa fondation, lui sera-t-il donné d'y réussir... Elle se recommande à l'intérêt et à l'intercession de ses sœurs aînées, et surtout à l'affection de l'Église libre d'Écosse, l'inimitable modèle de toutes celles auxquelles le Seigneur a dit : *Suis-moi !* et qui ont répondu : *Me voici, Seigneur.*

Agréez, cher et vénéré frère, ces quelques lignes dont vous ferez l'usage que vous trouverez bon. Puissent-elles servir de lien entre Knox et Farel, vivant encore dans leurs enfants spirituels !

Pour les pasteurs qui avaient refusé d'entrer dans

l'établissement officiel, il y eut, outre des déchirements douloureux, de durs renoncements d'ordre matériel, d'ailleurs joyeusement acceptés. Frédéric Godet y fait allusion dans ces lignes, adressées à son fils Georges, le 18 décembre :

Salue de ma part M. et Mme X... Dis-leur combien je sympathise de cœur à leur sacrifice, mais que pourtant je sympathise encore plus, d'avance, aux bénédictions qui en germeront pour eux et pour leur paroisse... Que le Seigneur couronne tous ces jeunes ou vieux ménages qui ont préféré le service de Christ dans de pauvres appartements à la commodité de leurs chaudes et gentilles cures ! Cette prédication vaut deux mille sermons de la plus fine orthodoxie.

A son fils Philippe, à Paris. 20 décembre 1873.

... Il m'est tombé ces jours entre les mains un livre dont le titre m'a frappé et répond à une pensée qui me préoccupe souvent. Il est d'un ecclésiastique catholique, l'abbé Caussette, et a pour titre : *Le bon sens de la foi.* [1] Plus je réfléchis, plus je vois qu'en réalité, de toutes les solutions de l'énigme de la vie humaine, la plus rationnelle ou raisonnable est celle de la foi. Que faire du monde sans un Dieu personnel ? Que faire de l'homme sans la liberté et la conscience ? Que faire de l'histoire sans la chute ? Que faire de la rénovation de l'humanité sans Jésus-Christ ? Que faire des Évangiles sans la réalité de l'histoire qui y est renfermée ? Que faire de la foi au progrès, que faire du terme final, sans la puissance de Dieu, sans le jugement de Dieu ? Otez les solutions de la foi, le monde devient un nonsens. En vérité, je serais croyant par bon sens, si je ne l'étais pas par expérience...

[1] *Le bon sens de la foi, exposé en réponse aux objections philosophiques et scientifiques du jour,* par le R. P. Caussette, vicaire général, etc... Première partie, *L'affirmation chrétienne.* Paris, Palmé, 1870.

Deux de ses élèves, qui poursuivaient leurs études à l'étranger, lui ayant écrit pour l'informer respectueusement qu'ils croyaient devoir suivre une autre voie que leur maître, c'est-à-dire entrer dans l'Église instituée par la loi nouvelle, Frédéric Godet leur écrivit une longue lettre, dont nous citerons les passages essentiels d'après le brouillon que nous en avons retrouvé :

A deux étudiants. Neuchâtel, 11 janvier 1874.

Mes chers amis,

Vos deux lettres m'ont profondément touché, non seulement par le sentiment d'affection qui y règne pour moi personnellement, mais surtout par l'esprit de piété qui les a dictées. Je sens que Dieu a pris possession de vos âmes, que c'est devant lui que vous pesez vos résolutions, et que dans quelque position que vous vous trouviez, ce sera en vue de lui que vous agirez. C'est là ce qui importe avant tout. Dieu soit loué de ce que vous avez été conduits jusqu'à ce point !

Mais il importe aussi de ne pas vous tromper maintenant sur la voie à suivre. Car une fausse position réagit fatalement sur la conduite et les sentiments de celui qui s'y trouve placé et peut compromettre l'œuvre de Dieu par lui et même en lui. J'en ai sous les yeux de tristes exemples.

Les raisons qui ont déterminé la résolution que vous m'annoncez me paraissent être, d'un côté, certaines impressions et coïncidences de paroles bibliques ; de l'autre, des principes tels que ceux-ci : il faut prêcher l'évangile aux masses ; la vie dans l'Église dépend, non de son organisation, mais de la parole prêchée, quel que soit le milieu dans lequel a lieu cette prédication.

Pour les impressions et les coïncidences de paroles bibliques, je ne connais aucune erreur, aucune absurdité même, qui n'ait été justifiée de cette manière ; saint Paul, quand il rectifiait les idées erronées qui se

faisaient jour dans l'Église, n'en appelait ni à des impressions subjectives dans lesquelles se mêle si souvent l'alliage des préjugés sucés avec le lait ou de circonstances toutes personnelles, ni à la lecture de passages rencontrés à l'ouverture du Livre, et en rapport apparent avec l'objet de nos préoccupations ; il en appelait à des principes clairs, nettement formulables, fondés sur l'ensemble de la parole de Dieu ; après quoi, il disait : « Jugez vous-mêmes de ce que je dis. »

Les *principes* qui sont à la base de votre résolution, je les ai, je crois, indiqués exactement. Je les examine comme saint Paul voulait qu'on examinât et qu'on jugeât les siens, et je ne puis les trouver fondés.

On envisage souvent l'Église à un point de vue tout spirituel : l'enfantement des âmes à la vie par la prédication. Et cela est vrai ; elle est cela ; mais cela même suppose qu'elle est autre chose, qu'elle est aussi une institution extérieure, destinée à entretenir la prédication, à conserver, comme le dit saint Paul, le bon dépôt jusqu'au jour de Christ, à être l'appui et la colonne de la vérité. Si elle était quelque chose de purement spirituel et mystique, à quoi bon l'institution du baptême matériel comme condition d'entrée, qui en fait décidément une société extérieure et visible ? Jésus a donc voulu non seulement que la parole fût prêchée *dans l'Eglise*, mais que cette prédication de la parole fût entretenue jusqu'à la fin et maintenue ici-bas *par l'Église*, jusqu'à son retour.

A ce point de vue vraiment pratique et vraiment chrétien, puisque c'est celui de Christ lui-même, que penser d'une institution telle que celle qu'organise notre loi ecclésiastique, où, de la faculté de théologie jusqu'à chaque paroisse isolée, la parole peut appartenir à la négation de l'évangile aussi légitimement qu'à l'évangile lui-même ? C'est un milieu dans lequel l'évangile peut être accidentellement prêché ; ce n'est plus le foyer de la prédication évangélique institué par Christ.

L'autre principe qui paraît vous diriger est que l'évan-

gile doit être prêché aux multitudes, et précisément aux plus ignorantes. C'est juste ! Mais l'évangile, n'est-ce pas ? et non autre chose ni le contraire ! Il y a deux choses, ce me semble, à considérer quand on parle de la prédication évangélique : la destination, — elle est aussi *large* que possible : *toutes les nations*, dit Jésus, — et puis le point de départ : il est aussi exactement délimité, aussi *étroit* que possible : c'est Jésus lui-même, l'auteur et l'objet de cette prédication. N'isolons pas la prédication aux *masses*, ou la destination, de la pureté du point de départ, l'évangile. Jésus a distribué le pain aux *multitudes*, oui, mais *le pain*, *son pain*, par la main de ses *serviteurs*. Ce n'était pas la distribution *d'un quelque chose*, d'une chose *quelconque*. Jésus présidait à l'action et tout ce qui était distribué à ces multitudes provenait *de sa main*. La prédication aux multitudes n'est un bienfait qu'à cette condition.

Où est, dans l'organisation en laquelle vous vous proposez d'entrer, la garantie de la pureté du point de départ ? Vous prêcherez, dites-vous peut-être, sans vous inquiéter de l'organisation au sein de laquelle vous le ferez, comme prédicateurs *missionnaires*. Mais un missionnaire n'est pas co-responsable de ce que tel émissaire d'une autre société prêche à côté de lui. En est-il ainsi de pasteurs collègues ? « Ne vous attelez pas au même joug avec les infidèles, dit saint Paul. Qu'y a-t-il de commun entre Christ et Bélial ? » — Être installés par le même Synode et payés sur la même bourse ! — Si vous fussiez tombés sur ce passage-là le soir du Nouvel An, qu'auriez-vous dit ?

Mes chers amis, on nous disait il y a quelques mois, — je l'ai entendu, et du reste on l'a imprimé et signé : « Cette loi est *ruineuse* pour l'Église neuchâteloise ; nous ne l'*acceptons* pas, nous la *subissons*.[1] » Et après cela,

[1] Allusion aux adresses du Synode et des pasteurs envoyées en mars 1873 au Grand Conseil, et qui déclaraient le projet « ruineux » pour l'Église neuchâteloise. V. Ch. Monvert, *op. cit.*

non seulement on la rend *viable* en l'acceptant, mais on fait du zèle pour en réaliser l'application!

Cela seul, à ce qu'il me paraît, devrait suffire à éclairer des cœurs droits.

Pour moi, je vous le dis ici devant Dieu : je n'aurais plus une minute de paix dans ma vie, si par une seule parole, par une seule démarche, j'avais contribué à mettre l'Église de ma patrie sur la pente où la place cette organisation, et au bas de laquelle je vois un abîme.

Du reste, les multitudes, celles qui veulent entendre l'évangile, c'est l'Église indépendante qui les a et qui les aura; celles qui n'en veulent pas, l'Église officielle ne les aura pas. Elle n'en a une partie présentement que par des moyens factices.

Mes chers amis, je vous ai dit les principes qui me semblent être à la base de la question. S'il n'y a pas chez vous de parti-pris, examinez impartialement, et jugez. S'il en est autrement, que vous dirai-je? Chacun portera son propre fardeau. Le Seigneur seul lit dans le fond des cœurs et apprécie les mobiles intimes qui décident de la louange ou du blâme qui reviendra à chacun (1 Cor. IV, 1-5).

Mes chers amis, je vous répète ce que je vous ai dit au commencement. J'ai été ému de reconnaissance en vous lisant, soit par le sentiment que vous me témoignez, soit par ceux qui vous animent envers le Seigneur, et mon affection ne vous fera, j'espère, jamais défaut...

A L. Bonnet. 26 juillet 1874.

... Notre Église chemine bien. Les convictions s'affermissent. Notre budget de 100 000 francs est presque couvert. Tout le monde est plein d'entrain, de décision, de joie.

Au même. Wilderswyl, 15 août 1874.

... Je viens de recevoir une brochure de M. Darby consacrée à ma chère personne, une *dénonciation* en règle au monde chrétien de mon incrédulité. Cet écrit

de 66 pages respire une rage, une haine contre moi, que je ne m'explique pas. Faut-il se mettre à répondre? Tout est dénaturé; chaque phrase exigerait une explication, une réplique...[1]

... Je viens de commencer une grosse besogne, une Introduction au Nouveau Testament. Mais quelle tâche!... Cela me paraît une entreprise insensée et au-dessus de mon reste de forces...

A J. Riggenbach. 17 mars 1875.

[A propos de l'élection d'un pasteur rationaliste à Bâle].

... Quand la position a été acceptée *en principe,* peut-on protester contre les *conséquences* légitimes? On ne le peut pas logiquement, ni non plus moralement, car la force manque. On ne se bat pas vigoureusement dans un marais... Non seulement vos pasteurs ne peuvent protester, ne peuvent rompre sans inconséquence; mais ils doivent se dire que s'ils rompent et démissionnent maintenant, ils sont pourtant co-responsables de cet état de choses anti-chrétien *qu'ils ont contribué à fonder*, et auquel ils ont coopéré, ne fût-ce qu'un moment, et qui subsistera sans eux!

Au même. 16 juin 1875.

Je dois partir demain pour Gap en Dauphiné, pour faire une petite visite à l'Eglise que nous avons eu le bonheur de relever dans cette patrie de Farel.[2] Déjà

[1] La brochure de J.-N. Darby est intitulée : M. COLANI ET LE PROTESTANTISME ÉVANGÉLIQUE et les ÉTUDES BIBLIQUES *de M. Godet, seconde série, ou Quelques remarques adressées à un ami après la lecture de ces livres* (Vevey, 1874). On y rencontre des jugements comme le suivant sur les ouvrages visés de F. Godet : « Quoi qu'il en soit, et malgré les prétentions de l'auteur à l'orthodoxie, le christianisme n'existe plus dans son livre... » — F. Godet répondit par des *Explications en réponse aux* QUELQUES REMARQUES *de M. Darby* (Neuveville, Albert Godet, 1874).

[2] Par l'œuvre d'évangélisation en France.

l'année passée je devais m'y rendre, quand la mort de mes deux amis Henriod et Perret m'en a empêché.[1]

Le 18 octobre 1875, avait lieu la réouverture des cours de la faculté indépendante. La cérémonie emprunta une solennité particulière au fait qu'elle coïncidait avec le vingt-cinquième anniversaire des débuts de F. Godet dans l'enseignement de la théologie. MM. Charles Schrœder et Charles Porret, de Lausanne, MM. L. Ruffet et L. Thomas, de Genève, M. Riggenbach, le vieil ami de Bâle, avaient été conviés à la séance. Le pasteur Robert-Tissot, qui avait été de ses premiers élèves, exprima à son ancien maître la reconnaissance de tous ceux qui avaient reçu son enseignement, et lui offrit de leur part un souvenir.

Il se leva au milieu de nous, — raconte l'un d'eux, [2] — le regard brillant de cet éclat qui lui était particulier, et nous dit : « Je me sens, comme l'apôtre, pressé des deux côtés, ne sachant ce qui est préférable, de partir pour être avec le Seigneur, ou de rester encore au milieu de vous. Mais je crois que j'aime encore mieux rester ici, car au-delà Il n'a plus besoin qu'on le défende, tandis qu'ici je pourrai encore faire quelque chose pour Lui. »

La séance fut suivie d'un dîner où de nombreuses paroles d'affection furent échangées. Le lendemain, le jubilaire écrivait à L. Bonnet :

19 octobre 1875. — Oui, la journée d'hier, qui a été pour moi une complète surprise, me laisse un doux

[1] Le 7 septembre 1874, on enterrait à Colombier Louis-Constant Henriod : Émile Perret tomba frappé d'une attaque d'apoplexie en sortant du cimetière. F. Godet perdait pour ainsi dire du même coup deux de ses plus anciens et intimes amis, ses compagnons de travail et de lutte pendant quarante années.

[2] M. Maurice Guye.

sentiment de joie, celui d'être aimé, aimé plus que je ne le croyais, et de pouvoir encore, si Dieu me conserve, faire du bien à notre jeune clergé, qui vient de nouveau de se grouper autour de moi avec tant d'affection.

A J. Riggenbach. 27 décembre 1875.

Un mot, à la fin de cette année, un mot d'affection, qui sera en même temps un mot de reconnaissance pour tout ce que tu as été et fait pour moi depuis si longtemps, et tout particulièrement pendant cette année. Tu vas recevoir mon volume d'*Introduction*[1] : puisses-tu y reconnaître que les peines que tu t'es données pour me renseigner, me diriger, m'éclairer, m'aider, n'ont pas été tout à fait vaines !

Peut-être, au printemps, pourrai-je me remettre à l'*Introduction du Nouveau Testament.* Puis j'ai en perspective la troisième édition des *Études bibliques,* entièrement épuisée depuis six mois. Oh ! si les jours étaient de quarante-huit heures ! Et notre *Bible annotée,* pour laquelle les premiers travaux à reviser vont arriver !... Je n'ose regarder en avant.

Les *Études bibliques,* dont la première série (Ancien Testament) parut en 1873, et la deuxième (Nouveau Testament) en 1874, ont eu cinq éditions françaises,[2] et ont été traduites en allemand, en anglais, en hollandais, en espagnol. C'est l'ouvrage de F. Godet qui a trouvé le plus d'accès auprès du grand public. Il s'est répandu dans tous les pays protestants, d'où arrivèrent à l'auteur de nombreux témoignages de gratitude. Son étude, si originale, sur *les Anges*, lui valut en particulier une lettre, à laquelle il fut très sensible, d'Auguste de la Rive : l'illustre savant genevois tenait à lui dire « le bien que cette étude lui avait fait », et le désir qu'il avait de passer avec lui quelques jours.

[1] A *Saint Jean* (nouvelle édition).
[2] La première fut épuisée en deux mois.

Signalons encore, dans le second volume, l'étude sur *L'œuvre de Jésus-Christ*, dont l'auteur disait à la fin de sa vie : « Si jamais Dieu m'a donné quelque chose, je crois que c'est ce que j'ai dit là. » [1]

Quant aux autres travaux énumérés tout à l'heure, il en est un, la *Bible annotée*, qui a causé à F. Godet des peines et des tourments infinis. Il sera souvent question dans la suite de ce *Bibelwerk*, entrepris avec quelques théologiens et pasteurs neuchâtelois (Henri de Rougemont, qui en fut le très dévoué secrétaire, Félix Bovet, A. Gretillat, Ch. Monvert, Georges Godet, L. Aubert, etc.), dans le désir de mettre à la portée des simples fidèles une exégèse populaire des saints livres.

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre sur la crise ecclésiastique et la fondation de l'Église indépendante, que par ces lignes extraites d'une lettre à Georges Godet, écrite le 18 novembre 1875 :

« On tire le canon pour la nomination de Numa Droz au Conseil fédéral. A la bonne heure ! Il nous a donné l'Église indépendante. Cela vaut bien quelques poignées de poudre ! »

[1] Lettre à l'abbé Le Camus, 9 septembre 1898.

CHAPITRE XV

Travaux et deuils

Sentiment de F. Godet sur la nouvelle théologie. — Voyage en Écosse. — L'œuvre Marulis. — Jubilé d'Édouard Reuss. — Mort de Charles Godet. — Séjour dans l'Oberland bernois; vacances et lectures. — Voyage à Copenhague. — Mort de plusieurs amis. — Maladie du prince; ses dernières lettres, sa mort. — Messages des impératrices Augusta et Victoria.

Nous avons vu F. Godet plaider en 1861, au congrès de l'Alliance évangélique de Genève, la cause du dimanche. Il avait continué d'y prendre l'intérêt le plus actif, comme le montrent ses lettres à M. Alexandre Lombard. Cet homme excellent faisait souvent part à son ami de Neuchâtel des difficultés qu'il rencontrait dans son œuvre ; il lui disait aussi ses appréhensions quant à l'avenir ; car enfin l'âge était venu pour le vaillant ouvrier. F. Godet le réconfortait un jour par ces lignes :

Que la froideur même des amis ne vous décourage pas. Quand il le faudra, Dieu nous suscitera l'homme du dimanche N° 2. Celui qui a fait le dimanche pour l'homme saura bien trouver ou faire un homme pour le dimanche (15 mai 1874).

Il lui écrit deux ans plus tard :

Nous avons eu mercredi dans la Société pastorale une excellente journée *dominicale*. Un bon rapport de M. Junod a introduit la question... Le sabbatisme travaille

plusieurs de nos paroisses et donne de l'actualité à la question. Nos pasteurs étaient très attentifs, très sérieux, et évidemment intéressés. C'étaient ceux des deux Églises réunis. On est heureux de trouver un terrain pareil, où l'on peut agir de concert (6 mai 1876).

A ce moment F. Godet multipliait les démarches en faveur du repos dominical, particulièrement en Allemagne, auprès du prince impérial et du grand duc de Baden.

Il présenta au congrès tenu à Genève, du 28 septembre au 1er octobre 1876, un rapport sur un « projet de fédération internationale pour l'observation du jour du repos »,[1] et publia en 1889 la brochure intitulée : *Le Dimanche*, qui n'est que le rapport de 1861 remanié et complété : il a su se tenir à l'écart de certaines théories théologiques qui aboutissent à méconnaître l'origine divine du jour du repos, comme d'autre part il se garde de celles qui tendraient à nous ramener au pharisaïsme ou à l'observation du sabbat juif par opposition au dimanche chrétien.

Mais un autre objet commence vers ce temps à devenir sa préoccupation dominante, comme on le voit par cette lettre adressée en décembre 1876 à son vieil ami Riggenbach :

N'es-tu pas effrayé comme cette société Schürer-Harnack-Guebhardt-Baudissin[2] tourne à gauche ? Je vois

[1] Voir : *Actes du congrès sur l'observation du dimanche.* Genève, 1877.

[2] Émile Schürer (1844-1910), professeur à Leipzig, à Kiel, puis à Gœttingue, auteur de l'*Histoire du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*, fondateur avec Harnack de la *Theologische Literatur-Zeitung*. — Adolphe Harnack, né en 1851, le célèbre professeur de Berlin, était alors privat-docent à Leipzig. — Oscar von Gebhardt (1844-1906), directeur de la Bibliothèque de l'université de Leipzig, a publié avec Harnack, depuis 1892, les *Texte und Untersuchungen zur*

venir le gros orage pour l'Église de ce côté qu'au point de vue christologique j'appellerais le côté Ritschl-Beyschlag[1] : la négation de la préexistence personnelle du Seigneur. C'est aussi là où en est Astié et où marche Rambert[2] à Lausanne. Sabatier a évidemment fait le saut et en fera bien d'autres.

... Je voudrais voir traiter ce point en rapport avec toutes les grandes doctrines chrétiennes, de manière à montrer que, lui tombant, tout baisse aussitôt dans le niveau chrétien : l'amour divin rédempteur, l'œuvre rédemptrice, la puissance de la foi sur l'âme, la nature et l'idée de la sanctification, la grandeur de l'espérance chrétienne. Je voudrais voir apprécier l'influence que peut avoir sur le sort de l'*Église* la doctrine qui réduit Jésus à l'homme central ; voir tracer la distinction entre un certain christianisme *individuel* sérieux et sincère, possible dans cette conviction, et le christianisme comme *religion*, qui a été, qui est, mais qui peut-être, dans ces conditions, cesserait bientôt d'être, pour glisser doucement sur la pente de la libre pensée et du théisme juif, qui nous tend les bras du fond de l'abîme.

Là, là me parait être la question poignante, pour les moments *imminents*. Là il faudra se séparer de bien bons amis, et même d'hommes sincèrement religieux et chrétiens. Souvent je me demande si j'exagère le danger. J'aimerais une réunion *intime* de *théologiens, d'abord*, dans laquelle cette question serait traitée sous toutes ses

Geschichte der alt-christlichen Literatur. — Wolf von Baudissin, né en 1847, professeur à Strasbourg, à Marbourg, puis à Berlin depuis 1900.

[1] Albert Ritschl (1822-1889), professeur à Bonn, puis à Gœttingue, fondateur de l'école théologique qui porte son nom. Ennemi de toute métaphysique en théologie, il fait reposer toute la valeur rédemptrice de l'œuvre du Christ sur sa personne et son activité terrestres. — Wilibald Beyschlag (1823-1900), professeur à Halle, représentant de la « théologie moyenne », n'admettait pas la préexistence personnelle, mais seulement une préexistence *idéelle* du Christ.

[2] Frédéric Rambert (1841-1880), professeur de dogmatique à la faculté libre de Lausanne.

faces, — puis une publication énergique, où le danger serait franchement dévoilé.

L'évangile de Jean demeurait pour lui le roc inébranlable sur lequel reposait sa foi à la divinité du Christ. Il écrivait au prince, le 24 février 1877 :

Je viens d'avoir l'occasion, pendant ces deux ans, de

MÉDITATION

reviser toute ma théologie, et par là même toutes mes convictions intimes, en travaillant une nouvelle édition de mon commentaire sur l'*Évangile de Saint Jean*. Si quelque chose m'est devenu *sonnenklar*, c'est l'authenticité de cet écrit incomparable, inimitable ; c'est la divine transparence de la conscience que Jésus y exprime de lui-même. Il est la vie de Dieu humainement vécue, afin que chaque homme puisse s'en nourrir et la revivre à son tour.

... C'est pour maintenir intacte cette sublime vérité, sans laquelle tout s'affaisse dans la vie, que s'est formée notre petite Église indépendante. Non certes que nous

soyons purs nous-mêmes ! Mais les 3000 membres sont au moins ce qu'ils sont parce qu'ils ont *voulu* l'être... Un acte plus ou moins réfléchi et une prise de position volontaire est à la base de leur qualité de membre d'une communauté chrètienne. Aussi déploient-ils une singulière énergie pour l'affirmation de leur conviction. Depuis trois ans que l'Église marche ainsi par le principe volontaire, notre budget annuel de 100 à 110,000 francs a été couvert sans la moindre pression ; tout spontanément, des chapelles, des temples et des cures ont été construits pour 700,000 francs. C'est donc un million de francs que, depuis trois ans, ce petit peuple de 3000 personnes a librement consacrés au maintien et à la profession de sa foi. Et cela au moment de la plus redoutable et lourde crise qui ait jamais pesé sur l'industrie, et en particulier sur notre industrie nationale, l'horlogerie.

Il est aisé de comprendre ce qui doit résulter de là pour le relèvement de l'énergie individuelle et de la vie morale d'un peuple. J'ai l'impression que nous avons agi non seulement en fidèles chrétiens, mais aussi en bons patriotes, quoique l'on nous ait, dans le commencement, reproché le contraire.

C'est encore au prince qu'il écrit le 29 mars 1877 :

... Comme l'on sent l'abîme se creuser de plus en plus sous la mince couche solide qui porte l'édifice social ! Quelles explosions multiples et effrayantes du feu des passions qu'attise le matérialisme contemporain et que ne contient plus la crainte d'un Dieu vivant et de son jugement ! Nous pouvons pressentir dès maintenant ce que deviendra le monde quand il ne sera plus régi que par l'intérêt et le plaisir. Les crimes se multiplient en Suisse d'une manière redoutable. L'incrédulité, en minant le sentiment religieux, a miné le fondement même de l'ordre social, et frayé la voie au règne de la violence et de la force brutale.

... Si la parole de l'Église doit recouvrer sa puissance sur le peuple, il faut rendre à l'Eglise elle-même sa dignité, et pour cela sa liberté. Elle ne pourra vraiment être un auxiliaire pour l'Etat que dans la mesure où elle agira indépendante de lui...

... Pour moi, plus j'avance dans la vie et approche de son terme si sérieux, si mystérieux, plus je suis heureux de connaître comme un ami toujours présent Celui qui change la vallée de l'ombre de la mort en une voie lumineuse. Et ce n'est pas seulement le repos intérieur que l'on puise en lui, c'est la vraie force morale, pour le devoir de toute heure...

Pour cela, il n'est besoin ni de longues paroles ni d'extérieures manifestations. Un mouvement, un élan de l'âme, un regard, un cri du cœur, suffisent pour nous mettre en contact avec la source dont il est dit : « Celui qui en boit n'aura plus soif. » Car cette source jaillit *en nous*, et la soif n'est pas plutôt ressentie qu'elle est apaisée...

A Arnold Guyot. 17 mars 1877.

... Pour les convictions évangéliques, les choses me paraissent aller de mal en pis. Je vois les meilleurs en Allemagne et en France commencer à glisser sur la pente... C'est la divinité essentielle (non pas seulement morale) du Sauveur que l'on abandonne comme un point secondaire, spéculatif, et avec cela commence la dégradation de tout l'évangile...

Je me prépare au concile d'Édimbourg, où j'ai l'espoir de me rendre en juillet.

Il s'y rendit en effet, en compagnie de M. Ch. Guillaume, que l'Église indépendante avait délégué avec lui au grand Concile des Églises presbytériennes du monde entier. F. Godet a noté dans des lettres au *Journal religieux*[1] ses impressions de voyage. Pendant quel-

[1] 21 et 28 juillet 1877.

ques jours passés à Londres, il a observé surtout les mœurs religieuses et a vu maintes choses dignes d'éloge, celle-ci par exemple : « Les Anglais prient assis et chantent debout. » Sur le chant lui-même, tel qu'il l'a entendu dans un culte libre à Wanstead, il fait cette remarque : « Les mélodies tiennent le milieu entre l'austérité de nos psaumes et les airs très chantants, trop chantants peut-être, de nos cantiques dits « du Réveil ». L'hymne doit rester à distance de la chanson, comme la parabole de la fable. »

En Écosse, il a éprouvé l'impression d'être « à la maison », tant il a trouvé dans les mœurs, la vie domestique, les habitudes pieuses, de ressemblances avec son propre pays.

Godet prit la parole au Concile dans la matinée du second jour.[1] Son ami Ph. Schaff venait de passer en revue les diverses confessions de foi des Églises presbytériennes, et avait conclu qu'il serait malaisé d'élaborer sur l'heure une confession propre à les réunir toutes. A son tour, Frédéric Godet mit en lumière un aspect de la question qu'il importe d'indiquer, car nous touchons ici à ce qui fut la pensée essentielle de la fin de sa carrière, et qui tout entière la résume.

Tandis que les confessions de foi du XVIe siècle, dit-il en substance, avaient pour point central l'élection gratuite et la justification par la foi, le point central de notre profession doit être, à l'heure actuelle, la divinité réelle, personnelle et préexistante de Jésus-Christ. La justification par la foi n'est pas *le tout* de l'enseignement apostolique, ni spécialement de celui de Paul, comme le prétend Baur, de Tubingue. Paul déclare dans la *Première aux Corinthiens* qu'à côté de l'enseignement élé-

[1] *Report of Proceedings of the First General Presbyterian Council* (Edinburgh, 1877).

mentaire qu'il leur a jusqu'ici donné, celui de la justification par la foi, il existe un enseignement supérieur (la *viande* opposée au *lait*) : Jésus-Christ est mieux qu'un modèle humain, il est Dieu se donnant lui-même à l'homme et le rendant ainsi capable de réaliser le type de l'homme-Dieu. Nous ne réalisons la grandeur de l'œuvre qu'après avoir réalisé la grandeur de l'Ouvrier.

Si, poursuivait l'orateur, si ce point spécial, la divinité de Jésus-Christ, n'a pas été particulièrement souligné dans les confessions de foi du XVIe siècle, c'est qu'alors l'Église entière (catholiques comme protestants) était unanime à cet égard. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Une grande partie de l'Église protestante a abandonné ce terrain ; la question christologique a pris la place des problèmes sotériologiques. Le XVIe siècle demandait à Jésus : *Qu'as-tu fait?* Le XIXe siècle lui demande : *Qui es-tu?*

Or, dès l'instant où un voile est jeté sur la divinité du Rédempteur, les faits chrétiens sont dépouillés de leur grandeur, les vérités évangéliques sont diminuées, le christianisme perd son efficace spirituelle. Abandonnerons-nous à l'Église du Pape l'honneur de maintenir, en face du protestantisme incrédule, ces deux piliers de l'évangile de salut, l'Incarnation et l'Expiation?

« Je ne sollicite de vous, — disait-il en terminant, afin de prévenir des applaudissements qui lui eussent paru détonner — je ne sollicite de vous aucune démonstration extérieure. Ce que je vous demande, au nom de toutes nos Églises, c'est un acte intérieur de consécration à Christ, c'est ce cri d'adoration : « Jésus ! mon Seigneur et mon Dieu ! »

A J. Riggenbach. 29 août 1877.

... Le voyage d'Écosse s'est fait et bien fait. Combien j'en ai joui ! Seulement il eût fallu comprendre la langue

mieux que je n'étais en état de le faire. Je subissais, dans les assemblées, le supplice de Tantale. Il n'en est pas moins vrai que l'on reçoit une impression générale qui a sa valeur, malgré la perte des détails...

Le British Museum a été pour moi un ravissement de huit heures consécutives. J'aurais voulu le renouveler bien des fois... Nous avons, d'Edimbourg, visité les Highlands pendant cinq jours...[1]

... Puis notre séjour à Gryon[2] a été un véritable bienfait pour nous tous... Ces semaines se sont passées en société de mon ami Bonnet, de Francfort, ce qui a été bien doux...

Les vacances même de F. Godet étaient actives, et, avec les années, sa vie ne devenait pas moins laborieuse :

Je crois, écrit-il à sa fille, Mme Reineck, qu'au lieu de diminuer à mesure que les forces s'épuisent, les occupations vont en s'accumulant. Ce que j'ai là devant moi en fait de travaux, non seulement français, mais allemands et anglais, m'écrase. Et puis les cours, et la correspondance toujours plus étendue !... Cette année, je le sens, m'a fait vieillir sensiblement... Je vois approcher le jour où ma tâche sera remplie.

Wie sanft wird sich's nach der Arbeit ruh'n !
Wie wohl wird's tun.

Cherchons notre refuge en Dieu, jusqu'à ce que nous trouvions en lui l'éternel et plein repos (20 octobre 1877).

Il vient de faire allusion à sa correspondance : c'est qu'il se faisait un devoir, non seulement de répondre

[1] La seconde lettre au *Journal religieux* est datée d'Inversnaid, 15 juillet. Le concile avait duré du 3 au 10.

[2] Où il passa avec sa famille une partie de l'été.

à toutes les lettres, mais de rester en communication avec ceux de ses élèves qui poursuivaient leurs études hors de Neuchâtel. Il écrivait par exemple à l'un d'eux, M. L. Aubert, actuellement professeur à la faculté indépendante de théologie, qui se trouvait alors à Leipzig :

Neuchâtel, 12 novembre 1877.

... Puissent vos cours ne pas seulement aiguiser votre intelligence théologique, enrichir votre mémoire de faits nouveaux et développer vos aptitudes de toute sorte; puissent-ils vous pousser à entrer résolument et consciemment dans le sanctuaire de la vie en Dieu, vous conduire aux grandes expériences intimes qui constituent le drame de l'enfantement de la vie nouvelle, expériences sans lesquelles on reste éternellement impuissant sur les autres âmes, et dont la mesure d'intensité et de profondeur est infailliblement celle de l'efficacité de notre ministère.

C'est à l'époque où vous êtes arrivé que Dieu m'a fait passer par cette commotion intérieure qui a décidé de la direction ultérieure de ma vie religieuse et morale. Et chaque jour la grâce que Dieu m'a faite alors m'apparaît plus décisive et plus grande. S'il y a un temps de ma vie que je n'en voudrais pas retrancher, c'est celui-là! Je ne puis que former le vœu pour vous, pour chacun de nos jeunes frères qui arrivent à l'université, que ce séjour soit pour vous, pour eux, ce qu'il fut pour moi : un temps de rencontre face à face avec mon Dieu, de réconciliation avec lui en Christ, d'union avec Christ pour le reste de mes jours, — et une consécration au saint-ministère sans laquelle celle de l'imposition des mains n'est plus qu'une forme.

Il était aussi, comme vont le montrer les pages suivantes, le correspondant le plus fidèle pour les amis de jeunesse qui lui restaient encore, et pour ses enfants passablement dispersés, ainsi que pour toutes les per-

sonnes affligées à qui sa sympathie courait offrir la parole de consolation. Il écrivait régulièrement au prince impérial, à Riggenbach, à Guyot; c'est à ce dernier qu'il adresse, le 26 janvier 1878, ces lignes émouvantes, qui font une allusion un peu voilée à ses « grandes expériences intimes », ou à ce qu'on pourrait appeler la mort graduelle de son *moi* :

Au milieu de tout ce qui m'entoure, j'apprends à vivre davantage seul avec mon Dieu. Je sens que le moment est venu de « s'envelopper de son manteau », et d'attendre comme Élie le son doux et subtil qui annoncera l'arrivée du Seigneur. Il y a plus de quarante ans, à Berlin, quelque chose en moi s'est brisé. Plus tard, de nouveau, deux ou trois fois. Aujourd'hui encore une fois, peut-être la pénultième, avant le grand brisement final. Adieu, cher ami, que ton affection, qui a lui comme un doux soleil sur le commencement de ma vie, me demeure et m'accompagne jusqu'à la fin!

A Mme de B. [frappée par un deuil]. *15 avril 1878.*

Oserai-je vous le dire sous cette forme? L'expérience m'a appris à envisager la vie comme un grand *qui perd gagne*, — à une condition pourtant : c'est que celui qui est appelé à *donner* consente cordialement à le faire. Alors il se produit, par un mystérieux travail, une transformation des choses, qui fait que l'on reçoit là où l'on avait cru donner. La place vide se remplit de la bénédiction, que dis-je? de la présence et de l'amour de Celui auquel on offre le sacrifice, — et cela sous mille formes variées et toujours nouvelles, — et l'on est obligé de dire : J'ai beaucoup perdu, mais d'autant plus gagné.

Son ami Riggenbach lui ayant demandé, de la part du comité de l'Alliance évangélique, un rapport pour le congrès de Bâle, il lui conseille d'abord de s'adresser à

Lausanne et à Genève, où il y a « tant de jeunes forces qui doivent entrer en scène et en action » ; puis, dans une seconde lettre, il s'exprime ainsi :

5 juillet 1878. J'ai été très frappé dernièrement d'un travail de M. Aloys Berthoud, pasteur de l'Église libre, à Lausanne, sur la raison d'être du mystère en religion (*Chrét. Évang.* 20 mars 1878). Il me paraît que nous avons là l'un des penseurs et des écrivains futurs les plus remarquables de la Suisse française. Ce serait peut-être un homme auquel vous devriez penser. Et je suis prêt à accepter de tout mon cœur *sa* substitution au soussigné. Il y a chez lui une fraîcheur que je ne me sens plus. [1]

A sa fille, Mme Reineck. 22 mars 1879.

... Mes occupations, depuis l'automne, où je me suis mis à l'impression des *Romains*, tout en refaisant de fond en comble le manuscrit — non une fois, mais deux fois, quatre fois ! — ont été accablantes. Puis notre *Bible annotée :* il faut d'abord revoir en comité le travail de Georges ; on le lui renvoie ; il le refait ; on le revoit. Il rédige. On le relit ; il corrige. Puis les épreuves, une, deux, trois. Et puis mes leçons : sept par semaine, exigeant chacune bien des heures de préparation. Puis les leçons de religion. Puis une correspondance énorme : souvent vingt à trente lettres à répondre. Puis les lectures à faire ; et les visites, et les comités (présidence de la Commission des études, du Comité d'évangélisation en France, du Comité Marulis, etc.) ! La nuit s'est avancée. Ma tête bourdonne comme une machine à vapeur. Il faut poser la plume et aller chercher le repos, si je le trouve.

[1] C'est lui pourtant qui dut se charger de ce travail. Il traita *de l'Immutabilité de l'évangile apostolique au point de vue de la personne du Christ* (Bâle, 1880). Traduit en allemand : *Die goettliche Würde Christi* (Bâle, 1880).

La mention du « Comité Marulis » appelle un mot d'explication. En 1876, F. Godet accueillit à Neuchâtel un jeune Grec épirote qui, après avoir fait ses études en Allemagne, avait, vers 1872, fondé à Serrès, en Macédoine (non loin de l'ancienne Philippes), une école normale destinée à fournir à son pays des instituteurs évangéliques. Démétrios Marulis — c'était son nom — unissait à une intelligence supérieure et à un rare esprit d'initiative un patriotisme ardent et une foi profonde en l'évangile. Son entreprise fut secondée généreusement par des comités formés en Suisse, en Hollande, en Allemagne ; l'œuvre prit un développement important, en dépit de l'opposition que son caractère franchement évangélique lui suscitait dans les cercles intellectuels de Salonique et d'Athènes. Marulis n'était d'ailleurs point devenu protestant ; il demeurait, au contraire, fidèlement attaché à l'Église grecque, qui fut pendant des siècles d'oppression le seul asile de l'idée nationale hellénique.

Aussi son œuvre avait-elle conquis la sympathie d'un jeune philologue de grande espérance, élève du collège de Neuchâtel, Alfred Gilliéron. Au cours d'un voyage en Grèce, il s'arrêta chez Marulis. Mais il y arrivait gravement malade ; et, en peu de jours, il fut emporté par une fièvre pernicieuse. Marulis écrivait le 15 octobre 1878 à F. Godet : « Notre fidèle ami Gilliéron est mort dans mes bras le 13, soit dimanche passé. Nous avons fait, mais en vain, tout ce qui était possible pour le sauver. ... Il est mort en exprimant sa foi au Sauveur. C'était un des plus sincères et des plus chauds amis de la nation grecque. »

L'école de Serrès a formé de nombreux instituteurs et institutrices, dont plusieurs sont aujourd'hui encore en activité dans les écoles publiques de la Grèce. F. Godet, qui trouvait en Marulis quelque chose de l'ardeur

conquérante d'un saint Paul, a voué pendant plusieurs années, de concert avec son fils Georges, une sollicitude active et incessante à cette œuvre, jusqu'au jour où celui qui l'avait créée, et qui l'animait de son enthousiasme communicatif, en fut arraché par une maladie incurable.

A. J. Riggenbach. Neuchâtel, le 14 mai 1879.

[En lui renvoyant un article allemand, d'un journal orthodoxe, où Frédéric Godet était durement traité].

Voici les numéros... Je ne pouvais trouver un instant pour extraire de cette critique ce que j'en devais conserver. Celui qui l'a faite avait un désir très marqué de me *tirer en bas*. Mais c'est de ceux-là qu'on peut le plus profiter.

... J'ai aussi été traité par Hœlemann[1] de *profanateur de l'évangile de Saint Jean*, parce que je crois que le chapitre XXI a été ajouté plus tard. Il semble que les théologiens allemands soient d'autant plus fanatiques *de leurs personnes* qu'ils sont plus orthodoxes. Hœlemann avait écrit dans un sens opposé, et je n'avais pas suffisamment tenu compte de son livre !

... Notre première livraison de la *Bible annotée* a paru il y a quelques mois ; la seconde va paraître à la fin du mois ; c'est *Ésaïe XI-XXXIV*. Quelle besogne ! Les difficultés sont au-dessus de tout ce que je supposais. C'est atroce ! Mon pauvre Georges, qui a eu la grosse part du travail, est abîmé..., maigre, blême, épuisé ; car il fallait se hâter. Il a refait chaque chapitre trois ou quatre fois. Félix Bovet, Gretillat et moi, nous l'avons torturé au delà de tout ce qu'on peut dire, — à bonne intention, cela s'entend. J'espère que le reste sera plus facile ; mais quand il s'agit d'une exégèse populaire !...

1 Hermann-Gustave Hœlemann (1809-1886), professeur d'exégèse à Leipzig.

Le 12 juin 1879, le prince lui adressait une lettre déchirante, où il lui racontait la mort de son fils Waldemar. [1]

Oh ! comme je comprends bien votre douleur ! lui répond F. Godet. La mort s'abattant sur un être faible et chéri, et creusant entre lui et nous un abîme qui paraît éternel ; l'être plein d'amabilité et de vie, qui était nôtre par toutes les fibres de son cœur, couché là glacé et sans sentiment... c'est le miracle à rebours, c'est l'impossible sous la forme obscure et sombre ! Il y a là un mystère qui en fait pressentir un contraire, d'autant plus glorieux que celui-ci est plus horrible... Un grand jour luira, celui de la vraie Pâques, où Jésus se donnera à lui-même la joie ineffable de les rendre les uns aux autres, tous ces enfants et ces parents que la mort avait séparés... C'est ainsi qu'il essuiera toute larme de nos yeux.

Dans cette même lettre, il mentionne le séjour alpestre qu'il vient de faire, selon une habitude à laquelle il resta fidèle jusqu'à la dernière année de sa vie.

Pour nous, après le 5 août, nous nous sommes rendus à Wengen, où nous avons passé de bien belles semaines. J'ai été heureux de retrouver mes jambes assez jeunes encore pour faire de bonnes courses... Après la fraîcheur des impressions intimes et les consolations provenant de Dieu, je ne connais rien de propre à rajeunir le cœur et le corps comme un séjour au milieu de ces magnificences alpestres, qui étonnent l'âme chaque jour comme le premier jour.

J'ai vu à Wengen M. Kœgel, prédicateur du Dôme à Berlin. Je lui ai parlé avec force de l'indépendance de l'Église ; j'ai cherché à lui faire comprendre qu'une Église n'a de puissance morale que dans la mesure où

[1] Né le 10 février 1868, mort le 27 mars 1879.

elle renonce à toute autre force, et où elle vit de foi, et non du budget. Que les Allemands ont de peine à embrasser ce point de vue ! Et pourtant les socialistes leur donnent l'exemple. Ils ne vivent pas sur la puissance et l'argent de l'État, eux : et que ne font-ils pas ? Il y a là de quoi faire rougir l'Église d'Allemagne.

Quand je dis cela à vos professeurs et pasteurs allemands (je ne parle point de M. Kœgel), ils semblent avoir les oreilles bouchées ; ce que le bon sens proclame leur paraît folie. Et cependant ce serait à eux de préparer le changement en travaillant la conscience publique. Car enfin, une pareille transformation ne peut pas s'improviser ; elle doit avoir pour elle le sentiment populaire au moins des classes religieuses. Si ceux-ci se taisent, les pierres (les faits) crieront.

La chronologie que nous suivons dans ces extraits nous invite à consigner ici les lettres échangées entre Frédéric Godet et le célèbre théologien Édouard Reuss.[1] Celui-ci célébrait le cinquantième anniversaire de son admission au grade de licencié en théologie. On sait quelles profondes divergences d'opinions séparaient le maître de Strasbourg de celui de Neuchâtel. La faculté indépendante neuchâteloise tenait à joindre son hommage à tous ceux qu'allait recevoir le premier, et ce fut le second qui rédigea l'adresse dont nous transcrivons le passage essentiel. Elle est datée du 20 juillet 1879 :

Les travaux qui, depuis un demi-siècle, ont signalé votre carrière théologique, ont tous été des actes féconds. Il n'en est pas un qui n'ait porté coup et laissé une trace profonde dans le champ de la pensée contemporaine. Vous avez par là coopéré puissamment à ce réveil des études théologiques, qui partout, et particu-

1 Édouard-Guillaume Reuss (1804-1891), professeur à la faculté de Strasbourg, auteur d'une traduction de la Bible, avec introductions et commentaires.

lièrement en France, distingue l'histoire religieuse de notre époque. De quelque façon que l'on apprécie une partie des résultats de cette grande crise, il n'est personne qui ne rende hommage au caractère et aux écrits de l'homme qui a si énergiquement contribué à ce mouvement de rénovation scientifique.

Vous appartenez, Monsieur, au petit nombre d'hommes privilégiés à qui il est donné de pouvoir réaliser au terme de leur carrière l'idéal qui flottait devant leurs yeux lorsqu'ils en franchissaient le seuil.

Agréez nos respectueuses félicitations, et recevez en même temps l'expression de notre reconnaissance pour des travaux dont nous profitons tous les jours, ainsi que nos vœux pour la conservation de votre personne et pour l'achèvement de ce grand ouvrage biblique dont vous avez désiré faire le couronnement de votre carrière. [1]

A la lettre de remerciement que Reuss adressa à la faculté indépendante, en était jointe une seconde pour Frédéric Godet. Elle mérite d'être citée :

Neuhof, ce 18 août 1879.

Monsieur et très honoré collègue,

Permettez qu'à la lettre que je viens d'écrire à votre faculté, je joigne quelques mots destinés à vous personnellement. Vous êtes le seul de votre honorable corps avec lequel j'aie eu l'honneur et le plaisir d'avoir quelques rapports directs, malheureusement trop fugitifs et accidentels ; le seul aussi que j'aie l'avantage de connaître et d'apprécier par ses écrits. Comme nous ne marchons pas à tous égards dans la même ornière, j'ai été d'autant plus touché en voyant votre nom en tête de ceux de vos collègues, au bas de l'adresse dont ils m'ont honoré, et qui m'a semblé avoir été écrite tout entière de

[1] Signé : F. Godet, A. Gretillat, Fréd. Jacottet, James Barrelet.

votre main. Permettez que je vous en remercie tout particulièrement. Dans l'arène de la science théologique, rien n'est plus fréquent que les conflits, rien aussi plus rare que de les voir vider avec des armes courtoises. A cet égard, j'espère que nos relations littéraires ne nous empêcheront pas de nous tendre la main. Nous nous trouvons tous les deux en dehors des limites de la France proprement dite ; tous les deux nous avons entrepris de remplir une lacune regrettable dans la littérature théologique encore si peu complète de ce pays. Placés à des points de vue plus ou moins différents, nous ne sommes pas toujours arrivés aux mêmes résultats, mais de mon côté, je n'ai jamais méconnu les qualités éminentes qui distinguent surtout vos commentaires, et j'ose croire que les choses aimables que vous avez bien voulu me dire dans votre adresse, bien qu'elles exagèrent mes mérites, ne sont pas de pures phrases de convention. En tous cas, je suis intimement convaincu que ce que nous avons de commun, en fait de but, de principes et de sentiment du devoir, est infiniment plus que ce qui nous sépare.

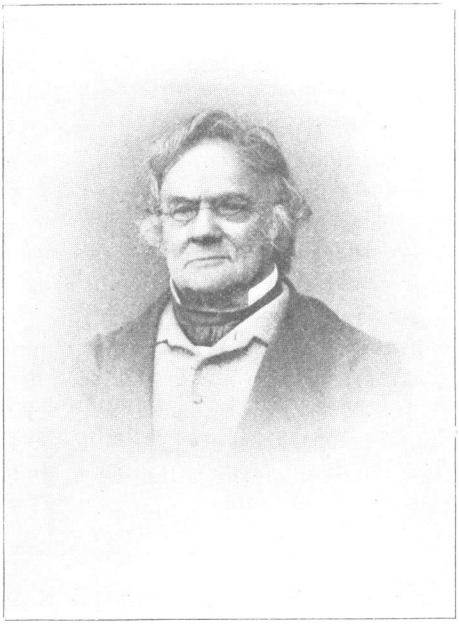
Veuillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'assurance de ma considération la plus distinguée et de mon entier dévoûment.

ED. REUSS.

Pendant l'hiver de 1879 à 1880, Godet eut la douleur de perdre son frère Charles Godet.[1] Ancien directeur des écoles, ancien bibliothécaire de la ville de Neuchâtel, auteur de cet ouvrage bien connu dans le monde scientifique : *La Flore du Jura*, il fut, en 1848, de ceux qui, ne se jugeant pas déliés du serment prêté au roi de Prusse, s'abstinrent de servir la république et rentrèrent dans la vie privée. Il prit part sans beaucoup de foi, il est vrai, mais par fidélité de conscience, au

[1] Voir p. 37, note.

mouvement de 1856. — Nous avons vu comment Frédéric Godet jugeait l'obstination des royalistes ultras : cette différence de point de vue sur un sujet qui divisait profondément la société neuchâteloise, n'altéra en rien l'affection des deux frères. Vingt fois, nous les avons entendus discuter vivement cette question



CHARLES GODET

brûlante ; elle ne réussit jamais à les brouiller. F. Godet écrit en janvier 1880 :

La mort vient de me séparer de mon cher dernier frère... Rien de plus doux que cette fin. Son âme était aussi calme que son corps. Il était habituellement recueilli en la présence de son Dieu. Tout en lui le disait, sauf peut-être ses paroles : car il redoutait tout ce qui

pouvait n'être pas la pure vérité. Cette franchise de son caractère ne s'est pas démentie un instant. Son dernier mot saisissable pour mon oreille a été, en réponse à Rom. XIV, v. 8, que je venais de prononcer, un *Amen* qui demeurera éternellement dans mon cœur. — Le vide qu'il me laisse est bien grand. Les souvenirs communs étaient entre nous seuls. Et puis il était de si bon conseil et si affectueux !...

L'été suivant, Frédéric Godet se retrouvait à la montagne, à la Chrinde, ferme solitaire située au-dessus du village de Gunten (lac de Thoune).

Voilà, écrivait-il à Arnold Bovet, quelques jours que nous sommes tranquilles, sans coups de sonnette et sans visites. C'est comme avec un sentiment de stupéfaction que je goûte ce grand repos. On domine d'ici le lac de Thoune; on a devant soi les chaînes du Niesen et du Stockhorn, et par-dessus, celle des hautes Alpes, depuis l'Eiger à l'Altels; autour de soi, de verts pâturages ondulés, entrecoupés de ravins, semés de bouquets de bois, couronnés de rochers nus et austères. Et puis, ce beau miroir bleu du lac, avec ses rives paisibles et riches... C'est un panorama sans pareil; on n'a qu'à ouvrir les yeux et jouir. Nous bénissons Dieu à chaque heure du jour de nous avoir donné cette magnifique retraite... Adieu, cher ami, Dieu soit avec vous et nous dans notre repos! Qu'il soit lui-même notre repos! (Juillet 1880).

Cependant la correspondance, toujours active, allait son train. Il écrit à son vieil ami Bonnet :

Chrinde, lac de Thoune, 6 juillet 1880.

Was ich gelebt, bedecke Du !
Was ich noch leb, regiere Du !

C'est toujours dans ce cri que se résument toutes les

impressions résultant d'un regard sur le passé. Quel bonheur de posséder un *Du* auquel on peut s'adresser ainsi ! Dans ce *Du*, il y en a d'autres, auxquels on peut non demander la même chose, mais s'adresser dans le même esprit : combien je remercie Celui qui m'a donné l'ami auquel j'adresse ces lignes ! Quelle plénitude d'affection, quelle sûreté de confiance, dans une relation contractée en ce *Du* suprême.

Ce *Du* suprême ! Schelling, en contemplant ce *Moi* suprême qui se manifeste dans tous les *moi* particuliers, n'a pas su lui-même combien il donnait la formule de l'évangile. Seulement il fallait dire *Du* au lieu de *Ich*. Là est l'abîme...

... J'ai à te remercier de l'envoi de ton nouveau volume. [1] Je ne puis te dire le plaisir que j'ai éprouvé en en lisant jusqu'ici quelques parties. On a l'impression de quelque chose de si mûr, de si bienfaisant, de si calme, de si respectueux envers la Parole divine, et de si judicieux dans l'appréciation des détails et de l'ensemble ! Je ne doute pas du bien immense que fera ce travail... Je te remercie bien particulièrement des quelques renvois que tu as bien voulu faire à mes travaux. Nous différons sur quelques points. Mais l'unité de cœur et d'esprit n'en est que plus sensible...

Les questions ecclésiastiques continuent de préoccuper son esprit. Il revient fréquemment, dans ses lettres au prince, sur la situation de l'Église en Allemagne, et appelle de ses vœux le jour où elle conquerra l'indépendance. Il ne prend naturellement pas un intérêt moins vif à ce qui se passe à Genève, où il fait le 30 juin 1880, avec M. Robert-Tissot, une conférence avant la consultation populaire qui devait intervenir le 4 juillet sur la séparation de l'Église et de l'État.

[1] *Évangiles de Matthieu, Marc et Luc,* formant le tome premier du *Nouveau Testament expliqué au moyen d'introductions, d'analyses et de notes exégétiques* (Lausanne, Bridel, 1880).

Voilà donc, écrit-il à son fils aîné, la séparation bien et dûment enfoncée à Genève par 9000 voix contre 4000. On n'espérait pas mieux la semaine passée. Quant à notre conférence à la Fusterie, devant 400 personnes — probablement en majorité des convaincus — elle n'a pu faire ni chaud ni froid ; si elle valait le nom de coup d'épée, je dirais que ce fut un coup d'épée dans l'eau (5 juillet 1880).

Sur le même sujet, il écrit au pasteur Bordier, un de ses bons amis de Genève, le 7 septembre :

... Ce n'est pas aux hommes, c'est au Seigneur qu'il appartient de donner le signal. Et je crois qu'il y a assez de fidélité chez ses serviteurs et ses enfants à Genève pour ne pas laisser passer cette heure décisive, quand il trouvera bon de la faire sonner.

Adieu, cher et fidèle ami. Voilà combien d'années que les liens d'une réelle affection nous ont unis, et qu'à chaque occasion importante, le doux sentiment de la fraternité s'est réveillé chez moi ! C'est un trésor bien riche qu'une telle affection, il passera avec nous dans l'existence qui doit réunir tout ce que nous aurons puisé de bon ici-bas.

Au Prince. 21 novembre 1880.

Je vous remercie de tout ce que vous voulez bien me dire sur la situation ecclésiastique. Je comprends l'inutilité de vouloir renouveler les institutions tant que les hommes restent les mêmes. Mais n'y aurait-il aucun moyen d'agir sur ces derniers et de préparer les esprits à une transformation, de leur faire entrevoir un état plus normal, plus conforme à la nature du sentiment religieux, d'un côté, à celle de l'ordre politique, de l'autre ? Oh ! qu'il plût à Dieu de susciter en Allemagne un homme tel que notre Vinet, capable de déchirer le manteau trompeur de la religion officielle et de faire apparaître dans toute sa chaste beauté la religion person-

nelle et complètement indépendante de toute autorité extérieure. Ce serait enfin le complément de la Réformation.

Huit jours après que vous étiez entré dans votre quarante-neuvième année, je voyais luire ma soixante-huitième.[1] Quand, en face de ces chiffres, je me reporte à Babelsberg, que je revois en esprit le sentier du bord de l'eau que nous suivions, allant et revenant, au milieu de vos confidences enfantines ; que je rapproche ce *hier* de cet *aujourd'hui*, séparés par bientôt un demi-siècle, et qui, malgré tout, semblent cependant si près l'un de l'autre, je ne puis trouver que bien juste cette expression par laquelle l'Ecriture définit la vie : *un songe du matin*, un de ces rêves qui ont toute la vivacité de la réalité et qu'un rien fait évanouir.

Mais au fond du songe, la conscience nous le dit, il y a une réalité, quelque chose qui n'est rien moins que songe : le bien ou le mal que nous avons accompli. C'est là ce qui demeure, quand tout le reste s'est évanoui. « Leurs œuvres les suivent », dit l'Écriture ; elles nous suivent dans nos souvenirs, dans les traits toujours plus fortement empreints de notre caractère, dans leurs conséquences bienfaisantes ou pernicieuses chez les autres, enfin dans la responsabilité éternelle qui nous accompagnera dans une existence supérieure. Voilà pourquoi plus on approche de la fin du songe, plus on est reconnaissant de contempler aussi un ami qui nous attend à notre réveil, les bras ouverts comme il les avait sur la croix.

C'est à lui que je vous confie comme autrefois. Qu'il m'est doux d'espérer que sa grâce ne se départira point de vous ! Veuillez jusqu'à la fin, qui approche à grands pas pour moi, me conserver votre affection, qui est l'une des joies de ma vie.

Votre bien affectionné et fidèle ami...

[1] Il commet dans cette phrase une erreur de calcul qui est d'ailleurs sans importance : le prince entrait dans sa cinquantième année, et Godet dans sa soixante-neuvième.

Il passa l'été de l'année suivante à Grindelwald ; rentré à Neuchâtel, il écrit à Riggenbach, le 30 août 1881 :

Tu ne te douterais pas qui j'ai vu à Grindelwald ? — Ton beau-frère Biedermann, [1] qui est venu au-devant de moi comme avec une sorte d'affection à laquelle je n'ai pu faire autrement que de répondre cordialement. Nous avons longuement causé, surtout sur ces deux sujets : la personnalité de Dieu et la permanence de notre propre personnalité. Sur le premier point, il a expressément renié le panthéisme, affirmant l'Esprit infini et *personnel* derrière la nature. Sur le second point il persiste entièrement dans sa négation ; il reconnaît non une vie devant nous, mais seulement au-dessus.

Il a prêché sur Luc XII, 16-21 (le riche qui se bâtit des greniers plus grands) : c'était attachant, intéressant, sérieux, populaire, moralisant, presque édifiant. Mais quand il est venu à citer la parole : « Alors il dira : Cela va bien, bon et fidèle serviteur... » et la parole opposée, je n'ai plus compris. Il me l'a expliqué, mais d'une manière complètement insuffisante.

Rien ne montre mieux combien F. Godet avait conservé la jeunesse du cœur et la souplesse de l'esprit que sa facilité à lier amitié avec des hommes beaucoup plus jeunes que lui. En avril 1881, la chaire d'exégèse et de critique de l'Ancien Testament étant devenue vacante à la faculté indépendante de Neuchâtel, il avait été question d'y appeler M. C.-H. Cornill, alors professeur à Marbourg. [2] F. Godet engagea avec lui à cette occasion une correspondance qui devint très vite extrê-

[1] Aloïs-Hermann Biedermann (1819-1885), professeur à l'université de Zurich, représentant en théologie de la gauche avancée.

[2] Francfortois, d'origine française, né en 1854, professeur à Marbourg, puis à Kœnigsberg, à Breslau, actuellement à Halle, auteur d'une remarquable *Einleitung in das alte Testament*, d'un commentaire de Jérémie, d'un ouvrage sur le texte d'Ezéchiel, etc.

mement cordiale et affectueuse. Le professeur de Neuchâtel avait caressé l'espérance que, dans un milieu nouveau, l'activité scientifique de M. Cornill répondrait à des besoins nouveaux. Les pourparlers relatifs au poste qu'il s'agissait de repourvoir n'ayant pas abouti, il écrit à son nouvel ami, le 20 juin 1881 :

Je me réjouissais, non pas seulement pour vos futurs étudiants et collègues, non pas seulement pour notre faculté et pour notre Église, mais surtout pour notre chère Église réformée de France, à laquelle vous pourriez rendre des services inappréciables, uniques. Et l'influence se serait étendue plus loin encore, j'en suis assuré : l'Écosse aurait aussi reçu quelque chose... [1] Il ne me reste plus qu'une consolation et un désir, c'est de pouvoir passer quelques heures avec vous au mois de septembre. ...Aurez-vous quelque temps à me donner ? J'ai des questions pour huit jours.

Il séjourna, en effet, chez M. Cornill, à Marbourg. Leurs entretiens lui permirent vite de constater les divergences théologiques qui le séparaient de son hôte, en particulier quant aux miracles de l'Ancien Testament. Il lui écrit de Cannawurf, [2] septembre 1881 :

Pour moi, je suis convaincu que le Dieu qui a créé la nature pour l'homme l'emploie aussi en vue de l'éducation morale de l'homme, et qu'il a eu soin de se conserver une entrée, un *offenen Zugang*, dans ce grand instrument, comme l'organiste dans le sien, afin d'en tirer à chaque instant les effets dont il a besoin. En créant un être libre et variable, Dieu n'a pas manqué de se créer aussi des moyens d'action sur lui, libres et mobiles. La matière ! Qu'est-ce donc ? Qui le sait ? Elle

[1] Il lui écrivait le 9 juin : « D'Écosse on me demande des travaux [sur l'Ancien Testament] que je suis incapable de faire. »

[2] En Thuringe, où son gendre, M. Reineck, était alors pasteur.

nous est plus inconnue et mystérieuse que l'esprit. Peut-être n'est-elle que le jeu de forces qui sont elles-mêmes les agents incessants de la volonté divine. Une force n'est qu'une volonté dépossédée d'elle-même... Et nous poserions des *a priori* dans ce domaine qui nous échappe par tous les bouts.

Si de jeunes affections venaient à lui, F. Godet voyait en revanche disparaître l'un après l'autre les amis de sa jeunesse. Il eut, pendant l'été 1882, la douleur de perdre ceux à qui se rapportent les fragments qui suivent :

A Madame Lecoultre, à Genève. Juin 1882.

[Sur la maladie de son mari].

... Je suis assuré que le Seigneur soutient puissamment votre cher mari. Il a été si sincère avec lui-même et avec son Dieu dans tout le cours de sa vie, qu'il est impossible que le Dieu de vérité ne soit pas en ces moments si graves sa paix et sa force... Serrez-lui la main de la part de son vieil ami, qui a trop de choses dans le cœur pour pouvoir les lui dire en paroles. Un mot pourtant : « Afin que là où je suis vous y soyez aussi *avec moi* »... — *Avec Lui*, c'est tout. [1] »

A J. Riggenbach. La Lenk, août 1882

... Voilà notre ami Güder retiré de son travail ! Ce n'est pas lui qui semblait le plus faible quand nous chevauchions ensemble dans les campagnes de Canaan. Les portes de Sion se sont ouvertes pour lui le premier. Combien de temps séparera notre arrivée de la sienne ?

Au même. 9 août.

J'ai pu faire l'ascension du Wildstrubel. [2] Nous avons

[1] M. Lecoultre mourut le 21 du même mois.
[2] Il avait alors 70 ans.

marché quinze à seize heures, depuis minuit à quatre heures du lendemain, et je n'ai pas éprouvé de fatigue. Quelle vue admirable de ce sommet sur la chaîne des Alpes valaisannes ! C'est indescriptible !

Notre cher Güder est constamment devant mes yeux. Je sens toute la grâce que le Seigneur me fait de me laisser encore quelque temps avec les miens... Ma prière est d'être fidèle, comme il l'a été, jusqu'à la fin. On peut perdre sa couronne...

Au même. 27 septembre.

... La décision de votre Synode[1] mettra bien des consciences dans l'étau. Je plains ceux qui descendent ce plan incliné. Car les positions fausses faussent enfin les hommes. C'est cette influence fatale de la position sur l'esprit et le caractère qui, pour moi, m'a toujours le plus effrayé sur la voie des concessions et des accommodements.

A M. Cornill. 23 septembre 1882.[2]

[A propos de la *Vie de Jésus*, de Weiss]. C'est un ouvrage qui mérite d'être lu par tout homme sérieux et cultivé... Je ne me souviens pas avoir, depuis longtemps, lu un livre qui m'ait autant réjoui. J'aurais sans doute plus d'une critique à faire; mais enfin, un théologien allemand sérieux, qui, du haut de la science critique, confesse sans hésiter [*ohne Wanken*] l'authenticité de l'évangile de Jean et la préexistence divine de Jésus, c'est devenu une telle rareté, qu'on s'en étonne autant qu'on s'en réjouit.

Le 25 octobre 1882, les étudiants de la faculté indé-

[1] Qui interdisait aux pasteurs évangéliques en charge d'organiser des cultes spéciaux aux heures des cultes officiels. Cette décision visait les cultes destinés aux minorités évangéliques.

[2] L'original est en allemand.

pendante firent à leur maître une surprise dont il fut vivement touché. Empruntons-en le récit à Henry Appia[1] :

Mercredi dernier, belle fête dont je garderai un doux souvenir. C'était le soixante-dixième anniversaire de M. F. Godet. Le matin, à onze heures, quand il est venu donner son cours, nous l'avons reçu par le chant d'un chœur composé par un de mes camarades ; puis Henri Junod, président de la société des proposants, lui exprima notre affection et notre vénération toujours croissantes. Il était très ému, et c'est les yeux remplis de larmes qu'il nous a remerciés, en louant Dieu de tous les bienfaits qu'il lui avait accordés et s'humiliant devant nous de ses infidélités. Le soir nous nous sommes réunis chez lui avec les professeurs, et nous avons passé une excellente soirée. On a chanté, fait de la musique et des récitations, lu quelques belles pages. A la fin, M. Godet nous a fait un culte sur la prière sacerdotale, culte qui a bien couronné la fête. Quand il nous parlait, les traits même de sa figure produisaient une impression de foi et de sainteté. Les versets de l'Écriture que l'on entend lire et commenter ainsi vous semblent presque nouveaux.

A la fin de cette année, F. Godet eut la joie de voir son fils Georges appelé par la paroisse de Neuchâtel à remplacer l'excellent pasteur Henri Junod, mort le 28 octobre 1882. « Il lui en coûte, écrit-il à Riggenbach, de quitter sa paroisse,[2] dont chaque famille l'envisage comme un de ses membres. » Il dit à ce sujet au prince : « Je n'ai plus beaucoup d'années à passer ici-bas : il

[1] *Henry Appia. Sa jeunesse. Son activité.* 1861-1901. *Souvenirs recueillis par sa famille.* Avec une préface de Gaston Frommel et une étude de W. Monod. Genève, J.-H. Jeheber, s. d. [1905].

[2] La communauté indépendante de Cernier (Val-de-Ruz), dont Georges Godet avait été l'organisateur et le premier pasteur.

m'est doux d'avoir mon fils auprès de moi, et comme pasteur. » Il ajoute :

Nous avons loué une petite demeure à Kandersteg, au pied de la Gemmi et de la Blumlisalp, où nous espérons passer la seconde partie de juillet et le mois d'août. J'espère pouvoir achever là le quatrième commentaire que je désirais publier. J'ai eu la joie de faire *Saint Jean*, *Saint Luc* et les *Romains* : ce sera la *Première aux Corinthiens*.

... J'apprends avec joie que S. A. R. le grand duc de Bade continue à s'intéresser à la question du dimanche, qui a une si immense importance, non seulement religieuse, mais économique et sociale. Puisse-t-il, ainsi que Madame la grande duchesse, éprouver toujours plus que bénir le dimanche, c'est se bénir soi-même !

A son fils Georges. Kandersteg, 4 août 1883.

Nous n'avons guère pu faire de grandes courses, seulement une qui t'aurait intéressé. Avec le pasteur de Frutigen, nous avons monté jusqu'au haut du Sulgthal, puis passé le col qui le sépare du Kienthal, et redescendu jusqu'à Frutigen. C'était une course de douze heures dont je n'ai point été fatigué.

A J. Riggenbach. 17 février 1884.

Je viens de recevoir la nouvelle de la mort de mon ami Arnold Guyot, à Princeton. Quel ami ! quel savant ! et quel chrétien ! — C'est un vide immense dans ma vie...

Au Prince. 27 juin 1884.

Mon cher prince

Je continue à vous appeler ainsi, tout en me demandant si je n'ai pas tort. Mais à mesure que vous avancez, je sens que j'avance aussi — vers le moment où je ne

vous appellerai plus d'aucune manière. Et il me semble que c'est trop tard pour changer.

Les journaux m'ont appris le changement qui vient de se faire dans votre position,[1] et la tâche considérable à laquelle vous êtes enfin appelé. C'est la préparation à une autre plus considérable encore.

... Veuillez me mettre aux pieds de Sa Majesté l'impératrice. Dites-lui, je vous prie, combien souvent mes pensées se portent vers elle. Elle éprouve sans doute que le jardin de la souffrance est le vrai rendez-vous du cœur avec le Seigneur...

Godet reçut à ce moment le diplôme de docteur en théologie de l'université d'Edimbourg, qui célébrait le 300e anniversaire de sa fondation : on se souvient qu'en 1868 celle de Bâle lui avait déjà conféré ce titre. Il remercia l'université écossaise par une lettre en anglais, dont nous avons retrouvé le brouillon français. Après avoir fait des vœux pour « l'illustre et vénérable institution », il s'exprime ainsi :

Quant à moi personnellement, les travaux que vous daignez honorer ainsi ne me font guère éprouver qu'un sentiment d'humiliation : d'abord, parce que je suis forcé de reconnaître que, s'ils ont quelque valeur, ils la doivent en majeure partie aux écrits de mes devanciers, aux enseignements de mes maîtres et au concours d'excellents amis ; puis surtout parce que, quand je compare l'objet si élevé de ces travaux avec le travail lui-même, la sainte sublimité du premier me fait sentir le contraste avec les infirmités du second, — de sorte que j'ai plus besoin du pardon de Dieu que de la louange des hommes.

Je suis néanmoins profondément touché de la marque d'approbation que vous daignez m'accorder, et j'y trouve

[1] Sa nomination à la présidence du Conseil d'État du royaume de Prusse.

un puissant encouragement à consacrer tout ce qui me reste de vie et de force à la gloire du Seigneur dont l'amour a éveillé le mien, et à la noble tâche qu'il lui a plu de m'assigner auprès de son Eglise.

Au Beatenberg, où il passa les vacances de cette année 1884, il se reposait, selon son habitude, des travaux théologiques par la lecture de romans nouveaux. Jusqu'au dernier jour de sa vie, il sut se tenir au courant du mouvement littéraire. On retrouve dans ses lettres la trace de ses impressions toutes vives sur *Pêcheurs d'Islande;* sur *Crime et Châtiment*, « épouvantablement beau » ; sur *Katia*, avec « son dénoûment froid comme un clair de lune » ; sur le savoureux roman neuchâtelois d'Auguste Bachelin, *Jean-Louis*, à propos duquel il nous écrivait une lettre dont nous reproduisons quelques lignes qui intéresseront au moins les compatriotes du romancier :

28 juillet 1884. — *Jean-Louis* nous a fait passer une série de soirées des plus charmantes. Il surpasse de beaucoup tout ce que j'en attendais, malgré tout le bien que j'en avais lu et entendu. Il y a là plus qu'un admirable talent d'observation, d'étude psychologique et de style. Il y a un grand cœur. L'homme qui a écrit la promenade de Jean-Louis à la Goulette, et qui a pu élever si haut son héros, — sans pourtant dépasser, si j'ose ainsi dire, le plafond qu'il lui a dès l'abord donné pour couverture, — que ne pourrait-il pas faire en transperçant ce firmament un peu abaissé! Mais quelle netteté et quelle suite dans les caractères! Quelle richesse de pinceau dans une foule de scènes! Quel charme dans un nombre infini de petits traits! Quelle conséquence dans les élévations et les abaissements du héros! Quels contrastes avec l'égalité de Louise! Et les impuissantes velléités du papa! Et la calme inflexibilité de la mère! ... Il ne manque, ce me semble, que la fenêtre entr'ou-

verte vers le haut. Et encore, par moments, on voit le jour prêt à venir. — Le sermon de Jeûne est un chef-d'œuvre... Dis à ton ami quel plaisir il nous a fait goûter. Je voudrais pouvoir une fois l'en remercier moi-même.

A M. Cornill. Beatenberg, 11 août 1884.

Je partirai dans trois jours pour Copenhague, où je dois faire un discours à l'Alliance évangélique. Auparavant, je veux faire avec mon fils une courte excursion en Norvège. Il y a longtemps que je désire voir une fois les fiords; il m'a paru que l'occasion s'en offrait tout naturellement. Nous partons jeudi prochain pour Christiania par Hambourg.

Embarqué avec son fils Georges et sa belle-fille,[1] il trouve sur le bateau plusieurs passagers danois et norvégiens qui connaissent ses ouvrages et lui font fête. Il est attendu à Christiania par un groupe de pasteurs qui lui ont préparé avec leurs femmes une charmante réception dans une île voisine. Le soir a lieu un souper où plusieurs orateurs expriment leur joie d'avoir au milieu d'eux « leur cher maître et professeur » : c'est qu'en effet ces pasteurs avaient formé une société qui, dans des réunions régulières, étudiait les commentaires du théologien neuchâtelois. Il visite plusieurs fiords durant le trajet de Christiania à Bergen. Là, nouvelle réception, puis départ pour Copenhague. A Hempsend monte à bord un pasteur qui, apprenant que Frédéric Godet se trouve parmi les passagers, s'empresse de se faire présenter et se montre le plus obligeant compagnon de voyage. Pendant un arrêt à Stawanger, il visite une antique cathédrale, où il rencontre un jeune lieutenant qui est encore un lecteur de ses ouvrages. Les voyageurs

[1] Les détails qui suivent sont tirés du journal de voyage de Mme Georges Godet.

essuient entre Christiansand et Copenhague une magnifique tempête, qui n'empêche pas F. Godet de préparer son discours pour le congrès.[1]

Pendant bien des années, les sympathies que ses livres lui avaient créées en Norvège se manifestèrent de diverses manières. C'est ainsi que le gardien d'un phare voisin du Cap Nord, lecteur assidu de son *Saint Jean*, entra en correspondance avec lui, pour lui exprimer sa reconnaissance et lui poser quelques questions ; ce brave homme lui envoya les photographies de sa femme et de ses enfants : « Dieu vous bénisse, lui répondait son vieil ami, vous, votre compagne et vos enfants, sur cette sommité où vous habitez comme à mi-chemin du ciel ! »

Au Prince. 20 septembre 1884.

J'ai été bien reconnaissant et touché de ce que vous ayez trouvé le temps, pendant votre séjour en Angleterre, de m'écrire la lettre que vous m'avez adressée, et que j'ai reçue à Copenhague, où j'assistais à l'assemblée de l'Alliance évangélique... Je vous remercie plus que je ne puis dire de toute la confiance et de toute l'affection que respirent vos lignes. Conservez-moi ce trésor jusqu'à la fin, et croyez que ma prière ne cessera de vous entourer que lorsque mon cœur cessera de battre. — Et pourquoi cesserait-elle alors? Quand tout finira, c'est alors que tout commencera.

Nous recueillons ici à sa date, au risque d'un peu d'incohérence, la lettre émouvante qu'il adressait à des parents qui venaient de perdre une petite fille, leur premier enfant :

Neuchâtel, 7 novembre 1884.

Puissiez-vous tous deux être convaincus que ce n'est pas sans vous laisser quelque chose à sa place que ce

[1] *Des bases de l'autorité du Nouveau Testament.*

petit ange aura traversé votre vie... Elle vous a fait père et mère; ce caractère ne s'en va pas avec elle; il vous reste; et ce n'est pas peu de chose. Dieu n'est-il pas Celui à l'image de qui s'appelle « père » tout ce qui est père?... Vous avez revêtu un caractère de plus de ressemblance avec lui. Et cette enfant dût-elle être l'unique, ce sceau divin et solennel est désormais empreint sur votre cœur et sur votre vie.

Et puis, vous venez de recevoir ce qui vous donne le moyen d'offrir à Dieu un vrai sacrifice, peut-être le premier, bien réel, dans votre vie, celui par lequel vous lui donnez une partie de vous-mêmes, ou plutôt vous-mêmes tout entiers.

Ainsi, son passage si douloureux, si court, n'en reste pas moins une visite céleste, un message de bénédiction. Regardez maintenant cette chère enfant non telle que vous l'auriez eue, — cela vous ferait mal, — mais telle que vous l'aurez quand s'accomplira pour tous les parents affligés ce mot: « Et il le rendit à sa mère... »

A J. Riggenbach, 30 janvier 1885.

La nouvelle de la mort de ton beau-frère [1] m'a vivement ému. Que s'est-il passé dans ce cœur? La mort de *près* est bien différente de la mort vue de loin. Il pensait l'avoir vaincue par la conception de l'immortalité impersonnelle. Cette victoire a-t-elle tenu bon jusqu'à la fin? Quoi qu'il en soit, je conserve un bien bon souvenir des moments que j'ai passés avec lui à Grindelwald, il y a trois ans.

Au même, 20 février.

Georges remplit fidèlement et laborieusement son ministère. La tâche n'est pas facile avec les exigences des *pieux* actuels. Le *stockmayeranisme* [2] a infecté la

[1] Biedermann, voir page 455 ci-dessus.

[2] Otto Stockmayer, né en 1838, pasteur à Hauptweil (Zurich), vint à diverses reprises à Neuchâtel pour participer à des réunions « d'appel ».

piété d'un *levain* malsain, et les pasteurs sont toujours suspects, s'ils ne veulent pas suivre, de s'opposer au progrès divin. L'Armée du Salut est venue par dessus, et ne les a pas guéris !

Tandis que Godet passait à Adelboden le mois d'août, le prince impérial fit un court séjour à Andermatt avec sa femme et ses filles. Au moment de repartir pour Potsdam, où sa présence était nécessaire, il écrivait à son vieil ami :

Andermatt, 9 août 1885.

Mon cher ami,

Je ne veux pas quitter votre patrie sans vous avoir donné signe de vie, puisqu'il n'y a malheureusement pas eu d'occasion de nous rencontrer, vu l'éloignement d'Adelboden de la vallée de la Reuss. Je vous avoue que plusieurs fois j'ai étudié la carte, le *Kursbuch* en mains, pour trouver moyen de m'approcher de vous; mais comme j'avais grand besoin de repos après un hiver, et surtout un printemps, qui m'imposèrent des voyages et des fatigues de tous genres, j'ai dû céder à la raison et m'abstenir d'une course qui m'aurait coûté plusieurs jours de voyage...

Vous me connaissez suffisamment pour savoir que je ne viens pas vous régaler de phrases et que je vous dis tout franchement la raison de ma conduite; mais vous me croirez si je vous dis qu'il m'en coûte beaucoup de ne pas vous revoir cette fois surtout, vu que mon séjour dans les Alpes suisses ne s'était décidé que peu de temps avant notre départ, et qu'alors ma première pensée s'était dirigée vers vous.

... Les nouvelles que je peux vous donner de mes parents sont satisfaisantes, puisque l'empereur a regagné des forces aux eaux de Gastein, et que ma mère, grâce aux séjours de Bade et d'Hombourg, est sur le point de se rendre à Potsdam pour y reprendre ses habitudes.

Mon père veut inspecter trois à quatre corps d'armée, à commencer par Berlin et la Marche de Brandebourg, d'où il ira directement à Carlsruhe et puis à Stuttgart, pour revenir assister à l'entrée de mon neveu de Bade comme jeune marié dans le Grand-Duché. J'avoue que pour mon compte un programme pareil me paraîtrait prodigieux ; mais l'empereur, tenant à ses habitudes, veut l'exécuter, et la seule concession qu'il fera sera de se montrer aux troupes en voiture, si vraiment ses forces ne l'abandonnent pas.

Mon fils aîné (père de trois jolis garçons) mène pour le moment une vie entièrement militaire, et aime passionnément ce métier, pour lequel il ne manque pas de bonnes dispositions. Mon autre fils, Henri, s'est complètement voué à la marine, et sait bien se tirer d'affaire, de sorte que j'espère qu'un jour il rendra des services à cette institution, qui ne date chez nous que d'environ un quart de siècle.

En vous racontant ainsi ce qui a rapport à ma famille, j'ai voulu vous prouver le plaisir que vous m'avez fait en me parlant des différents membres de la vôtre. Que Dieu veuille continuer à vous les conserver et à les faire prospérer, car il n'existe pas d'autres trésors ici-bas, aussi longtemps que Dieu nous les laisse.

... Plus j'avance dans la vie, plus je me sens vieillir, et plus j'acquiers la conviction que les vues de Dieu ne sont pas les nôtres et qu'il ne nous reste qu'à nous soumettre avec respect à sa sainte volonté !

La résignation en est la suite, et elle est bien nécessaire, surtout pour ceux dont la vie extérieure et officielle est sans cesse exposée aux regards de tout un monde, qui s'occupe d'un avenir que chacun arrange à sa façon...

Que Dieu vous bénisse et vous conserve à nous tous. C'est avec cette prière que je me dis comme toujours

Votre fidèle et dévoué ami

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

A M. Cornill. 3 octobre 1886.

[A propos de la consécration au saint-ministère, qu'il ne jugeait point superflue pour un théologien].

... On devrait bien plutôt l'exiger d'un professeur de théologie, avec quelques années d'activité pastorale. La théologie en mériterait mieux son nom, — surtout en Allemagne, où elle menace de devenir une simple science, tandis qu'elle devrait être un art, l'art de sauver les âmes. Ce qui corrompt la théologie, c'est qu'elle est au service de l'État, et non de l'Eglise. On a l'air d'un fou quand on dit cela; et c'est pourtant vrai.

La lettre suivante, adressée par F. Godet, à Mme Hærter, de Strasbourg, belle-fille d'un de ses plus chers amis,[1] mentionne une circonstance de famille, en même temps qu'elle fait allusion à un sujet de grave inquiétude:

Neuchâtel, 27 mai 1887.

Nous avons célébré bien modestement lundi nos noces d'argent. La plupart de nos enfants étaient avec nous. C'était un beau jour de reconnaissance et d'affection mutuelle. Mais un sombre nuage planait sur cette joie. Je n'avais encore aucune nouvelle tranquillisante sur l'état du prince impérial. Dès lors, il nous est venu de meilleures nouvelles. Mais durant ces jours j'ai vécu comme sous un cauchemar à la pensée du mal affreux entre tous dont le prince paraissait menacé.

Le malade lui-même écrivait quelques jours après, de Potsdam, à son vieil ami une lettre qui s'achevait ainsi: « Maintenant adieu, et soyez sûr que mes regards se dirigent sans cesse vers Celui qui veille sur nos jours et

[1] François-Henri Hærter (1797-1874), pasteur, fondateur de la Maison des Diaconesses de Strasbourg, et d'autres œuvres de philanthropie chrétienne. Il fut en Alsace un des plus éminents prédicateurs du Réveil.

notre destin, attendant avec soumission comment il voudra disposer de moi. C'est à Lui que je vous recommande, ainsi que votre chère famille, mon cher ami. » (7 juin 1887).

F. Godet répond de Grindelwald, 21 juillet 1887 :

Comment vous dire l'émotion et la reconnaissance que j'ai éprouvées en recevant la lettre que vous avez pris la peine de m'adresser avant votre départ de Berlin ?

... Je ne saurais vous dire combien m'ont saisi les lignes dans lesquelles vous m'exprimiez votre complète soumission à la volonté divine. Dans cette soumission seule est le secret de la paix et de la sérénité : c'est vous qui pourriez maintenant me le dire. Mais dans ma vie déjà longue, j'en ai aussi éprouvé quelque chose. Se courber sous la main de Dieu, c'est le moyen d'être relevé par lui.

... Nous voici pour quelques semaines dans cette belle vallée de Grindelwald que vous connaissez. Nous y avons loué un chalet où nous vivons en famille... Que vous vous trouveriez bien d'un tel séjour !

Dans le temps où la maladie de son ancien élève lui donnait de si vives inquiétudes, Godet se sentit lui-même assez sérieusement atteint dans sa santé pour devoir renoncer à la chaire d'exégèse. Il écrit au prince, le 14 octobre 1887 :

Veuillez me pardonner d'employer pour vous écrire la main d'un secrétaire qui n'est autre que ma femme. La mienne est encore un peu tremblante à la suite d'une assez longue maladie que je viens de faire...

... J'ai dû à mon retour, lorsque je me suis vu envahi par la maladie, prendre une grave résolution, celle d'abandonner mon professorat, que j'avais pu continuer jusqu'à maintenant. Si Dieu veut bien me rétablir, je

consacrerai les années qu'il m'accordera encore d'abord à rééditer ceux de mes ouvrages qui sont épuisés, puis à en composer un, plus considérable, en vue duquel j'ai déjà beaucoup travaillé et par lequel je serais heureux de terminer ma carrière terrestre : l'histoire et l'origine de tous les écrits du Nouveau Testament. Un pareil écrit a été l'une de mes premières pensées, depuis que j'ai commencé à penser sérieusement. Il me serait bien doux de terminer ma vie en réalisant cette espèce d'idéal qui a plané devant moi si longtemps !

Six ans plus tard, il publia, en effet, le premier volume de son *Introduction au Nouveau Testament*. Il écrit encore le 13 novembre 1887 au prince, qui venait de s'établir à San-Remo :

Cher prince,

Je ne puis vous dire tout ce que je ressens pour vous. Le jour, au milieu de mes occupations, mon cœur est avec vous, cherchant à partager ce que vous éprouvez. La nuit, à chaque réveil, il court à vous et vous place dans les bras de la miséricorde infinie et toute puissante. Je me rappelle les paroles par lesquelles vous terminiez la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire ce printemps, en partant de Berlin pour l'Angleterre : « Soyez sûr que mes regards se dirigent sans cesse sur Celui qui veille sur nos jours et notre destin, attendant avec soumission comment il voudra disposer de moi... »

« Il est notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver. » Ainsi vous parle sa tendresse. Et si le souvenir des fautes commises vous empêchait de vous approprier ce langage et jetait dans votre relation avec lui, votre Dieu, quelque trouble, quelque angoisse, il a dès longtemps répondu si miséricordieusement à cette impression douloureuse !... « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » Appliquez ces promesses comme

un baume sur les plaies de la conscience, et laissez la paix d'En-haut descendre dans votre cœur.

... Pardonnez-moi cette longue lettre si sérieuse. La position elle-même est si sérieuse à tous égards ! Et mon cœur est si plein de tout ce qui vous concerne ! Je vous vois, enfant, allant vous agenouiller, le soir, avant de vous coucher, dans l'endroit retiré de la chambre que vous aviez choisi pour cela. Il faut, Jésus l'a dit, redevenir comme des enfants.

Adieu, cher prince, fidèle ami ! Mais je ne vous quitte pas. Votre GODET.

Le prince répond à lettre vue par une lettre très intime, datée de San-Remo, novembre 1887, et dont nous reproduisons les passages suivants :

... Avant tout je suis satisfait de voir que vous vous sentez mieux, à juger d'après votre écriture, tandis qu'il y a un mois vous aviez dû dicter votre lettre. Dieu veuille que le souvenir de la maladie dont vous avez souffert cet été soit entièrement effacé, et que, muni de cette vigueur dont vous avez toujours joui, vous puissiez vous mettre à l'histoire des écrits du Nouveau Testament que vous vous proposez comme travail d'hiver.

... Certainement l'état [de ma santé] est grave ; mais comme je ne me sens nullement souffrant ni affaibli, que je dors parfaitement et que mon appétit est excellent, en même temps que déjà l'effet des remèdes ordonnés agit favorablement, nous ne perdons pas courage.

Je remets tout ce qui me concerne à Dieu, qui dans sa miséricorde décidera de mon sort comme il lui plaira. J'ai déjà si souvent dans ma vie été exposé à des périls et à bien des dangers dont j'ai été préservé par sa grâce, qu'à l'heure qu'il est, je me confie à lui comme toujours en disant : « Que sa volonté soit faite. » Certes ma position momentanée est bien pénible, comme vous

le dites avec vérité, et cette longue séparation de l'empereur ainsi que du centre des affaires pèse sur moi plus que jamais. Mais Dieu seul sait à quoi ces sacrifices sont bons, et comme nous ne pouvons y remédier, c'est une nouvelle raison de nous soumettre à ses décisions.

Pour ce qui regarde la vie que nous menons, elle ne pourrait être plus *gemüthlich* et plus intime. Avant tout, ma femme me soigne en vraie sœur de charité, avec un calme et un savoir-faire admirables ; nos filles nous entourent de leurs tendresses, et la nature de la Riviera, avec son climat si doux, ne peut que faire du bien, y compris l'aspect de ses magnificences...

... Veuillez me rappeler au souvenir de Madame Godet, dont je possède la belle écriture, et faire mes compliments à vos enfants.

Et maintenant, adieu, mon cher ami, et laissez-moi vous répéter encore une fois que l'humilité devant l'Éternel, de même que ma soumission à lui, est absolument pareille à celle que vous connaissiez en moi, étant alors l'enfant qui vous était confié. C'est pour la vie que je me dis

Votre fidèle et dévoué ami
FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

C'est pendant ce séjour à San-Remo que fut constatée la nature maligne de la tumeur dont le larynx du malade était affectée. Les médecins lui déclarèrent la vérité, et le patient l'accueillit avec un calme que le Dr Schrötter, le spécialiste viennois, qualifiait d'héroïque.

Le 1er décembre 1887, la princesse, qui recevait chaque jour de nombreux témoignages d'affection et de respect pour le malade, écrivait à F. Godet : « Nous sommes profondément touchés par les preuves de sympathie qui nous viennent de tous les côtés, et je me suis dit que ce devait être une satisfaction pour vous de voir que les soins que vous avez prodigués au développe-

ment de cette âme si pure et si noble lui valent ce tribut universel de respect et de confiance. »

Au commencement de février, le prince, souffrant d'étouffements, dut subir l'opération de la trachéotomie, qui lui procura un soulagement momentané. Le 9 mars survint la mort de l'empereur Guillaume, parvenu à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Le nouvel empereur partit aussitôt pour Berlin. Le 11 mars, F. Godet lui écrivait, en remplaçant par un titre nouveau, mais encore familier, le *mon cher Prince* d'autrefois :

Neuchâtel, 11 mars 1888.

Mon bien cher Empereur,

Est-ce ainsi que je dois vous appeler ? Vous me pardonnerez si je fais mal. Vous dire comme j'ai tout partagé avec vous, comme je vous suis d'heure en heure dans ce voyage qui vous ramène à Berlin au-devant d'une si grande tâche, éprouvé, comme vous l'êtes, par la maladie, — c'est bien inutile. Je pense beaucoup en ce moment à ce que vous m'avez raconté un jour : ce qui s'est passé dans le cœur de celui que vous venez de perdre, au moment où il posa la couronne sur sa tête, comment il entrevit alors, comme dans une image lumineuse, l'œuvre si grande qui devait être celle de son règne ; et je me demande si, dans ces heures qui vous ramènent dans votre capitale, il ne vous sera pas donné aussi un contact immédiat avec Celui qui s'appelle le Seigneur des seigneurs, et une vue saisissante de la tâche qu'il vous destine.

... Mais quel vide pour vous de ne plus trouver, en rentrant chez vous, ce cœur de père si affectueux, si tendre dans sa force et son énergie ! Quel regret profond de n'avoir pu échanger avec lui une dernière pensée, un dernier regard, de n'avoir pas reçu de lui, avec la transmission de la tâche immense, celle de la béné-

diction qui l'a accompagné lui-même ! Avec quel intérêt, quel amour il vous suivait lorsque j'étais auprès de vous ! Comme il se préoccupait de tout ce qui pouvait vous être, non seulement utile, mais agréable ! Pour moi, vous dire la bonté, l'indulgence, la patience dont il a usé envers moi, en maintes occasions, je ne l'essaie pas. Et plus récemment encore, quand je fus pour la dernière fois à Berlin, il me fit asseoir auprès de lui pendant son dîner, qu'il prenait seul dans sa chambre de travail, près de la fameuse fenêtre du coin, et là me parla à cœur ouvert, pendant près d'une heure, avec une condescendance que je ne pouvais comprendre.

Mais que fais-je de vous dire tout cela en un pareil moment ? Pardonnez-moi ; j'avais besoin de vous parler de lui. Car sa bonté, son sourire bienveillant, sont gravés au fond de mon cœur.

Vers le milieu d'avril, l'état de l'empereur s'aggrava sensiblement ; l'auguste malade ne se faisait plus la moindre illusion, puisqu'il disait — ou plutôt écrivait — au prédicateur de la cour : « Ne priez pas pour ma guérison, mais pour ma délivrance. » Frédéric Godet vivait auprès de lui par la pensée, c'est-à-dire par la prière. Il était tenu jour par jour au courant de ce qui se passait à San-Remo, puis à Berlin ; il recevait constamment lettres ou dépêches de la princesse et impératrice Victoria, qui donnait des nouvelles détaillées, sollicitait pour elle-même le réconfort d'une réponse, et parfois indiquait ce qu'il y avait lieu de ne pas laisser voir au malade pour ne pas lui ôter tout espoir. Il y avait quelque chose d'émouvant dans cet échange continuel de pensées entre cœurs anxieux et déchirés.

Frédéric Godet écrit à l'empereur le 4 mai 1888 :

... Je vous ai sans cesse devant les yeux, d'un côté avec toutes les espérances avec lesquelles vous grandis-

siez dans la vie, de l'autre avec tous les sacrifices qui vous sont si inopinément demandés : renoncement à la vie terrestre qui nous est toujours précieuse ; séparation d'avec tous vos bien-aimés ; dépouillement du pouvoir qui vous était cher pour tout le bien que vous aviez l'espoir de faire ; privation de la parole elle-même, par laquelle on peut verser son cœur dans le cœur de ceux qui vous comprennent.

Si vous saviez combien tout cet ensemble de douleurs, fondant sur celui que j'ai vu dans toute sa gaieté et sa confiance d'enfant, pèse sur mon cœur ! Comme j'ai besoin d'en sentir avec vous toute l'amertume, afin de prier avec d'autant plus d'ardeur Celui qui peut vous l'adoucir !...

... Dans votre voie douloureuse, vous savez du moins que vous êtes accompagné par des sentiments universels de sympathie et de respectueuse affection. Il n'en fut pas ainsi de Celui aux souffrances duquel vous êtes associé. Il eut pour sa part sur le chemin de la croix les outrages et les moqueries, et sur la croix elle-même le délaissement d'En-haut, et le vinaigre de la part des hommes.

... J'ai relu ces jours votre visite à la montagne des Oliviers... C'est de là qu'il est monté. Unissez-vous à lui pour monter avec lui. Votre

GODET.

Le dernier message direct que F. Godet reçut du malade est un télégramme, daté de Charlottenbourg, le 22 mai : il remercie des dernières lettres reçues et annonce que, le surlendemain, sera célébré le mariage de son second fils, le prince Henri, avec la princesse Irène de Hesse : « Je sais, dit-il, que cet événement de famille vous touchera de près. » Puis, le 15 juin, arrive la funèbre nouvelle, si anxieusement attendue ; et, le 16, cette dépêche télégraphique :

Dans ma douleur sans bornes, mes pensées vont à vous. Vous comprendrez ce que je souffre ; votre cœur

sera brisé aussi, car vous l'avez aimé et vous le pleurez comme nous.

VICTORIA,
Impératrice, Reine de Prusse.

Citons aussi ces lignes émouvantes de l'impératrice Augusta, écrites de Baden, le 30 juin 1888, et qui résument en peu de mots les sentiments que F. Godet avait inspirés aux parents de son ancien élève :

Mon cher Monsieur Godet,

Il y a quinze jours depuis la perte irréparable que nous avons faite ! — Les paroles vraiment chrétiennes telles que les vôtres ont soulagé le silence de la douleur qui pèse sur moi ; je vous en remercie de tout mon cœur et *maternellement* — c'est tout dire !

La soumission de votre élève à la volonté divine, et son courage au milieu des souffrances, sont un legs de votre influence dont Dieu vous tiendra compte. Je vous remercie des services que vous avez rendus dans le passé, comme de ceux que vous rendez à présent par votre piété. Je vous remercie particulièrement de toute l'assistance que je vous dois, ainsi qu'à votre mère.

Je vous restitue les portraits que vous m'avez fait revoir, ne voulant pas vous priver de ce trésor, et j'y joins un des derniers portraits de mon pauvre fils. Que Dieu veille sur vous !

Pour la vie, votre reconnaissante A.

La sympathie réciproque qui existait, depuis la première rencontre, entre Frédéric Godet et la digne compagne de son ami, et que ces jours de deuil avaient rendue plus profonde, entretint jusqu'au bout leur correspondance ; il y eut même, en 1891, une entrevue qui sera mentionnée à sa date. La famille Godet reçut la preuve touchante des sentiments de l'impératrice Victoria lorsque, pendant la dernière maladie de son chef,

se renouvelèrent presque journellement les marques de son inquiète sollicitude et de sa fidèle affection.

Parmi tant de deuils qui assombriront encore pour

Augusta 1888

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III

F. Godet les années du déclin, aucun ne sera plus douloureux à son cœur que la mort de celui qu'il aimait comme son enfant.

CHAPITRE XVI

Derniers travaux

Démission du professeur; Georges Godet lui succède. — Séjour dans les Vallées vaudoises. — Echange de lettres avec Numa Droz. — Mort de J. Schnell. — Collaboration au *Chrétien évangélique*. — Un portrait de F. Godet. — Visite à l'impératrice Frédéric. — Controverse avec M. Sabatier. — Jubilé de quatre-vingts ans. — L'influence personnelle de F. Godet; son hospitalité. — Voyage à Bayreuth. — Dernière prédication.

On a vu qu'en 1887, la santé de F. Godet fut passagèrement ébranlée. Il écrivait le 3 juin à son ami Gess: «Je succombe sous la besogne. Je n'ai pas donné cet hiver une seule leçon que je n'aie complètement récrite.» Il ajoute qu'il a eu à «digérer» Weiss, Holtzmann, Weizsæcker, Ritschl, — autant d'exégètes sur qui il exprime son opinion, favorable surtout au premier.[1] Outre ses cours, il avait à préparer la réimpression de ses ouvrages, dont les premières éditions s'étaient rapidement épuisées. En effet, durant ces années où il semble qu'il n'eût plus qu'à se reposer, il fait paraître, soigneusement revus et remis au point, ses commentaires sur *Saint Jean*, *Saint Luc*, *l'Epître aux Romains*, qu'on demande de toutes parts dans les pays de langue française, et

[1] Bernard Weiss, né en 1829, actuellement encore professeur à Berlin, auteur bien connu de nombreux ouvrages d'exégèse et de critique.

dont on publie des traductions en allemand, en anglais, en hollandais, en danois.

Ce labeur excédait les forces d'un homme de soixante-quinze ans : pendant l'été passé à Grindelwald, il fut contraint de les ménager ; mais il se reprochait comme une infidélité le repos qu'il s'accordait. On trouve, dans ses lettres à ses enfants, des passages tels que celui-ci :

A sa fille Mme Reineck. 16 août 1887.

J'ai souvent pensé à vous ces derniers temps surtout, en lisant, avec un plaisir toujours croissant, la vie de Tholuck que je dois à votre affection. J'ai revécu tout un temps de ma propre vie en lisant celle de cet homme qui a été pour moi un si fidèle ami. Mais j'ai éprouvé aussi une vive humiliation en voyant ce qu'il trouvait le moyen d'être pour ses étudiants, soit par son dévouement persévérant, soit par son aptitude à développer ce qu'il y avait en eux, et à ouvrir leur cœur à l'action du Sauveur. Il y a là un modèle devant lequel on reste profondément confus.

... J'ai travaillé, et n'ai rien fait. *Multum egi, nihil feci,* pourrais-je dire avec Grotius mourant... Je devais préparer le discours pour la réouverture des cours, un article sur les épîtres de Paul pour un journal anglais, lire le dernier ouvrage de Gess. Au lieu de tout cela, qui n'a été qu'entamé, j'ai couru les montagnes, ou bien nous avons lu du Tolstoï et du Loti... A mon âge il faudrait savoir se hâter davantage.

L'automne venu, il se sentit un peu reposé :

J'ai repris un peu de force, écrit-il le 10 octobre 1887 à M. Bonnet, quoique ma main tremble encore. C'est la première fois de ma vie que je fais une réelle maladie : c'est un apprentissage... Tu sais que j'ai dû donner ma démission de professeur. Pour mon successeur, il sera fortement question de Georges. Lui, il n'en vou-

drait point ; il tient énormément à son pastorat ; mais il finira par céder, je crois. Ce serait mon désir, pour plusieurs raisons... Mais ma main tremble de plus en plus. Je dois te quitter, cher ami, — sans te quitter pourtant.

Sur un appel pressant de l'Église, son fils se résigna à accepter le poste vacant, pour lequel aucun candidat ne s'était présenté. F. Godet ne quitta pourtant point tout à fait son enseignement : désireux de demeurer en contact avec les étudiants en théologie, il conserva une heure de lecture cursive du Nouveau Testament, par quoi son influence continua de s'exercer sur eux. Il n'y renonça qu'en 1894.

En septembre 1889, sa santé était si bien raffermie, qu'il n'hésita pas à partir pour les Vallées vaudoises du Piémont, où il allait avec son ami, M. Frédéric de Perregaux, représenter l'Église indépendante neuchâteloise au Synode qui suivit la commémoration bicentenaire de la « Glorieuse Rentrée ». Il adressa à ses frères des Vallées une allocution où il développait cette pensée : quand Dieu veut se forger un instrument d'élite, il commence par le briser par la souffrance ; ainsi de « l'Israël des Alpes ». Puis, faisant allusion à l'œuvre d'évangélisation de l'Italie entreprise par l'Église vaudoise, il s'écria : « Vous avez eu une glorieuse rentrée : vous avez maintenant une glorieuse sortie. » Il rappela enfin que la traduction de la Bible d'Olivétan fut décidée à Angrogne, le 12 septembre 1532, et achevée d'imprimer, grâce au concours des Vaudois, qui donnèrent 1500 écus, en la ville et comté de Neuchâtel, par Pierre de Vingle, le 4 juin 1535.

La session du Synode fut close dans l'église de La Tour par un service de sainte-cène, que présidèrent les trois doyens de l'assemblée, les docteurs en théologie Lau-

taret, des Vallées, Thompson, de l'Église presbytérienne d'Écosse, et Frédéric Godet. Ce dernier fut l'objet des plus touchants témoignages de respect et d'affection : ses livres étaient entre les mains de tous les pasteurs qui l'entouraient. L'excellent pasteur Pons, que Neuchâtel a si souvent entendu, écrivait au *Journal religieux* : « Le héros de la fête (ses chers collègues ne m'en voudront pas) fut le vénérable docteur F. Godet... On se le disputait ; on se le volait. Chaque pasteur tenait à lui être présenté ; tous voulaient au moins lui serrer la main. Nous nous sentions tous comme s'il avait été notre professeur ; nous lui sommes tellement redevables, que nous voulons le considérer comme notre père spirituel. »

Le *Journal religieux* ajoute qu'il a abrégé ce récit par égard pour M. Godet. Lui-même ne parle guère de toutes ces manifestations dans les lettres aux siens où il raconte ses impressions de voyage. Il a reçu, dit-il, le plus chaleureux accueil. On lui a fait voir tous les endroits intéressants par leur caractère pittoresque ou les souvenirs historiques. Avec M. Pons il est monté à Angrogne, il a visité Serre et la Grotte de Refuge, est descendu à Saint-Germain par le passage de la Collette. Il prêche le dimanche à Villesèche ; l'après-midi il se met en route avec M. Rivoire, pasteur à Milan, pour gagner le vallon du Massel, où M. Trons, maire de l'endroit, leur donne l'hospitalité. Le lendemain à 6 heures, ils montent à la Balzille, qu'on lui avait représentée comme une montagne escarpée et qui lui parut aussi aisée à gravir que le Crêt-Taconnet.[1] Il rapporte en somme de précieux souvenirs de tout ce qu'il a vu et entendu.[2]

[1] Colline au-dessus de Neuchâtel.

[2] M. G. Pons, que nous venons de citer, fut souvent, à Neuchâtel, l'hôte de F. Godet. Il rappelait plus tard « les douces heures passées à sa table et dans son cabinet de travail », et notait chez lui, comme

Ceux qui ont connu F. Godet savent avec quel intérêt constant, quelle anxiété de patriotisme il suivait les affaires de son pays. Il avait au plus haut point ce qu'on peut appeler une âme « civique ». Certaines grandes questions que débattaient les Chambres fédérales pouvaient occuper aussi fortement son esprit que les plus graves problèmes de théologie. En 1889, on discutait à Berne la question des arrondissements électoraux. F. Godet écrivit à ce sujet à Numa Droz une lettre dont nous ne possédons pas le texte, mais à laquelle le conseiller fédéral répondit par celle qu'on va lire ; elle contient un passage sur l'attitude du centre libéral qu'il serait dommage de laisser perdre :

Berne, le 20 novembre 1889.

Monsieur le professeur

Merci de vos lignes si sympathiques. La question des arrondissements électoraux est une des plus complexes que nous ayons à résoudre, et ce n'est pas le désir d'être justes qui nous fait défaut. Mais le moyen de satisfaire des prétentions aussi contraires que celles qui sont en présence ! Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint les propositions du Conseil fédéral et des deux fractions de la commission du Conseil national. Vous verrez que le Conseil fédéral avait cherché une base équitable, mais personne n'en veut, dans la commission du moins. Nous avons cependant décidé de maintenir notre projet.

Soyez persuadé que si quelque chose est de nature à faire corriger les injustices que le Conseil fédéral a lui-même reconnues dans la répartition actuelle, c'est l'attitude franchement patriotique, « honnête », comme je

un trait caractéristique, le besoin d'être au courant de tout : « Par exemple, disait M. Pons, il connaissait Ada Negri mieux que beaucoup d'Italiens. » (*Italia Evangelica* du 10 novembre 1900).

le disais samedi, de la minorité conservatrice-libérale des cantons protestants. Cette note est donnée dans des journaux même de l'extrême-gauche, comme par exemple, aujourd'hui, dans son article de fond, le *Confédéré* de Fribourg.

Je me féliciterai, quant à moi, si une loi satisfaisante peut être adoptée. Le Conseil fédéral fera son possible dans ce but.

Très heureux de cette occasion d'être entré en correspondance avec vous, Monsieur le professeur, je la saisis avec empressement pour vous présenter les assurances de ma considération la plus distinguée.

DROZ.

F. Godet continua la conversation par une lettre dont nous citerons quelques passages.

Neuchâtel, le 24 novembre 1889.

Monsieur

J'ai été bien reconnaissant, dirai-je confus ? de la peine qu'au milieu de votre immense travail vous avez bien voulu prendre de me répondre. Je vous remercie également de la communication des documents qui accompagnent votre lettre.

Dès le premier coup d'œil il est aisé de discerner l'esprit qui les anime, et de constater l'effort sérieux que fait le Conseil fédéral pour concilier les prétentions opposées. A dit nettement : « A tort ou à raison, je veux régner. » B répond : « Je veux mon droit. » C fait tout ce qu'il peut pour satisfaire B sans froisser trop rudement A.

Les intentions de A sont bonnes, je crois. Il pense faire le bonheur de la Suisse en lui imposant, avec ou contre le droit, sa manière de voir, — à peu près comme le tsar en imposant aux provinces baltiques la foi orthodoxe pour leur salut. Seulement, ce qui fait la différence, c'est que chez nous c'est au nom de la liberté

républicaine que l'on emploie ce procédé, et c'est dans une loi sur l'exercice de la souveraineté populaire que l'on fausse sciemment et avec calcul le résultat du vote populaire...

... Il est bien évident qu'une fois le système de la représentation proportionnelle écarté, le seul moyen d'assurer autant que possible la représentation légitime des minorités est la multiplication des cercles électoraux. La majorité le sait aussi bien que la minorité ; et c'est pourquoi elle n'en veut pas. C'est là, dans une démocratie, ce que je me permets d'appeler un crime de lèse-majesté populaire.

Quoi qu'il en soit, je ne puis assez vous remercier, Monsieur, de votre condescendance, ni assez vivement souhaiter à l'autorité suprême dont vous faites partie fermeté et succès, pour le bonheur de cette patrie que Dieu a faite si belle et que les hommes pourraient faire si bonne.

Ainsi devisaient deux hommes que tout — à commencer par la crise ecclésiastique de 1873 — semblait devoir éloigner l'un de l'autre, mais qui se rencontraient dans l'amour ardent du pays.

En cette même année, F. Godet, qui avait vu disparaître coup sur coup tant de bons amis, fut frappé d'un nouveau deuil particulièrement douloureux :

J'ai perdu, écrit-il à M. Bonnet, un bien excellent ami, Schnell, de Bâle, qui avait partagé avec moi toutes les émotions les plus profondes de ma vie intérieure,[1] à Berlin, en 1834, lorsque s'est accompli pour moi le beau passage 2 Cor. I, 21, 22, et que j'ai reçu du Seigneur le viatique pour ma vie entière. Notre relation est restée la même, ou plutôt est devenue toujours plus étroite pendant les cinquante-cinq années qui ont suivi. J'ai passé une nuit avec lui dans sa dernière maladie.

[1] V. p. 77, note 2, Schnell.

A une question que je lui adressais, la réponse fut — et je la garde — : *Simplicissimum sufficit.* Dans sa dernière lettre, se sentant déjà près de la fin, il faisait allusion au mot de Virgile : *Paulo majora canamus !...* C'était un être à part, original comme homme, original comme chrétien, — *durch und durch wahr*, mais en même temps d'une profondeur qui vous confondait à chaque moment. Et fidèle ! Et aimant !... Mais il me semble que je ne l'ai pas perdu. Par son Nouveau Testament, qu'il m'a remis dans cette dernière nuit passée avec lui et qui est accompagné de courtes notes, je vis encore chaque jour avec lui.

Nous venons aussi de perdre mon vieil ami Édouard de Watteville, de Berne... C'était un des hommes les mieux doués que j'aie rencontrés, et en même temps un cœur bien chaud et bien aimant.

... Adieu, cher ami. Là le rendez-vous ! « Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin »... Nous savons assez pour attendre avec calme ; nous savons assez peu pour nous attendre à plus que nous ne pouvons penser.

Encore une fois, à Dieu, cher ami ! Merci de l'amitié de toute une vie.

A son fils Philippe. Les Ormonts, vers l'Église, 12 août 1890.

J'aurais dû et voulu t'écrire particulièrement pour te dire combien j'ai pris part au chagrin que t'a causé la mort de M. Bachelin. Je l'ai bien ressenti pour toi, et aussi pour moi-même : son *Jean-Louis* m'avait révélé un homme d'une rare élévation d'âme et profondeur de sentiment. Nous ne savons pas à quoi Dieu l'a soustrait en le soustrayant à la vie. Mais que le départ, s'il l'a senti venir, a dû lui être pénible !

A M. Corinaldi, pasteur en France [à l'occasion d'un deuil].

On retire quelquefois plus de bénédiction réelle de la

société d'un ami que nous ne possédons plus qu'en esprit, que d'un ami qui est encore là, près de nous.

Vous marcherez, vous visiterez, vous prierez, vous prêcherez avec l'impression grave et profonde que fera dans votre cœur et votre parole votre douleur : tout votre travail, ainsi sanctifié, en sera plus béni.

... A Dieu, cher ami, mon cœur ne vous quittera pas et continuera à vous recommander au plus chaud et au plus tendre des amis.

Le 31 décembre 1890, il écrivait au professeur Gess :

Nous avons perdu cette année deux précieux amis : — Riggenbach [1] et Schnell. Un Josué, un Énoch... Pour nous, la journée de travail est, par la grâce de Dieu, prolongée d'une onzième heure : que celle-ci soit bénie pour vous et votre travail... J'ai commencé dans ma soixante-dix-huitième année mon *Introduction* au Nouveau Testament. Quelle folie !

A M. Emmanuel Pétavel [à propos de sa théorie de l'immortalité conditionnelle]. *25 janvier 1891.*

... Ce en quoi peut-être je diffère le plus de vous, c'est au sujet de l'influence que vous attribuez à votre solution : gagner par là plus facilement les hommes du monde à l'évangile. — Non ! Vous accordez encore trop au châtiment et à la justice. Il faudrait sauter d'un bond au salut final universel, et cela, vous avez certainement raison de ne pas le pouvoir. Quant à la solution en elle-même, ce qui me la rend difficilement acceptable, c'est cette souffrance qui doit être longue et terrible, selon certaines expressions de Jésus-Christ, et qui ne mène à rien... qu'au néant. Une souffrance pour rien, de Dieu qui est amour !

[1] Mort le 5 septembre 1890.

A L. Bonnet. 1er mars 1891.

... Nos tâches sont en ce moment bien différentes : pour toi, accepter, méditer, prier ; pour moi, encore agir, composer — et, j'espère, aussi prier... Ma femme copie en ce moment un article pour le *Chrétien évangélique*, dont je tremble. C'est sur Astié, Dandiran, Sabatier, — l'autorité des *Dogmes scripturaires*. Tu comprends mon tremblement... Tremble et prie avec moi !

A son fils Georges. 10 avril 1891.

On rend en ce moment les derniers devoirs à M. de Pressensé. Que cette cérémonie mette le sceau terrestre à cette belle vie ! As-tu lu l'*admirable* article de Sabatier dans le *Temps ?*

A M. Lucien Gautier [professeur à Lausanne]. *1891.*

... Mon cher ami Gaston Frommel a reçu une lettre de Lausanne qui l'invite à se mettre sur les rangs pour le remplacement d'Henri Lecoultre.[1] Il n'a pas fait de l'histoire ecclésiastique une étude spéciale. Il a les connaissances générales d'un excellent étudiant. Mais il a la conscience d'un homme sentant profondément ses responsabilités, l'intelligence d'un scrutateur pénétrant, le coup d'œil d'un esprit vaste et spéculatif, et en sus une culture littéraire distinguée. Je ne parle pas de sa piété, qui est intime et on ne peut plus sérieuse.

Ceux qui le connaissent et qui l'aiment lui souhaitent une carrière d'enseignement, pour laquelle ils lui voient des aptitudes plus spéciales que pour celle du pastorat, quoiqu'il se soit acquitté admirablement de sa tâche à Marsauceux (Eure-et-Loir) où il est maintenant, immense paroisse à laquelle il s'est dévoué sans réserve, mais de manière à se mettre déjà deux fois à bout de forces.

[1] 1853-1892 (fils du vieil ami de F. Godet), professeur d'histoire ecclésiastique et d'histoire des dogmes à la faculté libre de Lausanne.

Oserais-je donc vous prier de penser à lui et d'en parler à M. Ch. Porret?... Il me semble qu'un homme comme Frommel serait une force pour la faculté au travail de laquelle il concourrait... [1]

Très préoccupé de l'évolution théologique, Godet écrit à son ami, le professeur Gess, le 24 mai 1891 :

En Suisse française, l'influence de la faculté de Paris, en particulier de Sabatier, est grande. « Il reste, dites-vous, la personne du Christ. » Mais laquelle? Celle que leur critique arbitraire laisse subsister. [2]

Je me suis senti intérieurement pressé de m'opposer dans la mesure de mes faibles forces à ce dangereux courant, et j'ai publié dans le *Chrétien évangélique* de Lausanne trois études sur la question de l'autorité dans l'Église. [3] Je vous les enverrai. Vous verrez bien vite les points sur quoi nous ne nous accordons pas pleinement; cela provient peut-être de ce que vous faites front plutôt contre l'orthodoxie de la lettre, [4] tandis que c'est plutôt la gauche que j'ai en vue.

Cette lettre est la dernière adressée à Gess, qui mourut peu de jours après. F. Godet écrivait à la veuve de son ami :

Je perds en lui plus que je ne puis vous dire. Il s'est trouvé entre nous des points de contact que je n'ai éprou-

[1] Frommel fut nommé professeur à Genève en 1894 et déclina un appel de Lausanne en 1904. V. G. Godet, *Gaston Frommel,* notice biographique (Neuchâtel, Attinger, 1906),

[2] En allemand (la lettre est en allemand) : *ihre willkürliche, naturalistische Kritik.*

[3] *Le Nouveau Testament contient-il des dogmes ? Chrétien évangélique,* mars 1891. — *L'Autorité de Jésus-Christ,* avril 1891. — *L'Autorité des Apôtres,* mai 1891. — Parmi les articles qu'il a donnés à cette revue, citons en passant une des études les plus originales qu'il ait écrites : *Le Prométhée d'Eschyle,* 20 février 1883.

[4] *Buchstaben-orthodoxie.*

vés avec aucun autre... Il y avait dans le caractère de sa piété, dans son amour pour Jésus, quelque chose qui correspondait pleinement aux besoins de mon cœur. Je remercie le Seigneur de ce qu'il m'avait donné en lui, et je sens à côté de moi un grand vide, mais qui ne sera plus long...

A L. Bonnet. 18 juin 1891.

Reçois mes bien vifs remerciements pour les lignes si affectueuses que tu m'as adressées au sujet de mes trois articles dans le *Chrétien évangélique*. Je puis bien t'assurer que leur publication a été pour moi une affaire de conscience, comme lorsque toi-même tu as publié ta lettre à Scherer. Je ne crois pas que le danger soit moins sérieux qu'il ne l'était alors. Je crois même qu'il est plus grave encore, et l'Eglise libre du canton de Vaud ne tardera pas à le sentir, lors même que cette fois encore elle a voulu fermer les yeux. Ce n'est pas peu de chose que de consentir à la négation de la divinité de Jésus-Christ, et que tout ce qui en résulte dogmatiquement et pratiquement. La profession de foi que le Synode a acceptée aurait été signée par le Vicaire savoyard ; et les félicitations des étudiants à celui qui l'a faite montrent le point où le mal est arrivé.

Je ne vois plus la raison d'être d'une Église libre, du moment où elle ne reconnaît plus l'autorité de l'Écriture en matière de foi. On distingue entre théologie et religion : la première épître de Jean est religieuse ; mais on aura beau faire, au fond de cette religion il y a une théologie ; et celui qui ne veut plus de la seconde a déjà en principe renié la première.

Un ami qui se trouvait au Synode, tout à fait étranger à nos discussions, me disait : « M. Astié les a payés de mots » ; et j'ajoute : « Ils ont bien voulu se laisser payer de mots. » Du reste, la crise, pour être différée, n'en éclatera pas moins. Elle est trop sérieuse et trop profonde pour tarder longtemps.

... Il est sûr que M. Sabatier ne sera nullement *con-*

vaincu par le reproche que je lui fais de concevoir *autrement* le diable, la descente aux enfers, la Trinité. Mais cet *autrement* ne signifie pas « autrement que moi », mais « autrement que Jésus ». J'ai cité cela pour faire voir à des gens qui ne s'en doutent pas où nous en sommes en fait de négation...

A M. Cornill. 29 août 1891. [A propos de travaux récents sur l'Ancien Testament].[1]

... Ce qui m'a fait mal, ce n'est pas précisément tel ou tel résultat critique ; c'est la méconnaissance de l'esprit de *sainteté* qui règne dans l'Ancien Testament. Non ; ce n'est ni le sentiment national, ni un intérêt de race, ce n'est aucune sorte d'instinct humain qui, à mes yeux, et, je crois, aux yeux de l'Église, anime ces livres : c'est l'honneur de Dieu qui règne et dans cette histoire, et dans cette loi, et dans ces enseignements. Tous les hommes, peuples et rois, prêtres et prophètes, un Moïse et un Aaron même, un Jacob et un Abraham, sortent de ces récits à leur confusion. Dieu seul y est glorifié. C'est pourquoi ce livre est saint et vrai... La critique est dominée par un autre esprit. Selon elle, l'histoire a été en partie falsifiée, ou inventée de toutes pièces, pour servir tel ou tel intérêt. Il n'y a donc plus d'histoire sainte. Et Jésus qui s'est formé par cette lecture, qui s'est nourri de ces écrits prétendus sans valeur ! Son jeune cœur pieux pourrait-il n'en avoir pas été plus ou moins empoisonné ? Et s'il fut ce que nous croyons qu'il a été, ne doit-il pas avoir au moins deviné la vérité ? Et alors, comment a-t-il pu parler de l'Ancien Testament comme il l'a fait, c'est-à-dire comme si l'Esprit saint l'animait ? Quant à Paul, quant à *l'Épître aux Hébreux,* n'en parlons plus ! On ne saurait plus lire ce dernier livre sans en sourire.

« Mais les droits de la critique sont imprescriptibles ! La théologie, le christianisme lui-même, doivent être re-

[1] Traduit de l'allemand.

nouvelés de fond en comble. » — Oui, sans doute, s'il en est vraiment ainsi. Mais c'est ce qu'on ne saurait admettre à la légère sans arriver aux plus funestes conséquences. J'ai récemment étudié quelque peu la matière pour notre *Bible annotée*, en ce qui concerne le Pentateuque, et j'ai été frappé du genre de preuves présentées par Reuss. Il ne me paraissait pas fort difficile d'expliquer les contradictions apparentes. Il me semblait qu'en ayant quelque confiance dans le bon sens du compilateur ou du dernier narrateur, les difficultés se résolvaient sans peine. Je suis arrivé à la conviction que les récits reposent généralement sur la vérité historique, et qu'ils ne visent que la gloire de Dieu, ce qui est un sûr critère de leur sincérité.

Son correspondant ayant formulé dans une lettre cette déclaration : « L'authenticité de l'*Évangile de saint Jean* m'est aussi certaine que ma propre vie et que l'existence de Dieu », il lui répond :

Comme je suis heureux que l'authenticité de l'évangile de Jean soit pour vous un fait positif, et surtout que la christologie johannique ne vous repousse pas ! Elle me paraît être un élément de cette affirmation sublime : « Dieu est amour. » Si Christ n'est pas quelque chose de Dieu lui-même, de son essence, qu'est-ce que Dieu a donné? Christ s'est donné lui-même, mais Dieu n'a rien donné. Romains VIII, 32, ne tient plus debout avec toutes ses conséquences pratiques. Il est d'ailleurs remarquable que Paul ne traite jamais la divinité de Christ comme un simple dogme, mais qu'il l'envisage toujours au point de vue de ses conséquences pratiques : Philip. II, le renoncement et l'abaissement du croyant; 2 Cor. VIII, l'abandon des biens propres. Pour la vie intérieure de Jean, cette unité de Dieu et de Christ (1 Jean, I et suiv.) était la chose décisive. Il ne faisait pas de la spéculation théologique...

F. Godet avait soif de revoir Zermatt, où il avait fait en 1845 un de ses premiers voyages alpestres et où il était retourné plusieurs fois. Il y passa une partie de l'été 1891.

Un Anglais en séjour à Zermatt, qui était, comme beaucoup de ses compatriotes, un lecteur des ouvrages du théologien neuchâtelois, et qui avait vu son portrait dans l'*Expositor*,[1] crut le reconnaître dans la vénérable figure de son voisin de table : il ne se trompait pas. Le récit de cette rencontre parut dans un journal anglais, le *British Weekly* du 20 août.[2] L'auteur a entendu prêcher F. Godet dans la chapelle anglaise sur le texte : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi. » Il ajoute :

Tous les auditeurs ont pu apprécier la splendide énergie et la grâce de son discours, le sérieux intense et doux de son âme. Il parlait sans notes, mais avec facilité et précision, libre dans ses gestes et ses intonations, et tournait souvent les pages de la petite Bible qu'il tenait à la main pour y chercher des illustrations de son sujet.

A la fin du service, j'ai eu la faveur d'un entretien qui me confirma dans l'impression que le Dr Godet ressemble à M. Gladstone par le maintien et par les traits. C'est le même noble moule du visage, le même œil bleu pénétrant, le même teint clair, la même mobilité de l'expression et de la voix, le même changement rapide de physionomie, le même intérêt absorbant pour les circonstances et l'acte du moment. A soixante-dix-neuf ans, Godet a la vivacité et la vigueur d'un jeune homme, et une activité d'esprit qui montre combien peu l'âge a atteint ses facultés. Il me dit qu'il était occupé à écrire

[1] Revue à laquelle F. Godet a donné de nombreux articles.

[2] Traduit par *Évangile et Liberté*, le 28 août 1891 ; malheureusement, fort gauchement traduit.

un ouvrage projeté depuis qu'il était encore étudiant et qui sera le grand œuvre de sa vie, une Introduction au Nouveau Testament. Afin de concentrer sur ce travail tout ce qui lui reste d'énergie, il a presque entièrement renoncé à son activité de professeur, se limitant à une heure de cours par semaine et à un sermon de temps en temps... L'impression finale que me laissa cette entrevue est celle d'une des plus belles natures, capable des plus belles tâches, mûrie par la science et l'expérience, élevée et pourtant humble, grande par d'éminentes qualités, mais plus grande encore par sa simple consécration au but le plus haut et par sa modeste inconscience de son mérite personnel. Rencontrer un tel homme, c'est un événement inoubliable dans une vie, parce que cette rencontre laisse des influences subtiles qui ne passent point.

L'impératrice Frédéric ayant exprimé à F. Godet le vif désir de le revoir pour parler avec lui du passé, il la rejoignit à Hombourg à la fin de septembre ; ils passèrent ensemble des heures dont le charme douloureux se reflète en ces lignes que reçut F. Godet, peu après son retour à Neuchâtel :

Schloss Homburg, oct. 10, 1891.

Mon cher Monsieur Godet

Vous ne savez pas sans doute avec combien d'émotion je vous ai dit « adieu » l'autre jour, ni combien j'aurais aimé vous retenir. Mais je ne voulais pas abuser de votre bonté, et j'étais déjà bien reconnaissante du sacrifice que vous m'avez fait de votre temps, de vos forces et de votre repos. Si j'avais écouté mon égoïsme, j'aurais fait des efforts pour vous garder ici. Vous me paraissez un lien si puissant avec le passé ! Et celui qui remplit mon cœur et mon esprit, qu'il m'est doux et consolant de parler avec vous de lui !

Je vous renvoie ci-joint les précieuses lettres que vous m'avez confiées, avec une vive reconnaissance...

J'espère que vous êtes arrivé sain et sauf, et pas trop fatigué, à Neufchâtel, et je sais que vous penserez quelquefois à celle qui fut une fois bien heureuse, et qui, dans sa douleur, reste reconnaissante de tout ce qu'elle a possédé.

Votre amicalement dévouée

Impératrice FRÉDÉRIC.

Le 5 octobre 1891, à la séance d'ouverture des cours de la faculté indépendante, F. Godet prononça un discours qui était un sérieux avertissement donné à l'Église et plus spécialement à ses futurs ministres [1] :

Ce n'est pas la persécution qui menace aujourd'hui l'Église, c'est le suicide... Le plus grand péril pour la communauté chrétienne est celui qui se dégage de son propre sein: c'est l'abandon insensible et graduel de la foi aux faits divins qui l'ont fait naître, qui l'ont soutenue, et qui, après certaines époques d'affaissement, la raniment tout à coup, comme au temps de la Réformation ou aux jours du Réveil.

Il insista successivement sur l'autorité religieuse, a divinité de Jésus (« Il n'est pas permis en parlant de la part du Christ de s'élever contre la dignité suprême qu'il s'est lui-même attribuée ») et le sacrifice expiatoire offert par le Christ : sans l'autorité de la parole de Jésus et les deux grands faits de l'incarnation et de la croix, il ne reste rien du christianisme que quelques touchantes paroles sur la fraternité et la Providence divines, et un exemple de charité et d'humilité qu'il est plus facile d'admirer que de suivre...

[1] *Ce que le Ministère doit à l'Église dans le moment actuel* (Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1891).

Ces convictions, F. Godet allait avoir à les défendre devant un plus vaste public. Pendant l'hiver 1891-1892, il fut principalement occupé d'une controverse sur la révélation qu'il soutint avec Auguste Sabatier dans la *Revue chrétienne*. Il écrivait à ce sujet à L. Bonnet une lettre qui est la dernière qu'il adressa à ce vieil ami[1]:

Neuchâtel, 4 mars 1892.

Tendre et cher ami

J'aurais dû répondre dès longtemps à ton si affectueux message... Hélas! j'ai été ces temps plus qu'occupé, chargé, intérieurement, du sentiment de la plus grande responsabilité que j'aie eue à porter de ma vie, peut-être: le travail de ma réponse à Sabatier, dont la première partie t'avait satisfait. Mais ce n'était que l'escarmouche, et maintenant c'est la bataille; et je sens profondément tout ce qui en dépend. Cela m'a préoccupé jour et nuit...

Et maintenant, les lettres de Montpellier que m'envoient les amis Schrœder m'apprennent combien ton état s'aggrave. Ce n'est pas toi qu'il faut chercher à consoler de voir approcher le moment suprême. Tu sais en qui tu as cru; tu sais pour qui tu as travaillé, combattu...

... Cher ami, je te serre en pensée dans mes bras, et te donne le baiser qui résume toute une vie de tendre et éternelle affection.

Ton Godet.

Nous n'avons pas à analyser le débat théologique avec Sabatier, dont chacun peut trouver les éléments dans la *Revue chrétienne* de 1892.[2] Nous tenons seulement à citer la conclusion du second article de F. Godet:

[1] L. Bonnet mourut le 15 mars 1892, à Montpellier.

[2] Janvier, *Le Nouveau Testament contient-il des dogmes ?* réponse de M. Sabatier à l'article de F. Godet dans le *Chrétien évangélique*,

Mon cher et honoré collègue, votre savoir, vos talents, votre piété vous assurent une légitime influence et vous imposent aussi une responsabilité proportionnée. J'aurais désiré vous convaincre de ce que m'ont appris une étude toujours plus approfondie de mon cœur et une expérience toujours plus réelle de l'évangile : que ce n'est pas ce vieil évangile qui a besoin d'être renouvelé, mais que c'est nous, le monde, l'Église, vous et moi, qui avons besoin d'être renouvelés par lui. Je ne me flatte point d'avoir réussi. Beaucoup m'accuseront d'intransigeance dogmatique. « Spectator » d'*Évangile et Liberté* ne verra dans ce débat qu'une passe d'armes théologique plus ou moins intéressante. Vous-même peut-être vous vous plaindrez encore des cris d'alarme dont on ne cesse d'assaillir l'Église. Mais, au risque de faire sourire quelques personnes, je puis vous dire, et je le fais avec tout le sérieux dont je suis capable, que garder le silence en cette circonstance n'eût pas été pour moi le moyen de me procurer une mort tranquille.[1]

Tout en soutenant ce débat, F. Godet poursuivait l'achèvement du premier volume de son *Introduction* (les Épîtres de Paul), qui devait paraître à la fin de l'année 1892.

cité plus haut. — Février et avril, deux articles intitulés *Révélation*, réplique de F. Godet. Les deux théologiens continuèrent la discussion par lettres privées.

[1] Après la mort de F. Godet, Auguste Sabatier nous écrivait : « ... C'est avec une émotion profonde que j'ai appris la fin de votre père illustre et vénéré... Je me suis trouvé assez souvent en contradiction théologique avec lui ; mais il savait que ces divergences d'idées, qui tiennent à des différences de tempérament intellectuel, n'affaiblissaient en rien, je ne dis pas la haute estime, mais l'affection respectueuse que je lui avais vouée... Il me sera doux, lundi prochain, à la séance solennelle de notre rentrée, de lui rendre publiquement le témoignage que je lui dois. Toute notre faculté s'y associera de cœur ; car elle ressent vivement la perte que vient de faire notre théologie de langue française... » (3 novembre 1900).

Il fut bien forcé de suspendre son travail pendant la journée du 25 octobre, qui était son anniversaire de quatre-vingts ans. Ses nombreux élèves — sans distinction d'Églises — avaient résolu de fêter le maître qui venait de défendre avec un renouveau d'énergie les convictions affermies par l'expérience intime au cours de sa longue carrière. Ce fut une grande manifestation de reconnaissance et de respect, dont il fut — trait caractéristique — encore plus humilié que touché. Une adresse revêtue de 249 signatures, et qu'un cadeau précieux accompagnait, lui fut remise par M. Henri Du Bois, pasteur de la paroisse nationale de Neuchâtel, qui avait été son disciple vers 1857. Elle disait :

Nos Églises vous doivent beaucoup : la vénération dont elles vous entourent et l'autorité que vous y possédez le démontrent mieux que nos paroles ne pourraient le faire.

Nous vous devons plus encore, nous qui avons pu recevoir directement vos enseignements : vous avez été pour nous plus qu'un docteur savant nous guidant dans l'étude des Écritures et nous en dévoilant les trésors ; vous avez été un ami et un père toujours prêt à nous diriger, à nous relever, à nous encourager... ...Vous nous avez appris à aimer notre commun Maître en nous donnant en votre personne l'exemple d'une piété profonde unie à une science incontestée ; vous avez décidé de la carrière pastorale de quelques-uns d'entre nous et affermi la vocation des autres.

Nous n'ignorons pas ce que vous nous répondrez ; vous nous direz, comme saint Paul, que ce que vous avez pu faire, ce n'est pas vous qui l'avez fait, mais la grâce de Dieu en vous.

Nous le savons, nous le croyons, c'est à Lui que s'adresse tout d'abord notre reconnaissance, et en Le bénissant du don qu'Il a fait par vous à nos Églises,

nous Lui demandons de vous laisser longtemps encore au milieu de nous.

Quelques lignes de M. Charles Porret[1] marqueront ici le rôle tout spécial qu'avait joué le jubilaire depuis un demi-siècle :

Ce vénérable serviteur de Dieu occupait une position exceptionnelle dans notre pays. Il avait été au milieu de nous un des premiers initiateurs d'une théologie solide et scientifique. Il avait marqué toute une génération d'étudiants de sa puissante empreinte. Durant de longues années, le protestantisme évangélique avait regardé à lui comme à un maître. Par ses livres, traduits en plusieurs langues, il avait exercé une influence profonde et répandu au loin le bon renom théologique de notre pays.

Voilà pour la science. Mais il y avait autre chose encore :

Nous sommes surtout saisi par sa grandeur morale, ajoute M. Porret. Quelle qu'ait été la supériorité intellectuelle incontestable de notre vénéré maître, elle est surpassée encore par la transparence et la virilité de son caractère chrétien. Nous estimons ne pouvoir lui donner un plus bel éloge : car l'homme vaut par ce qu'il est, infiniment plus que par ce qu'il sait. Fréd. Godet a pris l'évangile dans tout son sérieux. Celui qui était devenu son Sauveur, il a voulu le suivre, lui obéir, lui devenir semblable. Partout, dans son œuvre, la personne du Christ se dresse au premier plan. Il lui a été donné de faire resplendir aux yeux de ses frères quelques rayons de cette gloire qu'il contemplait avec ravissement. C'est surtout par là que son influence est allée profond chez

[1] Article déjà cité sur F. Godet.

ceux qui l'ont connu, c'est par là qu'elle demeure dans l'Eglise.

Parmi les nombreux témoignages de cette action si sérieuse qu'il eut sur ses étudiants, nous en citerons deux seulement. M. Henri Gagnebin, [1] l'excellent pasteur de Lausanne, nous écrivait le 5 novembre 1900 :

C'est à une prédication de M. Godet, en décembre 1865, sur « l'horreur du mal », que je dois de m'être consacré à Dieu d'une manière plus sérieuse, et j'ai toujours célébré cet anniversaire (le 16 décembre) comme une date particulière. C'est aussi à l'enseignement de M. Godet que je dois, après les impressions de la maison paternelle, un amour tout spécial pour l'Écriture sainte et pour le travail exégétique. Mais, à côté de cela, que de souvenirs qui me laissent des traces profondes! souvenir de son accueil toujours bienveillant, quand bien même nos visites venaient interrompre son travail ; souvenir de ses lettres si sérieuses pendant nos années d'études en Allemagne ; souvenir des entretiens qu'il nous accordait ou qu'il provoquait ; souvenir de sa foi si humble et si rayonnante, et de sa bonté infatigable. [2]

[1] (1847-1907).

[2] Bien souvent la famille de F. Godet l'engagea à réserver un jour pour recevoir ses visiteurs. Il ne put jamais s'y résoudre, d'abord parce qu'il s'imaginait qu'il y aurait de sa part une sorte de prétention à avoir son « jour » ; mais surtout parce que, convaincu de l'intervention continuelle de Dieu dans nos vies, il ne se sentait pas le droit de remettre, fût-ce d'un quart d'heure, le devoir d'accueillir le visiteur qui lui était envoyé. Il avait coutume de dicter, d'après ses notes, en allant et venant dans sa chambre. Lorsque quelqu'un frappait à la porte, ce qui arrivait bien des fois en une matinée, il s'interrompait, sans donner aucun signe d'impatience, pour le recevoir. La visite terminée, il se faisait relire le commencement de la phrase, et reprenait sa tâche comme s'il l'eût poursuivie sans interruption. La personne qui écrivait sous sa dictée, tout en maudissant peut-être les importuns, admirait la lucidité tranquille avec quoi il revenait, après l'accueil toujours courtois et sympathique, au travail de

Un autre de ses élèves, aujourd'hui pasteur en France, raconte :

Je me rappellerai toujours ce souvenir. M. Godet était souffrant. J'allai le voir ; il daigna me recevoir. Il me parla de mes études, de mon futur ministère. Comme je lui disais que je ne voyais pas arriver sans crainte le moment où il me faudrait « donner » tous les dimanches, il prit ma main dans les siennes et, me regardant de ce regard à la fois si doux et si profond, il me dit : « Tant que vous resterez dans la communion avec le Seigneur par la prière et l'étude, le Seigneur vous donnera tout ce que vous aurez à dire. » Cet entretien assez long me réconforta ; et dès ce jour je regardai avec joie et confiance arriver le moment où il me faudrait entrer dans le ministère.

L'influence si profonde — et si générale — de Frédéric Godet est due enfin pour une grande part au fait que chacun avait toujours accès dans l'intimité de son foyer. Il avait à un haut degré le « charisme » de l'hospitalité. Nous ne ferions pas de lui un portrait fidèle si nous n'insistions sur ce trait particulier.

Il ne se passait pour ainsi dire pas de jour qu'il n'invitât une ou deux personnes à sa table. A certains moments, pendant la guerre franco-allemande par exemple, sa maison fut proprement une hôtellerie. On peut dire sans exagérer que cinquante ans durant, il y eut chez lui table ouverte. Sessions du Synode, assemblées pastorales, séances d'examens, enterrements, toute occa-

la pensée. — Il prenait volontiers pour secrétaire un de ses étudiants : ce furent tour à tour MM. Édouard Rosselet, Samuel Robert, Charles Jacottet, A.-J. Baumgartner, Arthur Grandjean ; ce furent souvent aussi ses enfants, à commencer, comme on l'a vu, par son fils aîné ; ce fut surtout Mme Godet, qui, dans sa vie extraordinairement remplie de maîtresse de maison, trouvait encore de longues heures pour écrire sous la dictée de son mari.

sion lui était bonne pour inviter les amis et connaissances qu'il rencontrait. Ceux dont il prenait possession avec une décision joyeuse se laissaient faire prisonniers sans résistance : ils aimaient F. Godet, ils le savaient surchargé de travail ; et l'heure du repas était celle où l'on pouvait lui faire visite sans le déranger. Ils savaient aussi que la maîtresse de maison, si complètement dévouée à son mari, accueillait sans effroi et avec la plus cordiale simplicité tous ceux qu'il lui amenait à l'improviste.

Pendant ses séjours à la campagne défilaient chez lui tous les amis étrangers que la belle saison attirait en Suisse et les visiteurs que le désir de le connaître conduisait à sa porte. Ses enfants s'amusèrent pendant plusieurs années à tenir registre des allants et venants[1] : on y trouve en foule, outre les amis suisses, des révérends anglais, écossais ou américains ; des théologiens allemands, hollandais, scandinaves ; des pasteurs de France ; des curés, des rabbins, un trappiste échappé de son couvent, un réfugié russe, des Arméniens et des Druses fuyant les massacres d'Orient. Un jour voici Castelar ; un autre jour, le Père Hyacinthe, ou une romancière anglaise, Mrs. Craig. Ce sont aussi d'obscurs aventuriers, dont Godet ne se défie point et qui emportent, outre le souvenir de son accueil, de l'argent prêté avec trop d'empressement pour qu'on ose songer à le rendre...

Partout il allait au-devant des inconnus, la main ouverte. Dans une course de montagne, il liait conversation sérieuse avec son guide, et s'en faisait un ami. Une fois, il rencontre dans la forêt trois jeunes gens dont la mine l'intéresse ; il les aborde, apprend qu'ils sont membres de l'Union chrétienne, désire les connaître mieux,

[1] Il y en a, par exemple, 433 pour l'année 1875.

et les amène souper au logis, dont ils deviennent des habitués.

Chaque dimanche et les jours de fête, il recevait ses protégés, ceux qu'il savait isolés, sans famille, qu'avec son humour particulière il appelait des « tomes dépareillés ». Il ne s'intéressait pas seulement à toute âme immortelle que Dieu mettait sur sa route, comme le savaient bien les jeunes filles que, pendant de longues années, il reçut en pension ; mais il avait cette curiosité d'esprit qui cherche à tirer enseignement de toute rencontre : personne ne l'ennuyait ; il savait parler à chacun de ses occupations, de ses goûts, avec cette vivacité d'intérêt qui conquiert la sympathie. « Je garde surtout, nous écrivait M. Adrien Naville, qui fut professeur à Neuchâtel, je garde surtout l'impression de la beauté de son imagination, du charme de son esprit ouvert à tout, de l'énergie et de la loyauté de son caractère, de la pureté inaltérée de son regard profond, et de sa bonté pour ceux qu'il accueillait si amicalement. » Et M. Cornill dit à son tour : « Parmi ceux qui s'occupaient de théologie, qui ne le connaissait et ne le vénérait, lui, le pénétrant exégète, le chrétien au cœur chaud, le lumineux écrivain ? Mais qu'est-ce que tout cela au prix du charme irrésistible que l'homme exerçait sur tous ceux qui entraient en contact avec lui ? Je n'ai jamais rencontré de personnalité qui d'emblée, dès le premier instant, m'ait aussi complètement conquis ?... »

On juge si celui qui se montrait ainsi envers tous devait être empressé à recevoir ses étudiants, soit dans l'intimité de son cabinet de travail ou à la table de famille. Puis c'était, avec eux et ses enfants, à travers les forêts de Chaumont, ces longues promenades où il paraissait plus alerte que les jeunes.

Hier dimanche, raconte Henry Appia, qui fut son

élève en 1882, j'ai fait une promenade dans les bois avec M. F. Godet et plusieurs membres de sa famille. J'ai admiré combien il s'intéresse à tout, musique, sciences, histoire naturelle. Il m'a parlé de géologie à propos des soulèvements du Jura, des grands rochers polis et plats que l'on rencontre sur Chaumont, des noms que l'on donne dans le canton aux divers accidents de terrain, etc. Dans tout ce qu'il dit, il y a une vivacité, un entrain, une fraîcheur toute particulière. Il est très musicien, connaît beaucoup les auteurs les plus variés, suit régulièrement les concerts, et semble rayonnant quand il entend quelque beau morceau.

Et puisque nous avons cité Henry Appia, recueillons encore cette page qui évoque le professeur :

F. Godet aimait les sommets; il aimait ceux de la nature; jusqu'à un âge avancé, il a fait dans les Alpes des ascensions extraordinaires pour un vieillard. Il aimait aussi les sommets de la pensée et de la foi. Comme un guide sûr, il vous prenait dans la vallée et vous conduisait par les sentiers quelquefois abrupts de la philosophie et de l'exégèse à l'un de ces sommets où l'air est plus pur, la lumière plus éclatante, où Dieu est plus près, et il vous disait : « Voyez, contemplez, remplissez-vous les poumons de cet air, les yeux de cette lumière, l'âme de cette présence divine. » Je citerai particulièrement un passage biblique qui était un de ces sommets du Nouveau Testament et de son enseignement : 2 Cor. III, 18 : « Ainsi nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur. » — Il avait contemplé ainsi, et c'est pour cela qu'il pouvait enseigner à contempler. Arrivé là, il levait les yeux au ciel, son regard s'éclairait d'une lueur d'au-delà, sa voix devenait vibrante, mais avec un accent de recueillement et d'adoration qui y mettait comme une sourdine d'une

grande douceur. Et nous redescendions de là avec lui émus, fortifiés, ayant eu comme une vision de la gloire divine. Ces heures-là, nous ne les oublierons jamais. Plus qu'aucun autre, M. Godet nous a donné le sentiment que ce qu'il y a de plus beau ici-bas, c'est la révélation de l'amour de Dieu en Jésus-Christ; que le trésor le plus précieux que nous ayons pour notre vie et notre ministère, c'est l'Écriture sainte; que toute la philosophie et toute la rhétorique du monde ne sont rien à côté de cela. Il a été vraiment pour nous un docteur venu de Dieu. [1]

On nous pardonnera ces citations, destinées à expliquer l'action particulière que F. Godet exerça durant un demi-siècle sur les étudiants en théologie, et l'élan de gratitude dans lequel s'unirent ses anciens élèves pour célébrer le 25 octobre 1892. Parmi les nombreuses lettres qu'il reçut en ce jour anniversaire, nous ne citerons que les suivantes :

De M. Ernest Naville :

On vous a remis une adresse revêtue de 249 signatures : je regrette de n'avoir pas eu l'occasion d'y joindre une 250e, que j'y aurais placée de grand cœur. Un peu plus jeune que vous quant au nombre des années, je ne le suis pas pour la force et la vigueur de l'intelligence. « Dieu, dit l'adresse qui vous a été remise, vous permette de terminer vos travaux commencés. » Puisse ce vœu être exaucé pour vous ! Je le forme aussi pour moi-même, en ajoutant, comme nous devons le faire pour toutes choses : Mais que ta volonté soit faite, et non la nôtre, si la nôtre n'est pas conforme à celle du souverain Maître.

Je saisis l'occasion d'un jour spécial pour vous expri-

[1] Discours prononcé à l'enterrement de F. Godet.

mer mes sentiments de tous les jours à votre égard, ceux d'une grande estime et d'un affectueux dévoûment.

Ernest NAVILLE.

P. S. — Ma pensée se porte vivement vers notre ami Élie Lecoultre, qui se serait joint de si grand cœur à la manifestation.

Un de ses vieux amis de Bâle, M. J.-J. Miville,[1] lui écrivait une lettre pleine de verve et de chaleur, où nous lisons ces lignes : « Berlin ! Quel temps unique ! Que de bénédictions j'ai reçues par ta parole et ton inoubliable exemple ! Oh ! cher Godet, je voudrais pouvoir venir t'embrasser tendrement, en remerciant Dieu de tout ce que tu as fait pour mon âme durant toute ta vie, ou mieux, Jésus par toi... »

M. Paul Besson écrivait de Buenos-Ayres ces lignes vraiment filiales :

... Si j'ai eu beaucoup de maîtres, je n'ai eu qu'un père : c'est celui qui m'a engendré en Jésus-Christ.

Quand vous désiriez, dans mon pharisaïsme, briser mon orgueil, mettre en pièces ma propre justice, et m'amener à Jésus-Christ, vous ne cherchiez pas à plaire à des hommes...

Quand, dans la crise ecclésiastique, vous nous précédiez comme Moïse à la sortie de la maison de servitude, nous n'avions qu'à vous suivre au désert...

Ainsi parlait un ancien élève ; et voici le témoignage d'un lecteur des commentaires de F. Godet, le pasteur genevois Henry Berguer :

... Il y en a tant et tant, dans les chaires de nos

[1] Voir chap. IV.

villes et au fond des presbytères de nos campagnes, pour qui ce jour est un jour de joie!... Il m'a été très doux, quand j'étais étudiant, de voir vos livres en des places de consultation dans les bibliothèques de Luthardt et de Delitzsch, de Beyschlag et de Riehm, et d'entendre si souvent votre nom sortir de ces bouches allemandes. Mais surtout, vous m'avez puissamment aidé à comprendre l'évangile. Vous m'avez enseigné, en vous emparant à la fois de l'intelligence et de la conscience (ce que je considère comme votre charisme spécial), ce que c'est que la réalité de la communion avec le Christ vivant; et je vous en bénis parce que c'est toute la vie, et c'est le seul but et la seule raison d'être de la carrière pastorale.

... Permettez-moi enfin d'ajouter avec quelle satisfaction et quelle sécurité nous vous avons vu encore debout et si vaillant dans les grandes discussions dernièrement ouvertes. Il est rare de voir même un maître si totalement intelligent des tendances qu'il combat.

... Je ne doute pas qu'aujourd'hui on ne compare votre belle vieillesse à celle de l'aigle. Oui, elle est comme celle-ci, puissante et rajeunie. Mais je la trouve aussi douce comme la colombe, et je salue avec vénération cette douceur accrue dans cette force intacte...

M. Frank Puaux, directeur de la *Revue chrétienne*, écrivait à son tour : « Cette année m'a permis non seulement de vous connaître, mais de mieux sentir, de mieux apprécier la puissance de votre charité pour vos frères. Je vous dois une leçon de largeur et de fidélité chrétiennes. »

Les théologiens allemands aussi lui exprimèrent des sentiments d'estime et de reconnaissance, dont ces lignes de M. Cornill peuvent donner une idée : « Je regarde comme une grâce de Dieu d'avoir appris à vous connaître, prédication et témoignage vivants de l'évangile... Malgré vos cheveux blancs, vous êtes encore un

jeune homme par le cœur et par votre puissance de travail. »

A tant de marques d'affection et de respect, F. Godet ne put répondre que par une lettre imprimée, où on lit entre autres :

Je remercie Dieu du fond de mon âme pour le lien spirituel qu'il a formé entre nous, et dont le présent que vous m'avez fait est et restera pour moi le précieux symbole. Je lui demande de faire reposer le regard favorable de sa face sur chacun de vous, spécialement sur le ministère dont la plupart d'entre vous êtes actuellement revêtus. En accomplissant cette tâche, rappelez-vous que si, durant le temps de votre préparation, il m'a été donné d'exercer sur votre âme quelque influence salutaire, ces impressions sont dues uniquement à la puissance que le Christ, simplement présenté dans son abaissement volontaire, dans son humble charité, dans sa mort expiatoire et dans son élévation glorieuse, exerce sur tout cœur orgueilleux qui s'humilie, sur tout cœur brisé qui regarde à lui, sur tout cœur affamé qui le reçoit comme le pain de vie.

Que le souvenir des heures passées à ses pieds, en étudiant sa Parole, vous dise ce qui doit constamment remplir vos cœurs et votre prédication, si vous désirez sérieusement que l'évangile devienne pour vos auditeurs une puissance à salut.

Demeurez en lui, lui en vous : ainsi — croyez-en la longue expérience de celui que vous avez voulu réjouir, croyez-en la vôtre propre — ainsi vous porterez du fruit, le fruit qui demeure en vie éternelle.

Votre reconnaissant et dévoué vieil ami,

F. Godet.

Neuchâtel, le 27 octobre 1892.

Parmi les amis anciens qui lui restaient, l'un des plus chers était Philippe Schaff, professeur d'histoire ecclé-

siastique au séminaire théologique de New-York. Celui-ci lui écrivait, le 15 janvier 1892 :

Cher ami,

Nous voici liés depuis plus d'un demi-siècle. Sachons remercier le Seigneur de cette longue amitié que rien n'a troublée... Que de bons jours, que d'heures précieuses nous avons vécues ensemble, à Berlin, à Neuchâtel, à Édimbourg. Nous reverrons-nous jamais? — Dans l'éternité en tous cas.

Je me réjouis à la pensée de ton *Introduction :* un ouvrage qui viendra bien à propos, un témoignage contre la critique négative et destructive, qui en Amérique aussi gagne du terrain.

Mon histoire de la Réformation en Suisse[1] sera, j'espère, achevée avec le printemps prochain, soit dans la cinquantième année de mon activité universitaire, que j'ai commencée comme privat-docent à Berlin en 1842.

Schaff avait prié Godet de revoir les épreuves de ce volume, et s'en excusait.

Tu sembles craindre, lui répond son ami de Neuchâtel, que ces feuilles d'impression me soient à charge. Bien au contraire, elles m'apportent plaisir et instruction. Je n'ai encore rien lu sur ce sujet qui m'ait aussi pleinement satisfait. Calvin apparaît avec sa physionomie vraie et son imposante grandeur.

Schaff dédia son volume à ses deux plus anciens amis, Frédéric Godet et Georges de Wyss, l'éminent historien zuricois.

Le 31 décembre 1892, F. Godet, qui venait d'achever son *Introduction au Nouveau Testament*, en écrivit la dédicace, hommage au maître de sa jeunesse, au théologien qui jadis avait exercé sur lui l'influence décisive :

[1] C'est le septième volume de l'*Histoire de l'Église chrétienne.*

A la mémoire de Neander, mon vénéré et bien-aimé maître.

C'est toi qui m'as introduit dans l'étude du Nouveau Testament et qui m'as frayé la voie entre la servilité du littéralisme et un orgueilleux dédain de l'autorité. Jusqu'à ma dernière heure je bénirai le souvenir de tes cours, donnés au milieu de ton auditoire de trois cent soixante et quelques élèves, et celui de tes entretiens particuliers. Veuille le Chef de l'Église susciter de nouveau, dans la crise actuelle, un savant tel que toi, humble et viril, de cœur pur et de sens droit, pour qui étudier soit adorer, capable d'être pour l'Église, dans la première moitié du siècle qui s'avance, ce que tu fus pour elle dans la première moitié de celui qui va prendre fin.

Nous tenons à reproduire aussi les passages suivants de l'*Avant-propos* :

Je me rappelle que, jeune collégien, me promenant sur la terrasse qui entoure notre vieille cathédrale, au pied de laquelle je demeurais, je pensais qu'il serait désirable que l'on possédât un livre dans lequel les épîtres de saint Paul seraient rangées dans leur ordre chronologique et remises chacune dans sa situation historique, comme un œuf dans son nid. J'ignorais que de tels ouvrages existassent et je ne songeais certainement pas à écrire moi-même celui dont la pensée hantait mon esprit. Cet ouvrage rêvé, le voici, et le voici comme fruit de mon travail.

Après avoir rappelé que ce livre est le résultat d'un enseignement de quarante années, il poursuit :

Chaque répétition de ce cours en a été un remaniement plus ou moins complet. Mes vues sur bien des points particuliers se sont souvent modifiées ; toutefois, dans ce travail toujours renouvelé, les lignes générales n'ont fait que se creuser toujours plus profondément et

acquérir d'un cours à l'autre la valeur d'une conviction plus consciente d'elle-même.

... Mon désir a été de présenter avec une entière franchise et une parfaite fidélité les opinions diverses qui se sont produites sur l'origine des épîtres de saint Paul, et de les discuter avec une loyale impartialité. Quelqu'un exigerait-il que cette impartialité fût allée de ma part jusqu'à rester complètement neutre? On peut demander une neutralité absolue à celui qui commence l'étude d'une question, mais non à celui qui la termine. « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé... » ...C'est parce qu'un examen sincère m'a conduit à certains résultats, parce que ces résultats me paraissent non seulement vrais mais utiles à l'Église, et que je désire y associer tous ceux qui peuvent exercer une action sur sa marche, professeurs ou pasteurs, étudiants ou laïques, que j'ai pris la plume.

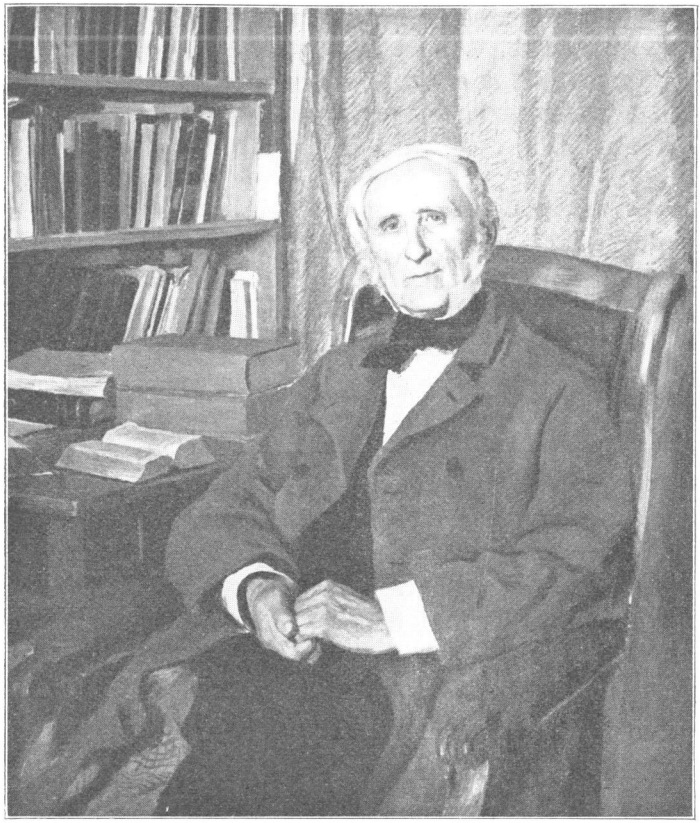
Le second volume de l'*Introduction* parut dès 1897 par fascicules, dont le dernier fut publié en 1904, après la mort de l'auteur, par les soins de son fils aîné. L'état de nouveau assez précaire de sa santé ne lui avait guère permis l'espoir de le mener à terme :

Je vais mieux, écrivait-il en mai 1893 à une de ses filles, Mlle Sophie Godet. Mais la voix reste cassée, ce qui est un signe de faiblesse. J'ai repris mon travail, mais avec mesure. Je crois avoir mis le doigt sur le plan du ministère galiléen dans Matthieu, — absolument à lui propre... Me sera-t-il permis de continuer ce travail ?

Le portrait Burnand m'a pris trois grandes semaines! J'aurais séché si ce n'avait été lui ; mais il est si aimable, si excellent, que cela a encore pu passer agréablement. « Mais lé temps ! » gémissais-je. [1]

[1] Ce portrait fut offert à la famille Godet par un certain nombre de dames qui, pendant plusieurs hivers, se réunirent dans le salon

Cependant il voyait disparaître avant lui des êtres aimés qu'il avait précédés de bien des années dans la vie. Certains de ces deuils lui furent particulièrement



FRÉDÉRIC GODET
peint par Eugène Burnand en 1893

douloureux, tel celui dont il parle dans ces lignes adressées à sa fille aînée, le 14 janvier 1894 :

du professeur pour entendre l'explication de différents livres du Nouveau Testament.

... Mon cœur est plein en ce moment de bien sérieuses impressions : je reviens d'un lit de mort. Je viens d'assister aux derniers moments de mon cher ami, presque un fils, Augustin Gretillat,[1] malade d'une bronchite depuis huit jours ; hier soir, le mal a tout à coup pris un caractère grave, et il vient d'expirer il y a une heure, au moment où, avec sa femme et son fils, nous le placions dans les bras du Sauveur qu'il a fidèlement servi...

Son affection se reportait d'autant plus vive sur ses élèves, que tous il pouvait appeler ses enfants. Aucun ne lui fut plus cher que Gaston Frommel, qui, pendant ses études à Neuchâtel, avait retrouvé la maison et la famille dans celles de son maître : « Le vénéré M. F. Godet, disait-il, fut pour moi presque un père et plus qu'un ami. Tandis que ses leçons me faisaient découvrir le sens de l'Écriture et m'initiaient au plan de la sagesse de Dieu, il répondait par ses sages conseils et ses affectueuses directions à tous les besoins de mon âme.[2] » Son maître le suivait dans sa carrière avec une sollicitude dont on a déjà vu des preuves. Il lui écrit le 4 février 1894 : « Merci pour votre article de février de la *Revue chrétienne*,[3] aussi beau de forme que vrai et profond de contenu. Bon augure pour votre professorat.[4] Priez, prions, et tout se fera. Qu'est-ce qui ne s'est pas déjà fait ! — Dieu bénisse votre petite trinité domestique. »

Et, un mois plus tard (1er mars 1894) :

Mon bien cher ami

Voici le moment où vous allez commencer vos cours à l'université. Je vous souhaite tout le secours et toute

[1] Voir p. 305-308.

[2] Voir Georges Godet, *Gaston Frommel, notice biographique*, 1906, p. 18.

[3] *De Calvin à Vinet. Histoire du principe de l'individualisme.*

[4] Frommel venait d'être nommé professeur à Genève.

la bénédiction de Dieu. Que du premier au dernier mot de votre professorat, tout soit à sa gloire et à la gloire de Celui qui a su faire si parfaitement de sa gloire celle de son Père. Ce n'est pas d'une philosophie religieuse, même la plus excellente, que vos élèves auront besoin dans leur ministère; c'est de la foi aux faits chrétiens, bibliquement attestés, bibliquement expliqués, personnellement expérimentés, et là où l'expérience n'est pas possible, crus et affirmés pourtant au nom de la révélation.

Que chaque matin de chaque jour se réalise pour vous Esaïe L, 4-7!

J'espère que chez vous tout va à souhait, que madame est remise, que votre petit André prospère et vous fait déjà de douces leçons de théologie, que vous n'oublierez jamais.

... Adieu, mon cher ami. Que Dieu donne la semence au semeur et le pain à celui qui mange, comme dit encore Esaïe.

Votre affectionné,

F. GODET.

L'année suivante, le maître et le disciple échangèrent plusieurs lettres fort étendues, à propos de la leçon d'introduction à l'histoire des dogmes, que Frommel avait publiée dans la *Revue chrétienne*[1]. Nous ne pouvons donner ici ces lettres, qui sont d'un intérêt purement théologique et qui, au surplus, ne se comprendraient guère sans le texte même de Frommel auquel se rapportent les objections de F. Godet. Plusieurs années après, Frommel écrivait à ce propos à Georges Godet:

Le débat portait sur un malentendu dont je n'ai pas réussi à convaincre M. Godet; mais un rapprochement (sur les questions de foi et de révélation) s'est opéré

[1] Janvier 1895. *Histoire des dogmes. Les origines. Les faits. Le critère.*

plus tard, au cours d'une conversation dont j'ai gardé un vif et très bienfaisant souvenir. Nos vues psychologiques (théorie de la connaissance religieuse) sont restées divergentes, mais nous sommes tombés d'accord sur des résultats identiques.

F. Godet fréquentait volontiers les réunions d'étudiants. Il assista régulièrement à celles du Trifolium,[1] où il aimait à adresser à ses auditeurs, au nom de son expérience intime, quelque sérieuse allocution, comme celle qui faisait dire à Ernest Murisier, alors étudiant : « C'est la plus forte impression morale que j'aie éprouvée.[2] »

Pendant bien des années aussi, il aima à venir s'asseoir aux banquets de la Société de Belles-Lettres ; lorsque cela ne lui fut plus possible, il envoyait à ses jeunes amis des messages comme celui que voici :

Neuchâtel, ce 20 avril 1894.

Monsieur le Président et Messieurs les membres
de la Société de Belles-Lettres,

La crainte d'une séance longue et bruyante m'empêche d'accepter l'invitation très aimable que vous avez bien voulu m'adresser. Permettez-moi de remplacer par quelques lignes ma participation orale à votre banquet, dussent ces réflexions un peu sérieuses détonner en quelque mesure sur le fond gai et plein d'entrain de cette soirée.

Je disais, il y a quelques soirs, dans une réunion à laquelle assistaient plusieurs d'entre vous, que le temps vient où on n'évaluera plus un homme d'après ce qu'il

[1] Réunion annuelle des étudiants des trois facultés libres de la Suisse romande, ayant lieu tour à tour à Genève, Lausanne et Neuchâtel. Elle doit son nom à F. Godet lui-même.

[2] Billet à Georges Godet.

possédera — possédera-t-on encore quelque chose? — mais d'après ce qu'il saura et pourra. Savoir et pouvoir, en effet, c'est généralement tout un, comme le dit bien le double sens du mot allemand *können.*[1] Or, ce savoir, qui donne le pouvoir, et qui a été celui des Agassiz, des Arnold Guyot, dont vous avez honoré la mémoire, des Lesquereux, des Charles Prince, ce n'est pas dans les cafés, ce n'est pas au théâtre, ce n'est pas sur nos quais et dans nos rues, ce n'est pas par la lecture des romans, qu'on l'acquiert ; c'est dans la salle des cours d'abord, puis, et plus encore peut-être, dans le cabinet de travail, dans les heures solitaires où, en face des problèmes de la science qu'on a choisie, on se livre à l'étude et à la méditation. C'est seulement après ce travail intense et personnel que l'étudiant bien-né s'accordera le droit du délassement et de la joyeuse détente entre amis.

Ce n'est pas seulement le sérieux de l'étude, c'est le maintien de la foi que je vois menacé au milieu de nous. Plusieurs d'entre vous auront déjà fait l'expérience du choc entre l'esprit du jour et les croyances religieuses dans lesquelles ils ont été élevés. Permettez-moi, sur ce point si décisif pour votre avenir, de vous rappeler une chose : c'est que pour avoir et pour garder la foi, il faut la *vouloir*. Le cœur généreux *y aspire,* parce qu'il désire par elle se purifier, et en même temps il l'*aspire,* en se mettant et se remettant sans cesse en face du vivant objet de la foi, qui s'impose au cœur sans avoir besoin d'autre preuve que sa personne elle-même. Il y a une volonté dans la foi en lui, ne craignons pas de l'avouer, car cette volonté c'est celle du bien. Soyez décidés, au prix de n'importe quel sacrifice, à conserver allumée dans vos cœurs cette vive lumière qui vous enseignera à vivre et qui vous aidera à mourir.

Votre bien affectionné vieil ami,

F. Godet.

[1] On trouve déjà cette remarque dans une lettre de 1866, p. 338.

Le 22 mai 1894, il écrit à un de ses élèves, M. Louis Aubert, pasteur aux Planchettes, qui venait d'accepter, après de sérieuses hésitations, une chaire à la faculté indépendante de théologie :

... Je comprends la lutte intérieure à travers laquelle s'est prise votre décision. Mais je me réjouis de tout mon cœur de cette décision elle-même, et cela précisément à cause de la lutte. Si je vous voyais entreprendre la tâche la tête haute, je tremblerais au lieu de me réjouir ; mais le sentiment de votre faiblesse qui a accompagné votre acceptation vous conduira à la source de la force. Quelqu'un a dit : « Quand Dieu veut se servir d'un instrument, il commence par le briser. » Le sarment qui n'a pas reçu le coup de serpe, et qui n'en a pas saigné, est incapable de porter du fruit, le fruit qui demeure en vie éternelle. Pour moi, je sais que c'est le temps où Dieu m'a trituré qui a été le plus fécond pour ma vie intérieure et pour mon ministère, soit pastoral, soit professoral. Je vois, clair comme le jour, que si je n'avais pas été brisé, je n'aurais rien fait *qui vaille*...

Pendant l'été de 1894, Frédéric Godet réalisa un désir déjà ancien : il fit avec sa femme le pèlerinage de Bayreuth. Avant de s'y rendre, il alla passer quelques jours en Thuringe, chez ses enfants Reineck, et au retour s'arrêta à Carlsruhe pour voir la grande-duchesse de Baden. Il assista avec une émotion profonde à la représentation de *Parsifal*, et jouit surtout du tableau final, dont il aimait à reparler. Il vit aussi *Lohengrin* : partition et texte lui étaient depuis longtemps familiers, et cette œuvre l'enchanta. Il y trouvait (comme il le répétait volontiers) une image poétique admirable de la foi : Elsa sauvée par Lohengrin tant qu'elle l'accepte comme il se donne, sans lui demander rien de plus, et le perdant dès l'instant que le doute l'incite à dire : « Qui es-tu ? »

Nous retrouvons le souvenir de Wagner dans la dernière conférence que fit Fréd. Godet, et qui est une de

EN VACANCES (1892)

ses œuvres les plus originales : *Le temps de la vie de Jésus qui a précédé son ministère public.*[1] Ses amis Bovet l'avaient invité à parler dans une assemblée de la

[1] Genève, Jeheber, 1894.

Croix-Bleue, à Grandchamp, le 24 octobre 1894. Il s'attacha à reconstituer, à la lumière des quelques traits épars dans les évangiles, ces trente années d'obscurité et de silence que Jésus a passées à Nazareth, durant lesquelles il se préparait à « rouvrir la terre au ciel et le ciel à la terre ». Au cours de cette conférence, il cite Wagner, qui, dans un entretien avec M. de Wolzogen, où il appelait Jésus le Grand Isolé, s'écriait :

Il y a eu des saints et des saintes ; mais tous ils le sont devenus, devenus par la grâce divine, par une illumination, une expérience, un changement intérieur. En Jésus, au contraire, c'est dès le commencement une absence de péché sans ombre de passion, une toute divine pureté de nature, qui ne nous fait cependant pas l'effet de ne point appartenir à notre humanité, et qui nous émeut par la souffrance et par la pitié. C'est une apparition unique, incomparable. Tous les autres ont besoin d'un sauveur : il est le Sauveur.

Au retour de son voyage en Allemagne, F. Godet passa la fin des vacances à Wengen, où il avait déjà fait plusieurs séjours d'été, un entre autres en 1879, avec ses amis de Pressensé.

Pendant l'hiver de 1894-1895, il souhaita remonter encore une fois en chaire à Neuchâtel, et prêcha, le 30 décembre, au Temple du Bas, sur ce mot de l'Apocalypse : « Et leurs œuvres les suivent. » Ce dernier sermon, prononcé par un vieillard de quatre-vingt-deux ans, devant un auditoire particulièrement nombreux et recueilli, fut imprimé sous ce titre : *La responsabilité de l'œuvre humaine.*[1]

En 1895, le printemps venu, il exécuta, avec sa femme, le projet d'aller revoir chez eux ses enfants établis en France. Parti au commencement de mai, il séjourna

[1] Attinger frères, Neuchâtel, 1895.

d'abord à Paris, chez son fils Robert, alors rédacteur au *Temps*. Mais il tomba assez sérieusement malade et son état donna aux siens de vives inquiétudes. Quelques jours qu'il passa chez une vieille amie, Mlle Henriette Favarger, à Passy, les promenades qu'il put faire chaque matin dans l'admirable parc de Mme la baronne Bartholdi, contribuèrent à lui rendre quelques forces. Elles étaient assez revenues à la fin du mois, pour lui permettre de se rendre à Melun, où il passa quelque temps chez ses enfants Schrœder[1]. Puis il s'installa pour l'été, avec une partie de sa famille, à Schœnberg sur Gunten (Lac de Thoune) et séjourna aussi un peu à Interlaken.

Il lui restait encore cinq ans à vivre, mais une étape nouvelle était franchie : c'en était fait de la vigueur demeurée si longtemps intacte. Heureusement, la parole de l'apôtre s'accomplissait pour lui à la lettre : tandis que l'homme extérieur se détruisait, l'homme intérieur se renouvelait. Le cœur demeurait chaud et l'esprit vivant.

1 Il eut deux ans après la douleur de perdre le plus jeune de ses gendres, Félix Schrœder (1863-1897), professeur à Melun, qui avait débuté dans les lettres par un petit volume, *Le Tolstoïsme* (Fischbacher, 1893).

CHAPITRE XVII

Dernières années

Dans la retraite. — Un souvenir d'école. — Le portrait de Frédéric III. — Lettres à la grande-duchesse de Baden. — Le congrès des religions. — Le missionnaire Coillard. — Maladie de Félix Bovet. — Jubilé de la République neuchâteloise. — Séjours à Hilterfingen. — Visite de l'abbé Le Camus. — Une allocution. — Derniers jours.

Un poète du temps passé a médit élégamment de la vieillesse dans ces vers connus :

> Malheur à qui les dieux accordent de longs jours !
> Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
> Il voit dans le tombeau ses amis disparaître
> Et les êtres qu'il aime arrachés à son être ;
> Il voit autour de lui tout périr, tout changer ;
> A la race nouvelle il se trouve étranger ;
> Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
> Il n'a plus, en mourant, à perdre... que la vie. [1]

Telle ne fut pas tout à fait la vieillesse de Frédéric Godet. L'activité de son esprit, la fraîcheur de sa sensibilité étaient telles, qu'on ne put jamais dire de lui : « A la race nouvelle il se trouve étranger. » La grâce de son accueil et sa parfaite bonté frappaient tous ceux qui l'approchaient. Après avoir lu le *Chemin d'Espérance*, il témoigna un si vif désir de serrer la main de Warnery, que celui-ci vint le voir. Il nous écrivait, après la mort

[1] Saint-Lambert, *Les Saisons (L'automne)*.

de Frédéric Godet : « J'ai pu, la seule fois que je l'aie approché, mesurer les douces et touchantes qualités de cœur de celui dont je ne connaissais jusque-là que la puissance et la fermeté de l'intelligence. L'aménité de son abord, la bienveillance, la charité toute évangélique avec laquelle il me parla, tout cela m'est resté présent... Quel cher et doux souvenir vous garderez aussi de cette belle vie, dont la fin a vraiment été le soir d'un beau jour. »

L'accueil qu'il fit à Warnery, il le faisait au plus obscur de ceux avec qui le hasard le mettait en contact. A vrai dire, il n'y avait pas pour lui de hasard. Dieu lui donnait un devoir à remplir envers tout être qu'il mettait sur son chemin. On nous pardonnera de citer un exemple intime de cette sollicitude pour les âmes. Dans ses dernières années, il ne jugea plus sa main assez ferme pour se raser lui-même. Le barbier lui envoyait à intervalles réguliers un jeune apprenti italien, avec qui F. Godet se plaisait à causer. Il s'informa de sa famille, de toutes ses circonstances, lui témoigna une affection égale à celle qu'il montrait à tant de jeunes gens étrangers qu'on lui recommandait. Il traita exactement comme eux celui qu'il appelait, sans nulle malice, « mon petit raseur » ; il voulut l'avoir à sa table : une fois chaque semaine, pendant plusieurs mois, le jeune ouvrier vint partager le repas du théologien ; celui-ci ne lui parlait assurément point théologie, ni même religion. Il faisait mieux : il lui révélait l'amour chrétien.

De plus en plus cette bonté devenait le trait dominant de sa personnalité.

L'expérience, disait M. Barth, me permet de témoigner de la cordialité et de la douceur avec lesquelles il accueillait ceux-là mêmes qui lui étaient bien inférieurs par l'âge, l'expérience et le savoir. Il n'y avait rien

d'oppressant dans la dignité simple de son abord. Sa sincère humilité lui faisait chercher et trouver ce qu'il y avait de bon dans chacun. Mais ce qui me touchait tout particulièrement en lui, c'est qu'il savait aussi supporter la contradiction sans en paraître jamais froissé ou irrité.

Cette douceur croissante n'atténua point, avec les années, le caractère très particulier que donnait à sa physionomie son vif et lumineux regard. « Je l'ai rencontré une ou deux fois seulement, écrivait Gaspard Vallette, et il m'a fait une impression de clarté, comme une cime alpestre sur laquelle tombe en plein la lumière. » — Ceux qui l'approchaient étaient surpris de l'intérêt juvénile que ce vieillard portait à tous les événements comme à toutes les manifestations de l'activité humaine. Il avait conservé une curiosité d'esprit, une vivacité d'impressions, une faculté de « vibration » qui étonnaient toujours de nouveau ceux mêmes qui vivaient près de lui. Nous ne croyons pas que personne ait ressenti plus fortement les angoisses morales que fit naître l'Affaire Dreyfus, ni qu'aucun lecteur de journaux ait suivi avec une sympathie plus ardente les péripéties de la magnifique résistance dont le petit peuple boër donna le spectacle au monde.

On comprend s'il devait être sensible à toutes les marques d'affection qui lui étaient prodiguées, surtout lorsqu'elles venaient de quelque vieil ami épargné comme lui par la mort. Un jour — c'était en automne 1895 — il reçut d'un de ses plus anciens camarades, M. Auguste de Montmollin, son aîné de quelques années, un magnifique panier de raisin. Ce fut l'occasion pour lui d'évoquer des souvenirs de collège qui remontaient à près de quatorze lustres :

Autrefois, en troisième, chez M. Bersot, vous arri-

viez à l'école les poches bien garnies de superbes melonnes, dont vous faisiez part à vos camarades. Je me souviens même qu'un jour M. Bersot interrompit tout à coup une explication en disant : « Il y en a un ici qui a des pommes dans sa poche ; qu'il les porte dehors ! » Et sur le premier banc à droite du maître se dresse la

MÉDAILLON PAR F. LANDRY

grande taille d'Auguste de Montmollin, qui s'exécuta sans tarder en serrant son trésor dans l'embrasure d'un poulailler voisin, où on le retrouva intact à la sortie de la leçon. — Aujourd'hui, ce sont des raisins que vous voulez bien partager avec moi, votre vieux camarade. Pommes, raisins, ce sont, je crois, des reliques du Paradis terrestre : jouissons-en avec reconnaissance, en nous préparant à goûter dans le Paradis céleste, aux pieds du Seigneur Jésus, les fruits bien plus exquis de sa grâce et de son amour...

Le jour de son 83me anniversaire (25 octobre 1895), il

eut une surprise plus douce encore. L'empereur d'Allemagne lui envoya un très beau portrait de son père, l'empereur Frédéric III, avec l'inscription : « Souvenir du 18 octobre 1895. » Le 18 était l'anniversaire de l'élève royal que F. Godet avait si tendrement aimé. Son émotion fut extrême ; ses larmes coulèrent à la vue de cette image qui évoquait tant de chers souvenirs.

Il demeura jusqu'au terme de sa vie en correspondance avec la sœur de Frédéric III, la grande-duchesse Louise de Baden, qui plus d'une fois s'arrêta à Neuchâtel afin d'y revoir ceux qu'elle traitait comme des amis. Nous sommes autorisé à reproduire quelques passages des lettres que F. Godet lui a écrites :

1895. ... Durant ces trois mois de grande faiblesse, j'ai fait l'expérience qu'il ne faut pas attendre la maladie pour se préparer au départ. On est si accablé, si faible de corps et d'esprit, que l'on peut être à peu près sûr que l'ouvrage non fait ne se fera pas dans ces conditions si défavorables. Mais qu'on est heureux, en échange, de se savoir racheté, pardonné, sauvé, malgré toutes les misères que l'on rencontre encore dans son pauvre cœur ! Comme le sacrifice de Christ vous devient précieux et vous émeut profondément ! Comme on s'associe à ses douleurs, à sa faiblesse, à sa soif ! Comme l'on croit ressentir la torture de ses membres brisés ! La grandeur d'un tel amour vous confond et vous humilie jusqu'en terre.

Septembre 1896. Cet été a contribué à me fortifier. J'ai pu me remettre modérément au travail qui me tient à cœur. Nous avons pu recevoir auprès de nous successivement tous nos enfants, quelques-uns avec leur petite famille. Ils sont venus de divers côtés, de Thuringe, de France, de Vevey, Lausanne, Berne, Neuchâtel ; quelques-uns ont passé des semaines avec nous. Ils nous ont tous comblés d'affection, de tendresse, et je ne puis dire quelle reconnaissance est dans mon cœur pour le

Dieu qui accorde de telles douceurs à ma vieillesse. C'est aux tendres soins de ma femme que je dois en grande partie de pouvoir en jouir si paisiblement...

Mai 1897. ... Il me paraît, contrairement au sentiment le plus répandu, que ce qui réconcilie le plus avec la mort, c'est la mort elle-même. Le calme solennel dans lequel cet événement si grave s'accomplit et le caractère de sainte majesté qu'il laisse sur les traits de celui qui vient de s'éloigner, sont propres à faire envisager cette fin de la lutte plutôt comme une victoire que comme une défaite. Du moins est-ce là l'impression que m'a laissée la vue de presque tous les morts que j'ai contemplés. J'ai aussi éprouvé récemment, à la mort de quelques-uns de mes amis d'enfance et de collège que je rencontrais parfois, sans vivre sur un pied d'intimité avec eux, que ceux qui nous quittent emportent en eux quelque chose de nous. On voudrait que ce fût toujours du bien, et rien que du bien. Hélas! on ne sent que trop que l'on n'a pas été pour eux tout ce qu'on aurait pu et dû être...

La *Semaine littéraire* de Genève ouvrit à la fin de 1896 une consultation sur le projet formé par l'abbé Charbonnel de réunir à Paris, à l'occasion de l'Exposition de 1900, un congrès des religions. Invité à donner son avis, F. Godet écrivit la lettre suivante, que la *Semaine littéraire* publia en même temps que les réponses de MM. Sabatier, F. Bovet, G. Frommel, Ed. Rod, Ph. Bridel, etc. (n° du 12 décembre 1896) :

Neuchâtel, le 1er décembre 1896.

Monsieur,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis sur le Congrès des religions, que l'on se propose de rattacher à l'Exposition de 1900. Mon impression à cet égard est mixte, et j'ai quelque peine à la formuler en

un jugement précis. Je chercherai cependant à le faire aussi brièvement qu'il me sera possible.

D'un côté, je suis pleinement d'accord avec les promoteurs du Congrès pour reconnaître que la fonction religieuse est un élément inhérent à l'âme humaine, son élément le plus profond, qui seul la rend vraiment humaine et la distingue de l'âme animale. Je ne puis donc qu'approuver la pensée de manifester extérieurement un fait aussi capital et de faire retentir le nom de Dieu, si oublié, sur ce qu'on peut appeler la grande « foire aux vanités » terrestres et passagères.

D'autre part, une telle manifestation n'est-elle pas exposée à certains dangers? Le principal, quoique prévu et annoncé à l'avance, n'a pas été entièrement évité à Chicago. En recherchant la base commune aux différentes religions, on peut être aisément amené à effacer la ligne de démarcation qui sépare les religions purement naturelles d'avec la seule qui repose sur des faits divins, — les plus grands faits de l'histoire, puisqu'ils l'ont totalement renouvelée.

Ainsi, à Chicago, les séances ont été ouvertes par un acte qui impliquerait l'identité plus ou moins complète de la vie religieuse en général et de la vie chrétienne. On a prononcé solennellement, au nom d'une assemblée où se trouvaient même des païens, la prière que Jésus a mise sur les lèvres de ses disciples, comme si elle exprimait des sentiments naturels au cœur de tout homme, qu'il adore ses ancêtres ou son fétiche, ou le feu et le soleil, ou Bouddha qui revit toujours sans jamais s'achever, ou Brahma, l'être infini, insensible et inconscient, d'où tout sort et où tout rentre... On a mis, dis-je, sur les lèvres des adorateurs de telles divinités la prière dans laquelle le cœur de Jésus a épanché ses plus saintes aspirations, la prière où, avec une tendresse toute filiale, il a placé en première ligne les intérêts de son Père, la gloire de son nom et la venue de son règne, — autant de choses inconnues de ceux à qui on prêtait ces demandes!

Comment n'a-t-on pas pensé que pour avoir quelque vérité, une telle prière suppose des cœurs en communion avec celui du Fils ? Il y a eu là, me paraît-il, une espèce de coup de théâtre, dont on s'est beaucoup applaudi, qui a pu convenir au goût américain, mais qui ne satisferait guère un jugement plus calme et plus réfléchi.

J'ai encore une autre crainte, qui m'est suggérée par tout ce que j'ai lu et entendu relativement au Congrès qui se prépare. Il me semble que, dans un certain parti, précisément celui qui paraît devoir présider à cette assemblée nouvelle, on fait un étrange abus de la notion de la paternité divine, comme si c'était le point sur lequel tous les cœurs doivent pouvoir se rencontrer.

On paraît supposer que tous les hommes, par cela seul qu'ils sont créatures de Dieu, peuvent aussi s'envisager comme ses enfants, et l'appeler leur père. Cette pensée a sa vérité, si l'on n'envisage cette relation que du côté de Dieu. Mais le rapport de *filialité* avec un être qui est pur esprit, ne saurait être celui de la simple provenance; ce ne peut être que celui de la ressemblance morale. Il ne peut par conséquent être que bilatéral. Pour que cette relation soit une réalité, il faut que le sentiment filial réponde chez l'homme au sentiment paternel dans le cœur de Dieu. Autrement, il y a là une question posée, et non résolue, une porte ouverte, mais qui peut se fermer.

L'Écriture est loin de parler de tous les hommes comme s'ils étaient tous enfants de Dieu. Il ne faut pas oublier un petit fait, qui a bien son importance dans la vie humaine et dont on ne paraît pas tenir compte : *le péché* ! Il n'est certes pas sans influence sur la relation entre l'homme et le Dieu saint et juste, qui ne peut souffrir à toujours la vue du mal. Saint Paul dit en parlant de lui-même, comme ancien juif, et des païens qu'il avait convertis : « Nous étions tous par nature enfants *de colère* » (Eph. II, 3). Jésus a attaché la qualité d'enfant de Dieu à certaines conditions morales : « Heu-

reux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu » (Matth. V, 9). Il ajoute : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent,... afin que vous *deveniez* (non pas *soyez*, comme disent d'anciennes versions) enfants de Dieu » (Matth. V, 44, 45). Au jugement de Jésus, il faut donc le caractère d'une charité semblable à la sienne pour être honoré du titre d'enfant de Dieu ; on ne l'est pas de nature, on le devient par ce renouvellement moral qui nous assimile à la sainte nature divine. C'est un don de grâce que Dieu lui-même confère, à certaines conditions que nous sommes libres d'accepter ou de repousser.

Que l'on veuille bien se souvenir de cette vérité, qui est aussi inébranlable que la sainteté même de Dieu, et l'on se gardera de mettre tout le christianisme, comme plusieurs le font à cette heure, dans la croyance à la paternité divine, et de chercher là le centre de ralliement de toutes les religions. Ce centre, il n'est pas en arrière, il est en avant ; ce n'est pas le fait de la création, ce sera celui de la rédemption. C'est du haut du Golgotha que Jésus a promis d'attirer à lui tous les hommes (Jean XII, 32). C'est là qu'il faut s'efforcer de les conduire ; c'est là qu'ils déposeront chacun sa superstition particulière en ensevelissant les vains objets de leur adoration. C'est de leur réconciliation avec Dieu, juste juge autant que père, que jaillira dans tous les cœurs le sentiment de la vraie paternité, puis aussi, comme effet, celui de la fraternité humaine, à laquelle nous aspirons tous.

En dehors de cette grande manifestation de la sainteté et de l'amour divin, on pourra parler éloquemment de paternité divine et de fraternité humaine : ce ne seront que des discours plus ou moins réussis, qui s'évanouiront en fumée. La foi à l'œuvre divine du Christ enracinera seule jusque dans les cœurs ces grandes et sublimes idées, les fera pénétrer dans les volontés et de là dans les actes.

Voilà pourquoi le Congrès des religions effectif et

pratique me paraît être l'œuvre des missions. Et par conséquent, il y aurait, selon moi, profit pour le règne de Dieu à consacrer au travail héroïque des missionnaires les sommes destinées à faire les frais du Parlement des religions.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de ma parfaite considération et mes vœux pour l'utilité de la consultation que vous avez eu la bonne pensée d'organiser.

F. GODET.

En avril 1897, il reçut avec une grande joie la visite du missionnaire Coillard. Celui-ci a consigné dans son journal le souvenir de cette entrevue.[1] Nous en détachons quelques traits :

Jeudi 8 avril. Dîné chez M. F. Godet, ce saint homme, qui dit m'aimer et avoir prié pour moi. Oh ! quelle affection ! quelle belle intelligence, toute illuminée de la grâce ! Avec lui, je me sentais bien près du Seigneur... ... Je lui parlai de Ryle, qui a été mon père spirituel, et qui m'a béni, — et je lui demandai sa bénédiction. Alors se levant, et nous avec lui, il adressa à Dieu pour moi une prière sublime.

... J'aurais voulu tout recueillir. Voici une perle : « Quand nous faisons le bien, nous ne savons pas *tout* le bien que nous faisons. Quand nous faisons le mal, nous ne savons pas *tout* le mal que nous faisons. »

De son côté, F. Godet écrivait à la grande duchesse de Baden, le 29 décembre 1897 :

... Oserais-je rendre V. A. attentive au magnifique ouvrage que vient de publier M. le missionnaire Coillard sur l'œuvre missionnaire accomplie au Zambèze ? Cet homme héroïque peut être envisagé comme l'exécu-

[1] Texte inédit que nous a obligeamment communiqué M. Ed. Favre, biographe de Coillard.

teur du testament de Livingstone, mourant à genoux, la tête appuyée sur son petit lit, dans sa solitude africaine. Qu'on se sent humilié, au milieu du bien-être dont on jouit dans sa chambre chaude, au milieu des siens, de tout le confort de notre civilisation, quand l'on compare sa vie à celle de ces hommes, dont l'existence est semblable à un martyre journalier!

Parmi les amis anciens qu'il possédait encore, il faut mettre au premier rang Félix Bovet. La divergence de leurs vues ecclésiastiques dans la crise de 1873 n'avait porté aucune atteinte à leur vieille affection. Ils étaient demeurés en relations constantes, et, pendant des années, se rencontrèrent dans le travail de la *Bible annotée*, qui réunissait chaque samedi matin, dans la chambre de Frédéric Godet, ses principaux collaborateurs. De très anciens souvenirs communs les unissaient, et il y avait une nuance de tendresse paternelle dans l'affection que le théologien portait à Félix Bovet. Aussi fut-il douloureusement ému quand il sut qu'il était touché par une maladie qui ne laissait point d'espoir. Il lui écrit le 3 octobre 1897 :

Mon cher ami,

C'est avec une sorte de stupeur que j'ai appris la gravité du mal dont vous êtes atteint. Mon fils Philippe m'a dit qu'en causant avec lui vous vous étiez comparé à un condamné à mort. Condamné, mais sans fatale échéance ; condamné, mais sans l'atroce corrosif du remords ; condamné, possédant en Jésus un oreiller sans épines, comme disait ce Betchuana qui avait sans doute souvent couché à la dure. Et quel bonheur de marcher vers la tombe entouré de figures amies et reconnaissantes! Ces consolations, nous les possédons tous deux. Béni soit sans fin Celui à qui nous les devons!...

Votre vieux compagnon de route.

Bovet lui répondit pour son jour anniversaire (25 octobre) ; Godet, en le remerciant, lui disait :

Les vœux font penser à l'avenir : les vôtres m'ont, je ne sais pourquoi, ramené au passé. Toutes les grâces dont nous avons tous deux été les objets se sont représentées à ma pensée dans leur contraste émouvant avec le sort de tant d'autres : enfance heureuse, entourée d'affection ; éducation pieuse, instruction relevée ; appels divins répétés, acceptation toujours plus complète de la grâce offerte, efforts d'y répondre ; activité heureuse et bénie, jours paisibles, protection providentielle constante... Comment compter tous ces bienfaits sans en oublier un seul ? Avec tout cela, vie de famille heureuse, compagnes dévouées, enfants pleins d'affection, nous causant non d'amers chagrins, mais de vraies joies !... C'est une ligne qui ne finit pas. Elle aboutit pourtant à une phase d'épreuve, pour vous, cher ami, et pour moi aussi, dans le cours de cette année. Et que dire, maintenant, quand du passé on regarde en avant ? — Notre Dieu ne se retirera pas de nous. Il remplira et bénira l'avenir comme il a rempli et béni le passé. Allons en avant, quelque obscur soit-il, dans le sentiment que m'exprimait une femme pieuse par cette expression si douce : *le repos de l'attente...*

Votre vieil ami.

L'année suivante, il lui écrivait à la même occasion, et ce fut la dernière lettre qu'il adressa à son ami de Grandchamp :

Neuchâtel, ce 5 novembre 1898.

... Merci pour ces lignes pleines d'une tendre et chaude amitié... Vous me rappelez une circonstance qui s'est effacée de mon souvenir : le 25 octobre 1843, où nous avons dîné ensemble chez M. Andrié, à Berlin. Mais il y a tant d'autres choses entre nous, dans le passé, que je n'ai pas oubliées, et qui restent gravées dans ma vie,

et non pas seulement dans mon cœur ! Je relisais hier une série de billets de votre main, où vous me donniez des explications bien intéressantes sur les hébraïsmes de Luc. Vous aviez fait pour cela des recherches dans l'excellent Vorstius (il faudra qu'une fois je vous redemande ce volume, qui a longtemps habité chez moi).

Je ne vous dis pas toute notre sympathie pour le chemin douloureux que vous êtes appelé à traverser, et qui rappelle celui du prétoire à Golgotha. Nous vous y accompagnons chaque jour par nos prières. La fin de toutes choses sera l'alléluia éternel. C'est le port où nous nous retrouverons, « cachés, comme dit Vinet, dans la joie universelle ».

Parmi les lettres, de plus en plus rares, et presque toujours dictées, qu'il adressait encore à quelques amis, nous recueillons les suivantes :

A Gaston Frommel. 27 mars 1898.

Mon bien cher ami

Que je m'excuse avant tout auprès de vous d'avoir tardé si longtemps à vous remercier de l'envoi de votre ouvrage : *L'évolutionnisme religieux*. Ce n'est pas de *l'envoi* que je devrais dire, mais de sa *publication*. Que de fois je me suis écrié en le lisant : Admirable ! — Faire heurter le torrent de l'évolution au rocher inébranlable de la conscience morale à tous ses degrés de développement, voilà ce que vous vous êtes proposé de faire, et il me semble que vous y avez pleinement réussi. Ce n'est peut-être pas le moyen le plus sûr de fermer la bouche à l'évolutionnisme. « Avec la philosophie et la nymphe Écho, disait Tholuck, personne n'a le dernier mot. »

... Vous nous aviez fait espérer une petite visite à Neuchâtel : ne tiendrez-vous pas cette promesse ? Votre chambre vous attend. Nous avons tant de choses à nous communiquer comme on ne peut le faire que de bouche...

Je ne vous demande pas de lettre : je sais trop combien vous êtes occupé ; d'autant plus au revoir !

A la grande-duchesse de Baden. 13 juin 1898.

L'excès du mal est bien souvent le moyen dont Dieu se sert pour travailler à ramener le bien. C'est ce que nous voyons aujourd'hui dans ce qui se passe chez la jeunesse universitaire. A côté de l'épouvantable déviation des vrais principes religieux et moraux, que l'on remarque avec douleur chez un si grand nombre, quelle puissante réaction de l'esprit chrétien ! On les compte par centaines, par milliers, les jeunes gens qui se rattachent à l'Union chrétienne et aux sociétés d'abstinence...[1]

... Voici le jour qui approche de l'anniversaire du départ du bien-aimé empereur Frédéric. Je suis rempli en ce moment des douleurs sans nom qui ont abreuvé ce cœur si sensible et si tendre. Que s'est-il passé chez lui en voyant descendre avec lui dans la tombe les nobles desseins qu'il méditait depuis si longtemps ? Quels cris déchirants sont montés vers le ciel et redescendus, semble-t-il, sans avoir été écoutés ! Et pourtant, la conviction se fait de plus en plus jour dans mon cœur que les douleurs auxquelles il a été soustrait auraient été plus intolérables encore que celles qu'il a dû subir. Peut-être adore-t-il maintenant la cruelle dispensation dont il a paru être la victime.

Il est sans cesse devant mes yeux dans ces jours d'agonie, avec tout ce qui le rendait si aimable et si précieux. C'est que je viens de relire toutes les lettres qu'il m'a écrites depuis l'année 1844, où je l'ai quitté, jusqu'à l'année 1888, où il nous a quittés. C'est tout le côté *intérieur* de sa vie qui a ainsi repassé sous mes yeux. Ses graves préoccupations politiques et ecclésiastiques, ses luttes, ses douleurs déchirantes à l'occasion de la

[1] Écho de la visite de John Mott, qu'il eut à ce moment.

perte de ses enfants, son admiration et son amour pour ses parents, tout particulièrement pour Votre Altesse Royale, l'influence si grande de la sainte-cène sur sa vie religieuse, le prix inestimable des moments de recueillement par lesquels il se préparait à cet acte solennel, sa reconnaissance pour son Dieu qui lui avait donné une compagne répondant de tous points aux besoins de son cœur, et pour les douceurs de sa vie domestique, entouré comme il l'était d'enfants chéris dont l'amour le comblait de joie, — toute cette vie si riche, si pure, si douce, coulant comme un ruisseau caché sous l'enveloppe des complications et des luttes extérieures, tout cela a passé de nouveau sous mes yeux, souvent mouillés. En relisant cette cinquantaine de lettres adressées à celui qui avait passé seulement sept ans avec lui à un âge encore si tendre, une telle fidélité, une telle affection, une telle confiance m'ont à la fois brisé et réjoui le cœur.

Au moment où il écrivait ces lignes, le pays de Neuchâtel s'apprêtait à célébrer le 50e anniversaire de son émancipation. Frédéric Godet, on s'en souvient, avait été des premiers, et cela par fidélité à sa conscience religieuse, à accepter le fait accompli en 1848. Les partisans obstinés de l'ancien régime l'en avaient très vivement blâmé; mais il avait reçu, de Berlin même, l'approbation complète de son attitude. L'état de sa santé ne lui permettait pas de jouir des fêtes de 1898, auxquelles il avait, outre les raisons patriotiques, des motifs personnels de prendre intérêt; mais il crut devoir écrire une note (que nous avons trouvée parmi ses papiers) pour expliquer son point de vue sur ce jubilé. Il commence par faire des réserves sur la manière dont s'est accomplie cette révolution inévitable. Ceux qui prirent les armes en 1848, presque tous membres d'une des Bourgeoisies, avaient prêté serment au roi de Prusse comme prince de Neuchâtel :

Les membres du futur Conseil d'État qu'amenait à Neuchâtel, le soir du 1er mars, une voiture que je crois voir encore, étaient tous ou presque tous membres de l'assemblée législative. Ayant assisté jeune homme à la séance d'ouverture de ce corps, je me rappelais les avoir vus et entendus jurer à main levée *de ne rien entreprendre contre l'autorité du Prince*. Comment aurais-je pu, en les voyant arriver à Neuchâtel pour proclamer la destitution de la royauté, ne pas me rappeler cette scène? — Les serments politiques, dit-on, ne lient pas. — Je ne pense pas qu'aucun honnête homme puisse partager cette opinion. Il me semble qu'il vaudrait mieux alléguer, pour expliquer cette infidélité à la parole jurée, la puissance des circonstances de ce moment critique et l'attrait irrésistible qu'exerçait sur une partie de notre peuple la perspective de l'union avec la Suisse, attrait rendu toujours plus ardent par la résistance qu'y opposait notre ancien gouvernement, dont la tâche eût été plutôt de travailler pacifiquement à cette transition, comme y invitait toute notre histoire.

S'il y a eu faute dans la façon dont s'est opérée la révolution de 1848, le soulèvement de 1856 en fut le contre-coup : les insurgés voulaient réparer l'infidélité des Neuchâtelois :

Leur acte n'en était pas moins révolutionnaire, déclare F. Godet. « Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; il n'est pas de puissance qui ne vienne de Dieu. » Je n'ai pas craint de prêcher sur ce passage dans l'église de Neuchâtel peu de temps après 1856 ... En 1898, il y a, pour le peuple neuchâtelois, à la fois de quoi bénir et de quoi s'humilier. C'est avec ce jugement de plus en plus affermi en moi que je dirai bientôt adieu à ma patrie bien-aimée, en priant pour elle.

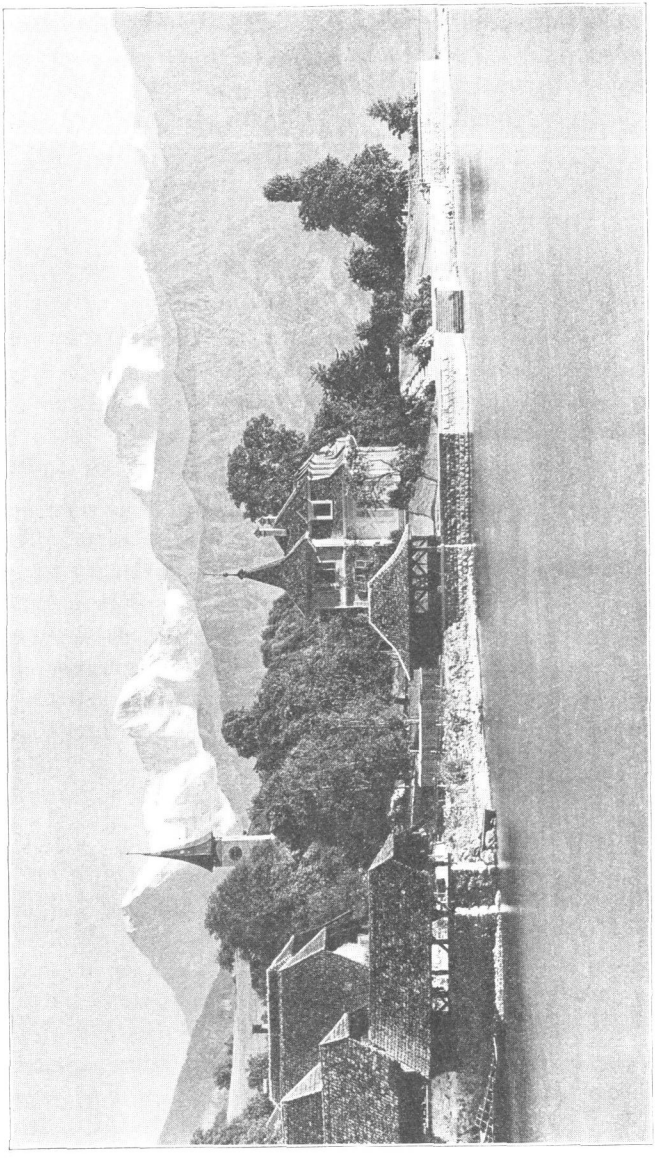
Neuchâtel, ce 23 novembre 1897.

Au moment où Neuchâtel revêtait sa parure de fête,

il partait pour le séjour qu'il avait coutume de faire chaque été en quelque site alpestre. Depuis 1896, il passait ses vacances dans une contrée qu'il aimait entre toutes, la rive nord du lac de Thoune : il avait trouvé à Hilterfingen, tout près du débarcadère d'Oberhofen, une petite demeure paisible où tout, gens et choses, était à son gré. De cet agreste village, encore préservé de la cohue cosmopolite, on jouit d'une vue splendide sur la Blumlisalp et les cimes voisines; les environs offrent des promenades faciles, qui convenaient à son âge; il avait enfin la société d'un homme qu'il connaissait depuis un quart de siècle et qu'il aimait beaucoup, le très sympathique pasteur Haller.[1] Le vieillard, quand il suspendait son travail, passait de longs moments assis sous le grand tilleul d'où il aimait à contempler, par les radieuses matinées, les merveilles du paysage aimé. C'est là qu'il goûta les dernières impressions de nature alpestre, qui avaient tenu tant de place dans sa vie. C'est là aussi qu'en 1896, il achevait la préparation de son dernier ouvrage, cette *Introduction* dont, le 21 novembre, il remit, tout heureux, à l'imprimeur les premières feuilles.

Il passa de nouveau l'été 1898 à Hilterfingen. Il y reçut avec un vif plaisir la visite d'un ami inconnu, avec qui il correspondait depuis quinze ans et qui professait une vive admiration pour ses travaux exégétiques : l'abbé Le Camus, alors directeur du collège Saint-François à Castelnaudary, qui devint plus tard évêque de la Rochelle : « Je l'estimais grandement en raison de ses œuvres, écrira plus tard le prélat; je l'ai aimé très tendrement dès que je l'ai eu vu. Sa science, sa sûreté de conception, sa netteté d'exposition, ont fait de lui un

[1] Hans Haller (1847-1911) fut pasteur des protestants de Fribourg, puis, de 1884-1905, pasteur à Hilterfingen.



HILTERFINGEN

des meilleurs maîtres comme exégète ; mais l'inoubliable sérénité de son âme, la sainte sincérité de sa foi, la douceur de sa charité, le feront vivre longtemps comme un idéal de vie religieuse parmi tous ceux qui l'ont connu. »

Nous avons sous les yeux une bonne partie des lettres échangées par le prêtre catholique et le théologien protestant. Les premières remontent à 1883. L'abbé Le Camus dit à F. Godet quel profit il a retiré de ses commentaires de Saint Jean et Saint Luc, et lui envoie sa *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ :* « J'ai vécu avec vous ces dernières années, » lui dit-il. En 1891, il lui offre son premier volume de l'*Œuvre des Apôtres,* à quoi F. Godet répond :

Je sens que malgré les dissentiments qui nous séparent à la surface, une même foi profonde au Sauveur, un même amour ardent pour lui nous unissent devant Dieu, et je forme les vœux les plus sincères pour que des ouvrages aussi savamment pieux que les vôtres marquent une trace profonde dans le sol de votre Église.

Je vais maintenant, répond l'abbé, vous retrouver dans les Épîtres aux Romains et aux Corinthiens. Je m'en fais une fête, car votre netteté, votre précision critique autant que votre foi pieuse, vont à ma note d'âme. (17 juin 1891.)

Après avoir reçu la première livraison de l'*Introduction*, l'abbé Le Camus écrit au « cher et vénérable docteur » :

Il est merveilleux de voir comme l'âge n'atteint nullement en vous ni la netteté de la pensée, ni la précision de l'expression, ni l'effort de mémoire nécessaire à quiconque doit, entre les systèmes les plus divers, édifier et défendre le sien... C'est de la solide construction que

vous faites là, et elle restera debout quand plus personne ne parlera des élucubrations fantaisistes de tant d'autres exégètes. Courage, heureux et pieux vieillard! Que notre Seigneur vous donne d'achever largement votre belle *Introduction !* Elle deviendra classique. (3 juillet 1897.)

... En ce moment, vénéré docteur et excellent ami, je m'occupe de la Ire aux Corinthiens. De tous les livres que j'ai sous la main — or ces commentaires sont nombreux — le vôtre est de beaucoup celui qui me donne le plus de satisfaction. J'ai une vraie joie intellectuelle à être avec vous, et tout mon désir serait d'avoir une occasion de vous rencontrer et de vous embrasser très fraternellement. Si, dans mes nombreux voyages, je repasse jamais par la Suisse, je ferai un crochet sur Neuchâtel pour vous voir... En attendant, bon courage, et pour le Maître toujours!

Ainsi écrivait l'abbé le 28 juin 1898. Un mois plus tard, il débarquait à Oberhofen, et le prêtre catholique et le filleul du dernier Ostervald s'embrassaient comme des frères que rien ne sépare. L'abbé Le Camus, nature cordiale, puissante, exubérante, conquit d'emblée ses hôtes et voulut bien lui-même garder d'eux un bon souvenir :

Les douces et bonnes heures que j'ai passées avec vous et les vôtres, en présence de la belle nature prêchant si magnifiquement, mais pas plus harmonieusement que vos âmes, Dieu et ses suaves bontés ! Comme il y a toujours un terrain commun où les cœurs qui aiment le Maître s'entendent fraternellement ! Veuillez dire en particulier à votre fils Robert combien il m'a charmé par ses prévenances et son amabilité. Vous et la bonne madame Godet devez être bien reconnaissants à Dieu, qui vous a donné de tels enfants...

Je fais des vœux bien ardents pour que votre œuvre

arrive à bonne fin. Ne vous fatiguez pas outre mesure, mais pensez qu'on est impatient de connaître vos vues sur chaque évangéliste et sur saint Jean en particulier. J'ai eu l'occasion, durant ma retraite,[1] de recommander vos travaux, et je n'y ai pas manqué.

Les 31 octobre et 1er novembre 1898, l'Église indépendante neuchâteloise célébrait son 25me anniversaire. Le Synode était réuni à Neuchâtel. L'après-midi du second jour, Frédéric Godet, à qui un salut respectueux venait d'être adressé, vint en remercier ses frères par une allocution sur le Psaume CXXVIe :

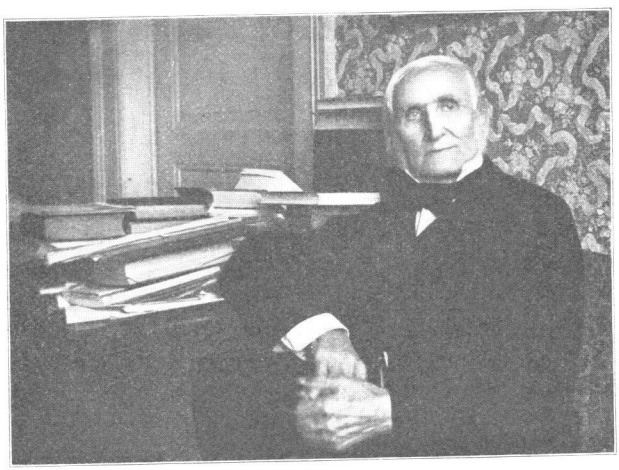
« Quand l'Éternel ramena les captifs de Sion, nous étions comme ceux qui songent. Alors notre bouche éclata de joie et notre langue de chants de triomphe. Alors on dit parmi les nations : L'Éternel leur a fait de grandes choses ! L'Éternel nous a fait de grandes choses ; nous en avons été réjouis. Éternel, ramène nos captifs, comme les eaux dans les torrents du Midi. Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chants de triomphe. Celui qui porte la semence en terre ira en pleurant : il reviendra avec des cris de joie quand il rapportera ses gerbes. »

Il y a des rêves qui restent rêves ; il y en a d'autres qui se réalisent, et au delà de toute espérance, comme celui du psalmiste.

Dans l'été de 1873, lorsque se préparait la crise qui a donné lieu à la naissance de l'Église indépendante neuchâteloise, lorsqu'on ne savait encore quel parti chacun prendrait, une dame de Neuchâtel me disait : « Je vous offre mon salon pour notre futur lieu de culte. » — On ignorait encore quel serait le nombre de ceux qui feraient dans l'inconnu le saut de la foi. Je lui répon-

[1] L'abbé venait de prêcher une retraite à Nancy, d'où est datée cette lettre.

dis : « Peut-être serons-nous vingt ou trente ; je serai heureux dans ce cas d'être votre pasteur, si vous voulez bien m'accepter. » C'était là le rêve. Vous voyez aujourd'hui ce qu'est la réalité. Ce sont, non des dizaines, non des centaines, mais des milliers ! Nous avons eu le privilège de pouvoir constamment donner des pasteurs à nos vingt et quelques troupeaux, d'en procurer une



DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DE F. GODET

douzaine aux Églises de la Belgique, quelques-uns à l'Église de France, et enfin d'envoyer trente et quelques missionnaires aux peuples païens.

Un rêve si richement réalisé en appelle un autre : nous le voyons dans le psaume même que je viens de vous lire. Après avoir parlé des captifs que l'Éternel a déjà ramenés, le psalmiste prie en disant : « Éternel ! ramène nos captifs, comme les eaux dans les torrents du Midi. »

C'est aussi là mon vœu dans ce jour anniversaire de la fondation de notre Église. Combien de nos paroisses, combien de cœurs parmi nous ressemblent à ces lits de torrents desséchés des pays du Midi, auxquels pensait

le psalmiste ! Oh, que la pluie du ciel y descende et les change en courants d'eau rafraîchissants et vivifiants ! Que tous les fidèles qui parmi nous professent d'embrasser la croix comme leur moyen de salut, la serrent sur leur cœur comme l'instrument de crucifixion de leur vieil homme, et en même temps de résurrection à une vie nouvelle dans la communion du Christ glorifié ! Que chaque membre de nos Églises se tienne, comme Élie, devant l'Éternel, pour faire descendre du trône de grâce la pluie du Saint-Esprit sur nos Églises ! Que chacun de nous et chacun de ceux que nous représentons ici, devienne comme la main du céleste semeur pour répandre la divine Parole au près et au loin, afin de pouvoir participer là-haut à la joie de la moisson, cette joie que le Seigneur lui-même a appelée *sa joie !*

Heureux, trois fois heureux, a dit Vinet, celui qui, restant caché dans la joie universelle, gardera dans son cœur l'ineffable regard et l'éternelle parole : « Cela va bien » du Maître et du Père !

C'est là mon vœu pour tous les membres de ce Synode, mon nouveau rêve pour l'Église qu'il dirige. Que Dieu le réalise comme il a réalisé le premier !

Quelques jours après, F. Godet écrivait à une dame qui lui avait envoyé ses félicitations pour son anniversaire :

Neuchâtel, 5 novembre 1898.

... Le jour pour lequel vous avez bien voulu joindre vos félicitations à celles de bien des amis, a été pour moi, vous le comprenez, un jour de profonde humiliation et de vive reconnaissance. Au terme de soixante-deux ans de ministère, il est impossible de ne pas penser avec douleur aux fautes commises et à tout le bien non fait ou mal fait ; et, d'autre part, on mesure l'immensité du support de Dieu, de ses bienfaits et de ses secours. C'est un point d'arrêt d'où l'on regarde et en arrière et en avant, en se demandant avec étonnement

si réellement on est encore là, resté presque seul de tant d'amis et de frères qu'on ne voit plus autour de soi et cherchant à anticiper par l'espérance de la foi le bonheur de l'arrivée.

Le 30 mars 1899, il écrit à un pasteur français, M. Corinaldi, ancien étudiant de Neuchâtel : « Dieu me donne la force de travailler encore. Je viens d'achever mon petit *Marc*, et je me mets à *Luc*. Si je pouvais finir ces trois synoptiques, j'en serais bien reconnaissant ; car il me paraît qu'on fait bien fausse route à leur égard. »

A une dame dans le deuil. 8 juin 1899.

... Oui, si nous envisageons la mort sans la rattacher à ce qu'en a fait le Sauveur, elle a pour nous quelque chose de bien lugubre. Ce n'est pas seulement la séparation de ce et de ceux que nous aimons ; c'est la rencontre de l'âme avec la sainteté parfaite ; c'est l'entrée subite dans l'inconnu. Mais cet inconnu, Jésus l'a éclairé de sa lumière. Il a dit aux siens qui l'entouraient effrayés — et cette parole s'applique à tous les croyants que ces quelques-uns représentaient : « Je m'en vais vous préparer la place... » La mort n'est donc plus, pour celui qui croit à sa personne et à sa parole, une chute dans le noir abîme ; c'est la réception dans le sein de Jésus... La mort est ainsi transformée par lui aussi bien que la vie, depuis le moment où nous le connaissons.

La belle saison de 1899 le ramène à Hilterfingen, d'où il écrit à la grande duchesse de Baden, le 4 septembre 1899 :

... Le magnifique été que nous venons de passer sur les rives du charmant lac de Thoune n'a été troublé par

aucun accident et aucune maladie... J'ai pu continuer sans interruption mes travaux, plus nombreux que je n'aurais voulu. Ce sont des éditions nouvelles d'ouvrages précédemment publiés, puis la continuation de *l'Introduction au Nouveau Testament*. Ma femme, grâces à Dieu, sans être tout à fait bien, peut cependant supporter les fatigues du ménage, écrire pour moi, et lire et se promener souvent avec moi. C'est une grande grâce que Dieu m'accorde, et qui en couronne tant d'autres !...

Un des derniers articles qu'il écrivit traitait de l'expiation.[1] Il reçut de Frommel une lettre qui l'en remerciait en ces termes :

6 avril 1900... Je viens de lire votre bel article... Pourquoi m'avoir dit que je n'en serais pas content ? Au contraire : non seulement je suis tout à fait d'accord avec votre exposé et vos conclusions, mais j'en ai beaucoup profité et je vous remercie, avec tant d'autres qui l'ont fait déjà ou qui le feront encore, de nous avoir donné votre expérience et votre pensée sous une forme si pure, si simple et si touchante.

Le seul point que vous n'avez pas touché, qui me paraît important et sur lequel j'insiste beaucoup dans mon propre exposé, est la question de justice : la substitution de Jésus-Christ est-elle juste ? Et je réponds : *oui*, au nom de la solidarité et à condition que la substitution soit comprise comme objet de cette foi qui réalise la solidarité du pécheur avec la personne de Jésus-Christ.

Je cherche à montrer que la solidarité est une loi naturelle avant d'être un dogme biblique ; que cette loi naturelle est aussi une loi morale ; que la conscience sérieusement interrogée l'approuve et la réclame dans tous les domaines, et qu'elle implique, dans tous les do-

[1] *La relation entre les souffrances du Christ et le pardon des péchés. Journal religieux,* 12 et 19 mai 1900.

maines aussi, la substitution individuelle, même juridique. Ce principe posé, je l'applique à l'œuvre de la rédemption, et je justifie ainsi (je fais apparaître juste devant la conscience), en l'appuyant sur une loi naturelle et sur une loi morale, ce que vous affirmez, et *tout* ce que vous affirmez, en vous appuyant sur le texte biblique.

... Je n'ai pas besoin de vous redire combien nous avons été heureux de vous revoir, vous, cher Monsieur, et notre chère madame Godet, et combien nous demeurons touchés de votre si excellent et paternel accueil...

F. Godet répond le 14 avril :

... Je suis bien reconnaissant de l'impression favorable que vous m'exprimez. Je médite sur ce sujet depuis le temps de mes études, je m'en suis entretenu maintes fois avec Tholuck, Neander, Olshausen, Nitzsch, Rothe, etc... J'ai là leurs réponses notées dans un carnet; elles diffèrent toutes les unes des autres, je n'ai pu me rattacher à aucune d'elles.

Vous avez remarqué le manque de ce qui concerne la *justice* divine, et je suis heureux de penser que vous comptez traiter spécialement ce point. Mais n'oubliez pas que la grande difficulté dans ce sujet, celle que j'ai toujours vue se dresser devant moi, n'est pas d'expliquer la substitution en elle-même : la solidarité, au besoin, y suffit, c'est ce que Neander faisait toujours ressortir; mais c'est *son but*. Pourquoi *a-t-il fallu ?* Comment l'expliquer sans tomber dans l'idée du conflit inadmissible entre deux perfections divines, dont l'une cherche à se défaire des exigences de l'autre.

Voilà, me paraît-il, le gros problème ; je ne l'ai pas résolu, à peine tourné. Faites mieux ! Personne ne s'en réjouira plus vivement que votre dévoué...

Pour son travail de l'*Introduction*, F. Godet consulta souvent M. le professeur Barth, en la science duquel il

avait la plus grande confiance ; il s'arrêta à plus d'une reprise à Berne pour s'entretenir avec lui. C'est à ce collègue plus jeune qu'il adressait en 1900, peu de temps avant sa mort, ces lignes que M. Barth cita dans le discours qu'il prononça à l'enterrement de son vieil ami :

Je vois toujours plus clairement combien, sur le même et unique fondement religieux, on peut élever des édifices théologiques différents. Nous ne voyons que comme au moyen d'un miroir ; il est bon de se le répéter en face de différences avec des frères que l'on respecte et que l'on aime. Si nos armes sont différentes et nos uniformes de couleurs diverses, c'est pourtant sous le même chef et pour la même cause que nous combattons. Il faut ici la largeur de la charité et le sentiment d'un attachement commun et également profond au même Sauveur et Seigneur.

Il avait sans doute expérimenté aussi cette vérité dans sa relation si cordiale avec l'abbé Le Camus. Les lettres échangées avec lui deviennent plus longues et plus intimes. Les deux amis causent à cœur ouvert de tout, même de l'Affaire... Une lettre charmante du prêtre, écrite le jour de Pâques 1900, de Rome, où il assistait à un congrès d'archéologues chrétiens, apporte au théologien de Neuchâtel « l'alléluia que chantent, à l'instant, toutes les cloches de la Ville sonnante... »

Frédéric Godet répond en juillet seulement, des bords du lac de Thoune, « de cette chambre, lui dit-il, où votre place est toujours prête à vous recevoir ». Il poursuit : « Je crois que ce dernier hiver a été le temps le plus rempli de ma vie. Si vous recevez la *Bible annotée*, vous aurez vu que nous sommes enfin parvenus à terminer ce long et sérieux ouvrage ; puis vous ne tarderez pas à recevoir enfin ce Luc que vous réclamez affectueuse-

ment. » Après deux pages de réflexions sur le voyage en Terre-Sainte et le séjour à Rome dont son correspondant l'a entretenu, il termine ainsi :

Vous a-t-il été donné de converser quelque peu intimement avec l'auguste vieillard [Léon XIII] de qui vous espériez être reçu ?... Je continue, grâces à Dieu, à me porter assez bien, et à pouvoir donner quelques heures par jour au travail... Ma femme est très sensible à votre affectueux souvenir... Je remercie Dieu du lien qu'il a formé entre nous, et lui demande de le maintenir et de le fortifier dans l'amour de Christ pour nous et dans le nôtre pour lui.

Cette lettre fut la dernière qu'il adressa à son ami catholique. Pendant les trois mois passés à Hilterfingen, il avait encore beaucoup travaillé : il avait achevé, en vue d'une nouvelle édition, la révision de son *Saint Jean*. Mais des douleurs névralgiques produites par l'enflure d'une glande au cou le faisaient déjà beaucoup souffrir. Rentré à Neuchâtel le 28 septembre, il eut encore l'énergie de lire et d'annoter le commentaire allemand du professeur Wetzel, récemment paru à Bâle, sur le quatrième évangile. Il conservait entière cette activité d'esprit qui se portait sur les objets les plus divers de l'actualité, n'oubliant pas un jour de se faire lire dans le *Journal de Genève* un roman qui le captivait au plus haut point, *Docteur Germaine*, de Mme Noëlle Roger.[1]

C'est le 25 octobre, jour de son quatre-vingt huitième anniversaire, qu'il se leva pour la dernière fois. Son ardeur au travail ne s'était point ralentie ; de son lit, il dicta encore des notes théologiques. Quatre jours lui restaient à vivre. Les siens étaient soutenus par l'assurance de sa paix, que ne troublaient point même les

1 Il put encore en lire les dernières pages le 24 octobre 1900.

heures d'angoisse physique ; il gémissait parfois : « O mon Dieu, quand sera-ce que je verrai ta face ! » Il disait aussi, avec ce tour naturellement ingénieux qu'il donnait à ses pensées : « Ah ! on ne se rend pas assez compte de tout ce qu'il y a de positif dans cette négation : ne pas souffrir ! » « Je suis en repos », disait-il à un frère plus jeune, aimé comme un fils, le pasteur Samuel Robert. Puis, après la prière de celui-ci, il s'écria : « Aller au devant de Jésus-Christ, c'est doux ; mais c'est sérieux, bien sérieux ! » Il faut, pour comprendre pleinement cette parole, la rapprocher du mot que nous avons cité plus haut : « La mort, c'est la rencontre de l'âme avec la sainteté parfaite. »

Il eut aussi la visite de M. Robert-Tissot, de vingt ans moins âgé que lui et qui avait été de ses premiers étudiants. Le vénéré pasteur, après avoir prié, embrassa le mourant, qui lui dit : « Je reçois ce baiser de paix comme celui du Seigneur lui-même. »

Son extraordinaire liberté et présence d'esprit se peignait dans ses réparties, où il y avait non seulement de l'à-propos, mais de l'enjouement. Comme un de ses enfants observait qu'il avait repris « bonne mine », il riposta avec un sourire... : « Bonne mine à mauvais jeu ! »

A six heures du soir, le samedi 27, il eut avec son fils aîné une conversation prolongée, au cours de laquelle il lui donna toutes ses instructions pour l'achèvement de son *Introduction*. Il s'exprimait avec une lucidité parfaite, discutant des questions de théologie, motivant ses opinions sur chaque point spécial, nommant divers ouvrages récents, citant des textes grecs... Nous étions dans la stupéfaction de voir cette persistance de la vitalité intellectuelle dans un vieillard qui n'avait presque plus la force de remuer les membres : c'était le triomphe éclatant de l'esprit sur la matière.

Le dimanche, la faiblesse augmenta, mais la présence d'esprit demeurait complète. Lorsque son fils Georges lui offrit de lire l'évangile et de prier avec lui : « Ce n'est pas nécessaire », dit-il faiblement. Puis, craignant qu'on se méprît sur le sens de cette parole, il rassembla ses forces pour ajouter : « Maman m'a lu ce matin les promesses de Jésus : je n'ai plus besoin des promesses ; j'ai la chose. »

L'enjouement subsista jusqu'au bout, avec ce don des rapprochements imprévus, qui donnaient à sa conversation tant de saveur. Comme on le transportait dans un autre lit plus frais, il articula d'une voix faible : « C'est un symbole du grand passage. »

On lui dit que la bonne, qui le vénérait et l'aimait de tout son cœur, ne se sentait pas le courage de jouer de la zither, comme elle avait coutume de faire le dimanche après-midi. Il dit alors au souffle, avec un sourire : « Elle a suspendu sa harpe aux saules du rivage... »

Il adressa un mot à chacun, sans faire proprement d'adieux, sans qu'aucune manifestation extérieure altérât le caractère naturel et familier de ces heures suprêmes. Une fois il dit aux siens : « Je vous ai portés sur mon cœur toute ma vie, et j'espère qu'il me sera encore permis de vous porter sur mon cœur là-haut. »

Durant la dernière nuit (du dimanche au lundi), ses plus grandes souffrances ayant cessé, il fit plusieurs efforts pour écrire : les quelques lignes qu'il parvint à tracer encore ne se rapportaient qu'aux autres, à la fatigue qu'il supposait chez ceux qui le veillaient. Il semblait vouloir montrer aux siens, une dernière fois, sa sollicitude et sa tendresse.

Dès huit heures du matin, il ne parla plus ; et, deux heures plus tard, il s'endormait si paisiblement, que nous attendions encore son dernier soupir après qu'il l'avait insensiblement rendu.

Il fut enterré mercredi 31 octobre après-midi. A l'arrivée du long cortège au cimetière de Beauregard, vers cinq heures du soir, les Alpes, entièrement découvertes, étaient illuminées par un de ces splendides couchers de soleil qu'il avait tant aimés. C'était bien, selon le mot du poète, « le soir d'un beau jour ».

RECTIFICATIONS

A page 2, ligne 6, lire : la paroisse de *Cortaillod*, et non : de *Neuchâtel*.

A page 8, cette phrase : « Godet fut chargé par le Grand Frédéric de meubler le Palais Neuf de Potsdam », est le résumé d'une tradition de famille qui, d'après des renseignements récemment obtenus, ne doit pas être exacte. Il est au contraire probable que D.-F. Godet ne réussit pas à avoir dans cette entreprise la part qu'il sollicitait, ce qui expliquerait le mot un peu amer qu'il dit, p. 13, au sujet du roi de Prusse.

A page 178, nous avons indiqué par inadvertance, comme date de la mort de Georges Godet, celle de son enterrement. Il est décédé le 19 (et non le 21) juin.

A page 481, lire *Tron* et non *Trons*.

A page 331, ligne 15, lire *1865* et non *1765*.

TABLE DES NOMS CITÉS

Aaron, 490.
Abraham, 134, 490.
Agassiz, L., 77, 332, 515.
Ahlfeld, 392.
Albert (de l'Opéra), 40.
Albert (le prince, époux de la reine Victoria), 321.
Alioth, Caroline. Voir : *Godet-Alioth.*
Alliance évangélique, 193-194, 318-320, 393, 407, 416, 432, 442, 463-464.
Amiel, H.-F., 60, 234.
Amiet, Justine, 194.
Ancillon, Frédéric, 80.
Andrié, J.-F., 164, 197, 340, 531.
Andrieux, 40, 53.
Angoulême (duchesse d'), 48.
Anna (princesse de Prusse), 78, 393.
Appia, Georges, 113.
Appia, Henry, 459, 502-504.
Appia, Paul, 77, 113, 222.
Arago, 51.
Archives, 163, 225, 283.
Argout (d'), 52.
Arlaud, Jean, 17.
Arlaud, Marie-Anne. Voir : *Godet-Arlaud.*
Arlaud, Pierre, 6.
Arndt, 133.
Astié, 434, 487, 489.
Attinger frères, 175.
Auber, 40, 41.
Auberlen, 292.
Aubert, Louis, VIII, 431, 441, 516.
Augusta (princesse, reine, impératrice), 94, 97, 98, 109, 115, 121, 122, 127, 129, 155, 162, 165, 166, 179, 198, 201, 321, 367, 368, 392, 461, 466, 476.
Avenir (*L'*), 46.

Bach, J.-S., 347.
Bachelin, Auguste, 462, 485.
Baden (Frédéric, grand-duc de), 386, 433, 460, 467.
Baden (Louise, grande-duchesse de), 120, 129, 175, 179, 200, 224, 303, 411-412, 460, 524-525, 529-530, 533-534, 543-544.
Bakounine, 364.
Barbié du Bocage, 50-51.
Barde, Ed., 366, 392.
Barrelet, James, 448.

Barrot, Odilon, 52.
Barth, F., 354-355, 521-522, 545-546.
Bartholdi (la baronne), 519.
Bartholmess, W., 231, 235-236.
Baudissin, W. de, 433-434.
Baumgartner, A.-J., 500.
Baup, 81, 193.
Baur, F.-Chr., 259, 351, 438.
Belles-Lettres (Société de), 514-515.
Bengel, 99.
Berguer, Henry, 505-506.
Berkeley, 283.
Bernus, Auguste, 344.
Berryer, 46.
Bersier, Eug., 326.
Bersot, 30, 522-523.
Berthier, 29.
Berthoud, Aloys, 443.
Berthoud, Charles, 311-312, 333.
Berthoud, George, 334, 382.
Berthoud, Louis, 48, 381.
Berthoud, Frédéric, pasteur de Neuchâtel, 19-20.
Berthoud, Alexis, pasteur de Valangin, 103.
Bertrand (le général), 54.
Besson, Paul, 505.
Bethmann-Hollweg, 225, 371.
Beyschlag, 434, 506.
Biedermann, A.-H., 455, 465.
Bille, Aug., 64, 68.
Bismarck, 381, 394.
Blucher, 49.
Bonhôte, Euphrasie, 4.
Bonnet, Charles, 17-18.
Bonnet, Louis, VII, 59, 81, 89, 113, 123, 138, 144, 145, 148, 149, 151, 154-164, 167-173, 178-183, 188, 209, 214, 215-217, 222-223, 227-228, 231-232, 235-237, 252-253, 256-259, 261-263, 271, 279, 281, 284, 290-292, 303, 310, 317-318, 321, 325, 396-397, 427, 429-430, 440, 451-452, 479-480, 484-485, 487, 489-490, 495.
Booth (le général), 273.
Bordier, F., 345, 453.
Borel, Alf., 270.
Borel, Eug., 336.
Borel-Girard, G., 173, 353, 362-363, 390.
Bost père, 220.
Boucher, pasteur, 156.
Bouddha, 526.
Bovet, Arnold, 312, 389-390, 451.
Bovet, Félix, VII, 35, 87, 166, 176, 188-192, 194-195, 228-229, 251-252, 266, 269, 311-314, 325, 333, 334, 340-342, 345, 356-357, 360, 399, 405-406, 416-421, 431, 445, 517, 525, 530-532.
Bovet, Philippe, 175, 182, 188, 220, 231, 235, 256, 325, 327.
Brahma, 526.
Brandis, 97, 110.
Bremer, Frédérique, 296.
Bridel, Louis, 344.
Bridel, Philippe, 525.
British Weekly, 492.
Buch, Léopold de, 126.
Buisson, Ferdinand, 346, 355-358, 362-364, 366, 370.
Bungener, Félix, 172.
Burnand, Eugène, 510-511.
Burnier, 170, 220.

Calame, H.-F., 314, 325, 327.
Calvin, 97, 353, 508.
Castelar, 501.
Caussette (l'abbé), 423.
Chaillet (le pasteur), 18, 19.
Chambrier, Alf. de, 333, 340, 341.

Chambrier, Charles de, 66.
Chambrier, F. de (père), 69, 86.
Chambrier, F. de (fils), 133.
Chantron, 377-378.
Charbonnel (l'abbé), 525.
Charles (prince de Prusse), 78, 160, 186-187, 393, 394.
Charles X, 38, 49, 52.
Charrière, Mme de, 18, 19, 25, 26.
Chateaubriand, 44, 170, 172.
Châtelain, Louis, 63.
Chatoney, 48, 56.
Chénier, André, 6, 7.
Chénier, Louis, 7.
Cherbuliez, Ant.-El., 272.
Cherbuliez, Victor, 272.
Chrétien évangélique (Le), 443, 487-489.
Christianisme au XIXe siècle, 193.
Clément de Rome, 189.
Clerc, François, 66, 67, 99, 132.
Clerc, Jules-César, 269.
Coillard, F., 529,
Colani, 237, 279-281, 360, 406, 411.
Comtesse, Paul, 305.
Condé (prince de), 46.
Confédéré (Le), 483.
Constant, Benjamin, 46, 49.
Constitutionnel neuchâtelois (Le), 69-70.
Cooper, F., 115.
Coquerel, Athanase, 332, 360, 363.
Corinaldi, 485-486, 543.
Cornill, C. H., 455, 456, 458, 463, 468, 490-491, 502, 506-507.
Coulon (des Bassets), 265.
Coulon (de Corcelles), 36.
Coulon (Mme Cécile de), 270.
Coulon (Paul de), 306, 340, 415.
Cousin, Victor, 35, 36, 42, 43, 48, 60, 351.
Craig, Mrs., 501.
Curtius, E., 110, 164, 169, 224.
Cuvier, 37, 44.

Damiron, 48, 49.
Damoreau-Cinti, 40.
Dandiran, 487.
Darby, 181, 427-428.
Dardel, Alex. de, 386.
David, Félicien, 326.
David (des Italiens), 40.
David (le roi), 106, 130, 136, 142.
Delachaux, A.-C., 181, 192-193, 211-212, 215, 261, 264, 293, 302, 325-327, 370.
Delaporte, 47.
de la Rive, Aug., 430.
Delbeuf, Régis, 6.
Delitzsch, 506.
Demole, 220.
De Pierre, Frédéric, 5.
Descombaz, 220.
Desor, Ed., 332, 333, 336, 340, 341-342, 355, 360.
Dessoulavy, 381.
Destrey, Madeleine, 1.
De Wette, 74, 257, 262-263.
Diacon, Alph., 62, 172, 324.
Dick (le chevalier), 16.
Dieterlen, Pierre, 312.
Digby, 292.
Dino (duchesse de), 48.
Diogène, 145.
Dober, 94.
Dolgorouki (le prince), 13, 15.
Donzelli, 40.
Döring, 90, 91, 97.
Dostoiewski, 462.
Dowiat, 180.
Dreyfus (l'affaire), 522, 546.
Droz, Numa, 289-290, 407, 408, 431, 482-484.

Dryander, 62.
Dubois (de Bevaix), 332.
DuBois, Célestin, 388.
DuBois, Henri, 305, 308, 497.
DuBois, Jules, 86.
DuBois-Reymond, 77, 108.
Dulong, 42-43.
DuPasquier, 27.
DuPasquier-Brélaz, 324.
DuPasquier, Henri, 64.
DuPasquier, Jacques-Louis, 122.
DuPasquier, James, 33, 57, 75, 147, 172, 179, 180, 182, 209, 238, 240-241, 255, 330.
DuPasquier, Louise-Henriette. Voir : *Sacc-DuPasquier*.
Dupin, aîné, 46.
Dupont de l'Eure, 52.
Duval, 7.

Ebrard, 292.
Élie, 442.
Élisabeth-Louise (ép. de Frédéric-Guillaume IV), 368, 393.
Elliot, 292.
Elphinstone (contre-amiral), 13.
Émancipation (L'), 370.
Enoch, 105, 486.
Esaïe (le prophète), 195, 513.
Escher & Wyss, 302.
Eschyle *(Prométhée)*, 488.
Espérance (L'), 156, 162, 163, 193, 225, 226, 279-281, 283.
Évangile et Liberté, 492, 496.
Expositor, 492.

Fabry (le capitaine), 290.
Falk, 410.
Farel, 421, 422, 428.
Favarger, Charles, 77, 409.
Favarger (Mlle Henriette), 270, 306-307, 330, 335, 378, 519.
Favre, Augustin, 172.
Favre, Édouard, 529.
Felgermann, 119.
Félice de, 297.
Fellenberg (de Hofwyl), 22, 37.
Fénelon, 32, 108, 110, 113, 248.
Féronce, Mme, 8.
Firmin (des Français), 42.
Fitzhugh, Élisabeth, 7.
Fleury, 66.
Fontanès, 360, 363.
Frédéric II, 8, 13.
Frédéric-Charles, prince de Prusse, 375, 393.
Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, 128, 143.
Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, 80, 161, 164, 198-201, 213-214, 233-234, 241-242, 246-247, 254, 293, 303.
Frédéric-Guillaume, prince de Prusse, puis empereur Frédéric III, VI-VII, 5, 33, 93, 97-98, 108, 109, 112, 114-132, 134-143, 148, 149, 151-156, 159, 161, 165, 166, 169, 170-171, 173-176, 178-179, 183-184, 186-187, 190-191, 197-207, 217-218, 224-227, 231, 232-233, 237, 249, 253-255, 259-261, 262, 263, 265-267, 284-288, 300, 301, 304, 309-311, 314-315, 320-322, 328-330, 337-340, 344-345, 347-348, 367-369, 371, 373, 375-388, 392-396, 399, 401-402, 410-412, 433, 435-437, 446-447, 453-454, 459-461, 464, 466-477, 493, 524, 533-534.
Frommel, Émile, 392.
Frommel, Gaston, VIII-XVII, 91, 459, 487-488, 512-514, 525, 532-533, 544-545.

Gaberel, médecin, 67.
Gagarine (le prince), 13.
Gagnebin, Henri (père), 133.
Gagnebin, Henri (fils), 499.
Gallot, Famille, 173.
Gallot, Eusébie-Jacqueline. Voir : *Godet-Gallot*.
Gallot, Ferdinand, 81.
Gallot, Georges-Frédéric, 19-22, 64-66, 110, 173.
Gallot, Henri, 30, 36, 60, 66, 83, 86, 87, 102, 129.
Gallot, Paul, 159, 160.
Gallot-Petitpierre (Mme), 32, 33.
Gallot-Renaud, 19, 20, 29, 32.
Gasparin, Agénor de, 39, 40, 47, 51, 52, 215, 276, 282, 296, 297, 382.
Gasparin, Auguste de, 52.
Gaullieur, Eusèbe-Henri, 25.
Gaullieur-L'Hardy, 25-26.
Gaussen, 157-158, 226, 227, 238, 282, 292.
Gautier, Lucien, 487-488.
Gazette de Lausanne, XVII, 273.
Gebhardt, Oscar de, 433.
Gédéon, 96.
Gélieu, de (pasteur), 5.
Gérando, de, 39, 42, 55.
Gerlach, O. de, 81, 82, 99, 144.
Gess, W.-F., 398, 478, 479, 486, 488-489.
Gilliéron, Alfr., 444.
Girard, 36, 68, 108.
Girardet, Paul, 381, 385-386.
Girodet, 41.
Gladstone, 492.
Godet (ou Gaudet), Famille, 2.
Godet-Alioth, Mme, 321, 324, 393, 472, 500, 501, 539, 544, 545, 547.
Godet, Anne-Suzanne, 1, 2, 4, 5.
Godet-Arlaud, Mme, 6-17.
Godet, Babet, 10.
Godet, Bertha, 217-218, 395.
Godet, Charles, 22-25, 28, 36, 37, 39, 41, 48, 53, 56, 64, 86, 92, 99, 122, 123, 126, 154, 160, 229, 274, 291, 449-451.
Godet, Mme Charles, 120, 123.
Godet, David, 1-5.
Godet, David-Frédéric, 5-17, 551.
Godet-Gallot, Mme, 18-20, 27, 32, 36, 37, 64, 75, 93, 94, 97, 98, 109, 120, 134, 137, 140, 148, 156, 160, 169, 175, 184, 187, 197, 226, 231, 261, 324, 339.
Godet, Georges (frère de Frédéric), 28.
Godet, Georges (fils de Frédéric), V, 178, 179, 188, 190, 192, 203, 204, 265, 271, 302, 312, 318, 321-326, 335, 337, 343, 346, 348, 350, 360-363, 366, 374, 393, 400, 401, 413, 414, 423, 431, 443, 445, 453, 459, 460, 463, 465, 479-480, 487, 488, 510, 512, 513, 514, 548, 549, 551.
Godet, Mme Georges, 463.
Godet, Jacques-Samuel, 4-5.
Godet, Louis, 28, 92, 254.
Godet, Madon (Madeleine), 12, 17.
Godet, Marianne, 5, 112, 134-138.
Godet, Marie. Voir : *Reineck*.
Godet, Paul-Henri, maire de Cortaillod, 7-8, 12, 17-29.
Godet, Philippe, 319, 337, 338, 362, 365, 367, 370-371, 404, 423, 462-463, 485, 530.
Godet, Pierre (de Cortaillod), 1.
Godet, Pierre (fils de David), 4.
Godet, Robert, 519, 539.
Godet, Samuel, 4.
Godet, Mlle Sophie (sœur de Frédéric), 36, 64, 123, 126.

Godet, Mlle Sophie (fille de Frédéric), 510.
Godet-Vautravers, Mme, 77, 78, 160, 170-173, 177-179, 186, 196, 204, 219, 231, 274-275, 284, 310-311, 393.
Gœschel, 66.
Gossner, 91.
Grandjean, Arthur, 500.
Grandpierre, Louis, 20.
Grandpierre (pasteur), 156, 292.
Graun, C.-H., 116, 175, 177.
Greig (contre-amiral), 9.
Gretillat, Augustin, 305-306, 307-308, 431, 445, 448, 512.
Gropius, 179.
Gross, Gustave, 104, 189, 190.
Grotius, 479.
Gruner, de, 394.
Güder, Édouard, 400, 405, 457, 458.
Guillaume, Charles, 437.
Guillaume, James, 363-364.
Guillaume, prince de Prusse, empereur Guillaume Ier, 107, 110, 112, 118-119, 121, 124, 125, 127, 128, 143, 164, 166, 198-201, 213, 245-246, 254, 293, 303, 321, 392-396, 466-467, 473-474.
Guillaume (la princesse, grand'-tante du prince Frédéric-Guillaume), 183-184.
Guillaume II, empereur, 309-310, 467, 524.
Guillebert, Alphonse, 20, 35, 86, 102, 107-110, 122, 214-215, 240-247, 293, 294.
Guinand, Ulysse, 50, 60, 61, 183.
Guizot, 46, 48, 332.
Gustave-Adolphe (Société), 162.
Guye, Maurice, 356, 389, 406, 429.
Guyot, Arnold, VII, 35, 77, 81-83, 174, 314, 322-323, 327-328, 331-333, 335-336, 341, 346, 347, 364-366, 390-392, 407, 417, 419, 437, 442, 460, 515.

Haerter, F.-H, 374, 468.
Haller, Hans, 536.
Harnack, Ad., 433.
Heer, Oswald, 334-335.
Hegel, 66, 81, 157.
Heller, 74.
Hengstenberg, 58, 78, 80-84, 96, 100, 128, 157, 162, 164.
Henri, prince de Prusse, frère de Frédéric II, 8.
Henri, prince de Prusse, frère de Guillaume II, 467, 475.
Henriod, L.-C., père, 66.
Henriod, L.-C., fils, 98-102, 210, 264, 316, 429.
Heym, 393, 394.
Hirsch, Adolphe, 360, 362.
Hochepied (baron de), 6.
Hœlemann, G.-H., 445.
Holtzmann, 478.
Huber, L.-F., 27.
Hugo, Victor *(Hernani)*, 40-41.
Humbert, Paul-Eugène, VIII.
Hyacinthe (le Père), 377, 501.

Irène, princesse de Hesse, 475.
Irénée, 280.
Italia Evangelica, 482.
Ivernois (Mlle Augusta d'), 276-279.

Jacob, 130, 490.
Jacobi, 66.
Jacottet, Charles, 500.
Jacottet, Frédéric, 189, 448.
Jean (l'apôtre), 489, 491.
Joannis, H. de, 41, 43.

Jonas, 389.
Josué, 486.
Jouffroy, 48, 49.
Journal des Débats, 337.
Journal de Genève, 382, 547.
Journal helvétique, 18.
Journal religieux, 437-438, 440, 481.
Judas, 283.
Juillerat (pasteur), 47.
Junod, Henri (père), 360, 416, 432-433, 459.
Junod, Henri (fils), 459.

Kant, 351.
Kayser, 279-280.
Keil, 82.
Kemble, Élisabeth, 6.
Kittel, Paul, 93, 142.
Knox, 422.
Kœgel, 446-447.
Kottwitz (baron de), 78-80, 87, 90, 99, 102, 129, 133.
Krummacher (le vieux), 96, 104.
Krummacher (le jeune), 97.

Lablache, 40.
Laboulaye, 326.
Ladame, Édouard, 66.
Ladame, Henri, 333.
Ladame, James, 302.
Laffitte, 51, 52.
Lalande, Marie, 41.
Lamartine, 47.
Lamennais, 46, 149.
Lameth, 46.
Landry, Fritz, 523.
Lange, J.-P., 257.
Lardy, Charles, 210.
Larsche, Henri, 152.
Latreille, 37.
Lautaret, 480-481.
Lautier, Paul, 8.
Leblois, 358, 360, 362-364.
LeCamus, 431, 536-540, 546-547.
LeCoultre, Élie, 234, 235, 257, 378, 457, 505.
LeCoultre, Henri, 487.
Le Gallois, 40.
Léon XIII, 547.
L'Éplattenier, J.-H., 133.
Lesquereux, 515.
L'Hardy, Henriette, 18, 25, 26.
Liberté chrétienne (La), 78, 240, 343, 350-353, 498-499.
Lichtenberger, 346-347.
Lind, Jenny, 174.
Lisco, F.-G., 81, 128.
Livingstone, 530.
Lombard, Alexandre, 319, 432.
Lorent (pasteur à Berlin), 8.
Lory, 71.
Loti, Pierre, 462, 479.
Louis, Auguste, 57-60, 68, 74, 105, 107, 147.
Louis XVI, 55.
Louis-Philippe, 38, 55, 196.
Louise, princesse de Prusse, 78, 187.
Luthardt, E.-C., 279, 506.
Luther, 143, 159, 162.

Malan, César, 236.
Malibran, Mme, 40, 42.
Marie-Antoinette, 49.
Mars, Mlle, 42.
Marulis, D., 443-445.
Marval, Charles de, 141, 186, 296.
Marval, Louis de, 271.
Mellet (de Thierrens), 220.
Mendelssohn, Félix, 116.
Mercier, 133, 172.
Mérilhou, J., 52.
Merle d'Aubigné, 225, 297.

Meuron (le colonel de), 289.
Meuron, James de, 269.
Meuron, Mme Rose de, 270.
Meyer, 337.
Meynier, Mme, 39, 46.
Michaud, J.-P., 220.
Michelot (des Français), 42.
Mila, G., 115.
Milne-Edwards, 37.
Miville, J.-J., 76, 77, 88, 89, 95, 505.
Moïse, 216, 490.
Molière *(Bourgeois gentilhomme)*, 326.
Monnard, Charles, 224.
Monod, Adolphe, 56, 155.
Monod, Ernest, XV.
Monod, Wilfred, 459.
Monsell, Richard, 220, 315-318.
Montalivet, C de, 52.
Montessu, Mme, 40.
Montmollin, Albert de, 241.
Montmollin, Auguste de, 522-523.
Montmollin, François de, 241-242, 248, 251, 269, 306.
Monvert, Charles, 208, 216, 317, 358-359, 371, 416, 426, 431.
Morel-de Gélieu, Mme, 25-27.
Mott, John, 533.
Mozart, 184.
Murisier, Ernest, 514.

Nagel, Louis, 173, 330, 345, 360, 414, 416.
Napoléon Ier, 40, 49, 124, 369.
National suisse (Le), 299.
Naville, Adrien, 502.
Naville, Ernest, 504-505.
Neander, VI, 33, 58, 78, 81-85, 88, 90, 95, 96, 99, 100, 128, 133, 190, 228, 234, 336, 509, 545.
Negri, Ada, 482.
Neuenschwander, 66.
Nitzsch, 97, 545.
Noé, 234.
Nourrit, 40, 41.

Odry (des Variétés), 43.
Olivétan, 480.
Olshausen, 87, 104, 545.
Orléans (le duc d'), 53, 151-152.
Orléans (la duchesse d'), 152.
Orloff, Alexis, 9-15.
Ostervald, J.-F. d' (géographe), 29, 56.
Ostervald, J.-F. d' (pasteur), 32, 147, 164, 208, 222, 539.

Paroz, Jules, 333.
Passavant, 76, 107.
Paul (l'apôtre), 88, 90, 91, 150, 216, 222, 234, 281, 289, 425, 491.
Paul (de l'Opéra), 40.
Payne, Thomas, 6.
Pécaut, Félix, 358, 360-362.
Périer, Casimir, 48, 51.
Perregaux, F. de, 333, 334, 480.
Perret, Émile, 36, 61, 62, 64, 66, 74, 112, 130-134, 142, 143, 147, 264, 429.
Perret-Gentil, Aug., 172, 182, 191, 229-230, 247-248, 295.
Perret (les frères), 291.
Perrot, Claude de, 61-62.
Perrot (pasteur de Cortaillod), 2.
Pétavel, Abr.-Fr., 21, 34, 188-189.
Pétavel, Emmanuel, 486.
Petitpierre, Abr.-Henry, 32.
Petitpierre, Alphonse, 324.
Petitpierre, Rose-Valérie. Voir : *Gallot-Petitpierre*.
Petitpierre, Samuel de, 327.
Pettavel (le bataillon), 67.

Peugeot, 376-377.
Pfuel (général de), 67, 112.
Piaget, Alexis-Marie, 284.
Pierre (l'apôtre), 364.
Pilet (pasteur à Francfort), 77.
Pilon, Edmond, 7.
Poniatowski (le prince), 17.
Pons, Giovanni, 481-482.
Porret, Charles, 78-79, 239-240, 250-251, 343-344, 356, 429, 488, 498-499.
Pourtalès-Bovet, 189, 220.
Pourtalès, Fritz de, 289, 303-304.
Pourtalès, James de, 37, 39, 56, 92.
Pourtalès (les fils de James), 86.
Pourtalès (pasteur d'Engollon), 19.
Pressensé, Edmond de, 326, 399, 487, 518.
Prince, Charles, philologue, 66, 262, 314, 322-324, 328, 331, 336, 340, 341, 346, 364-366, 515.
Progrès (Le), 363.
Puaux, Frank, 506.
Pury, Édouard de, 296.
Pury, Henry-Louis, 2, 4.
Pury, Samuel, 2, 4, 5.
Pury (fils de Samuel), 5.

Quast, M. et Mme de, 84.
Quinche, Henri, 133, 220.

Rambert, Frédéric, 434.
Rath, 124, 340.
Reboul, 47.
Recordon, 192.
Réformation (La), 195.
Reiher, Mme, 87, 102, 129, 190.
Reineck, M. et Mme, 192, 398, 440, 443, 456, 479, 511, 516.
Renan, Ernest, 326, 337, 348.
Respinger, 76, 88, 89.
Reuss, Ed.-G., 326, 347, 447-449, 491.
Réville, Albert, 358, 360, 364, 366.
Revue chrétienne, 292, 495-496, 506, 512, 513.
Revue suisse, 334.
Revue de théologie, 279-281, 283.
Reynier, Léo, 48.
Riehm, 506.
Riggenbach, Édouard, 353-354, 355.
Riggenbach, Chr.-J., VII, 92, 93, 107, 317, 320, 345, 349-350, 362, 366, 371, 372, 374, 388, 398-400, 405, 412, 428, 429, 430, 433-435, 439-440, 442-443, 445, 457-460, 465-466, 486.
Ritter, Carl, 82, 128.
Ritzschl, A., 434, 478.
Rivoire, 481.
Robert, Charles, VIII.
Robert, Paul, 202.
Robert, Samuel, 500, 548.
Robert-Tissot, Édouard, 293, 306, 356, 360, 370, 415, 416, 429, 452, 548.
Rod, Édouard, 525.
Rœssinger, Frédéric, 67, 68.
Roger, Noëlle, 547.
Ronge, Jean, 180.
Rosseeuw-Saint-Hilaire, 326.
Rosselet, Édouard, 500.
Rossini, 40, 41, 42, 51 *(G. Tell)*.
Rothe, Richard, 94, 396, 545.
Rougemont, Frédéric de, VII, 69-70, 104-105, 147, 149, 162-163, 169, 170, 179, 188, 192-193, 215, 218-221, 223-224, 225-226, 228, 230, 231, 233-234, 238, 255, 257-259, 263-265, 267, 270, 272-273, 275-276, 280-284, 288-289, 292,

295-296, 318-319, 360, 362, 388, 390.
Rougemont, H. de, 431.
Rougemont, de (procureur général), 21, 22.
Ruffet, Louis, 429.
Russie (impératrice de), 254.
Ryle, 529.

Sabatier, Auguste, 282, 434, 487-490, 495, 496, 525.
Sacc-DuPasquier, 29, 103, 108, 160.
Sacy, de, 337.
Saint-Lambert, 520.
Saint-Marc-Girardin, 49, 326.
Saint-Simon, Saint-Simoniens, 43-44, 66, 67, 72-73.
Sainte-Beuve, 172.
Saladin, Charles, 220, 276.
Sales, François de, 32.
Salomon (le roi), 106.
Salverte, Eusèbe, 46.
Sand, George, 295.
Sander, 96.
Sandol-Roy, 66.
Sandoz, Mme, née Guyot, 140, 174.
Sartorius, 157.
Sauvin, Ernest, 319.
Savoie, Paul, 414.
Saxe-Weimar (grande-duchesse de), 116, 345.
Schaff, Philippe, 336, 419, 438, 507-508.
Scharnhorst, 160, 164.
Schelling, F.-G.-J. de, VI, 149-151, 156-157, 181, 452.
Schenkel, D., 292.
Scherer, Edmond, 168-169, 195, 225-227, 232, 234, 236, 238, 257, 279-282, 292, 489.
Schleiermacher, VI, 33, 81, 83, 88.
Schmidt, Ch., 347.
Schnell, Jean, 77, 88, 89, 91-93, 102, 107, 129, 146, 147, 349, 484-485, 486.
Schouffelberger, J.-F., 73.
Schrœder, Charles, 429, 495.
Schrœder, Félix, 519.
Schrœder, Mme, 257.
Schrœtter (le Dr), 472.
Schulthess, 7.
Schürer, Émile, 433.
Schwegler, 259.
Scott, Walter, 36.
Secrétan, Charles, 30, 151, 234-235, 296, 333, 335, 340, 341.
Seebeck, Mlle, 149.
Semaine littéraire (La), 525-529.
Semeur (Le), 149, 162, 163.
Sémonville, de, 51.
Sézard, du, 46.
Sigismond, prince de Prusse, 328-330, 339.
Spach, 37, 39, 54.
Spangenberg, 89-91, 94, 96.
Spiridow (l'amiral), 15.
Steck, Jean, 208-209.
Steffens, VI, 83, 88, 96, 99, 100-101.
Stier, R. Ev., 257.
Stockmayer, Otto, 465-466.
Strauss, D., 351.
Stuart, Marie, 6.
Sydow, de, 300, 394.

Taglioni, 39.
Talleyrand, 48, 376.
Taré (père d'Abraham), 134.
Tavel (pasteur), 1.
Temps (Le), 487, 519.
Thénard, 41, 47, 49-50, 53.
Théremin, 104.
Thiébault, Dieudonné, 8.
Tholuck, 80-82, 87, 94, 96, 104, 133-134, 151, 179, 336, 479, 532, 545.

Thomas, L., 429.
Thompson, 481.
Tœpffer, Rodolphe, 115.
Tolstoï, 462, 479, 519.
Touchon (le Dr), 315.
Tribolet, Marianne de, 5.
Trifolium, 514.
Tron, 481, 551.
Tronson, 113.
Turk, de, 125-126.

Uhlich, 180.
Unruh (général d'), 115, 119, 121, 123, 124, 126, 128, 139-142, 159, 161.

Vallette, Gaspard, 522.
Vatimesnil, 46.
Vautravers, née Amiet, Mme, 78, 87, 93, 160, 186, 393.
Vautravers, Caroline. Voir : *Godet-Vautravers*.
Verdan, Henri, 306.
Vergennes (le chevalier de), 7.
Vernet (des Variétés), 43.
Verny (le pasteur), 151-152.
Victoria, reine d'Angleterre, 254, 321.
Victoria (princesse, puis impératrice Frédéric III), 285-287, 301, 309, 321, 322, 330, 367, 368, 402, 466, 474-477, 493-494.
Villemain, 48.
Vinet, 30, 60, 68, 71, 76, 88, 92, 155, 162-163, 170, 184-185, 227, 257, 316, 412, 453, 532, 542.
Vingle, Pierre de, 480.
Virgile, 485.
Vorstius, 532.
Vouga, de Bordeaux, 67.
Vouga, Charles, 333.

Wagner, Richard, 516-518.
Waldemar, prince de Prusse, 446.
Warnery, Henri, 520-521.
Watteville de Portes, 220, 485.
Wavre, Georges, 389.
Wavre, Louis, 83, 87, 102, 129.
Weiss, Bernard, 458, 478.
Weiss, Charles, 297.
Weizsæcker, 478.
Wetzel, 547.
Wichern, 256.
Wislicenus, 180.
Wittnauer, James, 416.
Wolzogen de, 518.
Wood, 405.
Wuithier, Jules, 336, 364-365.
Wyss, Georges de, 508.

Zacharie (le prophète), 195, 230.
Zastrow-de Meuron, Mme, 123, 340.
Zastrow, Mlle de, 186.
Zastrow, Rodolphe de, 114, 115, 117, 120, 122, 130, 134, 136, 137, 154, 155, 159, 161, 170-171, 175, 206, 287.
Zeller (Mænnedorf), 335.
Zinzendorf, 89-93, 94, 96, 146.
Zofingue (Société de), 45, 66, 68, 76.
Zollikofer et Sitler, 5.

TABLE DES MATIÈRES

Pag.

Avant-propos v

Frédéric Godet, par Gaston Frommel xi

CHAPITRE PREMIER. — Histoire d'une famille.

David Godet, de Cortaillod. — Sa descendance. — David-Frédéric Godet à Constantinople et à Berlin ; sa dernière lettre ; sa mort à Livourne. — Paul-Henri Godet, maire de Cortaillod. — La famille Gallot. — Lettres de M. Gaullieur-L'Hardy et de Madame Morel-de Gélieu 1

CHAPITRE II. — Années de jeunesse.

Vie de famille et de collège. — La vieille « cure » et l'Hôtel de Ville. — Premières impressions religieuses : tante Rosette. — La première communion. — Les Auditoires. — Séjour à Paris. 29

CHAPITRE III. — Années de jeunesse (suite).

Extraits du journal intime. — Auguste Louis. — Études théologiques. — Les événements de 1831 : F. Godet artilleur. — Mémoire sur les Saint-Simoniens. — Vocation missionnaire : angoisses morales — Départ pour Berlin 57

CHAPITRE IV. — Études universitaires.

Bâle et Francfort. — Premières relations à Berlin : Neander, Hengstenberg, Tholuck, le baron de Kottwitz, etc. — Combats intérieurs. — Schleiermacher. — Liaison avec Jean Schnell. — La *Vie de Zinzendorf*. — Voyage à Herrnhut. — Sa mère appelée à Berlin. — Semestre à Bonn. — Lettres à L. Henriod ; Steffens. — Consécration au ministère . 76

CHAPITRE V. — Séjour a Berlin.

Pag.

A Châtillon. — Appel à Berlin. — Le gouverneur du prince. — Détails et anecdotes. — Opinion de F. Godet sur les « réveils ». — Mme Godet quitte Berlin. — Liaison intime avec L. Bonnet 103

CHAPITRE VI. — Séjour a Berlin (suite).

Retour sur le passé. — Expériences nouvelles. — Une lettre de sa mère. — Le cours de Schelling. — Cure à Wiesbaden; lettres au prince. — Adolphe Monod. — L'inspiration de la Bible. — Fiançailles et séjour en Suisse. — Mariage; départ de Berlin. — Lettres de Félix Bovet. 146

CHAPITRE VII. — Établissement au pays.

F. Godet « subside » du Val-de-Ruz. — Les réunions du mercredi. — Un portrait d'Edmond Scherer. — Premières lettres échangées avec le prince. — Excursion en Valais. — Premier enfant. — La crise ecclésiastique vaudoise. — Controverse sur le darbysme; une lettre de Vinet. — Visite d'altesses. — Lettres à Félix Bovet 167

CHAPITRE VIII. — Mil huit cent quarante-huit.

La révolution neuchâteloise. — La révolution à Berlin, racontée par le prince. — La confirmation du prince; exhortations de son ancien maître. — La nouvelle organisation ecclésiastique à Neuchâtel; attitude de Frédéric Godet: ferme volonté de séparer religion et politique. — Son attitude en face de la République: correspondance avec Berlin. — Début dans l'enseignement théologique. — Entrevue avec le prince à Zurich. — Bartholmess. — Ch. Secrétan. — Gaussen et Scherer. 196

CHAPITRE IX. — Le pasteur de Neuchatel

F. Godet est élu pasteur de Neuchâtel. — Difficultés et tribulations; correspondance avec la cour de Prusse et le pasteur Guillebert. — La prédication de F. Godet. — Son activité pastorale et sociale. — Rencontre avec le prince à Vevey . 239

CHAPITRE X. — Le pasteur de Neuchatel (suite).

Pag.

Action sociale : la Caisse des loyers ; le Dispensaire. — Séjour à Voëns. — A une catéchumène. — Controverse avec la *Revue de théologie*. — Fiançailles du prince. — L'insurrection de 1856. — Conférences populaires. — La Constituante de 1858 268

CHAPITRE XI. — Labeur croissant.

Voyage à Berlin. — Lettres à M. Gretillat. — La Société immobilière. — Jours de deuil. — Appel à Félix Bovet. — Controverse ecclésiastique avec M. Monsell. — Le Dimanche. — Risque d'incendie. — Perte de plusieurs amis. — Séjour à Paris pour la publication de *Saint Jean*. — Le rétablissement de l'Académie de Neuchâtel : une lettre d'Édouard Desor. — Mort de sa mère. — Il quitte le pastorat 300

CHAPITRE XII. — Conférences apologétiques.

Le docteur en théologie. — La campagne du « protestantisme libéral » ; M. F. Buisson à Neuchâtel. — MM. Pécaut, Leblois, Réville. — Conférences apologétiques. — Mort de Charles Prince. — Voyage du prince en Terre-Sainte. — Pour la séparation de l'Église et de l'État. — La guerre est déclarée 349

CHAPITRE XIII. — La guerre franco-allemande.

Correspondance avec le prince de Prusse. — Jugements de F. Godet sur la guerre ; son intervention auprès du prince pour diverses personnes. — L'armée de l'Est à Neuchâtel. — Prisonniers prussiens. — Lettres du prince écrites de Versailles. — Lettres à des étudiants et des amis. — L'évangélisation de la France. — Séjour à Berlin ; réunions religieuses ; entrevues avec le prince impérial et l'empereur. . 373

CHAPITRE XIV. — La crise ecclésiastique a Neuchatel.

Voyage en Terre-Sainte ; séjour en Asie Mineure. — Campagne de conférences dans le Midi de la France. — La loi ecclésiastique de Numa Droz. — Le scrutin du 14 septembre 1873. — Fondation de l'Église indépendante. — Échange de vues avec Félix Bovet. — Lettre à deux étudiants. — Nouvelles publications 398

CHAPITRE XV. — Travaux et deuils.

Pag.

Sentiment de F. Godet sur la nouvelle théologie. — Voyage en Écosse. — L'œuvre Marulis. — Jubilé d'Édouard Reuss. — Mort de Charles Godet. — Séjour dans l'Oberland bernois ; vacances et lectures. — Voyage à Copenhague. — Mort de plusieurs amis. — Maladie du prince ; ses dernières lettres, sa mort. — Messages des impératrices Augusta et Victoria 432

CHAPITRE XVI. — Derniers travaux.

Démission du professeur ; Georges Godet lui succède. — Séjour dans les Vallées vaudoises. — Échange de lettres avec Numa Droz. — Mort de J. Schnell. — Collaboration au *Chrétien évangélique*. — Un portrait de F. Godet. — Visite à l'impératrice Frédéric. — Controverse avec M. Sabatier. — Jubilé de quatre-vingts ans. — L'influence personnelle de F. Godet; son hospitalité. — Voyage à Bayreuth. — Dernière prédication 478

CHAPITRE XVII. — Dernières années.

Dans la retraite. — Un souvenir d'école. — Le portrait de Frédéric III. — Lettres à la grande-duchesse de Baden. — Le congrès des religions. — Le missionnaire Coillard. — Maladie de Félix Bovet. — Jubilé de la République neuchâteloise. — Séjours à Hilterfingen. — Visite de l'abbé Le Camus. — Une allocution. — Derniers jours 520

Rectifications 551

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pag.

1. Frédéric Godet, phototypie (cliché de Mme Paul Godet).
2. Maison de David Godet, à Neuchâtel 3
3. Paul-Henri Godet, d'après une miniature (propriété de M. Philippe Godet) 18
4. Eusébie-Jacqueline Gallot, d'après une miniature (propr. de M. Philippe Godet) 19
5. Maison natale de Frédéric Godet 31
6. L'ancienne cure à Neuchâtel 65
7. Frédéric Godet en 1830, d'après une aquarelle de Lory (propr. de M. Philippe Godet) 71
8. Le baron de Kottwitz, d'après une lithographie. . . . 79
9. Autographe de Neander 85
10. Neander dans sa chaire, croquis de J.-J. Miville . . . 95
11. Le prince Frédéric-Guillaume, d'après une lithographie . 121
12. Vue de Babelsberg, d'après une lithographie 135
13. Le prince Frédéric-Guillaume et Rod. de Zastrow (daguerréotype) 155
14. Caroline Godet née Vautravers, d'après un crayon (propr. de Mme Reineck-Godet) 171
15. Lettre autographe de Vinet à F. Godet 185
16. Autographe du prince Frédéric-Guillaume 187
17. Georges Godet enfant, d'après un crayon de Mme E. Le Coultre (propr. de Mme Reineck-Godet) 203
18. Le prince Frédéric-Guillaume à dix-huit ans, d'après un portrait à l'huile (propr. de Mme Henry Godet) 225
19. Le doyen DuPasquier 241
20. Frédéric de Rougemont 264
21. Frédéric Godet (vers 1860). 273

Pag.
22. L. Bonnet. 291
23. Félix Bovet 313
24. Charles Prince 323
25. Arnold Guyot 365
26. Méditation (cliché de Mme Paul Godet). 435
27. Charles Godet 450
28. Dernier portrait de Frédéric III, avec autographe de l'impératrice Augusta 477
29. Frédéric Godet, d'après un portrait à l'huile d'Eugène Burnand (propr. de M. Philippe Godet) 511
30. En vacances (cliché de Mme Paul Godet). 517
31. Frédéric Godet, d'après un médaillon de F. Landry. . . 523
32. Hilterfingen 537
33. Dernière photographie de F. Godet (cliché de M. Bernard Frey). 541

PRINCIPAUX OUVRAGES DE FRÉDÉRIC GODET

Commentaire sur l'évangile de saint Jean.
Tome I. 4me édition . . . . . Fr. 5 —
Tome II. 4me édition . . . . . Fr. 7 50
Tome III. 4me édition . . . . . Fr. 7 50
Commentaire sur l'évangile de saint Luc. 3me édition. 2 volumes. Tome Ier épuisé. Tome II net . . . . Fr. 6 —
Commentaire sur l'épître aux Romains. 2me édit. 2 vol. Fr. 17 50
Commentaire sur la première épître aux Corinthiens. 2 volumes . . . . . Fr. 13 50
Introduction au Nouveau Testament.
Tome I. Les épîtres de saint Paul . . . . . Fr. 12 —
Tome II. Les Évangiles et les Actes des Apôtres.
Ire partie : Les trois premiers Évangiles . . . . Fr. 13 —
Conférences apologétiques (1869).
Études bibliques, 1re série : Ancien Testament, 5me édition . . . . . Fr. 3 50
Études bibliques, 2me série : Nouveau Testament. 5me édition . . . . . Fr. 3 50
M. Colani et le protestantisme évangélique (1873).
Le Dimanche (1889).
Ce que le ministère doit à l'Église dans le moment actuel (1891) . . . . . Fr. 0 40
Le temps de la vie de Jésus qui a précédé son ministère public (1891).
La responsabilité de l'œuvre humaine. Sermon prononcé à Neuchâtel le 30 décembre 1894 . . . . Fr. 0 30

LA BIBLE ANNOTÉE

Par une Société de théologiens et de pasteurs.
Les Prophètes. — Les Livres historiques. — Les Hagiographes.
Collection complète en 9 vol. — Brochés, fr. 50; reliés, fr. 72.50.

Paraphrase de trois livres du Nouveau Testament conformément aux conclusions des Commentaires de Frédéric Godet. Corinthiens, saint Jean, saint Luc, par Ernest Monod. 1 fort volume in-8 . . . . . Fr. 7 50
Paraphrase de l'épître de saint Paul aux Romains, d'après F. Godet, par Ernest Monod, pasteur. 1 vol. gr. in-8. Fr. 3 —

Typ. Attinger Frères. — Neuchâtel.